BROWN
BOOK ONLY

HISTOIRE
UNIVERSELLE

PUBLIÉE

Par une société de professeurs et de savants

SOUS LA DIRECTION

DE M. V. DURUY

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

A LA MÊME LIBRAIRIE

Carte de la Péninsule des Balkans extraite de l'*Atlas de Géographie moderne* de F. Schrader, une feuille en couleurs 0 50

Atlas de géographie historique, par une réunion de professeurs et de savants sous la direction géographique de F. Schrader, contenant, en 55 grandes feuilles doubles, 107 cartes en couleurs, accompagnées d'un texte historique au dos et de 115 cartes, figures et plans en noir, avec un index alphabétique des noms contenus dans l'atlas. Nouvelle édition revue, 1 vol. in-folio, relié . . . . 35 fr.

Chaque carte séparément 60 cent.

74195. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

PAR

LE Vte DE LA JONQUIÈRE

I

NOUVELLE ÉDITION
ENTIÈREMENT REFONDUE ET COMPLÉTÉE

OUVRAGE RENFERMANT 6 CARTES HORS TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1914

AVANT-PROPOS

Depuis la première édition de cet ouvrage qui s'arrêtait au traité de Berlin, bien des événements se sont passés qui ont modifié si profondément l'empire ottoman, qu'on a pu croire, un moment, que c'en était fait de « l'homme malade », et qu'aujourd'hui même encore on agite la question de savoir si sa succession ne sera pas ouverte.

L'ouvrage primitif a donc été complètement remanié, nombre de jugements, émis il y a plus de trente ans, ont été rectifiés, des documents ayant été mis au jour qui ont éclairé d'une nouvelle lumière des événements plus ou moins mal connus, ou qui ont révélé des faits nouveaux.

Cette nouvelle édition contient le long règne d'Abd'ul-Hamid, d'où ont procédé toutes les calamités qui ont fondu sur la Turquie, et les commencements, si difficiles, sanglants même — malgré la prétention des Jeunes-Turcs d'avoir changé la loi de l'histoire — du régime constitutionnel dans lequel la Turquie cherche le salut.

C'est l'histoire des convulsions intérieures de la Turquie jusqu'à nos jours. C'est l'étude des problèmes multiples et si graves dont la solution est une question de vie ou de mort pour la Turquie, en quelque sorte reléguée aujourd'hui en Asie, et n'ayant plus, en Europe, qu'un simple bastion de défense.

C'est donc une œuvre nouvelle, on peut le dire, que nous offrons au public.

L'histoire qui est de nos jours mêmes est toujours très difficile à écrire, mais celle d'un pays comme la Turquie, où toujours l'on s'efforce de mettre la lumière sous le boisseau l'est encore plus. La multiplicité des renseignements qui caractérise le temps actuel est plutôt une cause d'incertitude. En effet, recueillis à la hâte et sans aucun contrôle, lancés uniquement par souci du « record » de l'information plus ou moins tapageuse, ceux-ci ne sauraient suppléer à l'absence de documents positifs qui manquent totalement sur bien des points. Sans compter qu'un trop grand nombre de ces renseignements sont, en dehors du parti-pris, empreints d'une telle passion — comme en ce qui concerne les atrocités dont les belligérants de 1911-1912 et ceux de 1912-1913 se sont réciproquement accusés — qu'ils défient la critique. Dans le récit des événements intérieurs de la Turquie dont nous avons été spectateur assidus et attentif, comme dans celui des guerres que le gouvernement ottoman a dû soutenir, nous nous sommes efforcé de ne parler que d'après ce qui nous a paru la vérité. Nous pouvons répeter, après Montaigne : « C'est icy un livre de bonne foy. »

A. L.

Constantinople, Février 1914

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

INTRODUCTION

CHAPITRE I

L'ISLAMISME ET LES TURCS

L'Arabie avant Mahomet. — Le Koran et le dogme islamique. — La prédestination. Condition sociale de la femme. — Influence du Koran. — Mahomet : la doctrine du sabre. — Les Khalifats. — Les Turcs : leur origine, les Seldjoukides. — Les croisades. Invasion des Mongols. Destruction du khalifat de Bagdad (1258).

L'Arabie avant Mahomet.

Dans l'histoire générale de l'antiquité, les Arabes ne jouent aucun rôle appréciable. La situation géographique de leur pays les met en dehors de la route suivie par les grandes migrations armées qui se ruent à la conquête de la Syrie, qu'elles viennent de l'Assyrie et de la Chaldée ou de l'Égypte. La paix romaine elle-même les ignore. Ce n'est que par accident qu'ils figurent dans l'histoire et encore ce sont, non pas les tribus de la péninsule arabique propre-

ment dite qui entrent en scène, mais celles qui ont essaimé au dehors, qui se sont répandues au sud de la Palestine et dans le désert de Syrie, comme lors de l'existence éphémère du royaume de Palmyre.

La grande commotion qui précipita le monde barbare sur le monde civilisé et mit fin à la domination romaine, n'avait pas troublé le repos des Arabes. Le flot de l'invasion hunnique avait passé à côté d'eux sans les emporter dans son remous. Ils avaient assisté, en spectateurs indifférents, à la ruine de l'empire d'Occident et au démembrement de l'empire d'Orient, sans chercher à prendre leur part de la curée. Cantonnées dans la vaste péninsule que baignent la mer Rouge, l'océan Indien et le golfe Persique, errant à travers ses déserts et ses plaines, sans aucun lien social, politique ou religieux, leurs peuplades consumaient leurs forces dans les discussions stériles et sanglantes, dans des luttes de ville à ville, de tribu à tribu, de famille à famille. Elles semblaient condamnées pour jamais à l'immobilité, quand parut un de ces hommes de génie qui surgissent, à de longs intervalles, pour changer la face du monde. Législateur, guerrier et prophète, Mahomet allait, de cet amas confus de coutumes sans nombre, dégager un état social complet; de ces tribus nomades, sans lien ni cohésion, faire un peuple qui s'élancerait à la conquête de l'univers; de ce chaos de superstitions grossières et de croyances diverses, tirer une religion nouvelle dont les fidèles devaient, pendant plusieurs siècles, faire trembler l'Occident.

Les Arabes faisaient remonter leur origine à Ismaël, et leur langue, par ses rapports avec l'hébreu, attestait l'origine commune des deux peuples; cependant il paraît avéré qu'avant l'invasion qui amena les Ismaélites du nord, le midi de l'Arabie avait ses habitants autochtones qui gardèrent longtemps leur personnalité.

Au VIIe siècle, l'Arabie était dans le plus triste état; partout l'absence de gouvernement, partout l'anarchie la plus complète; la seule loi qui fût en vigueur et qui fût respectée, c'était la loi du plus fort. Vouées à l'idolâtrie, ces

peuplades n'avaient de Dieu qu'une idée vague et presque sans consistance, et cette idolâtrie était même descendue jusqu'au plus abject fétichisme. La théogonie arabe comprenait, entre autres divinités principales : Assaf, dont le temple s'élevait sur le mont Safa; Naïlé, sur le mont Marwé, près de la Mecque[1]; Déké, adoré par les Bèni-Koléïb, à Doumetob-Djendel; Siwas, par les Bèni-Houdéïl; Nessoul, par les Bèni-Elkilon; Yagouk, par les Bèni-Hamadou; Lât, dont le culte dominait dans le Hedjaz, où les Bèni-Takif lui avaient dressé des autels, à Taff; Ozza, la déesse des Koréïchites; Ghaïri, le dieu des Bèni-Kemane; Hobal, celui des Bèni-Aouf; Kholaçat, adoré par les Bèni-Katham et les Bèni-Badjila, dont le temple, appelé la Caaba de l'Yémen, était à Tebala.

Cependant, grâce aux relations continues des Arabes avec les Israélites, le judaïsme avait fait d'assez nombreux prosélytes dans les parties septentrionales de la presqu'île, et, dans le IIIe siècle, le plus illustre des rois de l'Yémen avait, avec ses sujets, embrassé la foi juive.

Le christianisme avait progressé davantage, sans s'étendre non plus très loin. Dès le IIe siècle, saint Barthélemy l'avait prêché dans l'Yémen; en 343, l'empereur Constance II avait envoyé une ambassade aux princes himyarites pour solliciter leur alliance contre la Perse. Dans cette ambassade figuraient un évêque et des moines qui obtinrent la permission de bâtir trois églises, l'une à Zbafar, résidence du souverain, l'autre à Aden, entrepôt du commerce des Indes, la troisième sur le littoral du golfe Persique. Des relations suivies s'établirent entre Constantinople et les chrétiens de l'Yémen; aussi, quand Dhou-Movar, sectateur zélé de la religion de Juda, saccagea Nadjrân, les habitants recoururent à la protection de l'empereur Justin Ier.

A l'instigation du monarque byzantin, le roi d'Abyssinie, Caleb, se chargea de tirer vengeance de l'affront fait à la croix : l'Yémen fut conquis et converti au christianisme

1. Assaf et Naïlé étaient deux pierres tombées du ciel, d'après la tradition, et qu'un Koréïchite fit transporter en face de la Caaba sur l'emplacement du puits Zemzem.

(530). Le royaume himyarite, un instant détruit, se reconstitua, grâce à l'appui de la Perse, et sous sa domination le paganisme, le judaïsme et le christianisme jouirent de la même tolérance jusqu'à ce qu'ils vinssent sombrer dans l'islamisme.

L'insuccès du judaïsme et du christianisme attestaient l'incapacité des races qu'ils essayaient de convertir à des dogmes et à des mœurs qui n'étaient pas faits pour elles[1]; l'idolâtrie restait toujours la religion dominante et la défaite du vice-roi abyssin de l'Yémen, sous les murs de la Mecque, l'année même de la naissance de Mahomet (570), vint encore augmenter son prestige et accroître ses forces. Mais, malgré son triomphe, le paganisme était blessé mortellement; le besoin d'une rénovation morale s'imposait de plus en plus aux esprits lassés et avides d'un guide et d'un soutien. Déjà à l'époque de Mahomet, quelques tentatives, moins heureuses que la sienne, avaient devancé sa réforme religieuse.

Depuis Ismaël, la croyance à un Dieu unique avait toujours conservé quelques adeptes; cette minorité pressentait le besoin d'une religion nouvelle, et, ne la trouvant pas, elle inclinait soit au judaïsme, soit au christianisme.

Ibn-Ishâc rapporte une anecdote qui montre bien quelles étaient les aspirations de ces intelligences d'élite.

Les Koréïchites sacrifiaient à une de leurs idoles; seuls, quatre hommes se tenaient à l'écart : Varaka, neveu de la première femme du prophète; Othman, son cousin; Obéïdallah, cousin germain de Mahomet; et Zéïd, fils d'Amr. Ils échangèrent leurs pensées et d'un commun accord résolurent de parcourir les pays étrangers à la recherche de la vraie religion.

Ces quatre personnages ont sans doute exercé une influence réelle sur Mahomet, avec qui ils entretenaient des relations suivies.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que trois d'entre eux se firent chrétiens : Varaka, le plus savant des Arabes de

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *Mahomet.*

son temps (il savait lire et écrire en caractères hébraïques), se convertit le premier et traduisit, en arabe, une partie des Évangiles. Obéïdallah fut un des premiers disciples de Mahomet quand le prophète commença sa prédication; persécuté par les Koréïchites, il s'enfuit en Abyssinie, où il abandonna l'islam pour le christianisme. Mahomet épousa sa veuve, fille du puissant Abou-Soffian. Othman, après avoir visité plusieurs pays, arriva à Constantinople où il reçut le baptême. Quant à Zéïd, tout en vénérant le judaïsme et le christianisme, il n'opta ni pour l'un ni pour l'autre : il s'était fait une religion personnelle : « Allah! disait-il, si je savais quelle est la forme d'adoration qui te plaît le mieux, je la pratiquerais; mais je ne la connais pas. » Il revenait de Syrie à la Mecque pour entendre Mahomet, quand il fut assassiné sur la frontière du Hedjaz, par une troupe de Bédouins. Poète, à la façon dont le fut plus tard Mahomet, il chanta le Dieu unique, le Dieu de miséricorde qui pardonne au pécheur, qui récompense les bons et punit les méchants; ses accents ont moins d'énergie et d'éclat que ceux de Mahomet, mais les idées sont les mêmes, quant au fond : c'est l'unité de Dieu; seulement Zéïd ne parle qu'en son nom et ne se croit pas une mission divine.

Mahomet allait réaliser le rêve, vainement caressé par d'autres, de substituer le monothéisme à l'idolâtrie, de former une nation de ces hordes vagabondes, d'être en un mot leur apôtre, leur législateur et leur chef.

Le Koran et le dogme islamique.

Triomphant des difficultés immenses qui surgissaient sous ses pas, Mahomet assura par une adresse pénétrante, une persévérance patiente et une réflexion divinatrice, le succès de la religion qu'il venait annoncer aux tribus de l'Arabie. Il comprit qu'il ne réussirait pas à réformer toutes leurs croyances, à changer toutes leurs habitudes, à renouveler complètement leur morale et leurs principes consacrés par eux-mêmes: mais il jugea qu'en rectifiant et en

épurant tout, il obtiendrait des résultats conformes à ses vues. Ainsi du foyer du paganisme il fit le centre religieux du monothéisme, et du temple de l'idole, la basilique métropolitaine de la nouvelle doctrine.

Tout est contenu dans le Koran : c'est la source de tout droit, le principe de tout devoir, c'est la base et l'assise de la société musulmane. « Le Koran est pour les musulmans à peu près ce que la Bible était pour les Hébreux, beaucoup plus que ce que l'Évangile est pour les chrétiens ; il embrasse toutes les relations de la vie politique, civile et religieuse, et réglemente depuis la conscience des individus jusqu'aux détails du ménage[1]. »

Le dogme de l'islamisme est de la plus grande simplicité, il se réduit à l'idée de l'unité de Dieu.

« Ne dites pas qu'il y ait une trinité en Dieu, il est un. Loin qu'il ait un fils, il gouverne seul le ciel et la terre. Ceux qui soutiennent la trinité de Dieu blasphèment; il n'y a qu'un seul Dieu ; s'ils ne changent de croyance, un supplice douloureux sera le prix de leur impiété. Dieu n'a point de fils ; il ne partage point l'empire avec un autre Dieu. Dieu est un, il est éternel ; il n'a point enfanté et n'a point été enfanté. Il n'a point d'égal. »

A l'unité de Dieu, Mahomet ajoute l'immortalité de l'âme et la vie future, où le bien est récompensé et le vice châtié.

« Certainement les pervers descendront, environnés de leurs crimes, dans les flammes éternelles. Au contraire, les croyants qui auront fait le bien habiteront éternellement le paradis. » — « Annonce à ceux qui croient et qui font le bien qu'ils habiteront des jardins où coulent des fleuves. Lorsqu'ils goûteront des fruits qui y croissent, ils diront : Voilà les fruits dont nous nous sommes nourris sur terre. Mais les fruits n'en auront que l'apparence. Là, les croyants trouveront des femmes purifiées. Ce séjour sera leur demeure éternelle. »

Le paradis de Mahomet est d'une conception toute char-

1. Lavallée, *Histoire de Turquie.*

nelle et matérialiste; sans doute les hommes auxquels il s'adressait auraient été incapables de s'élever à une idée abstraite ou de comprendre une félicité toute morale et toute spirituelle.

« Les hôtes du paradis boiront à longs traits dans la coupe du bonheur. Couchés sur des lits de soie, ils reposeront près de leurs épouses, sous des ombrages délicieux. Ils y trouveront tous les fruits. Tous leurs désirs seront comblés. » — « Les vrais serviteurs de Dieu auront une nourriture choisie, des fruits exquis, et ils seront servis avec honneur. Les jardins des délices seront leur asile.... Près d'eux seront des vierges, aux regards modestes, aux grands yeux noirs et dont le teint aura la couleur des œufs de l'autruche. »

Il serait faux, cependant, de croire que Mahomet borne la récompense des élus à ces seules délices sensuelles; il en est une plus belle et plus grande qu'il proclame la félicité suprême.

« Le plus favorisé de Dieu sera celui qui le verra soir et matin : c'est une félicité qui surpasse tous les plaisirs des sens, comme l'océan l'emporte sur une goutte de rosée. »

Le culte est aussi simple que le dogme; pas de mystère, pas d'autels, pas de rites, pas même de prêtre. « Pas de sacerdoce en islam », dit formellement le Koran. Les pratiques religieuses se réduisent à la prière, à l'aumône, au jeûne et aux ablutions; encore ces dernières ne sont-elles que des soins de propreté auxquels le prophète a jugé utile de donner une consécration religieuse. La circoncision, empruntée aux Juifs; le jeûne Ramazan, copié sur le carême des chrétiens; l'abstinence des boissons fermentées, surtout du vin, et la prohibition de la viande de porc complètent l'ensemble des pratiques extérieures qu'impose le Koran.

Mais la religion ne consiste pas seulement dans les signes extérieurs. « Faites la prière, donnez l'aumône : le bien que vous ferez, vous le trouverez auprès de Dieu, parce qu'il voit vos actions. Il ne suffit pas, pour être juste, de tourner son visage vers l'orient ou l'occident; il faut

en outre croire en Dieu, au dernier jour, aux anges, au Livre, aux prophètes. Il faut, pour l'amour de Dieu, secourir ses proches, les orphelins, les pauvres et les voyageurs; racheter les captifs; observer les prières; ne pas manquer à sa parole; supporter patiemment l'adversité et les maux de la guerre. Tels sont les devoirs des vrais croyants. »

« La prière, disait le khalife Omar, nous mène à moitié chemin vers Dieu; le jeûne nous conduit à la porte de son palais, et les aumônes nous y font entrer. »

L'aumône est obligatoire, et elle doit consister dans les choses les meilleures que l'on possède. Celle qui s'exerce en secret a beaucoup plus de mérite que celle qui se produit au grand jour.

« Il n'y a ni princes ni mendiants dans l'islamisme, disait le premier khalife, il n'y a que des musulmans. »

Ce sentiment démocratique, si l'on peut s'exprimer ainsi, excluait la noblesse, les castes; partant point de privilèges, point de distinctions.

Sans vouloir discuter si Joseph de Maistre a eu raison de reprendre l'opinion d'un chroniqueur du moyen âge et de considérer l'islamisme comme une secte chrétienne, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les opinions accréditées dans le monde musulman touchant Jésus-Christ:

Jésus[1], fils de Marie, est né à Bethléem (*Beyth-ul-lahhn*), qui veut dire maison des viandes ou marché du bétail. Marie, fille d'*Amram* et d'Anne, descendait, comme Zacharie et Jean-Baptiste, de la tribu de Juda (*Yehhoud*) par Salomon. Jésus-Christ, ce grand prophète, naquit d'une vierge par le souffle de l'archange Gabriel, le 25 décembre 5584, sous le règne d'Hérode, et l'an 42 d'Auguste, le premier des Césars. Il eut sa mission divine à l'âge de 30 ans, après son baptême dans les eaux du Jourdain (Erderin) par saint Jean-Baptiste. Il appelle les peuples à la pénitence. Dieu lui donne la vertu d'opérer les plus grands miracles; il guérit les lépreux, donne la vue aux aveugles, ressuscite les morts, marche sur les eaux de la mer; sa

1. Ahmed effendi, *Histoire générale de l'Orient.*

puissance va jusqu'à animer un oiseau Khafasch, fait de plâtre et de terre. Pressé par la faim, lui et ses disciples, il reçoit du ciel au milieu de ses angoisses et de ses ferventes prières une table couverte d'une nappe et garnie d'un poisson rôti, de cinq pains, de sel, de vinaigre, d'olives, de dattes, de grenades et de toutes sortes d'herbes fraîches. Ils en mangent tous, et cette manne céleste se présente dans le même état pendant quarante nuits consécutives.... Qualifié du nom saint et glorieux de Rouhh' Allah (l'esprit de Dieu), il reçoit du ciel le saint livre des Évangiles.... Trahi par Judas, et près de succomber sous la fureur de ses ennemis, il est enlevé au ciel, et cet apôtre infidèle, transfiguré en la personne de son maître, est pris pour le Messie et essuie le supplice de la croix destiné à cet homme surnaturel, à ce grand saint, à ce glorieux prophète.... Plusieurs imans croient cependant à la mort réelle de Jésus-Christ, à sa résurrection, à son ascension.

Un fait curieux et digne de remarque, c'est que les docteurs mahométans ont toujours admis le dogme de l'immaculée conception. Vers la fin du monde, l'Antechrist viendra pour séduire les hommes, mais Jésus-Christ descendra à la mosquée de Bèni-Ummiyé, à Damas; à sa vue, l'Antechrist tombera mort! Jésus-Christ, vicaire de Mahomet, invitera tous les peuples à la vraie foi; ils devront opter entre l'islam et la mort. La foi régnera alors dans toute sa pureté, pendant quarante ans; puis les hommes retomberont dans l'impiété jusqu'à ce que retentisse la trompette de l'ange Issrafil, qui fera périr le genre humain.

Nous n'entreprendrons pas ici de comparer l'Évangile et le Koran; cependant on peut dire que, sur presque toutes les questions de morale, le mahométisme est d'accord avec le christianisme. Mais son Dieu n'est pas celui de l'Évangile : c'est celui de la Bible, le Jéhovah qui ordonne l'extermination de peuples entiers, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mamelle, et leur anéantissement, depuis la ruine de leurs villes jusqu'à la destruction de leurs animaux domestiques. Aussi à côté du pardon des injures, de l'amour des uns pour les autres; à côté de l'anathème lancé à la

colère, à l'orgueil, à l'hypocrisie, Mahomet admet la vengeance, la peine du talion. Il formule la loi de *Lynch* : œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang.

Mais ce qui caractérise surtout la religion de l'islam, ce qui creuse un abîme entre les peuples chrétiens et les peuples musulmans, ce qui a maintenu ces derniers dans l'immobilité, c'est la confusion de la loi civile et religieuse ; ce sont la prédestination et la fatalité, la polygamie et l'avilissement de la femme.

Mahomet ne s'était pas donné pour un novateur, mais pour un continuateur ; ce n'était pas une nouvelle religion qu'il venait annoncer au monde. Sa mission, mission confiée par Dieu, était d'arracher les hommes à l'erreur et de les ramener à l'observation du vrai culte, dégagé de toutes superstitions. Il n'était qu'un prophète, mais le dernier et le plus saint de tous. Il clôt en sa personne la prophétie et c'est lui qui proclame le dernier mot de la Divinité. Le Koran est une œuvre inspirée de Dieu, parfaite, immuable, et les règles qu'il prescrit sont autant de barrières infranchissables, qu'on ne peut méconnaître sans tomber dans l'impiété et le sacrilège. Code civil et politique autant que religieux, il force les constitutions, les lois, les coutumes à rester stationnaires. Toute loi nouvelle, dit le prophète, est une innovation ; toute innovation est un égarement ; tout égarement mène au feu éternel. — « Ne séparant pas Dieu de César, Mahomet ne voulut pas de souveraineté temporelle qui eût pu abuser de sa force à l'encontre du Livre ; il ne voulut pas davantage de souveraineté spirituelle qui eût pu interpréter et développer le Koran. Il renfermait tout, avait tout prévu ; il contenait le dogme et l'Église, la loi et l'ordonnance ; il était souverain[1] »....

Pour prévenir les dissidences religieuses, le réformateur paralysait et étouffait les aspirations vers un avenir meilleur : le Livre répondait à tout ; on n'avait besoin de s'occuper de rien. Mais la nature humaine ne saurait être violentée : elle est double, en ce sens que le sentiment de la morale sociale

1. Pierron, *De l'Islamisme.*

et le besoin de l'ordre la ramènent vers les intérêts matériels et donnent naissance à la législation.

Du reste, le Koran annoncé à Mahomet, par fragments, et dans un espace de vingt-trois ans, est souvent en désaccord avec lui-même; « c'est presque tout entier une discussion polémiste, un criticisme éclectique, plutôt qu'un dogmatisme hardiment affirmatif[1]. »

Le prophète mort, la souveraineté spirituelle et temporelle resta vacante : il n'avait rien décidé à ce sujet. Il fallut bientôt chercher dans le Koran des explications pour les faits et les événements nouveaux qui se révélaient dans la vie publique et politique, ou se produisaient dans le domaine religieux ou civil.

Les imams torturèrent le texte du Koran, pour y trouver des motifs d'application pratique; et vers la fin du IIe siècle de l'hégire, les travaux des quatre grands imams, Abou-Hanifah, Mâlek, Châfeï et Ahmed, fils de Hanbal, formulèrent nettement et fixèrent le dogme de l'islamisme. Ce furent les fondateurs des quatre rites orthodoxes qui ont survécu à tous les autres dans le mahométisme.

Abou-Hanifah-Nomân-Ibn-Thâbet, surnommé le grand imam, mort à Bagdad en 769 (150 de l'hégire), est le père du rite hanïâte, le plus répandu et le plus ordinairement suivi. Né en 699 (30), sous le khalife Abd'ul-Melek, il étudia sous les disciples du prophète qui vivaient encore, et fut à même de parler plus fréquemment avec Aïsché.

Partisan zélé de la maison d'Ali, il périt empoisonné par ordre du khalife Abd'ullah II, dont il avait censuré la conduite. Les habitants de Mossoul s'étaient révoltés; Abd'ullah assembla les ulémas et les consulta sur la résolution qu'il avait de les faire périr et de confisquer leurs biens : peine à laquelle ils s'étaient soumis par serment en cas de révolte. Tous les ulémas approuvèrent, sauf l'imam Hanifâh, qui s'éleva contre cet engagement, en proclamant que nul homme ne peut disposer à son gré d'une existence qui appartient à Dieu seul.

1. Pierron, *De l'Islamisme.*

Ech-Chafeï, né à Ghaza, l'année même de la mort d'Abou-Hanifâh, installa le rite chaféïte en Égypte, où il domine encore. La doctrine de Malek est consignée dans le Mowatta, et le rite malékite fait autorité en Algérie, dans le Maroc et chez tous les musulmans de l'Afrique jusqu'au Soudan. Enfin le rite hanbalite ne compte que peu d'adhérents, dans l'Irak persan.

Au IVe siècle de l'hégire (Xe siècle), les deux docteurs Abou-Mansour-Matouridy et surtout Abou-Hassan-el-Esch'ary s'efforcèrent de concilier les divergences dogmatiques des quatre grands imams; et, au commencement du VIIe siècle de l'hégire, Omar-Nefissy, se guidant sur leurs travaux, publia un catéchisme, comprenant tous les articles du dogme. Son abrégé eut différents commentateurs, dont le plus acrédité est Sad'ed-din Teftazany, mort à Boukhara, 1405.

L'immensité des livres canoniques enfantés par les docteurs de l'islam décida Mollah-Khosrew, sous Mohammed II (1470), à en faire un code général. Cependant, comme plusieurs points offraient quelque obscurité, Cheïkh-Ibrahim-Halebi, fit, sous Suleyman Ier, un autre code, quintessence des œuvres de tous les imams. C'est le Multeka-ul-ubhhur (confluent des mers), divisé en cinquante-sept livres.

Dans cette œuvre d'institution et de fixation des dogmes islamiques, Abou-Hanifâh occupe le premier rang.

Pour apprécier la mesure de son influence, il faut se rappeler celle de saint Paul et de saint Augustin dans le christianisme.

Cependant le Koran ne contient pas seul la doctrine musulmane; à côté de lui, sont des livres presque aussi révérés et qui en sont le commentaire et la glose

Les Ehadiss qui comprennent :

1° Les lois orales du prophète, d'une notoriété publique et universelle, *Mutewatiré* ;

2° Les lois orales, de notoriété publique, *Ehadiss-meschhouré* ;

3° Les lois orales privées, *Khaberwahhid* ;

4° Les lois orales, de faible tradition. *Ehadiss-mursell.*

Toutes les lois orales s'appellent *Ehadiss-nebwiyé*, les préceptes du prophète, et *Ehadiss-cherifé*, les saints commandements. Elles furent rassemblées par les principaux disciples; les recueils les plus estimés sont ceux de Boukhary, Sunenn'y-Eby-Davoud, Termidy, Nisayi, Hn-Madjeth'-ul-Cazwiny, et Saleh-Musslim ; on les appelle *Kuttub sitté-y-moeutébéré*, les livres révérés. Celui de Boukhary y tient le premier rang.

Le *Idjhma-y-ummeth* contient les explications des opinions des apôtres, des disciples et surtout des quatre premiers khalifes. Elles sont unanimement acceptées et œcuméniques.

Le *Kiyass* ou *Makoul* contient les décisions canoniques des imams des premiers siècles.

Le Koran et les Ehadiss s'appellent *Kat'iyé* parce qu'ils servent de base à la doctrine musulmane, les deux autres s'appellent *idjhtihhadiyé* (livres secondaires), car ils servent de commentaires aux premiers.

Bien que le dogme refuse l'infaillibilité aux explicateurs des livres sacrés, cependant, les khalifes, accablés par les affaires temporelles, chargèrent des fonctions religieuses et judiciaires les savants ou lettrés : les *ulémas*.

Devenu tout-puissant sous le sultan Suleyman, ce corps eut tout intérêt à laisser la loi civile confondue avec la loi religieuse; c'est de là qu'est toujours partie la résistance la plus obstinée aux progrès et aux réformes. C'est encore parmi les ulémas que se recrutent les Ottomans pour qui les réformes des derniers sultans sont lettre morte; et qui, en voulant arrêter la marche de leur pays vers le progrès, risquent de le précipiter dans l'abîme.

Prédestination. Condition sociale de la femme.

Dans le nom même de la religion de Mahomet, *islam*, -abandon à Dieu, la prédestination est écrite.

« L'élu comme le réprouvé dit le Koran, sont destinés l'un au bonheur et l'autre au malheur éternel, avant même d'être

sortis du sein de leurs mères. » — « L'homme ne meurt que par la volonté de Dieu, d'après le livre qui fixe le terme de sa vie. »

Ce dogme devait inspirer aux mahométans l'esprit aveugle de la conquête, le mépris de la mort et le fanatisme; mais en niant le libre arbitre il tuait l'initiative privée et gouvernementale.

« Chaque nation a son temps, dit le Koran; quand le terme fixé est arrivé, les hommes ne sauraient ni l'avancer ni le reculer. »

En échange de la résignation, quelles calamités ces paroles ne devaient-elles pas engendrer : l'apathie politique, la routine, l'immobilité et la stagnation de l'esprit humain !

Cependant on trouve, soit dans le Koran, soit dans les *Ehadiss*, quelques passages où la volonté et la liberté humaines sont affirmées de la façon la plus nette comme dans ce verset :

« Le bien vient de Dieu, et le mal de toi. »

« O prophète, disaient les disciples à Mahomet, puisque Dieu a marqué nos places à l'avenir, nous pouvons avoir confiance et négliger nos devoirs. — Non, répondit-il, parce que les gens heureux font de bonnes œuvres et les malheureux de mauvaises. »

Omar marchait contre la Syrie, l'an 8 de l'hégire, quand il apprit que la peste exerçait ses ravages dans ce pays : il s'arrêta et, remettant l'expédition à l'année suivante, reprit le chemin de Médine. Cette conduite fut vivement critiquée : on reprocha au khalife de fuir les décrets immuables du destin, et Abou-Obéi-Ach, un de ses plus intimes confidents, lui marquant sa surprise d'un procédé si contraire au principe de la prédestination :

« Vous vous trompez, lui dit Omar; vous ignorez donc les paroles de notre saint prophète qui, interrogé sur ce point, déclara que celui qui est déjà au feu devait se résigner à Dieu, mais que celui qui était hors du feu ne devait pas s'y exposer. »

Interprétant ces versets, les anciens imams, déclarèrent à plusieurs reprises que la prédestination ne vise que la

vie future et que l'homme a son libre arbitre. Des peines furent même prononcées contre ceux qui le nieraient. Voici la teneur d'un fetwa cité dans la collection des fetwas du mufti Behhdje-Abdullah-effendi. « Si un musulman nie l'existence du libre arbitre dans l'homme, en donnant Dieu le créateur lui-même pour l'auteur de toutes les actions de la créature, à quoi la loi sacrée le condamnerait-elle? A renouveler sa profession de foi et la cérémonie de son mariage, et s'il ne revient pas de son erreur, s'il y persiste, *il est digne de la mort.* »

Toutefois, cette théorie du libre arbitre ne parvint pas à s'établir en dogme incontesté. Ainsi Ard'ar-Razzak, dans son traité « de la prédestination et du libre arbitre » soutient que le Koran n'a pas admis et n'a pu admettre le libre arbitre. En tout état de cause, si le fatalisme ne fait point partie intégrante de la théodicée islamique, il est instinctif chez les peuples orientaux. Il convient à leurs mœurs, à leur climat, à leurs habitudes contemplatives.

Il est une autre cause qui s'est opposée aux progrès des nations mahométanes, en arrêtant le développement de leurs sociétés : c'est la polygamie; c'est l'infériorité de la femme, à tous les points de vue.

La polygamie existait avant Mahomet; il la trouva établie et la conserva, en la réglementant. Tout en proclamant la supériorité de la monogamie, il permet de prendre quatre femmes légitimes et autant d'illégitimes, ou esclaves, qu'on peut en nourrir. Aucune différence n'existe entre les enfants de l'épouse et ceux de la concubine. Réformer les croyances n'est rien si l'on ne réforme pas en même temps les mœurs. Mahomet n'améliora la condition de la femme qu'au point de vue des intérêts matériels; sur tous les autres points, il la condamne, pour jamais, à l'incapacité, à la servitude morale et intellectuelle. Il abolit la coutume barbare d'enterrer vives les filles qui venaient de naître, dont le père ne voulait pas avoir l'embarras ou dont il méprisait le sexe; il défendit les mariages par compensation[1] et les mariages temporaires,

1. C'étaient des unions consenties par deux individus, qui se don

limités d'avance à une durée de quelques mois, de quelques jours, ou même de quelques heures.

Jusqu'alors dénuée de tout droit à l'héritage de ses parents, la femme acquit l'hérédité; sa part fut moitié de celle d'un héritier mâle. Considérée avant lui comme partie intégrante de la succession de son mari la veuve fut assurée de sa subsistance pendant une année entière, aux frais de la succession; et, en outre de son *mahr* ou *sodak* (don nuptial), elle reçut un douaire.

Toutes ces améliorations furent de grands bienfaits; mais, au lieu d'aller jusqu'au bout, Mahomet s'arrêta à moitié chemin dans la voie des réformes. La femme, avant lui, était traitée comme un animal; il en fit un instrument de plaisir et la réduisit au rôle de meuble de harem.

« Aux yeux de l'islamisme la femme est l'inférieure de l'homme, et, par conséquent, doit lui être soumise et doit être éloignée de toutes les fonctions qui veillent aux intérêts et aux affaires de la société[1]. »

« Elle ne réussira pas, la nation qui mettra une femme à la tête de ses affaires », dit le Koran. « Garde-toi de prendre conseil des femmes », s'écrie le khalife Ali.

Le célèbre imam Abou-Hanifâh avait, il est vrai, au IIe siècle de l'hégire, établi que le femme pouvait licitement devenir Kadi, pour toutes les causes où le témoignage féminin est recevable, c'est-à-dire hors les cas entraînant l'application de peines afflictives et les cas de blessure.

Au temps de la gentilité arabe, au milieu de l'existence nomade et aventureuse de la vie du désert, la femme appartenait au mari autant que le mari à la femme; elle possédait une influence sociale que lui enleva le réformateur. La femme avait le droit de répudier son mari : l'islamisme l'en priva et la laissa à la discrétion de son maître. La femme peut, il est vrai, proposer le divorce à son mari, moyennant une compensation; mais le mari conserve le droit d'acceptation ou de refus.

naient réciproquement leur sœur ou leur fille, en échange d'un payement d'objets de valeur égale.

1. Pierron, *De l'Islamisme.*

Parfois achetée, renfermée dans le harem, toujours couverte de voiles quand elle sort, sans instruction aucune sans éducation, répudiable au gré du mari, désœuvrée, passant ses journées dans l'inaction ou les occupations les plus frivoles, la femme est devenue un être purement passif qui ne compte pour rien dans la vie de la société.

L'antiquité avait considéré la femme comme un être d'une nature inférieure à l'homme; partant de ce principe, elle avait consacré sa dépendance absolue, tout en lui accordant, selon le génie et le tempérament des peuples différents, une place plus ou moins large dans l'organisme public. La société romaine, si fortement constituée, n'avait pas commis la faute d'annihiler la femme : le *pater familias* a, il est vrai, le droit de vie et de mort sur l'épouse, mais ce n'est pas comme mari, c'est comme chef de la famille ; le même droit, il le possède sur ses fils, même revêtus des plus hautes dignités de la république, sur ses esclaves, sur tout ce qui compose la *gens*. La famille est un gouvernement dont le *pater familias* est l'autocrate : il juge, condamne et exécute sans appel.

Les droits civils de la femme sont sauvegardés vis-à-vis du mari, et si elle est exclue des fonctions politiques, elle ne l'est pas de la vie publique : la religion les accueille, et les prêtresses de Vesta jouissent du plus beau privilège de la toute-puissance, du droit de grâce. Mais son influence est surtout intérieure : c'est elle qui élève les enfants, veille à leur première éducation, leur inculque l'amour de la patrie et de la vertu, les prépare à être des hommes et des citoyens ; enfin c'est elle qui est la gardienne et la dépositaire des vertus domestiques. *Domi mansit et lanam fecit*, tel est le plus bel éloge que les écrivains romains décernent à ces matrones dont on peut voir le type achevé dans la mère des Gracques.

Le christianisme posa, le premier, comme base de la société l'indépendance de la femme et la plaça sur un pied d'égalité complète avec l'homme. L'invasion barbare qui amena les Germains dans le monde romain et détruisit l'empire d'Occident, consacra le triomphe de l'émancipa

tion de la femme. Chez les Germains comme chez les Gaulois, les femmes jouissaient, en effet, des mêmes droits et prérogatives que les hommes ; elles assistaient aux conseils où se débattaient les intérêts de la tribu et prenaient part aux délibérations. La voix des druidesses n'était pas moins écoutée que celle des druides ; souvent elle était plus puissante : on les consultait avant chaque expédition guerrière, et plus d'une fois, les prédications passionnées des Vellédas enthousiastes avaient fait courir aux armes les farouches guerriers d'outre-Rhin.

Sous la double influence du catholicisme et des mœurs des conquérants, l'égalité de la femme et de l'homme devint une loi fondamentale. Mais de la théorie à la mise en pratique il y eut un abîme. A cette époque de barbarie, celui-là seul qui avait la lance au poing et la cuirasse au dos, qui pouvait en appeler de son droit à son épée, celui-là seul était respecté. La femme, faible, inhabile aux armes, devait naturellement être soumise aux vexations et à la tyrannie de l'homme, qui ne reconnaissait que la loi du plus fort. Ce furent la féodalité et la chevalerie qui mirent la femme sur un piédestal et frappèrent d'anathème le chevalier félon et discourtois qui osait s'attaquer à elle. « Dieu, les dames, le roi, » telle fut la devise de tous les batailleurs d'Occident, et troubadours et trouvères firent bientôt passer Dieu à la seconde place. Les poètes ne chantèrent que pour mériter les suffrages de la beauté et ambitionnèrent, comme le plus beau titre de gloire, d'être couronnés de ses mains, dans les cours d'amours ; rois, grands seigneurs, chevaliers, n'eurent qu'un but : férir de grands coups d'épée en l'honneur de la dame de leurs pensées ; tous plièrent le genou devant la femme.

Peuple éminemment guerrier et poète, avide d'émotions, passionné pour l'éloquence, amateur de la forme, épris du beau et du merveilleux, les Arabes laissés à leurs propres inspirations eussent vu se produire chez eux le même mouvement qui s'était déclaré chez les peuples néo-latins. La façon barbare dont la femme était traitée chez eux ne s'inspirait pas d'un principe, elle ne prenait pas sa

source dans le mépris qu'ils faisaient d'un être inférieur, mais tenait uniquement à l'état de grossièreté et de barbarie de l'époque.

On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur l'Espagne, au temps de la domination arabe, pour se convaincre que le génie de ce peuple était complètement opposé à cet anéantissement de la femme. Est-il besoin de rappeler l'histoire de cette reine de Grenade, accusée d'adultère par le chef des Zegris et condamnée à être brûlée vive ? A cette époque, Espagnols et Arabes rivalisaient de chevalerie et de prouesses guerrières et galantes. Les messagers de la reine allèrent par toute l'Espagne, appelant les vrais chevaliers à défendre son innocence. De Castille, de Léon, d'Aragon, accoururent les plus renommés parmi les chevaliers chrétiens, se déclarant les champions de la reine, et réclamant l'honneur de prouver sa vertu, les armes à la main. Le combat eut lieu à Grenade, devant toute la cour, entre l'accusateur et le Castillan, chevalier de la reine. Le Zegris succomba : Dieu avait parlé, et du bûcher la reine remonta sur son trône, aux acclamations des Arabes.

A l'heure actuelle, les mœurs des Bédouins diffèrent sensiblement de celles des Ottomans : les femmes ne sont pas voilées ; elles sont libres, elles prennent part aux affaires, et, dans la bataille, c'est à la plus belle d'entre elles qu'est assigné le poste le plus dangereux.

« On choisit la plus belle parmi les filles des Bédouins ; on la place dans un handag richement orné, que porte une grande chamelle blanche. Le choix de la fille qui doit occuper ce poste honorable, mais périlleux, est fort important, car le succès de la bataille dépend presque toujours d'elle. Placée en face de l'ennemi, entourée de l'élite des guerriers, elle doit les exciter au combat ; l'action principale se passe toujours autour d'elle, et des prodiges de valeur la défendent. Tout serait perdu si le haflé tombait au pouvoir de l'ennemi : aussi, pour éviter ce malheur, la moitié de l'armée doit toujours l'environner. Les guerriers se succèdent sur ce point où le combat est le plus vif, et chacun

ient demander de l'enthousiasme à ses regards[1]. »

C'est un poète arabe qui s'écriait :

« Boire le vin et voir le visage des femmes, pour le Turc, c'est pécher deux fois ; pour l'Arabe, c'est jouir deux fois, c'est bénir Dieu de deux manières. »

Quand la domination de l'Islam échappa aux Arabes, pour passer à une race dure, positive, à l'esprit jaloux et soupçonneux ; quand leur sceptre tomba aux mains d'un peuple qui, avec l'ardeur des nouveaux prosélytes, outrait tous les principes de la religion ; quand les Turcs ottomans firent de l'islamisme une religion fermée, si on peut s'exprimer ainsi, l'avilissement irrémédiable de la femme en fut la première conséquence. Cet état d'abjection où elle est dans l'Orient musulman, tient autant au caractère des Ottomans qu'aux prescriptions du Koran.

Influence du Koran.

Les Arabes affirment que le Koran est, sous le rapport du style, l'œuvre la plus belle qui ait existé dans leur langue.

« La beauté de la forme, de l'avis unanime de tout le monde, égale la majesté du sujet, et la perfection du langage n'y a jamais laissé l'expression au-dessous de ce qu'elle devait rendre. Mahomet s'est défendu de jamais écrire en vers..., mais la fougue de la pensée, la vivacité des images, l'énergie des mots, la nouveauté des croyances suppléaient au reste dans cette prose irrésistible, et les cœurs étaient entraînés avant même que les esprits ne fussent convaincus.... Il ne faut pas perdre de vue cette considération, si on veut comprendre l'influence inouïe qu'a exercée le Koran. On a cru d'autant plus aisément qu'il était la parole de Dieu que jamais homme, parmi les Arabes, n'avait fait entendre de tels accents[2]. »

1. Lamartine, *Voyage en Orient.*
2. Barthélemy Saint-Hilaire, *Mahomet.*

Sous plusieurs rapports, le mahométisme fut un bienfait pour l'Arabie. Il a été le destructeur du paganisme et a substitué à l'idolâtrie les croyances à l'unité et aux perfections infinies de Dieu ainsi qu'à une Providence spéciale. La soumission absolue à la volonté de Dieu, la résignation sans bornes, l'amour fraternel exigés par le Koran des adeptes de l'Islam améliorèrent sensiblement les conditions sociales des tribus arabes. Ce fut l'impression des contemporains, comme on en peut juger par un passage de Tabari : « Nous étions si misérables, disait un député arabe au roi de Perse Yesderdjerd, qu'on voyait parmi nous des hommes se nourrir d'insectes et de serpents, quelques-uns faire mourir leurs filles pour ne pas partager leurs aliments avec elles. Plongés dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, sans lois et sans frein, toujours ennemis les uns des autres, nous n'étions occupés qu'à nous piller, à nous détruire mutuellement.... Mais Dieu a suscité au milieu de nous un homme, le plus distingué des Arabes par la noblesse de sa naissance, par ses vertus, par son génie, et l'a choisi pour être son envoyé et son prophète. Par l'organe de cet homme, Dieu nous a dit : je suis le Dieu unique, éternel créateur de l'univers; ma bonté vous envoie ce guide pour vous diriger ; la voie qu'il vous montre vous sauvera des peines que je garde, dans une autre vie, aux impies et aux criminels et vous guidera, près de moi, au séjour de félicité. Nous avons cru à la mission du Prophète.... Il a éclairé nos esprits ; il a éteint nos haines et nous a groupés en une société fraternelle régie par les lois émanées de la sagesse divine. »

Quant à la tempérance inconnue dans les autres croyances, dont se vante l'Islamisme, la chose a été exacte pendant longtemps et elle est encore vraie en partie aujourd'hui. L'interdiction de boire du vin avait pour sanction la pénalité la plus rigoureuse ainsi qu'en témoignent les lignes suivantes d'un fetwa du mufti Behhdje Abd'ullah effendi : « Si un Musulman venait à boire du vin à quoi serait-il condamné? — A un jeûne de soixante-un jours consécutifs, à trente-neuf coups de bâton et à une réprimande sévère de

a part du magistrat. — Et s'il commet cette prévarication publiquement, à quoi la loi le condamnerait-elle? — A mort! » Mais il est des accommodements même avec l'Islam et le Koran. La belle tempérance des âges anciens s'en va de jour en jour. Les Turcs, même rigides observateurs du livre saint, ne se privent nullement du plaisir de boire ; ils remplacent seulement le vin par le mastic et franchement il n'y a rien à gagner au change. Mieux que cela encore ; les casuistes turcs ont trouvé que le champagne n'était pas du vin, mais de la limonade franque !

Que si on examine le Koran à notre point de vue, en envisageant les côtés philosophique, politique et pratique, on ne trouve qu'une série de lieux communs, de contradictions, d'erreurs, de répétitions, d'enfantillages, d'absurdités, défiant tellement l'analyse par leur incohérence qu'il faut, à l'exemple de M. Garcin de Tassy, rassembler en chapitres nouveaux les versets épars dans ce livre. On a voulu faire honneur au Koran de l'éclat que la civilisation arabe a jeté un moment, surtout en Espagne. Le Koran n'y est pour rien et cette civilisation s'est développée en dépit de lui-même. Mahomet n'avait-il pas proscrit la poésie et les poètes. La civilisation arabe a été, du reste, singulièrement exagérée. Il est vrai qu'au XIe siècle, quand les rudes chevaliers d'Occident se glorifiaient de ne savoir ni lire ni écrire, les Musulmans d'Espagne avaient à Cordoue une bibliothèque de 60 000 manuscrits, et qu'au XIIe siècle, soixante-dix bibliothèques publiques étaient fréquentées par le public, quand en France, en Allemagne et en Italie un livre était une rareté. Mais cette civilisation était plus factice que réelle, plus superficielle que profonde : elle n'était qu'un reflet affaibli et une pâle copie de la civilisation grecque et romaine. Il lui manquait la pensée créatrice qui fait la durée des choses. Aussi elle n'a été qu'un feu de paille bientôt étouffé sous la barbarie turque.

Pour mieux attaquer le catholicisme, les écrivains libres penseurs ont exalté l'Islamisme, rabaissant d'autant le Christianisme. Certains, comme Barthélemy Saint-Hilaire, ont dressé l'apothéose du Koran et ont voulu transformer

les Arabes en instituteurs et en précepteurs de l'occident chrétien. On a posé en principe que les croisés ont rapporté d'Orient le goût des arts et des sciences et que leur grossièreté s'est adoucie au contact de la civilisation mahométane. Rien n'est plus faux. Dans les lettres comme dans les sciences, les Arabes n'ont rien innové; ils n'ont été que des imitateurs et des commentateurs souvent maladroits. Leur philosophie est tout entière empruntée à Aristote, dont elle amplifie et défigure le système. Leurs médecins, leurs géomètres, leurs astronomes ne sont que les disciples des médecins, des géomètres et des astronomes du Bas-Empire. Leurs historiens ne sont que de secs et froids annalistes, accueillant tous les faits sans contrôle, les racontant sans chaleur et encensant toujours le pouvoir.

Une seule chose existe dont les Arabes pourraient tirer vanité et où ils seraient fondés de prétendre à la supériorité, c'est l'architecture. Là encore cependant il y aurait matière à d'importantes réserves. Ainsi les constructions de Jérusalem qu'on admire sont antérieures à la conquête sarrasine ou sont dues aux ouvriers croisés dont on retrouve les marques sur les pierres des édifices qu'on démolit. Nombre des plus belles mosquées comme celles du Caire et de l'Espagne sont dues à des Grecs, à des Juifs ou à d'autres architectes non musulmans. Mais le Koran est en droit de revendiquer une ornementation spéciale dans l'architecture, l'arabesque. Il l'a engendrée comme l'Évangile a produit l'art gothique. Seulement autant les cathédrales du moyen âge sont vivantes, autant la pierre y parle à l'esprit et au cœur, autant les mosquées sont froides et glacées. Les arabesques manquent de vie et l'élégance de leur forme ne peut racheter l'inertie à laquelle elles sont condamnées par le vice même de leur origine. La prohibition établie par le Koran de représenter sous n'importe quelle forme Dieu et les êtres animés avait amené de suite les Arabes à remplacer, dans leurs édifices les statues et les tableaux par des versets du livre saint peints ou sculptés. Ce que les Européens ont appelé les « arabesques » n'était à l'origine que la reproduction servile de fragments d'écriture arabe.

Mahomet : la doctrine du Sabre.

Cossayy, fils de Kilab, quatrième aïeul de Mahomet, avait, après une lutte sanglante, conquis, sur les Koréïchites, la Mecque et s'était rendu maître des clefs de la Caaba. De tous les lieux saints consacrés par les superstitions païennes, la Mecque tenait le premier rang : la Caaba avait été construite par Abraham, de ses propres mains, quand il était venu voir son fils Ismaël ; la pierre noire, incrustée dans une des parois du temple, avait été apportée par l'ange Gabriel. « La vénération des Arabes pour la Caaba et pour le sol même qui l'environnait était si grande qu'ils n'avaient pas osé, jusqu'alors, prendre des demeures fixes ni construire des maisons dans le voisinage de ce sanctuaire. On passait la journée à la Mecque, c'est-à-dire dans la circonscription du terrain particulièrement sacré, mais le soir on s'éloignait avec respect [1]. »

Cette enceinte, le Haram, embrassait toute la vallée de la Mecque, d'une circonférence de quinze lieues. Toutes les divinités païennes avaient leurs statues dans le Haram, et, au temps de Mahomet, les idoles accumulées autour de la Caaba s'élevaient à près de quatre cents.

Pour assurer à ses successeurs la charge de gardien du Haram, Cossayy y bâtit une ville, malgré les scrupules des Koréïchites. Concentrant dans ses mains le pouvoir civil et religieux, il jouissait d'une prérogative qui lui assurait en quelque sorte la suprématie sur l'Arabie : c'était le droit de désigner les mois sacrés. Pour qu'on pût se rendre en sécurité aux marchés annuels, et qu'on pût accomplir librement le pèlerinage aux lieux saints, la nécessité avait imposé une trêve à la fureur des combats : pendant quatre mois de l'année, les armes devaient rester en repos, et les caravanes et les voyageurs pouvaient circuler librement. Combattre pendant les mois sacrés était réputé un sacrilège.

1. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes.*

Le calendrier des Arabes, réglé sur la Lune, offrait de grandes différences avec les saisons régulières de l'année. Le soin de rétablir la concordance était si important que le choix du moment pouvait causer les plus grandes calamités ou offrir les plus heureux résultats.

Cossayy tenait dans sa main, jusqu'à un certain point, la paix ou la guerre.

Son fils aîné Abdeddar lui succéda sans opposition, mais à sa mort sa famille perdit une partie des dignités réunies dans son sein. Hâchim, arrière-grand-père, et Abd-el-Mouttaleb, grand-père de Mahomet, se firent remarquer, dans les fonctions de Rifâda et de Sicâya, par une générosité et une magnificence devenues proverbiales. Abdallah, fils d'Abd-el-Mouttaleb et père du prophète, mourut trop jeune pour exercer aucune des hautes charges héréditaires dans sa famille.

L'enfance de Mahomet ne paraît pas avoir été heureuse. Il ne connut jamais son père, mort deux mois avant sa naissance, et perdit sa mère à l'âge de six ans. Recueilli par son grand-père Abd-el-Mouttaleb, il trouva chez le vieillard tous les soins et toute la tendresse d'un père; mais cette protection lui fit bientôt défaut; Abd-el-Mouttaleb mourait trois ans plus tard.

La tutelle de Mahomet, alors âgé de neuf ans, fut confiée à son oncle Abou-Taleb, un des personnages les plus influents de la Mecque. Le rejeton d'une famille illustre et puissante passa sa jeunesse dans un état voisin de la misère; mais à l'école de cette dure marâtre qu'on appelle la pauvreté, il trempa son caractère et puisa les forces nécessaires pour combattre les grands combats.

La régularité de sa vie, la maturité précoce de son caractère, l'élégance et la justesse de ses discours, son inattaquable probité, lui méritèrent le surnom d'*Amine* (l'homme sûr, le juste), et déterminèrent sa réception dans la ligue des Foudhoûl ou *Hilf el Foudhoûl*. Fondée par quelques-unes des plus illustres familles Koréïchites, cette association, espèce de Sainte-Wehme, avait pour objet la protection des faibles et pour mission le soin de leur faire rendre

justice. L'association n'avait pas tardé à inspirer partout une terreur salutaire, et les historiens arabes citent plusieurs faits qui montrent que la seule menace des Foudhoûl amenait la réparation du délit.

Le fils d'Abd-Allah avait vingt-cinq ans quand ses hautes qualités attirèrent sur lui les regards de sa cousine Kadidja, riche veuve, qui, bien que plus âgée de quinze ans, lui proposa sa main ; l'offre fut acceptée. Devenu riche, Mahomet ne changea rien à la frugalité de sa vie et ne profita de ses trésors que pour faire le bien.

Des revers de fortune avaient accablé son oncle Abou-Taleb : il se chargea de l'éducation de son fils Ali, à qui il donna plus tard sa fille, Fatimah. Dix ans s'écoulèrent dans cette vie calme et heureuse ; cependant il préparait la révolution qui devait agiter le monde. « Il avait mesuré les hommes qu'il voyait autour de lui, il ne voyait que des agglomérations qui n'avaient de commun que le nom arabe et dont toute la valeur humaine se résumait en trois choses : passion de la poésie, passion des combats, passion de la noblesse. Il sentait sa supériorité ; il sentait en soi ce qu'il n'apercevait chez nul autre des siens, la hauteur de pensées, d'ambition, de puissance, de persuasion, d'à-propos pour toutes les questions de la vie particulière de l'homme et de la vie générale d'une société[1]. »

Un rêve révéla à Mahomet sa mission future : l'ange Gabriel lui apparut, dans son sommeil, lui ordonnant de lire un livre qu'il apportait du ciel. Les premières conversions opérées par le prophète eurent lieu dans son intérieur ou dans le cercle où il vivait : Kadidja, sa femme ; Ali, son cousin (il n'avait alors que onze ans) ; Zeid, fils de Hâantha ; Abd-Allah, qui, après sa conversion, prit le nom d'Abou-Bekr. Cette dernière conquête fut de la plus haute importance par le nombre de personnages influents qu'elle entraîna, entre autres Othman, fils d'Affan, qui devait être le troisième khalife.

Trois ans de prédication secrète, mais constante, avaient

1. Pierron, *De l'Islamisme.*

gagne à la nouvelle doctrine une cinquantaine d'adhérents; quand l'*Islam* apparut au grand jour, attaquant ouvertement l'idolâtrie, la persécution commença et fut bientôt assez violente pour forcer les fidèles musulmans à chercher un asile en Abyssinie (615).

Les Koréïchites, gardiens de la Caaba, ne pouvaient, sous peine de perdre toute leur puissance et leur influence, supporter l'anathème lancé publiquement à leur culte. Abou-Taleb, quoiqu'il ne partageât pas les idées de son neveu, prit son parti, par point d'honneur, et tous les descendants d'Hâchim et d'Abd-el-Mouttabed jurèrent de défendre leur parent.

Dans une pièce en vers, Abou-Taleb s'écriait, s'adressant aux Koréïchites : « Vous mentez, j'en jure par le saint temple, si vous dites que nous laisserons verser le sang de Mahomet, sans avoir combattu avec la lance et l'épée ».

Mais la mort du chef de la toute-puissante maison de Hâchim priva le prophète de son seul défenseur (620), tandis que celle de Kadidja lui enlevait son ange consolateur. Il n'était plus en sûreté à la Mecque; il se retira à Taïf : là encore il fut accueilli par des moqueries et des insultes et assailli à coups de pierres. La protection de Moutina, fils d'Adi, lui permit de rentrer à la Mecque. Dès ce moment, il mit plus de réserve et de prudence dans ses prédications et s'adressa particulièrement aux étrangers : pendant le pèlerinage de 620 il parvint à faire quelques prosélytes parmi les deux tribus les plus puissantes de Yatrib, les Aûs et les Khazradjs. L'année suivante (621) eut lieu le célèbre serment d'Acaba, où douze hommes de la tribu des Aûs et de celle des Khazradjs s'engagèrent solennellement à n'adorer qu'un seul Dieu ; à s'abstenir de vols, de fornications, d'adultères ; à ne point tuer leurs enfants; enfin à obéir à tout ce que le prophète ordonnerait de juste. Le même serment fut renouvelé en 622, dans le même lieu par une assemblée plus nombreuse qui jura de défendre le prophète, même par les armes. Yatrib devint dès lors le lieu, où affluèrent tous les nouveaux musulmans, et Mahomet, pour échapper aux embûches des Koréïchites,

quitta de nouveau la Mecque, avec Abou-Bekr et Ali. Il se retira à Yatrib, qui prit alors le nom de ville du prophète, *Medinet-en-Nabs* (Médine) : de là date l'hégire ou ère musulmane, vers le milieu de 622.

Dès son arrivée à Médine, Mahomet organisa le culte. Une mosquée fut bâtie sur le terrain où s'était arrêtée la chamelle du prophète. Les heures de prière furent fixées. Le vendredi devint le jour saint de la semaine. La Mecque remplaça Jérusalem, comme point vers lequel les fidèles doivent se tourner en priant. Le mois du Ramazan fut réservé au jeûne. Enfin la dîme fut instituée.

La lutte à main armée ne tarda pas à s'engager entre les Koréïchites idolâtres de la Mecque et les musulmans, dont le nombre croissait tous les jours à Médine. La première rencontre eut lieu dans l'oasis de Behr, à mi-chemin des deux villes ; ce fut la première victoire de l'islamisme ; les trois cent onze compagnons du prophète dispersèrent un millier de Koréïchites (13 janvier 624).

Nous ne suivrons pas le prophète dans ses expéditions, sans importance si on ne considère que le petit nombre des combattants, de la plus haute gravité si on examine les conséquences qui en résultèrent.

Battu et blessé à Ohod (625), il marche l'année suivante contre les juifs Corayzha, et les force à capituler ; sept cents prisonniers furent égorgés à Médine. Les juifs furent les seuls envers qui Mahomet se départit de sa clémence habituelle. La plupart des actes de cruauté qu'on peut citer dans sa vie ont été dirigés contre les juifs. Au commencement de l'hégire il les avait traités avec bienveillance et leur avait accordé les mêmes droits qu'aux musulmans, car il fallait compter avec une corporation puissante à Médine.

« L'alliance avait sans doute été sincère quand elle fut conclue, et Mahomet y avait le plus grand intérêt ; mais il était impossible qu'elle durât ; les ressemblances mêmes de l'islam et du judaïsme étaient un motif de plus pour qu'ils se séparassent violemment[1]. »

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *Mahomet.*

Mahomet parlait alors en maître ; des messagers allèrent porter sa doctrine aux souverains étrangers et aux princes arabes. Les juifs de Khaybar durent se soumettre ; mais les princes de l'Yémen, l'empereur Héraclius et le roi de Perse repoussèrent ses propositions avec mépris. Une invasion de la Palestine (629) amena un désastre ; battus à Mouta par le patrice Théodore, les musulmans perdirent près de trois mille hommes Mais bientôt une conquête importante compensa largement cet échec : la Mecque se rendit au prophète par suite d'un arrangement conclu entre Abou-Soffyan, chef des Koréïchites, et Abbas, oncle de Mahomet, pour éviter l'effusion du sang et prévenir les conséquences d'un assaut. Les trois cent soixante idoles scellées sur le faîte de la Caaba disparurent à la voix de Mahomet. « La vérité est venue ; que le mensonge disparaisse à jamais. » C'est pour prévenir tout retour à l'idolâtrie que le Koran défendit si expressément la reproduction de la figure des êtres animés. L'idolâtrie avait disparu de la Mecque, dont l'exemple devait être suivi par toutes les tribus arabes (630) ; mais elle ne céda pas le terrain sans tenter un suprême effort.

La puissante tribu des Havâzim, renforcée des Thakif, se leva tout entière pour défendre ses dieux menacés

Les confédérés marchèrent sur la Mecque et mirent un instant en péril la fortune de Mahomet. La bataille se livra dans la vallée d'Honeïm : elle devait décider des destinées de l'Arabie. L'avantage se déclara d'abord pour les Havâzim ; les musulmans s'étaient débandés et fuyaient de toutes parts ; seul le prophète jugea la fuite contraire à sa dignité, et, sans quelques disciples fidèles restés à ses côtés, il se précipitait au milieu de l'ennemi pour y chercher une mort glorieuse. Heureusement la panique cessa ; les musulmans ralliés revinrent à la charge, et la victoire couronna leurs efforts (630).

Au bout de dix ans le prophète, « *flambeau pour éclairer le monde et glaive pour frapper l'impiété* », avait soumis toute l'Arabie : le Mahra, l'Oman, le Nadj, l'Hadramaut, l'Yémen, avaient embrassé l'islamisme de gré ou de force.

Les chrétiens mêmes de Nadjran avaient abjuré. Il se préparait à envahir la Syrie, à la tête de trente mille hommes, quand il mourut (632). Son œuvre était accomplie, et ses successeurs allaient propager rapidement sa doctrine par le sabre.

Dieu lui avait ordonné, avait déclaré le prophète, de propager sa religion par l'épée, « l'épée qui ouvre le ciel et l'enfer ». L'idolâtrie avait été condamnée de la manière la plus formelle : « Ne laissez pas subsister en Arabie deux religions : l'idolâtrie est pire que le meurtre. — Les mois sacrés expirés, tuez les infidèles partout où vous les rencontrerez. » La guerre contre les infidèles ne devait jamais cesser : « J'ai mission de combattre les infidèles jusqu'à ce qu'ils disent : Il n'y a de Dieu que Dieu. Lorsqu'ils ont prononcé ces paroles, ils ont sauvé leur vie et leurs biens ; quant à leur croyance, c'est un compte qu'ils régleront avec Dieu. » Le monde était divisé en deux grandes fractions : les *Musslim* (musulmans) et les *Kâfir* (infidèles). La loi range les peuples en sept classes, dont les mahométants forment les deux premières et les non-musulmans les autres. Ce sont :

1° Les *Sunnys* ou musulmans des quatre rites orthodoxes ;

2° Les *Schiites* ou partisans d'Ali, qui embrassent tous les hétérodoxes mahométans ;

3° Les *Kitabys* ou peuples ayant reçu, avant Mahomet, des livres divins : savoir le Pentateuque, le Psautier et l'Évangile. Ces livres sont cependant inférieurs au Koran. Les Kitabys sont les juifs et les chrétiens ;

4° Les *Medjeoussys* ou adorateurs du feu ;

5° Les *Abede-y-Ewsann-Adjems*, les idolâtres, sauf ceux de l'Arabie ;

6° Les *Abede-y-Ewsann-Arebs*, les idolâtres arabes ;

7° Les *Murtedds*, les apostats mahométans. Pour ces derniers, comme pour les Arabes païens, il n'y a pas d'autre alternative que la mort ou le Koran.

Le prophète avait partagé la terre en deux parties, *Dar-ul-Islam*, la maison de l'islam, et *Dar-ul-Harb*, la maison de guerre, et dit à ses disciples : « Achevez mon œuvre,

étendez la maison de l'islam par toute la terre ; Dieu vous donne la maison de guerre. »

Ces préceptes et ces ordres devaient plaire singulièrement à une nation avide de combats, de pillage et de butin ; le Koran exalta encore cette valeur farouche en promettant le septième ciel à tous ceux qui tomberaient en combattant les infidèles. « Combattez jusqu'à l'extermination ; quelques-uns d'entre vous succomberont dans la lutte : à ceux qui périront, le paradis ; à ceux qui survivront, la victoire. »

On a soutenu que, dans la pensée du réformateur, cette doctrine du sabre ne s'appliquait qu'à l'Arabie. On invoque à l'appui de cette thèse des passages du Koran qui sont la négation et la condamnation de la violence.

« Certainement ceux qui croient, et ceux qui suivent la religion juive, les chrétiens et les sabéens, c'est-à-dire quiconque croit en Dieu et au jugement dernier, et aura fait le bien, tous en recevront la récompense. Ils seront exemptés de la crainte et des supplices. »

« Point de contrainte en religion. La voie du salut est assez distincte du chemin de l'erreur. Celui qui ne croira pas aux idoles, mais qui croira en Dieu, aura saisi une colonne inébranlable. Dieu entend et connaît tout. »

« Dis à ceux qui ont reçu les Écritures et aux aveugles : Embrassez l'islamisme et vous serez éclairés. *S'ils sont rebelles, tu n'es chargé que de la prédication.* Dieu sait distinguer ses serviteurs. »

« Les chrétiens seront jugés d'après l'Évangile, ceux qui les jugeront autrement seront prévaricateurs. »

« N'use point de violence pour faire embrasser l'islamisme aux infidèles. »

« Obéissez à Dieu et à son prophète. Si vous êtes rebelles, son ministère se borne à prêcher la vérité. »

Mais pour un verset qui recommande la tolérance, il en est cent qui la proscrivent sans rémission et on ne saurait admettre l'opinion de M. Barthélemy Saint-Hilaire, écrivant dans son panégyrique de Mahomet :

« Sans doute cet esprit de modération et de tolérance n'a pas prévalu dans l'islamisme : mais il est dans le Koran

qui n'est impitoyable que pour les idolâtres. C'est la barbarie des mœurs et le fanatisme naturel à ces populations belliqueuses, bien plus que la doctrine du prophète qui ont poussé les musulmans à l'extermination et au pillage des infidèles. »

Les Khalifats.

Malgré les protestations d'Ali, gendre de Mahomet, les chefs arabes élurent, pour lui succéder, son beau-père Abou-Bekr.

Aussitôt la guerre sainte commence. L'empire grec, affaibli par les factions, défendu par des troupes mercenaires, divisé par des sectes favorables à l'islamisme en haine de la religion d'Etat, éprouve le premier la force du nouveau peuple. La Chaldée est conquise, la Syrie envahie, et la défaite d'Héraclius livre Damas aux vainqueurs (632-634).

Partout les disciples de Moïse et de Jésus furent sommés en ces termes d'admettre la révélation plus parfaite de Mahomet : « Santé et prospérité à chacun de ceux qui suivent le droit chemin et croient en Dieu et en son prophète. Nous vous demandons de proclamer qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Mahomet est son prophète ; quand vous aurez rendu ce témoignage, votre vie, vos biens et vos enfants nous seront sacrés. Sinon consentez à payer tribut et soumettez-vous sans tarder ; autrement je ferai marcher contre vous des hommes qui aiment la mort plus que vous n'aimez la vie et la viande de porc, et je ne vous laisserai de repos que je n'aie, avec l'aide de Dieu, écrasé vos défenseurs et réduit vos enfants en esclavage. »

Partout les hérétiques chrétiens, « dès la première sommation, accueillirent les musulmans en libérateurs, s'empressèrent d'embrasser la religion nouvelle et d'étouffer leurs discordes dans une commune apostasie[1] ».

1. Lavallée, *Histoire de Turquie.*

En partageant le monde Romain entre Constantinople et Rome, afin d'éviter une charge trop lourde à ses débiles successeurs, Théodose ne s'était pas rendu compte qu'il brisait l'unité religieuse du christianisme en même temps qu'il rompait l'unité politique de l'Empire. Il y eut dès lors deux églises se disputant la suprématie comme deux empires revendiquant la primauté. L'Église d'Orient, dévoyée du droit chemin par les rhéteurs et les sophistes de l'école judaïco-platonicienne d'Alexandrie, contaminée par les mœurs corrompues de l'Asie et de la Grèce, humble servante du despotisme sanglant des Césars de Byzance après avoir échoué dans la tentative de substituer la théocratie à l'autocratie, porta un coup funeste à la doctrine de l'Évangile par les hérésies continuelles qu'elle engendra et qu'elle toléra complaisamment. Ariens, Eutychéens, Manichéens, Nestoriens, etc., tous les hérésiarques contempteurs de la divinité de Jésus-Christ sapaient le dogme chrétien par sa base et ravalaient la religion régénératrice au niveau d'un paganisme dont la seule différence avec l'ancien culte olympique était plus de moralité et plus d'idéalisme. Quand l'Islamisme parut, il trouva la foi agonisante en Orient, ruinée qu'elle était par le dévergondage des subtilités philosophiques des Grecs du Bas-Empire, et les esprits flottant, incertains et lassés, entre la négation de tout et les aspirations confuses vers des conceptions religieuses plus étranges les unes que les autres. Les arguties théologiques de l'Église byzantine avaient tout détruit sans rien édifier. Imbue d'une superstition grossière dans son raffinement casuistique, cette Église ne sut pas combattre pour sa croyance. Elle s'humilia devant le Khalife musulman comme devant le porphyrogénète chrétien. Les patriarches de Constantinople étaient destinés à devenir, de thuriféraires des Césars, les premiers esclaves des Sultans.

Trois ans après, 637, Omar, deuxième Khalife prend le titre d'*Émir-al-Moumenin* (commandeur des croyants), s'empare de Jérusalem et conquiert l'Égypte. L'acte qui consacra la soumission de Jérusalem servit de modèle à tous les traités des musulmans avec les peuples qui voulu-

rent conserver leur religion, moyennant un tribut. Les chrétiens durent payer un impôt annuel ; le port des armes, l'usage du cheval leur furent interdits ; il leur fut défendu de quitter leur costume, de mettre des croix sur les églises, de sonner les cloches, de bâtir de nouveaux temples, ils durent se borner à l'entretien et à la réparation des anciens et les musulmans, les passants, les voyageurs eurent le droit d'y entrer à toute heure de jour et de nuit. Défense aux chrétiens de parler ouvertement de leur religion, d'empêcher leurs parents de se faire musulmans. Leur témoignage ne fut pas recevable en justice.

Ces conditions ne furent même pas observées, et les *rayas* devinrent le jouet et la proie du vainqueur. Sous la domination ottomane on descendit même, pour gagner des adeptes à la doctrine du prophète, à des subterfuges indignes. Un fetwa du mufti Behhdje, Abd' ullah Effendi, dit en effet :

« Si un sujet tributaire et sa femme chrétienne enseignent les préceptes infidèles de leur culte à leur fils qui aurait embrassé la foi mahométane à l'âge de *neuf ans*, le magistrat serait-il en droit de leur enlever cet enfant et de le confier à un homme vertueux capable de l'élever dans les principes de l'islamisme ? *Oui.*

« Si un sujet tributaire embrasse la foi musulmane, ses enfants encore mineurs et ceux qui, quoique majeurs, seraient dans un état d'imbécillité, et les enfants mineurs de ces derniers seraient-ils également réputés musulmans ? *Oui.*

« Et si parmi ces enfants mineurs, une fille parvenue à majorité se déclare chrétienne, et épouse un chrétien, à quoi doit-elle être condamnée ?

« *A être emprisonnée et vivement sollicitée jusqu'à ce qu'elle se détermine à professer la foi musulmane.* Et si de son mariage, il naît un enfant, cet enfant est-il réputé musulman ? *Oui.*

« Si un sujet tributaire embrasse l'islamisme pendant son ivresse, son islamisme est-il recevable ? *Oui.* »

Le troisième khalife, Osman, conquiert la Perse ; avec

le dernier des Sassanides disparaît la religion des mages (641). Ali, le quatrième khalife, commence la conquête de l'Afrique et meurt assassiné au moment où il marchait contre le rebelle Moahviah, le fils d'Abou-Soffyan (661). L'islamisme se divisa alors en deux grandes sectes dont le temps n'a pas éteint la haine : les *Schiites* et les *Sunnites*. Les premiers regardent les trois premiers khalifes comme des usurpateurs et Ali comme le vrai vicaire du prophète. Pour eux, le Koran, au lieu d'avoir été révélé, a été créé et par conséquent est perfectible. Enfin ils n'admettent pas la prédestination. Pour les sunnites, la sainteté a réglé l'ordre de la succession et Ali est inférieur à ses prédécesseurs.

Pendant cette période du *khalifat parfait*, le courage indomptable des musulmans et leur vertu guerrière avaient étendu au loin leur domination ; la Mésopotamie, la Cilicie, la plus grande partie de l'Asie-Mineure s'étaient ajoutées à leur empire, et, dès 654, ils venaient mettre le siège devant Constantinople, dont le prophète leur avait promis la possession.

Moahviah prit le titre de khalife et mettant fin au régime électif, rendit le khalifat héréditaire dans sa famille : il fut la tige de la dynastie des Ommiades. Ceux-ci s'appuyèrent surtout sur les Syriens et prirent Damas pour capitale ; l'élément arabe se trouva relégué au second plan et les musulmans commencèrent à mépriser les principes trop sévères du Koran et à adopter les mœurs corrompues des vaincus. Mais la conquête poursuit sa marche et la victoire vole avec les musulmans de pays en pays ; l'Afrique septentrionale est soumise ; l'empire d'Orient morcelé sur toutes ses frontières ; le Khouaresme, la Boukkharie, le Sind se convertissent à l'islamisme ; enfin l'Europe est envahie. Le dernier roi wisigoth d'Espagne, Roderigue, est battu et tué sur les bords du Guadalète, et la domination arabe s'étend jusqu'aux Pyrénées et aux monts Cantabres où se sont réfugiés les derniers défenseurs de l'indépendance et de la foi chrétienne, Pélasge et ses compagnons.

Maîtres de l'Espagne, les musulmans voulaient pénétrer

dans la Gaule pour aller à Rome et de là à Constantinople. L'empire de Byzance pris à revers ne pouvait opposer de résistance.

Le duc d'Aquitaine, Eudes, essaya vainement de disputer le passage ; malgré trois victoires successives, il fut écrasé sous le nombre et le torrent dévastateur inonda tout le midi de la Gaule. Là les musulmans se heurtèrent à un peuple qu'ils allaient, pendant tout le moyen âge, rencontrer sur tous les champs de bataille et qui devait leur arracher leurs plus belles conquêtes ; c'étaient les Francs. Seuls de tous les barbares qui avaient envahi l'empire romain, ils avaient embrassé le catholicisme, se proclamant les fils aînés de l'Église, et avaient gardé leur organisation guerrière et leur force conquérante au milieu des ruines de la civilisation gallo-romaine.

Appelé par le duc d'Aquitaine, Karl marcha avec ses Austrasiens contre les envahisseurs. Le sort du monde allait se décider ; la victoire des musulmans était l'anéantissement des germes de liberté, de rénovation morale et sociale déposés et fécondés par le christianisme. Le choc eut lieu près de Poitiers : les innombrables cavaliers arabes ne purent faire plier les lourds escadrons du Nord et leurs légers cimeterres se brisèrent contre les pesantes framées des Francs. Découragés par la mort de leur général, épouvantés de la grandeur de leurs pertes, les musulmans profitèrent de la nuit pour décamper et battre précipitamment en retraite. L'invasion asiatique écrasée par le *marteau* des Francs était pour jamais arrêtée. Les vainqueurs ne tardèrent pas à prendre le rôle d'assaillants : la Septimanie et la Provence sont nettoyées des musulmans ; Charlemagne franchit les Pyrénées, passe l'Èbre, refoulant partout les mahométans, et à l'ombre de sa puissante épée, les petites principautés chrétiennes des Pyrénées se consolident et préparent leurs forces pour la grande lutte de la revendication de l'indépendance nationale. C'est un prince français, Henri de Bourgogne, qui arrache aux Maures d'Espagne les pays qui deviendront le royaume de Portugal ; ce sont les auxiliaires français qui décident la victoire

de Las Navas de Tolosa qui consacra la décadence des Maures et à la suite de laquelle leur expulsion ne fut plus qu'une question de temps. Ce sont encore des chevaliers français, les fils d'un gentilhomme normand qui chassent les Sarrasins de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile; c'est enfin la France qui est l'âme et le bras des croisades à ce point que l'historien de cette époque a pu, et l'histoire a confirmé ce jugement, lui donner ce titre : *Gesta Dei per Francos*.

Cependant les divisions intestines avaient porté leurs fruits : en 752, l'unité religieuse et politique de l'Islamisme se rompit. Les Ommiades sont dépouillés du khalifat par les Abassides, descendants de l'oncle du prophète, mais un rejeton de la race déchue, échappé au massacre de sa famille, soulève l'Espagne et fonde à Cordoue un khalifat indépendant.

Avec les Abassides, la domination passe aux peuples du Khorassan et de la Chaldée; le siège de l'empire est transféré à Bagdad, où il restera cinq cents ans : un des khalifes abassides les plus célèbres, Haroun-Al-Raschid, qui a besoin de l'alliance de Charlemagne contre les musulmans schismatiques d'Espagne, entretient des relations d'amitié avec le César d'Occident. Il lui envoie les clefs du Saint-Sépulcre comme pour témoigner qu'il renonçait à la souveraineté des lieux consacrés par la mort du Christ. Le fils et le second successeur d'Haroun, le khalife El-Mamoun, l'Auguste des Arabes, déclare la guerre à l'empereur de Constantinople pour se faire céder des savants et n'accorde la paix qu'en échange des manuscrits qu'il convoite. L'école scientifique de Bagdad est fondée par ses soins (815) et devient le centre des hautes études; c'est là que tout ce que la Grèce avait produit de beau fut traduit en arabe.

Sous ce prince, l'Islam est sur le point de changer totalement de caractère; il semble prêt à ouvrir les portes à la philosophie et à la libre pensée. Les doctrines néo-platoniciennes des écoles d'Alexandrie et d'Athènes, chassées par Justinien et qui s'étaient réfugiées à la cour des Khosroès, s'introduisent à la cour du Khalife. L'Islam revêt pour un

moment des apparences libérales. L'origine du Koran est mise hardiment en discussion. Le livre saint est-il créé ou incréé? Est-il une révélation faite dans le temps, ou bien est-il le Verbe éternel? El-Mamoun décrète que le Koran est créé et dresse des potences pour les partisans du Koran incréé. Toutefois le triomphe de la libre pensée est éphémère. Sous les successeurs d'El-Mamoun, la réaction se produit, le Koran incréé devient le dogme orthodoxe, « la potence est retournée dans l'autre sens; elle y est restée ».

Mais si le Khalifat de Bagdad voit commencer la grande ère de la civilisation arabe, il enlève à l'Islam son caractère conquérant. L'empire se démembre jusqu'à ce que des peuples nouveaux, convertis à sa doctrine, lui rendent son esprit guerrier et envahisseur. Dans le courant du IXe siècle se fondent les dynasties des Madratites dans la Mauritanie, des Aglabites dans la Lybie, des Samanides dans la Transoxiane, des Soffarides dans le Khorassan. Au milieu du Xe siècle, la Perse se déclare indépendante. Les descendants d'Ali, après de nombreuses et toujours malheureuses tentatives pour saisir le sceptre, conquièrent l'Égypte (968), s'emparent de la Syrie, du Hedjaz, et fondent un troisième Khalifat. L'émir-al-Moumenin de Bagdad ne conserve plus de puissance que dans la Mésopotamie, dans l'Yemen et dans le Nedj. C'est à ce moment qu'apparaît le peuple qui doit recueillir l'héritage des Abassides. Les Turcs entrent en scène.

Les Turcs, leur origine, les Seldjoukides.

Au dire des écrivains musulmans, la race turque tire son origine d'un fils de Japhet, nommé Turk, qui établit sa capitale dans une vallée, sur les bords d'un lac entouré de montagnes. Sous le quatrième descendant de Turk, Alindjeh Khan, les Turcs se laissèrent aller à l'idolâtrie. Kara Khan, huitième successeur de Turk, eut un fils, dont la naissance fut accompagnée de prodiges nombreux. L'enfant n'avait pas un an qu'il déclara à haute voix, devant tous les grands

du royaume, qu'il se nommait Oghuz et il refusa de prendre le sein de sa mère à moins qu'elle ne lui promît de ne plus professer d'autre croyance que celle de l'unité de Dieu. Kara Khan voulant venger ses dieux méprisés par son fils devenu grand, donna l'ordre de l'arrêter. Un combat s'engagea dans lequel Kara Khan tomba frappé d'une flèche. En récompense du secours qu'il avait reçu de ses amis, Oghuz les appela *Oïghours* (auxiliaires).

Oghuz eut six fils : Gun, Aï, Yildiz, Gueuk, Dagh et Deniz. Il les envoya un jour à la chasse pour interroger le sort sur leur avenir. Ils rapportèrent un arc et trois flèches qu'ils avaient trouvés. Les trois aînés reçurent l'arc en partage et les trois cadets les flèches. Ceux-ci en prirent chacun une, tandis que les trois premiers, pour mettre fin aux contestations auxquelles donnait lieu la possession de l'arc, le brisèrent en trois tronçons. Oghuz appela les aînés *Bosuk*, destructeurs, et les cadets *ietch ok*, trois flèches. Les premiers, commandant l'aile droite de son armée, se dirigèrent vers l'Occident. Les seconds, chefs de l'aile gauche, furent les Turcs orientaux. Chacun des fils d'Oghuz eut quatre fils qui devinrent les chefs des vingt-quatre tribus turques.

Ceci est la légende; voici maintenant l'histoire. La vaste contrée comprise entre la mer Caspienne, les monts Ourals, Altaï, Khataï et Himalaya, dont une partie porte encore aujourd'hui le nom de Turkestan, embrasse tous les pays habités par les Tartares. C'est de ce pays *officina gentium* que sont sorties les hordes barbares qui, aux premiers siècles, ont envahi l'Occident. C'est de là que vinrent les Turcs, les Tartares mongols, les Kirghiz, les Kalmoucks. Quelques savants pensent que le nom de Turcs a été, à certaine époque, le nom générique de toutes ces tribus de même origine. Les Ottomans auxquels on l'applique aujourd'hui le regardent comme une injure, car il est devenu chez eux synonyme de barbare.

Dès la plus haute antiquité, l'Asie centrale a été le champ de bataille de deux grandes races dont l'une, la race aryenne constituait l'élément sédentaire et civilisé, l'autre, la race

ouralo-altaïque ou touranienne, l'élément nomade et barbare. Toute l'histoire primitive des Turcs est dans la lutte des populations touraniennes, dont ils sont un des principaux rameaux, contre les Aryens. Les historiens de l'antiquité classique ne donnent que fort peu de détails sur les nations turques. Les Scythes dont parle Hérodote appartenaient évidemment à la même famille que les Turcs et déjà, sous Darius Hystapes, ils inquiétaient les frontières de la Sogdiane et de la Bactriane. Appelées par Phraarte I, roi des Parthes, contre Antiochus Sidétès, roi de Syrie, les bandes tartares des Scythes se tournèrent contre lui et tous les efforts des Parthes ne purent les empêcher de s'établir dans la Bactriane et la Sogdiane. Pline et Pomponius Mela parlent d'un peuple qu'ils appellent *Turcæ*[1].

Chez les annalistes chinois, les détails de tout genre abondent sur les tribus turques, mais les récits sont tellement confus que, souvent, il est impossible de se reconnaître dans ces narrations. La plus ancienne tribu turque dont les Chinois fassent mention est celle des Hyun-yu ou Hyoung-nou, dont le premier roi vivait en 1763 avant Jésus-Christ. Deux siècles avant l'ère chrétienne, ils avaient conquis toute la Tartarie, et leur domination s'étendait jusqu'à la Corée. La puissance des Hyun-yu dura peu. Elle s'effondra, au milieu des guerres civiles, sous les coups des Chinois, et les débris de la nation se retirèrent dans les monts Altaï, d'où leurs descendants, les Thou-Kiou, sortirent au VIe siècle de l'ère chrétienne pour fonder un nouvel empire plus puissant que celui de leurs ancêtres.

Selon certains orientalistes, le nom de Thou-Kiou ne serait autre que la transcription chinoise du mot *Turk*, sous lequel les Hyun-yu se désignaient eux-mêmes. Les Thou-Kiou se rendirent rapidement redoutables à la Chine,

1. *Dandari*, *Tüssagetæ*, *Turcæ usque ad soletudines saltuosis convallibus asperas, ulltra quos Cerymphæi qui ad Rephæos pertinent montes.* (Pline le Jeune, livre VI, chap. VII.)

Geloni urbem ligneam habitant; juxta Tüssagetæ Turcæque vastas sylvas occupant alemturque venando. (Pomponnius Mela, livre I, chap. XIX.)

à la Perse et à l'empire romain. En 569, Justin II envoyait à leur Khan Dizabul une ambassade qui se rencontrait au pied des monts Altaï avec les envoyés du roi de Perse. L'empire des Thou-Kiou se morcela bientôt en une foule de principautés indépendantes, ennemies les unes des autres.

En même temps, une autre tribu turque, les Yué-Tchi, fuyant devant les Huns, s'emparait du Khanat de Khokhand actuel et s'établissait à Kachgar. Refoulés à leur tour par les Usum, ils se retiraient entre la Caspienne et l'Oxus. Vers la même époque également, les Turcs proprement dits arrivent sur l'Oxus, détruisent l'empire des Haïabpélitz qui dominaient dans le Khouaresme et la Transokiane, et rejettent les débris de la nation vaincue dans les montagnes du haut Oxus et du Caboulistan.

Un siècle plus tard, une peuplade turque, autrefois soumise aux Hyun-yu, les Oïghours, que les historiens chinois appellent aussi Hweï-hi commencent à refouler vers l'Aral et la Caspienne les tribus turques installées dans le Turkestan oriental et jettent les fondements de leur empire Les Oïghours étaient la nation la plus civilisée de la race ouralo-altaïque. Le bouddhisme dominait parmi eux, et le culte d'Ormuz ainsi que les hérésies chrétiennes de Manès et de Nestorius comptaient d'assez nombreux adhérents. A l'origine, les peuplades turques étaient adonnées à une grossière idôlatrie. Les Thou-Kiou adoraient un être suprême, nommé *Tauri*, qui gouvernait en maître l'univers, ayant sous ses ordres plusieurs dieux secondaires, dont les principaux étaient *Po-Tauri*, dieu de la terre, et l'esprit du ciel. Sous l'influence des populations iraniennes, les tribus turques embrassèrent peu à peu le mazdéisme ou le bouddhisme. Ainsi les Kara-Khirghiz suivaient la religion de Zoroastre dans toute sa pureté. « Les Turcs — dit un auteur chinois du VIIe siècle, Hiouen-Tsang, cité par M. Stanislas Julien — adorent le feu. Ils ne font pas usage de bois, parce que le bois contient du feu, c'est-à-dire leur paraît contenir du feu. C'est pourquoi ils ne s'assoient pas par respect. »

Au VIII[e] siècle, Hek Khan avait restauré, au profit des Oïghours, l'ancien empire des Hyun-yu et des Thou-Kiou. Kachgar était la capitale d'un vaste royaume turc. Son successeur, Kara Boghia Khan embrassa l'Islamisme et propagea la doctrine mahométane le sabre au poing. Les tribus turques opposèrent une résistance acharnée et appelèrent à leur secours les armées chinoises contre les sectateurs du Prophète. Ce fut en vain. La fortune de l'Islam l'emporta et les hordes turco-tartares subirent la loi de Mahomet. « La lutte entre les mazdéens iraniens et tartares et les Arabes musulmans dura environ cinquante ans, mais se termina par la victoire de la religion sémitique sur la belle doctrine aryenne de Zoroastre qui avait su attirer à elle les Turcs vainqueurs et païens, rien que par son énorme supériorité morale sur leur fétichisme informe. L'Islamisme apporta la déchéance et la ruine dans ces contrées et à des populations que leur situation et leur culture intellectuelle et matérielle appelaient à de hautes destinées civilisatrices [1]. »

La mort d'Hek Khan ralentit les progrès de ceux-ci, mais en 999, un autre Hek Khan s'empara par trahison des États du Samanide Abd'ul-Mélek et l'assassinat du dernier prince de cette race, Montauser, fils d'Aboul Kassem, livra toute l'Asie centrale aux Oïghours. Quelques chefs iraniens maintinrent, seuls, une indépendance précaire dans les montagnes du haut Oxus et dans la partie occidentale du Paropamisus.

Du XI[e] au XIII[e] siècle, l'empire oïghour se scinda en deux : à l'Ouest, le royaume de Khouaresme ; à l'Est, le royaume du Kara-Khataï. L'invasion mongole de Djenghiz Khan bouleversa l'Asie centrale et détruisit l'empire Oïghour. Il se releva pourtant au XIV[e] siècle, avec une branche de la famille Oïghour, les Usbecks, qui prirent ce nom en mémoire d'un chef de la famille du conquérant mongol.

Dans la lutte des Abassides contre les Ommiades, les Turcs se rangèrent du côté des premiers, et, du même

1. Girard de Rialle : *Mémoire sur l'Asie centrale.*

coup, se jetèrent dans la secte sunnite. Ils fournirent aux khalifes de Bagdad leurs plus braves soldats[1]. Le khalife Motassem, troisième fils d'Haroun-al-Raschid, se forma, avec des esclaves turcs, une garde d'élite toujours recrutée dans le Turkestan. Sous les successeurs dégénérés des khalifes, cette milice devint l'arbitre de qui dépendaient les destinées du trône : de 862 à 870, elle fit et défit successivement quatre khalifes; en 879, un chef turc, Ahmed, fils de Tholon, se rendit indépendant en Égypte et trois de ses descendants régnèrent après lui, jusqu'à la conquête des Fathimites (879-968).

Au xe siècle, un khalife imbécile, Rhadi, créa, pour son ministre, la charge d'*Émir-ul-oumera* (prince des princes), charge qui conférait le droit de commander aux troupes, d'administrer les finances, de faire la paix ou la guerre; en un mot, c'était la souveraineté, moins le nom. A dater de cette époque, les chefs turcs furent de véritables maires du palais, qui gouvernèrent sous le nom des khalifes fainéants. Mais leur tyrannie devint si insupportable que Bagdad se révolta et appela à son secours les Boujides de Perse : les Turcs furent chassés; la dignité d'Émir-ul-oumera passa à leurs vainqueurs qui la gardèrent pendant un siècle. Les khalifes assistèrent à cette lutte, sans y prendre part, ni essayer de recouvrer leur autorité; du moment qu'ils se résignaient à l'humiliation de subir un maître, peu leur importait la personnalité du maître.

Dans les dernières années du siècle, un mouvement d'émigration poussa les tribus turques du Turkestan hors de leur territoire; les unes s'emparèrent de la Boukkarie, où régnait la dynastie persane des Samanides; les autres conquirent la Perse et fondèrent l'empire des Gaznévides qui dura de 960 à 1189. Togrul-Beg, petit-fils de Seldjouk, émir du Turkestan, commençait la fortune des Seldjoukides

1. Ils donnèrent même des mercenaires aux Grecs. Au ixe siècle, Théophile établit sur l'Axios une colonie de Turcs Vardariotes avec lesquels il constitua une milice chargée de défendre le thème de Thessalonique et celui du Strymon. Ces turcs Vardariotes donnèrent à l'Axios son nom actuel de Vardar.

qui allaient dominer l'Orient : il bat les Gaznévides, les rejette dans l'Inde et soumet la Perse ; les Boujides sont défaits après une lutte de quatre années, et Bagdad ouvre ses portes au vainqueur. Le khalife, enlevé à la tutelle des Boujides, donne à son nouveau maître le titre de *sultan*. En vain Besariri, le chef des Boujides, appelle-t-il à son aide le khalife Fathimite d'Égypte ; il est battu et tué, et Togrul-Beg règne sous le nom du khalife auquel il ne laisse que de vains honneurs et l'autorité pontificale.

Récemment convertis à l'islamisme, les sultans Seldjoukides ont l'ardeur des néophites et ne rêvent que conquêtes.

A Togrul-Beg succède son neveu Alp-Arslan (le lion robuste) qui soumet la Cappadoce, l'Arménie, la Géorgie, pénètre en Phrygie, bat et fait prisonnier l'empereur de Byzance, Romain Diogène. Sous Meleck-Shah, son successeur, l'empire des Seldjoukides atteint son apogée (1072-1092). Maître du Khorassan, de l'Irak persan, des possessions des khalifes, de la plus grande partie de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Palestine enlevées aux Fathimites, protecteur éclairé des lettres et des arts, le sultan voit son alliance recherchée par tous ses voisins. Mais à sa mort, ses trois fils se disputent son héritage, et le partage de l'empire amène la désorganisation et la décadence. Il se forme les sultanies de Perse, d'Alep ou de Syrie, d'Asie-Mineure, outre une foule de principautés où les émirs et les atabeks s'insurgent contre l'autorité des princes Seldjoukides.

La sultanie de Syrie se scinde en deux autres : celle d'Alep, celle de Damas. Dans l'Asie-Mineure, David et Kilidje Arslan, neveux de Melek-Schah, et dont le père avait péri (1085) en essayant de se tailler une principauté indépendante, fondent à Iconium le siège de la sultanie de Roum ou d'Iconium. Enfin les Fathimites s'emparent de nouveau de la Palestine.

Les Croisades. Invasion Mongole. Destruction du Khalifat de Bagdad (1258).

C'est à ce moment que la lutte entre l'Orient et l'Occident recommence : mais cette fois l'islamisme est forcé de se tenir sur la défensive, et c'est au cri de « *Dieu le veut* ! » que les croisades précipitent les guerriers chrétiens sur les fidèles du prophète.

Les chrétiens de Syrie n'avaient pas considéré la donation d'Haroun au grand empereur des Francs comme une vaine formule de politesse ; ils s'habituèrent à voir dans les rois francs leurs protecteurs naturels ; c'est à eux qu'ils adressèrent leurs plaintes ; c'est leurs secours qu'ils invoquèrent pour relever leurs églises et protéger les pèlerinages. Quand la Syrie tomba au pouvoir des khalifes du Caire, la donation d'Haroun et les traités conclus avec Charlemagne furent anéantis et l'oppression dépassa toute mesure ; mais les plaintes des chrétiens ne furent entendues de l'Europe que vers le dixième siècle.

A cette époque, la papauté, jusqu'alors asservie aux empereurs, reprenait son indépendance et jetait les fondements de sa domination universelle ; la foi religieuse poussait les fidèles à accomplir le pèlerinage de Terre-Sainte, pour le rachat de leurs péchés.

Ces pèlerinages ne se bornèrent pas à des actes isolés, bientôt des troupes entières partirent pour la Palestine. En 1064, les pèlerins étaient au nombre de sept mille, sous la direction de Sigefroy, archevêque de Mayence, et plusieurs chevaliers de France et d'Allemagne les escortaient avec leurs hommes d'armes, pour les protéger. C'est qu'en effet ce voyage n'était pas sans danger : Bulgares féroces et barbares, Grecs dégénérés, voleurs et rapaces, Sarrasins avides et fanatiques, rançonnaient et maltraitaient, à l'envi, les pèlerins. Des combats sanglants avaient lieu, où les chrétiens furent écrasés par le nombre. Les caravanes étaient arrêtées et dépouillées à chaque instant et bien peu de leurs membres retournaient en Europe.

Ces malheureux allaient de chaumière en chaumière, de château en château, de ville en ville, colportant le récit de leurs misères et de leurs souffrances. Leur aspect inspirait la pitié, leurs paroles allumaient la colère et bientôt les esprits passant de l'exaspération au désir de la vengeance, un formidable cri appela aux armes toutes les nations occidentales.

Déjà en 1002 le pape Sylvestre II invitait tous les princes chrétiens à lever l'étendard contre les Sarrasins. Quand les Turcs parurent sous les murs de Constantinople, Grégoire VII appela les chrétiens à la guerre sainte (1075) et écrivit aux rois d'Europe : « Les chrétiens d'outre-mer ont envoyé vers moi pour implorer mon secours, afin que la religion de l'Évangile ne soit pas, à Dieu ne plaise ! complètement anéantie dans leur pays. Ma douleur est telle que je suis allé jusqu'à désirer la mort, car j'aimerais mieux mourir que de les abandonner ; aussi j'adjure tous les chrétiens de défendre la foi du Christ et de sacrifier leur vie pour leurs frères. L'inspiration divine a porté les Français et les Italiens à suivre mes conseils. Déjà plus de cinquante mille sont prêts à prendre les armes à condition que je marcherai à leur tête dans cette expédition. »

Mais le grand pontife ne devait pas avoir la gloire et l'honneur de commencer et de conduire les croisades. Quand l'idée de la guerre sainte fut entrée dans tous les esprits, quand tout le monde fut convaincu que c'était un devoir d'aller combattre en Orient, il suffit de la voix d'un simple ermite pour déchaîner l'ouragan de fer sur l'Asie.

Guerres religieuses pour les masses, les croisades furent, pour les princes et les hauts barons, des guerres non moins politiques ; ils comprenaient que pour mettre l'Occident à l'abri des invasions musulmanes, il fallait conquérir une partie de l'Orient. Urbain II s'écriait dans le concile de Clermont, en s'adressant aux chevaliers français :

« Nation d'au delà des monts, aimée et chérie de Dieu, comme l'attestent vos hauts faits, nation distinguée entre toutes les nations par votre foi et l'honneur dont vous environnez l'Église, que vos âmes tressaillent au souvenir

de vos ancêtres ! Les Sarrasins ont jadis envahi votre terre et la loi de Mahomet eût été la loi de l'Europe sans la valeur de vos pères. Souvenez-vous de leurs dangers et de leur gloire ; ils ont sauvé l'Occident de l'esclavage, vous aussi vous sauverez l'Europe et l'Asie. »

Les États chrétiens fondés en Palestine par les croisés victorieux, le royaume de Jérusalem, la principauté d'Antioche, les comtés d'Edesse, de Tripoli, etc., n'eurent qu'une durée éphémère. Entre toutes les causes qui amenèrent leur ruine, il faut mettre en première ligne les perfidies et les trahisons du peuple qui était pourtant le plus intéressé à leur conservation : j'ai cité les Grecs du Bas-Empire[1].

Alexis Comnène n'avait cessé d'implorer le secours des guerriers de l'Occident ; aux considérations politiques et religieuses, il avait, dans sa lettre au comte de Flandre joint d'autres arguments qu'il croyait plus capables d'influencer la détermination des chevaliers latins. « Ces contrées sont remplies de richesses ; des ruisseaux d'or y coulent ; il vous sera permis d'y puiser. Les femmes grecques, les plus belles de l'univers, peuvent devenir un digne prix de vos exploits. »

Les nations latines ne connaissaient pas jusqu'à quel point les Grecs poussaient la dissimulation, le mensonge et la perfidie : elles l'apprirent à leurs dépens. L'armée du

1. Dans un livre d'une critique avisée, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène* (1081-1118), M. Ferdinand Chalandon a entrepris de laver les Grecs de ce reproche qu'il retourne contre les Croisés. C'est aussi l'opinion du savant Émile Gebhart qui, dans un feuilleton des *Débats* du 11 décembre 1901, adopte ces conclusions. Néanmoins, quoi qu'on puisse mettre à la charge des Croisés, il ne semble pas que la sentence rendue contre les Grecs doive être annulée. D'après M. Chalandon la lettre d'Alexis Comnène au comte de Flandre serait apocryphe : elle aurait été fabriquée en 1098 ou 1099 à l'aide d'une première lettre vraie, dans laquelle l'empereur appelait à lui non la croisade, mais un corps de mercenaires. Quant à l'appel aux papes Grégoire et Urbain, Alexis aurait demandé (les documents précis manquent) au premier un appui contre Robert Guiscard, au second son aide pour lever des mercenaires. En résumé, des hypothèses plutôt que des preuves et des certitudes.

centre composée des Français et des Normands d'Italie ne s'ouvrit un passage dans l'Épire et la Macédoine que par la force des armes. Mais quand Alexis vit cette redoutable chevalerie, campée sous les murs de sa capitale, il s'empressa de faire parade d'amitié et de reconnaissance : les chefs furent comblés de présents et se laissèrent tromper par les fallacieuses protestations du traître monarque. En vain Bohémond, fils du conquérant de Naples, essaya de les éclairer sur la valeur morale et politique des Grecs, en vain proposa-t-il à Godefroy de Bouillon de se saisir de Constantinople et de s'y établir solidement. Le pieux Lorrain ne comprit pas la pensée politique de cet acte dont on ne saurait calculer les conséquences, il refusa, disant qu'il ne s'était armé que pour délivrer le tombeau du Christ. Trompés, éblouis ou séduits par les serments, les flatteries et les largesses d'Alexis Comnène, les chefs croisés consentirent à lui prêter hommage et s'engagèrent à lui remettre les villes qui avaient appartenu à l'Empire. Mais au lieu de fournir aux croisés les secours promis, les Grecs égarèrent leurs alliés, dans les déserts et les défilés des montagnes où les Turcs prévenus les attendaient. Les croisés triomphèrent de tout : le sultan de Roum, Kilidje Arslan fut vaincu à Nicée et à Dorylée ; les sultans d'Alep et de Damas furent écrasés à Antioche, enfin Jérusalem et la Palestine tombèrent en leur pouvoir.

Profitant de l'ébranlement causé par l'invasion chrétienne, Emaddeddin-Zengui, atabek de l'Irak persan, s'empara de Mossoul et de Damas (1122) ; attaqué par les chrétiens, il les battit et emporta Edesse d'assaut. Une seconde croisade conduite par Louis VII, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne, échoua grâce aux infamies des Grecs. Le sens moral était tellement perverti chez cette nation dégradée qu'un historien grec glorifie ces trahisons. « Il n'y eut méchanceté que l'empereur ne fit ou n'ordonnât de faire aux croisés pour servir d'exemple à ceux qui viendraient après. »

L'anéantissement de l'armée croisée permit à Nourreddin, fils de Zengui, de réunir sous son sceptre toutes les princi-

pautés musulmanes de la Syrie, sans etre inquiété, et de conquérir l'Égypte, où les khalifes Fathimites n'exerçaient plus qu'une ombre de suzeraineté, sous la tutelle de leurs vézirs (1164-1169).

A la mort du khalife, Sala-Eddin gouverneur de l'Égypte, ne lui donna pas de successeur et administra le pays au nom du khalife de Bagdad et du sultan de Syrie (1171). Nourreddin commençait à voir d'un œil jaloux la puissance de son lieutenant quand sa mort prévint la lutte qui allait immanquablement éclater : aussitôt Sala-Eddin prend le titre de sultan d'Égypte et fonde la dynastie des Ayoubites. Les fils de Nourreddin et les princes chrétiens sont battus et la Syrie tombe au pouvoir du sultan d'Égypte; la bataille de Tibériade amène la ruine du royaume de Jérusalem et la prise de la ville sainte (3 juillet 1187) : les chrétiens ne possèdent plus que Tripoli, Tyr et Antioche.

Ces désastres amènent la troisième croisade, sous les ordres de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion; mais les croisés trouvent encore les embûches des Grecs sur leur chemin : une armée allemande, commandée par l'empereur Frédéric Barberousse, périt en Asie-Mineure victime de leur perfidie.

Auparavant les Latins établis à Constantinople avaient été massacrés par une populace avinée, conduite par des prêtres; les femmes, les enfants avaient été victimes de la rage de ces misérables, et les malheureux échappés au carnage, au nombre de quatre mille, vendus comme esclaves aux Turcs (1182).

Le siège de Ptolémaïs arrêta les croisés et après des combats sans nombre où des deux parts on rivalisa de bravoure et de chevalerie, un traité intervint, qui laissa aux chrétiens toutes les villes du littoral, et un chemin libre pour aller en pèlerinage à Jérusalem (1192). L'année suivante, Sala-Eddin mourait et son empire était partagé entre ses fils et son frère Malek-Adhel-Seïpheldin, si célèbre dans nos romans de chevalerie.

L'empire de Mahomet se mourait de plus en plus. La sultanie d'Iconium n'existait plus que de nom; elle était

partagée en une foule de petites principautés indépendantes et rivales les unes des autres. Les Khouarismiens avaient renouvelé dans le Turkestan, le Khorassan et l'Irak persan, la domination des Gaznévides. Malek-Adhel, vainqueur de ses neveux, réunit sous son sceptre tous les États de Sala-Eddin, mais il ne put empêcher ses fils de partager de nouveau l'empire. Malek-Khamel lui succéda dans la sultanie du Caire et repoussa la cinquième croisade, commandée par des barons français et allemands (1221). Sous son successeur, Malek-Sahel, les Khouarismiens vaincus et refoulés par les Mongols, envahirent la Syrie, s'emparèrent de Jérusalem et massacrèrent tous les habitants, sans distinction de religion (1244). A l'aspect des féroces envahisseurs, musulmans et chrétiens s'unirent dans une pensée commune de défense; le sultan de Damas et les princes chrétiens marchèrent ensemble contre les Khouarismiens; mais ceux-ci, soutenus par le sultan du Caire, remportèrent une victoire complète. Les deux alliés ne tardèrent pas à se brouiller : les Khouarismiens furent détruits dans deux batailles et la Syrie fut de nouveau inféodée à la sultanie du Caire.

La croisade de saint Louis, en Égypte, ne retarda que de quelques années la chute des colonies chrétiennes de la Palestine, mais elle amena en Égypte une révolution dont les conséquences se sont fait sentir jusqu'au dix-neuvième siècle. Le sultan Nedj-Eddin s'était formé un corps de cavalerie d'élite, avec des esclaves achetés tout jeunes en Géorgie et en Circassie.

Les *mamelucks*, comme toutes les gardes prétoriennes, se rendirent bientôt redoutables à leurs maîtres qui durent compter avec elle. Nedj-Eddin était mort après la bataille de Mansourah; son successeur mécontenta les mamelucks par le traité conclu avec les croisés : une révolte éclata. Le dernier Ayoubite, réfugié dans une tour sur les bords du Nil, périt dans les flammes, et le chef des rebelles, Bibars, s'empara du pouvoir (1268). La domination des mamelucks devait durer jusqu'au commencement de ce siècle.

Un ennemi plus terrible que les croisés allait fondre sur les États musulmans et les bouleverser de fond en comble :

les Mongols, descendus dans l'arène avec Djenghiz-Khan, continuaient leurs conquêtes, incendiant les villes, massacrant les populations entières et ruinant tout sur leur passage. On pouvait leur appliquer le mot de l'historien latin : « *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.* » Païens et idolâtres, ces terribles destructeurs de nations, paraissaient surtout acharnés contre les peuples musulmans; l'imprudence du khalife de Bagdad attira sur lui la colère et les armes du Khan des Mongols, Mangou.

Parmi les nombreuses sectes écloses du sein de l'islamisme, la plus redoutable, sinon la plus célèbre, était celle des Bathéniens ou Assassins[1] qui, pendant deux siècles terrorisa les princes chrétiens et musulmans. Son prophète, Hassan, s'était donné la mission de redresser les torts et de punir les crimes, en envoyant ses fidèles assassiner celui qu'il avait condamné.

Le *vieux de la montagne*, Chéïk-al-Djebel, résidait dans les montagnes de l'Irak persan et ses sectateurs, répandus dans toute l'Asie occidentale, obéissaient aveuglément à ses ordres. Mangou entreprit la destruction de cette horde de bandits; traqués de tous côtés, ils furent égorgés sans pitié et leur dernier chef fut forcé de se rendre prisonnier.

Le Khan des Mongols avait réclamé, pour cette expédition, qui intéressait la sécurité de tous les princes, l'aide du khalife de Bagdad; sur son refus, il envoya son frère Houlagou, faire le siège de la ville. Emportée d'assaut, elle fut livrée au pillage et le khalife Motâssem, le dernier des Abassides, fut mis à mort avec toute sa famille (1258). L'Asie-Mineure épouvantée se soumit, et les Seldjoukides d'Iconium ne conservèrent qu'un vain titre sous la domination des Mongols.

Après Mangou-Khan, l'immense empire des Mongols se divisa : la Chine eut une dynastie particulière, pendant que

1. Le vrai nom est *haschichis*, buveurs de haschich, boisson enivrante à base d'opium. Dans l'ivresse et les rêves causés par cette liqueur, les Bathéniens croyaient assister à toutes les joies du paradis. Ils exécutaient aveuglément les ordres, quels qu'ils fussent, de leur chef, pour retrouver à jamais les voluptés qu'ils avaient entrevues.

la Perse et l'Asie occidentale formaient un autre empire.

Ce dernier Etat n'eut qu'une faible durée et tous les soins des souverains tartares se concentrèrent bientôt dans la Perse. Aussitôt, dans les provinces éloignées du centre de leur domination, les gouverneurs se révoltèrent; au nom des sultans de Roum, d'anciens émirs musulmans essayèrent de former des États réguliers.

Les sultans d'Iconium s'efforcèrent en vain de restaurer leur autorité, ils usèrent dans des luttes continuelles, contre cette foule de petits princes, le peu de force et de puissance que leur laissaient les invasions périodiques des Mongols. A la faveur de cette anarchie naquit la puissance des Ottomans.

CHAPITRE II

COMMENCEMENTS DE L'EMPIRE OTTOMAN

Erthogrul. Osman. Orkhan : les Janissaires. — Les Ottomans en Europe (1357). Situation de la péninsule balkanique. — Murad Ier. Timars et Ziamets. Conquête de la Serbie (1389). — Bayezid Ier. Conquête de l'Asie-Mineure et de la Bulgarie (1396). — Timour Leng. Bataille d'Angora (1402).

Erthogrul. Osman. Orkhan : les Janissaires.

Au moment où Djenghiz-Khan renversait l'empire des Khouarismiens, Suleyman-Schah, fils de Kaïalp, chef d'une tribu de Tartares Oghouzes du Turkestan, quitta le Khorassan avec cinquante mille des siens et vint s'établir en Arménie, 1224, sur les bords de l'Euphrate, dans les cantons d'Erzenjian et d'Akhlat. Quelques années plus tard, prise de la nostalgie du pays natal, la horde en reprit le chemin et son chef se noya au passage de l'Euphrate (1231). On montre encore son tombeau sur la rive du fleuve : *Turko-Mezari*, la tombe du Turc.

La mort de l'émir amena la dispersion de sa tribu. La plus grande partie, sous les ordres de ses deux fils aînés, rentra dans le Khorassan; la minorité composée, de quatre cents familles, suivit ses deux autres fils Dundar et Erthogrul.

Le clan erra quelque temps dans la vallée du Haut-

Araxe et la plaine d'Erzeroum; bientôt il s'avança plus à l'occident à la recherche de terres plus fertiles. Dans cette marche, Erthogrul rencontra dans une plaine deux armées aux prises; sa générosité naturelle le porta à secourir le plus faible et sa valeur décida la victoire. Celui qu'il venait de sauver était le sultan Seldjoukide, Ala-Eddin, qui, en reconnaissance, assigna au chef nomade un apanage féodal, composé des hautes terres de Karadja-Dagh, de Toumanidj et d'Ermeni, à l'est du mont Olympe, et de la plaine de Saegund, sur le Sangarius. De nouveaux exploits d'Erthogrul lui valurent une augmentation de territoire. Le district de Bosoeni, non loin d'Yeni-Schehir, lui fut donné et Ala-Eddin en l'honneur de ses braves auxiliaires qui avaient toujours formé son avant-garde, l'appela Sultan-Oeni (front du sultan).

Les légendes ne manquent pas sur l'origine de la puissance turque. Les annales ottomanes racontent qu'Osman, fils d'Erthogrul, eut un jour un songe qui lui révéla les futures destinées de sa race. Il sollicitait, en vain, la main de la belle Malkhatoum, fille du pieux et savant cheïkh Eddebali. Une nuit qu'il se reposait sous le toit hospitalier du cheïkh, « il lui sembla voir s'élever du sein de Malkhatoum le croissant de la lune, qui bientôt, se courbant, vint se perdre dans sa poitrine; puis de ses reins naissait un arbre immense qui croissant de force et de beauté, couvrait de son ombrage les terres et les mers, et abritait des montagnes comme le Caucase et l'Atlas, le Taurus et l'Hémus; du milieu de ses racines sortaient le Nil, l'Euphrate, le Tigre et l'Ister, qui, chargés de vaisseaux, arrosaient de riches campagnes et traversaient des villes florissantes. Alors un vent violent s'éleva, et les feuilles de cet arbre, semblables à des lames de sabre, se tournèrent vers les villes et principalement vers la cité de Constantin, qui, placée à la jonction de deux mers, comme un diamant enchâssé entre deux émeraudes, formait la pierre la plus brillante d'un anneau qui donnait la domination du monde[1]. »

1. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

Le récit de ce songe merveilleux triompha des scrupules du cheïkh Eddebali et Malkhatoum fut la mère d'Orkhan.

Osman, l'aîné des trois fils d'Erthogrul, remplaça son père dans la faveur du sultan d'Iconium (1281). Les Grecs possédaient encore dans la contrée plusieurs châteaux dont les chefs, véritables seigneurs féodaux indépendants, étaient les ennemis ou les alliés des musulmans[1].

Avec l'aide du seigneur de Bélokoma et de son fidèle ami, Michel Kieuse, seigneur de Chermenkia, Osman s'empara de Kara-Hissar, forteresse importante sur le Sakaria (1288). En récompense de ses exploits, Ala-Eddin lui donna tous les territoires dont il venait de faire la conquête; le titre de bey avec les insignes; le droit de battre monnaie et celui de faire proclamer son nom dans les prières publiques du vendredi.

Ces faveurs ne firent qu'accroître la haine secrète que les émirs portaient au favori du sultan. Les seigneurs grecs, inquiets de l'ambition du nouveau bey, s'abouchèrent avec les émirs et un vaste complot se forma contre le *parvenu*. Le seigneur de Belokoma se chargea de faire tomber Osman dans le piège : il l'invita aux fêtes de son mariage. C'était le moment où les conjurés devaient se défaire de leur ennemi.

Prévenu par Michel Kieuse, Osman feint la sécurité la plus complète : pour mieux tromper ses ennemis, il prie son infidèle allié de lui garder ses trésors dans son château de Biledjick. L'offre est acceptée avec joie; mais avec les trésors s'introduisent dans le château, sous les habits de vieilles femmes, quarante des guerriers les plus dévoués d'Osman, qui surprennent la garnison et s'emparent de la place. Le traître est tué et sa fiancée, la belle Niloufer (fleur de lotus), sera l'épouse du fils d'Osman. Les seigneurs d'Iarhissar et d'Ainœgel, les chefs du complot, sont battus et leurs châteaux emportés d'assaut. La conquête de ce dernier fort était précieuse, car il commandait

1. Sur la féodalité grecque des derniers temps du Bas-Empire, voir la chronique de Digénis Akritas.

le défilé d'Erméni qui donne accès dans la riche plaine de Brousse. Une nouvelle invasion des Mongols mit fin à l'empire Seldjoukide (1300). Abandonné par ses émirs révoltés, Ala-Eddin III, le dernier sultan de Roum, se réfugia auprès de l'empereur grec, Michel Paléologue, qui le fit mourir dans les fers.

Le trône était vacant, Osman jugea le moment opportun pour s'y asseoir. Sa réputation militaire lui assurait le concours des soldats, ses richesses gagnèrent les autres. La foule, éprise du merveilleux, fut fascinée par les prédictions et les prodiges qu'une adroite politique sut faire valoir.

Il ne recueillit pas seul l'héritage des Seldjoukides : sur les débris de la sultanie d'Iconium s'élevèrent de nombreuses principautés indépendantes. Ainsi prirent naissance les États de *Karaman*, en Cappadoce et Cilicie, avec Iconium pour capitale; de *Kermian*, dans la Phrygie; de *Karasi*, dans la Mysie, avec Pergame pour capitale; de *Sarou-Khan*, dans la Lydie; d'*Aïdin*, dans l'Ionie; de *Kastamouni*, dans la Paphlagonie, avec Sinope, Sivas et Amisus (Samsoum); de *Hamid*, dans la Pisidie; de *Menteschе*, dans la Carie et la Lycie; de *Tekieh*, dans la Pamphylie.

Maître de presque toute la Bithynie, d'une partie de la Galatie et de la Phrygie et du haut bassin du Sangarius, Osman ne fut pas un des moins puissants; il prit le titre de *Padischahi ali Osmani* (souverain des Ottomans) et établit sa résidence à Yèni-Schehir qu'il fortifia et embellit. De là il surveillait Nicée et Nicomédie dont il convoitait la possession.

Un acte de cruauté ne contribua pas peu à imposer un respectueux silence aux soldats du farouche conquérant. Son oncle Dundar, vieillard de quatre-vingt-dix ans, osa lui faire quelques remontrances sur ses projets de conquête : Osman, pris d'un accès de rage folle, le tua d'un coup de flèche.

Le génie du nouveau souverain étouffait dans les limites trop étroites de son royaume. Il marche sur Nicomédie, bat à Koyom-Hissar, Muzzalo, général des gardes de l'em-

pereur de Byzance, mais il échoue devant Nicée et se voit contraint, en frémissant, à reculer. En 1308 il venge cet échec, arrive aux rivages de la Propontide et saccage les bords du golfe de Moudania. Après quelques années de repos consacrées à l'organisation de ses nouvelles conquêtes, Osman reprend son œuvre d'agrandissement. Il envoie à tous les commandants grecs de l'Asie-Mineure un message leur donnant le choix entre l'islamisme, le tribut de soumission ou la guerre. Son ami, Michel Kieuse, abjure le christianisme et reçoit pour prix de son apostasie de grands honneurs[1]; les seigneurs de Lefké, d'Ak-Hissar se reconnaissent tributaires. Une invasion des Mongols, appelés par les Byzantins, ne peut arrêter les succès du padischah. Orkhan, son fils, secondé par Michel Kieuse, Konour Alp, Abd-er-Rhaman qui partage avec Osman le surnom de *Ghazi* (défenseur de la foi), marche à leur rencontre et les taille en pièces, puis court mettre le siège devant Brousse. La place aurait pu se défendre longtemps; mais Andronic Paléologue donna l'ordre de l'évacuer. Le commandant de la place fut trop heureux d'obéir à un ordre si prudent; moyennant 30 000 ducats, il obtint la permission de se retirer avec tous ses biens. Ainsi tomba, sans coup férir, la place la plus forte de l'Asie-Mineure (1326).

Orkhan était dans toute l'ivresse de son triomphe quand il fut appelé par un message pressant au lit de mort de son père.

La mémoire de ce prince est restée en vénération chez les Ottomans; ils admirent toujours ses vertus, son courage indomptable et célèbrent le génie vaste et entreprenant qui jeta les bases solides de leur empire. Austère, simple comme les premiers disciples du prophète, il ne laissait ni or ni pierreries : ses trésors avaient servi à récompenser la valeur et les services de ses compagnons. Toute sa richesse consistait en un cafetan brodé, un turban, quelques

1. Ses descendants, sous le nom de Michalogli, occupèrent pendant plusieurs siècles un des premiers rangs de l'empire ottoman.

pièces de mousseline rouge, une cuiller et une salière; des chevaux de prix et plusieurs troupeaux de moutons[1].

Ala-Eddin, fils aîné d'Osman, était son successeur naturel; mais la passion du jeune prince pour les sciences et son goût pour la solitude décidèrent Osman à déroger à la loi fondamentale, qui, chez les musulmans, régissait la succession et à porter atteinte au droit d'aînesse. Il désigna, pour occuper le trône, son second fils, Orkhan. Le nouveau prince se montra digne de cette préférence; il offrit généreusement à Ala-Eddin le partage de l'autorité suprême. Mais dans cette lutte de désintéressement, Ala-Eddin ne devait pas se laisser vaincre : il refusa. Bien plus, il ne voulut même pas accepter la moitié des troupeaux laissés par Osman, ne demandant que la permission de se retirer dans un village, sur les bords du Niloufer[2]. « Puisque tu ne veux pas, lui dit son frère, accepter les chevaux, les bœufs et les brebis que je t'offre, sois pasteur de mes peuples, sois vézir. » Touché de cette confiance, Ala-Eddin accepta le poste de premier ministre; il fut créé vézir (porte-fardeau) et illustra le premier le titre de pacha. Le jeune prince se mit de suite à l'œuvre pour organiser l'empire naissant et le doter d'une administration aussi complète que possible.

Les premières mesures décrétées par Ala-Eddin furent relatives aux monnaies. Osman n'avait jamais fait frapper de pièces, attendant pour exercer ce droit la mort de son bienfaiteur; trois ans après l'avènement d'Orkhan, le vézir fit frapper des monnaies d'or et d'argent, portant le chiffre du prince (*toughra*) et un verset du Koran.

Il réglementa ensuite le port de l'habillement, par des lois somptuaires, qui ne furent guère observées que sous les règnes d'Orkhan et de son successeur. La plus importante de ses institutions fut la création d'une armée permanente. Un corps de *piade* (fantassins) fut formé, qui

1. On a conservé la race de ces moutons aux environs de Brousse. Le sabre à deux pointes et le drapeau, présents d'Ala-Eddin à Osman, sont conservés dans le trésor impérial.

2. Rivière qui traverse la plaine de Brousse.

reçurent une solde régulière d'un *aktché* (aspre)[1] par jour Le corps était divisé en fractions de dix, cent, mille hommes. Mais bientôt les prétentions insolentes et l'insubordination de cette soldatesque forcèrent Orkhan à la détruire. On résolut alors de créer une nouvelle milice, qui ne se recrutant pas parmi le peuple, lui fut étrangère et ne pût exciter des séditions et qui n'eût pas, comme les Mamelucks, l'inconvénient de former un État dans l'État.

Khalil-Djendereli donna le conseil de réunir tous les enfants chrétiens dont on pourrait se saisir, de les élever dans la loi du prophète et d'en faire des soldats.

« Ce serait, dit-il, un bienfait que de les ramener à la vraie religion; car selon les paroles du prophète, tout homme apporte, en naissant, le germe de l'Islam. Sans famille, sans lien de parenté, ni entre eux, ni avec le reste du peuple, ces soldats appartiendraient entièrement aux princes dont ils tiendraient tout. »

Le conseil fut trouvé bon et les janissaires furent créés.

Le fondateur de l'ordre des derviches Bektachi, le vénérable Cheïkh Hadji-Bektach bénit la troupe: « La milice que tu viens de créer, dit-il à Orkhan, s'appellera *Yeni-Tscheri*; elle sera victorieuse dans tous les combats; sa figure sera blanche[2], son bras redoutable, son sabre tranchant, sa flèche acérée. » Chaque janissaire reçut par jour, trois aspres de paye avec un *taïn* (ration) de deux pains, 200 drammes[3] de mouton, 100 de riz, et 30 de beurre

Les grades des officiers et des sous-officiers empruntèrent leurs dénominations aux emplois de la cuisine. L'agha des janissaires fut appelé *Tchorbadji-bachi* (premier distributeur de soupe[4]); après lui venaient : l'*acktchi-bachi* (pre-

1. Petite monnaie d'argent.

2. Chez les Musulmans, cette locution est une marque d'estime; visage noir est une expression de haine.

3. Environ 600 grammes.

4. Le sultan étant considéré comme le père nourricier de ses fidèles serviteurs, ceux à qui il confiait le soin de veiller à leurs besoins trouvaient tout naturel d'être désignés sous des noms culinaires. Encore actuellement, les maires des villages chrétiens sont appelés Tchorbadji.

mier cuisinier), le *sakka-bachi* (premier porteur d'eau). La marmite (*Kazan*) était pour les janissaires ce qu'est le drapeau pour un régiment. Autour du Kazan se tenaient les conseils du corps. La perte de la marmite était la plus forte humiliation et la plus grande honte qui pussent frapper le corps auquel elle appartenait.

Les commencements furent modestes : le corps ne se composa d'abord que de mille hommes; mais chaque année, on enleva mille enfants chrétiens pour l'accroître; puis ce chiffre alla toujours croissant, et l'on arriva jusqu'à en enlever en une seule année, 40 000.

Jusqu'à Mohammed IV, il n'y eut pas d'autre mode de recrutement.

Tous les historiens européens ont sévèrement jugé cette institution des janissaires et l'ont hautement condamnée au nom de la morale. C'est en effet, comme le dit Lavallée, « le plus épouvantable tribut de chair humaine qui ait été levé par une religion victorieuse sur une religion vaincue. Il donne la mesure de l'abrutissement où étaient tombées les populations chrétiennes sous la domination tyrannique des conquérants. » Mais ce mode de recrutement qui permettait aux Ottomans d'enlever à l'élément chrétien sa partie la plus virile et de doubler leurs forces militaires sans mettre les armes aux mains des chrétiens ne fut nullement une trouvaille du vénérable Cheïkh Bektach. Le saint personnage ne fit que généraliser et codifier une coutume existante depuis des siècles et que les Grecs du Bas-Empire avaient assidûment pratiquée contre les Sarrazins, chaque fois que la fortune des armes leur avait souri. Les corps d'élite de l'armée byzantine, les Vigiles, les Excubiteurs, les Icanates ou Immortels, se recrutaient en grande partie parmi les enfants sarrazins pris dans les razzias et dans les pillages de villes, amenés tout jeunes à Byzance, baptisés et transformés en fidèles sujets du Basileus orthodoxe. Après la prise d'Alep, capitale de l'émir hamdanide, le chevaleresque et brillant Seïf Eddouleh, en 962, l'empereur Nicephore Phocas emmenait en captivité 10 000 enfants sarrazins destinés à former des soldats qui combattraient plus tard

contre leurs pères et contre leurs frères. Après la reprise d'Antioche, en 969, par le patrice Michel Bourtzès et le stratopédarque Pierre Phocas, 10 000 jeunes enfants, choisis, parmi les plus beaux furent réservés, soit pour être vendus sur le marché, soit pour être incorporés dans la garde impériale ou dans les services intérieurs du palais et du gynécée. Ces exemples suffisent à prouver que les Turcs n'ont rien innové et que, dans l'institution de leurs janissaires, comme partout ailleurs du reste, ils n'ont fait que copier et continuer les Byzantins.

Les piades furent rétablis, mais on en forma des soldats de *confins* militaires. On leur distribua les terres enlevées à l'ennemi sur la frontière pour les attacher au sol et les exciter à de nouvelles conquêtes.

Tous les fantassins en dehors de ces deux corps privilégiés, sans solde ni fiefs, formèrent l'infanterie irrégulière : ce furent les *azabs* (libres ou légers).

La cavalerie fut divisée en *sipahis* (cavaliers proprement dits), *silihdars* (gens d'armes), *ouloufedjis* (cavalerie soldée), *ghourebas* (cavalerie étrangère), et *mosselliman* (exempts d'impôts) qui furent la cavalerie ordinaire. Les deux premiers corps formaient dans les batailles la garde d'honneur des sultans ; c'était à eux qu'était confié l'étendard sacré.

Les Akindjis ou éclaireurs furent conservés comme cavalerie irrégulière : pendant plusieurs siècles la charge de général des Akindjis fut héréditaire dans la famille de Michel Kieuse, les Michalogli.

Séduit par la situation de Brousse, Orkhan y avait installé le siège de son gouvernement, pendant que ses lieutenants Aktche-Hodja et Konour-Alp enlevaient aux Grecs les châteaux d'Ermeni-Bazari, d'Aïan-Guëli, de Kanderi et soumettaient la vallée de la Sakaria. La trahison de la fille du gouverneur d'Aïdos, éprise d'une folle passion pour le bel Abd-Er-Rhaman, livra cette place importante aux Ottomans. Nicomédie et Nicée restaient seules, cernées de toutes parts : leur sort n'était pas douteux. Nicomédie capitula devant Orkhan ; Nicée, la seconde ville de l'empire

grec, la dernière barrière opposée aux Ottomans en Asie, succomba après un siège de deux ans. La basilique où se tint le concile fameux qui rédigea le symbole de la foi catholique, l'église du Saint-Synode, fut convertie en mosquée; tous les habitants eurent la vie sauve et furent libres de rester ou d'émigrer en emportant toutes leurs richesses. Clémence bien rare à cette époque et qui honore la mémoire du héros musulman! Une université de droit et de théologie; des écoles publiques, un hospice des pauvres, où l'on distribuait journellement aux indigents un pain, deux plats de viande, un de légumes chauds et quelque argent, s'ouvrirent à Nicée. Le commandement fut confié au fils aîné du sultan, Suleyman-Pacha, qui ne tarda pas à recueillir l'héritage de son oncle, Ala-Eddin. Le nouveau vézir poursuit activement les opérations : Tarekli, Koïnik, Moudournou, Guemlik (Ghios) tombent en son pouvoir.

En montant sur le trône des sultans de la dynastie de Roum, les princes ottomans avaient le dessein arrêté de reconstituer à leur profit l'empire Seldjoukide; ils n'attendaient que les occasions favorables, il ne tarda pas à s'en présenter une. La mort d'Adjlar-Bey, prince de Karasi, et les discordes de ses deux fils, fournirent à Orkhan le prétexte d'une intervention. Pergame et toute la Mysie sont annexées à ses États (1336).

A la conquête de Karasi succéda une période de repos de vingt années pendant lesquelles Orkhan s'occupa d'affermir les institutions fondées par Ala-Eddin et se signala par des fondations pieuses. Brousse fut, sous ce rapport, favorisée entre toutes : les riantes vallées de l'Olympe se peuplèrent de derviches, de santons et d'abdals. Là habitaient : Gherlik-Baba, le père des cerfs, ainsi nommé parce qu'il faisait sa monture d'un de ces animaux; Dogli-Baba, qui ne se nourrissait que de lait caillé; Abdal-Murad et Abdal-Musa, qui accompagnèrent Orkhan à la prise de Brousse, le premier combattant avec un sabre de bois, le second tenant des charbons ardents sur du coton. Les savants et les poètes ne furent pas moins favorisés. Les mollahs, David de Césarée et Tadscheddin le Kurde, dirigèrent

l'École supérieure de Nicée et le Persan Sinan fut comblé de bienfaits. Même quand elle fut déchue du rang de capitale, Brousse continua d'être le centre des savants, des gens de lettres, des solitaires. Dans les mosquées de la ville reposent les six premiers souverains de l'empire, avec leurs femmes, leurs filles et vingt-six princes de leur sang. Leur faisant cortège jusque dans la mort, les plus illustres vézirs et beylerbeys, près de cinq cents pachas, cheïkhs, professeurs, poètes, légistes dorment leur dernier sommeil auprès des padischahs. C'est la ville sainte de l'empire ottoman.

Les Ottomans en Europe (1357). Situation de la péninsule balkanique.

C'est au milieu de ce repos qu'Orkhan reçut (1345) une ambassade de l'empereur de Byzance, Jean Paléologue, qui venait lui offrir la main de sa fille, et solliciter son appui contre les Serbes. Douschan le fort *le tzar de Macédoine aimant le Christ*, avait réuni, sous son sceptre, toutes les tribus Iougo-slaves et conquis la Bulgarie. Il s'apprêtait à marcher sur Constantinople pour en chasser les Grecs. La mort imprévue de Douschan sauva l'empire grec et son œuvre ne lui survécut pas. Les Ottomans avaient pu voir de près combien grande était la faiblesse des Grecs et à quel degré de décadence et d'abjection ils étaient tombés. Les sultans avaient mis le pied en Europe, appelés par les Grecs, ils devaient n'avoir ni trève ni repos qu'ils ne fussent les maîtres de ces riches contrées qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir et que leurs possesseurs étaient inhabiles à défendre et à garder.

En 1357, Suleyman-Pacha, à la tête de soixante guerriers dévoués, traverse nuitamment l'Hellespont sur deux radeaux, surprend la ville de Tzympe et ramène les barques nécessaires au passage de trois mille hommes. Les éléments le favorisent : un tremblement de terre renverse une partie des murailles de Gallipoli : les musulmans

penetrent par la brèche et, désormais, ils ont une base d'opérations en Europe. Leurs succès ne s'arrêtent pas là : Konour, Boulaïr, Malgara, Ipsala, Rodosto, que ne savent défendre les descendants dégénérés de Constantin, tombent au pouvoir de Suleyman. Aux réclamations de Jean Paléologue, qui se plaignait de cette agression de la part d'un allié, en pleine paix, Orkhan répond par une insultante ironie. Suleyman-Pacha ne jouit pas longtemps de son triomphe; il meurt des suites d'une chute de cheval, 1359. Orkhan, accablé par la perte de son fils bien-aimé, descend au tombeau, miné par la douleur, un an plus tard.

La mort imprévue de Suleyman-Pacha avait donné le trône à son frère cadet, Murad, jusqu'alors élevé, selon les mœurs orientales, dans une claustration absolue et qui ne voyait d'autre perspective à son avenir qu'une servitude perpétuelle ou une mort prématurée. Mais une fois sur le trône il montra qu'il unissait, aux qualités guerrières qui distinguaient son père et son frère, les talents administratifs de son oncle Ala-Eddin.

Le prince de Karamanie, alarmé des progrès croissants des Ottomans, veut profiter de la mort d'Orkhan : à son instigation des Akkis[1] se soulèvent. Mais l'activité de Murad déjoue les plans de son ennemi. Angora (Ancyre) est prise et Ala-Eddin est trop heureux de donner sa fille en mariage au sultan.

Suleyman-Pacha avait ouvert à son peuple le chemin de l'Europe, Murad ne faillit point à la tâche que lui avait léguée son frère. Le Béylerbey (prince des princes), Lala-Chahin, marche sur Andrinople (Edirné), bat le gouverneur de la place : la garnison, découragée par ce premier revers, livre sans résistance le dernier boulevard de l'empire grec. L'importance de cette ville n'échappa point au sultan qui y transporta le siège de son gouvernement[2].

1. Grands propriétaires terriens, pareils aux anciens leudes.
2. Fondée par Adrien, au confluent des trois rivières qui forment la Maritza (Hèbre des Anciens), cette ville, grâce à la facilité de transport

Les Ottomans marchent de succès en succès : Ewrenos prend Gumuldjina et Wardar ; Lala-Chahin, Philippopoli et pousse ses avant-gardes au delà des Balkans, mais la paix vient arrêter sa marche audacieuse. Murad met la trêve à profit pour tourner tous ses soins vers l'administration de son empire.

Scrupuleux observateur de la loi, il obéit aux remontrances du mufti, *Mewla* Fanari, qui lui reproche de violer le Koran, en se dispensant d'assister, avec le peuple, aux prières que les musulmans doivent réciter cinq fois par jour. Il expie son tort en faisant construire à Andrinople la magnifique mosquée qui porte encore son nom.

Le partage du butin est réglementé d'après les prescriptions du Koran : « Sachez que si vous faites un butin, le cinquième appartient à Dieu et au prophète, et un autre cinquième aux pauvres, aux orphelins et aux voyageurs. »

L'empire grec était tombé au dernier degré de l'abaissement ; la décadence était profonde et irrémédiable ; le Bas-Empire n'était qu'un nom ; sa puissance qu'une ombre et le César de Byzance qu'un vain fantôme, régnant sur des populations énervées et abruties, *plebs ad servitutem parata*. La vertu, qui, la dernière, abandonne les nations, la valeur militaire, avait complètement disparu. Les armées ne se composaient plus que de mercenaires La garde du souverain n'était composée que d'étrangers. Souvent même ces bandes avaient mis en danger l'existence de l'empire par leurs révoltes, dont la plus célèbre fut celle des mercenaires catalans de Roger de Flor. Fiers de leur civilisation raffinée et quintessenciée, de leur luxe et de leur élégante corruption ; tout entiers aux disputes oiseuses et stériles de la scholastique, vivant dans les souvenirs du passé, sans y puiser des exemples pour le présent et des avertissements pour l'avenir, les Grecs traitaient tous les autres peuples de barbares, les confondant dans un même mépris et dans une même haine. Ils détestaient, surtout, ces

qui résulte de son admirable position, est le centre d'un commerce très développé.

chrétiens d'Occident dont ils avaient autrefois imploré le secours, qu'ils avaient si souvent trahis, dont le courage indomptable les humiliait et les effrayait. Avivée par le fanatisme stupide d'une populace sans frein, cette haine devait acquérir une telle intensité que les Byzantins en viendraient à préférer les musulmans.

Il est des princes qui font rougir de la royauté, a dit Chateaubriand; jamais parole ne fut plus vraie pour ces bâtards du peuple-roi, qui déshonoraient le Christianisme et qui n'avaient conservé, de Rome et de la Grèce, que des vices sans nom et des monstruosités morales. Et cependant, ces princes, qui ne savaient pas régner, qui ne savaient pas mourir, dont la ruse, la corruption et la bassesse formaient la politique, dont la trahison et l'assassinat composaient les moyens de défense, ces princes s'intitulaient empereurs d'Orient et leur orgueil n'avait d'égal que leur lâcheté.

Leur autorité était bien restreinte; elle ne dépassait pas le Strymon à l'orient et l'Hémus au nord.

Des fenêtres de leur palais des Blaquernes, ils pouvaient voir, à travers la Corne-d'Or, la croix latine flotter sur Péra et Galata, restées au pouvoir des Génois.

Le midi appartenait aux Français et aux Vénitiens.

Déjà en 1153 Roger II, roi de Sicile, avait entrepris de chasser de Constantinople ces hérétiques, qui n'ont pas su défendre la chrétienté et le Saint-Sépulcre, dont la lâcheté laissera prendre Constantinople et ouvrira aussi aux infidèles l'entrée de l'Occident. La nécessité, la patrie, la religion, commandaient de ne pas laisser subsister cette ville de traîtres[1].

Les conquêtes de Roger ne lui avaient pas survécu, néanmoins les Normands avaient si profondément implanté leur domination dans l'Albanie que les Mirdites d'aujourd'hui portent encore le costume qui rappelle celui des croisades et prétendent avoir avec les Français une origine commune.

La prise de Constantinople par les Croisés (1204), qui

1. Paroles de l'évêque de Langres à Louis VII. — Suger, *Vie de Louis VII.*

aurait pu avoir une grande influence sur les destinées de l'Orient, n'avait été qu'un exploit sans résultat. Les Français ne restèrent sur le trône de Byzance que 58 ans, malgré de beaux faits d'armes et de grandes prouesses, comme le combat de Prinitza[1] où 300 chevaliers français écrasèrent 20 000 Grecs et Bulgares ; mais leur domination se maintint dans la Grèce, avec des fortunes diverses, pendant deux cent cinquante ans.

Le Peloponèse avec les Cyclades, et les îles Ioniennes, devint la principauté d'Achaïe, sous le sceptre des Villehardouin ; des seigneurs français furent palatins de Zante, marquis de Bodoritza, barons de Kantène, ducs d'Athènes, comtes de Thèbes. Les Vénitiens s'étaient adjugé les îles de Candie, de Nègrepont et les villes du littoral de la mer Égée et de la mer Ionienne, qu'ils devaient conserver jusqu'au dix-septième siècle.

Le Nord se partageait entre les royaumes indépendants de Serbie, de Bosnie, de Bulgarie, de Valachie ; les provinces occidentales appartenaient déjà aux Ottomans ou formaient l'Albanie.

Les Serbes, membres de la grande famille slave, appartenaient au rameau yougo-slave qui peuple aujourd'hui la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, la Croatie, la Dalmatie, la Slavonie, la Syrmie et une partie du Banat.

Établis, vers le milieu du dix-septième siècle dans la Mœsie supérieure, ils se convertirent au christianisme et embrassèrent l'hérésie de l'Église d'Orient.

Vassaux des empereurs de Byzance, tour à tour tributaires des Grecs et des Bulgares, ils se rendirent complètement indépendants sous Étienne Nemania dont la dynastie devait régner trois cents ans (1143).

Douschan le Fort ou le Grand porta à son apogée la puissance serbe ; après avoir réuni sous son sceptre toutes les peuplades yougo-slaves, soumis la Bulgarie, la Macédoine, l'Albanie, l'Etolie, il s'apprêtait à conquérir Constan-

1. Buchon, *Recherches historiques sur la principauté de Morée et ses hautes baronies.*

tinople, quand une mort prematurée vint arrêter sa glorieuse carrière et empêcher l'exécution d'un dessein qui eût probablement changé la face du monde (1356).

Sous la minorité de son fils Ourosh V, l'empire serbe se démembra : les pays conquis secouèrent le joug et les grands vasseaux se rendirent indépendants.

D'abord vassale de l'empire byzantin, la Bosnie s'était érigée ensuite en royaume indépendant sous Voukan. Après des alternatives d'indépendance et de sujétion à la Hongrie, après avoir fait partie de l'empire du Charlemagne serbe, elle forma de nouveau, à la mort de Douschan, un état particulier et qui devait durer jusqu'à Mohammed II.

Formée d'une partie de l'Illyrie et de toute l'Épire, l'Albanie comprenait deux populations distinctes : les Guègnes, habitants de la Haute-Albanie et les Tosques, habitants de la Basse-Albanie, séparés par la Scombi ou la voie Égnatienne et divisés en une foule de tribus indépendantes.

Les habitants de ce pays, le plus montagneux, le plus confus et le plus difficile de la péninsule Balkanique, étaient d'un aspect et d'un caractère dignes de la nature âpre et sauvage de la contrée. Beaux, grands, robustes, belliqueux, féroces, les Skypetars (hommes des rochers) formaient une race de fer aussi dure que les rochers qui lui servent de demeure et de forteresse. Animés « de l'amour de l'indépendance, de l'amour de la guerre, de l'esprit de vengeance et de férocité ; soldats sauvages, pillards infatigables, vendant leur sang à qui mieux les paye ; vifs, gais, aventureux, sobres, généreux et héroïques dès qu'il s'agit de la défense de leur pays, de leur tribu, de leur famille[1] », ils ont été les meilleurs guerriers d'Alexandre, de Pyrrhus, de Dioclétien, et des sultans de Constantinople.

A la solde de Venise, sous le nom de Stradiotes, ils se sont acquis une légitime renommée dans les guerres d'Italie. Les agents du roi de France recrutaient des soldats

1. Lavallée, *Géographie militaire.*

parmi la tribu catholique des Mirdites et jusqu'à ces derniers temps, il existait un régiment Albanais dans la garde du roi de Naples, le Royal Macédonien.

Les Bulgares appartenaient à la race touranienne. Pendant trois siècles ils furent la terreur des empereurs de Byzance. Écrasés par Jean Zimiscès et convertis au christianisme (971), ils ne tardent pas à reprendre leur indépendance (980). Leur férocité et leurs cruautés leur acquirent un sanglant renom et leur nom devient en français une injure. Soumis par Douschan, ils forment à sa mort un État indépendant, sous des chefs nationaux ; mais ils sont déjà en pleine décadence et leur valeur militaire décroît de jour en jour.

Descendants des anciens Daces, croisés avec les colons romains ; répandus dans la Moldavie, la Valachie, la Bukovine et la Bessarabie, les Valaques étaient devenus, au dixième siècle, tributaires des Hongrois. Affranchie par Raoul le Noir (1290-1314), la Valachie redevint bientôt vassale des rois de Hongrie.

De tous ces peuples, le plus important et le plus puissant était le peuple serbe ; il semblait appelé à de grandes destinées ; mais cette race brave, poétique, insouciante, légère, ne songea jamais à s'assimiler les restes de la civilisation antique et porta la peine de son isolement et de la haine de l'Occident catholique.

Murad I : Timars et Ziamets, Conquête de la Serbie (1389).

Les dernières conquêtes des musulmans les avaient donnés pour voisins aux Serbes, aux Bulgares et aux Albanais. Les chrétiens de l'autre côté des Balkans prirent l'alarme et le pape Urbain V fit prêcher une croisade. Mais sans attendre les secours de l'Occident, Ourosch V, roi de Serbie, renforcé par les voïvodes de Bosnie, de Valachie et par un corps auxiliaire de Hongrois, marcha sur Andrinople, pendant que Murad était retenu au siège de Bigha,

dans la Mysie. Hadji-Ilbeki, que le chroniqueur appelle le *lion du combat*, marche contre les Serbes et les joint sur les bords de la Maritza. Profitant de la négligence avec laquelle les chrétiens se gardaient, il surprend leur camp par une nuit obscure et leur inflige un désastre sanglant. La plaine porte encore aujourd'hui le nom de *Sirb-Zandughi* (défaite des Serbes) 1363.

Cette victoire donne Yénidjé (Kizil-Agatch) et Yamboli à Timourtach pendant que Lala-Chahin occupe Ichtiman et Samakow. Murad surpassant ses lieutenants en bravoure et en activité, conquiert Karin-Abad, Aïdos, Sizéboli (Appolonia), Kirk-Kilissa (1365-1470). Ourosch était mort assassiné, Lazare Greblianowitch, après une guerre civile, s'empare de l'autorité suprême ; il se ligue avec Sisman, prince de Bulgarie, et après quelques hostilités sans importance les deux princes achètent la paix au prix d'un tribut annuel et Murad épouse la fille de Sisman (1379).

Timourtach, nommé Beylerbey, après la mort de Lala-Chahin, continue la tradition d'Ala-Eddin et s'occupe activement de l'organisation de l'armée. Les sipahis sont divisés en escadrons sous le commandement de Beuluk-Bachi. Le commandant en chef, Sipahi Agha, a sous lui quatre officiers généraux. Le prophète avait choisi pour ses étendards le jaune couleur du Soleil ; les Ommiades, le blanc, couleur du jour ; les Fathimites, le vert, couleur de la Terre ; les Abassides, le noir, couleur de la nuit ; les descendants d'Osman prirent la couleur du sang : l'étendard des sipahis fut rouge. Chaque sipahi reçut un fief militaire, cultivé par des paysans chrétiens ou mahométans (rayas), propriétaires du sol, mais qui payaient la dîme au feudataire. Les fils du raya héritaient de leur père ; à défaut d'héritier direct, un collatéral ne pouvait hériter qu'avec la permission du sipahi et après avoir payé un droit. A défaut d'héritiers directs ou indirects, le fonds passait à un voisin sans que le sipahi pût en disposer. Les sipahis étaient astreints à la résidence dans leurs terres en temps de paix : en temps de guerre, ils fournissaient un *djebeli* (cuirassier), par somme de trois mille aspres de

revenu. Tout fief qui produisait moins de vingt mille aspres s'appelait *timar*; le fief dont le revenu excédait cette somme portait le nom de *ziamet*.

Ces fiefs étaient héréditaires dans la ligne masculine directe; dans le cas d'extinction de la postérité mâle du feudataire, ils faisaient retour au domaine, et étaient alors attribués à un autre sipahi ou à un ancien militaire. Cette institution rendit de grands services à l'empire jusque sous le règne de Suleyman Ier; mais après la mort de ce grand homme, les possesseurs de fiefs se dispensèrent, peu à peu, de fournir le contingent indiqué par la loi.

Ces fiefs militaires n'étaient, au surplus, qu'une fidèle imitation, sur une plus large échelle, de l'organisation byzantine. Dans les thèmes akritiques ou marches-frontières du Bas-Empire vivaient des *stratiotes*, successeurs directs eux-mêmes des *milites limiteani* de l'Empire romain, qui tenaient du Basileus de Constantinople des terres ne leur imposant d'autre obligation que celle du service militaire. Ces fiefs, transmissibles de mâle en mâle, ne pouvaient échoir à une fille que si celle-ci, en se mariant, présentait un guerrier capable de défendre la terre. Les Sarrasins n'avaient pas tardé à imiter les Grecs : les émirs avaient eu leurs *stratiotes* comme les stratigoi byzantins. Rien d'étonnant donc que Murad ait conservé sous d'autres dénominations ces fiefs militaires qui avaient joué un si grand rôle dans les luttes séculaires de l'Empire byzantin et du monde musulman.

Pour se ménager des intelligences parmi les princes de l'Asie-Mineure, tous ennemis acharnés des Ottomans, Murad maria son fils, Bayezid Ildérim, avec la fille du prince de Kermian, alliance qui lui donna Kutahia et une autre ville de la Phrygie, dot de la princesse.

L'ambition du sultan croissait avec ses succès ; il force le prince de Hamid à lui vendre ses États, tandis que Timourtach, sous prétexte que le tribut était en retard, attaquait la Bulgarie et les Serbes, s'emparait de Monastir, Pirilpa, Istip et que Indjé-Balaban entrait dans Sofia après un long siège (1381-1383). Un complot fomenté contre

le sultan, par son fils Saoudji, se dénoue par la défaite et la mort du rebelle.

Thessalonique tombe au pouvoir du grand-vézir Haïred din qui termine, par ce dernier exploit une longue vie de gloire et de succès : Khalil-Djenderèli, le bras droit d'Ala Eddin, avait successivement servi Osman et Orkhan, il avait été grand-vézir pendant dix-huit ans. La dignité de grand-vézir fut héréditaire dans sa famille jusqu'après la prise de Constantinople.

La mort de Haïreddin-Pacha ranime les espérances des ennemis de Murad. Le prince de Karamanie se met, en Asie, à la tête d'une ligue contre les Ottomans, pendant que Lazare, entraînant la Bulgarie avec lui, envahit les possessions ottomanes en Europe. Murad fait face à tous ses ennemis. Ala-Eddin prince de Karamanie est écrasé dans la plaine d'Iconium par Timourtach (1386) et tombe au pouvoir du vainqueur. Grâce à l'intervention de sa femme, fille du sultan, il garde sa capitale et son royaume sous condition de payer tribut. Laissant ses lieutenants pacifier l'Asie, Murad court en Europe où les événements réclamaient sa présence.

Une armée ottomane avait été détruite par les Serbes : 20.000 Ottomans étaient restés sur le champ de bataille (1387) et Lazare s'apprêtait à donner la main à Sisman, kral de Bulgarie. Pour empêcher la jonction des deux armées, le vézir Ali-Pacha marche contre les Bulgares : Tirnova, Schoumla tombent en son pouvoir et Sisman se réfugie dans Nicopolis (1388). Il tente une dernière fois la fortune des armes, mais en vain : vaincu et fait prisonnier, il voit la moitié de ses États passer sous le joug ottomans (1389). Murad épargna sa vie et lui accorda un revenu digne de son rang. Son fils n'est plus que l'humble feudataire du sultan.

Pendant que son allié succombait, Lazare poursuivait ses succès, mais à l'approche de Murad, il recule pour attendre des renforts et opérer sa jonction avec les princes de l'Albanie. Le choc eut lieu dans la plaine de Kossovo (champ des merles). La lutte fut longue et acharnée,

Bayezid s'y couvrit de gloire ; la victoire était en suspens, lorsque le gendre de Lazare, Vouk-Brankovitch, dans l'espoir de devenir prince de Serbie avec l'aide du sultan, fit défection à la tête de 10.000 cavaliers. Dès lors tout était perdu pour les Serbes : Lazare, blessé fut fait prisonnier, pendant que les débris de son armée fuyaient en désordre.

Après la bataille, le sultan visitait le champ de carnage et se félicitait de son triomphe, quand tout à coup un des corps sanglants qu'il foulait aux pieds, se relève, lui plonge un poignard dans le cœur. Le meurtrier tombe sous les coups des janissaires non sans avoir chèrement vendu sa vie et content d'avoir immolé l'oppresseur de sa race et de son pays.

Les poésies serbes célèbrent encore l'héroïsme de Milosch Kobilovitch, tandis que le nom de Brankovitch est voué à l'exécration et au mépris (1389). Murad blessé à mort, vécut encore assez pour voir le supplice de Lazare et mourut enseveli dans son triomphe.

Les chroniques serbes et les historiens byzantins donnent une autre version de la mort de Murad.

La veille de la bataille, le roi étant à boire avec ses nobles, dans des coupes appelées *stravizas* : « Vide cette coupe à ma santé, dit Lazare à Milosch, quoique tu sois accusé de nous trahir. » — « Merci, répondit Milosch, la journée de demain prouvera ma fidélité. » Le lendemain matin, Milosch se rendit, sur un puissant coursier, dans le camp ennemi et demanda comme transfuge à être admis à baiser les pieds du sultan, ce qui lui fut accordé[1]. C'est alors que Milosch, saisissant le moment favorable, aurait poignardé Murad.

1. Jean Ducas.

Bayezid Ier; conquête de l'Asie-Mineure et de la Bulgarie (1396). Timour-Leng (1402).

A peine Murad avait-il rendu le dernier soupir que l'armée acclamait son fils aîné Bayezid que sa brillante valeur avait fait surnommer Ildérim (l'éclair).

Le nouveau prince inaugura son règne par l'assassinat de son frère Yacoub. Il n'avait pu voir sans dépit ce rival de gloire partager avec lui l'affection des soldats; craignant qu'il ne tentât de lui ravir la couronne en invoquant l'exemple d'Orkhan, préféré à son frère aîné, il fit étrangler le jeune prince avec une corde d'arc[1]. L'exemple de Bayezid porta ses fruits : tous ses successeurs marchèrent sur ses traces : l'assassinat ou du moins la captivité du frère du sultan devint une loi d'État. Lorsqu'on consentait à épargner ces jeunes princes on avait soin de ne composer leur harem que d'esclaves rendues stériles par des breuvages préparés *ad hoc*. Si malgré cela elles accouchaient, l'enfant était impitoyablement mis à mort.

La puissance et l'indépendance de la Serbie étaient tombées à Kossovo; cependant le nouveau sultan, craignant de pousser au désespoir ces fières peuplades, se contenta de réduire Étienne, fils de Lazare, au rôle de prince vassal et épousa sa sœur. Le despote de Serbie dut payer un tribut annuel et fournir un contingent déterminé de troupes.

Les Paléologues se disputaient, les armes à la main, l'empire grec réduit à une seule province. Ils n'eurent pas honte de mendier tour à tour la protection de leur puissant voisin. Pour l'acheter ils prodiguèrent l'or et ne reculèrent devant aucune bassesse, devant aucune lâcheté.

Il ne restait aux Grecs, en Asie, qu'une seule ville, Ala-

1. La strangulation avec une corde d'arc était le genre de supplice le plus honorable et réservé aux grands de l'empire; c'était le dernier de leurs privilèges. De même autrefois en Europe les gentilshommes avaient seuls le droit d'être décapités.

Schehir (Philadelphie), le gouverneur refusa d'en ouvrir les portes à un barbare. Bayezid furieux ordonna aux empereurs Jean et Emmanuel Paléologue de la réduire eux-mêmes. Les deux princes étaient descendus à ce degré d'abjection qu'ils osèrent monter à l'assaut de leur propre ville et livrer ses ruines fumantes à leur terrible allié.

Le prince d'Aïdin abandonne ses Etats au sultan et se retire à Tyra; les seigneurs de Mentesche et de Sarou-Khan vont chercher un asile chez le prince de Sinope et de Kastamouni. En même temps est confisquée la principauté de Tekich.

Ala-Eddin, prince de Karamanie, pour sauver sa couronne, cède à Bayezid une partie de ses États et prend pour limite la rivière de Tcheharchembé.

Tout pliait devant Bayezid : il repasse le Bosphore, attaque Manuel Paléologue, ravage l'Eubée, l'Attique, puis laissant une armée bloquer Constantinople, il court sur le Danube et envahit la Valachie. Le duc (*dux belli*) Manès, un des vaincus de Kossovo, est contraint d'accepter un traité par lequel le sultan force « la principauté soumise à ses lois invincibles à payer le tribut, et consent qu'elle continue à se gouverner par ses propres lois » (1393). Ala-Eddin, croyant l'occasion favorable reprend les armes pour tenter un dernier effort, fait prisonnier le Beylerbey Timourtach et s'avance jusqu'à Angora. Bayezid, par sa promptitude, déjoue tous les plans de l'ennemi. Il traverse l'Hellespont, joint Ala-Eddin, à marches forcées, dans la plaine d'Ak-Tchaï, et le fait prisonnier avec ses deux fils. La Karamanie est réunie à l'empire.

Kazi Bourhan-Eddin, prince de Tokat et de Sivas, est également dépouillé par l'insatiable conquérant.

Des principautés élevées sur les ruines de l'empire Seldjoukide, il n'en restait plus qu'une seule qui n'eût pas subi le joug ottoman. Keuturum-Bayezid, prince de Kastamouni, à la cour duquel les victimes de Bayezid-Ildérim avaient trouvé asile, ne pouvait espérer d'éviter longtemps le sort de ses voisins. Le sultan réclame les fils des princes de Mentesche et d'Aïdin ; sur le refus de Keuturum de les

livrer, Bayezid envahit ses États, s'empare de Samsoun, Djanik, Osmandjik. Hors d'état de résister, le prince de Kastamouni se réfugie avec ses protégés auprès du Khan des Mongols, Timour-Leng.

Tant de prospérités avaient porté l'orgueil du sultan au plus haut degré : tout entier aux suggestions du grand vizir, Ali-Pacha, il s'abandonna, sans contrainte, à l'usage immodéré du vin et à de hideuses orgies.

L'exemple du sultan eut de tristes résultats : la dépravation, partie de haut, ne fut pas longue à démoraliser la nation. Les remontrances hardies de son gendre, Émir-Seïd, rappelèrent pourtant le sultan à ses devoirs.

Émir-Seïd visitait un jour avec Bayezid, la mosquée que ce prince faisait élever à Brousse. Interrogé par le sultan s'il trouvait la mosquée à son goût :

« Oui, répondit-il... mais il manque une chose à sa perfection; alors l'ouvrage aura un tout autre prix aux yeux de Votre Hautesse.

— Quoi donc? reprit vivement Bayezid.

— Il me paraît, répliqua l'émir, qu'il faudrait aux quatre coins de la mosquée quatre beaux cabarets, ils relèveraient l'élégance du bâitment et engageraient Votre Hautesse à y venir souvent avec les amis de sa table. »

Bayezid accepta la leçon et fit vœu de ne plus boire de vin. S'il ne tint pas son serment, du moins il ne s'enivra plus

Il reprima la vénalité qui avait été la conséquence de la corruption des mœurs. Les traitements des juges, augmentés et réglementés, leur assurèrent un revenu suffisant (1396).

Pour réparer les scandales qu'il avait causés, il prit pour guide le cheik Bokhari, plus connu sous le nom d'Émir-Sultan. Les débauches du sultan n'affaiblissaient en rien son ardeur guerrière; il menait de front les plaisirs et les affaires de l'État.

Bayezid juge le moment venu d'incorporer la Bulgarie à l'empire. Le kral de Bulgarie, Sisman, est égorgé et son fils n'échappe à la mort qu'en se faisant musulman : pour

prix de sa lâcheté, il obtient le gouvernement de Samsoun (1394).

Le roi de Hongrie, Sigismond, intervient alors et demande au sultan de quel droit il s'empare de la Bulgarie. Bayezid sans rien dire, montre aux envoyés hongrois un trophée d'armes enlevées aux vaincus. Cette réponse décida la guerre. Sigismond implore le secours des princes chrétiens et le pape fait prêcher la croisade. Le puissant duc de Bourgogne fait prendre la croix à son fils, le comte de Nevers et l'envoie à la tête de six mille hommes au secours de la Hongrie. L'armée croisée se grossit des seigneurs de la Bavière et de la Styrie et des chevaliers de Saint-Jéan-de-Jérusalem. Le comte d'Eu, connétable de France, les ducs de Bourbon, Henri et Philippe de Bar, cousins du roi de France, l'amiral Jean de Vienne, le maréchal de Boucicault, les sires de La Trémoille, de Coucy étaient à la tête de la plus brillante noblesse de France.

L'armée confédérée, forte de soixante mille hommes, passe le Danube et met le siège devant Nicopolis. Bayezid accourt pour sauver la place et une terrible bataille s'engage.

L'armée ottomane s'élevait à deux cent mille hommes et comptait dans ses rangs, à la honte des schismatiques, autant de Serbes, de Bosniaques et de Grecs que d'Osmanlis.

Méprisant les conseils de Sigismond et les représentations de Coucy et du grand maître de Rhodes, sans même attendre le gros de l'armée, les chevaliers français fondent sur les troupes ottomanes, dispersent l'avant-garde, enfoncent les sipahis, mais entourés de tous côtés, ils sont repoussés, rejetés sur l'armée hongroise. Au moment où l'on vit les chevaliers français reculer en désordre, l'aile droite commandée par le traître Lazkovitch, voïvode de Transylvanie, s'enfuit; Manès, qui formait l'aile gauche, bat en retraite avec les Valaques. Restait le centre, composé des Hongrois et des Allemands, douze mille hommes. Ils marchèrent bravement en avant. Le combat reprit avec fureur et la victoire, malgré l'énorme disproportion du nombre, fût peut-être restée aux chrétiens, sans l'interven-

tion des Serbes. Étienne Lazarovitch, fils du vaincu de Kossovo, resté jusqu'alors sur les bords de l'Osma, spectateur du combat, se rua avec vingt mille Serbes au secours de celui dont le père avait fait périr le sien.

Le désastre des croisés fut complet ; mais c'était une victoire chèrement achetée. Soixante mille musulmans couvraient le champ de bataille. Bayezid jura par le Prophète de tirer vengeance : dix mille captifs furent égorgés sous les yeux du vainqueur. Le comte de Nevers, qui gagna à cette bataille le surnom de Jean sans Peur, et vingt-quatre seigneurs des premières familles de France furent seuls épargnés dans l'espoir d'une grosse rançon. Lorsque le comte de Nevers, après avoir payé sa rançon et celle de ses compagnons d'armes, fut rendu à la liberté, Bayezid lui dit :

« Je te remets ton serment de ne plus porter les armes contre moi, car tu ne peux m'être plus agréable qu'en m'opposant toutes les forces de la chrétienté, et en me préparant ainsi de nouveaux triomphes. »

Jean Paléologue acheta la paix, moyennant une somme annuelle de dix mille écus d'or, et s'engagea à bâtir, dans sa capitale, un *djami* et un *mekkémé* (cour de justice), auxquels seraient attachés un imam et un kadi.

Bataille d'Angora (1402).

« L'arbre de la fortune du sultan, dit un historien grec, rompait sous les fruits qui mûrissaient chaque jour au chant des oiseaux. » Retiré à Brousse, il jouissait de ses triomphes et se reposait de ses fatigues, au milieu des voluptés de toutes sortes. Son nom répandait au loin la terreur, il s'était vanté de faire manger l'avoine à son cheval dans Rome, et l'Italie tremblait; mais l'orage s'amoncelait et la foudre n'allait pas tarder à frapper l'orgueilleux monarque : Timour-Leng approchait.

Timour avait reconstruit l'empire de Djenghiz-Khan, auprès de lui s'étaient réfugiés les princes spoliés par

Bayezid, qui accueillit à son tour Ahmed-Djelaïr, prince de Bagdad et de l'Irak, dépossédé de ses États par le souverain mongol. Celui-ci somma le sultan de livrer le fugitif; au message de Timour, Bayezid ne répondit que par des paroles de mépris et n'interrompit pas un instant le cours de ses plaisirs.

Tout à coup le sultan apprend que l'armée mongole a envahi ses États; ses troupes ont été écrasées, Sivas tombé au pouvoir du vainqueur a été noyé dans le sang; son fils Erthrogrul, pris au milieu du combat, a eu la tête tranchée. A ces nouvelles, le lion se réveille : réunissant toutes ses forces, Bayezid court au-devant du conquérant tartare et lui livre bataille dans les plaines d'Angora. La lutte commencée à six heures du matin ne finit qu'à la nuit. Jamais Bayezid ne fut plus digne de son nom Ildérim; jamais il ne déploya une aussi brillante valeur; mais il avait lassé la victoire. Dès le début de l'action, les troupes d'Aïdin, de Mentesche, de Saroukhan, de Kermian dont les princes combattaient avec Timour, passèrent à l'ennemi. A la tête de dix mille janissaires et des auxiliaires serbes, le sultan lutta toute la journée, ce ne fut que lorsqu'il eût vu tomber les derniers soldats de sa garde fidèle que l'intrépide guerrier se décida à fuir. Mais une chute de son cheval le fit tomber au pouvoir de l'ennemi (20 juillet 1402). De ses cinq fils présents à la bataille, Moussa partagea la captivité de son père, Suleyman, Mohammed et Içа parvinrent à s'échapper; Mustapha disparut dans la déroute.

Timour accueillit son prisonnier avec égards, ce ne fut qu'après trois tentatives d'évasion, qu'il usa de rigueur et fit enchaîner son captif. L'histoire de la cage de fer où aurait été enfermé Bayezid est un conte forgé à plaisir. Voici ce qui a pu donner lieu à cette anecdote : comme la vue des Tartares irritait au dernier point le fougueux sultan, Timour le fit voyager dans une litière, dont les fenêtres étaient grillées, et qu'on appelle *kafess*, or ce mot signifie littéralement cage; des historiens étrangers trompés par ce vocable ont propagé la légende de la fameuse cage de fer.

Le chagrin minait le captif et ne tarda pas à le conduire au tombeau (9 mars 1403).

Timour-Leng permit à Moussa de porter le corps de son père à Brousse, où il fut inhumé dans le turbé de Tchekirgué auprès de Murad I.

Sous le règne de Bayezid commença la corruption des mœurs; la vénalité des juges devint telle que le sultan ordonna en un jour la mort de quatre-vingts juges prévaricateurs. Mais l'homme qui doit surtout en porter la responsabilité honteuse, c'est le grand vézir, Ali-Pacha, qui mit tout en œuvre pour flatter, exciter et développer les passions fougueuses de son maître.

CHAPITRE III

DE LA BATAILLE D'ANGORA A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE

Situation critique de l'Empire. Mohammed Ier (1402-1421). — Murad II. Hunyade et Scanderbey. — Mohammed II (1451) Prise de Constantinople (1453).

Situation critique de l'Empire. Mohammed Ier (1402-1421).

L'empire ottoman semblait sur le penchant de sa ruine; il était prêt à se dissoudre. Tous les États soumis récemment, la Bulgarie, la Serbie, la Valachie, reprirent leur indépendance, Constantinople se crut sauvée; grâce à l'appui de Timour, les princes de Kastamouni, de Sarou-

Khan, de Kermian, d'Aïdin, de Mentesche, de Karamanie, remontèrent sur leurs trônes, tandis que les fils de Bayezid se disputaient, les armes à la main, les lambeaux de l'héritage paternel. Pendant que Suleyman, retiré à Andrinople, était proclamé sultan par les troupes restées en Europe, Mohammed réfugié dans les montagnes, soutenait une guerre de partisans contre les généraux de Timour et s'emparait de Tokat et d'Amassia. A la nouvelle de la mort de Bayezid, Içа, caché à Brousse, est proclamé sultan par le beylerbey Timourtach. Timour accueillit les envoyés des trois princes ottomans et encouragea leurs prétentions. Cette habile politique aurait infailliblement porté le coup mortel à la domination des Osmanlis, mais Timour ne put consommer son œuvre.

Après avoir, une année entière, semé l'épouvante et l'horreur dans toute l'Asie-Mineure, il se dirigea vers la Chine, laissant au prince de Kermian la garde de Moussa. C'est dans cette expédition qu'il mourut prématurément.

Mohammed marche alors contre son compétiteur, le bat dans les défilés d'Erméni et l'oblige à se réfugier à Andrinople, auprès de Suleyman, qui lui fournit quelques troupes avec lesquelles il repasse en Asie et reprend les hostilités. Battu de nouveau Içа finit par succomber sous les coups de son heureux rival.

Suleyman, tout entier à ses plaisirs, était resté spectateur de cette lutte; il avait conclu un traité d'alliance avec l'empereur grec, Emmanuel II, dont il avait épousé la nièce. La restitution de Thessalonique, des places du Strymon et du littoral de la mer Noire payèrent cette alliance inutile et inefficace. La nouvelle des succès de Mohammed et de la trahison du gouverneur de Smyrne, Kara-Djouneïd, l'arrache à son inaction. Djouneïd, après avoir conquis la principauté d'Aïdin, s'y était déclaré indépendant et avait formé une ligue avec les princes de Kermian et de Karamanie. A la tête de vingt-cinq mille hommes, Suleyman passe l'Hellespont, s'empare de Brousse et marche sur Pergame; Kara-Djouneïd fait sa soumission, pendant que le grand-vézir Ali-Pacha emporte d'assaut Angora et force Mohammed à

la retraite. Moussa, racheté au prince de Kermian par Mohammed, envahit avec les secours que lui donne son frère, les États de Suleyman. Il appelle à lui le despote de Serbie et le prince de Valachie, mais il est défait et forcé à la fuite.

Suleyman déshonorait ses rares qualités par les excès honteux où il se plongeait. Après la fuite de Moussa, il use son énergie et ruine sa santé dans les plaisirs les plus grossiers. En vain ses plus fidèles serviteurs l'avertissent du danger qui le menace, il méprise leurs conseils, et à leurs sages avis, répond par des insultes. Moussa reparaît sous les murs d'Andrinople, et, Suleyman abandonné de tous ses émirs, périt obscurément sous les coups d'un archer (1410).

Sans compétiteur en Europe, Moussa envahit la Serbie, la met à feu et à sang, et défait Sigismond de Hongrie dont les Serbes avaient invoqué les secours. L'empereur Emmanuel refuse de payer le tribut et appelle Mohammed à son aide. Moussa accourt, met le siège devant Constantinople et bat Mohammed. Une ligue se forme entre celui-ci, l'empereur grec et le despote de Serbie. Moussa, trahi par ses généraux, abandonné par ses troupes, tombe au pouvoir de son frère qui le fait étrangler (1413).

Mohammed était seul maître de l'empire, mais d'un empire amoindri, déchu, dont les forces étaient épuisées. La secousse avait été si forte que l'édifice était encore tout ébranlé et le règne de ce prince se passa à réprimer d'incessantes révoltes.

Pour reconnaître les services que lui avait rendus Emmanuel, il restitua aux grecs les villes que Moussa leur avait récemment enlevées et resta jusqu'à sa mort, autant par principe que par politique, leur allié.

Profitant des discordes des fils de Bayezid, le prince de Karamanie avait mis le siège devant Brousse et Djouneïd qui n'avait pas renoncé à ses vues ambitieuses, s'était emparé d'Éphèse, de Smyrne et de Pergame, pour se tailler un royaume. Cette tentative n'est pas plus heureuse que la précédente; Djouneïd battu est forcé de se rendre au sultan qui lui pardonne et le nomme gouverneur de Nicopolis.

Le prince de Karamanie est vaincu, il obtient la paix en jurant sur le Koran d'être désormais l'allié de l'empire. Mais à peine le sultan s'est-il éloigné que son déloyal adversaire reprend les armes. Mohammed pardonne encore à ses ennemis en leur disant ces belles paroles, qu'on ne saurait trop admirer.

« Ce serait ternir ma gloire que de punir un infâme comme toi. Si ton âme perfide t'a poussé à trahir tes serments, la mienne m'inspire des sentiments plus dignes de mon nom : tu vivras » (1415).

Une guerre de courte durée avec les Vénitiens qui détruisent la flotte musulmane devant Gallipoli; une invasion en Hongrie où Mohammed est battu par Sigismond et le palatin Peterfy, remplissent les années 1416-1419.

Mais un danger terrible menaçait le sultan; une vaste conspiration s'organisait dans l'ombre, qui faillit changer la face de l'empire ottoman. Behreddin, le savant le plus remarquable de cette époque, auteur de traités sur la jurisprudence et la théologie, que Moussa avait promu à la haute dignité de kazi-asker (juge de l'armée) en était l'âme. Cette conspiration offre cette particularité, dans l'histoire de l'orient, qu'elle est la seule conçue par des religieux et basée sur les principes de la liberté et de l'égalité. Après la mort de son protecteur Moussa, Behreddin avait été exilé à Nicée. Il parvint à s'échapper et commença à prêcher sa doctrine. Il enseignait l'égalité absolue de tous les biens, à l'exception des femmes. Un juif apostat, Torlak-Kémal, parcourut l'Asie à la tête de nombreux derviches et fut un des adeptes les plus fougueux du nouveau réformateur. A ces mots, nouveaux pour eux, de liberté et d'égalité, les rayas, les pauvres, les opprimés, tressaillirent et embrassèrent avec ardeur les nouvelles croyances. Inquiet des progrès de ces sectaires, Mohammed voulut les châtier, il donna l'ordre à Sisman, fils renégat du roi de Bulgarie, gouverneur de Samsoun, de marcher contre eux. Sisman fut battu et tué par le disciple favori de Behreddin, Beurekludjé-Mustapha.

Enivré par le succès, Behreddin redoubla d'audace; il

prêcha des réformes diamétralement opposées aux préceptes du Koran et aux lois de l'islamisme; il se rapprochait des chrétiens auxquels il déclarait qu'ils adoraient le même Dieu.

Une nouvelle armée envoyée contre les novateurs fut anéantie. Non seulement le trône du sultan était en péril, mais l'existence même de l'islamisme : Mohammed rassembla toutes ses forces et le grand-vézir Bayezid-Pacha écrasa les rebelles dans une bataille décisive près de Kara-Bournou, aux environs de Smyrne. Mustapha, fait prisonnier, périt au milieu des tourments les plus atroces; mais rien ne put ébranler sa constance ni lui faire abjurer ses croyances. Aucun de ses soldats ne demanda grâce; exaltés par l'exemple de leur général, ils se précipitaient eux-mêmes sur les poignards. Torlak-Kemal, battu près de Magnésie, et, Behreddin, fait prisonnier à Sérès, en Macédoine, furent pendus (1416-1417).

Cette révolte des derviches était à peine étouffée qu'un nouvel ennemi, non moins dangereux, se dressa. Son frère Mustapha, dont on n'avait plus eu de nouvelles, depuis la bataille d'Angora, reparut tout à coup, réclamant le trône. Kara-Djouneïd, gouverneur de Nicopolis, embrassa le parti du prétendant, qui, avec les secours fournis par le prince de Valachie, envahit la Thessalie. Écrasé à Salonique, il se réfugia dans cette ville. Sommé de livrer son hôte, le commandant grec s'y refusa noblement. L'empereur Emmanuel, ratifiant la conduite de son lieutenant, résista à toutes les instances du sultan, s'engageant cependant à ne pas rendre la liberté à Mustapha, tant que Mohammed vivrait. Le sultan était trop chevaleresque, pour ne pas approuver la réponse de son allié; il se contenta de cette promesse et consentit à payer à Mustapha une pension annuelle de trois cent mille aspres[1].

1. Les historiens musulmans considèrent généralement Mustapha comme un imposteur; cependant Necchir, le plus autorisé de tous les écrivains ottomans, est de l'opinion contraire. Les historiens grecs sont unanimes à le considérer comme le vrai fils de Bayezid. La pension que Mohammed accorda à Mustapha semble indiquer que le sultan reconnaissait le prétendant comme son frère.

Le sultan poussa la générosité jusqu'à comprendre dans ce traité Kara-Djouneïd à qui il avait déjà pardonné trois révoltes successives et trente des principaux partisans de son frère (1418-1419).

Ce fut la dernière convulsion : l'empire rentra dans le repos et Mohammed s'appliquait à effacer les traces des discordes civiles, quand il fut subitement frappé d'apoplexie à Andrinople (1421).

Revenu à lui, il recommanda son fils Murad alors à Amassia, à la fidélité du grand-vézir, Bayezid-Pacha, et expira le lendemain. Ibrahim et Bayezid résolurent de cacher sa mort tant que Murad n'aurait pas pris possession du trône. Le bruit d'une maladie du sultan fut répandu, mais les exigences des soldats, qui voulaient voir leur empereur, faillirent tout faire découvrir. Pour les contenter on fit défiler l'armée, sous les fenêtres du kiosque du sérail d'Andrinople. Les soldats saluèrent de leurs acclamations enthousiastes leur maître qu'ils apercevaient de loin, assis sur son trône. Ce n'était qu'un cadavre dont un page, caché derrière le corps, faisait mouvoir les bras.

Il s'écoula quarante et un jours, pendant lesquels Murad eut le temps de se rendre à Brousse et de prendre possession du pouvoir.

L'amour des arts et le goût qui distinguaient Mohammed le portèrent à violer le premier les lois somptuaires, en se servant de vaisselle plate. C'était enfreindre les prescriptions du Koran, aussi ses successeurs, jusqu'à Bayezid II n'osèrent-ils imiter son exemple.

Pour mieux combattre la révolte des derviches Mohammed s'attacha par ses largesses les chefs de la religion. Ce fut lui qui le premier envoya au chérif de la Mecque une somme d'or, appelée *suvré*, destinée aux indigents.

Il encouragea la littérature naissante et propagea le goût des lettres : à sa cour brillaient plusieurs savants et poètes. Sinan-Chéïkh, son médecin, célèbre par sa traduction du poème persan *Khosrwe et Chirin*; Djemali, neveu de Sinan, qui, le premier, écrivit un poème en langue turque *Korchid et Ferroukchad* et composa une œuvre satirique

(le livre des ânes), où il ridiculise ses ennemis. Arabchach le Syrien, gouverneur des fils de Mohammed, outre l'histoire de Timour-Leng écrivit plusieurs ouvrages sous ces titres bizarres : *Le raisin du conseil, les merveilles des pleines lunes*.

Il faut citer encore le grand cheïkh Émir-Bokhari plus connu sous le nom de Émir-Sultan, le cheïkh Abdullahtif-Moukadier, auteur du Tohfet (le présent) et surtout Behreddin aussi fameux par ses livres que par la conspiration des derviches

Murad II, Hunyade et Scanderbeg.

Murad était à peine âgé de dix-huit ans. Ses premiers soins furent de signer la paix avec le prince de Karamanie et de conclure une trève de cinq ans avec Sigismond de Hongrie. Mais Emmanuel, s'appuyant sur le testament de Mohammed, somma le nouveau sultan de lui livrer ses deux frères en ôtage. Bayezid-Pacha refusa au nom de son maître. Emmanuel rendit alors la liberté au fils de Bayezid-Ildérim, Mustapha, qui à la tête d'une escadre de dix galères commandée par Démétrius Lascaris, vint mettre le siège devant Gallipoli. La ville capitule, excepté la citadelle qui refuse de se rendre. Mustapha rencontre, près d'Andrinople, l'armée de Bayezid-Pacha ; au moment d'engager la bataille, il s'avance seul et somme les troupes de son adversaire de déposer les armes. Les soldats obéissent et Bayezid-Pacha est massacré. Mustapha court alors à Murad retranché derrière la rivière d'Ouloubad ; mais, trahi par Djouneïd, qui n'en était plus à compter ses lâchetés, abandonné par sa cavalerie, à la voix de Michalogli, il est obligé de s'enfuir à Gallipoli et est livré par ses serviteurs à son neveu qui le fait pendre. La défaite et la mort de Mustapha laissaient Emmanuel exposé seul aux coups des Ottomans. Il essaya de détourner le danger en entamant des négociations ; Murad ne voulut rien entendre et marcha sur Constantinople à la tête de vingt mille

hommes. Le grand cheïkh Émir-Sultan Bokhari, aux prières duquel le peuple attribuait la victoire d'Ouloubad, annonça la prise de la ville pour le 24 août.

L'assaut fut livré aux cris de Allah! Mahomet! pendant que les Grecs combattaient aux cris de Christos et Panaghia! La lutte fut sanglante et opiniâtre; la victoire balançait, quand une vierge revêtue d'une robe violette, entourée de rayons d'or, apparut subitement sur les bastions et frappa les assaillants d'une terreur superstitieuse : Constantinople était sauvée.

Les historiens Grecs qui racontent ce miracle en appellent au témoignage du cheïkh Émir-Sultan, mais il est présumable que la nouvelle de la révolte et des succès de son frère Mustapha décida le sultan à lever le siége.

Trahi par son confident, Elias, que l'or du sultan avait gagné, Mustapha fut livré à son frère et étranglé en vertu des paroles du prophète : « *Lorsqu'il y a deux khalifes auxquels on rend hommage, il faut faire mourir l'un d'eux.*

Ce fut alors le tour des alliés de Mustapha ; le prince de Kastamouni dut céder la moitié de ses États pour sauver le reste et donner sa fille en mariage à son vainqueur (1423). L'année suivante, l'indomptable Djouneïd s'empare de nouveau de la principauté d'Aïdin. Cerné de toutes parts, le vieux condottiere capitule, en stipulant qu'il aura la vie sauve, mais Hamza-Bey, frère de Bayezid-Pacha, le fait étrangler en prison (1424).

Aïdin et le Sarou-Khan rentrent de nouveau et pour jamais sous le sceptre ottoman. Les princes de Mentesche et de Tekieh, rétablis par Timour, doivent reprendre le chemin de l'exil.

Mohammed-Bey, prince de Karamanie, est battu et tué, son fils Ibrahim se reconnait vassal de l'empire ottoman et lui cède le territoire de Hamid. Le prince de Kermian meurt léguant à Murad les débris de ses États (1425-1428).

Pendant que ses généraux reculaient les limites de l'empire, le monarque ottoman s'occupait des soins administratifs. Cinq vézirs étaient à la tête des affaires politiques,

Murad réduisit ce nombre à un seul : Ibrahim-Pacha resta au ministère, Omour-Bey et Ali-Bey fils de Timourtach furent nommés gouverneurs de Kermian et du Sarou-Khan ; leur frère Ouroundj, soupçonné d'aspirer au trône, eut les yeux crevés.

Le désastre d'Angora était réparé en grande partie ; presque tous les pays arrachés par Timour aux Ottomans, étaient rentrés sous leur domination : restaient seuls le prince de Karamanie, réduit à l'état de vassal et le prince de Sinope dont les États n'atteignaient pas la moitié de ce qu'ils étaient autrefois.

L'Asie était soumise, Murad pouvait porter tous ses efforts sur l'Europe.

Georges Brankovitch venait de succéder au triste fils de Lazare, Étienne Lazarovith. Un traité, conclu avec Sigismond de Hongrie, assurait à ce dernier la possession de Columbaz, mais le gouverneur la vendit aux musulmans. Ce fut la cause de la guerre; une trève ne tarda pas à être conclue d'après laquelle le roi de Hongrie se retira sur la rive gauche du Danube. La moitié de son armée avait déjà repassé le fleuve, quand les musulmans, violant la foi jurée, se précipitent sur les bataillons restés sur la rive droite et en font un massacre épouvantable. Brankovitch se soumet alors à un tribut de cinquante mille ducats, s'engage à rompre avec la Hongrie, à fournir un contingent auxiliaire au sultan, et cède Kruschevatz, position centrale de la Serbie. Thessalonique conquise déjà en 1386 par Murad Ier, en 1394 par Bayezid et en 1413 par Mohammed, tombe pour la quatrième fois au pouvoir des Ottomans et fait dès lors partie de leur empire sous le nom de Salonique (1430).

Avant d'attaquer Constantinople, le sultan voulut être maître de toutes les provinces détachées autrefois de l'empire d'Orient et tourna ses armes contre l'Albanie et la Valachie.

L'Albanie était partagée entre deux dominations : le sud, avec l'Étolie et l'Acarnanie, appartenait aux héritiers d'un aventurier florentin, Carlo Tocci, qui s'en disputaient la

possession. Sur le nord régnait Jean Castriot, descendant ou héritier de la famille provençale des Balsa ou des Baux.

Janina et les principaux châteaux se soumirent, à la condition que les habitants conserveraient leur religion et leurs lois. Jean Castriot fut forcé de livrer ses quatre fils en otage, et à sa mort le sultan s'empara de sa principauté (1431).

Wlad-Drakul (le Diable), usurpateur de Valachie, reconnaît la suzeraineté du sultan (1433) pour acheter l'appui des armes ottomanes.

A l'instigation de Sigismond, les princes de Karamanie, de Serbie et de Valachie, lèvent l'étendard de la révolte. Ibrahim-Bey battu deux fois ne doit la vie qu'aux prières de sa femme, sœur du sultan; Drakul se rend à discrétion; Georges Brankovitch détourne l'orage en donnant sa fille en mariage à Murad. Sigismond, resté seul à soutenir la guerre, voit la Hongrie impitoyablement ravagée par les musulmans qui en emmènent soixante-dix mille prisonniers (1438).

A peine l'armée ottomane est-elle éloignée que Georges Brankovitch reprend les armes : Semendria tombe au pouvoir de Murad, après un siège de trois mois et Brankovitch se réfugie auprès d'Albert, successeur de Sigismond, pendant que les Ottomans mettent le siège devant Belgrade Mais la place se défend vigoureusement, et Murad, après un siège de six mois, est forcé de reculer (1439).

Jean Hunyade, le *chevalier blanc de la Valachie*, voïvode de Transylvanie, écrase devant Hermanstad Mezid-Bey, grand écuyer de Murad. Vingt mille Ottomans avec leur général, restent sur le champ de bataille. Chehab-Uddin-Pacha, à la tête de quatre-vingt mille hommes, accourt pour venger la défaite de son collègue; Hunyade, avec quinze mille hommes, disperse l'ennemi, prend Chehab-Uddin avec cinq mille cinq cents des siens et deux cents drapeaux, à Vasag. Les meilleurs lieutenants de Murad tombent dans cette fatale journée : Osman-Bey, petit-fils de Timourtach, Firouz-Bey, Yacoub-Bey (1442). La victoire marche avec le héros hongrois : dans une campagne de

cinq mois, que les Hongrois appellent la longue campagne, il gagne cinq batailles et prend autant de villes ; Murad, vaincu en personne à Nissa (Nisch), perd deux mille hommes, quatre mille prisonniers, neuf drapeaux et se voit contraint de se replier derrière les Balkans (1443). Un mois plus tard (décembre 1443), malgré l'hiver, Hunyade s'engage dans les défilés des Balkans, bat les musulmans dans trois combats et les écrase dans les champs de Yalowacz. Murad se décide alors à la paix : il rend à Drakul la Valachie, à Brankovith ses deux fils, Semendria, Pirot, Kruschevatz et signe avec les Hongrois une trêve de dix ans (12 juillet 1444).

Le traité de Szeggeddin place la Serbie et la Valachie sous la suzeraineté de la Hongrie.

La paix venait d'être conclue lorsqu'une nouvelle accablante frappe le sultan ; son fils bien-aimé, Ala-Eddin, meurt. Dégoûté des choses de ce monde, Murad abdique en faveur de son fils Mohammed, âgé de quatorze ans, et se retire à Magnésie.

A peine était-il arrivé à Magnésie qu'il en fut rappelé par un événement imprévu : la trêve était rompue. Le cardinal Cesarini, légat du pape, avait forcé le roi Wladislas à déchirer le traité ; la parole donnée aux infidèles étant nulle de plein droit.

Hunyade, à la tête de quinze mille hommes, envahit la Bulgarie et vient mettre le siège devant Varna. Murad sorti de sa retraite, pour défendre la couronne de son fils, marche avec quarante mille hommes, au secours de la ville assiégée. Le sultan, placé au centre avec ses janissaires, faisait porter devant lui l'original du traité, si étrangement violé par les chrétiens. Le choc fut rude. Hunyade enfonce les rangs des Ottomans, et pénètre jusqu'à la tente du sultan, mais la mort de Wladislas décourage l'armée qui fuit malgré les prodiges de valeur de son général.

Le lendemain, les Turcs enlèvent d'assaut le camp retranché des chrétiens, opiniâtrément défendu par le cardinal Cesarini, qui se fait tuer glorieusement pour ne pas survivre au désastre dont il est la cause (novembre 1444).

Murad descend une seconde fois du trône et retourne à Magnésie pleurer son fils chéri. Mais sa présence était indispensable et la guerre civile vient de nouveau l'arracher à sa retraite.

Les janissaires, méprisant l'autorité d'un enfant, venaient de se révolter et avaient saccagé Andrinople. A son aspec seul tout rentre dans l'ordre (1445).

Avec lui revient l'élan de la conquête; à la tête de soixante mille hommes, il s'empare de Corinthe, Patras, ravage le Péloponèse et force le prince Constantin à lui payer tribut, puis se dirige sur l'Albanie, où s'élevait un émule de gloire d'Hunyade.

Le despote de l'Albanie septentrionale, ou, pour mieux dire, de la Mirditie, avait été contraint de livrer ses quatre fils au sultan. Les trois aînés périrent en bas âge, empoisonnés, dit-on; le quatrième, Georges, élevé à la cour, dans la religion musulmane, devint le favori de Murad, qui, à cause de sa valeur impétueuse, lui donna le nom de Iskender-Bey (le prince Alexandre).

C'est ce nom que les Européens ont transformé en celui de Scanderbeg.

Au milieu des faveurs du sultan, le jeune homme n'oubliait ni sa patrie, ni son père dépouillé. La vengeance couvait dans son cœur. La première défaite des Ottomans, dans la *longue campagne*, lui parut l'occasion cherchée de mettre son projet à exécution. Profitant de la déroute de Nissa, Iskender force le reïs-effendi, le poignard sur la gorge, à lui signer un ordre enjoignant au commandant d'Ak-Hissar (Croïa) de lui remettre la place. Pour que son secret ne soit pas trahi, il tue le ministre dès qu'il a le firman, court à Ak-Hissar, se fait livrer les clefs de la place et égorge la garnison, plongée dans le sommeil. Scanderbeg appelle à lui les chefs des clans albanais, s'empare de Petrella, de Petralba, de Stelusia, et rentre en vainqueur dans les états de ses ancêtres. Tous les seigneurs épirotes le reconnaissent pour chef et, à la tête de quinze mille montagnards, il bat complètement les quarante mille hommes d'Ali-Pacha (1443).

L'abdication de Murad lui donne le temps d'organiser ses forces et de se préparer à la lutte. Firouz-Pacha, Mustapha-Pacha sont tour à tour battus et forcés d'évacuer l'Épire; en même temps, Scanderbeg attaque les Vénitiens qui s'étaient emparés de Daïna. L'approche de Mustapha le décide à conclure la paix avec Venise; Mustapha, battu, est fait prisonnier et laisse dix mille hommes sur le carreau.

C'était trop d'affronts pour le croissant. Murad, à la tête de cent mille hommes, marche contre l'audacieux qui ose le braver. Sfetigrad et Dibra tombent en son pouvoir, mais il achète la possession de ces deux villes au prix de vingt mille hommes (1447).

Hunyade, mettant à profit les embarras du sultan, veut prendre la revanche de Varna. A la tête de vingt-quatre mille hommes, dont dix mille Valaques, il traverse le Danube, envahit la Serbie, dont le prince reste fidèle à Murad. Celui-ci accourt au secours de son vassal et rencontre l'armée hongroise dans la plaine de Kossovo.

Pour la deuxième fois, ce lieu devait décider des destinées de la péninsule illyrique.

Confiant dans sa fortune, sans attendre les secours de Scanderbeg, Hunyade engage l'action. La bataille dura trois jours; ce fut une mêlée furieuse, où les vingt-cinq mille chrétiens luttèrent, sans reculer d'un pas, contre les cent cinquante mille musulmans de Murad; la trahison des Valaques, qui abandonnèrent Hunyade, donna la victoire aux Musulmans. Les Hongrois ne tombèrent pas sans vengeance : quarante mille cadavres ottomans restaient étendus sur la plaine (17 octobre 1448).

Toutes les forces de l'empire ottoman sont dirigées alors contre Scanderbeg. Les troupes musulmanes inondent l'Épire. Croïa est investie et bloquée. Le commandant, Uracontel, inaccessible à la crainte comme à la corruption, repousse dédaigneusement les présents du sultan, et brûle dans une sortie les machines de siège de l'ennemi.

Scanderbeg harcelle continuellement les Musulmans, et surprend plusieurs fois leur camp dans des attaques noc-

turnes. Lassé de cette guerre sans gloire, où il use son armée et perd ses meilleurs soldats, Murad offre à Scanderbeg l'investiture des pays insurgés sous la suzeraineté de la Porte et à condition de payer un tribut de cent mille ducats. Le prince d'Épire refuse, et le Sultan, forcé de lever le siège, reprend la route d'Andrinople. Mais Scanderbeg l'attendait dans les défilés des montagnes, et le sultan ne se fraye un passage qu'au prix d'efforts surhumains et en perdant plus de la moitié des débris de ses troupes (1448-1450).

Le mariage de son fils avec la fille de Suleyman-Bey, prince turcoman, était à peine célébré, que le sultan mourait frappé d'une attaque d'apoplexie, au milieu d'un festin (février 1451).

Mohammed II (1451). Prise de Constantinople (1453).

A l'avènement de Mohammed II, l'Asie-Mineure, sauf la Karamanie, Sinope et l'empire grec de Trébizonde, obéissait aux sultans. En Europe, l'empire grec était réduit à Constantinople et à sa banlieue; le Péloponèse était partagé entre les Vénitiens et plusieurs petites principautés fondées par des chefs grecs ou latins, lors de la conquête de Constantinople par les croisés. L'Épire et l'Albanie avaient confié leur indépendance à la vaillante épée de Scanderbeg; la Bosnie, jusqu'alors préservée des incursions ottomanes, avait su garder son autonomie; la Serbie, vassale de l'empire, était une proie désignée à l'avance; le reste de la péninsule balkanique appartenait aux musulmans. Mohammed se donna pour tâche de compléter l'œuvre de ses prédécesseurs, de réunir tous ces pays sous son sceptre. Constantinople attira la première ses regards; Bayezid Ildérim avait fait élever sur la côte du Bosphore, en Asie le château fort de Guzel-Hissar, Mohammed résolut d'en construire un en face, sur la rive opposée, pour être maître du passage de la mer Noire. A cette nouvelle, l'empereur Constantin lui envoya des ambassadeurs pour lui offrir tribut et le

supplier de renoncer à son entreprise. Le sultan répondait avec hauteur et colère, menaçant les ambassadeurs de faire écorcher vifs ceux qui se permettraient à l'avenir de lui porter de pareils messages. Le fort s'éleva rapidement, et, par un pieux motif, Mohammed voulut qu'il retraçât par sa forme l'ensemble des lettres arabes dont se compose le nom de Mahomet.

Il n'était pas difficile de trouver un prétexte pour rompre la trêve. Les musulmans allèrent faire du dégât sur les terres des Grecs qui voulurent résister; le sultan fit alors massacrer les Grecs épars dans les villages du Bosphore : la guerre était déclarée.

L'empereur accepta la lutte sans forfanterie et sans faiblesse. « Puisque ni les serments, ni les traités, ni les soumissions, écrivit-il au sultan, ne peuvent assurer la paix, poursuis les hostilités. Ma confiance est en Dieu ; s'il lui plaît d'adoucir ton cœur, je me réjouirai de cet heureux changement; s'il te livre Constantinople, je me soumettrai, sans murmure, à sa volonté; mais tant que le juge des princes de la terre n'aura pas prononcé, je dois vivre et mourir en défendant mon peuple. » Il y avait longtemps qu'un pareil langage n'avait été tenu par un empereur de Byzance.

Mohammed ne négligea rien pour la réussite de ses projets; il fit construire par un fondeur hongrois, traître et renégat, des canons, d'une taille si colossale que le plus fort d'entre eux lançait à un mille des boulets de pierre du poids de douze quintaux ; sept cents hommes étaient employés au service de cette pièce monstrueuse. La vue de ces engins formidables porta au comble l'enthousiasme des musulmans et augmenta leur confiance[1].

Les Grecs, au contraire, étaient profondément démoralisés, les prédictions sinistres couraient à travers la ville, le peuple était convaincu que l'heure de la ruine allait son-

1. Cette pièce pouvait faire beaucoup de bruit, mais d'effet point. Elle éclata quand on voulut s'en servir, tuant le Hongrois qui l'avait fondue. — Il fallait deux heures pour la charger.

ner. L'issue du siège ne pouvait être douteuse. Dans cette ville immense, à l'heure du péril suprême, Constantin ne put trouver que quatre mille neuf cent soixante-treize hommes résolus à combattre. L'héroïsme d'un homme allait racheter, devant l'histoire, la lâcheté de tout un peuple : l'infamie de ses sujets devait rendre la gloire du souverain plus brillante.

Au commencement d'avril 1453, deux cent cinquante mille Ottomans investirent Constantinople : quatorze batteries se dressèrent sur terre et une flotte de cent quatre-vingts voiles occupa la mer.

L'empereur Constantin Paléologue avait en vain demandé secours à l'Europe chrétienne : « la chrétienté était alors un corps sans âme, une république sans magistrats; le pape n'était plus qu'un fantôme éblouissant. » Le pape au lieu d'envoyer une armée « au dernier héritier de la dernière étincelle du nom romain » envoya un légat, promettant il est vrai, de faire prêcher une croisade, si la réunion des deux Églises avait lieu.

Gênes qui possédait le monopole du commerce avec Constantinople et que ses nombreux comptoirs de Galata intéressaient particulièrement au sort de cette ville ; Gênes, seule, envoya, au secours des Grecs, une petite escadre commandée par le brave Giustiniani.

La flotte ottomane bloquait l'entrée de la Corne-d'Or ; malgré la disproportion énorme de nombre, Giustiniani n'hésite pas. Avec cinq vaisseaux, il attaque et disperse cent cinquante bâtiments ottomans, entre en triomphe dans la ville (21 avril 1453), et ranime le courage des assiégés. Cinq mille étrangers vinrent accroître les forces de la garnison.

Pour venir à bout de la résistance désespérée de la ville, le sultan conçut le plan hardi de faire transporter, par terre, ses vaisseaux, dans la Corne-d'Or. L'opération fut exécutée avec habileté et bonheur. Une étendue de deux lieues de terrain fut recouverte de planches de sapin, enduites de graisse et soixante-dix bâtiments de toutes grandeurs glissèrent sur cette nouvelle route en une seule nuit.

« Sur chaque navire, le capitaine était à l'avant, le lamaneur à l'arrière; les voiles étaient déployées au vent; les trompettes sonnaient, les tambours battaient, et au point du jour, les assiégés virent avec autant de surprise que d'effroi plus de soixante-dix bâtiments turcs jeter l'ancre au milieu de leur port[1]. »

En vain Giustiniani essaye d'incendier la flotte, les musulmans étaient sur leurs gardes, avertis par la trahison des Génois de Galata.

Après cinquante jours de siège, l'artillerie des assiégeants avait abattu quatre tours et ouvert une large brèche à la porte Saint-Romain.

A cette heure suprême, l'héritier des empereurs romains se souvint des gloires de ses prédécesseurs. Sommé de se rendre, Constantin répondit qu'il défendrait jusqu'à son dernier souffle, l'empire que Dieu lui avait donné. Dans cette décadence profonde du Bas-Empire, au milieu de la démoralisation universelle, au milieu de l'affaissement et de la dégradation de tous les caractères, le dernier des Césars de Byzance honora par son héroïsme la pourpre impériale si longtemps traînée dans la fange par des princes incapables ou indignes. Toujours sur la brèche, inspectant les postes, le premier au combat, le dernier à la retraite, Constantin essayait par tous les moyens de relever le moral de ses sujets. Les fortifications furent réparées; derrière les murailles écroulées sous le feu de l'artillerie ennemie s'élevèrent d'autres remparts, enfin les troupes auxiliaires occupèrent les postes les plus périlleux. Que faisait pendant ce temps la population de Constantinople? Au lieu de prendre les armes, de courir aux remparts, les Grecs passaient leur temps à se lamenter, ou ne retrouvaient un reste d'énergie que pour le perdre dans les dissensions stériles.

Pendant que les uns s'agenouillaient en pleurant, devant l'image de la Vierge, dont la protection miraculeuse les avait déjà sauvés des musulmans et imploraient son secours,

1. Hammer.

les autres ergotaient sur la lumière incréée, discutaient sur la sainteté du nombril de la Vierge et maudissaient l'Occident catholique.

Les propositions du pape, qui, au concours des armées latines, mettait pour condition l'adoption du symbole de Nicée, avaient soulevé une tempête de colère et d'indignation. « Plutôt les Turcs que les Latins » tel était le cri d'une populace en délire. L'Occident catholique pouvait sauver l'Orient chrétien ; les Grecs plutôt que de se soumettre à l'autorité du pontife de Rome préférèrent la servitude, sous le joug du successeur du prophète. Leur vœu allait être exaucé et d'une façon terrible.

Le 24 mai, Mohammed envoya un parlementaire aux assiégés, promettant si la ville capitulait, la vie sauve et la liberté aux habitants, la possession de la Morée à l'empereur.

Constantin préféra s'ensevelir sous les ruines de sa capitale. Le 29 mai fut fixé pour l'assaut général. L'enthousiasme guerrier et le fanatisme religieux exaltaient au plus haut point les troupes ottomanes. On sentait l'effort puissant d'une nationalité vivace et d'une foi jeune qui allait écraser une nation décrépite, usée dans les arguties de la scholastique religieuse et pourrie de tous les vices. Les récompenses les plus grandes étaient promises à ceux qui monteraient les premiers à l'assaut; des timars et même des sandjaks devaient être le prix de leur bravoure. Les derviches parcouraient le camp exhortant les soldats à combattre en vaillants, pour la vraie foi et répétant les paroles du prophète : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète ; Dieu est un et nul n'est semblable à lui. »

Le jour solennel arriva : cent cinquante mille hommes se ruèrent sur la ville que défendait une poignée de soldats décimés par une lutte acharnée de sept semaines. Pendant deux heures, ce combat se maintint avec une violence inouïe ; à l'impétuosité et à l'acharnement des assaillants, la petite garnison opposait la sombre énergie du désespoir : le feu grégeois embrasait les navires ; les flèches, les pierres tombaient sans relâche sur les Ottomans et les couchaient

sanglants dans les fossés. Les assaillants étonnés de cette résistance imprévue pliaient, lorsque les cheïkhs Ahmed-Kourani et Ak-Chems-Uddin s'élançant au plus fort de la mêlée, récitèrent à haute voix les versets du Koran relatifs à la prise de Constantinople. Les exhortations et l'exemple des deux cheïkhs vénérés de toute l'armée raniment les combattants; la bataille reprend avec plus d'acharnement que jamais.

Profitant de la négligence des Grecs qui avaient omis de fermer la porte *Cercoporta*, les musulmans pénètrent enfin dans la ville. Les Grecs épouvantés fuient de toutes parts : la population, affolée, court chercher un refuge dans l'église Sainte-Sophie, attendant l'apparition de l'ange qui, d'après une prophétie répandue parmi le peuple, devait les délivrer des musulmans. Le patriarche, revêtu de ses habits sacerdotaux, célébrait le service divin; autour de lui, la foule éperdue se pressait à genoux et tendait ses mains suppliantes vers le Christ. Tout à coup, les portes tombent sous la hache des vainqueurs; l'église est envahie et jonchée de cadavres; le patriarche tombe frappé d'un coup mortel, et Sainte-Sophie profanée et souillée sera désormais consacrée au prophète[1].

Constantin s'était conduit en soldat et en général : à la tête des troupes étrangères, il combattait encore sur la brèche. A la vue de la déroute des siens il comprit que tout était fini : il ne voulut pas survivre à la ruine de sa patrie, au massacre de son peuple. Réunissant une poignée de braves, il se précipita au milieu des Ottomans, et après des prodiges de valeur tomba sur des monceaux de cadavres. Il avait succombé en soldat et en roi[2].

1. D'après la légende grecque, au moment où les musulmans s'élançaient vers l'autel et allaient atteindre le patriarche, la muraille s'entr'ouvrit pour livrer passage à ce dernier et aux saintes hosties. Une prédiction annonce que le jour où les Turcs seront chassés de Constantinople, la muraille s'ouvrira de nouveau, le patriarche reviendra achever l'office interrompu il y a quatre siècles.

2. Les historiens européens accusent Giustiniani d'avoir failli au moment suprême et d'avoir déserté le combat. C'est là une calomnie propagée, soit par les Vénitiens, rivaux acharnés des Génois, soit par

Énivrés de leur triomphe, les vainqueurs ne respectèrent rien : pendant trois jours, la ville, livrée au pillage, fut en proie à une soldatesque effrénée; le grand-duc Notaras, ses fils, sauf le plus jeune, les principaux chefs étrangers et nombre de seigneurs grecs tombèrent sous la hache du bourreau.

La prise de Constantinople jeta l'épouvante dans les anciennes contrées de l'empire byzantin. « Toute la Grèce se sentit frappée par ce désastre. Dans la Morée et dans les îles, on fuyait sans savoir où aller. La mer était couverte de vaisseaux, de barques portant les richesses et les familles des Grecs. Les montagnes, les monastères, les îles occupées par les Vénitiens et les Génois servaient de refuge. » C'était, dit un chroniqueur, une dispersion comme celle des Hébreux, après la prise de Jérusalem.

Quand les soldats, gorgés de butin et rassasiés de massacre, furent las de piller et de tuer, Mohammed songea à s'assurer sa conquête par des institutions politiques, appropriées au tempérament et aux mœurs de ses nouveaux sujets.

Un firman ordonna à tous les Grecs dispersés dans l'empire ottoman de rentrer à Constantinople, et promit le libre

les soldats de Giustiniani lui-même pour excuser leur retraite. Les historiens grecs sont unanimes et formels sur l'héroïsme de Giustiniani.

Crétoboulos, contemporain de Mohammed II, dans sa vie de ce prince, écrit : « Tout à coup Giustiniani fut frappé mortellement d'une balle de bombarde à la poitrine.... Et tous ses gens lâchèrent pied en désespérés et ayant abandonné la palissade et le mur où ils avaient combattu ne pensèrent plus qu'à transporter leur chef sur les vaisseaux et à s'y réfugier eux-mêmes. Bien que l'empereur Constantin les priât et les suppliât de rester encore jusqu'à ce que la lutte diminuât, ses soldats bien-aimés, ne l'écoutant plus, enlevèrent leur général et se rendirent en courant en toute hâte sur les vaisseaux sans se soucier des autres. »

Hierax Thrénos, dans sa chronique en vers sur l'histoire des Turcs, composée en 1597, dit : « Mais un homme animé par l'envie frappa le vaillant capitaine (Giustiniani) d'une balle de fusil et causa la mort de cet homme si grand. On dit que celui qui dressa au Génois cette embûche de trahison, comme ont coutume de le faire les méchants, était un des Romains de la ville. »

exercice du culte et la conservation des biens. Les Grecs conservèrent les églises comprises depuis celle des Arméniens, appelée *Souly-Monastir*, jusqu'à la porte d'Andrinople. Sur l'ordre du sultan, un nouveau patriarche fut élu, suivant le cérémonial usité. Quand George Scholarius (Gennadius) eut été couronné de la tiare, le sultan lui dit :

« Sois patriarche, et que le ciel te protège ! En toute circonstance, compte sur mon amitié et jouis de tous les privilèges que possédaient tes prédécesseurs. »

Gardant leur culte, leurs biens, le droit de s'administrer eux-mêmes, les Grecs formèrent une vaste communauté, entièrement séparée de la nation conquérante. Ils payèrent une double capitation, soit pour leurs personnes, soit pour leurs terres. Le chef de la communauté était le patriarche, assisté d'un synode : il avait rang de vézir et possédait une garde de janissaires. Toutes les causes civiles et correctionnelles des rayas grecs du district de Constantinople étaient évoquées à son tribunal. Composé des principaux dignitaires du clergé, ce tribunal pouvait prononcer toutes les peines, même celle de mort, et les autorités militaires étaient tenues de faire exécuter ses sentences.

Le synode formait le grand conseil de la nation et servait en même temps de cour d'appel. Ses membres, ainsi que le patriarche, étaient exempts de l'impôt foncier karadj. Chaque évêque dans son diocèse jouissait des mêmes privilèges que le patriarche, à Constantinople.

Les biens des grandes familles grecques confisqués furent transformés en timars, mais ceux des rayas restèrent entre leurs mains et ne furent soumis qu'au karadj.

Chaque commune s'administrait elle-même par les primats qu'elle nommait : c'étaient eux qui répartissaient le karadj et les autres taxes.

Non seulement les Turcs respectèrent l'organisation religieuse et sociale des vaincus mais ils s'approprièrent leur système administratif et leur politique. De même qu'autrefois la Grèce asservie conquit Rome par ses vices, de même Byzance.

Que la croix surmonte Sainte-Sophie ou que la vieille

basilique de Constantin soit transformée en mosquée; Byzance ou Stamboul : c'est toujours le Bas-Empire. L'étiquette du palais des Blaquernes règne au Sérail. Les prescriptions du livre des *Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète, revivent à la cour de Stamboul. Il n'est pas jusqu'à la phraséologie byzantine qui ne se retrouve dans les hyperboles adulatrices qu'on prodigue au sultan. Le Basileus « très grand, très pieux, toujours victorieux, élu de Dieu, l'égal des apôtres, un autre David, un Paul qui a Dieu pour cuirasse » ne le cède en rien au Khalife « maître du monde, œil lumineux des Musulmans, Roi des rois au caractère élevé, refuge de la foi, ombre de Dieu aux traits magnanimes ». Le harem continue le gynécée avec ses débauches, sous des prescriptions rigides, avec ses intrigues qui décident du sort de l'État et dans lesquelles les eunuques jouent toujours le rôle prépondérant. Ceux-ci gouvernent sous le couvert d'un prince imbécile ou abêti tenu en lisières par une favorite ou par une mère ambitieuse; ils commandent les armées; ils ceignent au prince qui leur plaît le sabre d'Osman comme autrefois ils jetaient la pourpre sur les épaules de l'élu de leur choix. Les catastrophes qui dénouent l'histoire des sultans sont aussi uniformément sanglantes et horribles que celles qui élèvent et renversent les Césars. C'est la même succession d'intrigues de palais qu'on a peine à saisir et qui se terminent toujours par d'atroces cruautés.

CHAPITRE IV

MOHAMMED II (1453-1481)

Soumission de la péninsule balkanique. — Guerre avec Venise (1462-1474). — Conquête de la Crimée (1476). — Venise achète la paix (1479). — Siège de Rhodes (1480). — Le Kanoun-Namé. Les Ulémas.

Soumission de la péninsule balkanique. Guerre avec Venise (1562-1474).

Mettant à profit la terreur, que la prise de Constantinople avait répandue jusqu'au Danube, Mohammed poursuivit activement son œuvre de conquête de toute la péninsule illyrique. Dans le Péloponèse, Démétrius et Thomas Paléologue, frères du dernier empereur de Byzance, se soumettent d'eux-mêmes à un tribut annuel de douze mille ducats. Cette lâcheté ne retarde leur chute que de quelques années; huit ans plus tard, en 1462, Mohammed réunit le Péloponèse à ses États.

La Serbie est envahie et ravagée : cinquante mille prisonniers des deux sexes sont emmenés en captivité, mais Hunyade accourt et le terrible adversaire de Murad II écrase Firouz-Bey (1454). Les Serbes orthodoxes nourrissaient contre les Hongrois catholiques les mêmes rancunes et les mêmes haines que les Grecs contre les Latins; Georges Brankovitch se hâta d'acheter une paix précaire et honteuse, au prix d'un tribut de trente mille ducats. On trouve dans les chroniques serbes un fait caractéristique de cette haine religieuse qui séparait les Serbes des peuples latins ou germains.

Aux sollicitations d'Hunyade de continuer la lutte, Brankovitch répondit par cette question : « Que feras-tu de

notre religion, si tu es vainqueur? — J'établirai partout les églises catholiques », répondit le héros hongrois. Aux envoyés du kral de Serbie qui lui posèrent la même question, le rusé Mohammed répondit, sans hésiter : « A côté de chaque mosquée, s'élèvera une église, où les tiens pourront adorer leur Dieu. »

Les Grecs de Byzance s'écriaient : « Plutôt le turban du Turc que le chapeau d'un cardinal. » Les Serbes, sauvés plusieurs fois par les Hongrois catholiques, devaient eux aussi repousser leur salut et tomber victimes de leur aveuglement.

Pendant que la flotte ottomane, après avoir soumis Thasos, Samothrace, Imbros et Lemnos, essuyait un échec sanglant devant Cos et échouait complètement au siège de Rhodes, le sultan, à la tête de cent cinquante mille hommes et de trois cents bouches à feu, pénétrait en Serbie et arrivait devant Belgrade sans rencontrer de résistance. Hunyade s'était jeté dans la place : la flottille des assiégeants fut détruite, un assaut général échoua, et les assaillants poursuivis jusque dans leur camp durent lever le siège, laissant vingt-quatre mille hommes couchés dans les fossés de la place et abandonnant toute leur artillerie. Le grand capitaine hongrois ne jouit pas longtemps de son triomphe : vingt jours après la fuite des musulmans, il succombait aux suites d'une blessure reçue dans le combat.

Sa mort délivrait les Ottomans du plus redoutable adversaire qu'ils eussent encore rencontré. Aussi le grand vézir, Mahmoud Pacha, rentre en Serbie, s'empare de Semendria, et en deux ans achève la conquête définitive de ce pays, si souvent envahi et ravagé (1458-1460). La partie la plus énergique de la population, conduite par le patriarche, préféra l'exil à la servitude. Réfugiés en Hongrie, les Serbes formèrent en quelque sorte des colonies militaires qui fournirent aux empereurs d'Autriche leurs meilleurs soldats ; et nulle part les Ottomans ne rencontrèrent d'ennemis plus acharnés. La conquête de la Bosnie suivit de près celle de la Serbie.

Sommé de payer un tribut, le despote de Bosnie s'y

refusa fièrement. Mahmoud-Pacha, après une courte campagne, s'empare du roi et de sa famille réfugiés dans la forteresse de Klincs. La capitulation, jurée par le grand vézir, promettait la vie sauve au roi et à tous les habitants : Sultan Mohammed, violant la parole donnée, fit trancher la tête au prince vaincu, s'appuyant sur un fetwa du mufti Ali Bestani, qui annulait le traité comme contraire à la loi du prophète (1463). Quelques historiens assurent que par un excès de servilité fanatique le cheïkh remplit lui-même l'office de bourreau.

L'empire serbe si puissant sous Douschan le Fort était anéanti ; toutes ses provinces étaient successivement tombées au pouvoir des descendants du vainqueur de Kossovo. Seules les peuplades, réfugiées dans l'inextricable dédale des âpres montagnes de la Tsernagora, devaient garder leur indépendance et braver jusqu'à nos jours la puissance ottomane.

Les Slaves de Bosnie n'imitèrent pas leurs frères de Serbie : les uns avaient préféré l'exil sur la terre étrangère et la liberté à la servitude ; les autres, restés sur le sol natal, avaient, pour garder le christianisme, sacrifié leurs biens, leurs honneurs et leurs dignités. Les seigneurs envers lesquels le sultan n'avait plus aucun ménagement à garder, avaient eu à choisir entre leur foi et leur pouvoir ; ils n'hésitèrent pas : plutôt que d'apostasier, ils préférèrent être réduits à la misérable condition de rayas, taillables et corvéables à merci.

Les Bosniaques, au contraire, pour sauver leurs biens, leurs honneurs, pour garder leur pouvoir seigneurial, embrassèrent l'islamisme, sans aucun remords. Les nobles de Bosnie, tyranneaux féodaux, devinrent sans hésiter les beys musulmans dont la turbulence et les révoltes fréquentes causèrent tant de mal à la Porte et qui gardèrent pendant quatre cents ans une sorte d'indépendance, jusqu'au jour où Omer Pacha les écrasa.

Jean Hunyade cependant avait eu un digne successeur dans son fils Mathias Corvin qui ne devait pas laisser les Ottomans paisibles possesseurs de leurs nouvelles conquêtes.

Au commencement de 1464, Yaltcha était reprise par les Hongrois et le sultan était battu sous les murs de cette ville.

Pendant que Mahmoud Pacha conquérait la Serbie et la Bosnie, Sultan Mohammed enlevait aux Génois la ville d'Amassia et à Ismaïl-Bey Sinope. David Comnène, empereur grec de Trébizonde, effrayé des menaces du sultan, lui livra les clefs de la ville à condition qu'il aurait, avec la vie, la liberté d'emporter ses trésors. Le sort du roi de Bosnie aurait dû pourtant lui montrer comment le conquérant respectait la foi jurée.

Jeté en prison avec ses huit fils, David fut mis en demeure d'abjurer la religion du Christ ou de périr avec tous les siens. Le dernier des Comnène ne montra pas moins de fermeté d'âme que le dernier des Paléologue n'avait montré d'héroïsme. David et ses sept fils périrent martyrs de leur foi[1].

L'impératrice Hélène, bravant la colère du sultan, se rendit sur le lieu du supplice, creusa elle-même une fosse et y ensevelit les restes mortels de son époux et de ses fils (1461).

Désireux de mettre à l'abri des attaques des Hongrois sa récente conquête, la Serbie, Mohammed tourna ses armes contre le voïvode de Valachie, Wlad le Bourreau. La férocité de ce prince lui avait valu, de la part de ses sujets, le nom de Drakul (diable) ; les musulmans l'appelaient Kazikli-Woda (le voïvode empaleur) à cause du supplice qu'il avait l'habitude de leur infliger.

Le trait suivant donnera au lecteur une idée suffisante du caractère de ce monstre : des envoyés du sultan ayant refusé de se découvrir devant lui, suivant l'usage, il leur fit clouer le turban sur la tête, en disant qu'il voulait les dispenser pour toujours d'une cérémonie qui leur était antipathique.

1. Le plus jeune des fils de David Comnène céda seul à la crainte et embrassa l'islamisme.

Une branche de la famille Comnène, issue des empereurs de Byzance, se réfugia en Corse : c'est à cette famille qu'appartenait par sa mère la femme du général Junot, duc d'Abrantès.

Ce ne fut point toutefois pour tirer vengeance de cet affront que Mohammed déclara la guerre au voïvode ; ses griefs étaient purement politiques.

Wlad se hâta de se soumettre et obtint un traité, regardé jusqu'en ces derniers temps comme la charte des droits de la Valachie.

Le sultan s'engageait pour lui et ses successeurs à défendre la Valachie contre toute agression, sans exiger autre chose que la suzeraineté de la principauté qui devait se gouverner par ses propres lois. Le voïvode devait être élu par l'assemblée des boyards et des évêques ; il conservait le droit de paix et de guerre, le droit de vie et de mort sur ses sujets, et n'était tenu à aucune responsabilité envers la Porte.

Les Valaques, sur le territoire ottoman, étaient exempts du karadj ; les Turcs n'avaient point le droit de s'établir en Valachie ; enfin le tribut était fixé à la somme annuelle de dix mille ducats (1460).

Ce traité était à peine signé que Wlad s'allia avec Mathias Corvin, fit empaler les envoyés du sultan, avec toute leur suite, « le pacha sur un pieu élevé, en signe d'honneur, » et envahit la Bulgarie.

Mohammed accourt avec cinquante mille hommes. Hors d'état de résister à ces forces énormes, Wlad se décide à faire la guerre de partisans. Une nuit, il surprend même le camp ottoman, et peu s'en faut qu'il ne s'empare du sultan. Enfin, après plusieurs mois d'une lutte acharnée sans trêve ni merci, le voïvode s'enfuit en Hongrie où Mathias Corvin le fit jeter dans les fers. Son frère Radoul, favori du sultan, lui succéda, mais fut réduit à la simple condition de pacha.

La Valachie était incorporée à l'empire (1462).

Quand le sultan arriva sous les murs de Bucarest, il vit les campagnes environnantes couvertes de cadavres : vingt mille musulmans étaient empalés. A ce spectacle, il laissa d'après le chroniqueur de cette guerre, échapper ces étranges paroles :

« Il est impossible de chasser de son pays un prince qui

fait de si grandes choses et qui a si bien employé ses sujets et sa puissance[1]. »

Partout les armes du sultan étaient victorieuses ; seul Scanderbeg, le rival de gloire d'Hunyade, avait arrêté la marche triomphale du Croissant. Depuis la mort de Murad II, la lutte n'avait pas discontinué, mais chaque nouveau combat ajoutait un nouveau nom à la liste déjà longue des victoires du héros épirote.

Hamza Pacha est battu et fait prisonnier par le neveu de Scanderbeg (1451) ; dans une seconde rencontre, quatre mille Ottomans mordent la poussière, avec leur chef tué de la main de Scanderbeg ; un corps de quinze mille hommes commandé par Moussa est complètement écrasé ; Iça Bey et Hamza Pacha réunissent leurs forces, mais leurs quarante mille hommes sont anéantis dans la plaine d'Alessio (1452-1460).

Le sultan avait besoin de la paix en Europe pour assurer le succès de l'expédition qu'il méditait contre Trébizonde ; il traita avec Scanderbeg, lui abandonnant l'Épire et l'Albanie (1461).

La guerre venait d'éclater entre le sultan et Venise, à propos de l'asile accordé par les habitants de Coron à un esclave fugitif du pacha d'Athènes ; Argos et Corinthe étaient tombés au pouvoir de Mahmoud Pacha (1462). Cédant aux instances de l'ambassadeur vénitien et du légat du pape, Scanderbeg rompit le traité, invoquant cette maxime peu honorable formulée par le légat Cesarini : « La parole donnée à un infidèle peut être violée sans scrupule » (1464).

Cette nouvelle lutte est pour Scanderbeg l'occasion de nouveaux triomphes. Cheremet Bey est battu ; Balaban Pacha est réduit à se sauver presque seul ; deux autres corps ottomans cernés dans les défilés des montagnes sont anéantis.

Mohammed marche lui-même contre l'Épire ; Sfetigrad

1. Drakul s'échappa au bout de quinze ans de captivité, rentra en Valachie et chassa Radoul du trône.
Il périt assassiné par un de ses esclaves (1479).

et Belgrad (Berat) tombent en son pouvoir, mais il est arrêté par la résistance de Croïa. Il s'en vengea en ordonnant le supplice de huit mille habitants du district de Chidna et laissa quatre-vingt mille hommes à Balaban Pacha pour presser les opérations du siège. Sans s'effrayer, Scanderbeg court à Younis Pacha qui arrivait à la tête d'une armée de secours, disperse ses troupes et le fait prisonnier ; Balaban est tué d'un coup de feu sous les murs de Croïa et son armée découragée se retire. Poursuivie par l'ennemie, enveloppée de tous côtés, elle ne parvient à s'échapper qu'au prix des plus grands efforts (1466).

Ce fut le dernier exploit de Scanderbeg : l'année suivante (14 janvier 1467) il meurt à Alessio à l'âge de 63 ans.

Avec Venise la guerre continuait : les escadres de la République ravageaient et brûlaient les côtes de l'empire : le sultan résolut de faire un coup d'éclat en s'emparant de Négrepont (ancienne Eubée). Mahmoud Pacha prit la mer avec une flotte de trois cents voiles, montée par soixante-dix mille combattants. Après cinq assauts furieux, la ville capitula, mais Mohammed, aveuglé par le désir de la vengeance, ternit sa gloire en faisant périr la garnison dans les supplices.

Les Vénitiens ne restaient pas inactifs, de leur côté ; une ligue ne tarda pas à se former entre la République, Naples, le pape et Ouzoum-Hassan, le plus puissant des princes turcomans.

Depuis cent cinquante ans, les princes de Karamanie ne cessaient de faire la guerre aux sultans, dès qu'ils les voyaient occupés en Europe ; c'était une épine au flanc de l'empire : Mohammed résolut d'en finir.

Ibrahim, prince de Karamanie, l'ennemi le plus invétéré de la race d'Osman, venait de mourir (1462). Le chagrin que lui avait causé la révolte de ses six fils légitimes avait fait descendre le vieux prince au tombeau. Il avait désigné pour son successeur son fils préféré Ishak, né d'une esclave ; mais sa volonté ne fut point écoutée et la guerre civile éclata entre les sept frères.

Le sultan profita de ces dissensions, pour saisir la proie

qu'il convoitait depuis longtemps, et le gouvernement de la Karamanie fut confié à son troisième fils, Mustapha.

Seule la ville de Selefké (Séleucie) parvint à se soustraire au joug ottoman : l'épouse d'Ishak-Bey s'y maintint, pendant que son mari cherchait un asile et un appui à la cour d'Ouzoum-Hassan. Mais la population regrettait ses anciens princes : un soulèvement éclata, et Roum-Mohammed-Pacha, cerné dans les défilés des montagnes de la Cilicie Pétrée, y perdit la moitié de son armée ; Isak-Pacha venge cet échec en battant Kaçim-Bey, frère de Ishak-Bey, et s'empare d'Ak-Seraï (Gersama) et des forts de Warkeny, Oudj-Hissar et Orta-Hissari (1468-1470). Alaïa se rend à Guédik-Ahmed-Pacha (1472) et le prince Kilidj-Hassan s'enfuit en Égypte. La mort d'Ishak-Bey détermine sa veuve à offrir au sultan les clefs de Sélefké. Guédik-Ahmed poursuivait sa marche victorieuse, mais l'approche d'Ouzoum-Hassan le force à se replier sur Konieh, et l'armée persane met le pays à feu et à sang. Vainqueur de la dynastie du Mouton-Noir, maître des contrées entre l'Oxus et l'Euphrate, Ouzoum-Hassan avait accueilli les princes de Karamanie et de Kastamouni. La flotte vénitienne, renforcée des galères du pape et du roi de Naples, sous le commandement de Pietro Mocenigo, après avoir saccagé Delos et Métélin, incendié Smyrne, débarquait un corps de troupes sur les côtes de la Karamanie, pour donner la main à Kaçim-Bey. Sélefké, Sighin, Kourko (l'ancien Corycus) se rendent à Mocenigo, qui les remet à son allié.

Dans ce danger, Mohammed rend la dignité de grand vézir à Mahmoud-Pacha, et lui confie la direction des opérations. Youssoudjé-Mirza et les fils d'Ibrahim, défaits par Mustapha, sont forcés de regagner précipitamment le Khorassan.

Néanmoins Ouzoum-Hassan avançait toujours ; Mohammed marche contre lui, à la tête de cent mille hommes (1472). L'avant-garde ottomane est battue à Sivas, mais cet échec est largement compensé par la brillante victoire d'Outlouk-Beli.

Mustapha, secondé par Guédik-Ahmed-Pacha, s'empare

d'Ermenak et de Minan : Ahmed, fils d'Ibrahim, se donne la mort pour ne pas tomber aux mains du vainqueur. Sélefké est prise par la trahison de la garnison. Mustapha meurt, au milieu de ses succès, au moment de se rendre maître de la forteresse de Deweli-Kara-Hissar; son frère Djem[1] lui succède dans le gouvernement des provinces conquises. Agé de 18 ans le jeune prince était doué de toutes les qualités qui peuvent séduire un peuple belliqueux. D'une adresse et d'une force peu communes, il excellait dans tous les exercices du corps. On conservait à Konieh la massue d'Ala-Eddin le Grand : bien peu de guerriers pouvaient la soulever, Djem la maniait comme il eut fait de l'arme la plus légère. Grand amateur des lettres, poète lui-même, il traduisait le poème persan Khorchid et Djemchid et composait des odes (*Ghazel*). Sous son gouvernement la Karamanie resta paisible et tranquille.

La soumission de la Karamanie fut le signal de la chute et de la mort de Mahmoud-Pacha. Fils d'un père serbe et d'une mère grecque, il n'était pas aimé du sultan qui supportait avec peine ce descendant des races vaincues, converti dès l'enfance et par force à l'islamisme Le caractère humain et généreux du ministre contrastait avec les cruautés du prince. La modération dont il avait fait preuve pendant la guerre de Bosnie et celle de Négrepont lui avait valu une première disgrâce. Il osa dire la vérité et censurer quelques actes blâmables de son souverain : sa perte en fut la conséquence. *Arrivé à la Porte*, comme il le dit lui-même dans son testament, avec *un cheval, un sabre* et *cinq cents aspres*, il était parvenu par ses talents à la charge la plus élevée de l'État.

Le conquérant de la Serbie, de la Bosnie, de Négrepont, le protecteur des savants, le bienfaiteur des pauvres, victime du despotisme ombrageux d'un maître dont l'orgueil exalté par la victoire ne pouvait souffrir la moindre contradiction, fut révéré par la population, comme un martyr. L'histoire impartiale a vengé sa mémoire et a inscrit en

1. Le Zizim des Occidentaux.

lettres d'or son nom au Panthéon de la gloire (1473).

Au printemps de 1474 Suleyman-Pacha, beylerbey de Roumélie, pénètre en Albanie et vient mettre le siège devant Scutari. Aux sommations du pacha, le gouverneur Lorédano répond fièrement : « Je suis Vénitien, et d'une famille où l'on ne sait pas ce que c'est de se rendre. Je conserverai Scutari ou je périrai. »

L'énergique résistance de Lorédano est couronnée de succès. Le Beylerbey se console de cet échec en dévastant la Carniole et la Dalmatie, puis court en Moldavie où Étienne refusait de payer le tribut consenti en 1457 par son prédécesseur Pierre Aaron.

Étienne IV, le plus grand prince que la Moldavie ait produit, venait de repousser victorieusement les Hongrois et les Polonais qui prétendaient à la suzeraineté du pays, quand cent mille Ottomans envahissent ses États. Sans s'effrayer, il réunit quarante mille hommes et écrase les musulmans à Racovitza, sur le lac Balaton (1475). Les prisonniers sont tous empalés. La fureur du sultan ne connut pas de bornes à cette nouvelle, mais, pour mieux assurer sa vengeance, il résolut d'attaquer la Moldavie de deux côtés à la fois et de lancer sur elle les Tartares du Kaptchak et de la Crimée.

Conquête de la Crimée (1476). Paix avec Venise (1477). Siège de Rhodes (1480).

Djenghiz-Khan, selon l'historien turc Petchevi, abandonna à son fils aîné Djoudji-Khan la souveraineté du Kaptchak, du pays des Ass, des Russes et des Mengri (?). A la mort du khan du Kaptchak, ses fils se disputèrent son héritage les armes à la main. Beret-Khan vainqueur de ses rivaux se convertit à l'Islam pour pouvoir lutter avec plus de chances de succès contre les Khans-Mongols, ses suzerains. Sous ses successeurs, le culte des astres reprit le dessus, mais Uzbeg-Khan assura la victoire définitive de la religion de Mahomet. La rivalité de Toktamisch-Khan et

d'Ourouz-Khan amena l'intervention de Tímour-Leng et l'invasion du Kaptchak par les Mongols. C'est alors que selon l'opinion généralement admise, un prince de la maison de Djenghiz-Khan, Dewlet-Gheraï[1] fonda la dynastie des khans de Crimée. Le nouveau khanat comprenait la presqu'île de Crimée, le Kouban, la Circassie et une zone de terrain s'étendant des bords de la mer Noire dans l'intérieur des terres, de la Moldavie jusqu'à Taganrok. Située entre le 46e et le 44e degré de latitude, cette zone avait dans sa largeur trente ou quarante lieues et comprenait de l'O. à l'E. le Yetitchekoule, le Dgamboyloug, le Yedesan et la Bessarabie. Cette dernière province ainsi que la presqu'île de Crimée était habitée par une population sédentaire ; les trois autres étaient peuplées par les Nogaïs, tribus de pasteurs, qui vivaient sous la tente. La constitution politique des Tartares représentait de grandes analogies avec celle de l'Europe féodale.

Aussitôt après la famille souveraine, venaient celles de Chirine, de Mansour, de Sedjoud, d'Arguin et de Baroun, qui fournissaient les cinq grands vassaux de l'Empire.

Ces anciens mirzas, descendants des compagnons de Djenghiz-Khan, formaient la haute noblesse, ils étaient toujours distingués des familles anoblies. Ces dernières, réunies sous le nom de Mirza-Capikouly (Mirza, esclave des princes), nommaient un bey pour les représenter et

1. « La tradition porte qu'un des grands vassaux dont le nom ne s'est pas plus conservé que l'époque de son crime, après avoir formé le projet d'usurper le trône de ses maitres, ordonna le massacre des princes Guenguisiens ; mais qu'un sujet fidèle, profitant du tumulte, eut l'adresse de soustraire à la connaissance des assassins un de ces princes encore au berceau, et qu'il confia ce trésor et son secret à un berger nommé Guéray, dont la probité était universellement reconnue.... Le prince avait atteint l'âge de vingt ans, quand la haine publique arriva au point de soulever les Tartares contre l'usurpateur. Le vieux berger, toujours plus considéré, vit naître la conjuration, anima les conjurés, présenta son souverain et le rétablit sur le trône de ses pères après la mort du tyran.... Le surnom de Guéray s'est conservé jusqu'à ce jour dans toute la succession des souverains tartares, ainsi que celui de *Tchoban* (berger). » (Baron de Tott)

siéger aux États, conjointement avec les cinq grands vassaux. C'était la famille de Koudalak qui jouissait du droit de fournir, dans le plus âgé de ses membres, le représentant de toutes les familles anoblies. Ces six beys composaient avec le suzerain le pouvoir suprême.

Afin d'empêcher le khan de profiter de l'éloignement des grands vassaux pour accroître son autorité à leurs dépens, le bey des Chirines représentait les cinq autres beys et avait comme le souverain son khalga, son nourradin, ses ministres. Ce chef de la noblesse tartare possédait le droit de convoquer les beys, si leur réunion, négligée par le khan, importait aux affaires publiques.

Dans la Crimée et dans la Bessarabie, les terres étaient partagées en fiefs nobles, en domaines royaux et en possessions roturières. Les premières étaient héréditaires, ne payaient aucune redevance et ne relevaient même pas de la couronne. Les secondes formaient le revenu de certaines charges ou étaient distribuées à titre de présent par le souverain.

A défaut d'héritier, au septième degré, les biens nobles revenaient au khan, en vertu du droit d'aubaine : et chaque mirza, dans son fief, jouissait des mêmes droits sur les biens roturiers. Les Nogaïs n'avaient point de ces distinctions de propriété territoriale ; les mirzas partageaient avec leurs vassaux la communauté du sol. Retirés, pendant l'hiver, dans les vallons habités par leurs hordes, ils percevaient, chacun dans son *aoul*[1], une redevance en bestiaux et en denrées. C'étaient eux qui répartissaient les terres arables entre leurs vassaux.

Le droit de corvée, établi en Crimée, n'existait point chez les Nogaïs, qui payaient seulement la dîme au gouverneur de la province.

Les sultans mis à la tête de ce gouvernement prenaient le titre des seraskers et étaient de véritables vice-rois.

La première dignité, celle de khalga, était toujours

1. Partie d'une horde qui comprend tous les tenanciers d'un même fief.

confiée par le khan à celui de ses parents dans lequel il avait le plus de confiance. Cette charge, conférée autrefois à l'héritier présomptif, donnait encore le droit de suppléer la souveraineté, dans le cas de la mort du khan, jusqu'à l'arrivée de son successeur.

Le khalga commandait en chef les armées et dans son apanage héritait, comme le khan, de tous les mirzas qui mouraient sans héritier au septième degré.

La charge de nourradin était également occupée par des sultans. Comme le khalga, le nourradin avait des ministres, mais dignitaires et fonctionnaires étaient sans emplois.

La troisième dignité, celle d'Or-Bey, prince d'Orkapy, ainsi que les gouvernements des frontières, étaient confiés, tantôt à des sultans, tantôt à des mirzas Chirines. La horde de Dgamboyloug, était gouvernée par un kaïmakam du roi qui remplissait les fonctions de serasker. Mais tandis que les autres gouverneurs commandaient toujours leurs troupes, même après leur réunion sous les ordres du khan, du khalga ou du nourradin, il remettait le commandement au général en chef. Il existait en outre deux dignités féminines ; celles d'Ala-Bey et d'Ouloukani, données toujours par le khan : la première, à sa mère ou à une de ses femmes ; la seconde, à l'aînée de ses sœurs ou de ses filles.

Plusieurs villages formaient l'apanage de ces princesses qui y rendaient la justice par le ministère de leurs intendants. Toutes les terres devaient le service militaire.

L'assemblée de grands vassaux fixait le chiffre de cavaliers que devait fournir chaque famille.

La justice était rendue gratuitement dans toute l'étendue de la Tartarie : les juridictions particulières la rendaient également gratis dans leurs districts. Le tribunal du suzerain recevait les appels des tribunaux particuliers.

Les Génois avaient compris l'importance de la Crimée : par la supériorité de leurs armes et de leur tactique, ils avaient conquis la presqu'île et soumis à leur joug les descendants de Djenghiz-Khan. Pour mieux tenir les Tartares dans la soumission, ils avaient favorisé l'ambition des prétendants : trois khans, élus à la fois, se disputaient les

lambeaux d'une royauté expirante et avilie, pendant que le souverain légitime Mengli-Ghéraï était prisonnier dans Mankoub.

Mohammed ne pouvait laisser à ses vassaux de Péra une position qui commandait le Bosphore ; aussi, à l'occasion de la guerre de Moldavie, il dirigea sur la Crimée une flotte de trois cents voiles. La conquête de la Crimée fut rapidement achevée par les Ottomans, Kaffa, Azof, Mankoub, furent enlevées sans pertes, et les Génois ne possédèrent bientôt plus un pouce de terrain. Mengli-Ghéraï, rétabli sur le trône, signa un traité qui soumettait à la Porte la nomination de ses successeurs. Le khan des Tartares n'échappait au joug des Génois que pour en subir un aussi pesant, mais moins humiliant. Chacun des princes de la famille régnante eut l'espoir de parvenir au trône par ses intrigues à Constantinople.

La flotte victorieuse se porta sur Akkerman, qu'elle enleva, et occupa les bouches du Danube, pendant que le sultan, à la tête de cent mille hommes, franchissait le fleuve. Etienne IV l'*athlète du Christ*) appelle en vain à son secours la Hongrie et la Pologne. Livré à ses propres forces, il ne désespère pas : reculant devant l'armée musulmane, il l'attire dans la forêt de Roboëni, la disperse et lui tue trente mille hommes (1476).

Les lieutenants du sultan n'étaient pas plus heureux. Ali-Bey et Iskender Michalogli étaient battus en Transylvanie par René et François Docy, et Mathias Corvin élu roi de Hongrie, assiégeait Semendria (1476).

Les négociations entamées par la sérénissime République avaient échoué, Andoine Lorédano, provéditeur de Venise, ravagea les côtes de l'Asie Mineure ; les armées ottomanes échouèrent devant Lépante. Croïa, après un blocus d'un an et une défense désespérée, fut forcée par la famine de capituler (1477). Selon son habitude, Mohammed viola la capitulation, et, sauf quelques prisonniers dont il espérait une grosse rançon, il fit trancher la tête à toute la garnison.

Venise achète la Paix. Siége de Rhodes.

Scutari est alors investi pour la seconde fois : pendant deux mois, la ville essuie un bombardement effroyable ; malgré la ruine de leurs remparts, les assiégés ne se découragent pas ; les Ottomans donnent en vain l'assaut, ils perdent douze cents hommes. Quelques jours plus tard, une nouvelle attaque a le même résultat : l'élite de l'armée assiégeante avait péri, le sultan donne le signal de la retraite en s'écriant avec douleur : « Pourquoi faut-il que j'aie jamais entendu prononcer le nom de Scutari ! » (1478). Mais Venise était à bout de forces : elle accepta les conditions du sultan et lui céda Scutari. Les habitants évacuèrent la ville, librement, grâce à la précaution qu'ils avaient eue de se faire donner des otages par les musulmans (janvier 1479). Avec le traité de paix fut signé un traité d'alliance entre le Grand Seigneur et la République : le sultan s'engageait à aider cette dernière contre ses ennemis. Selon l'expression méprisante de l'historien musulman, il soutenait « *les chiens contre les porcs* et *les porcs contre les chiens* ». Libre de tout souci, Mohammed tourna toutes ses forces contre la Hongrie.

Au commencement d'octobre (1479), quarante mille hommes, sous le commandement de douze pachas, envahissent la Transylvanie. Mais chacun des généraux ottomans voulait commander en chef, nul ne voulait obéir ; ces tiraillements dans le commandement portèrent leurs fruits. Etienne Batory, voïvode de Transylvanie, et le comte de Temesvar, général de Mathias Corvin, défirent les musulmans dans la plaine de Kenger-Mesir. Les vainqueurs se souillèrent des cruautés les plus grandes : sur les corps palpitants des musulmans, on dressa des tables où le vin coula à flots ; enivré de sang et de vin, le comte Kiniz de Temesvar prit un cadavre entre ses dents et exécuta ainsi une danse guerrière. Le lendemain, pour célébrer les funérailles de Batory, mort dans les bras de la victoire, il fit

élever des pyramides avec les cadavres des vaincus et égorgea tous les prisonniers sur son tombeau (13 octobre 1479).

Cet échec ne découragea pas les musulmans dont les hordes ravagèrent, l'année suivante, la Styrie, la Carinthie et la Carniole, pendant que le sultan Mohammed s'emparait des États de Boudak qui régnait sur une partie de l'ancienne Cappadoce (1480). Ce fut la dernière expédition du conquérant en Asie ; désormais l'Europe attira toute son attention.

Guédik-Ahmed s'empare de Zante et de Saint-Maure et le sultan conçoit la pensée audacieuse de conquérir l'Italie. Venise, en guerre avec Ferdinand le Catholique, l'excite à envahir la Pouille et la Calabre, anciennes possessions de l'empire d'Orient jusqu'au dixième siècle. Se prétendant l'héritier des Césars de Byzance, Mohammed investit Otrante et l'emporte d'assaut (14 août 1480), pendant que Messih-Pacha faisait voile vers Rhodes, avec mission d'en chasser les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Créé lors des croisades, pour veiller à la défense des lieux saints, l'ordre militaire et religieux des Hospitaliers de Saint-Jean avait reçu du pape l'île de Rhodes, après la perte de la Palestine. Fidèles aux statuts de l'Ordre, les chevaliers n'avaient cessé de combattre les musulmans ; leurs galères avaient, plus d'une fois, porté la terreur et la dévastation sur le littoral ottoman. C'était un ennemi irréconciliable qu'il fallait écraser. Le 23 mai, une flotte ottomane, forte de cent soixantes voiles, parut devant Rhodes, et Messih-Pacha débarqua au pied du mont Saint-Étienne, à l'orient de la ville. Les travaux du siège, dirigés par un transfuge allemand, connu sous le nom de maître George, furent vigoureusement poussés. Le grand-maître, Pierre d'Aubusson de La Feuillade, n'avait rien négligé pour mettre la place en état de bien recevoir l'ennemi. Tous les membres de l'Ordre étaient accourus à la défense du boulevard de la chrétienté, et tous avaient fait le serment de s'ensevelir sous les ruines de la ville, plutôt que de se rendre.

Après deux mois de siège, Messih-Pacha se résolut à

donner un assaut général : il échoua. L'armée ottomane avait perdu neuf mille hommes tués et quinze mille blessés ; le pacha, la rage au cœur, ramena les débris de ses troupes à Constantinople, où l'attendait une disgrâce éclatante.

Quelques mois après, Mohammed expirait subitement à Maltépé (2 mai 1481).

Le sultan pouvait mourir content ; il avait réalisé le rêve de tous les bons musulmans : Constantinople était la capitale de l'Islam. Les empires grecs de Byzance et de Trébizonde étaient détruits ; la Serbie et la Bosnie annexées ; l'Albanie et l'Épire enfin subjuguées, et l'Asie Mineure entière réunie sous le même sceptre. L'Albanie, il est vrai, était plutôt soumise de nom que de fait : divisée en clans comme les Highlands d'Écosse, elle avait su garder une sorte d'indépendance féodale.

Les clans se gouvernaient d'après leurs propres lois et leurs usages nationaux, ils ne devaient que le service militaire et un léger tribut. La puissante tribu des Mirdites, le clan le plus considérable de l'Albanie, garda le libre exercice de son culte ; à côté des troupes ottomanes marchant sous l'étendard du croissant, ils combattaient à l'ombre de la croix latine.

La péninsule balkanique était conquise, la croix ne flottait plus que sur Belgrade, possession de la Hongrie, sur les quelques villes et les îles occupées par les Vénitiens et sur les sommets neigeux de la Tsernagora.

Le Kanoun-Namé : Les Ulémas.

Comme guerrier, Mohammed n'a rien d'extraordinaire : il dut ses conquêtes au nombre de ses soldats, ou à la faiblesse et à la lâcheté de ses ennemis ; mais, comme législateur, il a droit à une place à part parmi les autres monarques ottomans. Avant lui, les Osmanlys étaient plutôt une armée qu'une nation ; ce fut lui qui régularisa leurs institutions et les fixa.

Son code, le *Kanoun-Namé* (loi fondamentale), divisé en trois parties, traite de la hiérarchie des grands, des cérémonies, des amendes et du produit des emplois.

Le nombre mystique *quatre* est pris pour base de la hiérarchie gouvernementale, en l'honneur des quatre anges qui portent le Koran, et des quatre khalifes, disciples de Mahomet.

L'État est assimilé à une tente; le gouvernement en est la *porte* ou la partie la plus en vue. Les quatre soutiens de la Sublime-Porte sont les quatre premiers dignitaires de l'empire : le Vézir, le *Kazi-Asker* (juge de l'armée), le *Deflerdar* (ministre des finances) et le *Nichandj*, (secrétaire pour la signature du sultan). Le nombre des vézirs était fixé à quatre, mais le grand-vézir était de beaucoup le plus important; c'était à lui qu'était confié le sceau de l'État, insigne de la dignité suprême: il avait le droit de tenir, chez lui, un divan particulier qu'on appelait la Haute-Porte, où l'on traitait les affaires de détail Les kaziaskers, au nombre de deux, un pour l'Europe, un pour l'Asie, nommaient à tous les emplois de juges et de professeurs, sauf quelques places privilégiées dont le grand-vézir se réservait la collation.

Le nichandji apposait le toughra sur les diplômes, les préparait et les revisait. Cette fonction devint plus tard honorifique, toutes ses attributions ayant passé au *reïs-effendi* ou secrétaire d'État.

Après ces dignitaires venaient les chefs de l'armée : l'agha des janissaires, qui était en même temps préfet de police de Constantinople; les aghas des sipahis et des autres corps de cavalerie; le *topdji-bachi*, général de l'artillerie; les chambellans, les écuyers, etc.... C'étaient les aghas extérieurs. Les grands officiers du sérail : le *kapou-agha* (chef des eunuques blancs); le *kyslar agha*, (chef des eunuques noirs, agha des filles); le *bostanji-bachi* (chef des jardiniers), le *tchaouch-bachi* (chef des messagers d'État), etc., composaient les aghas intérieurs.

Des beys, pachas à une queue, gouvernaient les provinces; les beylerbeys, pachas à deux queues, levaient les impôts et rassemblaient, sous leur bannière (sandjak), les

possesseurs de fiefs dont les noms étaient inscrits sur les registres du Defterdar.

Mohammed fit ajouter, en face des noms, la valeur des domaines, afin de régler, proportionnellement, leurs redevances. Les douanes, les mines, les amendes et les tributs composaient le reste des revenus du fisc.

La partie la plus importante de la législation du Conquérant fut l'organisation du corps religieux et judiciaire, connue sous le nom de chaîne des ulémas. « Les prêtres proprement dits, c'est-à-dire les desservants des mosquées, les crieurs de la prière, les imams et les prédicateurs, ne jouissent peut-être dans aucun état de moins d'influence que dans l'empire ottoman ; le corps enseignant, au contraire, a une importance et une autorité dont on ne voit pas d'exemple ailleurs, la Chine exceptée[1]. »

Les ulémas ne sont pas une caste sacerdotale, c'est un corps savant et lettré où se recrutent exclusivement les premiers fonctionnaires civils, les magistrats, les docteurs, les professeurs. La chaîne des ulémas comprend les professeurs et les étudiants, les fonctionnaires et les candidats. Les premiers sortent, tous, des écoles supérieures (*médressés*), où l'on enseigne la grammaire, la syntaxe, la logique, la rhétorique, la métaphysique, la géométrie, l'astronomie, la jurisprudence et la théologie, deux sciences qui n'en font qu'une chez les musulmans.

Les candidats passent par les degrés successifs de *thalebs* (étudiants), de *damischmends* (doués de science) et de *moulazims* (préparés). Le grade de damischmend suffit pour obtenir les places d'imams, de juges inférieurs (*naïbs*), ou de professeurs dans les écoles primaires; celui de moulazim permet d'aspirer aux emplois de *mouderris* (professeur) de médressé, de mollahs, et aux hautes charges de la magistrature. Pour être admis dans ce dernier corps, il faut encore sept années d'études, après lesquelles les moulazims passent un nouvel examen, à la suite duquel ils sont reçus mouderris.

1 Hammer.

La classe des mouderris comprend dix degrés qui ne peuvent être parcourus que successivement, et toujours par ordre d'ancienneté. Chaque passage d'un degré à l'autre exige un nouveau diplôme (*Ronous*). Parvenus au grade de Suleymanie, les ulémas passent par ordre d'ancienneté, de la liste des mouderris sur celle des *mollahs*.

Ce corps est divisé en six classes : la dernière est celle des *makkredj*, mot qui indique leur origine de l'ordre des mouderris et leur réception dans celui des mollahs.

La magistrature ottomane est partagée en cinq ordres distincts par le rang, les prérogatives et les attributions.

Au premier ordre appartenaient le *sadr-roum* ou kazi-asker de Roumélie, le *sadr-anatoly* ou kazi-asker d'Anatolie, l'*istambol-kadissy* ou juge de Constantinople, les mollahs de Galata, de Scutari et d'Eyoub, etc.

Sous les deux premiers sultans, il n'y avait qu'un kadi dans la capitale ; il n'avait d'autre prérogative qu'une simple prééminence sur ceux des provinces.

Murad I institua la charge de kazi-asker pour le célèbre Kara-Kkalil-Djendereli, et soumit les ulémas à sa juridiction.

Mohammed II, sur le conseil du grand-vézir, Karamani-Pacha, jaloux du crédit du kazi-asker, Massinissa Tchelebissy, scinda cette charge en deux (1480)[1]. Les deux nouveaux fonctionnaires portèrent le titre collectif de *Sadreinn*, c'est-à-dire les deux magistrats par excellence : le premier conserva sous sa juridiction les provinces européennes ; le second exerça les mêmes pouvoirs sur les provinces asiatiques.

Mohammed II partagea aussi entre eux la judicature presque entière de Constantinople : toutes les causes des musulmans furent du ressort du sadr-roum ; celles des non-musulmans du ressort du sadr-anatoly.

La nature et l'étendue de ces fonctions excitèrent bientôt l'envie et provoquèrent les murmures des quatre autres magistrats de Constantinople : l'istambol kadissy, le mol-

1. Sad-ed-Din effendi, *Annales*.

lah de Galata, le mollah de Scutari et le mollah d'Eyoub. Le premier résultat de cette inimitié fut de faire perdre à la nouvelle cour les droits et avantages qui lui avaient été attribués; mais les sadr-roum ne tardèrent pas à regagner le terrain perdu.

Au dix-septième siècle, tandis que la magistrature du sadr-anatoly était de plus en plus restreinte, jusqu'à être annihilée, la juridiction du sadr-roum parvenait au degré le plus éminent. Le sadr-roum connaît de toutes les causes en général; c'est à lui que le grand-vézir renvoie presque toutes les affaires civiles et criminelles, examinées provisoirement au Divan. Il est maître d'évoquer à son tribunal toutes les causes, encore pendantes dans les autres tribunaux de la capitale ; il a le droit de faire mettre les scellés, après décès, chez tous les citoyens d'une condition supérieure, mahométans ou non. Mais sa plus brillante prérogative est celle de statuer sur tous les procès qui regardent les biens domaniaux, les créances de l'État et le fisc.

Le kazi-asker a six substituts principaux sur qui roulent presque toutes les affaires :

Le *teskeredjy*, le *rousnamtschedjy*, le *matlabdjy*, le *tatbikdjy*, le *mektoubdjy*, le *kehaya*.

Le premier est le chef du bureau chargé de l'expédition des brevets des kadis des provinces et des provisions des expectants moulazims.

Le second dirige le bureau, d'où émanent les brevets de pension et les lettres d'attache des ministres du culte.

Le troisième a sous sa garde la liste de kadis des provinces qu'il est tenu de communiquer aux candidats; c'est lui qui fait au kazi-asker un rapport sur les places vacantes et lui présente les plus anciens candidats.

Le quatrième est le dépositaire du sceau de tous les kadis ; le cinquième est chargé de la correspondance avec toutes les magistratures qui relèvent du tribunal du kazi-asker ; le sixième est une sorte d'intendant, chargé des finances.

En outre, le sadr-roum a trois vicaires uniquement préposés aux fonctions judiciaires : le *cheriyati*, qui juge,

en dernier ressort, les causes les moins importantes ; le *cassam*, de qui dépendent les procès relatifs aux successions ; le *wekayi-kiatiby*, sorte de greffier, qui assiste à toutes les audiences du kazi-asker et rédige les demandes et les défenses des parties et en présente le résumé sur lequel le jugement est rendu.

L'istambol-kadissy est le juge ordinaire de Constantinople ; il a, en outre, sous sa surveillance, le commerce, les arts, les manufactures et les vivres de la capitale. Pour ce dernier objet, il a trois substituts : l'*oun-capan-naïby*, pour inspecter les denrées ; le *yagh-capan-naïby*, pour inspecter l'huile et le beurre ; l'*ayak-naïby*, pour inspecter les poids et mesures, veiller aux prix et à la qualité des comestibles.

Les mollahs de la Mecque et de Médine viennent ensuite dans l'ordre hiérarchique ; puis les mollahs d'Andrinople, de Brousse, de Damas. Ces trois derniers magistrats sont égaux en rang, et d'une de ces charges ils peuvent passer à celles de Médine ou de la Mecque.

Les mollahs de Galata, de Scutari, d'Eyoub, de Smyrne, d'Alep, de Yénischehir (Larisse) et de Salonique forment la classe inférieure des magistrats de premier ordre.

Tous ces offices étaient inamovibles ; ce ne fut que vers la fin du dix-septième siècle que l'État décréta leur amovibilité et les rendit annuels.

Les kazi-askers et l'istambol-kadissy sont les seuls qui reçoivent leur investiture au palais du grand-vézir et en sa présence ; ils sont membres du grand conseil. Les kazi-askers, en outre, assistent au Divan du sérail sur le banc même du grand-vézir, assis à la gauche ; enfin ces deux magistrats suprêmes et l'istambol-kadissy ont l'avantage de pouvoir réunir à leur dignité celle de *nakib-ul-eschraf*, qui confère le commandement absolu sur tous les émirs, descendants du prophète. Cette dernière dignité est perpétuelle et n'a rien de commun avec l'exercice de la magistrature ; elle donne à celui qui en est revêtu le pas sur tous les grands de l'empire à la solennité publique du *Biath*' et et dans les deux fêtes du *Baïram*.

Le nakib-ul-eschraf partage avec le mufti les principales fonctions dans la cérémonie du sabre, qui remplace, depuis Mohammed II, le couronnement ; il est le premier gardien des reliques du prophète et particulièrement du *sandjak-chérif*, l'oriflamme-sacrée, qu'on n'envoie au feu qu'à la suite du padischah ou du grand-vézir. Enfin il exerce sur tous les émirs[1] l'autorité d'un préfet de police : lui seul a le droit de prononcer contre eux des peines afflictives, et c'est dans son conak qu'ils subissent le châtiment infligé ; lui seul a le droit de faire mettre à exécution les jugements rendus contre eux.

A ce premier ordre de la magistrature appartiennent encore cinq des grands officiers du sérail : le *khodja* ou précepteur du sultan ; le *hekim bachi*, premier médecin ; le *munédjim-bachi*, chef des astrologues ; les *hunkars-imâmy* ou aumôniers du sérail.

Les mollahs de Mar'asch, Bagdad, Bosna, Sofia, Belgrade, Kutahia, Konieh, Philippopoli composent la classe des magistrats du second ordre, qui ne compte généralement pas plus de soixante-dix membres.

Le titre de mollah, adopté dans l'empire après la création du second kazi-asker, n'appartient qu'aux magistrats du premier ordre ; c'est improprement qu'on donne cette qualification à ceux du second ordre : leur vraie dénomination est celle de *menassib-dewriyé*. Les magistrats du troisième ordre, *mufettisch*, occupent cinq tribunaux : trois à Constantinople, un à Brousse, un à Andrinople ; ils ne jugent que les procès relatifs aux biens *vakoufs*. Dans les autres villes, sauf Médine et la Mecque qui relèvent d'un des tribunaux de Constantinople, ce sont les mollahs, les kadis et les naïbs qui prononcent en dernière instance sur les contestations relatives aux biens *vakoufs*.

Les kadis ou juges ordinaires des villes inférieures composent le quatrième ordre. Ce corps est partagé en départements :

1. Ce nombre est très considérable ; au dix-huitième siècle, d'Ohsson l'évaluait à un trentième de la population.

1° Celui de Roumélie ou villes d'Europe, qui comprend cent quatre-vingt-dix-sept kadis divisés en neuf classes;

2° Celui d'Anatolie ou villes d'Asie, qui comprend deux cent vingt-trois kadis divisés en dix classes.

Ces fonctions ont une durée de dix-huit mois; les kazi-askers ont la nomination de toutes ces judicatures; chacun dans son ressort a le droit de conférer à vie quelques-unes de ces charges, lorsqu'il s'agit d'un candidat remarquable par son âge, ses vertus et ses talents.

Les juges inférieurs qui composent le cinquième ordre portent le nom de *naïbs*, c'est-à-dire vicaires, et, en effet, ils ne sont que les substituts des kadis et des mollahs.

Cet ordre comprend cinq classes :

1° Les *kazah-naïbs*, juges des bourgs, des villages composant la division territoriale connue sous le nom de *kazah*, et qui ressortissent à la juridiction d'un mollah ou d'un kadi;

2° Les *bab-naïbis* (substituts des mollahs du premier et du second ordre);

3° Les *mollahs-wekilys* (qui suppléaient les mollahs dans leurs absences;

4° Les *kadis-wekilys* (substituts des kadis);

5° Les *arpaliks-naïbis* (juges de canton).

Ces différentes classes ne donnent à leurs membres aucune prééminence; elles sont toutes égales.

Ces magistrats sont inamovibles, bien que leurs offices soient à la collation des kazi-askers, qui ont soin de se réserver une part des bénéfices.

Outre les juges ordinaires, il y en a deux extraordinaires : le *malemel-kadissy* et l'*ordou-kadissy*. Le premier accompagne la caravane des pèlerins depuis Damas jusqu'à la Mecque; le second suit l'escadre destinée tous les ans à croiser dans l'Archipel.

En temps de guerre on crée un autre *ordou-kadissy* pour remplir les fonctions de grand prévôt de l'armée, il marche avec le grand-vézir. Nommé par le cheïkh-ul-islam choisi généralement parmi les premiers mollahs, il reçoit l'investiture au palais du grand-vézir comme les trois pre-

miers magistrats. Il est, en quelque sorte, le délégué des kazi-askers qui ne quittent la capitale que lorsque le sultan prend lui-même la direction des opérations militaires.

L'appel est inconnu dans la législation du Kanoum-Namé.

« *Lorsqu'une cause juridique est légalement examinée, discutée et jugée, peut-elle être de nouveau portée en justice? Non*[1] ! »

Les magistrats sont, en même temps, notaires et officiers de l'état civil.

Les tribunaux n'ont ni conseillers, ni assesseurs.

« Un greffier, *wekayi- kiatiby*, assiste aux plaidoyers, la plume à la main, pour tenir registre des faits et moyens des parties ; le plus souvent c'est lui qui dirige la procédure et détermine le jugement des magistrats.... Les causes se plaident par les parties elles-mêmes ou par des procureurs fondés ; la déposition de deux témoins sert de preuve complète tant au civil qu'au criminel[2]. »

Les muftis formaient un corps d'un peu plus de deux cents docteurs ou jurisconsultes, dont l'unique occupation était de délivrer des *fetwas* à ceux qui ont besoin de consulter la loi sacrée sur la doctrine, la morale ou la jurisprudence civile et criminelle. Il n'y en avait jamais qu'un dans chaque ville principale, et celui qui résidait auprès du souverain avait la prééminence sur les autres.

Dans la capitale, comme dans les provinces, ils ne venaient, dans l'ordre hiérarchique, qu'après les kadis. Mais aussitôt après la prise de Constantinople, Mohammed II donna les deux charges de mufti et de kadi de la capitale à Djelal-Zadé-Kidir-Bey-Tchélébi, le décora du titre de *cheïkh-ul-islam* (ancien de l'islamisme), et, entre autres prérogatives, soumit à sa juridiction tous les muftis des provinces.

A la mort de Kidir-Bey-Tchélébi, Feramouz-Zadé-Khosrew-Mohammed-Effendi réunit sur sa tête les dignités

1. Fetwa du mufti, Behhdjé Abd'ullah effendi.
2. D'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman.*

de cheïkh-ul-islam, d'istambol-kadissy, de mollah de Galata et de Scutari (1459). Des raisons particulières le portèrent à se démettre de ses fonctions (1472). Le sultan, séparant alors les charges de mufti et de kadi, donna la première à Abd-ul-Kérim-Effendi. L'autorité du mufti, appuyée sur la religion, ne tarda pas à devenir toute-puissante, et souvent leurs fetwas balancèrent le pouvoir despotique des sultans.

Ce corps si fortement constitué, œuvre surtout du grand-vézir Mahmoud, n'a pas peu contribué à maintenir les Ottomans immobiles au milieu des progrès universels, réalisés sous leurs yeux; c'est à lui qu'il faut imputer le fanatisme religieux, l'attachement servile à la lettre, et le respect aveugle de la tradition qui repousse toute transformation.

La deuxième partie du Kanoum-Namé érige en principe et en loi le fratricide : « Les Ulémas ont déclaré ceci permis : quiconque de mes illustres fils et petits-fils arrive au pouvoir suprême, peut faire mourir ses frères pour assurer le repos du monde. »

Mohammed avait prêché d'exemple : son premier acte, en montant sur le trône, avait été d'ordonner le supplice de son frère, encore à la mamelle.

La troisième partie règle le prix du sang : un meurtre se cote trois mille aspres; un œil crevé, mille cinq cents; une blessure à la tête, trente, etc. C'est la police qui est chargée de la perception de cet impôt. Avec les ordonnances de Suleyman le Magnifique, le Kanoum-Namé forme toute la législation civile des Ottomans.

En s'établissant dans l'Empire byzantin, les Turcs laissèrent subsister presque toutes les lois, les mœurs, les coutumes, les cérémonies, l'étiquette fastueuse, le système administratif, financier et municipal du Bas-Empire.

Loin de chercher à s'assimiler les traditions de la civilisation grecque et romaine en les appropriant à leur caractère, à leurs habitudes et à leur religion; loin d'essayer de fondre les vaincus dans la race conquérante, pour arriver à l'unité et ne former qu'une nation, les vainqueurs ne

songerent qu'à marquer davantage la ligne qui les séparait de leurs sujets, tout en acceptant en bloc la législation raffinée, despotique, vénale et corruptrice des Byzantins.

« En même temps qu'ils adoptaient, dans son esprit, sinon dans tous ses détails, le système d'impôt en vigueur chez les Grecs, ils reconnaissaient les privilèges des grands feudataires de la Bosnie et de l'Albanie ; enfin ils instituaient eux-mêmes peu à peu, sous le nom de beylicks, de vastes fiefs, fondés sur le servage des paysans et qui encourageaient les sipahis possesseurs de timars et de ziamets à transformer leur droit de dîme en un droit de propriété sur la terre et les personnes[1]. »

Du reste, depuis deux siècles, vainqueurs et vaincus s'étaient assez mêlés pour que les mêmes passions, les mêmes vices fussent devenus leur apanage.

Les armées ottomanes étaient remplies de chrétiens, soit convertis par force à l'islamisme, soit servant à titre d'auxiliaires; une grande partie des vézirs, des généraux était d'origine chrétienne; tous les administrateurs, scribes, collecteurs, envoyés étaient des Slaves ou des Grecs.

« C'était une maxime d'État chez les Osmanlys, dit Hammer, qu'il fallait être fils de chrétien pour parvenir aux plus hautes dignités de l'empire. »

Aussi un historien a-t-il dit avec raison : « Le peuple turc s'est formé comme se formaient autrefois les janissaires, qui étaient en cela l'image de la Turquie, en se recrutant dans les populations grecques, slaves, albanaises, bulgares, auxquelles la violence imposait l'apostasie. Que si la puissance ottomane foula aux pieds tant de nations, ce résultat ne doit pas être attribué au caractère indolent et grossier de la race turque, mais à l'esprit de finesse et d'adresse qui caractérise les peuples grecs et slaves, à l'intrépidité des Albanais et des Dalmates, à la persévérance des Bosniaques et des Croates; en un mot, à la valeur et au talent des habitants mêmes des pays conquis[2]. »

1. Desprès, *les Peuples de la Turquie.*
2. Ranke, *Histoire de la révolution serbe.*

CHAPITRE V

BAYEZID II ET SELIM Ier (1481-1520)

Djem et Bayezid (1495). — Guerres avec l'Égypte, la Hongrie et Venise. Mort de Bayezid (1512). — Selim Ier et Schah-Ismael Conquête du Kurdistan (1515). — Conquête de l'Égypte (1517). Mort de Selim (1520).

Djem et Bayezid.

La loi appelait au trône le fils aîné du sultan, Bayezid, mais le grand-vézir Mohammed-Karamani avait conçu le projet de changer l'ordre de la succession au profit du fils cadet, Djem, dont les brillantes qualités l'avaient séduit. Pour arriver à ses fins, il cacha la mort de l'empereur et fit conduire à Constantinople, dans un char couvert, la dépouille mortelle du souverain. Le bruit fut répandu que le sultan allait prendre des bains afin de rétablir sa santé délabrée par les fatigues de la guerre. Djem reçut avis d'arriver, en toute hâte, dans la capitale ; les ports de Constantinople et des villes du littoral asiatique furent fermés pour empêcher toute communication entre Stamboul et l'armée. Ces précautions éveillèrent les soupçons des janissaires : cette milice turbulente prend aussitôt les armes et marche sur Constantinople. La ville est livrée au pillage et le grand-vézir assassiné.

Bayezid, accouru en toute hâte d'Amassia avec quatre mille cavaliers, est contraint de subir les exigences des mutins : il a la faiblesse de leur sacrifier son ministre Mustapha et de leur donner une augmentation de solde, à titre de don de joyeux avènement.

Cependant Djem revendiquait le trône, sous le prétexte spécieux que Bayezid, né avant que Mohammed fût empe-

reur, devait être regardé comme fils d'un particulier. Les janissaires, commandés par Aïas-Pacha, furent battus sous les murs de Brousse qui ouvrit ses portes au prétendant. Les deux frères se rencontrèrent dans la plaine de Yeni-Schehir : trahi par Yacoub, Djem, malgré sa bravoure, dut céder la victoire à Bayezid et chercher un refuge à la cour de Kaïtbaï, le sultan mameluk du Caire.

Les sollicitations de Kaçim-Bey, de Mahmoud, sandjakbey d'Angora, et des princes tributaires de la Porte le décidèrent à en appeler de nouveau au Dieu des batailles. Cette seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la première; Mahmoud est battu à Angora par Suleyman-Pacha, gouverneur d'Amassia, et Djem, abandonné par ses troupes, est forcé de se réfugier dans les montagnes de la Cilicie Pétrée. Sur le conseil de Kaçim-Bey, le prétendant se résout à aller demander un asile aux chevaliers de Rhodes. Il fut reçu avec de grands honneurs; mais bientôt arrivèrent des ambassadeurs de Bayezid chargés de conclure la paix avec le grand maître.

Par une clause secrète, le sultan s'engageait à payer annuellement aux chevaliers une somme de quarante-cinq mille ducats, à condition qu'ils retinssent son frère prisonnier. Le honteux marché ne rencontra pas de difficultés, et Djem fut envoyé en France et enfermé dans la tour de Bourganeuf, une des commanderies de l'Ordre. Livré ensuite à Innocent VIII (1489), le prince musulman languit trois années à Rome, pendant lesquelles Bayezid essaya plusieurs fois de le faire assassiner. Quand Alexandre Borgia succéda sur le trône pontifical à Innocent VIII, le malheureux Djem fut de nouveau l'objet d'un trafic. Alexandre VI offrit à Bayezid de garder éternellement son captif, en échange de quarante mille ducats par an; ou de le faire mourir, moyennant la somme de trois cent mille ducats, une fois payée.

Pendant cette infâme négociation, Charles VIII avait envahi l'Italie, Rome avait dû ouvrir ses portes, et le pape, assiégé dans le château Saint-Ange, lâcher sa proie.

Nourri de la lecture des romans de chevalerie, le jeune

roi rêvait la conquête de l'empire d'Orient. Un fils de Thomas Paléologue lui avait rendu ses droits au trône de Byzance. Le grand maître de Rhodes devait prendre le commandement de l'armée ; les rois d'Écosse, de Hongrie, de Pologne avaient promis leur concours ; l'Albanie, l'Épire et la Macédoine, travaillées par des agents habiles, étaient prêtes à se soulever ; les Mirdites et l'archevêque de Durazzo étaient à la tête de la conjuration. Djem devait servir, dans la pensée des conseillers du roi de France, à diviser les forces musulmanes en réveillant la guerre civile.

Instruit du danger qui le menaçait par la trahison des Vénitiens, Bayezid accepta les offres du Borgia. Le prix du sang fut scrupuleusement payé et Djem mourut empoisonné à Naples (24 février 1495). Quant à la conjuration, le sultan l'éteignit dans le sang de quarante mille chrétiens, et, bientôt, la mort de Charles VIII le délivra de ses dernières inquiétudes.

Une fois maître de l'empire par la défaite et la fuite de son frère, Bayezid avait repris les desseins de son père sur l'Italie. Boccolino tyran d'Osimo, dans la Marche d'Ancône, traqué par le pape Innocent VIII, appela les Ottomans et offrit à Bayezid la suzeraineté d'Osimo. L'intervention de Laurent de Médicis fit échouer ce projet ; Boccolino, arrêté à Milan, fut pendu sans jugement, et sa mort empêcha les musulmans de s'établir dans les États de l'Église. Les négociations du sultan avec les Vénitiens n'avaient pas un meilleur résultat ; il avait demandé, pour ses flottes, le droit de stationner dans le port de Famagouste tant que durerait la guerre avec l'Égypte. Le Sénat, peu soucieux de laisser un pareil hôte s'établir sur le territoire vénitien, déclina l'offre, sous prétexte de la paix qui régnait entre la République et le souverain égyptien (1487).

L'hospitalité accordée à Djem par le sultan d'Égypte avait porté le monarque ottoman à commencer la lutte sanglante qui devait finir sous le règne de son fils, Sélim Ier, par la conquête du pays des Pharaons et la ruine de la dynastie des sultans mamelucks.

Guerres avec l'Égypte, la Hongrie et Venise. Mort de Bayezid (1512).

Pour arrêter les incursions des Turcomans de la tribu d'Utch'Ok, sujets du prince de Ramazan, les Égyptiens avaient occupé quelques forteresses situées près de Tarsous et d'Adana (1485). Bayezid donna l'ordre au gouverneur de la Karamanie, Kara-Gheuz-Pacha, de les en déloger. Pendant que Kara-Gheuz s'avançait dans les défilés du Taurus, Ouz-Bey et le gouverneur d'Alep s'emparaient de Tarsous et d'Adana, tandis que Mohammed, petit-fils de Kaçim-Bey, soulevait la Karamanie : une armée ottomane, sous les ordres d'Hersek-Ahmed-Pacha, était écrasée.

Le grand-vézir, Daoud-Pacha, rétablit un moment les affaires : la Karamanie fut pacifiée et les tribus de Warsak et de Torghoud sévèrement châtiées (1487). Mais une nouvelle victoire remportée par Ouz-Bey sur Ali-Pacha (1488) inaugura une nouvelle ère de désastres pour les armes ottomanes. Le sultan se décida alors à signer la paix, abandonnant aux Égyptiens les villes tombées en leur pouvoir (1491).

Il fallait effacer la honte de ces revers : un triomphe éclatant sur les chrétiens pouvait seul rendre aux Osmanlys leur prestige. La mort de Mathias Corvin et l'anarchie qui en résulta en Hongrie firent concevoir à Bayezid II l'espoir de pouvoir se rendre maître de Belgrade.

Khadim-Suleyman-Pacha envahit la Hongrie pendant qu'un corps d'observation bloquait Belgrade, la ville devant laquelle avaient échoué Murad II et Mohammed-el-Fathy. Le pacha essuya un échec complet dans sa double tentative ; battu dans les montagnes de la Transylvanie, il fut obligé de repasser précipitamment le Danube et de lever le siège de Belgrade en abandonnant tous ses approvisionnements (1492). Le sultan, de son côté, avait pénétré en Allemagne : la Carinthie, la Carniole, la Styrie furent mises à feu et à sang. Il faut lire dans les chroniqueurs contemporains le récit émouvant des atrocités sans non commises par les

envahisseurs, pour se faire une idée des souffrances qu eurent à éprouver ces malheureuses provinces.

L'armée impériale, commandée par le comte de Kiniz, rencontra les musulmans près de Villak en Carinthie et leur livra une bataille acharnée qui se termina par la déroute complète des Ottomans[1].

Les vainqueurs rivalisèrent de cruautés avec leurs adversaires. Par ordre de Kiniz, une partie des prisonniers fut cousue dans des sacs et jetée à l'eau ; les autres furent écorchés vivants, broyés sous des meules, rôtis ou jetés en pâture à des porcs affamés ; Ali-Pacha-Michalogli fut fusillé sur le champ de bataille (1493).

Un autre Ali-Pacha, gouverneur de Semendria, n'était pas plus heureux. Il revenait d'une incursion fructueuse en Transylvanie, quand, au défilé de la Tour-Rouge, il se heurta aux Hongrois d'Étienne de Thelegd : il y perdit quinze mille hommes, son butin et ses esclaves.

Ces revers n'arrêtèrent pas les ravages des Ottomans : l'année suivante (1494), Yacoub-Pacha dévastait de nouveau la Styrie. Cerné dans le défilé du Pas-de-Sadhor par les seigneurs croates, il s'ouvrait un passage par une victoire. Une trève de trois ans (1495) mit fin aux hostilités avec la Hongrie et les armées ottomanes continuèrent leur système de dévastation dans les provinces vénitiennes. Excité, en secret, par les agents de Naples, de Florence et de Milan, le sultan, violant la paix conclue avec Venise, faisait investir Lépante par terre et par mer (1498). La défaite de l'escadre vénitienne à Sapienza décida du sort de la place, qui se rendit à Daoud-Pacha. En même temps, Iskender-Pacha, gouverneur de Bosnie, envahissait le Frioul et la Carinthie, passait le Tagliamento et s'avançait jusqu'à Vicence : cent trente-deux bourgs ou villages étaient réduits en cendres ; la Carniole et la Carinthie agonisaient dans le sang et les ruines (1498-1499).

1. Quinze mille prisonniers, que les musulmans traînaient après eux, brisèrent leurs fers, pendant la bataille, et assaillirent en queue l'armée ottomane.

Le Kapoudan Daoud-Pacha, poursuivant ses succès, avait successivement conquis Modon, Navarin[1] et Coron; mais il échouait à Nauplie de Malvoisie, vaillamment défendue par le brave Contarini (1500).

Venise, se voyant incapable de lutter à elle seule contre les forces de l'empire ottoman, implora le secours des princes chrétiens : une ligue se forma où entrèrent le pape et la Hongrie.

La France et l'Espagne fournirent une escadre qui rallia les galères vénitiennes et pontificales. L'offensive fut prise vigoureusement sur tous les points : Benedetto Pesaro anéantit complètement à Voïssa une escadre ottomane de douze vaisseaux; Gonzalve de Cordoue, le *grand capitaine*, brûlait les côtes de l'Asie-Mineure, et les galères du pape ravageaient les possessions ottomanes de l'Archipel (1501).

La victoire navale de Preveza, gagnée par l'amiral vénitien Pesaro; la prise de Sainte-Maure par les escadres alliées; la malheureuse issue de l'expédition entreprise contre Chypre, victorieusement défendue par Nicolaï Capello; une nouvelle rébellion des tribus de la Karamanie, toutes ces circonstances décidèrent Sultan-Bayezid à faire la paix (1503).

La République ne gardait de ses conquêtes que Céphalonie et cédait en outre Modon, Coron et Lépante; une trêve de sept ans était en même temps conclue avec Wladislas, roi de Hongrie.

Quelques années auparavant, avaient commencé les premiers rapports de l'empire ottoman avec la Russie.

Dès le neuvième siècle, sous les premiers Rurikovitch, les Russes avaient porté la terreur dans l'empire byzantin : quarante mille Varègues étaient même venus mettre le siège devant Constantinople. Morcelés en une foule de petites principautés, ils furent presque tous asservis par les Mongols jusqu'en 1481, époque à laquelle Ivan III, grand-duc de Moscou, chassa les Tartares et réunit sous son sceptre la majeure partie des États de la Russie. En 1492, par l'in-

1. Ancien Pylos.

termédiaire du khan de Crimée, il rechercha l'alliance du sultan.

En 1495, une ambassade moscovite arriva à Stamboul, et, quatre ans plus tard, le grand-duc obtenait, pour les marchands russes, des avantages commerciaux.

Renonçant à la guerre, Sultan-Bayezid s'adonna à l'administration intérieure de l'empire. Un tremblement de terre d'une violence extrême faillit détruire Constantinople (14 septembre 1500) : mille soixante-dix maisons, cent neuf mosquées furent renversées; les murs du sérail et les remparts s'écroulèrent. La mer envahit la ville. Pendant quarante-cinq jours, les secousses se succédèrent les unes aux autres sans discontinuer. Gallipoli, Demotika, Tchorlou n'étaient plus qu'un amas de ruines. Andrinople ne fut guère mieux traitée.

Pour consolider son autorité, Bayezid II avait partagé l'administration des provinces entre ses fils et ses petits-fils : c'était une faute, et cette mesure n'amena que la guerre civile. Les gouvernements de Trébizonde, Amassia, Tekieh, Karaman avaient été distribués à ses fils Sélim, Ahmed, Korkhoud et Chehinchah, et le gouvernement de Boli donné à Suleyman, fils de Sélim.

Sur les plaintes d'Ahmed, le sultan revint sur cette dernière décision et donna à son petit-fils le gouvernement de Kaffa, en Crimée. La guerre ne tarda pas à éclater entre ces princes, qui tous prétendaient au trône et escomptaient d'avance la mort de leur père.

La mort de Chehinchah laissait Korkhoud héritier légitime du sceptre; mais les janissaires avaient résolu de porter au pouvoir Sélim. Cette milice brutale considérait le jeune prince comme indigne de régner à cause de son amour des arts et des sciences, tandis qu'elle se sentait attirée par le caractère bouillant et l'humeur guerrière de son frère. Confiant dans l'appui des janissaires, Sélim quitte son gouvernement, se rend auprès de son fils Suleyman et se déclare indépendant. Bayezid, accablé par l'âge et les infirmités, menacé dans Andrinople par l'armée de son fils rebelle, lui accorde les sandjaks de Semendria, de Widdin

et d'Aladja-Hissar. Korkhoud ne voulut pas être moins favorisé que son frère; il leva l'étendard de la révolte en Asie et s'empara du gouvernement de Sarou-Khan. Ses troupes commandées par un fanatique connu sous le nom de *Chéïtan-Kouli* (esclave du Diable) anéantirent l'armée du Beylerbey d'Anatolie. Cette défaite fournit à Sélim l'occasion désirée de ne pas se rendre à Semendria : sous prétexte d'offrir son appui à son père, il rétrograde et, malgré les ordres du sultan, marche sur Andrinople. Battu complètement il s'enfuit chez son beau-père, le khan des Tartares de Crimée.

Le grand-vézïr, Ali-Pacha, marchait contre Chéïtan-Kouli. Cerné dans la vallée de Kieil-Kyïa, le chef rebelle s'ouvrit un passage en exterminant le corps d'armée qui lui barrait la route; poursuivi par Ali-Pacha, il fit face et engagea la bataille. La mort des deux commandants en chef mit fin à l'action sans décider la victoire. Privées de leur redoutable général, les troupes de Chéïtan-Kouli se dispersèrent et cherchèrent un asile en Perse, commettant sur la route tous les méfaits possibles.

La prise d'armes d'Ahmed qui venait de s'emparer de Konieh, décida le sultan à rappeler Sélim et à lui rendre son gouvernement de Semendria.

Le retour de Sélim fut une marche triomphale, les janissaires se portèrent tumultueusement au sérail pour forcer le sultan à abdiquer en faveur de leur protégé. Ils se présentèrent devant Bayezid, qui leur demanda ce qu'ils voulaient.

« Notre padischâh est vieux et malade, dirent-ils, nous voulons à sa place Sultan-Sélim. — Je lui cède l'empire, répondit le vieil empereur, que Dieu bénisse son règne. »

Vingt-trois jours plus tard, Bayezid mourait! Le poison avait aidé la nature, trop lente au gré de Sélim, à le délivrer d'un remords vivant (1512).

D'un caractère doux, de mœurs simples, aimant le repos, les sciences et la poésie, il ne fit la guerre que forcé par les circonstances. Les écrivains orientaux lui ont donné le surnom de Soufi (philosophe contemplateur). L'assassinat

de son frère Djem ne peut servir de base à une accusation de cruauté; le fratricide était une loi d'État depuis Mohammed II.

Les routes furent réparées, trois ponts construits sur le Kizil-Ermak, à Osmandjik, sur le Sakaria et le Kodos (Hermus). Enfin, le premier des souverains ottomans, il entretint des relations diplomatiques suivies avec les puissances chrétiennes.

Sélim I et Schah-Ismael : Conquête du Kurdistan (1515).

Le jour même où Bayezid partait pour Demotika, son successeur était obligé de se plier aux insolentes exigences des prétoriens à qui il devait le trône. Rangés en haie sur le passage de Sultan-Sélim, les janissaires réclamaient arrogamment la gratification qu'ils avaient arrachée autrefois à la faiblesse de son père, lors de son avènement au trône, et qu'ils regardaient désormais comme un droit. Un refus était dangereux, le sultan leur accorda trois mille aspres par tête.

Ces largesses avaient épuisé le Trésor : pour remplir ses coffres vides, Sultan-Sélim frappa tous ses sujets d'une contribution extraordinaire, et éleva à 5 le droit de 3 pour 100 que payaient les marchandises importées dans ses États par les navires ragusains.

Il fallait de l'argent à tout prix pour soutenir la lutte contre Ahmed, gouverneur d'Amassia, qui revendiquait le trône les armes à la main.

Ala-Eddin, fils d'Ahmed, s'était emparé de Brousse et menaçait Constantinople, tandis que Mustapha-Bey, gouverneur d'Angora, livrait cette ville au prince Ahmed.

Imitant les exemples de ses prédécesseurs, Sélim Ier, pour prévenir l'éventualité d'une compétition de la part de ses proches, ordonna le massacre général de sa famille; cinq de ses neveux tombèrent sous les coups des bourreaux.

Le meurtre de Korkhoud suivit de près; chassé de Magnésie, il resta vingt jours caché dans une caverne. Il se

sauva ensuite dans la province de Tekieh; mais, découvert dans sa fuite, il fut arrêté et mis à mort.

Ahmed cependant s'avançait à la tête de vingt mille hommes. Un premier combat fut défavorable à Sélim, mais son adversaire ne sut pas profiter de sa victoire. Une nouvelle bataille, livrée dans la plaine de Yéni-Schéhir (24 avril 1513), se termina par la défaite d'Ahmed, qui, désarçonné par son cheval, fut pris et égorgé. Avant de mourir il fit remettre à son frère un anneau d'un grand prix, en le priant d'excuser le peu de valeur de ce souvenir.

Dès que la mort eut débarrassé le sultan de tous ses compétiteurs, les puissances étrangères se hâtèrent de lui envoyer des ambassadeurs : la Moldavie, la Valachie, la Hongrie et Venise renouvelèrent les anciens traités; seul le schah de Perse, Schah-Ismaël, partisan déclaré d'Ahmed s'abstint de féliciter le nouveau padischâh.

Pendant les dernières années du règne de Bayezid, une révolution à la fois politique et religieuse avait élevé sur les ruines des empires tartares et turcomans le nouvel empire persan des *Sephis* ou *Sofis*.

Au commencement du quatorzième siècle, vivait à Erdebil un cheïkh schiite, renommé pour sa sainteté, nommé Saffieddin. Ses descendants cherchèrent à fonder une domination politique sur leur autorité religieuse; mais pendant un siècle leurs efforts furent vains. Enfin, vers 1400, l'un d'eux, Ismaël, commença la fortune de sa famille. Son arrrière-petit-fils Djouneïd, protégé par Ouzoum-Hassan, mena une vie d'aventures guerrières et fut tué par un prince de Chirvan. Son fils Haïder vécut et mourut comme son père. Son fils Ismaël résolut de venger sa famille; moitié guerrier, moitié prophète, il conquit le Chirvan à la tête d'une armée de schiites. Intervenant dans les querelles des petits-fils d'Ouzoum-Hassan, il s'établit à Tebriz. L'Irak-Arabi, le Khorassan, le Diarbékir, le Kurdistan, furent successivement subjugués : en 1510, sa domination s'étendait du golfe Persique à la mer Caspienne, des sources de l'Euphrate jusqu'au delà de l'Oxus.

Schah-Ismaël avait accueilli à sa cour les rivaux du

sultan, il avait essayé d'entraîner l'Égypte dans une ligue contre les Osmanlys ; à tous ces griefs politiques se joignaient les haines religieuses. La querelle des Schiites et des Sunnites ensanglantait l'islamisme depuis des siècles : la doctrine schiite prêchée par Chéïtan-Kouli, protégée par Schah-Ismaël, devenue article de foi pour tous les Persans, avait fait de nombreux prosélytes parmi les Ottomans.

Sélim, sunnite fanatique, voulut couper court aux progrès des schiites ; une Saint-Barthélemy fut organisée et quarante mille schiites furent égorgés. Schah-Ismaël prit les armes pour venger ses coreligionnaires (1514).

Le cheïk-ul-islam, à Constantinople, délivra un fetwa dans lequel il proclamait la sainteté de la guerre entreprise pour la défense de la vraie croyance, et déclarait qu'il y avait plus de mérite à tuer un persan schiite que soixante-dix chrétiens. A la tête de cent quatre-vingt mille hommes, Sélim envahit les États du schah ; il fallait à une armée si nombreuse d'immenses approvisionnements ; les Persans avaient brûlé tout le pays et se retiraient devant les Ottomans, refusant sans cesse le combat. Le Beylerbey de Karamanie, Hemdem-Pacha, osa faire des représentations au sultan sur le danger que courait l'armée en s'enfonçant dans ces déserts. La mort fut le prix de sa franchise. Fatigués de ces souffrances sans gloire, les janissaires donnèrent un libre cours à leurs murmures.

Le sultan s'avança fièrement au milieu des mutins et par son énergie comprima la révolte.

L'armée ottomane marchait sur Tebriz, quand elle se heurta à l'armée persane campée sur les hauteurs qui dominent la plaine de Tchaldiran (23 août 1514).

Dans le conseil de guerre tenu la veille de la bataille, tous les vézirs opinaient pour qu'on donnât à l'armée au moins vingt-quatre heures de repos ; seul, Piri-Pacha fut d'un avis contraire, basant son opinion sur le danger qu'il y aurait de laisser le temps de la réflexion aux akindjis, dont un grand nombre professaient, au fond du cœur, la doctrine des schiites. Sélim, qui n'aspirait qu'à livrer

bataille, s'écria : « Voilà le seul homme de bon conseil que j'aie trouvé dans mon armée! Quel malheur pour l'empire qu'il n'ait pas été depuis longtemps grand-vézir! » La bataille s'engagea, les Ottomans étaient épuisés par les fatigues et les privations, leur cavalerie presque démontée; mais leur artillerie formidable leur assura la victoire sur les Persans, qui ne pouvaient leur opposer un seul canon. Cependant Schah-Ismaël avait fait plier l'aile gauche de l'ennemi et allait tourner les Osmanlys quand une double blessure au bras et au pied le renversa à terre. Découragés par la chute de leur roi, foudroyés par les décharges de l'artillerie, les Persans reculèrent, et la retraite ne tarda pas à se changer en déroute. Le camp ennemi, les bagages, le trésor et le harem du schah tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Tous les prisonniers furent massacrés sur le champ de bataille, sauf les femmes et les enfants. Le sultan maître de Tebriz, comptait prendre son quartier d'hiver à Kara-Bagh, pour continuer sa marche au printemps; mais une révolte des janissaires, qui soupiraient après le retour, l'obligea à rétrograder sur Amassia. C'est là qu'il reçut quatre ambassadeurs du roi de Perse venant réclamer, au nom de leur maître, son épouse favorite, faite prisonnière à la bataille de Tchaldiran. Violant le caractère sacré des ambassadeurs et les principes du droit musulman : *Aucun mal ne doit atteindre les ambassadeurs. L'ambassadeur ne fait que remplir la mission qu'il a reçue*, le sultan fit jeter les envoyés en prison et força la sultane à épouser son ministre Tadjik-Zadé-Dja'fer-Tchélébi.

Le prince de Zoul-Kadriïe, allié du schah, fut battu et tué à Tourna-Dagh (montagnes des grues); ses quatre fils faits prisonniers furent égorgés et leur tête fut envoyée au sultan d'Égypte, comme un présage du sort qui l'attendait (1515).

Une nouvelle sédition de janissaires força Sélim à revenir à Constantinople; dissimulant son ressentiment, il prit les mesures nécessaires pour tirer vengeance de toutes ces révoltes successives. Les janissaires, disséminés, furent cernés et désarmés. Les mutins rejetèrent tout sur leur chef

Iskender-Pacha, sur le Segban-Bachi Osman, et sur le Kazi-Asker Dja'fer-Tchélébi. Les deux premiers furent décapités; quant au troisième, revêtu de la haute dignité de juge de l'armée, on fit semblant d'observer avec lui les formes de la légalité. Le sultan le fit appeler et lui demanda quelle peine mériterait celui qui exciterait les soldats à la révolte : « La mort », répondit sans hésiter Dja'fer. « Tu viens de prononcer ta sentence », reprit le sultan. Dja'fer essaya inutilement de démontrer son innocence; le sultan resta sourd à toutes les explications. Plus tard, il est vrai, il rendit justice à son ministre en proclamant son innocence et en déplorant sa précipitation.

Pour prévenir les révoltes des janissaires, il réorganisa leur état-major. Il partagea le commandement supérieur du corps entre deux chefs, l'Agha et le Koul-Kchaḫya[1], dont il se réserva la nomination.

A la suite de la bataille de Tchaldiran, le Kurdistan s'était soulevé contre la domination persane, et les habitants du Diarbékir (ancienne Mésopotamie) avaient reconnu l'autorité des sultans. Kara-Khar, lieutenant de Schah-Ismaël, voulut faire rentrer le Diarbékir dans l'obéissance et vint mettre le siège devant la capitale Kara-Amid (Amid la Noire). Battus par Idris, historiographe du sultan, et par Buykli-Mohammed, les assiégeants furent contraints de lever le siège. Mardin se rendit aux vainqueurs; mais la forteresse défendue par le brave Suleyman-Khan résista énergiquement.

Après un blocus de plus d'une année, la forteresse fut contrainte de capituler, et la garnison passée au fil de l'épée (1515). Dans l'intervalle, une victoire remportée par Büykli-Mohammed sur le Kara-Khan avait donné aux Osmanlys la ville de Husu-Keïfa et les forts de Sindjar, Arghana, Biredjik et Djermik. Tout le pays se soumit alors sans résistance, et le Diarbékir fut incorporé à l'empire ainsi que le gouvernement de Mossoul.

1. Lieutenant-colonel général.

Conquête de l'Égypte (1516-1517). Mort de Sélim (1520).

La guerre avec les Persans n'était pas terminée que le monarque ottoman tournait ses armes contre Kansou-Gahwri, sultan d'Égypte. Pour éviter la guerre, Kansou-Gahwri envoya à Sélim un ambassadeur, chargé de négocier la paix entre l'Égypte et l'empire ottoman. Sans respect pour le caractère sacré de l'ambassadeur, Sélim ordonna de lui trancher la tête et de massacrer toute sa suite. Les supplications de Youniz-Pacha firent révoquer cet ordre déloyal; Moghol-Bey, après avoir eu la barbe et les cheveux rasés, fut coiffé d'un bonnet de nuit et renvoyé à son maître sur un âne galeux. A cette insulte le sultan mameluck se décida à combattre. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Dolbek. La puissante artillerie des Ottomans et la trahison d'un corps de treize mille Djelbans, esclaves des mamelucks, qui restèrent inactifs, au lieu de charger au moment décisif, donnèrent la victoire aux Ottomans. Kansou-Gahwri, âgé de quatre-vingts ans, périt dans la déroute. Alep, Damas se rendirent sans résistance; les émirs arabes, les montagnards du Liban firent leur soumission; et toute la Syrie tomba au pouvoir du vainqueur, qui reçut, à la prière publique, le titre de Serviteur des deux villes saintes de Médine et de la Mecque, titre jusqu'alors réservé exclusivement aux sultans mamelucks, comme successeurs des khalifes (1516).

Pendant que Sélim organisait sa nouvelle conquête, les Mamelucks avaient élu un nouveau chef. Touman-Bey était monté sur le trône. Le monarque ottoman lui offrit la paix à condition de reconnaître la suzeraineté de la Porte. L'insolence des envoyés ottomans poussa un des courtisans du roi d'Égypte, Alan-Bey, à les faire assassiner. Après une pareille violation du droit des gens, il ne restait plus d'autre alternative que la guerre. Djamberli-Ghazali est battu à Gaza par le vézir Sinan-Pacha, à qui son artillerie assure la victoire, et la Palestine se soumet; cependant, le sultan hésitait à envahir l'Égypte, quand Khair-Bey, Koch-Kadern

et Djamberli-Ghazali, que l'élection de Touman-Bey avait déçus dans leurs espérances ambitieuses, vinrent le trouver, l'assurant que le pays dépourvu de forteresses était d'une conquête facile, et se chargèrent de lui faciliter les moyens de subsistance pendant la traversée du désert.

Le 22 janvier 1517, l'armée ottomane offrait le combat à Touman-Bey dans les plaines de Radama. Les Mamelucks firent des prodiges de valeur; mais malgré leur bravoure chevaleresque et d'éclatants faits d'armes, ils durent céder devant le feu des canons ottomans, auxquels ils ne pouvaient opposer que le galop rapide de leurs chevaux. Le sultan courut les plus grands dangers. Au plus fort de la bataille, un corps d'élite, commandé par Touman-Bey lui-même, Kourt-Bey et Alan-Bey, ses deux plus intrépides lieutenants, renversant tout devant lui, s'ouvrait un passage sanglant jusqu'à Sélim, que les trois héros avaient fait serment de tuer ou de prendre. Heureusement pour ce prince, ils prirent Sinan-Pacha pour le padischâh et Touman-Bey l'étendit à ses pieds. Les deux généraux égyptiens, dans le même instant, frappaient d'un coup mortel Mahmoud-Bey et Ali-le-Kaznadar. Ce ne fut qu'à grand'peine que Sélim put être dégagé par les janissaires.

Le Caire se rend au vainqueur, mais Touman-Bey pénètre, la nuit, dans la ville et massacre la garnison ottomane. La ville fut assiégée et reprise après un combat acharné de trois jours et de trois nuits.

Sélim proclama une amnistie générale, et lorsque, confiants en sa parole, huit cents Mamelucks se furent constitués prisonniers, il les fit décapiter; non content de cette infamie,le sultan ordonna un massacre général des habitants.

Un seul chef mameluck, le brave Kourt-Bey, caché dans une maison du Caire, avait survécu à ses frères d'armes. Sélim lui fit remettre par un de ses amis du drap et le Koran. Ces présents constituaient un engagement sacré : Kourt-Bey, malgré les preuves nombreuses de la déloyauté du sultan, n'hésita pas à se confier à cette parole solennelle. Dans l'entrevue, le héros mameluck ne démentit pas un seul instant la fierté et la grandeur de son caractère :

« Tu es le héros des chevaux, lui dit le sultan ; où est maintenant ta valeur? — Elle m'est restée toujours. — Sais-tu ce que tu as fait à mon armée? — Parfaitement. » Le sultan ayant parlé avec étonnement de l'audacieuse attaque qu'il avait tentée, Kourt-Bey exalta la brillante valeur des Mamelucks et parla avec mépris de l'artillerie : « Sous le règne d'Eschref-Kansou, un Mauritanien apporta, en Égypte, des boulets ; mais ce grand prince repoussa cette innovation comme une lâcheté. N'est-il pas un assassin celui qui donne la mort de loin sans oser contempler son adversaire? Le Mauritanien s'écria : — Qui vivra, verra cet empire périr par ces boulets ! — Il a dit vrai et Dieu seul est tout-puissant. » Cette grandeur d'âme exaspéra le barbare vainqueur, et Kourt-Bey mourut comme il avait vécu, sans peur.

Touman-Bey, retiré sur la rive orientale du Nil, réunit les débris des Mamelucks, et, renforcé de cinq à six mille Arabes, attaqua à l'improviste les troupes ottomanes, leur tua six mille hommes et les força à se retirer sur le Caire.

Lassé de cette lutte, Sélim offrit la paix à Touman-Bey aux mêmes conditions qu'auparavant. Mustapha-Pacha, chargé de cette négociation, fut massacré avec sa suite par les Mamelucks en représailles du meurtre de Kourt-Bey. Sélim répondit par l'exécution de quatre mille Mamelucks et de soixante beys. L'intrépide Touman-Bey, cantonné dans le Delta, harcelait sans cesse les troupes ottomanes, ne leur laissant ni trêve ni repos. Pour en finir, Sélim marche contre lui, à la tête de quarante mille hommes. Abandonné par les Arabes, Touman-Bey, incapable de continuer plus longtemps une lutte si disproportionnée, se retira auprès du cheïkh arabe Hassan-Mér, dont il avait été le bienfaiteur. Quelques jours après, le perfide Arabe avait violé les lois sacrées de l'hospitalité et de la reconnaissance : Touman-Bey était au pouvoir du sultan : « Dieu soit loué ! s'écria Sélim, l'Égypte est maintenant conquise. » Dans toute cette guerre, la fortune avait favorisé Sultan-Sélim ; mais le beau rôle fut toujours aux chefs mamelucks

dont la fierté, la bravoure, la grandeur d'âme ne faiblirent pas un instant.

Sélim reprocha à son prisonnier sa violation du droit des gens en la personne des ambassadeurs ottomans et son refus de reconnaître la suzeraineté de la Porte. Le prince égyptien répondit que Sélim avait le premier donné l'exemple de cette violation du droit des gens, et que Alan-Bey avait agi sans ordres; tout prince devait défendre, par les armes, l'empire que Dieu lui avait donné : « Mais toi, ajouta-t-il, comment pourras-tu justifier devant Dieu ton injuste agression? » Sélim, étonné, exposa les raisons qui l'avaient décidé à entreprendre la guerre :

« Sultan de Roum, tu n'es pas coupable de la chute de notre empire, mais bien ces traîtres, » dit alors Touman-Bey en montrant Kaïr-Bey et Ghazali. Le sultan traita d'abord l'illustre captif avec tous les égards dus à son noble caractère; mais bientôt, sur les insinuations perfides des traîtres Kaïr-Bey et Ghazali, il ordonna le supplice de son prisonnier : le dernier sultan mameluck fut pendu à la porte du Caire (13 avril 1517).

La Mecque enchaînée au sort de l'Égypte passa avec >- vaste pays sous le joug ottoman.

L'Égypte ne dut payer de tribut que dans les années où la crue du Nil serait suffisante à l'ouverture du canal qui en conduit les eaux au milieu du Caire.

Les Mamelucks domptés, mais non détruits, conservèrent l'administration du pays. Les vingt-quatre beys qui le gouvernaient sous l'autorité des sultans mamelucks, continuèrent à subsister. Le sultan balança seulement leur autorité par celle d'un pacha qu'il établit gouverneur général et président du Conseil.

Tant que la Porte fut puissante et put elle-même prêter secours à ses gouverneurs, les vices de cette organisation ne se firent pas trop sentir; mais, quand elle fut affaiblie, les beys reprirent toute l'autorité, et les pachas, réduits à un vain titre, devinrent, en quelque sorte, les prisonniers et les otages des Mamelucks.

Au point de vue judiciaire, l'Égypte forma un troisième

département, au quatrième ordre de la magistrature, sous la juridiction des Kazi-Askers d'Anatolie.

Après avoir confié l'administration du pays à Kaïr-Bey, le sultan reprit le chemin de la Syrie, emmenant avec lui les dépouilles de l'Égypte. Au sortir du désert de Katiré, le sultan dit à Younis-Pacha : « Voilà l'Égypte derrière nous, et, demain nous serons à Gaza. — Quel est le fruit de tant de peines? répondit hardiment le grand-vézir, la moitié de l'armée a péri dans les combats ou dans les sables, et l'Égypte est gouvernée par des traîtres. » Cette remontrance coûta la vie au grand-vézir, que remplaça Piri-Pacha.

Les trois années qui suivirent furent consacrées à l'administration intérieure du pays ; l'impôt public fut organisé en Syrie, et le cadastre de ce riche pays, dressé par les agents du fisc.

Le 22 septembre 1520, Sélim mourait des suites d'une imprudence, au moment où il faisait les préparatifs d'une nouvelle expédition.

D'une activité dévorante, d'un esprit pénétrant, ce prince donna tous ses soins aux affaires de l'empire : poète distingué, il a laissé un recueil d'odes persanes, turques et arabes ; protecteur des savants et des lettrés, il les revêtit des plus hauts emplois.

Il se déguisait fréquemment et se mêlait au peuple, pour se renseigner par lui-même et voir de ses yeux s'il ne se commettait pas quelque infraction aux lois. Les coupables étaient punis avec une rigueur d'autant plus grande que son caractère le poussait à la barbarie et à la tyrannie. Surnommé par ses contemporains *Yawouz* (inflexible), il justifia cette épithète par les cruautés de son règne. Le poste de grand-vézir était si périlleux, sous ce prince ombrageux et jaloux de son autorité despotique, qu'il était passé en usage de dire à son ennemi : « Puisses-tu être le vézir de Sultan-Sélim ! » Il fit périr ses frères, ses neveux, probablement son père, sept vézirs et un nombre incalculable de malheureux de tous rangs et de toute conditions. Seul, le mufti Djemali[1] put garder avec

1. Surnommé Zembilli-Mufti à cause de l'habitude qu'il av

sultan son franc parler, sans s'attirer sa colère; son courage et son humanité triomphèrent plusieurs fois de la sévérité du souverain. Il fit révoquer une sentence de mort prononcée contre cent cinquante employés du Trésor et obtint leur réintégration dans leurs emplois. Quatre cents négociants avaient été condamnés à être pendus, pour avoir contrevenu à la défense de trafiquer de la soie avec la Perse; Djemali plaidait leur cause avec éloquence; le sultan impatienté lui dit brusquement : « Ne te mêles pas des affaires de l'État. » Le mufti indigné se retira sans daigner saluer Sélim. La noble insistance de Djemali épargna une mauvaise action au sultan, qui se rendit aux conseils du vertueux prêtre et fit grâce aux coupables. Pour lui témoigner son estime, il voulut lui confier les deux postes les plus éminents de la magistrature en le nommant juge d'Anatolie et de Roumélie. Djemali refusa, ayant fait vœu à Dieu de ne jamais accepter de fonctions publiques. Ce grand homme étendit sa sollicitude protectrice aussi bien sur les chrétiens que sur les musulmans. Après le massacre des Schiites, Sélim voulut aussi exterminer les chrétiens. Prévenu par Djemali, et encouragé par lui à cette démarche, le patriarche de Constantinople réclama du sultan l'exécution de la promesse de Mohammed-el-Fatyh, qui avait assuré aux chrétiens la vie et le libre exercice de leur culte. Le patriarche rappela à Sultan-Sélim que le Koran défend les conversions arrachées par la force et prescrit la tolérance. Le sultan se laissa persuader; il se contenta de convertir les églises en mosquées et de faire bâtir d'autres temples en bois pour le culte chrétien.

mettre, à sa fenêtre, un panier où on déposait des questions théologiques, auxquelles il répondait par la même voie.

LIVRE II

L'APOGÉE

CHAPITRE VI

SULEYMAN Ier (1520-1566)

Traité avec Venise. Prise de Belgrade (1521) et de Rhodes (1522). — Ibrahim pacha. Bataille de Mohácz (1526). Troubles intérieurs. — Relations de la France avec la Porte : missions de Frangipani et de Rinçon. — Guerre de Hongrie. Barberousse et Doria. — Alliance de la France avec la Porte : capitulations de 1535. — La Hongrie sous la domination ottomane. — Missions de Paulin de la Garde et d'Aramont : traité de 1553. — Les fils de Suleyman. — Sièges de Malte (1565) et de Szigeth (1566). — Le règne de Suleyman : ses institutions.

Traité avec Venise. Prise de Belgrade (1521) et de Rhodes (1522).

Suleyman, que les historiens chrétiens eux-mêmes ont appelé le *Grand*, le *Magnifique*, était âgé de vingt-six ans au moment où la mort de son père lui donnait le trône.

Ses premiers actes furent dictés par la clémence et la justice. Il mit en pratique les deux versets du Koran : Dieu commande la justice et la bienfaisance ; — Prononce avec justice entre deux hommes et ne suis pas ton bon plaisir.

Six cents prisonniers égyptiens virent leurs fers brisés ; les négociants de soie dont les marchandises avaient été confisquées, sur les ordres de Sélim, reçurent à titre d'indemnité un million d'aspres ; des Silihdars coupables

de désordre furent mis à mort; enfin, le Kapoudan Dja'fer-Bey, renommé pour sa cruauté, passa en jugement et fut condamné à la pendaison.

Depuis la mort de Sélim, Venise était dans les meilleurs termes avec la Porte; son ambassadeur, Mario Memmo, obtint un traité en trente articles, dans lequel se trouvent les clauses principales que la Porte stipula plus tard avec tous les autres États.

Ce traité consacrait la liberté du commerce, la sûreté des négociations et réglait la durée du séjour des ambassadeurs vénitiens à Constantinople.

L'extradition des criminels était réciproque entre les deux États.

Les esclaves fugitifs devaient être restitués à la Seigneurie, ou payés mille aspres par tête, dans le cas où ils auraient pris le turban.

Les sujets de la République étaient exemptés de la capitation; ils ne pouvaient voyager dans l'empire qu'avec l'autorisation du bayle. Les successions étaient régies par la loi vénitienne. Venise payait deux tributs annuels : l'un de dix mille ducats, l'autre de cinq cents ducats pour les îles de Chypre et de Zanthe (1er novembre 1521). Les Ragusains, qui depuis deux siècles (1335) s'étaient mis sous la protection de l'empire ottoman, obtinrent le libre trafic des blés et l'exemption du droit de péage dans tous les ports et sur toutes les places marchandes de l'empire.

Djamberli-Ghazali, que Sélim avait nommé gouverneur de Syrie pour prix de sa trahison, crut le moment favorable pour secouer le joug ottoman. Battu à Mastabé par Ferhad-Pacha (27 janvier 1521), il paya de sa tête sa révolte.

L'insurrection de Ghazali venait de s'éteindre dans le sang de son auteur quand la guerre éclata avec la Hongrie.

Sommés de payer un tribut, les Hongrois répondirent en mettant à mort le porteur de l'insolent message. Aussitôt les armées ottomanes s'ébranlent : Ahmed-Pacha, beylerbey de Roumélie, met le siège devant Schabatz; Piri-Pacha investit Belgrade, et Mohammed-Mikhal-Ogli ravage la Transylvanie. Schabatz tombe après une héroïque résistance

et le sultan fait son entrée dans la ville, en passant au milieu d'une haie de têtes hongroises, attention délicate de son vézir, Ahmed-Pacha. Le 8 juillet, Semlin se rendait au grand-vézir, et Belgrade, après vingt assauts consécutifs, était emportée (le 29 août 1521). La garnison commandée par un Français, nommé de Croissy, avait fait bravement son devoir : elle avait héroïquement lutté. Mais les remparts croulaient de toutes parts ; la ville affamée, privée de tout secours, allait manquer de poudre et de munitions ; il était impossible de repousser l'assaut général auquel se préparaient les musulmans.

La poignée de braves enfermée dans Belgrade voulut du moins vendre chèrement sa vie : par ordre de M. de Croissy les tonneaux de poudre restants furent apportés dans la citadelle et servirent à établir une mine redoutable. Il voulait se faire sauter avec la citadelle ; mais les prêtres serbes orthodoxes, en haine du catholicisme et des Hongrois, avertirent les Turcs de la résolution désespérée des assiégés et leur indiquèrent l'endroit exact où la mine était creusée. Il fallut capituler ; la population aurait vendu la garnison. M. de Croissy du moins ne vit pas cette honte, il se fit glorieusement tuer dans une dernière sortie.

Maître du boulevard de la Hongrie, Suleyman songea à la conquête de Rhodes. Les galères de l'ordre ne cessaient de porter la terreur et la désolation sur les côtes de l'empire ottoman ; les communications entre l'Égypte et Constantinople étaient coupées par les chevaliers ; enfin les convois de pèlerins qui se rendaient par mer en Syrie, pour gagner la Mecque, couraient le plus grand risque d'être enlevés : il fallait, à tout prix, assurer la navigation de la Méditerranée. Jamais l'état de l'Europe ne fut aussi propice à l'exécution d'une pareille entreprise, qui avait déjà fait pâlir l'astre de Mohammed-el-Fatyh.

François Ier et Charles-Quint usaient leurs forces dans leur sanglante rivalité ; le pape Léon X était engagé dans la lutte avec la Réforme ; la Hongrie était gouvernée par un enfant ; les chevaliers de Rhodes, isolés, ne pouvaient compter sur aucun secours.

Le 16 juin 1522, la flotte ottomane appareilla, et le 1er août cent mille hommes ouvraient la tranchée devant Rhodes.

Deux mois se passèrent en travaux d'approches, mines, contre-mines et combats continuels, où les chrétiens eurent souvent l'avantage. Le 24 septembre, des hérauts parcoururent la tranchée depuis minuit jusqu'à midi, répétant à haute voix :

« Demain il y aura assaut ; la pierre et le territoire sont au padischah, le sang et les biens des habitants sont aux vainqueurs. »

L'attaque commença le lendemain au point du jour; après une lutte terrible, les Ottomans se retirèrent, laissant quinze mille cadavres dans les fossés. Durant deux mois les assauts se renouvelèrent sans interruption, toujours furieusement repoussés par les chevaliers.

Les Ottomans avaient perdu soixante-quatre mille hommes dans ces derniers combats ; quarante mille étaient morts de maladie; mais ils recevaient sans cesse des renforts, leurs troupes se renouvelaient continuellement, tandis que les assiégés voyaient chaque jour leurs forces s'épuiser en même temps que grandissaient leur gloire et leur héroïsme. Une première sommation de capitulation fut repoussée avec hauteur par le grand maître Villiers de l'Isle-Adam (10 décembre); enfin, le 21 décembre, réduit à la dernière extrémité, ému des pleurs et des sanglots des femmes et des enfants, le grand maître se décida, la mort dans l'âme, à se rendre. Le sultan s'engagea à faire retirer son armée à un mille de Rhodes, à respecter les églises et à fournir aux chevaliers les navires pour quitter l'île dans un délai de douze jours.

L'indicispline des janissaires empêcha le sultan de tenir entièrement sa parole : ils forcèrent une des portes de la ville, pillèrent tout un quartier et souillèrent les églises. L'entrevue entre le sultan et le grand maître fut telle qu'elle devait être de la part de ces deux natures d'élites.

« Je suis vraiment affligé, disait Suleyman à ses familiers, d'avoir chassé ce vieillard de son palais. » Les cheva-

liers trouvèrent un asile à Malte, que leur céda Charles-Quint, et ils ne tardèrent pas à rendre le nom de chevaliers de Malte aussi redoutable aux sectateurs du prophète que l'était naguère celui de chevaliers de Rhodes.

Toutes les îles voisines de Rhodes, Leros, Kos, Symia, etc., suivirent son sort et subirent la loi du vainqueur.

Ibrahim-Pacha. — Bataille de Mohacz (1526). Troubles intérieurs.

Rhodes était à peine tombée que le grand-vézir Piri-Pacha était renversé par les intrigues d'Ahmed-Pacha, qui ambitionnait sa succession; son espoir fut déçu : le sultan donna la première dignité de l'empire à son favori Ibrahim-Pacha, qui, de simple esclave, était devenu le confident, l'ami du souverain. Fils d'un matelot de Parga, enlevé tout enfant par des corsaires turcs, il avait passé son adolescence chez une veuve de Magnésie qui le fit instruire dans le Koran et lui donna une brillante éducation. Séduit par sa bonne mine, son esprit, son talent sur le violon, Suleyman, alors gouverneur de Magnésie, en fit son page et son favori. Là ne devait pas s'arrêter sa fortune : successivement chef des pages, grand maître de la fauconnerie, grand-vézir, beau-frère du sultan, serasker de toutes ses armées, après avoir joui, pendant vingt ans, d'une faveur et d'une puissance sans égales, il succomba victime des intrigues d'une femme.

Ahmed-Pacha, pour ne pas assister au triomphe d'un homme qu'il exécrait, demanda et obtint le gouvernement de l'Égypte, vacant par la mort de Kaïr-Bey. Mais il ne s'éloignait que pour mieux préparer sa vengeance : il avait perdu le grand-vézirat, il résolut de se faire un royaume de l'Égypte. A son appel, les Mamelucks se soulevèrent et coururent aux armes; les janissaires, restés fidèles au sultan Suleyman, furent assiégés dans le Caire et passés au fil de l'épée, après la prise de la ville. Ahmed-Pacha

prit alors le titre de sultan et s'en arrogea les droits. Mais son règne fut éphémère : trahi par Mohammed-Bey, il s'enfuit chez les Arabes Béni-Bakar, qui le livrèrent à prix d'or. Sa tête alla orner les murs du sérail, à Constantinople (1524). Kaçim-Pacha le remplaça, et Mohammed-Bey, en récompense de sa félonie, fut nommé intendant général.

Une tentative pour ruiner le reste d'indépendance dont jouissait encore la Valachie échoua. Le fils du dernier voïvode avait été conduit à Constantinople et le pays réduit en sandjak; mais les boyards se soulevèrent, et, soutenus par Jean Szapolya, voïvode de Transylvanie, chassèrent les troupes ottomanes. Il fallut revenir à l'ancien état de choses; le tribut seul fut augmenté (1524).

La mésintelligence n'avait pas tardé à se mettre entre le gouverneur de l'Égypte et l'intendant général, qui s'accusèrent réciproquement à la Porte : Ibrahim-Pacha partit pour rétablir l'ordre. Il commença par destituer les deux rivaux, et, pendant trois mois, il parcourut le pays, écoutant toutes plaintes, redressant les torts, corrigeant les abus. Après avoir rendu justice à tous, grands et petits, il partit, laissant à la tête de l'administration Suleyman-Pacha, beylerbey de Syrie (janvier 1525).

Pendant le séjour de son favori en Égypte, sultan Suleyman montrait, par de terribles exemples, que les grands ne pouvaient se soustraire au châtiment mérité. Son beau-frère, Ferhad-Pacha, gouverneur de Semendria, convaincu de concussions, de vols et de dénis de justice de la plus haute gravité, malgré sa parenté avec le souverain, fut condamné et exécuté; Khosrew-Pacha, gouverneur de Syrie, fut destitué. Mais après ces mesures énergiques, le sultan, que l'actif Ibrahim ne stimulait plus, oublia les affaires pour les plaisirs : une émeute de janissaires le tira de son apathie. L'agha Mustapha et quelques autres chefs payèrent de leurs têtes la révolte de leurs soldats.

Il fallait occuper cette milice redoutable; le sultan pressa les préparatifs militaires et, le 23 avril 1526, cent mille hommes et trois cent bouches à feu entraient en campagne. L'archevêque de Kalocsa, Paul Tomory, chargé de la garde

des frontières de la Hongrie, avait, depuis longtemps, averti le roi Louis II des desseins de Suleyman. Cependant aucun préparatif n'avait été fait pour arrêter l'ennemi. Les succès des Ottomans furent foudroyants : Peterwaradin est emporté par Ibrahim-Pacha malgré une défense héroïque de Tomory; la Drave est franchie sur un pont de bateaux, Eszeck incendié et la Syrmie est conquise par les beys bosniaques. A Mohacz seulement les envahisseurs sont arrêtés par l'armée hongroise commandée par le roi Louis II en personne. L'archevêque Perenyi voulait éviter la bataille, tant que Jean Szapolya, voïvode de Transylvanie n'aurait point rallié avec ses troupes. L'avis contraire de Tomory prévalut et la bataille fut décidée. L'action se déclara d'abord en faveur des Hongrois bien qu'un mouvement tournant des Ottomans eût mis l'armée chrétienne entre deux feux. Trente-deux chevaliers pénètrent même jusqu'au sultan, tuent plusieurs de ses gardes et peu s'en faut que Suleyman ne soit pris ou tué. Les Ottomans pliaient de tous côtés sous les charges impétueuses que Louis II dirigeait en personne, quand Suleyman donna ordre de démasquer son artillerie. Foudroyés par des décharges répétées, les chevaliers magyars ne peuvent que mourir inutilement; le désordre se met dans leurs rangs et bientôt la débandade est générale. Louis II entraîné dans la déroute se noie avec une partie des siens dans les vastes marais qui entouraient Mohacz. Paul Tomory, sept évêques, vingt-deux magnats, vingt-cinq mille cadavres couvraient le champ de bataille, tombeau de l'indépendance de la Hongrie (26 août).

Au dire de Petchevi, les Hongrois auraient perdu deux cent mille hommes dans cette néfaste journée tandis que l'armée ottomane n'aurait eu que cent cinquante hommes tués. Dix mille prisonniers furent égorgés de sang-froid. « Suivant l'ordre immuable du sultan, la tête de tous ces misérables fut tranchée par le glaive de la vengeance et on abandonna leurs cadavres à la voracité des oiseaux de proie, des loups et de toutes les bêtes sauvages qu'une proclamation générale convia au festin tumultueux du champ de

bataille[1] ». Bude, la capitale du royaume de Saint-Étienne ouvre ses portes au vainqueur (10 septembre) : le trésor royal, les richesses entassées par Mathias Corvin dans son palais, la bibliothèque, renommée entre toutes, deviennent la proie des Turcs. Pest est incendiée, et le pays soumis à une effroyable dévastation est méthodiquement saccagé. Tout ce qui échappa au fer et à la flamme fut déporté : sur ces deux rives du Danube il ne resta pas un habitant. « La population disparut de ces contrées, dit l'historiographe musulman de cette guerre, et le voyageur cessa de les parcourir. » Cent mille captifs des deux sexes s'acheminaient vers Stamboul, sous le fouet des akindjis : les harems étaient ravitaillés pour longtemps. Les boucheries qui signalaient le passage des Ottomans montraient aux vaincus qu'ils n'avaient nulle pitié à attendre ; aussi se défendirent-ils avec la sombre énergie du désespoir. Michel Negy, enfermé dans la forteresse de Gran, repoussa victorieusement tous les assauts des Ottomans. A Bacz, le siège d'une église arrêta le sultan une journée entière ; entre ce bourg et Peterwaradin, la prise d'un camp fortifié, où s'étaient retranchés quelques milliers de Hongrois, coûta aux assaillants plus de monde qu'ils n'en avaient perdu dans toute la campagne. Quand le pays, ravagé entièrement, eut été changé en désert et n'offrit plus aux vainqueurs la ressource du pillage et la facilité du butin, Suleyman regagna Constantinople, laissant Szapolya sur le trône de Hongrie, pendant que les magistrats fidèles à la cause nationale élisaient le frère de l'empereur Charles-Quint, Ferdinand, archiduc d'Autriche et roi des Romains.

D'ailleurs, l'Asie-Mineure était en feu et réclamait impérieusement la présence du souverain.

Exaspérés par les vexations du juge Muslyh-Uddin et du greffier Mohammed, chargés de l'opération du cadastre, les Turcomans de la Cilicie avaient pris les armes, après avoir massacré le juge, le greffier et le Sandjak-Bey. Le beylerbey de Karamanie et le beylerbey de Roum, Husseïn-Pacha,

1. Kémalpacha Zadé, *La campagne de Mohacz*.

furent successivement battus et tués par les rebelles. Khoresw-Pacha, gouverneur de Diarbékir, comprima la révolte; mais pendant qu'il l'étouffait sur un point, elle renaissait plus terrible à Tarsous et à Adana. Le gouverneur de cette dernière ville, Piri-Bey, parvint enfin à pacifier le pays, plus par ses mesures sages et équitables que par la force des armes (1526).

La Cilicie était à peine rentrée dans le devoir qu'une insurrection plus redoutable éclatait en Karamanie (1527). Les doctrines de Behreddin lui avaient survécu, professées en secret par un certain nombre de derviches.

Kalender-Oglou, descendant du grand cheïkh Bektach, loin d'être effrayé par l'insuccès et la mort de son prédécesseur, leva de nouveau l'étendard pour faire triompher les idées socialistes. Les prédications des derviches, des abdals, des kalenders, soulevèrent la population, et bientôt Kalender-Oglou se trouva à la tête de forces imposantes par le nombre.

Le beylerbey d'Anatolie, Behram-Pacha, renforcé des troupes des gouverneurs de Karamanie et d'Alep, fut complètement battu à Tokat. Cette révolte menaçait directement le trône du sultan et intéressait l'existence de l'empire; il fallait agir promptement et vigoureusement avant de donner le temps aux insurgés de répandre leurs doctrines dans les masses, doctrines qui leur attiraient tous les déshérités de la vie. Le grand vézir, Ibrahim-Pacha, à la tête des janissaires et des sipahis, marcha contre les rebelles. Par ses habiles négociations, il détacha de leur cause les tribus turcomanes, et Kalender-Oglou, réduit à ses seules forces, fut défait et tué avec son principal affidé Weli-Dundar (1527).

A ces troubles politiques succéda une agitation religieuse fomentée par les prédications publiques d'un uléma, qui soutenait la supériorité de Jésus-Christ sur Mahomet. Traduit devant le tribunal des juges suprêmes d'Anatolie et de Roumélie, Kabiz défendit vigoureusement son opinion par le parallèle de l'Évangile et du Koran. Irrités de ne pouvoir réfuter ses arguments, les juges le condamnèrent

à mort; mais Ibrahim-Pacha, indigné de cette procédure inique, cassa la sentence.

Le sultan déféra l'affaire au Cheikh-ul-Islam et au juge de Constantinople; Kabiz refusa, jusqu'au bout, de se rétracter et mourut, martyr de ses convictions (1528).

Ici se place un fait qui honore la mémoire d'Ibrahim-Pacha. Alep venait de se révolter : le mollah et le kadi avaient été égorgés dans la mosquée, au moment de la prière du matin. Indigné d'un tel sacrilège, le sultan, dans sa colère, avait ordonné de passer tous les habitants au fil de l'épée. Le grand-vézir osa résister à son maître et parvint par ses courageuses instances à faire révoquer cet ordre barbare : seuls les chefs de l'émeute furent exécutés. Pour montrer que sa justice était égale pour tous et que nul ne pouvait s'y soustraire, le sultan frappa aussi les grands dont la tyrannie et les exactions avaient soulevé les haines populaires. Sept fonctionnaires du Sandjak de Scutari et le gouverneur lui-même, convaincus de malversations et de concussions, furent condamnés à subir le supplice de la corde.

Relations de la France avec la Porte; mission de Frangipani et de Rinçon.

Le moment était venu où la Turquie allait entrer dans le concert européen et y jouer même un rôle prépondérant.

Enveloppée de tous côtés par les possessions de la maison d'Autriche, la France se trouvait pour ainsi dire prisonnière chez elle. Maître de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, des Pays-Bas, Charles-Quint enserrait la France dans un cercle de fer; maître de Naples, de la Sicile et d'Oran, allié de Venise, suzerain de Gênes et de Florence, l'empereur excluait la France de la Méditerranée.

L'équilibre européen était compromis, il pouvait être détruit et la France avec lui, si l'on n'opposait à ce colosse une puissance aussi redoutable sur terre que sur mer; il fallait une diversion puissante qui donnât à la France le

temps de respirer, une alliance qui lui permit de restaurer sa puissance dans la Méditerranée et de maintenir par des voies pacifiques son influence dans le Levant.

Il n'y avait qu'un peuple qui pût remplir ce rôle; c'étaient les Ottomans. Leur empire embrassait les trois parties du monde; leurs armées menaçaient le cœur des États autrichiens; leurs escadres dominaient dans la Méditerranée orientale. Entre l'empire ottoman et la France, il ne pouvait exister d'antagonisme : leurs intérêts étaient communs, leurs ennemis étaient les mêmes, ils avaient les mêmes besoins, les mêmes haines; enfin ils se tenaient dans une estime réciproque à cause de leur valeur militaire.

Ainsi, après avoir été l'âme et le bras des croisades, la France, la première, se réconcilia avec les Musulmans et devint leur alliée pour abaisser la maison d'Autriche. C'était une action singulièrement hardie que de rechercher l'alliance des mahométans, quand tout le peuple et la plupart des hommes d'État réclamaient encore contre eux la prédication d'une croisade. Cette alliance devait ameuter le sentiment public en Europe contre l'*union sacrilège des lys et du croissant*; l'Autriche cria à la trahison contre la chrétienté, et une tempête d'anathèmes assaillit le fils aîné de l'Église. François Ier, malgré tout, ne s'émut pas.

Les premières relations officielles établies entre la cour de France et la Porte remontent au règne de Bayezid II. Husseïn-Bey fut envoyé, en 1483, à Louis XI pour obtenir la ratification de l'engagement pris par les chevaliers de Rhodes de se faire les geôliers de Djem. Quand il arriva à Chambéry, Louis XI était mort, et les chevaliers s'étant opposés à ce qu'il communiquât avec Djem, l'ambassadeur s'en retourna. En 1486, il revint chargé d'une mission auprès de Charles VIII : en échange de l'extradition du prince Djem, il avait ordre d'offrir toutes les reliques trouvées dans l'empire depuis Mohammed-el-Fatyh, et de promettre Jérusalem dont le sultan méditait la conquête. Charles VIII refusa de le voir. Bayezid ne se rebuta pas cependant; pendant l'été de 1488, Antoine Bericho apporta au roi de France une lettre où le sultan conseillait à Charles

d'accorder créance *aux diverses choses* que l'envoyé lui exposerait.

En février et en avril 1500, deux lettres du sultan à Louis XII demandèrent son intervention entre l'empire ottoman et la république de Venise.

A son avènement au trône, François Ier avait mené grand bruit contre les Ottomans; au congrès de Cambrai, en 1517, il avait proposé à l'empereur d'Allemagne et à Ferdinand le Catholique un traité de partage de l'empire ottoman ; le le pape Léon X avait rompu l'intrigue. Cependant Sélim confirmait, la même année (avril-mai 1517), les privilèges que les Français avaient obtenus, en Égypte, de Kansou-Ghawri en 1507.

La ruine de l'armée française à la bataille de Pavie et la captivité du roi décidèrent la régente, Louise de Savoie, à tenter, sur les conseils du chancelier Duprat, la démarche audacieuse de l'alliance turque. Le 25 février 1525, elle dépêcha un agent chargé de riches présents pour Suleyman, et porteur de propositions d'alliance contre Charles-Quint. Cet envoyé, dont on ne connaît pas le nom, fut assassiné en Bosnie avec les douze personnes de sa suite.

Au mois de décembre de la même année, le comte Jean Frangipani, gentilhomme hongrois au service de France, vint réclamer satisfaction à Constantinople; il remit au sultan une lettre de François Ier.

Vers la même époque, Charles-Quint avait également fait des propositions d'alliance au sultan. Mais les deux princes étaient ennemis naturels, puisqu'ils étaient voisins, les avances de l'empereur d'Allemagne furent repoussées. Suleyman accueillit, au contraire, avec empressement la demande du roi de France qui allait, pensaient les Ottomans, leur livrer l'Occident dénué de ses meilleurs défenseurs.

L'envoyé de France fut reçu avec de grands honneurs et comblé de riches présents, toutefois aucun traité ne fut signé : l'orgueil et le fanatisme musulmans auraient considéré comme un sacrilège une alliance directe avec un prince chrétien.

A la lettre du roi très chrétien, le sultan répondit par une lettre d'amitié superbe et protectrice, curieux échantillon du style épistolaire de l'Orient :

« Par la grâce du Très Haut, dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée et la parole divine exaltée! Par les miracles abondants en bénédiction du soleil des cieux de la prophétie ; de l'astre de la constellation des patriarches ; du pontife de la phalange des prophètes ; du coryphée de la légion des saints, Mahomet, le très pur! Et sous la protection des saintes âmes des quatre amis qui sont Abou-Bekr, Omar, Osman et Ali!

« Schah-Sultan-Suleyman-Khan, fils de Sélim-Khan, toujours victorieux, Moi qui suis le sultan des sultans, le roi des rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la mer Blanche et de la mer Noire, de la Roumélie et de l'Anatolie. . . . .
et en outre de quantité d'autres provinces que par leur puissance victorieuse ont conquises mes glorieux ancêtres, aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant, moi, fils de Sultan-Sélim, fils de Sultan-Bayezid, Schah-Sultan-Suleyman-Khan,

« A toi, François,

qui es roi du pays de France.

« La lettre que vous avez adressée à ma Porte, asile des souverains, par Frankipan, homme digne de votre confiance ; certaines communications verbales que vous lui avez recommandées, m'ont appris que l'ennemi s'est emparé de votre royaume, que vous êtes présentement en prison et que vous demandez ici secours et protection pour votre délivrance Tout ce que vous avez dit a été exposé au pied de mon trône, refuge du monde ; Ma science impériale l'a embrassé en détail, et j'en ai pris une connaissance complète.

« Il n'y a rien d'extraordinaire que des empereurs soient défaits et faits prisonniers. Que votre cœur se réconforte et que votre âme ne se laisse point abattre! Nos glorieux pré-

décesseurs et nos illustres aïeux (que Dieu illumine leurs tombeaux!) ont toujours saisi l'occasion d'entrer en campagne pour repousser l'ennemi, et de faire des conquêtes; moi-même, marchant sur leurs traces, j'ai soumis dans toutes les saisons des provinces et des forteresses puissantes et de difficile abord. Nuit et jour notre cheval est sellé et notre sabre est ceint!

« Que la justice divine (dont le nom soit béni!) nous facilite l'exécution du bien! A quelque objet que s'attache votre volonté, qu'elle soit exécutée! Au surplus, interrogez votre agent sur l'état des affaires et les événements, et soyez convaincu de ce qu'il vous dira. Sachez-le ainsi.

« Écrit dans la première décade de la lune de rebuilakir, l'an 932 (15 février 1526), de la résidence impériale de Constantinople, la bien munie et la bien gardée. »

Les historiens musulmans ont étrangement défiguré les incidents qui marquèrent les débuts de l'alliance franco-turque. Les lignes suivantes d'un des écrivains ottomans les plus célèbres, qui occupa les premiers postes de l'Empire sous Suleyman, montreront combien les annalistes turcs doivent être tenus en défiance :

« Le bey de France s'étant toujours montré un allié sincère et fidèle de la Porte ottomane, avec laquelle il avait noué des relations intimes, la parole que lui avait donnée le Sultan de l'affranchir de la suprématie du bey d'Espagne fut une des causes principales qui le déterminèrent à entreprendre l'expédition (la guerre de Hongrie). Pour bien comprendre ce que nous disons, il faut savoir que le roi du pays des allemands contre la tyrannie de qui réclament tous les infidèles exerce une prépondérance incontestable sur tous les chefs ses voisins.... A l'époque dont nous parlons, il y avait longtemps que le chef des Allemands n'existait plus et que l'automne de la mort avait fané le parterre de sa vie.... Le bey d'Espagne et celui de France dont les états étaient limitrophes de ceux de l'Empire avaient fait tous leurs efforts pour réunir cette riche succession aux provinces qu'ils possédaient déjà. Après plusieurs années de luttes et de rencontres sur le champ de bataille, le bey

d'Espagne l'avait emporté sur son rival, grâce à l'appui que lui avait prêté l'odieux chef des Hongrois maudits. Avec ce secours, il avait brisé, sous les coups de son épée meurtrière, l'armée du bey de France, avait envahi ses terres avec des torrents de cavalerie et s'était emparé de la plupart de ses villes et de ses places fortes. Puis après avoir rompu le bras de la vigueur et démoli le rempart de la puissance de ce bey, il l'avait forcé de s'enfuir lui-même au milieu des débris de sa fortune et de son repos et à aller se réfugier derrière les hautes murailles d'une forteresse dans laquelle il était étroitement bloqué. Là, le vaincu ayant consulté ses vézirs et ses conseillers, tous avaient été d'avis que le seul parti à prendre était de s'adresser à la cour du Sultan, asile du monde, à cette cour semblable au ciel, devant laquelle viennent s'incliner le soleil et la lune et qui est l'appui et le soutien des blancs et des noirs. Le roi approuvant ce conseil, avait envoyé un ambassadeur au Sultan dont Mars est l'esclave. Ses instructions disaient :

« Un ennemi acharné à notre perte a triomphé de nous « avec le secours et l'appui du roi perfide des Hongrois « maudits. Si le Sultan du monde, dans sa générosité, « daigne repousser cet odieux auxiliaire de nos ennemis, « nous pourrons les combattre, leur tenir tête et rendre « impossible l'exécution de leurs projets pervers. Devenus « les esclaves des bienfaits de Sa Majesté, nous courberons « humblement la tête sous le joug bien aimé de son obéis- « sance. »

« Le Sultan glorieux et magnanime ayant pitié de l'infortune de ce prince déchu et accablé d'amertume, lui accorda ce qu'il demandait.... Il conduisit en personne une expédition brillante ; il suspendit au trône de Dieu son sabre enrichi par l'éclat de la nouvelle lune qui lui servait d'ornement. Les reins vigoureux du bey d'Espagne furent rompus ; son bras puissant fut brisé et les remparts de sa fortune furent renversés. Le bey de France renfermé derrière les murailles où il était prisonnier, sortit de la citadelle qui lui servait de refuge et rassembla autour de lui une armée redoutable, avec laquelle il chassa de son terri-

toire les troupes nombreuses de ses ennemis cruels et pleins de rage[1] ».

Rendu à la liberté non par le secours des Ottomans mais grâce à l'onéreux traité de Madrid signé avec Charles-Quint, le roi de France persévéra dans la ligne de conduite tracée par le chancelier Duprat. Vers la fin d'avril 1526, il écrivit à Suleyman pour le remercier de ses promesses d'alliance : « Nous n'avons pu, disait-il, que ressentir un vif plaisir en voyant l'insigne générosité de votre cœur qui vous porte à nous promettre des secours dans cette triste situation de nos affaires, en nous offrant de grands trésors et toutes vos forces. »

Les négociations continuèrent actives et suivies entre les deux souverains. Pour les légitimer aux yeux de la chrétienté et entraîner l'opinion publique en France, François Ier s'employa à protéger les chrétiens d'Orient et à donner à la France la prépondérance commerciale en Orient.

En 1528, Antoine de Rinçon apportait au sultan une lettre lui demandant de faire restituer aux chrétiens une église de Jérusalem, convertie en mosquée. Suleyman refusa, mais dans les termes les plus bienveillants : « L'amitié et l'affection qui existe entre ma glorieuse majesté et vous, rendent vos désirs admissibles auprès de ma personne, source de bonheur; mais cette affaire ne ressemble pas à toute autre affaire de domaine ou de propriété : elle concerne notre religion. D'après l'ordre sacré du Très Haut, créateur du monde et bienfaiteur d'Adam, d'après la loi de notre prophète, soleil des deux mondes, cette église est depuis longtemps une mosquée et les musulmans y font leur prière. Il est contraire à notre religion qu'un lieu qui porte le nom

1. Kémalpacha Zadé, *La campagne de Mohacz.* (Traduction Pavet le Courteille.)

L'invasion de la Hongrie en 1526 ne fut nullement déterminée par les négociations entamées avec la Cour de France. En effet la trève entre les Turcs et les Hongrois était rompue depuis 1521 et les deux peuples étaient en état de guerre. Une pareille assertion serait tout aussi juste que celle des historiens turcs sur le rôle joué par la Hongrie dans les événements qui amenèrent la défaite de Pavie et la captivité de François Ier.

de mosquée et dans lequel se fait la prière soit maintenant altéré par le changement de destination.... Les lieux autres que la mosquée continueront de rester entre les mains des chrétiens ; personne ne molestera, sous notre équitable règne, ceux qui y demeurent. Ils vivront tranquillement sous l'aile de notre protection ; il leur sera permis de réparer leurs portes et fenêtres, ils conserveront, en toute sûreté, les oratoires et les établissements qu'ils occupent actuellement, sans que personne puisse les opprimer, ni les tourmenter d'aucune manière. »

En même temps le sultan confirmait et étendait les privilèges des Français en Égypte, par un hatti-chérif du 20 septembre 1528.

Liberté pleine et entière aux Français et aux Catalans de circuler et de trafiquer en Égypte.

Ordre aux autorités de porter secours aux bâtiments français jetés à la côte et en détresse ; défense d'en piller les épaves qui doivent être remises au consul.

Juridiction des consuls sur leurs nationaux, « excepté toutefois s'il y avait du sang ; dans ce cas nos présidents en jugeront. »

Droit pour les Français et Catalans de disposer de leurs biens par testament.

Les biens de ceux qui mourront *ab intestat* seront à la disposition du consul, et en son absence et celle de ses employés, les autorités ottomanes devront envoyer les biens meubles au lieu où sera ledit consul.

Droit d'entretenir les églises « connues à Alexandrie selon qu'il en sera confessé en justice et sera reconnu ce qui a été déclaré par la justice : ainsi aussi des bains pour y entrer leurs personnes. »

Enfin le dernier paragraphe plaçait les consuls, les factoreries et les marchands de la France sous la protection de la Sublime-Porte.

L'habileté du négociateur avait été secondée par les dispositions favorables de Suleyman ; l'alliance française lui offrait une diversion trop précieuse contre l'Autriche, pour qu'il n'accordât pas généreusement les demandes de Rinçon.

Celui-ci emportait en outre la promesse d'une nouvelle prise d'armes, et négociait entre Szapolya et François Ier un traité qui assurait la couronne de Hongrie à un fils du roi de France, à la mort de Szapolya.

Guerre de Hongrie : Barberousse et Doria

En Hongrie la guerre continuait : Szapolya, soutenu par les Ottomans, dont il se déclarait le vassal, luttait contre Ferdinand d'Autriche appelé au trône par le parti national. Les deux rivaux se rencontrèrent dans la plaine de Tokaï : Szapolya, complètement défait, implora les secours du roi de Pologne, Sigismond, son beau-père, et ceux du sultan.

Une alliance offensive et défensive fut conclue entre la Hongrie et la Porte. Ferdinand essaya en vain de traverser cette négociation; ses ambassadeurs furent retenus captifs pendant neuf mois, et ne rapportèrent que ces paroles ironiques :

« Votre maître n'a pas encore eu avec nous des rapports d'amitié et de voisinage, mais il en aura bientôt. Dites-lui que j'irai le trouver avec toutes mes forces et que je lui donnerai, moi-même, ce qu'il demande. Qu'il se prépare donc à notre visite. »

L'armée musulmane, commandée par Ibrahim-Pacha. créé serasker de toutes les armées ottomanes, s'ébranla le 10 mai 1526 : deux cent cinquante mille hommes marchèrent au secours de Szapolya, réduit à fuir devant Ferdinand maître de Pest et de presque tout le pays. Szapolya rencontra le sultan à Mohacz, et il n'eut pas honte de lui prêter serment de fidélité et de vasselage sur ce lieu, témoin du massacre des Hongrois par les musulmans.

Bude se rendit au sultan après un siège de six jours : les troupes eurent la permission de se retirer avec armes et bagages; mais les janissaires, déçus de l'espoir du pillage, violèrent la capitulation et massacrèrent la garnison presque tout entière.

Szapolya fut installé roi de Hongrie; le nouveau mo-

narque, comme don de joyeux avènement, frappa sa capitale d'une contribution extraordinaire. L'argent ainsi extorqué fut distribué aux janissaires qui composaient l'escorte du roi de Hongrie. Les temps d'Hunyade et de Mathias Corvin étaient loin!

On dirait que la lâcheté est contagieuse; le prince de Moldavie, Boghdan, saisit ce moment pour aller de lui-même au-devant du joug; il se reconnut vassal du sultan.

Les fêtes données en l'honneur de Szapolya et de Boghdan terminées, le sultan, traînant à sa suite le nouveau roi, marcha sur Vienne.

Au mois de septembre 1529, cent vingt mille hommes et quatre cents pièces de canon, investirent la ville, tandis qu'une flottille de huit cents voiles stationnait sur le Danube. Les assiégés n'avaient à opposer à ces forces formidables que seize mille hommes, soixante-douze bouches à feu, des remparts sans batteries et de six pieds d'épaisseur seulement; mais l'ardeur des soldats allemands était doublée par leur haine des Osmanlys; le courage et l'habileté des chefs suppléaient à l'insuffisance des moyens de défense. Les travaux des Ottomans furent détruits plusieurs fois dans de vigoureuses sorties, leur camp incendié; tous les assauts furent repoussés: en vain l'artillerie et la sape faisaient-elles crouler les remparts, de nouvelles murailles s'élevaient comme par enchantement. Rebutés par la défense opiniâtre de la place, les soldats refusaient de marcher à l'assaut malgré les menaces et les coups de leurs chefs; le découragement était à son comble; Suleyman se retira en frémissant (14 octobre), non sans laisser de sanglants adieux. Tous les prisonniers furent brûlés vivants ou égorgés sans pitié. L'armée ottomane avait perdu quarante mille hommes devant Vienne et Suleyman venait, pour la première fois, d'éprouver un échec. Pour se consoler et essayer de donner le change à l'opinion publique, le sultan, de retour à Pest, ordonna de grandes fêtes et réjouissances publiques. Szapolya fut solennellement couronné roi de Hongrie, et ceignit la légendaire couronne de saint Étienne. Le saint devait être bien étonné de voir son successeur le valet d'un musulman.

Deux années se passèrent en négociations : Ferdinand essaya en vain de gagner à prix d'or Ibrahim-Pacha ; le grand-vézir fut incorruptible et les menées de l'ambassadeur de François Ier empêchèrent ces négociations d'aboutir.

Rinçon était revenu en mission secrète. Parti au commencement de 1532, il était tombé malade et s'était vu contraint de s'arrêter à Venise et à Raguse. Le sultan était au camp devant Belgrade ; Rinçon alla le trouver et obtint audience le 9 juillet ; il devait essayer de détourner Suleyman d'envahir la Hongrie et le persuader de porter tous ses efforts sur mer. En réponse à ces ouvertures, le sultan lui dit : « que d'après l'ancienne amitié qu'il avait pour la maison de France, il se fût volontiers retiré, s'il ne se fût vu si avant, mais qu'on dirait qu'il se retirait de peur de Charles d'Espagne ; et, de plus, qu'il s'émerveillait de ce que le roi faisait une telle requête en faveur d'un homme qui l'avait si mal traité, et qui n'était point chrétien, vu qu'il a mis et retenu en prison et rançonné le chef de la religion, à Rome, le grand-vicaire de Jésus-Christ ; et lequel plume et pille tous les ans les chrétiens, sous prétexte de lui venir faire la guerre. »

Rinçon fut reçu avec des honneurs extraordinaires et tels qu'aucun ambassadeur chrétien n'en a jamais eu depuis, et qui contrastèrent avec les humiliations qu'on fit subir aux envoyés de Ferdinand.

« François, dit un historien turc, était maître de grandes terres, avait de braves soldats et jouissait d'un grand pouvoir sur mer ; comme il persistait dans son ancien dévouement pour la Sublime Porte, on redoubla d'égards pour lui. Aussi le grand-vézir parla à son envoyé en ami, et à ceux de Ferdinand, en lion[1]. »

Les envoyés de Ferdinand ne reçurent d'autre réponse que celle-ci : Jamais le sultan ne rendrait la Hongrie, dont il n'avait fait la conquête que sur les instances de son allié le roi de France.

La campagne de 1532 s'ouvrit par le siège de Güns.

1. Solakzadé.

Cette bicoque, défendue par le brave Nicolas Jurischitz, eut la gloire d'arrêter un mois les deux cent mille hommes du Grand Seigneur : douze assauts consécutifs furent repoussés. Enfin, Jurischitz, blessé grièvement et hors d'état de soutenir une nouvelle attaque, accepta les conditions d'Ibrahim-Pacha ; les habitants eurent la vie sauve, la garnison fut libre de se retirer où elle voudrait ; elle sortit avec armes et bagages et fut reçue avec les honneurs de la guerre.

N'osant attaquer Vienne ni Neustadt, les Osmanlys se répandirent dans la Styrie et dans l'Autriche, qu'ils mirent à feu et à sang. Kaçim-Bey, arrêté à Pottenstein par les impériaux, fit égorger quatre mille prisonniers qui gênaient sa marche et partagea son armée en deux corps. Le premier commandé par Fériz-Bey parvint à gagner la Styrie et rallia l'armée du sultan Suleyman ; le second fut écrasé dans la vallée de Stahremberg par le comte palatin Frédéric ; Kaçim-Bey périt dans la mêlée ; Osman, qui le remplaça, subit le même sort. L'Autriche était nettoyée des envahisseurs. En Styrie, les opérations militaires n'étaient guère favorables, non plus, aux Ottomans. Le sultan échouait devant Gratz, son arrière-garde était battue à Ferniz ; enfin un échec plus sérieux éprouvé devant Marbourg le forçait à la retraite.

Sur mer, la campagne avait été désastreuse pour la Turquie. Le célèbre André Doria s'emparait de Coron, de Patras, des deux forts élevés par Sultan-Bayezid à l'entrée du détroit de Lépante, et portait la désolation sur les côtes de la Grèce.

Au commencement de l'année suivante, une trêve fut conclue entre l'Autriche et l'empire ottoman. Le sultan promettait alliance et amitié à Ferdinand, mais sans rien stipuler à l'égard de la Hongrie dont il se déclarait maître absolu, par droit de conquête (1533).

La raison dominante qui avait porté Suleyman à conclure la paix avec l'Autriche était l'expédition qu'il méditait contre la Perse. Zulfekar-Kan, gouverneur de Bagdad, et Oulama, gouverneur de l'Aerbaïjan, s'étaient soulevés

contre Thamasp-Schah, tandis que Chérif-Bey, khan de Bitlis, livrait cette place au roi de Perse. L'assassinat de Zulfekar fit rentrer Bagdad sous le sceptre du Schah pendant que Chérif-Bey, à la tête d'une armée persane, battait le gouverneur rebelle de l'Aerbaïjàn. Ibrahim-Pacha marcha contre le khan de Bitlis; en route il reçut de Chems-Uddin, fils d'Oulama, la nouvelle de la mort et la tête du rebelle (1533). Après avoir passé l'hiver à Alep et préparé par des négociations la soumission des places voisines du lac du Van, il reprit sa marche sur Tebriz, résidence du Schah, et y entra sans résistance (13 juillet 1534). Les mesures les plus sages furent prises pour éviter le meurtre, le pillage et toutes les scènes de désordre qui accompagnaient infailliblement, à cette époque, la prise d'une ville. « Aucun Persan, suivant l'expression d'un historien oriental, ne perdit seulement la pointe d'un cheveu. » Cette générosité honore d'autant plus Ibrahim-Pacha qu'il allait directement contre le fanatisme religieux. Un fetwa du mufti n'avait-il pas ordonné le massacre de tous les schiites et le pillage de leurs biens?

Le sultan vint prendre le commandement de l'armée, qui se dirigea sur Bagdad. La marche fut longue et pénible, non par les attaques de l'ennemi, mais par les difficultés du pays et les rigueurs de la saison. La capitale des Khalifes n'opposa aucune résistance. Après un repos de quatre mois, l'armée reprit le chemin de Stamboul, où elle rentra au mois de janvier (1536).

Pendant cette expédition triomphale, les flottes ottomanes disputaient aux escadres de Charles-Quint l'empire de la Méditerranée. Deux hommes célèbres dirigeaient les forces navales des deux empires : le Génois André Doria, amiral de l'empereur, et, du côté des Turcs, Haïr-Eddin, connu sous le nom de Ariodant Barberousse[1]. Cet aventurier, d'origine grecque et chrétienne, né à Mitylène, s'était en

1. Plusieurs historiens européens prétendent que Barberousse était un renégat provençal. Voyez *Annuaire nobiliaire* de Barbot de la Trésorière.

compagnie de son frère, Baba-Aroudj, adonné à la piraterie.

Les deux frères se mirent au service du sultan de Tunis, Mohammed, de la famille des Beni-Hafsz ; après plusieurs tentatives infructueuses, Aroudj s'empara de Cherchell et de Tlemcen ; attaqué par les Espagnols, il périt dans une sortie. Barberousse, resté seul, se rendit maître d'Alger en assassinant le prince maure qui y régnait, et fit hommage de ses possessions au sultan Sélim, qui le nomma beylerbey d'Alger. De ce port partirent de nombreux corsaires qui infestèrent les côtes d'Espagne et d'Italie et allèrent écumer la partie occidentale de la Méditerranée.

Nommé Kapoudan-Pacha (1533), il reprit Coron malgré une victoire remportée par Doria, qui lui détruisit trente-neuf vaisseaux. L'année suivante, il saccagea toutes les côtes de l'Italie et se présenta sous les murs de Tunis : Muley-Hassan, exécré de ses sujets, à cause de sa tyrannie, fut facilement renversé et Barberousse prit possession de la ville au nom du sultan. Ces progrès étaient inquiétants pour le souverain de l'Espagne et de l'Italie : Charles-Quint résolut de reprendre Tunis, non seulement pour assurer la tranquillité de ses possessions d'Afrique, mais pour porter un coup mortel à l'alliance franco-ottomane, qui ne pouvait devenir efficace que par la marine. Le 16 juin 1535, Charles-Quint débarqua devant la Goulette, l'emporta après un mois de siège et de combats continuels. Barberousse, battu en rase campagne, abandonné par les populations arabes, fut obligé de fuir : Tunis tomba au pouvoir du vainqueur, et cinquante mille esclaves chrétiens furent rendus à la liberté. Muley-Hassan, rétabli, se reconnut tributaire des Espagnols, qui mirent garnison dans le fort de la Goulette.

Alliance de la France avec la Porte : capitulations de 1535.

La conduite de Charles-Quint, champion de la croix et défenseur de la chrétienté, contrastait avec celle de son

rival, allié des musulmans. François résolut d'avouer hautement cette alliance pour en tirer tout le profit possible.

Au printemps de 1534, Jean de La Forest arriva à Constantinople, en qualité d'ambassadeur de France, chargé d'une double mission : il devait conclure un traité d'amitié et de commerce dans lequel seraient compris tous les princes chrétiens, Charles-Quint excepté, et engager le Sultan à faire la guerre, de concert avec le roi, à l'empereur d'Allemagne, si celui-ci se refusait à restituer au roi de France le duché de Milan, le comté d'Asti, Gênes, la Flandre et l'Artois, et à laisser le roi Jean paisible possesseur du trône de Hongrie. Enfin, après avoir détaillé tous les embarras que la France pouvait susciter à l'empereur en l'attaquant à la fois en Navarre, en Bourgogne, en Flandre, il devait faire ressortir que le roi manquait d'argent :

« A cette cause, priera et persuadera, icelui de La Forest, le Grand Seigneur de subvenir audit roi, pour convertir à l'effet que dessus, un million d'or, qui ne sera pas malaisé au Grand Seigneur, pour être ses affaires constituées en toute fidélité et ne lui devra être grief.... Outre le secours d'argent ci-dessus mentionné, et pendant que le dit sieur roi par terre exploitera de son côté ses forces, envoie son armée de mer, en faisant même commandement au sieur Haïr-Eddin, pour courir sus et entrer premièrement en Sicile et y établir pour roi et seigneur le personnage que le dit La Forest a l'ordre de nommer, lesquels crédit et intelligence ès-dites îles, qu'il pourra garder et tenir à la dévotion et sous l'ombre et appui du sieur roi. Et davantage reconnaîtra ce bienfait et payera, par chaque an, convenable tribut et pension au dit Grand Seigneur, pour le récompenser du secours pécuniaire qu'il aura donné au dit sieur roi. » Enfin il devait recommander au Divan le plan de campagne suivant :

« En assaillant par le royaume de Naples, par la Sicile et la Sardaigne ou par les Espagnes, ce sera le toucher au vif et entreprise aisée à mettre à chef, attendu mêmement que les Allemands ne se mouveront pour le péril de l'Italie, comme l'on sait et voit par expérience. Et quand le roi des

Espagnes voudrait secourir le royaume de Naples et autres pays dessus dits, comme il fait courir bruit de vouloir y passer, les armées de mer des susdits Grand Seigneur et roi mises en avant seront si puissantes qu'il n'oserait entreprendre le passage. »

C'était là le véritable objet de l'ambassade La Forest; le prétexte était la conclusion d'un traité de commerce renouvelant et confirmant les privilèges des Français. Pour arriver à son but, il comptait sur l'appui du grand-vézir, Ibrahim, et du Kapoudan-Pacha, Haïr-Eddin, à qui François promettait de l'aider de son mieux à conserver Alger et Tunis.

L'ambassadeur de France réussit à souhait : en février 1535 (en janvier 1536 d'après Hammer) fut signé un traité de paix, d'amitié et de commerce qui parut sous la forme d'un hatti-chérif.

Il donnait au roi de France le titre de padischah, mettant sur le même pied d'égalité « *la gloire des princes de la croyance de Jésus* » avec « *le roi des rois, le sultan des deux terres et des deux mers, l'ombre de Dieu* » et portait en substance :

1° Liberté pleine et entière pour les sujets du sultan et du roi de naviguer, sûrement et librement, avec navires armés et désarmés, chevaucher et venir demeurer, conserver et retourner aux ports, cités et pays quelconques, les uns des autres, pour leur négoce ainsi que pour fait et compte de marchandises.

2° Liberté d'acheter, vendre, changer, conduire et transporter par terre et par mer toutes sortes de marchandises, tribut, imposition ou charge.

3° Juridiction absolue des consuls, tant au civil qu'au criminel, sur les Français; ordre aux officiers de la Porte de prêter main-forte pour l'exécution des jugements consulaires.

4° En cas de procès au civil entre Turcs et Français, la plainte des premiers n'est recevable que s'ils produisent une preuve écrite de l'adversaire ou du consul; dans aucun cas, les Français ne peuvent être jugés par les kadis ou soubachis, sans la présence de leur drogman.

5° En matière criminelle, les sujets du roi ne peuvent être jugés par les tribunaux ordinaires, « ils doivent être conduits à la Sublime Porte et, en l'absence d'icelle Porte, au principal lieutenant du Grand Seigneur; là vaudra le témoignage du sujet du roi et du Karadjguzar l'un contre l'autre. »

6° Défense d'inquiéter les Français au sujet de leur religion, qu'ils ont toute liberté de pratiquer.

7° Si un sujet du roi quitte les États du Grand Seigneur sans avoir satisfait à ses dettes, le consul ni aucun Français ne peuvent en être rendus responsables; le roi fera satisfaction au demandeur, sur les biens ou la personne du débiteur, s'il est en son royaume.

8° Défense de se servir des navires des sujets du roi, de leur artillerie, munitions et équipages contre leur gré, même pour le service du padischah.

9° Liberté de tester pour tous les marchands et sujets du roi. Les biens de ceux qui mourront *ab intestat* seront remis au consul pour être transmis aux héritiers.

10° A la ratification du traité par le Grand Seigneur et le roi, tous les esclaves seraient rendus de part et d'autre. « Tout individu qui attentera de faire prise ou violence sur les biens ou la personne de l'obéissance de l'autre seigneur sera banni avec ses complices, verra ses biens confisqués, sans préjudice du châtiment qui lui sera infligé sur l'ordre du souverain offensé, s'il tombe en son pouvoir.

11° Lorsque les vaisseaux se rencontreront, ils devront baisser les voiles et lever les bannières de leur seigneur, se saluer d'un coup d'artillerie; mais le droit de visite est formellement interdit.

12° Défense absolue à qui que ce soit de s'approprier les débris et les épaves des navires du roi naufragés.

D'Ohsson donne du traité une version différente qui comprend d'importantes variantes; d'après lui il était stipulé :

1° Qu'il résiderait un ambassadeur de France à Constantinople et un consul à Alexandrie.

2° Que les commerçants français ne payeraient pour leurs marchandises qu'un droit de 5 pour 100.

3° Qu'ils seraient exempts de toutes contributions pendant les 10 premières années de leur séjour dans les États ottomans; mais qu'après ce terme ils seraient soumis à la capitation et aux taxes ordinaires.

4° Que les autres nations européennes, comme les Anglais, les Catalans, les Siciliens, les Génois, etc., dont les gouvernements n'étaient pas liés avec la Porte par des traités d'amitié, pourraient naviguer sous le pavillon français, et trafiquer sous la protection de la France, dans tous les pays de la domination ottomane.

5° Que les Français jouiraient du libre exercice de leur culte et qu'ils feraient garder les lieux saints de la Palestine par des religieux catholiques.

6° Qu'il était interdit à tout Français, tout couvent, toute église latine, de posséder des biens-fonds en pays musulman.

7° Que les enfants nés du mariage d'un Français avec une femme du pays seraient sujets tributaires du Grand Seigneur.

Pour comprendre l'importance de cet acte, il faut se rappeler qu'une barrière jusqu'alors infranchissable avait séparé chrétiens et musulmans; ils se regardaient comme des ennemis à qui la haine religieuse ne prescrivait d'autres rapports que la guerre : c'était l'aurore d'un droit nouveau.

Un traité d'alliance offensive et défensive fut également conclu, mais gardé secret; le sultan s'engageait à envahir la Hongrie et le royaume de Naples; François devait ouvrir les hostilités par une attaque sur la Lombardie. D'après l'article 6 du traité conclu, en 1553, entre Suleyman et Henri II, le traité signé par La Forest portait que les villes, bourgs et villages d'Italie dont la flotte ottomane s'empareraient, seraient livrés en proie aux Turcs; que les habitants leur seraient abandonnés comme esclaves, mais que la possession de ces villes, leur matériel de guerre, leur approvisionnement seraient laissés au roi de France. Ces traités furent favorablement accueillis par les musulmans; une fable répandue dans le public, et acceptée sans contrôle,

même par les historiens les plus sérieux[1], voulait qu'une alliance de famille existât entre les deux maisons souveraines.

L'amiral Saroudjé-Pacha aurait capturé, en 1428, près de Gallipoli, un navire portant une princesse de France, fiancée à l'empereur Jean IV. Placée dans le harem de Murad II, elle aurait donné le jour à Mohammed II et se serait faite musulmane sous le nom de Alimé-Hanum.

Ce fut le dernier acte administratif du puissant Ibrahim-Pacha, miné sourdement par l'esclave favorite, Khouresm-Sultane, que Suleyman, par une insigne distinction, avait reconnue pour épouse légitime.

Dans le traité conclu avec le roi de France, Ibrahim avait pris le titre de Serasker-Sultan (en Perse, les généraux en chef portaient le titre de sultan) ; cette audace fit naître dans l'esprit de Suleyman le soupçon que l'ambitieux qui s'arrogeait le titre réservé au souverain pourrait chercher à s'emparer du trône.

Le 5 mars 1536, le grand ministre qui avait tant fait pour la gloire de Suleyman se rendit au sérail, selon sa coutume ; le lendemain, on l'y trouva étranglé. Sa place fut donnée à l'Albanais Ayas-Pacha.

La Hongrie sous la domination ottomane.

Depuis trente-cinq ans la paix existait entre la Porte et Venise. Sous Ibrahim-Pacha, né sujet de la sérénissime République, les relations avaient pris un caractère d'intimité ; le nouveau grand-vézir suivit la marche imprimée par son prédécesseur aux affaires de l'empire ; de plus, François et Suleyman, voulant comprendre les Vénitiens dans leur alliance, leur envoyèrent à ce sujet une ambassade.

1. Petchevi, Selaniki, Aali effendi.
Il est inutile de s'arrêter à démontrer l'absurdité de la légende de l'existence de cette prétendue princesse de France.

La république répondit par une déclaration de neutralité ; mais les intrigues de Doria qui travaillait à la jeter dans l'alliance austro-espagnole, celles de Barberousse qui ne cherchait que l'occasion de ramasser du butin, changèrent cette neutralité en hostilité déclarée.

La flotte ottomane, forte de cent voiles, ravageait les côtes de la Pouille et enlevait dix mille captifs, quand elle fut rappelée pour assiéger Corfou (septembre 1537.)

Après huit jours de siège et quatre assauts infructueux livrés au fort San-Angelo, le sultan, rebuté par la résistance de la place, renonça à l'emporter. Il se vengea en s'emparant de Paxo et en incendiant Butrinto. Pendant que le grand-vézir assiégeait sans succès, pendant cinq mois, Napoli de Romanie (1538), le Kapoudan-Pacha soumettait les îles de l'Archipel, ravageait Candie et battait Doria à Preveza (septembre 1538).

L'année suivante, cent mille hommes étaient concentrés en Albanie pour fondre sur l'Italie ; Barberousse, avec soixante-dix galères, débarquait près d'Otrante : toutes ces forces attendaient les opérations du roi de France qui devait envahir le Piémont et envoyer ses galères sur les côtes de la Pouille. Mais l'Europe entière jetait l'anathème au roi très chrétien ; il n'osa passer outre : il attendit, pour l'envahir, que les Turcs eussent évacué l'Italie ; puis signa brusquement avec Charles-Quint la trêve de Nice (1538).

Quoique mécontent, Suleyman ne rompit pas l'alliance, il confirma même le hatti-chérif de 1536.

La lutte continua avec Venise et la maison d'Autriche, sur terre et sur mer. Du côté des Vénitiens les succès se balancèrent : les Ottomans perdirent Ostrovitch, Obrovatz, Scardona en Dalmatie, pendant que la flotte chrétienne enlevait Castel-Novo.

Mais l'année suivante (1539), Barberousse reprenait cette place. Venise sollicita la paix : outre toutes les îles de l'Archipel, elle cédait Napoli de Romanie et de Malvoisie ; Urana et Wadin, en Dalmatie, et payait une indemnité de guerre de trois cent mille ducats.

La peste vint faire diversion à la joie de ces triomphes

(juillet 1539) ; entre autres victimes, elle enleva le grand vézir Ayas-Pacha. Albanais d'origine[1], remarquable par la droiture et la loyauté de son caractère, Ayas-Pacha n'avait qu'un défaut, sa trop grande passion pour les plaisirs. Le second vézir Lufti-Pacha lui succéda ; « distingué par sa science, qualité fort rare chez un Albanais, beau-frère du sultan, le nouveau ministre ne resta que deux ans au pouvoir. Ce fut sa parenté avec le sultan qui causa sa chute.

« Un jour il avait ordonné qu'une mahométane surprise au milieu de ses débauches fût mutilée à coups de rasoir.... La barbarie de cet ordre révolta tous les esprits. Lufti-Pacha était marié à une sultane, sœur de son maître. La princesse indignée lui fit les reproches les plus vifs et les plus amers..., l'accabla d'injures, le traita d'impudent, de barbare, de tyran. Transporté de colère, le ministre met la main sur une masse d'armes et se précipite sur elle. Aux cris de la sultane, les filles esclaves et les eunuques préposés à la garde volent à son secours.

« Suleyman blâma hautement la conduite de Lufti, ordonna sa séparation de la sultane, le dépouilla de sa dignité et l'envoya en exil à Demotica[2]. » Le grand vézir charma ses loisirs en écrivant une histoire ottomane.

En Hongrie, les opérations avaient commencé dès 1537. Le général autrichien Katzianer abandonna lâchement son armée : mais le comte Louis de Lodron soutint l'honneur des armes impériales, en se faisant tuer à la tête d'une poignée de braves à Ezsek. Katzianer, jeté en prison, parvint à s'échapper, chercha à se vendre au pacha de Bosnie, et périt égorgé au milieu d'un festin, par ordre du comte Zriny de Szigeth, qu'il essayait d'entraîner dans sa trahison.

Rabesch, voïvode de Moldavie, se préparait à la révolte, à l'instigation de Ferdinand ; mais les Ottomans prirent les devants et Rabesch fut contraint de se réfugier en Transylvanie.

1. Ses frères étaient aumôniers catholiques à Valona.
2. D'Ohsson.

Son frère Etienne fut mis à sa place et dut, entre autres conditions d'investiture, apporter lui-même tous les deux ans à sa Hautesse le tribut de la province (1538).

Szapolya, fatigué de la lutte qu'il soutenait depuis douze ans contre Ferdinand, était entré en accommodement avec son rival; par un traité secret, conclu à Grossvardein, ils se partagèrent le pays. Szapolya mourut peu de temps après (1450), laissant un fils âgé de quinze jours; aussitôt les troupes autrichiennes assiègent dans Bude la veuve de Szapolya, Isabelle, et s'emparent de Pest, Vaczen, Wissegrad, Stuhlweissembourg. A l'appel de la reine Isabelle, les armées ottomanes s'ébranlent; devant elles les impériaux se replient, évacuent Pest et lèvent le siège de Bude. Le 29 août 1451, le jeune Szapolya, à peine âgé d'un an, fut présenté au sultan : profitant du désordre occasionné par cette cérémonie, les janissaires s'introduisent dans la ville et, le lendemain, Bude était devenue une ville musulmane, siège d'un pachalik. Pour excuser la violation de ses serments, le sultan fit remettre à la veuve de Szapolya un diplôme écrit en lettres d'or et d'azur, dans lequel il jurait, par le prophète, de ne garder Bude que pendant la minorité du jeune roi, et de le mettre, dès qu'il serait en âge, en possession du trône. Le lendemain arrivèrent deux ambassadeurs autrichiens, le comte Nicolas de Salm et Sigismond de Herbestein offrant un tribut annuel de cent mille florins en échange de la cession de la Hongrie. Le sultan refusa de traiter sur ces bases : Ferdinand devait restituer Stuhlweissembourg, Wissegrad, Gran et payer le tribut pour le reste. Ces conditions étaient inacceptables : la lutte continua.

Missions de Paulin de la Garde, d'Aramont. Traité de 1553.

Rinçon, resté à Constantinople on ne sait trop à quel titre, n'avait pas peu contribué au maintien des bonnes relations entre la France et la Turquie; il s'était efforcé

d'amoindrir dans l'esprit du sultan l'importance de la trêve de Nice, et n'avait cessé de signaler au connétable de Montmorency et au roi lui-même le danger de la paix intempestive conclue avec Charles-Quint. François Ier, jouant maladroitement à la chevalerie vis-à-vis de son adversaire, se laissa persuader d'écrire à Suleyman d'accorder une trêve à l'empereur d'Allemagne (1539). Rinçon, qui possédait la confiance du sultan, répara heureusement les fautes du roi et Suleyman répondit à François :

« Charles, roi d'Espagne, désire et recherche par votre médiation une trêve auprès de ma Sublime Porte.... Si le roi d'Espagne veut obtenir une trêve, et que ce soit votre désir qu'il l'obtienne, je veux qu'il commence par mettre en vos mains toutes les terres, provinces et forteresses qu'il vous a enlevées. Lorsqu'il aura rempli cette condition, vous en donnerez avis à ma Sublime Porte et je ferai ce qu'il vous plaira. »

François ne tarda pas à reconnaître avec dépit qu'il avait été dupé par Charles-Quint ; la guerre recommença, et le sultan fut, de nouveau, l'objet des pressantes sollicitations du roi de France. Celui-ci, poussé à bout, s'était résolu à écraser son rival sous le poids des forces turques, dût la chrétienté être livrée en pâture aux ravages des musulmans. Rinçon, qui avait apporté la lettre du sultan, retourna à Constantinople chargé de demander que toute la flotte ottomane fût mise directement aux ordres du roi et que les hostilités recommençassent en Hongrie.

Charles-Quint, dans l'espoir de rompre l'alliance, en soulevant l'Europe contre elle, fit assassiner Rinçon pour avoir les preuves de la trahison de son ennemi envers la cause chrétienne. Ce fut un crime inutile : du Bellay, gouverneur français du Piémont, avait gardé les instructions de Rinçon par devers lui. François dénonça hautement cet attentat au droit des gens dans une lettre adressée à la diète de Nuremberg et accusa l'empereur d'avoir fait fabriquer de faux documents pour essayer d'excuser le crime qu'il avait ordonné.

Cependant un soldat de fortune, le capitaine Paulin,

nos esclaves sipahis et janissaires, en lui ordonnant de réunir l'armée, de marcher contre les pays les plus voisins de l'ennemi. Nous avons, en outre, et en tenant compte de la saison, expédié une partie de notre flotte impériale qui, avec l'aide du Très-Haut, causera, nous l'espérons, de très grands dommages à nos ennemis. Conformément à notre loyauté et à notre dignité impériale, nous ne cesserons de chercher à ruiner et à anéantir les ennemis de toutes parts.

« Quant à la fidélité et à l'amitié qui règnent entre nous, nous les conserverons sans y faillir, avec la même constance qu'au temps passé. »

Quand cette lettre arriva à la cour de France, le roi était mort depuis le 31 mars. Cet événement rompit les pourparlers et hâta la conclusion du traité entre l'Autriche et la Porte; le 15 juin fut signée une trêve de cinq ans, moyennant un tribut annuel de cinquante mille ducats que Ferdinand dut payer pour la portion de la Hongrie qui lui appartenait encore.

Suleyman, libre du côté de l'Europe, tourna ses regards vers l'Asie. Les princes musulmans de l'Inde sollicitaient ses secours contre les Portugais; mais en même temps arrivait à Constantinople le fils rebelle du schah de Perse, Elkacib-Mirza, qui venait implorer la protection de la Porte. La guerre contre la Perse fut aussitôt résolue, grâce à l'influence de Khouresm-Sultane, qui espérait qu'en l'absence du sultan son fils Sélim gouvernerait, et qui voulait donner à son gendre, Rustem-Pacha, l'occasion de déployer ses talents militaires (1548). Le Kurdistan persan fut rapidement conquis, Van capitula, et le sultan entra pour la seconde fois en vainqueur à Tébriz. Elkacib-Mirza s'avança jusqu'à Ispahan; mais, battu et pris par son frère Zohrab, il fut jeté en prison par ordre du schah. La conquête d'une partie de la Géorgie termina la campagne (1549); les événements de Hongrie allaient rappeler le sultan en Europe.

Szapolya, à son lit de mort, avait recommandé à la reine Isabelle le moine Georges Martinuzzi. Intrigant et ambitieux, le conseiller d'Isabelle ne tarda pas à nouer des rela-

guerre. Que Dieu bénisse ceux qui estiment mon amitié et sont protégés par mes armes victorieuses! »

La flotte ottomane, sous les ordres de Barberousse, forte de cent dix voiles et portant quatorze mille hommes, opéra sa jonction avec l'escadre du comte d'Enghien, composée de quarante galères montées par sept mille hommes. La prise de Nice fut le seul résultat de cet immense armement; la mésintelligence éclata entre les alliés qui se séparèrent (1543). L'indignation de l'Europe força, une seconde fois, François à signer la paix (1544). Deux ans après mourut Barberousse. Pendant cette stérile campagne maritime, Suleyman envahissait la Hongrie : Valpo, Siklos, Gran, Stuhlweissembourg, Wissegrad, Neograd, Wilika, tombaient en son pouvoir (1543-1544). Mais la défaite du palatin Zriny à Souska était compensée par la défaite et la mort d'Husseïn-Pacha à Salla.

Ferdinand et Charles-Quint avaient besoin de la paix : de nouvelles négociations s'ouvrirent qui se prolongèrent jusqu'en 1547.

L'ambassadeur de France, Gabriel d'Aramont, mit tout en œuvre pour les faire échouer; il annonçait au Divan que son maître allait reprendre les armes; il insistait sur les embarras où la révolte des princes luthériens d'Allemagne avait plongé l'empereur et sollicitait une nouvelle alliance effective. Suleyman était disposé à souscrire aux projets du roi de France, il lui écrivit au commencement de mai 1547 :

« Nous vous faisons savoir qu'à l'arrivée de votre ambassadeur la saison était trop avancée pour entreprendre une expédition et le temps trop court pour mettre en mouvement notre très grande armée impériale contre l'ennemi.... Néanmoins, nous avons expédié une très forte armée sous le commandement de vaillants capitaines dans une province appelée Zagrabie (Croatie), qui est une possession de l'infortuné Ferdinand, et nous espérons que beaucoup de places et de villes y seront conquises, au plus grand détriment de nos ennemis. Nous avons également expédié au beylerbey de Bude beaucoup de nos braves et célèbres seigneurs et généraux, avec un grand nombre de

nos esclaves sipahis et janissaires, en lui ordonnant de réunir l'armée, de marcher contre les pays les plus voisins de l'ennemi. Nous avons, en outre, et en tenant compte de la saison, expédié une partie de notre flotte impériale qui, avec l'aide du Très-Haut, causera, nous l'espérons, de très grands dommages à nos ennemis. Conformément à notre loyauté et à notre dignité impériale, nous ne cesserons de chercher à ruiner et à anéantir les ennemis de toutes parts.

« Quant à la fidélité et à l'amitié qui règnent entre nous, nous les conserverons sans y faillir, avec la même constance qu'au temps passé. »

Quand cette lettre arriva à la cour de France, le roi était mort depuis le 31 mars. Cet événement rompit les pourparlers et hâta la conclusion du traité entre l'Autriche et la Porte; le 15 juin fut signée une trêve de cinq ans, moyennant un tribut annuel de cinquante mille ducats que Ferdinand dut payer pour la portion de la Hongrie qui lui appartenait encore.

Suleyman, libre du côté de l'Europe, tourna ses regards vers l'Asie. Les princes musulmans de l'Inde sollicitaient ses secours contre les Portugais; mais en même temps arrivait à Constantinople le fils rebelle du schah de Perse, Elkacib-Mirza, qui venait implorer la protection de la Porte. La guerre contre la Perse fut aussitôt résolue, grâce à l'influence de Khouresm-Sultane, qui espérait qu'en l'absence du sultan son fils Sélim gouvernerait, et qui voulait donner à son gendre, Rustem-Pacha, l'occasion de déployer ses talents militaires (1548). Le Kurdistan persan fut rapidement conquis, Van capitula, et le sultan entra pour la seconde fois en vainqueur à Tébriz. Elkacib-Mirza s'avança jusqu'à Ispahan; mais, battu et pris par son frère Zohrab, il fut jeté en prison par ordre du schah. La conquête d'une partie de la Géorgie termina la campagne (1549); les événements de Hongrie allaient rappeler le sultan en Europe.

Szapolya, à son lit de mort, avait recommandé à la reine Isabelle le moine Georges Martinuzzi. Intrigant et ambitieux, le conseiller d'Isabelle ne tarda pas à nouer des rela-

tions secrètes avec Ferdinand. Il décida la reine à céder à son compétiteur la Transylvanie et le banat de Temeswar, pendant qu'il trompait Suleyman par de faux rapports. Les armées allemandes étaient en marche, une insurrection nationale s'organisait, tandis que le sultan était plongé dans une sécurité funeste. Un message d'Isabelle, trop tard éclairée, vint lui apprendre la vérité; aussitôt quatre-vingt mille hommes passent le Danube. Mais la Transylvanie s'insurge aux prédications passionnées de Martinuzzi, à qui la protection de Ferdinand avait fait obtenir du pape le chapeau de cardinal (1549).

Lippa est emporté d'assaut, et le moine-cardinal monte le premier sur la brèche, le crucifix au poing. Mais Martinuzzi visait plus haut : il voulait se faire prince de Transylvanie et espérait y parvenir en dupant, tour à tour, Ferdinand, Suleyman et Isabelle. Pour prévenir l'effet de ses intrigues, Ferdinand le fit assassiner (18 décembre 1551).

L'année suivante, le comte Castaldo surprit Szeggedin : le Sandjak-Bey, Michalogli-Khyzir-Bey, réfugié dans la citadelle, demanda des secours au gouverneur de Bude, par le moyen de pigeons voyageurs. Ahmed-Pacha accourt, et les vainqueurs, surpris à leur tour, sont taillés en pièces. Pour preuve de sa victoire, il envoya à Constantinople cinq mille nez. A la suite de cette victoire, Temeswar et tout le banat rentrent sous la domination ottomane.

Érasme Teufel, baron de Gundendorf, est battu et pris avec quatre mille hommes à Fulek, et Szolnok capitule, grâce à la lâcheté du gouverneur, Laurent Myari. Pour terminer la campagne par un coup d'éclat, les généraux ottomans viennent mettre le siège devant Erlau; mais la ville, défendue par Étienne Dabo et Étienne Mertzkey, partagea, avec Vienne et Malte, la gloire d'avoir arrêté la marche triomphale du croissant. Les femmes combattirent sur la brèche, rivalisant d'intrépidité avec les plus braves soldats; sommé de se rendre, Dabo de Rouscka ne répondit qu'en faisant placer sur les remparts, en vue de l'ennemi, un cercueil entre deux lances, pour annoncer qu'il mourrait

avant de se rendre. Après cinq mois de siège et plusieurs assauts meurtriers, les assiégeants se retirèrent (1552).

Cependant Henri II continuait avec autant d'énergie que de persévérance la politique de son père, basée sur l'alliance réciproque de la Porte et de la France : il ne négligeait rien pour entretenir les bonnes relations entre les deux pays. L'ambassadeur de France, d'Aramont, accompagna le sultan dans sa campagne de Perse et le décida à reprendre Mehdidjé, dont Charles-Quint avait fait la conquête en 1550. Les opérations de la flotte ottomane se bornèrent en 1551 à la prise de Tripoli, tombée aux mains des chevaliers de Malte. L'influence de d'Aramont était telle qu'il obtint la mise en liberté de tous les chevaliers français, et fit destituer le vice-roi d'Alger, dont la place fut donnée à Salah-Réïs, « personnage d'autre sens et conduite que n'était le roi d'Alger et qui a toujours montré affection au service du roi et désir de s'y employer[1] ». En février 1553, par l'entremise de Ferdinand Sanseverino, prince de Salerne, il arrêta les bases d'une alliance offensive par mer entre le roi et le sultan, contre Charles V.

En échange du secours fourni par la flotte ottomane, de 1551 à 1553, Henri II s'engageait à payer trois cent mille pièces d'or et à laisser ses galères avec la flotte turque « comme censées engagées en nantissement de la somme précitée, jusqu'à ce que cette dernière soit payée à l'amiral de Suleyman. » (Article Ier.)

Cette stipulation exécutée, Suleyman fournirait soixante galères à trois rangs et vingt-cinq bâtiments corsaires, dans l'espace de quatre mois successifs. (Article 2.)

Si le roi de France voulait employer la flotte hors de la mer de Toscane, il devait payer au sultan cent cinquante mille pièces d'or. (Article 3.)

Tous les bâtiments ennemis capturés par la flotte ottomane appartiendront au sultan. (Article 4.)

En vertu du traité de 1535, entre François Ier et Suleyman, toutes les places conquises seront remises au roi de

1. Lettre de d'Aramont à Henri II.

France, mais les habitants et leurs biens deviendront la propriété des Turcs. (Article 5.)

Même clause que la précédente si la flotte ottomane opère dans la mer de Toscane, sauf qu'elle servira le roi de France sans solde. (Article 6.)

L'amiral ottoman est autorisé à saccager tous les pays appartenant à Charles V d'Autriche et à enlever autant d'esclaves qu'il lui plaira. (Article 7.)

En cas où le sultan obtiendrait la possession d'une des quatre villes de la Pouille, avec son château, selon la promesse du prince de Salerne, Ferdinand Sanseverino, le sultan restituerait à Henri II les trois cent mille pièces d'or stipulées à l'article Ier. (Article 8.)

Le sultan livrera trente galères et leurs rameurs sans aucune rançon, ainsi que les canons, les provisions et tout le matériel et payera au prince de Salerne, proscrit dans sa patrie, dix mille pièces d'or. (Article 9.)

La flotte ottomane, sous les ordres de Torghoud, rallia la flotte française du baron de la Garde. Après avoir ravagé la Calabre et la Sicile, les deux amiraux débarquèrent en Corse, et vinrent mettre le siège devant Bastia, possession des Génois, alliés de Charles V. Presque toutes les villes de la côte tombèrent au pouvoir des alliés ; mais des dissensions violentes ne tardèrent pas à éclater, causées par les articles 5, 6 et 7 du traité. Les Turcs en réclamaient la stricte application ; les Français, au contraire, exigeaient qu'on respectât la religion, les habitants, les propriétés. Les deux flottes se séparèrent et la Corse fut évacuée.

Torghoud fut sévèrement réprimandé par le sultan et, en 1555, l'envoyé de France, Codignac, obtenait que le Kapoudan-Pacha Piale prît la mer avec soixante-dix galères pour se joindre à celles du roi. Quelques mois plus tard, Henri II s'adressait directement à Suleyman pour obtenir que la flotte ottomane fît une campagne d'hiver contre les possessions espagnoles.

Le manque d'entente entre le Kapoudan-Pacha et le baron de Saint-Blancart, les coups de vent et les tempêtes rendirent stérile ce déploiement de forces.

Les Turcs n'étaient pas des alliés toujours dociles ; au lieu de combiner leurs opérations avec les amiraux français, ils ne songeaient souvent qu'à piller et à remplir leurs vaisseaux des dépouilles de tous les endroits où ils touchaient. Henri II ne pouvait retenir son mécontentement ; il mandait à son ambassadeur à Constantinople que d'après la conduite des capitaines turcs :

« L'on estime maintenant, par toute la chrétienté, que l'amitié et l'intelligence d'entre le Grand Seigneur et nos principaux ennemis est plus grande qu'elle ne fut jamais entre nous deux, et qu'au lieu de m'avoir été envoyée par le Grand Seigneur sa dite armée pour favoriser mes affaires, ç'a été, tout au contraire, pour les défavoriser.... Mais je n'en veux ni dois imputer la faute qu'à ses ministres, qui ont toujours préféré leurs intérêts particuliers à l'honneur et grandeur de leur maître[1]. »

La paix de Cateau-Cambrésis, signée entre Henri II et Philippe II, changea le caractère de l'alliance franco-turque.

D'active et militante, elle devint en quelque sorte platonique et les rois de France tournèrent tous leurs soins vers les intérêts du commerce et la protection des catholiques d'Orient. En effet, l'alliance était moins utile aux deux partis. La France l'avait faite pour résister à la maison d'Autriche et l'abattre ; son but était en partie atteint. La Turquie l'avait faite pour envahir plus facilement la chrétienté et nulle part elle n'avait réussi ; la Hongrie, l'Italie, l'Espagne lui avait opposé des barrières qu'elle n'avait pu franchir. Du reste les idées politiques de Suleyman disparurent pour ainsi dire avec lui ; ses successeurs plongés dans l'apathie et la mollesse se soucièrent peu de ce qui se passait dans les pays étrangers. Quant aux fils de Henri II, ils suivirent la politique de leur père et de leur aïeul ; mais les guerres de religion qui remplirent leurs règnes ne leur laissèrent pas le loisir de conserver à l'alliance son caractère primitif.

1. Lettre de Henri II au sieur de la Vigne, 24 août 1558.

Les fils de Suleyman.

En Asie la guerre s'était rallumée : Schah-Tahmasp battait Iskender-Pacha et s'emparait d'Ardjick et d'Akhlat. Affaibli par l'âge et les fatigues de onze campagnes, le sultan confia la direction des opérations au grand vézir, Rustem-Pacha.

La protection de Khouresm-Sultane avait poussé Rustem au pinacle ; il dut payer son élévation par une infamie. D'une avidité et d'une avarice insatiables, il ne considérait comme utile que ce qui rapportait de l'argent. Sombre et sévère, rude de manières et de langage, il passait pour n'avoir jamais ri ; chaque mot qu'il prononçait était un ordre.

Pour donner le trône au fils de la favorite, il fallait supprimer ses frères aînés : Rustem-Pacha se chargea de la besogne.

Un message du grand vézir prévient le sultan que le prince Mustapha tient des propos séditieux et cherche à séduire les janissaires. La valeur et la générosité du jeune prince le faisaient adorer des soldats, tandis que la protection qu'il accordait aux lettres l'avait rendu cher aux savants et aux poètes. Prévenu déjà par les insinuations calculées et perfides de sa femme, le sultan croit aveuglément le rapport mensonger de son favori : il se hâte de passer en Asie et va prendre le commandement de l'armée. Le 21 septembre 1553, le prince Mustapha se rend au camp : accueilli avec de grands honneurs, il est conduit, en grande pompe, à l'audience du sultan. Mais en entrant sous la tente impériale, il est reçu par sept muets, armés du lacet fatal ; le malheureux expire en appelant en vain son père, qui, caché derrière une tapisserie, assistait, impassible, à cette horrible scène. Le fils de Mustapha, resté à Brousse, est poignardé dans les bras de sa mère.

Le jeune prince fut pleuré dans tout l'empire ; bon, juste, protecteur éclairé des sciences et de la poésie, il

avait conquis l'affection du peuple, des soldats et des savants. Sous le pseudonyme de Moukhlessi, il a lui-même composé quelques ghazèles, un commentaire sur les traditions de Boukharie, une exégèse du Coran et des ouvrages grammaticaux. Yahya déplora la fin tragique du jeune prince dans une élégie qui devint bientôt célèbre et dont les vers furent dans toutes les bouches. Dans l'emportement de sa douleur, il s'écriait : « Rustem nous a fait le chagrin de voir encore Suleyman assis sur le trône ; le chëïtan (diable) doit-il encore vivre longtemps ! »

La mort de Sultan Djihanghir est la preuve la meilleure de l'amour qu'avait su inspirer Mustapha. Tendrement attaché à son frère, Djihanghir ne put résister à l'accablement que lui causa son trépas : il tomba dans une profonde mélancolie, et, malgré tous les secours, ne tarda pas à rejoindre dans la tombe celui dont la vie était indispensable à son existence. D'après une autre version, Djihanghir se serait poignardé en présence de son père, après lui avoir énergiquement reproché le meurtre de son frère[1].

Les soldats indignés se soulevèrent, et les janissaires exigèrent la destitution du grand vézir.

Après cette tragédie sanglante, l'armée se mit en marche : les opérations se bornèrent à des ravages dans le Chirvan et la paix fut signée le 29 mai 1555. Khouresm-Sultane poursuivait ses menées ténébreuses ; elle arracha au vieux souverain l'ordre de faire mourir Ahmed-Pacha, qui avait remplacé son gendre dans le poste de grand vézir, et Rustem reprit le sceau. Quelque temps après, cette femme, le mauvais génie de Suleyman, le véritable meurtrier du prince Mustapha, des vézirs Ibrahim et Ahmed, descendait dans la tombe.

Après le siège d'Erlau, un armistice de six mois avait été

1. Cette opinion, fondée sur les rapports de l'ambassadeur d'Autriche, et adoptée par les historiens européens, est combattue par Hammer. Les historiens ottomans sont unanimes à dire que le prince mourut de maladie. Si le contraire eut été vrai, les écrivains qui protestèrent avec tant de hardiesse contre le crime de Rustem n'auraient pas manqué de raconter ce suicide.

signé entre les Ottomans et les Hongrois; mal observé de part et d'autre, il ne tarda pas à être rompu et les hostilités reprirent avec fureur, grâce à l'animosité haineuse des deux peuples.

Khadim Ali-Pacha entra dans Szigeth, mais ne put réduire la citadelle. Contraint d'abandonner la ville, il rencontra sur les bords de la Rinya l'armée du palatin Thomas Nadasdy, qui lui fit éprouver une défaite complète. Pendant que les Hongrois s'emparent de Babocza et de Korothna, les Turcs ravagent tout le pays situé entre la Kulpa et l'Una, surprennent Tata et s'emparent de Szikszo, malgré une défaite essuyée à Kafa (1558). Les négociations n'avaient pas cessé pendant toute cette lutte mais les efforts de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand, n'aboutirent qu'à une nouvelle trêve de six mois qui fut due surtout aux embarras suscités au sultan par la révolte de son fils Bayezid.

Cette révole fut le résultat d'une trame odieuse ourdie entre Sélim et Lala Mustapha, précepteur de Bayezid. Créature d'Ahmed-Pacha, Lala Mustapha s'était attiré la haine de Rustem, qui, pour le perdre, le nomma gouverneur de la maison de Sélim. Jusqu'alors dévoué à Bayezid, Mustapha n'hésita pas à trahir son ancien maître pour assurer sa fortune future; il résolut de se servir de ses relations avec lui pour le perdre. Il représenta à Sélim que Rustem, depuis la mort de Khouresm-Sultane, ne manquait aucune occasion de le desservir dans l'esprit de son père, le grand vézir voulant assurer le trône à Bayezid, seul capable, prétendait-il, de gouverner l'empire; Sélim lui donna carte blanche pour agir. Aussitôt Mustapha écrit à Bayezid pour l'exciter à la révolte; sur ses conseils, le prince envoya à son frère aîné un jupon, un bonnet et une quenouille. Sélim remit le tout à Suleyman, qui adressa de sévères remontrances à Bayezid. Mustapha fit tuer les messagers et brûler les lettres, tandis que Sélim portait cette nouvelle au sultan et chargeait son frère de cet attentat. Irrité du mépris de ses ordres, Suleyman donna l'ordre à Bayezid de quitter son gouvernement de

Karamanie. Le prince refusa et leva une armée de vingt mille hommes. Complètement battu à Koniah, il se réfugia à Amassia, avec son fils Orkhan (30 mai 1559). De là, il envoya à son père une lettre touchante, implorant grâce pour lui et ses quatre fils, au nom de son repentir sincère. Mais ses messagers tombèrent entre les mains des agents secrets de Lala Mustapha et ne reparurent plus[1].

Ne recevant pas de réponse, Bayezid se dirigea vers la frontière de Perse, avec douze mille hommes, pour y chercher un asile. Le beylerbey d'Erzeroum, Ayas-Pacha, qui osa donner une marque de sympathie au fugitif, paya de sa tête sa noble action.

Le schah de Perse accueillit magnifiquement le prince ottoman et le combla de protestations d'amitié. Sous prétexte de lui épargner la charge de leur entretien, ses troupes furent disséminées, de telle façon que Bayezid fût à la discrétion complète de son hôte. Schah-Tahmasp n'eut plus dès lors qu'une pensée, battre monnaie avec celui qui s'était confié à sa foi et tirer le meilleur profit possible de cette infamie.

« La correspondance de Suleyman et de Sélim avec Tahmasp nous montre les premiers acharnés à la mort d'un fils et d'un frère, et le second vendant bassement la vie de son hôte. Les annales de la Porte ottomane ne fournissent aucun autre exemple d'un échange de messagers et de dépêches aussi fréquents, et l'histoire des autres nations ne nous présente nulle part des négociations aussi formellement et solennellement conduites pour obtenir la violation des droits de l'hospitalité et l'assassinat d'un parent[2]. »

A la trahison, Tahmasp joignit l'hypocrisie ; il avait juré à Bayezid de ne pas le livrer à son père ; il tint parole ; il le livra aux sicaires de son frère ; Bayezid périt avec ses quatre fils (28 novembre 1561).

L'indignation publique vengea la morale et l'honneur foulés aux pieds : « Le peuple, dit Petchevi, proférait

1. Petchevi.
2. Hammer.

mille injures contre les ambassadeurs et mille imprécations contre le schah. » Mais les criminels ont la conscience large. Qu'était-ce que la vie d'un homme? surtout quand sa mort rapportait quatre cent mille pièces d'or. Quatre cent mille pièces d'or, ce n'était pas trop pour la mort d'un fils : Suleyman et Sélim payèrent, et la Perse et la Turquie fraternisèrent. Un cinquième fils de Bayezid, âgé seulement de trois ans, fut étranglé à Brousse par ordre de son grand-père.

Rustem-Pacha était mort sans avoir pu sauver Bayezid ; son successeur, Ali-Pacha, affable, généreux, populaire, traita avec bonté les envoyés autrichiens et signa, au mois de juin 1562, une paix de huit années sur le pied du *statu quo*.

Mais toutes ces trêves et tous ces traités étaient illusoires : la guerre ne cessait jamais sur les frontières, et les bords du Danube et de la Drave étaient le théâtre de combats continuels et acharnés. Un aventurier, nommé Jean Basilicas, soutenu en secret par Ferdinand, parvint à s'emparer de la Moldavie et acheta, à prix d'or, l'investiture de la Porte (1563). Une révolte des boyards mit fin à son règne éphémère et rappela l'ancien voïvode, Alexandre.

Sièges de Malte (1565) et de Szigeth (1566).

Toute précaire qu'elle était, la paix avec la Hongrie permit au sultan d'imprimer une impulsion plus vive aux opérations navales. Le Kapoudan-Pacha, Piale, Salih-Bey, beylerbey d'Alger, et Dragut, beylerbey de Tripoli, tenaient en échec les forces maritimes de l'Espagne. Pour dominer sans conteste dans la Méditerranée, la conquête de Malte fut résolue. Le 11 avril 1565, le Kapoudan-Pacha mit à la voile avec cent quatre-vingts navires et, le 20 mai suivant, vingt mille hommes débarquèrent dans l'île et ouvrirent le feu contre le fort Saint-Elme. Dès le premier jour, Dragut ordonna un assaut où il fut tué par un boulet. Après un mois de luttes meurtrières, le fort Saint-Elme

tomba au pouvoir des assaillants. Le seraskier Mustapha-Pacha, à la vue des pertes énormes dont il avait payé une conquête si peu importante, ne put s'empêcher de dire :

« Si le fils nous a coûté si cher, par quel sacrifice faudra-t-il acheter le père ! » Pour intimider la garnison, il fit écarteler les prisonniers et clouer leurs membres sur des planches en croix, qui furent lancées au pied des murailles. Le grand-maître, Pierre de La Valette, répondit par le massacre des prisonniers ottomans et chargea ses canons de leurs têtes qu'il renvoya ainsi aux assiégeants. Sommé de se rendre, l'intrépide chevalier répondit à l'envoyé du pacha, en lui montrant les fossés : « Ceci est le seul terrain que je puisse concéder à ton maître pour qu'il vienne le remplir de cadavres de janissaires. » Le 11 septembre, après avoir perdu vingt mille hommes, le Kapoudan-Pacha se rembarqua. La guerre avait déjà recommencé avec la Hongrie. Ferdinand était mort (1564) et son fils Maximilien ne demandait pas mieux que de renouveler la trêve ; mais Étienne Szapolya envahit subitement le territoire autrichien et surprit Szathmar. Maximilien répondit en enlevant Tokaï. Pendant cette double infraction à la trêve, le grand-vézir Ali-Pacha mourut (1565). Son successeur Mohammed-Sokkolovitch, slave de Bosnie, ne respirait que la guerre : aussitôt les hostilités s'ouvrirent.

La Croatie et la Transylvanie furent envahies, mais le gouverneur de Bude, Arslan-Bey, pressé de combattre, éprouva un désastre devant Palota où il fut battu par le comte Eck de Salm (1566).

Le 29 juin Suleyman reçut à Schabatz, en audience solennelle, le jeune Étienne Szapolya, l'accueillit avec affection, lui rendit le territoire entre la Theiss et la frontière de Transylvanie, lui promettant de ne pas quitter la Hongrie avant de lui en avoir assuré la possession.

L'armée se dirigeait sur Erlau quand la nouvelle de la mort de Mohammed-Bey, sandjak-bey de Tirhala, battu et tué par le comte Nicolas Zriny, palatin de Szigeth, modifia le plan de campagne et poussa le sultan à mettre le siège devant Szigeth. Décidé à combattre jusqu'à la mort, le

comte Zriny mit dans sa défense une pompe digne de la magnificence et du faste que déployait Suleyman dans ses expéditions.

Les remparts de Szigeth furent couverts de draperies rouges et la tour principale revêtue de plaques d'étain brillantes comme de l'argent ; les canons de la forteresse saluèrent le sultan, à son arrivée. Au bout de quatorze jours, les ouvrages avancés étaient tombés ; les assiégés, abandonnant la ville après l'avoir incendiée, se retranchèrent dans la citadelle et opposèrent une résistance opiniâtre. Après quatre mois de siège, les Ottomans n'avaient pas fait de progrès sensibles et, le 5 septembre, Suleyman, depuis longtemps malade, mourait, se plaignant de n'entendre pas résonner le gros tambour de la victoire. Pour éviter le découragement qui s'emparerait de l'armée, si elle apprenait la mort de son glorieux empereur, Mohammed Sokkolovitch cacha avec soin la catastrophe et de prétendues lettres du sultan furent lues aux soldats pour enflammer leur courage. Enfin, le 8 septembre, il ne restait plus aux assiégés que la grosse tour dont ils avaient fait le magasin à poudre ; tout espoir de salut était perdu : Zriny revêtit alors un vêtement de soie, prit sur lui les clefs de la forteresse et cent ducats : « Tant que ce bras pourra frapper, dit-il, nul ne m'arrachera ces clefs ni cet or. » Il s'arma du plus ancien des quatre sabres d'honneur qu'il avait gagnés, ajoutant : « C'est avec cette arme que j'ai acquis mes premiers honneurs et ma première gloire ; c'est avec elle que je veux paraître devant le trône de l'Éternel pour y entendre mon jugement. »

Après une courte harangue aux six cents braves qui lui restent, il donne l'ordre d'ouvrir la porte ; au moment où les Janissaires s'avancent, un énorme canon leur envoie une décharge de mitraille, à bout portant. Au milieu de la fumée, le palatin, précédé de son porte-bannière et suivi d'un écuyer, s'élance au plus épais des rangs ennemis ; malgré des prodiges de valeur, il est pris vivant et décapité sur la bouche d'un canon. Ivres de fureur, les Janissaires se précipitent dans la citadelle, massacrant tout, déchique-

tant les femmes et les enfants ; tout à coup la tour minée saute avec un fracas épouvantable, engloutissant trois mille Ottomans sous ses décombres.

Pendant trois semaines encore la mort du sultan fut cachée et le vézir dirigea les affaires jusqu'au moment où l'héritier du trône eût le temps d'arriver de Kutahia à Constantinople. Suleyman est sans contredit le souverain le plus remarquable qu'ait produit la race d'Osman ; s'il se laissa dominer par sa femme favorite, Roxelane, s'il sacrifia à cet amour aveugle le plus ferme soutien de son empire, le grand-vézir Ibrahim, et jusqu'à ses propres fils, s'il montra « tantôt une indulgence qui dégénérait en faiblesse, tantôt une sévérité qui s'exagérait jusqu'à la cruauté[1] », ces fautes ne sauraient faire oublier ses qualités hors ligne, qui font du siècle de ce prince le grand siècle de l'empire ottoman, « son esprit élevé et entreprenant, son courage héroïque, sa stricte observance des lois de l'islamisme qu'il sut unir à tant de tolérance, son esprit d'ordre et d'économie qui s'alliait à tant de magnificence et de grandeur, son amour éclairé des sciences et la protection qu'il accordait libéralement aux savants[2] ».

Le règne de Suleyman ; les institutions.

Par l'éclat incomparable qu'il jeta dans les arts et dans la littérature comme dans la guerre, le règne du grand empereur ne peut se comparer qu'au règne de Louis XIV ; il a de plus cet avantage d'avoir fini comme il avait commencé, dans toute l'ivresse du triomphe. Jamais la Turquie n'a produit à la fois tant d'hommes distingués : les grands-vézirs Ibrahim, Rustem et Sokkoli ; les amiraux Haïr-Eddin-Barberousse, Torghoud, Dragut et Piale ; les seraskers Ferhad, Arslan, Hamiza, Michalogli ; les secrétaires d'État Djelal-Zadé et Mohammed-Egri-Abdi ;

1. Hammer.
Idem.

les jurisconsultes Ebou-Sououd et Kemal-Pacha-Zadé ; le grand philologue Sourouri et le mollah Ibrahim de Haleb, rehaussèrent par leurs talents la gloire de leur maître.

Les lettres ne fournissent pas un moins nombreux contingent de célébrités. Abdul-Baki (immortel), le plus grand poète lyrique de l'empire ottoman, est placé sur le même rang que Motenebbi et Hafiz dans la langue persane et arabe. Suleyman l'honora comme le plus bel ornement de son règne si riche en grands hommes, et, poète lui-même, lui adressa une pièce de vers où il l'appelait le premier poète des Osmanlys et lui prédisait, avec justesse, la durée de sa gloire. Yahya-Bey, l'apologiste du malheureux Mustapha, qui, dans sa jeunesse, avait été enlevé pour faire partie des Janissaires, composa des poèmes romantiques et un livre de morale.

Suleyman ne lui garda pas rancune et, après la mort de Rustem, lui donna, à titre de pension, un fief du revenu de vingt-sept mille aspres. Kihali (le riche en imagination) mérita son surnom par la richesse de ses images et la couleur brillante de ses descriptions. Fouzouli, qui chanta l'opium et les boissons enivrantes ; Rewani, le premier poète didactique ottoman ; Samiï, aussi bon poète que bon prosateur, occupent la première place parmi les cent écrivains remarquables que signalent les biographes, et qui chantèrent les exploits du Grand-Seigneur.

Sous son règne s'élevèrent les mosquées de Suleymanié, le chef-d'œuvre de l'architecture turque ; de Sélimiyé, construite sur le tombeau de Sélim Ier ; celles des princes Mohammed et Djihanghir, à Galata ; de la sultane Khasseki, sur le marché aux femmes. Un aqueduc fut construit pour amener l'eau dans la ville et alimenter quarante fontaines ; l'aqueduc de Justinien fut réparé et embelli ; un pont en pierre construit à Tchekmedjé. « Une description détaillée de tous les édifices bâtis par le prince ottoman fournirait matière à un ouvrage aussi étendu que celui de Procope, qui a décrit en six chapitres les monuments élevés par Justinien ; comme Procope, l'auteur de cet ouvrage pourrait s'épuiser en louanges à l'aspect des mosquées de la capitale

et des provinces, des aqueducs, des ponts, des fortifications et des nombreuses fondations pieuses dont Suleyman dota l'empire[1]. » Outre la gloire militaire attestée par ses conquêtes et ses victoires, Suleyman mérite au plus haut degré celle de législateur : c'est surtout à ce point de vue qu'il est célèbre chez les Ottomans, qui ne le désignent que sous le nom de Suleyman-el-Kanouni, le législateur.

Le corps sacré des ulémas fut l'objet de sa plus vive sollicitude ; leurs privilèges furent augmentés et leurs attributions étendues.

La juridiction des trois régences d'Afrique fut dévolue au Sadr-Roum qui la conserva jusqu'au règne de Mahmoud Ier, où pour des raisons politiques et religieuses le prince rendit aux régences, sur leur réclamation, cette prérogative. Le Sadr-Roum exerça également la même autorité sur tous les kadis de la Crimée, droit qui fut même confirmé après la conquête de la Crimée, par les Russes, dans la convention d'Aïnaly-Cavak (1779). Mais l'innovation la plus importante fut l'extension du pouvoir du Cheïkh-ul-Islam.

Depuis Mohammed II l'habileté et les talents des différents muftis avaient maintenu les droits de cette place et l'avaient chaque jour relevée par de nouvelles prérogatives : Tschimy-Zade-Mohammed-Effendi acheva de faire de cette dignité l'égale du grand-vézirat. Suleyman lui accorda une juridiction absolue sur tout le corps des ulémas, et le Cheïkh-ul-Islam, jusqu'alors obligé de céder le pas aux Kazi-Askers et au Khodja, devint le chef absolu de la hiérarchie des ulémas. Quoique le premier de tous les ministres de la religion il n'exerce de fonctions sacerdotales qu'à l'égard de la personne du sultan. C'est lui qui, assisté du grand-vézir et du Nakib-ul-Eschraf, procède à l'avènement d'un nouveau souverain dans la cérémonie du sabre ; c'est lui qui, à la mort du souverain, fait les fonctions d'Imam, dans la prière funèbre.

Chef de la magistrature, le grand mufti n'a pas de tri-

1. Hammer.

bunal, et quand il examine une cause, il ne prononce pas à titre de juge, mais d'arbitre suprême.

« Les lois sont à proprement parler la seule partie du Cheïkh-ul-Islam. Il en est le premier oracle. Comme elles sont théocratiques et qu'elles embrassent la religion et la doctrine, le gouvernement civil, politique et militaire, on peut juger de son influence sur l'administration générale de l'empire[1]. »

Le Cheïkh-ul-Islam a quatre sous-ordres principaux : le Cheïkh-ul-Islam Siehayassy, le Telkhissidji, le Mektoubdji et le Fetwa-Enimy.

Le premier est le bras droit du mufti pour la partie politique et économique ; à ses soins est confiée l'administration des biens vakoufs.

Le second est son agent auprès du gouvernement, son appellation vient des mémoires (Telkiss) qu'il présente au nom de son maître. Le Mektoubdji dirige la chancellerie ; c'est à lui qu'incombe la fonction d'expédier les brevets, les diplômes, et tous les mandements qui doivent émaner du chef suprême de la loi.

Le Fetwa-Enimy veille à ce que les fetwas soient rédigés dans la forme légale et dans les termes voulus. Jusqu'au règne de Suleyman, les muftis délivraient les fetwas de leurs propres mains ; à partir de cette époque, ils se reposèrent de ce soin sur le Fetwa-Enimy. Le gouvernement seul a droit de le consulter sur tout ce qui concerne l'administration : « s'agit-il de la paix, de la guerre, d'un nouveau règlement politique, d'une loi militaire, de la punition d'un ministre ou d'un officier public, etc., le Ministère consulte le mufti et demande son fetwa. Mais bien souvent, avant d'en venir à cette formalité, il discute l'affaire, non seulement avec lui, mais avec les principaux ulémas. Il ne suffit pas de s'assurer de la légitimité d'une entreprise, de la trouver conforme à l'esprit de la loi, il faut encore avoir le vœu de ce corps, mais surtout celui de son chef, sur la nécessité, l'utilité ou les avantages que l'on peut s'en promettre[2]. »

1. D'Ohsson.
2. D'Ohsson.

Rien n'oblige, du reste, le Sultan à se munir d'un de ces fetwas pour ce qui concerne l'administration publique; mais la faiblesse des uns, la religion des autres, ou une adroite politique, les porte presque toujours à faire cette démarche. Quelques princes d'un grand caractère, tels que Murad IV et Mahmoud II, méprisant ces considérations, négligèrent ces formalités, et dédaignèrent les conseils et les lumières des gens de loi et de leur chef.

Suleyman exempta les ulémas de toute taxe et de toute imposition publique, et leur accorda le privilège de ne pas être soumis à la loi arbitraire de la confiscation. Les peines infamantes ne purent les atteindre; la prison et l'exil furent généralement les seules peines auxquelles ils fussent soumis; si la peine de mort était prononcée contre l'un d'eux, le condamné devait être pilé dans un mortier. « On ne sent pas trop le plaisir qu'il y a d'être traité d'une façon aussi distinguée, mais on s'aperçoit aisément que les exemples d'un supplice aussi horrible doivent avoir été d'autant plus rares que les gens de loi avaient plus d'intérêt à ne pas les laisser se multiplier[1]. »

L'argent est le nerf de la guerre : aussi Suleyman accorda-t-il une attention toute spéciale à la question financière.

Rustem fut le premier grand-vézir qui soumit les gouverneurs à des taxes proportionnées aux revenus de leurs provinces, et qui éleva à trois mille la somme de cinq cents ducats fixée par Mahmoud II, pour l'élection du patriarche grec.

D'après la loi de l'islam, le sol appartient à Dieu et par suite au sultan, son mandataire; cependant les terres sont partagées en trois catégories : 1° les terres conquises par

1. Baron de Tott. — D'Ohsson conteste la véracité de cette tradition répandue dans le peuple musulman et dit qu'on ne trouve dans les annales de l'Empire aucun exemple de ce supplice. Sous Murad IV, le mufti Akhy-Zadé Husséin-effendi fut étranglé au château des Sept-Tours; sous Mohammed IV, l'Istambol Kadissy fut décapité devant le sérail, et le mufti Mess'oud-effendi, déposé et relégué à Brousse, y périt étranglé.

l'épée, qui ne payent que la dîme ; 2° les terres laissées aux vaincus, aux rayas, soumises à la dîme et au kharadj ; 3° les terres données par le souverain, à titre de récompense militaire, c'est-à-dire les timars et les ziamets.

L'Égypte avait une organisation spéciale : au lieu de timars et de ziamets, c'étaient des fermes concédées, à titre viager, transmises héréditairement, à condition d'une investiture nouvelle donnée au nouveau propriétaire. Les fermiers (*moultezim*) levaient sur les fellahs la dîme et l'impôt, dont ils versaient une partie au Trésor : cette contribution pécuniaire remplaçait le service militaire dont ils étaient exempts. C'était le mécanisme qui fonctionnait sous les mamelucks; Sélim l'avait laissé subsister. Les moultezims, d'après ce système, avaient intérêt à pressurer leurs paysans; mais l'oppression amena la résistance, et l'emploi de la force devint si nécessaire et indispensable, que les chefs militaires purent seuls tenir les fermages. L'hérédité s'établit alors peu à peu, et en 1798 elle était complète.

Le *kanouni-raya* énumère les redevances du sujet envers son feudataire : impôt foncier; taxe des célibataires; droit de fiançailles; droit sur les moutons et sur les pâturages; droit d'hivernage, droits sur les abeilles, les moulins; sur le tabac, les épices et les esclaves. L'impôt est divisé en deux catégories : l'impôt légal, déterminé par la loi fondamentale de l'islamisme, le Koran; l'impôt arbitraire, institué par ordonnance administrative (kanoun). L'impôt qui n'est réglé ni par le Koran ni par le kanoun s'appelle *awani* (exaction). L'impôt légal comprend : la capitation, la dîme, l'impôt foncier et l'impôt sur les produits; leur nom générique est kharadj. L'impôt arbitraire comprend les taxes, les amendes, les douanes, et les droits proprement dits. Les taxes se divisent en taxes sur les personnes et taxes sur les choses; à la première catégorie appartiennent les taxes des célibataires, des fiançailles, du mariage; à la seconde, les droits de justice et les épices. Les droits de douane se divisent en droits d'exportation, d'importation, de transit, de péage. Les droits proprement dits sont ceux

d'emmagasinage, de balance, de timbre. Enfin sous la rubrique d'innovations, le gouvernement se gardait le droit d'émettre tel impôt qu'il lui plairait

La dîme et le kharadj furent régularisés et les impôts arbitraires sur les mariages, les marchandises, les changes, etc., réglementés.

Les propriétaires des timars et des ziamets, tout en ne payant aucune redevance au trésor, levaient sur leurs paysans des fermages, un impôt territorial et une dîme qui excédait la plupart du temps le dixième des produits.

Suleyman abaissa et régularisa les taxes levées par les possesseurs de fiefs sur les malheureux rayas et s'attacha à conserver à ces fiefs leur nature précaire et révocable au gré du souverain.

Les gouverneurs de provinces perdirent le droit de donner l'investiture des grands fiefs : à la Porte seule était réservé le droit de concéder les ziamets. Pour posséder un timar, il fallut être fils de timariot. Si le possesseur d'un ziamet de vingt mille à cinquante mille aspres laissait plusieurs enfants, ceux-ci ne pouvaient recevoir d'abord qu'un timar. La valeur était fixée comme il suit : quatre à six mille aspres pour deux fils dont le père était mort en campagne; sinon, cinq mille aspres pour deux fils, et quatre mille pour un seul. Si les fils possédaient déjà des timars, ils n'avaient droit qu'à une part proportionnelle.

L'impôt foncier était d'un ducat, environ, par maison, et l'impôt extraordinaire pouvait être évalué à la même somme. Tout sujet turc ne payait qu'un aspre, pour deux moutons, et trois à cinq aspres, pour le commissaire. Les revenus ordinaires de l'État montaient, d'après l'estimation des ambassadeurs de Venise, au chiffre de neuf millions vingt mille ducats.

Ils se décomposaient ainsi :

Capitation, un ducat par tête, et un aspre et demi par pièce de bétail, 1 500 000 ducats; taxes pour les patentes, privilèges, brevets, 100 000; fortunes saisies par le fisc, par suite de déshérence, 300 000; revenus de l'Égypte et de l'Arabie, 1 800 000 (la moitié de cette somme restait dans

ces provinces pour couvrir les frais d'administration et d'occupation); revenus de la Mésopotamie, 200 000 ducats (dont 50 000 restaient dans le pays). Les mines rapportaient 1 500 000 ducats; la dîme sur le blé, 800 000; les tributs de la Moldavie, 16 000; de la Valachie, 12 000; de la Transylvanie, 12 000; de Raguse, 10 000: de Chypre, 8000[1].

Les dépenses relatives à l'entretien de l'armée s'élevaient à près de 6 millions de ducats. Les troupes comprenaient : 20 000 janissaires, 4000 cavaliers réguliers (sipahis, silihdars, ouloufedjis et ghourebas), 10 000 *adjemoghlam*, 60 000 *mosselin*; en tout 86 000 hommes, sans compter les *akindjhis* (cavalerie irrégulière), les *azabs* (infanterie irrégulière) et les *martoloses*, sorte de soldats confinaires. Enfin la flotte comprenait 300 galères.

A ces sources régulières du Trésor il faut ajouter le domaine du sultan, dont les revenus atteignaient le chiffre colossal de plus de 5 millions de ducats. Ces ressources cependant étaient déjà insuffisantes; Rustem-Pacha remplit les caisses de l'État en vendant les charges. Suleyman laissa faire, bornant tous ses soins à ce que les charges militaires restassent en dehors de ce trafic.

Le Code pénal comprend cinq parties: 1° des délits contre les mœurs; 2° des violences et injures: 3° des vols et du brigandage; 4e de la police des villes; 5° de la réglementation des métiers.

La sanction la plus ordinaire est l'amende; les peines corporelles, la mutilation, la mort, ne sont édictées que bien rarement. Une attention toute particulière est accordée à la police des marchés et à tout ce qui touche au bien-être de la population.

Malgré l'éclat incomparable de ce règne, malgré les droits de Suleyman aux titres de législateur et de grand, on doit dire qu'il introduisit dans l'empire des germes de décadence, germes qui devaient se développer rapidement sous ses successeurs incapables.

1. Le bayle Navagero omet de dire la provenance des trois autres millions.

Khotschibeg, contemporain de Murad IV, à qui son ouvrage sur la décadence de l'empire ottoman a fait décerner le surnom de Montesquieu turc, signale plusieurs causes de dissolution dues à Suleyman.

Sur la fin de ses jours le sultan, empruntant les mœurs des despotes efféminés de l'Asie, avait cessé de paraître au Divan. Dans le but d'entourer d'un prestige sacré la personne du souverain, il s'était rendu invisible. Cette coutume ne contribua pas peu à développer chez ses successeurs la mollesse et la paresse. L'élévation des favoris aux plus hauts postes de l'État fut un exemple dangereux qui devait faire donner à l'intrigue les places jusqu'alors réservées au talent et à l'expérience. L'influence du harem sur les affaires publiques, en paraissant affermir Rustem, affaiblit en réalité son autorité, et ce ne furent plus seulement les femmes, mais encore les eunuques qui eurent part au gouvernement.

Sous l'influence de Rustem-Pacha, la vénalité et la corruption s'introduisirent dans les fonctions administratives.

« Il vendit les emplois de gouverneur à des prix fixés, déterminés, et afferma, moyennant des sommes considérables, les biens de l'État à des Juifs et à des gens sans considération, qui, pour refaire leur fortune, y commirent toutes sortes de dégâts[1]. » Les grands-vézirs imitèrent la prodigalité fastueuse du sultan et le luxe envahit soudainement la société ottomane.

Le traitement du grand-vézir, qui n'était que de 10 000 aspres par mois, fut porté à 25 000 en faveur d'Ibrahim-Pacha.

L'usage du vin, si sévèrement interdit par le Prophète, commença à devenir public, au grand scandale des mahométans zélés. Prince tolérant et éclairé, Suleyman fermait les yeux; les poètes s'enhardirent jusqu'à railler les interdictions de la loi : Hafiz chanta le vin. Dans une de ses plus belles ghazèles, il osa s'écrier, sans respect pour la parole

1. Hammer.

du Prophète : « Le vin, cette mère de tous les vices, nous est plus doux que le baiser d'une jeune fille. »

Le mufti Émir-Saoud refusa de le faire poursuivre, disant qu'il ne fallait pas le juger avec trop de sévérité. Mais les idées de tolérance disparurent avec le grand homme et le peu qui avait été fait ne servit qu'à altérer les institutions nationales. A ce prince conquérant doit remonter aussi la responsabilité de la décadence de l'armée.

La principale force des armées ottomanes consistait dans les janissaires. Ce corps d'élite avait le droit de n'entrer en campagne que lorsque le sultan commandait les troupes : aussi voit-on toujours les sultans conduire en personne les opérations importantes. En enlevant aux janissaires cette prérogative, Suleyman dispensa ses successeurs de l'obligation de prendre le commandement des armées, et favorisa ainsi leur penchant à l'inertie. Les premiers padischahs étaient toujours sous la tente ; les successeurs de Suleyman ne quittèrent plus leur sérail.

Les janissaires, en outre, ne se recrutèrent plus exclusivement par l'enlèvement des enfants chrétiens, mais par des aventuriers de toute sorte que leurs privilèges attirèrent.

On leur permit de se marier : leurs fils furent admis dans les rangs, ils exercèrent des métiers et devinrent sédentaires dans leurs garnisons : ce ne furent plus des soldats, mais des citoyens ordinaires, et cette troupe, autrefois la première de l'empire, ne fut plus qu'une garde nationale. Tant que vécut Suleyman, tant que le grand-vézir Sokkoli maintint, après lui, sa tradition, toutes ces causes d'affaiblissement restèrent à l'état latent ; mais plus leur éclosion fut retardée, plus leur action désorganisatrice fut rapide, quand elles se produisirent au grand jour

CHAPITRE VII

JUSQU'AU TRAITÉ DE SITVAKOROK (1566-1614)

Sélim II et Sokkoli : conquête de l'Arabie. — Guerre avec Venise (1570). Conquête de Chypre : bataille de Lépante (1572). — Murad III (1574). Assassinat de Sokkoli (1579). Guerres de Perse (1573-1590) et de Hongrie. — Mohammed III (1596) : Michel le Brave. Révolte des Firaris. — Ahmed Ier (1603). Troubles intérieurs. Traité de Sitvakorok (1614).

Sélim II et Sokkoli : Conquête de l'Arabie.

Le 24 septembre, Sélim arrivait à Kadikeuy et un message du souverain apprenait à la capitale la mort de son plus grand padischah. Après s'être arrêté à Constantinople, juste le temps nécessaire pour recevoir l'hommage des principaux dignitaires, le nouvel empereur partit pour Belgrade où il arriva le 6 octobre. L'armée ne connut le changement de règne que lorsque, cinquante jours après la mort de Suleyman, les lecteurs du Koran déclamèrent, près de la tente impériale, les paroles solennelles de la première sourate. Après avoir prié auprès de la dépouille mortelle de son père, Sélim se retira en saluant à droite et à gauche, sans parler du présent d'avènement. Les murmures des janissaires éclatèrent : « Les princes ottomans, disaient-ils hautement, devaient passer sous le sabre des milices, pour arriver au trône. » Sélim espéra calmer l'agitation en distribuant quelque argent aux troupes et ramena à Constantinople le corps de son père. Mais le mécontentement de l'armée pour être sourd n'en était pas moins vif ; il dégénera bientôt en révolte ouverte. Les vézirs, le Kapoudan-Pacha, l'agha des janissaires, essayèrent en vain de calmer les mutins ; ils furent renversés de cheval et foulés

aux pieds : les rebelles entourèrent ensuite le sultan lui criant : « Observe l'ancien usage. » Sélim effrayé s'exécuta : le présent d'avènement fut accordé et de nombreuses largesses faites aux officiers du sérail et aux ulémas achevèrent d'épuiser le trésor.

Jusqu'alors tous les princes qui s'étaient succédé sur le trône avaient été des hommes remarquables à plus d'un titre; guerriers, administrateurs, législateurs, ils n'avaient jamais eu en vue que le bien de l'État; Sélim est le premier qui se soit montré indigne du trône. Dès son bas âge, il avait révélé une passion irrésistible pour le vin, la dissipation et les plaisirs. Paresseux et efféminé, il avait toujours préféré la vie oiseuse et licencieuse du harem à la vie rude et sévère du camp. N'étant encore que gouverneur de Kutahia, il demanda, un soir, au milieu d'une orgie, à son favori Djelal-Bey quelle était l'opinion populaire sur l'héritier du trône. Le favori, à qui les fumées de l'ivresse faisaient oublier son rôle de courtisan, dans un accès de franchise dû au vin, répondit qu'on le méprisait autant qu'on adorait ses frères, à cause de ses débauches indignes d'un prince : « Que mes frères, répliqua Sélim en riant aux éclats, mettent leur confiance dans les secours humains, la mienne est dans le bras du Tout-Puissant et dans ma résignation aux décrets inéluctables du ciel. Je ne songe qu'à jouir de tous les plaisirs que chaque jour peut m'offrir; je ne me soucie pas de l'avenir. » A peine fut-il monté sur le trône que son premier acte fut de lever l'interdiction contre l'usage du vin, conduite qui lui valut le surnom de *mest* (ivrogne). L'exemple du souverain ne fut que trop bien suivi : la vente et la consommation des boissons fermentées devinrent publiques. On disait en manière de proverbe dans le peuple : « Où irons-nous aujourd'hui chercher notre vin? chez le mufti ou chez le kadi? »

Un tel prince ne faisait présager qu'un règne honteux et désastreux; heureusement il eut le bon esprit d'abandonner tous les soins du gouvernement au grand-vézir Mohammed-Sokkolovitch ou Sokkoli, qui continua la gloire de Suleyman et maintint l'empire dans une voie ascendante.

La mort de Suleyman eut pour effet immédiat la conclusion de la paix avec la Hongrie. Le 17 février 1568, un traité fut signé, par lequel les deux parties belligérantes conservaient leurs possessions; l'Autriche payait un tribut annuel de trente mille ducats, déguisé sous le nom de présent, et reconnaissait la suzeraineté de la Porte sur la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie. Pour arriver à ce résultat, les ambassadeurs autrichiens avaient dépensé plus de quarante mille ducats en présents aux agents de laPorte!

Pendant que son maître se plongeait dans toutes les voluptés, Mohammed-Sokkoli déployait des talents de premier ordre. Il avait conçu le projet de joindre le Don au Volga pour s'assurer la domination des pays moscovites.

La possession d'Astrakan était nécessaire à la réussite de ce plan. Le siège de la place fut résolu; mais l'entreprise mal conduite échoua; les Russes battirent le corps d'investissement et détruisirent les travaux commencés. En outre, le khan de Crimée, Dwelet-Ghéraï, jugeant l'entreprise nuisible à ses intérêts, exploita habilement un préjugé des musulmans, qui leur faisait regarder le Nord comme interdit aux vrais croyants : « La nuit, disait-il, n'était que de quatre heures en été; il faudrait interrompre le sommeil pour faire la prière, deux heures après le coucher du soleil, et celle du matin dès l'aurore, ou violer les prescriptions du Koran. » Toutes ces causes jointes au froid, à la faim, aux tempêtes, démoralisèrent complètement l'armée qui refusa d'obéir aux ordres des généraux : il fallut abandonner le projet et la paix fut renouvelée avec le czar. Une idée plus grandiose préoccupait le grand-vézir : le percement de l'isthme de Suez; mais les soulèvements de l'Arabie la firent évanouir.

Bien que l'Arabie eût embrassé la doctrine de Mahomet et reconnu ses lois, le Hedjaz et l'Yémen conservèrent des dynasties dont l'une s'est maintenue, même sous les Ottomans.

Dans le Hedjaz régna d'abord pendant un siècle la famille Okhaïzar, à laquelle succédèrent les chérifs de La Mecque de la famille Haschim, dont la domination dura deux siècles

et demi. Après eux, le pouvoir passa aux mains des chérifs de Médine, de la même famille. La Mecque et Médine dépendantes de l'Égypte suivirent son sort et subirent le joug ottoman.

L'Yémen au contraire, éloigné de l'Égypte, riche, fertile, commerçant, brava toujours la puissance égyptienne comme il brava par la suite la puissance des Osmanlys.

Sous le règne de Sélim Ier, les Ottomans avaient pris pied dans l'Yémen, battu et tué le dernier prince de la dynastie de Tahir et pris Sanaa et Sobid.

Vers le milieu du règne de Suleyman, parut dans les montagnes de l'Yémen la nouvelle dynastie des Séïdiés qui sut conserver son indépendance qu'elle a gardée jusqu'à nos jours. La secte des Séïdiés, que les sunnites appellent schismatiques (*Mu-tézélé*), tire son nom de Seïd, arrière-petit-fils d'Ali, bien qu'elle doive ses doctrines religieuses à son précepteur Wassil-Ben-Atta. Entre autres dissidences, les Séïdiés repoussent la prédestination, admettent, outre le paradis et l'enfer, un troisième séjour des âmes et professent des opinions philosophiques en contradiction formelle avec les principes du Koran.

La discorde faillit étouffer dans son berceau la nouvelle dynastie et les Ottomans profitèrent des querelles des deux fils de l'émir des Séïdiés, Moutaher et Schemseddin, pour s'emparer de Taaz (1545), et l'Yémen soumis nominalement fut divisé en deux gouvernements.

Le premier, l'Yémen supérieur, comprenait les pays montagneux avec Sanaa pour capitale; le second, l'Yémen inférieur, eut Sebid pour siège du gouverneur. Mais bientôt éclata une insurrection générale des Arabes : Mourad-Pacha fut battu et tué et Sanaa tomba au pouvoir de Moutaher (août 1567). Taaf fut emporté d'assaut (7 octobre); et sa chute fut bientôt suivie de celle d'Aden, de Habb, de Meidseï et de Mokha.

L'Yémen tout entier, à l'exception de Sébid où se maintenaient les troupes ottomanes, reconnaissait les lois de Moutaher. Dès lors il prit le titre de khalife et d'Emir-el-Moumenin.

Sokkoli, pour éloigner le favori du sultan, Lala-Mustapha, le chargea de conquérir l'Yémen. Mais la jalousie de Sinan-Pacha, gouverneur d'Égypte, fit échouer l'expédition et cet insuccès amena la disgrâce du favori.

« Sinan-Pacha, un de ces Albanais entêtés, qui ne reviennent jamais de leur opiniâtreté, était ennemi de tous les hommes éprouvés dans les affaires, des poètes et des savants, et poussait son inimitié à l'extrême en se livrant contre eux à toutes sortes d'injures : sa haine était clairement écrite dans les sombres rides de son front[1]. »

Lala-Mustapha, que Sinan-Pacha accusa d'avoir voulu l'empoisonner, fut disgracié, et Ouzdenir-Osman-Pacha, beylerbey de l'Yémen, n'échappa à la mort que parce que depuis sept jours il était parti pour l'Arabie.

Ses victoires ne firent qu'enflammer la haine de ses ennemis : il venait de battre les Séïdiés et de s'emparer de Taaf quand Sinan-Pacha, investi du commandement suprême de l'expédition contre les Arabes, arriva.

Le premier soin du sérasker fut de destituer le beylerbey qui, pour sauver sa vie, fut contraint de s'enfuir sous un déguisement. Sokkoli mit tout en œuvre pour le perdre; « les infidèles et les musulmans rendaient pleine justice à la modération d'Osman-Pacha ; tous blâmaient au contraire la haine stupide du grand-vézir et s'étonnaient de la négligence du padischah dont ils éprouvaient cependant une joie maligne[2] ».

Lala-Mustapha, dont les intrigues avaient porté Sélim au trône, n'avait pas tardé à rentrer en grâce. Le premier usage qu'il fit de son crédit renaissant fut de protéger Osman qui reçut le gouvernement de Bassorah. Sinan-Pacha, resté seul à la tête de l'armée, poussa les opérations avec vigueur, et Moutaher, accablé par des forces supérieures, reconnut la suzeraineté de la Porte.

1. Ali.
2. Ali.

Guerre contre Venise (1570). Conquête de Chypre. Bataille de Lépante (1571).

La conquête de Chypre suivit immédiatement celle de l'Yémen. Depuis longtemps, avant même de monter sur le trône, Sélim méditait cette expédition, non par passion de la gloire ou désir d'étendre les frontières de l'empire et de s'assurer la domination de la Méditerranée, en s'emparant successivement de toutes les îles qui la parsèment, mais uniquement pour satisfaire son goût pour le vin. Un juif portugais, Joseph Nassy, qui, en flattant tous les mauvais penchants de son maître, avait pris sur lui un ascendant extraordinaire, l'avait entretenu dans ses idées, en lui vantant sans cesse l'excellence des vins de Chypre. Dans un moment d'ivresse, Sélim promit à son favori la couronne de Chypre. Cette promesse remplit le juif d'espérances si ambitieuses qu'il fit suspendre dans sa maison les armes de Chypre avec cette devise : Joseph, roi de Chypre. Cette honte cependant devait être épargnée au royaume des Lusignan : le sultan se contenta d'affubler le coquin du titre de duc de Naxos et des Cyclades.

Le vézir Pialé, le Kapoudan-Pacha, Lala-Mustapha, l'ancien précepteur du sultan, appuyaient avec ardeur cette idée, dans l'espoir de regagner par une victoire la faveur dont ils jouissaient auparavant. En vain Sokkoli essaya de s'opposer à ce projet en remontrant qu'il était bien plus utile de secourir les Maures d'Espagne, qui, réduits aux abois, venaient de se révolter et imploraient le secours du sultan : rien ne fit impression sur Sélim. Le mufti rendit un fetwa déclarant que les traités conclus avec les infidèles n'engageaient point, et que la violation de la foi jurée était œuvre pie et méritoire dès qu'il en résultait une conquête[1].

1. Fetwa du mufti Ebou-Sououd.

« *Question.* — Lorsque, dans un pays autrefois compris dans le territoire de l'Islam, et qui en a été distrait par la force, les infidèles changent les mosquées en églises, oppriment les croyants et rem-

Le 1er août 1570, la flotte ottomane débarqua cent mille hommes dans l'île : Leftard fut pris sans résistance et Nicosie, capitale de l'île, fut investie. Le siège dura un mois : la garnison repoussa tous les assauts avec la plus grande bravoure, mais l'impéritie du gouverneur paralysa la défense, et le 9 septembre, la place, emportée d'assaut, fut livrée au pillage et mise à sac. Tous les habitants, au nombre de vingt mille, furent massacrés, à l'exception de deux mille jeunes garçons et jeunes filles que l'on destinait au harem de sa Hautesse, mais une des captives mit le feu aux vaisseaux et tout s'abîma dans les flots.

Baffo (Paphos), Limassol (Amathonte), Larnaca, Corcyne, se soumirent sans lutte; Famagouste seule opposa une héroïque résistance.

Nicolas Bragadino n'avait que sept mille hommes et des remparts en ruines à opposer à l'immense armée du sérasker; il ne désespéra pas cependant : les murailles furent réparées; une fonderie de canons fut établie; des sorties vigoureuses, faites à propos, ruinèrent les travaux des assiégeants et permirent à Marc-Antoine Quirini de jeter un secours de douze cents hommes dans la place. Bientôt les rigueurs de l'hiver contraignirent Mustapha à changer le siège en blocus. Dans les premiers jours de

plissent le monde d'infamie, si le prince musulman, poussé par un zèle pur et ardent pour la vraie foi, veut arracher ce pays aux infidèles, afin de le réunir de nouveau au territoire de l'Islamisme, quoiqu'il existe avec les autres États des traités de paix, qui comprennent ce pays, la loi présente-t-elle dans ce cas quelque obstacle à la rupture de la paix?

« *Réponse.* — On ne peut supposer aucun obstacle dans la loi. Le prince de l'Islamisme ne peut légitimement conclure la paix avec les infidèles que s'il en résulte avantage et profit pour la généralité des musulmans : si ce but n'est pas atteint, la paix ne saurait être sanctionnée par la loi. Il devient même nécessaire de la rompre en temps utile lorsque cette mesure peut amener quelque avantage durable ou même passager. »

Après avoir cité l'exemple du prophète, le mufti termine ainsi :

« Votre Majesté, khalife de Dieu sur la terre, a toujours daigné, dans sa sublime volonté impériale, imiter la noble sunna du Prophète.

« Écrit par le pauvre Ebou-Sououd. »

mai (1571) un assaut général échoua complètement: dans l'espace de deux mois et demi, cinq attaques furent encore victorieusement repoussées.

La famine accomplit ce que les armes n'avaient pu faire et le 1er août Famagouste capitula.

Il fut convenu que les assiégés se retireraient librement avec cinq canons et quinze chevaux, et que les galères turques les transporteraient à Candie. La capitulation était déjà en partie exécutée, quand elle fut indignement violée. Mustapha ayant exigé qu'on lui livrât le jeune Antoine Quirini, Bragadino refusa avec indignation. Aussitôt il fut garrotté, ses officiers massacrés sous ses yeux, tandis qu'on lui coupait le nez et les oreilles. Douze jours après, on le livra aux bourreaux pour subir les plus cruels supplices. On le suspendit à une vergue du haut de laquelle on le plongea plusieurs fois dans la mer; on le força à porter des paniers pleins de terre pour la reconstruction des bastions; enfin il fut écorché vif. Pendant cet affreux supplice, Mustapha trouva encore le moyen de se déshonorer davantage en injuriant sa victime. « Où donc est ton Christ? Pourquoi ne vient-il pas à ton secours? » lui criait-il. Le courage du héros ne se démentit pas un instant : pas une plainte ne sortit de ses lèvres, et il rendit le dernier soupir en récitant le psaume du *Miserere*. Son corps fut écartelé, et sa peau, bourrée de foin et promenée dans le camp, fut envoyée à Constantinople avec celle de trois autres chefs.

Malgré ce succès, Sokkoli inclinait toujours à la paix, mais les ravages exercés à Candie par la flotte barbaresque rompirent les négociations. Venise jeta un cri d'appel à la chrétienté, et une ligue se forma entre la République, le pape et le roi d'Espagne. La Porte s'en inquiéta et demanda la médiation de la France, mais cette intervention n'amena aucun résultat.

Cependant la flotte chrétienne, composée de 70 galères espagnoles et de 9 montées par les chevaliers de Malte, sous le commandement du fils naturel de Charles-Quint, l'infant Don Juan d'Autriche, de 12 vaisseaux du pape commandés

par Marc-Antoine Colonna, des 140 bâtiments de l'amiral vénitien Veniero, avait fait voile pour l'Archipel. A la hauteur de Lépante, elle rencontra la flotte du Kapoudan-Pacha, forte de trois cents voiles.

Le 7 octobre 1571, la bataille s'engagea en face des îles Curzolari (sur la côte d'Albanie. — Autrefois îles Aeginæ). Le combat dura trois heures avec le plus grand acharnement, laissant la victoire en suspens. Le fort de la mêlée s'était porté au centre de la flotte chrétienne, autour du vaisseau de Don Juan. Le Kapoudan-Pacha se trouva pris entre l'amiral espagnol et l'amiral vénitien : quatre galères ottomanes commandées par le sérasker et par trois sandjaks-beys accoururent pour le dégager. Mais Muezzid-Zadé tomba frappé d'une balle, et les Espagnols sautant à l'abordage coupèrent sa tête et la portèrent à Don Juan, qui repoussa avec horreur ce sanglant trophée. La victoire était décidée : 130 galères tombèrent au pouvoir des vainqueurs ; 94 furent incendiées ou coulées bas ; 300 canons, 30 000 prisonniers et 15 000 esclaves chrétiens, arrachés aux fers, attestèrent le triomphe des alliés. Le beylerbey d'Alger s'échappa seul avec 40 galères, reste de la flotte ottomane. Les pertes des vainqueurs ne s'élevaient qu'à 15 galères et 8000 hommes.

La nouvelle de la bataille de Lépante causa un transport de joie universelle en Europe. Marc-Antoine monta au Capitole, comme les triomphateurs antiques, et consacra sur l'autel de la Mère de Dieu une colonne d'argent pour éterniser son nom et sa victoire. Les cent voix de la renommée répétèrent l'éloge, décerné par le saint-père à Don Juan, lorsque, du haut de la chaire de Saint-Pierre, il lui appliqua les paroles de l'Évangile : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes.*

La consternation ne fut pas moins grande à Constantinople que la joie chez les chrétiens. La marine créée par Sélim Ier et Suleyman était anéantie ; le sultan en fut tellement atterré qu'il resta trois jours sans prendre de nourriture, le visage prosterné contre terre, suppliant Dieu d'avoir pitié de son peuple. « La bataille de Lépante coûta aux Ottomans plus que des hommes et des vaisseaux, dont

on répare la perte ; car ils perdirent cette puissance d'opinion qui fait la principale puissance des peuples conquérants, puissance que l'on acquiert une fois et qu'on ne retrouve plus[1] ».

A l'abattement succéda la fureur ; la populace s'ameuta et demanda le massacre de tous les chrétiens : déjà les religieux francs étaient emprisonnés quand arriva l'ambassadeur de France, François de Noailles, évêque d'Acqs, chargé de ménager la paix entre les Ottomans et les Vénitiens. L'évêque vint à l'audience du sultan sans apporter de présents, disant aux vézirs que « ce n'était pas par avarice que le roi de France refusait de faire des présents au grand seigneur, mais que son maître, le premier et le plus grand roi de la chrétienté, ayant su que le sultan les demandait comme tribut, lui avait défendu d'en offrir ».

L'étiquette de la cour exigeait que nul ne pût approcher du padischah sans être tenu de chaque côté par deux *kapidjis* ; le prélat refusa de s'y soumettre, « disant que la liberté d'un Français et d'un évêque ne pouvait endurer qu'il fût conduit comme un esclave ; et, repoussant les kapidjis, il alla, libre et seul, vers Sélim, le saluant seulement d'un baiser de robe ou de main, sans se jeter à ses pieds comme tous les autres[2] ».

La menace de faire entrer la France dans la ligue chrétienne décida le Divan à relâcher les religieux incarcérés et à s'abstenir de persécutions contre les chrétiens de l'empire.

Toutefois, la bataille de Lépante ne produisit aucun des résultats qu'on était en droit d'espérer : elle n'eut pas de suite. Elle ne servit qu'à faire mieux ressortir la prospérité de l'empire. Mettant l'inaction de l'ennemi à profit, Sokkoli, grâce à son activité prodigieuse, répara les pertes de la marine ottomane avec une rapidité inouïe.

Le beylerbey d'Alger, Ouloudj-Ali, fut nommé kapou-

1. Bonald.
2. Boudier, *Tableau de l'Empire ottoman*. Hammer révoque en doute l'exactitude de cette dernière circonstance, affirmée par Petis de la Croix.

dan-pacha et seconda fiévreusement les efforts du grand-vézir. Tandis que les Vénitiens s'occupaient à orner de sculptures leur arsenal, les Turcs construisaient cent cinquante vaisseaux. A une observation du Kapoudan-Pacha, portant qu'on pouvait bien achever cent cinquante vaisseaux dans un hiver, mais qu'il serait peut-être impossible de se procurer tous les gréements nécessaires :

« Seigneur pacha, répondit Sokkoli, la richesse et la puissance de l'empire sont telles que, si besoin est, on ferait des armes d'argent, des manœuvres de soie et des voiles de satin ».

Au mois de juin 1572, l'escadre ottomane, forte de deux cent cinquante voiles, prit la mer.

La flotte chrétienne était supérieure en nombre, mais la discorde régnait entre les chefs : tout se borna à des escarmouches insignifiantes. Venise, ne comptant plus sur la coopération active de ses alliés, se décida à traiter ; le 7 mars 1573, la paix fut signée : Venise cédait Chypre, et payait une indemnité de 300 000 ducats.

Pendant que Venise s'humiliait devant la Porte, l'Espagne continuait activement la lutte. Les Ottomans avaient repris Tunis et chassé le prince maure, protégé de Charles-Quint : la Goulette seule était restée au pouvoir des Espagnols.

A la fin de 1572, Don Juan d'Autriche appareilla pour Tunis. A son approche, les Turcs évacuèrent la ville, où rentra Muley Hassan. Ce fut pour peu de temps : dix-huit mois après (août 1574), Sinan-Pacha, à la tête de quarante mille hommes, s'emparait de la ville. La Goulette opposa une vive résistance, et fut emportée après un siège de trente-trois jours.

En même temps, une tentative de la Moldavie pour secouer le joug ottoman échouait. Profitant du mécontentement de la Porte contre le voïvode Boghdan, à cause de ses relations avec le roi de Pologne, un aventurier nommé Iwonia se fit donner par le sultan l'investiture de la principauté (1572). Boghdan essaya de résister, mais il fut battu et se sauva en Russie, où le czar, Iwan le Terrible, le

fit mettre à mort. Resté maître de la Moldavie, Iwonia refusa de payer le tribut et souleva le pays. Soutenu par l'hetman des Cosaques, il battit trois fois les Turcs, s'empara de Braïla, de Bender, d'Akkerman (1574). Le 9 juin, il rencontra l'armée ottomane, forte de soixante mille hommes et commandée par Cicala-Zadé. Après trois jours de combats sanglants, les Moldaves forcèrent leur chef à se rendre ; on lui avait promis la vie sauve : il fut écartelé, et sa tête clouée à la porte du palais de Yassy. Les Cosaques tentèrent de se frayer un passage les armes à la main, mais tous périrent, à l'exception de seize. Six mois après, Sélim II mourait victime de sa passion pour le vin (12 décembre 1574).

Malgré la nullité de ce prince, sa mort fut un malheur pour l'empire, parce qu'elle amena la chute du grand-vézir Mohammed Sokkoli.

Murad III (1574) ; Assassinat de Sokkoli (1579). Guerres de Perse et de Hongrie.

Murad III, brave, ami des lettres, avait donné de belles espérances ; mais deux passions qu'il poussa jusqu'à la frénésie, l'amour des femmes et la soif de l'or, le réduisirent à l'imbécillité. La nuit même de son entrée au sérail, il fit étrangler ses cinq frères.

Son premier acte administratif fut une ordonnance interdisant le vin aux musulmans : elle fut provoquée par l'insolence de janissaires ivres qui apostrophèrent le sultan, un jour qu'il passait devant la taverne où ils étaient attablés. Une émeute des sipahis et des janissaires força le padischah d'annuler son édit : il fut permis aux soldats de boire, pourvu qu'ils ne commissent pas de violences. L'agha des janissaires porta la peine de l'insubordination de ses soldats ; il fut destitué et remplacé par un renégat italien, Cicala.

Quoique la paix régnât entre la Porte et l'Autriche, les beys de Stulhveissembourg et de Güns envahirent la Hon-

grie : Herbert, baron d'Auesperg, fut battu et tué près de Kruppa, et sa tête envoyée à Constantinople. L'empereur Rodolphe, successeur de Maximilien, demanda et obtint le renouvellement de la paix (1er janvier 1577), ce qui n'empêcha pas les incursions des Ottomans sur la frontière. L'archiduc Charles, gouverneur de la Styrie, de la Carniole, de la Carinthie, résolut alors de repousser la force par la force. Cet état de choses devait durer jusqu'à la fin du règne de Murad.

Du côté de la Pologne, la situation était des plus graves : une tempête formidable se préparait à fondre sur la Turquie, lorsque la mort d'Étienne Batory sauva les Ottomans qui ne se doutaient de rien. Étienne Batory élu roi de Pologne, à la mort du dernier des Jagellons, en partie sur la recommandation du Sultan, avait conçu de vastes projets. Il ne tendait rien moins qu'à changer la face entière de l'Europe par la destruction du grand-duché de Moscou et de l'empire ottoman. Le pape et l'empereur d'Allemagne, initiés à ses plans, lui avaient promis des secours en hommes et en argent. Le pape Sixte-Quint surtout apportait la plus grande ardeur à seconder les desseins d'Étienne Batory; il mettait tous ses trésors à la disposition du roi de Pologne et s'était engagé à payer la solde de son armée pendant toute la durée de la guerre. « En trois campagnes, Étienne Batory se faisait fort de chasser les Turcs d'Europe. Il voulait incorporer les pays slaves du Danube, en abandonnant à l'Autriche la possession de la Transylvanie. On discutait même sur le sort de la Grèce. Le roi assurait qu'avec 20 000 cavaliers cuirassés, 10 000 hommes de cavalerie légère et 40 000 hommes d'infanterie, il pourrait traverser l'univers. « Je vais créer une armée plus formidable que la phalange macédonienne », disait-il à ses conseillers, et on savait, par expérience, qu'il n'exagérait point ses forces[1]. Au moment où, après avoir écrasé les Moscovites dans trois campagnes consécutives, il allait se tourner contre la Turquie, Étienne Batory succomba à une mort préma-

1. Adam Mickiewicz, *Histoire populaire de Pologne.*

turée, emportant dans la tombe les plans gigantesques qu'il se préparait à réaliser.

Depuis l'avènement du sultan, les favoris travaillaient activement à la chute du grand-vézir. Avant de s'attaquer à Sokkoli, on commença par frapper ses protégés et ses créatures : le secrétaire d'État Féridoun, qui lui devait sa fortune, fut destitué ; le grec Cantacuzène, fermier du sel de la mer Noire, fut pendu ; enfin, le propre neveu du grand-vézir, Mustapha-Pacha, gouverneur de Bude, fut exécuté sous le plus futile prétexte. Un an après, Sokkoli tombait sous le fer d'un assassin (1579), l'empire, se trouvait privé du bras puissant qui le soutenait, au moment où la guerre éclatait de nouveau avec la Perse.

Le vieux schah, Thamasp, était mort en 1576, empoisonné par sa femme, léguant la couronne à son cinquième fils, Haïder. Ce dernier ne régna que quelques heures, et périt assassiné par le parti tcherkess. Son frère, Schah-Ismaël, sorte de fou furieux, lui succéda, et fut étranglé après une tyrannie de dix-huit mois. Les vézirs Sinan-Pacha et Mustapha-Pacha décidèrent le sultan à profiter de ces divisions intestines pour tenter la conquête de la Perse. Mustapha-Pacha, nommé sérasker, envahit la Géorgie, sans déclaration de guerre, et remporta à Tchildir une brillante victoire sur Tokmak-Khan. Tiflis tomba au pouvoir des vainqueurs, et une seconde défaite des Persans, sur les bords de la Kansak, amena la soumission de la Géorgie.

Le pays fut partagé en quatre provinces, confiées à autant de beylerbeys : Ouzdemir Osman-Pacha commanda dans le Chirvan ; Mohamned-Pacha à Tiflis ; Haïder-Pacha-Soukoun, et le fils de Lewend, dans la Géorgie proprement dite. Quatre armées persanes avançaient à marches forcées pour arracher aux Ottomans leur nouvelle conquête : Osman-Pacha écrasa le gouverneur de Chamakié, Eres-Khan, et battit le prince Hamzé ; mais assailli par la grande armée persane, il dut évacuer le Chirvan et se replier sur Derbend. Simon Louarseb, prince dépossédé de Tiflis, vint mettre le siège devant son ancienne capitale ; la vaillante

résistance de la garnison donna à Hassan-Pacha, fils de Sokkoli, le temps d'arriver : la ville fut débloquée (1579)

Les troubles intérieurs de la Perse et les changements dans le commandement des armées turques firent traîner les opérations en longueur. Sinan-Pacha et Mustapha-Pacha convoitaient tous deux la succession de Sokkoli ; mais leur espoir fut déçu : le sultan donna le sceau à Ahmed-Pacha. Le premier acte du nouveau grand-vézir fut de destituer Mustapha-Pacha et de le remplacer par Sinan-Pacha qui, quelques mois après, renversait Ahmed (août 1580).

Mustapha, désespéré de voir toujours fuir l'objet de son ambition, s'empoisonna. Sinan conduisit les opérations avec mollesse et, soupçonné de s'être vendu au roi de Perse, il fut destitué, exilé, et remplacé par le Hongrois Siawous Pacha. Le beylerbey de Roumélie, Ferhad-Pacha, reçut le commandement de l'armée d'invasion, mais ses plans furent continuellement entravés par l'indiscipline de ses troupes et les séditions des janissaires.

Cependant Ouzdémir Osman-Pacha, dans le Daghestan, soutenait vaillamment l'honneur des armes impériales. Le 9 mai 1583 une grande bataille s'engagea sur les bords du Samour : la frénésie du combat était telle que la lutte continua toute la nuit, à la lueur des torches. Les quatre jours suivants se passèrent en manœuvres stratégiques, à la suite desquelles les Ottomans se trouvèrent complètement cernés. Ils attaquèrent résolument, s'ouvrirent un passage et dispersèrent l'ennemi : trois mille prisonniers et une pyramide de têtes furent les trophées de cette victoire. Après avoir achevé la conquête du Daghestan, Osman-Pacha traversa le Caucase et gagna Kaffa par une marche pénible et souvent inquiétée par les Russes. Il devait déposer le khan de Crimée, Mohammed-Ghéraï, qui avait refusé de fournir aux Osmanlys les secours réclamés par la Porte : mais Mohammed-Ghéraï prit les armes et, à la tête de quarante mille cavaliers, bloqua dans Kaffa Osman-Pacha trop faible pour tenir la campagne.

Heureusement, son frère, Islam-Ghéraï, à qui la Porte promit l'investiture, se révolta contre le khan, et, Moham-

med, trahi par les siens, fut assassiné (1584). L'entrée d'Osman-Pacha à Constantinople fut triomphale, et le vainqueur se vit comblé d'honneurs tels qu'on n'en avait jamais accordé à aucun général. Quelques jours après il fut nommé grand-vézir et sérasker de l'armée destinée à envahir l'Azerbaïjan.

A la tête de cent soixante mille hommes, il marcha sur Tébriz; en vain le prince persan, Hamzé-Mirza, battit son avant-garde à Soffian, en vain écrasa-t-il le corps de Mohammed-Pacha, les Persans débordés par le nombre durent reculer et évacuer Tébriz.

La mauvaise santé du vézir nuisit au succès des opérations : Cicala, battu à Schembi-Ghazan par Hamzé-Mirza, perdit vingt mille hommes. Ce désastre força Osman-Pacha à la retraite. Poursuivi par Hamzé-Mirza et forcé de livrer bataille, il fut vaincu et expira au moment de la déroute des siens. Le fils de Cicala prit le commandement et opéra sa retraite en bon ordre, remportant même une victoire sur l'ennemi.

Pendant qu'Hamzé, poursuivant ses succès, battait les pachas d'Erivan et de Selmas, Tokmak-Khan et Ali-Kouli-Khan investissaient Tébriz, et Simon de Géorgie mettait de nouveau le siège devant Tiflis. La garnison de Tébriz se défendit héroïquement; dans l'espace de dix mois, elle soutint quinze assauts et livra quarante-huit combats; elle fut enfin dégagée par Ferhad-Pacha, nommé de nouveau sérasker. La mort du brave prince Hamzé-Mirza, frappé par un assassin soudoyé par Esman-Khan, chef de la tribu des Chamlis; une victoire éclatante, remportée par Ferhad-Pacha, dans la plaine des Grues, après une bataille de trois jours (1586); les succès de Cicala-Zadé dans le Khouristan; la prise de la capitale du Karabagh (1588), décidèrent le roi de Perse, Schah-Abbas, menacé en même temps par les Usbecks, à conclure la paix (le 21 mars 1590). Le traité abandonna aux Ottomans la Géorgie, le Chirvan, le Loristan, Tébriz et une partie de l'Azerbaïjan.

Quelques mois auparavant avait éclaté à Constantinople une insurrection des Janissaires qu'on voulait payer avec

une monnaie de bas aloi « aussi légère qu'une feuille d'amandier et ne valant guère mieux qu'une goutte de rosée ».

Les révoltés assaillirent le sérail, réclamant à grands cris la tête du defterdar et du beylerbey de Roumélie; le sultan fut obligé de la leur abandonner. De 1589 à 1592, des troubles et des désordres de tout genre attestèrent la désorganisation de l'empire. En Égypte, les milices se soulevèrent contre le gouverneur Oweiss-Pacha; à Tébriz, les troupes se mutinèrent, refusant la monnaie altérée de Constantinople, Djafer en fit massacrer mille huit cents; à Bude, la garnison, à qui il était dû six mois de solde, assassina le pacha. A Khéïfi, en Asie, un aventurier, se disant fils de Schah-Thamasp, essaya de soulever la province; il fut battu et pris par le gouverneur d'Erzeroum. Enfin une peste terrible qui ravagea la capitale mit le comble aux calamités publiques.

L'insolence des Janissaires croissait de jour en jour; ils avaient eu l'audace d'établir de leur propre autorité un voïvode en Moldavie; pour occuper cette farouche milice, on résolut de faire la guerre. Sinan-Pacha, redevenu grand-vézir, fit décider qu'on envahirait la Hongrie.

Hassan-Pacha, gouverneur de Bosnie, ouvrit les hostilités par le siège de Sissek; mais, acculé dans l'angle formé par la Koulpa et l'Odra, il éprouva une défaite complète et se noya avec la plupart des siens. Sinan-Pacha partit aussitôt prendre le commandement de l'armée : il enleva Wesprim et Palota, mais pendant ce temps le pacha de Bude était battu à Stuhlweissembourg et neuf forteresses tombaient au pouvoir des Impériaux (1593). Les succès se balançaient, quand la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie se révoltèrent simultanément, firent alliance avec l'empereur et massacrèrent tous les musulmans établis dans le pays (1594). Murad essaya de ranimer le courage des troupes en faisant venir de Syrie l'étendard sacré, que la tradition assure avoir été celui du prophète; rien ne put remédier à l'indiscipline des troupes et à la désorganisation de l'armée.

Bientôt le faible souverain, frappé d'un rêve bizarre, où il avait cru voir le présage de sa fin prochaine, tomba malade et ne tarda pas à descendre dans la tombe (6 janvier 1596).

Mohammed III (1596) : Michel le Brave. Révolte des Firaris.

A Murad succéda Mohammed III, le fils de la Vénitienne Baffa, qui marqua son avènement par le meurtre de ses dix-neuf frères. Cependant, malgré cette sanglante application de la loi du fratricide, le sultan, élève du poète Névi et de l'historien Seaduddin, poète lui-même, se montrait animé des intentions les plus droites : il acquitta toutes les dettes de son père, pratiqua scrupuleusement les lois de l'islamisme et prétendit les faire observer : « Sache, disait-il à l'un de ses ministres, que j'ai juré par les mânes de mes aïeux de ne jamais faire grâce à un grand-vézir, mais de punir sévèrement la moindre prévarication dont il se rendrait coupable : il sera mis à mort; son corps coupé en quatre et son nom voué à l'infamie. » Néanmoins, en dépit de ces énergiques paroles, l'empire, qui avait déjà commencé à donner des signes de désorganisation sous le règne de son prédécesseur, marcha rapidement vers la décadence. Complètement dominé par sa mère qui maintenait son crédit en se faisant la pourvoyeuse du harem impérial, Mohammed laissa tous les soins du gouvernement à ses ministres Sinan-Pacha, Cicala Zadé et Hassan le Cruel, qui trafiquèrent des charges civiles et militaires, altérèrent les monnaies et écrasèrent le peuple d'impôts et de taxes nouvelles en nature et en argent.

La guerre continuait acharnée et sans pitié de part et d'autre; les succès se balançaient, sauf en Valachie où les armées ottomanes éprouvaient coup sur coup des désastres sanglants.

Michel le Brave, voïvode de Valachie, avait, à la fin du règne de Murad, conclu un traité d'alliance avec Aaron,

voïvode de Moldavie, Sigismond Batory, prince de Transylvanie, et l'empereur Rodolphe II. Le grand-vézir, Sinan-Pacha, marcha sur Bucarest et s'en empara (1595). Mais Michel rejeta les Ottomans dans des marais impraticables et prit Tergovitz : la garnison fut empalée et Ali-Pacha et Kodji-Bey qui la commandaient rôtis à petit feu.

Les Turcs battirent en retraite; surpris au passage du Danube, près de Giurgevo, ils furent écrasés : Giurgevo fut emportée d'assaut, la garnison massacrée; Nicopolis et Widdin capitulèrent.

« Ainsi dans l'espace d'un an toutes les forces turques avaient été repoussées; les forteresses du Danube n'appartenaient plus au croissant, l'aigle de la Valachie flottait sur leurs remparts; les pachas, les meilleurs généraux de la Porte, avaient échoué contre lès efforts d'un peuple qui combattait pour la liberté de sa patrie.... Cependant cette indépendance n'était pas encore assez assurée, elle exigeait de nouveaux sacrifices. Les Turcs ne voulaient pas perdre la Valachie sans essayer d'abord tous les moyens possibles pour s'en rendre maîtres. C'est que cette principauté était pour eux la source intarissable de richesses, ou, comme ils disent eux-mêmes, le grenier de Constantinople. En effet la capitale ne se nourrissait que de productions de la Valachie : elle en retirait des bœufs, des moutons, des blés et d'autres grains, du fromage, du beurre, du miel. Perdre tous ces avantages était un malheur irréparable pour la Porte[1]. »

Il se trouva en Valachie des chrétiens pour soutenir la cause ottomane; une conjuration se forma en 1597 en faveur de la Porte et fut étouffée dans le sang de plusieurs primats. Michel avait réuni par la force, sous son autorité, la Moldavie et une partie de la Transylvanie; il songeait à se faire roi de Hongrie et de Pologne. Pour arriver à son but il ménagea les musulmans et conclut même avec eux un traité secret. La mort vint déjouer ses projets : il périt

1. Michel de Cogalniceano, *Histoire de la Valachie et de la Moldavie.*

assassiné par ordre de Basta, général des troupes de l'empereur en Transylvanie, et laissa la Valachie en proie à la guerre civile et livrée à l'invasion musulmane (1601).

« Michel le Brave a puissamment aidé à détourner la barbarie turque des autres parties de l'Europe. Son règne, s'il avait duré plus longtemps, aurait été décisif pour procurer un meilleur sort aux pays situés sur le Danube inférieur. Mais dans la quarante-troisième année de sa vie il fut arraché violemment de sa carrière; ses entreprises n'ont point eu de suite, son nom, du moins vivra dans l'histoire[1]. »

Pendant que Michel relevait pour un moment la nationalité roumaine, les Impériaux s'emparaient de Gran, de Wissegrad, de Babocza et de Klis. Cédant aux clameurs de la population indignée, le sultan sortit de son harem pour se mettre à la tête de ses troupes, comme le faisaient autrefois ses glorieux ancêtres. Erlau fut pris; l'archiduc Maximilien et Sigismond Batory, arrivés trop tard pour sauver la place, livrèrent bataille à l'ennemi dans la plaine de Kereszte (26 octobre 1596); ce fut un désastre comparable à celui de Mohaczs : cinquante mille Allemands ou Hongrois restèrent sur le champ de bataille.

Les vainqueurs ne surent pas mettre leur victoire à profit, et en 1598 les Impériaux, profitant de l'inaction de Satourdji-Pacha, surprenaient Raab : le pacha refusa de se rendre et fut haché en morceaux; trois cents ottomans, réfugiés dans les casemates de la citadelle, mirent le feu aux poudres et se firent sauter avec les assaillants. En même temps Dolà, Wesprim, Papa, succombaient; Hafiz-Ahmed-Pacha était battu à Nicopolis et Bude se voyait investie. Le grand-vézir, Ibrahim, débloqua cette ville et conquit la place forte de Kanischa (1600); le reste de la guerre se passa en escarmouches où chaque parti rivalisait de cruautés et d'atrocités. Ibrahim, cependant, s'était attaché à gagner par sa douceur les habitants des frontières et les sujets chrétiens. « Les Serbes et les Valaques de Semendria et de

1. Engel, *Histoire de la Valachie et de la Moldavie.*

Temesvar accouraient en foule auprès de lui ; il les comblait de présents et leur donnait des drapeaux.... Il se servit des bandes de sujets chrétiens, amenés ainsi sous ses étendards, par la flatterie, l'indulgence et les libéralités, pour exterminer les heïduks, qui, depuis trente ans, répandaient la terreur dans la Slavonie[1]. »

La situation intérieure de l'empire était des plus mauvaises. Les insurrections succédaient aux insurrections ; à peine la révolte était-elle comprimée sur un point, qu'elle renaissait, plus dangereuse, sur un autre. La plus grave de toutes fut celle de Kara-Yazidji-Abdul-Halim et de son frère Dely-Hassam, qui faillit enlever au sultan ses provinces d'Asie. Les troupes soldées, qui à Kereszte s'étaient débandées et que le grand-vézir Cicala-Zadé avait flétries du nom de *Firari* (fuyard), avaient été envoyées par punition en Asie. Un général des segbans, Kara-Yazidji, se mit à leur tête. Il faisait remonter son origine à l'antique maison des Beni-Cheddat et répandit le bruit que le prophète lui était apparu et lui avait promis la souveraineté de l'Asie Mineure ; il disposa bientôt de forces considérables.

Les rebelles battent le *mutecellim* de Karamie et s'emparent d'Edesse. Assiégé dans cette place, Yazidji capitule, mais en dictant ses conditions et en se faisant donner le gouvernement d'Amassia. Aussitôt que l'armée ottomane s'est éloignée, il reprend les armes, opère sa jonction avec son frère Dely-Hassan, gouverneur de Bagdad, et défait complètement les vézirs Hassan et Hadji-Ibrahim.

A la suite de ses victoires, le chef insurgé s'arroge avec le titre de schah tous les droits de la souveraineté et dit dans ses décrets : « J'ai abattu dans ces contrées la puissance ottomane et la domination m'appartient aujourd'hui sans conteste. »

Mais peu après, battu par Sokkoli-Hassam-Pacha à Sepetli, il se retira dans les montagnes de Djanik, sur les bords de la mer Noire, où il mourut de ses blessures, laissant à son frère Dely-Hassan le soin de le venger.

1. Hammer.

Les Ottomans n'avaient pas gagné au changement d'adversaire. Sokkoli battu à son tour est rejeté dans Tokat; il se fait tuer sur la brèche et la ville se rend aux insurgés. Khosrew, pacha de Diarbékir, les pachas de Damas et d'Alep, sont écrasés, et Kutahiah est assiégée par les vainqueurs (1601).

Ne pouvant venir à bout, par la force, de cet adversaire redoutable, le Divan essaya de la corruption : Dely-Hassan, gorgé d'or et nommé gouverneur de Bosnie, consentit enfin à poser les armes (1603). Ses hordes barbares, composées non seulement de soldats révoltés, mais de Kurdes et de Turcomans, marchèrent contre les chrétiens et périrent en grande partie dans les combats livrés aux Hongrois. Le contre-coup de cette révolte des *Firaris* se fit sentir à Constantinople où elle amena une prise d'armes de sipahis.

Privés par les rebelles du revenu de leurs timars les sipahis exigeaient une compensation et demandaient le pillage des mosquées. Le sultan et le grand-vézir virent leurs jours menacés, mais les janissaires restèrent fidèles et les sipahis, après une lutte sanglante, durent se soumettre. Une haine invétérée subsista, depuis ce jour, entre les deux corps (1603).

Ahmed Ier (1603); troubles intérieurs. Traité de Sitvatorok (1614).

Cette même année Mohammed III expirait, léguant à son fils Ahmed Ier, âgé de quatorze ans, un pouvoir affaibli par les séditions des soldats et deux guerres à soutenir, l'une en Europe contre les impériaux, l'autre en Asie contre la Perse.

La garnison ottomane de Tebriz ayant ravagé, au milieu de la paix, l'Azerbaïjan, et chassé Ghazi-Bey, gouverneur de Selmas, Schah-Abbas le Grand avait déclaré la guerre aux Osmanlys. L'armée ottomane fut battue; Tebriz, Van, Erivan tombèrent au pouvoir des Persans. Schah-Abbas se montra généreux envers ses prisonniers, mais il fit périr

dans les tortures les ulémas, à cause des fetwas rendus contre les schiites, où le meurtre d'un Persan était égalé en mérite à celui de soixante-dix-sept infidèles (1603-1604).

Les succès des Persans avaient été singulièrement favorisés par la révolte qui continuait d'ébranler l'empire ottoman en Asie. La soumission de Dely-Hassan n'avait pas répondu aux espérances de la Porte : les rebelles n'avaient pas posé les armes et quatre nouveaux chefs, Kalender-Oglou, Khalil, Satchlu et Saïd, étendaient leur pouvoir depuis les frontières de Perse et de Syrie jusqu'aux rives du Bosphore.

Les Kurdes commandés par Djam-Poulad, les Druses avec l'Émir-Fakhruddin, toutes les tribus du Liban et du Taurus, figuraient dans cette ligue formée par les populations asiatiques contre la domination turque.

Le grand-vézir, Murad-Pacha, commença par acheter Kalender-Oglou au prix du gouvernement d'Angora; Djam-Poulad (âme d'acier) et Fakhrudin battus à Ouroudj-Owaï s'enfuirent dans le désert; Ahmed-Bey pris à Koniah fut jeté dans un puits (1606).

Djam-Poulad songea alors à sauver sa situation : abandonnant ses troupes, il gagna Constantinople et obtint son pardon du sultan, qui se plut à entendre le récit des aventures de ce chef et lui donna le gouvernement de Temesvar.

Mais Kalender-Oglou, qu'Angora avait refusé de recevoir dans ses murs, avait repris les armes; réuni à Kara-Saïd, il offrit la bataille à Murad, dans les défilés de Gueuk-Souï-Yaïlaghy.

Après une lutte meurtrière la victoire se déclara pour les Ottomans; les vaincus essayèrent de se rallier près de Baïbourt, mais une seconde défaite les obligea de fuir jusqu'à Erivan. En vain Maïmoun précipite sa marche pour renforcer Kalender-Oglou, il trouve Murad qui lui barre la route et est mis en déroute dans les défilés de Kara-Hassan-Guedidji (1608).

Moucelli-Tchaouch, défendu par les positions inexpugnables de la Cilicie, obtint pour prix de sa soumission

l'investiture du gouvernement de Karamanie et périt assassiné par un émissaire de Murad. Yousouf-Pacha qui régnait en maître dans le Sarou-Khan, à Mentesche et à Aïdin, eut l'imprudence de se fier aux promesses du grand-vézir et commit la sottise de se rendre auprès de lui. Il fut comblé tout d'abord de caresses et de témoignages d'estime, mais aussitôt que Murad-Pacha apprit la mort de Moucelli, il leva le masque et le trop crédule Yousouf fut étranglé (1609).

La révolte était domptée; tous les chefs étaient morts, en fuite, ou avaient fait leur soumission : les insurgés qui avaient survécu aux combats, traqués comme des bêtes fauves, expiraient dans les supplices. L'implacable énergie du grand vézir non moins que les talents de premier ordre qu'il déploya dans cette lutte difficile, lui valurent le titre de Restaurateur de la Monarchie et d'épée de l'Empire. Voulant remédier aux abus par une sévérité excessive, il avait dépassé le but et n'avait abouti qu'à une froide et systématique cruauté. Un jour, après une défaite essuyée par les rebelles, se trouva au nombre des prisonniers un jeune enfant; personne, pas même le bourreau, ne voulut consentir à le mettre à mort. Murad saisit alors la victime et l'étrangla de ses propres mains, disant que les chefs des rebelles avaient tous commencé par être enfants et qu'il fallait extirper les racines de la rébellion.

Libre de ses mouvements, le grand-vézir se tourna contre les Persans, mais à peine la campagne était-elle ouverte que l'intrépide vieillard (il était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans) succomba aux suites des fatigues de la longue campagne où il avait raffermi la puissance ottomane (5 août 1611). Nasouh-Pacha, gouverneur de Diarbékir, lui succéda dans les charges de grand-vézir et de sérasker, mais le sultan était las de cette guerre; la paix fut conclue. Pour la première fois les Ottomans lâchèrent leur proie : la Porte rendit tous les pays conquis depuis Suleyman (1612).

En Europe, les hostilités avec la Hongrie avaient langui; l'Autriche ne sut pas profiter des embarras de la Porte à qui la guerre avec Schah-Abbas et la révolte d'Asie ne laissaient pas de troupes disponibles. L'empereur prêta

l'oreille à des ouvertures pacifiques et envoya des plénipotentiaires s'aboucher avec le grand-vézir. Les Ottomans n'avaient voulu que gagner du temps; ils firent traîner les choses en longueur, sans que l'on pût tomber d'accord, espérant profiter de la haine que les procédés vexatoires des Allemands avaient inspirée aux Hongrois. En effet la Hongrie ne tarda pas à se soulever et les magnats élurent pour roi Bocskaï, qui sollicita la protection du sultan (1605). Ahmed s'empressa de lui donner l'investiture et le vézir Lala-Mohammed joignit ses forces à celles du nouveau roi : Gran, Wissegrad, Wesprim, tombèrent au pouvoir des Ottomans, pendant que Bocskaï s'emparait de Neuhœsel. Éclairée par cet acte, l'Autriche traita avec Bocskaï (1606) : elle le reconnut prince de Transylvanie et lui céda tous les districts de Hongrie que les Batory avaient possédés ; à sa mort ces domaines devaient faire retour à l'empire.

La défection de Bocskaï laissait les Ottomans livrés à leurs propres ressources; la Porte, obligée de concentrer toutes ses forces en Asie, se décida à signer la paix de Sitvatorok (1606). Le tribut annuel de trente mille ducats, auquel était astreinte l'Autriche, fut supprimé, l'empereur payait « *seulement pour cette fois* » deux cent mille écus. Une égalité parfaite régnerait entre les deux souverains; leurs armées devaient s'abstenir de toute hostilité; les prisonniers seraient restitués de part et d'autre; enfin Gran, Erlau et Kanischa restaient au pouvoir des Turcs; les Autrichiens gardaient Raab et Komorn. La paix fut ratifiée par les États de Hongrie et d'Autriche, réunis à Presbourg (1608), et la convention de Vienne (1615) la confirma pour vingt ans.

« Cette paix de Sitvatorok qui n'a pas assez fixé l'attention des publicistes, et dont le souvenir s'est perdu, effacé par celui du traité de Carlowitz, signé un siècle plus tard, a pourtant une haute signification dans l'histoire du droit politique et des rapports diplomatiques entre la Turquie et le reste de l'Europe; elle fixa pour la première fois une borne à la conquête ottomane, qui jusqu'alors avait menacé l'Occident. Les signes de vasselage, les tributs annuels

apportés par les ambassadeurs furent supprimés, les relations diplomatiques furent établies sur un pied d'égalité ; la Transylvanie fut soustraite à demi au joug turc et la Hongrie, bien que soumise encore à la domination ottomane par une portion de son territoire, fut au moins affranchie du tribut pour le reste. Pour la première fois furent observées, de la part du Sultan et du grand-vézir, les formalités en usage parmi les nations de l'Europe. L'acte écrit en turc ne fut pas, comme cela s'était fait jusqu'alors, imposé aux plénipotentiaires impériaux, sans qu'il leur fût permis d'en prendre connaissance; il fut examiné par les drogmans des deux parties. La paix de Sitvatorok annonça aux puissances européennes la décadence de la Porte et prépara le traité de Carlowitz [1]. »

1. Hammer.

LIVRE III

LA DÉCADENCE

CHAPITRE VIII

JUSQU'AU TRAITÉ DE CARLOWITZ (1614-1699)

Mustapha Ier (1617). Osman II (1618). — La croisade du duc de Nevers. Assassinat d'Osman (1622). — Mustapha Ier. Murad IV (1623-1640). Reconstitution de l'Empire. — Ibrahim Ier (1640-1648) : Guerre de Candie. Mohammed IV (1648). Séditions militaires. — Vézirat de Kupruli Mohammed : relations de la Porte avec la France. — Vézirat de Kupruli Ahmed : prise de Candie (1669). La France et la Porte. — Guerres de Pologne et de Hongrie : Siège de Vienne (1683). — La Sainte Ligue. Déposition de Mohammed IV (1687). — Vézirat de Kupruli Mustapha. Traité de Carlowitz (1633). Kupruli Hussein.

Mustapha Ier (1617). Osman II (1618).

La paix de Sitvatorok venait d'être signée quand Bocskaï mourut : les Transylvains refusèrent de rentrer sous la domination de l'empereur, et la Porte, prétendant que Bocskaï n'avait aucun droit de disposer du pays, donna successivement l'investiture à Sigismond Rakoczy, à Gabriel Batory et à Betlen Gabor, l'ennemi le plus implacable de la maison d'Autriche. Aux représentations des ambassadeurs autrichiens, le grand-vézir répondit que la trêve n'était pas valable, car elle n'avait pas été ratifiée par le mufti.

Betlen Gabor s'était engagé à mettre obstacle à toute acquisition que les princes de Moldavie et de Valachie tenteraient de faire sur son territoire, et, en cas de révolte

des voïvodes contre la Porte, il avait promis de leur refuser asile et de les livrer.

« La Turquie avait compris que tant que les princes moldo-valaques seraient attachés à la Hongrie ou à la Transylvanie par des intérêts de propriété ou par l'espoir d'y retrouver un refuge, ils tiendraient toujours pour ces deux pays et par conséquent pour la chrétienté. Cet article du firman d'investiture donné à Betlen sépara les Moldo-Valaques du reste des chrétiens et les soumit irrévocablement à l'autorité turque[1]. »

La Moldavie prit les armes, chassa le voïvode Thomza, nommé par la Porte, et le fils du dernier prince, Gabriel Mogila, battit les Turcs ; mais Iskender-Pacha arriva avec des renforts et rétablit le protégé ottoman (1613).

Si la paix se maintenait avec l'Autriche, la guerre continuait sans trêve ni relâche avec l'Espagne. Une escadre des chevaliers de Malte pillait Corinthe et enlevait cinq cents captifs. L'amiral florentin, Inghirami, opérait une descente à Cos, surprenait le château et faisait douze cents prisonniers. Peu de temps après, il capturait dix navires ottomans à Aga-Lemano, pendant que don Ottavio d'Aragon, à la tête d'une escadre napolitaine, battait le Kapoudan-Pacha près du cap Corvo, et lui prenait sept vaisseaux (1611-1614). Profitant de la concentration des flottes ottomanes dans l'Archipel, les cosaques surprirent Sinope et la dévastèrent complètement. Nosouh-Pacha voulut cacher au sultan ce dernier désastre ; mais le mufti en instruisit le souverain que cette dissimulation irrita au plus haut point. Tous les ennemis du grand-vézir saisirent cette occasion pour le perdre et réussirent à persuader au sultan que son ministre aspirait à la couronne.

Adoré des soldats et du peuple pour son courage, son éloquence, sa générosité, fiancé à une fille d'Ahmed, Nosouh-Pacha n'avait pu contenir son ambition ni réprimer la fougue de son caractère. Pour couper court aux menées du mufti et du Kyzlar-Agha, il résolut leur mort. A cette

1. Cogalniceano, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie.*

nouvelle, le sultan se livra à la plus violente colère. Loin de chercher à l'apaiser, le grand-vézir lui dit : « Ou ce que j'ai décidé s'exécutera et Votre Hautesse se rendra à mes avis, ou je donnerai ma démission : un autre de vos esclaves prendra le sceau et moi je m'empoisonnerai. » — « Traître, s'écria le sultan, c'est toi qui as empoisonné Murad-Pacha[1]. » Le vendredi suivant (14 octobre 1614), le conak de Nosouh-Pacha fut investi par un peloton de janissaires et cent bostandjis : le grand-vézir n'opposa pas de résistance et fut étranglé par le bostandji-bachi.

Les capitulations avec la France avaient été, en 1604, à la demande de l'ambassadeur Savary de Brèves, confirmées et augmentées. Les pirateries des Barbaresques furent sévèrement réprimées par la Porte ; le vice-roi de Tunis fut destitué, celui d'Alger étranglé. La Pologne renouvela (1609) les capitulations conclues sous Mohammed III ; elle s'engageait à empêcher les irruptions des Cosaques en Moldavie ; la Porte, de son côté, s'obligeait à préserver la Pologne des ravages des Tartares ; le fisc n'avait aucun droit sur la succession des Polonais morts en Turquie et réciproquement. En 1612, les provinces unies des Pays-Bas obtinrent un traité analogue à ceux de la France et de l'Angleterre, mais uniquement borné au commerce. Les Hollandais en profitèrent pour introduire en Turquie l'usage du tabac : le mufti s'opposa à cette innovation et rendit un fetwa rigoureux proscrivant l'usage du tabac : cet acte souleva tout le monde. On soutint que le tabac ne pouvait souiller le corps où il ne séjournait pas et que, Mahomet ne l'ayant pas défendu, ce n'était pas au mufti à se montrer plus sévère que le prophète. Ces raisons furent appuyées d'une émeute formidable où les troupes et les officiers du sérail firent cause commune avec les séditieux ; le mufti fut obligé de révoquer son ordonnance[2].

1. Nosouh-Pacha avait essayé de renverser Murad-Pacha ; l'implacable vieillard l'avait épargné à cause de ses talents. — Murad-Pacha mourut de vieillesse et de fatigue ; c'est l'avis unanime des historiens ottomans.

2. Les poètes orientaux appellent le tabac, le café, l'opium et le

Ahmed, « *le seul d'entre tous les fils d'Osman qui posséda le trône avant d'avoir possédé l'étendard* », monté sur le trône à quinze ans, ne devint homme que sur la fin de son règne. Il se montra juste, bon, actif, et conçut de nobles projets; mais l'influence néfaste du harem rendit nulles toutes ces bonnes dispositions. Continuellement dominé par ses femmes, inhabile à choisir les hommes, il laissa tomber toute l'autorité aux mains des êtres du sérail et surtout du chef des eunuques noirs.

A la mort d'Ahmed (1617), son fils Osman n'avait que treize ans. Cette considération porta le sultan à modifier la loi en usage et à désigner pour son successeur son frère Mustapha qui, ayant échappé deux fois à la sentenee de mort prononcée contre lui, était sans doute protégé de Dieu. C'est à partir de cette époque que l'ordre de succession fut changé et le droit de primogéniture aboli. Prisonnier depuis quatorze ans dans le harem, Mustapha était complètement abruti; mais les ulémas, dans l'espoir de gouverner en son nom, donnèrent son imbécilité pour de la sainteté.

Les premiers actes du nouveau règne faillirent amener la guerre entre la Porte et la France. Un gentilhomme polonais, prisonnier aux Sept-Tours, s'était évadé par le secours du secrétaire de l'ambassadeur français, Achille de Harlay, baron de Sancy; le vézir accusa toute l'ambassade française d'avoir favorisé la fuite du captif. L'ambassadeur fut arrêté, emprisonné; son drogman et son secrétaire mis à la question, et lui-même n'échappa qu'avec peine à la torture. Il n'obtint sa délivrance, au bout de quatre mois, qu'au prix de quinze mille piastres. Aussitôt la cour de France rappela son ambassadeur et envoya un gentilhomme, M. de Nons, demander réparation avec menace de guerre. Mais, quand il arriva, le sultan était déposé et le vézir étranglé. Une intrigue conduite par le mufti, le Kyzlar-

vin les quatre éléments du monde de la jouissance, les quatre coussins du sopha du plaisir; pour les ulémas, au contraire, ce sont les quatre colonnes de la tente de la volupté et les quatre ministres du diable.

Agha et le kaïmakam avait renversé Mustapha et l'avait remplacé par son neveu Osman II (1618) : il n'avait régné que trois mois.

Le nouveau sultan s'empressa de donner satisfaction au roi de France. Husséïn-Tchaouch apporta à Louis XIII une lettre d'excuses, signée du grand seigneur, du vézir et du Kapoudan-Pacha ; Sancy, comblé de largesses, fut chargé d'offrir des présents au roi.

Betlen Gabor, prince de Transylvanie, ennemi de Graziani, duc de Naxos, récemment nommé prince de Moldavie, avait obtenu sa déchéance au profit du voïvode de Valachie, Alexandre Cherban : Graziani appela à son secours les Polonais. Le sultan, qui méditait la conquête de la Pologne et voulait ajouter ce royaume à ses États et s'en faire un rempart contre les invasions de la Russie dont il devinait et redoutait l'ambition, profita de l'ingérence des Polonais dans les affaires de la Moldavie pour leur déclarer la guerre. Avant d'entrer en campagne, il fit étrangler son frère. Le mufti Essa'd-effendi avait refusé le fetwa ; un kazi-asker plus complaisant consentit à charger sa conscience de ce crime. Toutefois ce n'était pas par vertu que le mufti avait agi : il se vengeait seulement de son souverain. En effet, peu de temps après son avènement, Osman avait dépouillé le Chéïkh-ul-islam de toutes les prérogatives de sa charge, en le réduisant à la fonction primitive des muftis, celle de délivrer des fetwas. Il avait donné à son khodja, Omer-effendi, la présidence du corps entier des ulémas, la nomination aux offices de magistrats et la préséance sur les kazi-askers et le mufti. Cette innovation qui avait scandalisé la nation entière ne contribua pas peu à la catastrophe qui abrégea, d'une façon si tragique, le règne d'Osman II.

Se voyant livré aux bourreaux, le prince Mohammed prononça contre son frère une malédiction qui ne tarda pas à s'accomplir : « Osman, je prie Allah de trancher tes jours et de renverser ton empire ! Puisses-tu perdre la vie de la même manière que tu me l'arraches à moi-même ! »

Les opérations furent d'abord poussées rapidement et les

Ottomans pénétrèrent jusqu'aux bords du Dniester; là, ils trouvèrent l'armée polonaise commandée par le palatin de Wilna, menant avec lui le prince héritier, Wladislas, âgé de treize ans.

Pour suppléer à son infériorité numérique, le général polonais se retrancha dans une forte position, près de Choczim, et attendit l'attaque de l'ennemi. Cinq fois les Ottomans s'élancèrent à l'assaut des redoutes, cinq fois ils furent écrasés sous un feu terrible et durent se replier après des pertes énormes. L'armée, découragée par ce revers, demandait à grands cris la retraite; de leur côté les Polonais, qui venaient de perdre leur chef et qui commençaient à manquer de vivres, firent des propositions d'accommodement; après une courte négociation, la paix fut signée (6 octobre 1620).

La croisade du duc de Nevers. Assassinat d'Osman (1622).

Pendant que les Turcs échouaient dans leurs projets de conquête de la Pologne, une tentative était faite en France pour réveiller la foi ardente et guerrière qui avait présidé aux croisades et peu s'en fallut que, de nouveau, les gentilshommes de France ne vinssent fonder un empire latin de Constantinople. Charles II de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, prince de Clèves, duc de Mantoue, revendiquait l'héritage des Césars de Byzance du chef de sa grand'-mère Marguerite Paléologue, marquise de Montferrat, descendante en ligne directe de l'empereur Andronic Paléologue le Vieux. Dès 1612, le duc de Nevers avait noué des intelligences avec les montagnards indépendants du Magne et un plan complet avait été dressé pour soulever la Morée. Mais Charles de Gonzague visait plus haut que la possession du Péloponèse; il lui fallait l'empire d'Orient. Après s'être assuré de l'appui éventuel de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Espagne, le duc de Nevers travailla activement les populations chrétiennes de la péninsule bal-

kanique, surtout dans la Serbie, la Croatie, la Dalmatie, l'Albanie et la Macédoine. C'était en quelque sorte une deuxième édition du plan de Charles VIII qui se préparait. Le 8 septembre 1614, eut lieu, sur le territoire de la tribu catholique albanaise des Koutchi, une réunion des principaux chefs de la Haute-Albanie, de l'Herzegovine, de la Bosnie, de la Serbie et de la Dalmatie. Le patriarche de Serbie et plusieurs évêques y assistaient. Le plan suivant fut arrêté :

Introduire le plus possible d'armes et de munitions dans le Monténégro ainsi que parmi les tribus indépendantes des monts de la Chimère, pour les distribuer ensuite chez les Doukadjins (Mirdites), les Piperi, les Koutchi, les Clementi, les Bielopavitj. Ces tribus, renforcées des volontaires de la Croix fournis par la Serbie, l'Herzegovine, la Macédoine, pourraient mettre en ligne 42 000 combattants, dont 12 000 hommes de cheval et 30 000 hommes de pied. A un jour fixé, l'insurrection devait éclater sur tous les points à la fois pour ne pas laisser aux Turcs le temps de se reconnaître. Les Chimariotes au nombre de 8 300 hommes devaient assaillir et enlever Valona. Aux Mirdites et aux autres tribus albanaises de leur confédération incombait la tâche de s'emparer de Croïa (Ak-Hissar) et de Scutari; aux Monténégrins, celle de prendre Castelnuovo. Toutes ces places devaient tomber sans coup férir à cause des intelligences que les conjurés y entretenaient avec la population chrétienne. L'exécution de cette première partie du plan mettait les Turcs dans l'impossibilité de s'opposer à une levée en masse du pays et toutes les bandes insurgées devaient rallier à Scopia l'armée slavo-albanaise pour marcher sur Andrinople. Les hospodars de Moldavie et de Valachie, mis au courant de la conspiration par le patriarche de Valachie, cousin du patriarche de Serbie, avaient promis de passer le Danube avec leurs troupes pour marcher avec l'armée chrétienne. La date de la prise d'armes avait été fixée au mois d'octobre « car alors, dit le procès-verbal de la délibération des conjurés, les Turcs sont désarmés : ils

n'ont pas de troupes en Europe pour s'opposer aux nôtres. Ils pourraient, il est vrai, en faire venir d'Asie, mais ces troupes ne pourraient se trouver en présence de nous avant six mois. La coutume des Turcs étant de ne mettre leurs soldats en campagne qu'après la moisson, nous aurons huit mois entiers pour nous fortifier de tout ce qui nous est nécessaire. »

Cependant le duc de Nevers n'osa s'aventurer en Orient sur la seule foi de ces promesses. Conseillé par le fameux père Joseph, l'*Eminence grise*, il fonda avec l'approbation du Saint-Père, un ordre de la *milice chrétienne* placé sous l'invocation de la Vierge et qui devait fournir des soldats à la croisade contre les Turcs. En même temps, il s'occupait à recruter une armée d'aventuriers et faisait construire, équiper et armer, à ses frais, une escadre de cinq gros vaisseaux de ligne. Le pape, le roi d'Espagne et l'ordre de Malte donnaient au duc de Nevers des secours en hommes et en argent. Le Saint-Père s'engageait à fournir 200 000 livres et dix galères équipées portant 2 000 hommes ; le roi d'Espagne 600 000 livres et vingt galères ; l'ordre de Malte, six galères. C'étaient 18 000 hommes de troupes d'élite qui venaient renforcer le corps d'armée du duc de Nevers. Il fut décidé que l'expédition débarquerait en Morée, pour rallier les Maïnotes, soulever le Péloponèse et de là marcher en Macédoine. Un gentilhomme du duc, M. de Chateaurenaud parcourut le Magne dont les chefs signèrent une adresse « au très haut puissant seigneur duc de Nevers Paléologue ». Les archevêques de Lacédémone et de Malvoisie prêtèrent serment à l'héritier des Paléologue. En même temps un autre émissaire, Jean de Cler, allait en Albanie s'aboucher avec l'archevêque de Durazzo, Chariton, qui avait fait entrer dans le complot les évêques orthodoxes d'Arta et de Janina et l'archevêquo de Tirnovo, métropolitain de la Bulgarie.

En France, l'opinion publique était des plus favorable à l'expédition projetée contre les Ottomans : elle applaudissait à la guerre sainte contre les infidèles. Savary de Brèves, ancien ambassadeur de France en Turquie, publiait

en 1619 un écrit intitulé : *Discours abrégé des assurés moyens d'anéantir et de détruire la monarchie des princes ottomans*. Le jour de la Toussaint, le père Joseph prêcha la croisade dans la cathédrale de Nevers, en qualité de commissaire-général du pape et reçut le serment des croisés. Dans la capitale de l'Autriche, à Vienne, la croisade fut également prêchée et le duc de Saxe-Lauenbourg, le comte de Bouchain, le comte polonais Radziwil prirent la croix. Les capitaines d'aventure enrôlés par le duc de Nevers allaient commencer leur mouvement vers l'Orient lorsque tout à coup la flotte du duc de Nevers fut incendiée. Cette catastrophe, sur les causes de laquelle tous les chroniqueurs contemporains sont muets, sauva peut-être la Turquie en réduisant à néant les projets de Charles de Gonzague (1620).

Osman, que l'indiscipline des Janissaires avait forcé de conclure la paix avec la Pologne, avait formé le dessein de détruire ce corps insubordonné. Il voulut se composer une armée qui lui donnait la force nécessaire pour dompter la milice rebelle : à cet effet, il prescrivit des levées extraordinaires en Asie. Mais le secret des plans du sultan avait été mal gardé et une révolte éclata parmi la soldatesque de Stamboul. Les Janissaires forcent le Sérail, enlèvent du harem l'imbécile Mustapha et le proclament padischah. Arrêté dans sa fuite, l'infortuné Osman est conduit à la caserne des Janissaires et abreuvé d'outrages pendant tout le trajet. En vain il essaya d'attendrir ses bourreaux : « Que voulez-vous faire de votre padischah ? disait-il aux janissaires, vous causerez la ruine de l'empire et la vôtre. Pardonnez-moi, si je vous ai offensé sans le savoir. Hier j'étais padischah, aujourd'hui je suis nu ! Que je vous serve d'exemple ; vous aussi vous éprouverez les vicissitudes de ce monde ! » Supplications inutiles ! Daoud-Pacha, nommé grand-vézir par les chefs de la révolte, donna l'ordre d'assassiner le malheureux prince. Osman terrassa le djebedji-bachi, et, ouvrant la fenêtre, s'adressa aux troupes rassemblées sur la place :

« Mes aghas des sipahis, et vous les plus anciens des

janissaires, mes pères, par imprudence de jeune homme j'ai prêté l'oreille à de mauvais conseils; pourquoi m'humilier ainsi? Ne voulez-vous donc plus de moi? — Nous ne voulons ni de toi ni de ton sang! » répondirent les soldats.

Le prince dépossédé fut conduit alors aux Sept-Tours où Daoud-Pacha, son kehaya Omer-Pacha, le lieutenant de police Kalender-Oghni et le djebedji-bachi ne craignirent pas de troquer leurs hautes fonctions contre la charge infamante de bourreaux. Une lutte terrible s'engagea alors entre le souverain et les quatre assassins; Osman, dans toute la vigueur de l'âge, et dont le désespoir doublait la force, résista longtemps : il fallut le frapper par derrière pour l'abattre.

Ce fut le premier régicide dont se souilla la nation ottomane (20 mai 1622).

Mustapha Ier. Murad IV (1623-1640). Reconstitution de l'Empire.

Mustapha était à peine remonté sur le trône que les soldats regrettaient son neveu. Deux jours après l'avènement du nouveau sultan, les sipahis entourèrent Daoud-Pacha, lui criant : « Pourquoi as-tu tué le sultan Osman que nous t'avions confié ?

— Je l'ai tué, répondit le grand-vézir, sur les ordres du maître du monde, sultan Mustapha. »

Vingt jours plus tard, Daoud-Pacha était destitué sur les injonctions des troupes. Jouet de la soldatesque, Mustapha, dont la démence avait atteint les dernières limites, n'était qu'un fantôme d'empereur, obéissant aux moindres caprices de la foule. Pendant les quinze mois que dura son règne, les troupes firent et défirent successivement six grands-vézirs, dont plusieurs achetèrent cette dignité à prix d'argent. Pendant que les sipahis et les janissaires terrorisaient la capitale et mettaient les dignités et les charges les plus importantes à l'encan, les provinces se soulevaient.

Le pacha de Tripoli de Syrie avait chassé les janissaires de son gouvernement et s'était déclaré indépendant. Le gouverneur d'Erzeroum, Abaza-Pacha avait pris les armes et s'annonçait comme le vengeur d'Osman; ralliant les anciens débris des troupes de Djan-Poulad et de Kalender-Oglou, il marcha sur Angora et Sivas, confisquant les propriétés des janissaires et livrant aux plus cruels supplices tous ceux qui tombaient entre ses mains. Le gouverneur de Sivas et le sandjak-bey de Kara-Schehir firent cause commune avec lui; Brousse se rendit après trois mois de siège; seule, la citadelle résista.

L'anarchie allait toujours croissant à Constantinople : les ulémas essayèrent une contre-révolution pour abattre les troupes; mais ils furent écrasés par les janissaires. Enfin, repus de pillages, rassasiés de crimes, las de désordres, les soldats nommèrent un grand-vézir, Remankech-Ali-Pacha, qui proposa de déposer Mustapha et de lui donner, pour successeur, Murad, frère cadet d'Osman. Les janissaires applaudirent et Murad IV fut proclamé.

Murad n'avait que douze ans; sa jeunesse semblait assurer l'impunité aux usurpations et aux insolences de la soldatesque : en effet, durant les dix premières années de son règne, les sipahis et les janissaires opprimèrent l'empire, sous son nom. Pendant ce temps, la Perse étendait ses conquêtes.

Le soubachi (lieutenant de police) de Bagdad, Bekir-Agha, avait supplanté, battu et tué le beylerbey, et s'était arrogé cette dignité. Vaincu par Hafiz-Pacha et assiégé dans Bagdad, Behir appela à son aide Schah Abbas, offrant de lui livrer la ville. Le schah de Perse saisit avec empressement cette occasion et envoya Sefi-Kouli-Khan, pour recevoir les clefs de la ville. Bekir traitait en même temps avec le général ottoman, qui, pour empêcher Bagdad de tomber aux mains des Persans, confirma le rebelle dans le gouvernement qu'il avait usurpé. Bientôt Schah-Abbas parut devant la ville; après trois mois de siège, elle succomba, grâce à la trahison du fils de Bekir, qui livra son père, à condition d'avoir le gouvernement de Bagdad. Les sun-

nites furent livrés à d'effroyables tortures. Nouri-Effendi, juge de Bagdad, Omer-Effendi, prédicateur de la grande mosquée, furent pendus ; Békir-Pacha, torturé pendant sept jours, fut abandonné sur le fleuve, dans une barque enduite de goudron enflammé ; son fils, qui, le verre en main, avait assisté à l'agonie de son père, fut décapité par ordre du vainqueur indigné de sa conduite dénaturée (novembre 1623).

Le grand-vézir voulut cacher au jeune prince la perte de Bagdad ; les intrigues du mufti Ess-ad-Effendi et du Kyslar-Agha causèrent sa chute en le faisant passer pour traître : Kemankech-Ali-Pacha fut décapité et sa place donnée au Tcherkess Mohammed qui reçut en même temps le commandement de l'armée d'opération contre Abaza. Ce chef rebelle poursuivait sur les Janissaires la vengeance du meurtre d'Osman : les officiers avaient été pendus à Sivas, les épaules percées de mèches allumées ; les soldats massacrés par les seymens et les lewends. Battu à Kaisarieh par Hafiz-Pacha, à la suite de la défection des Turcomans, Abaza se retira dans Erzeroum (26 mai 1624).

Dans l'impossibilité de l'y forcer, Hafiz-Pacha le confirma dans son gouvernement sous la seule condition qu'il laisserait un corps de Janissaires tenir garnison dans la place.

Nommé grand-vézir, à la mort de Mohammed, en récompense de ces succès (1634), Hafiz-Pacha se dirigea sur Bagdad et investit la place au commencement de l'automne (1626). La résistance opiniâtre des assiégés rebuta les Ottomans et une sédition des Janissaires força le grand-vézir à lever le siège et à se replier sur Mossoul. De Mossoul à Diarbékir ce fut une lutte incessante de toutes les heures, de toutes les minutes, et l'armée ottomane, décimée par les combats et la misère, ne dut son salut qu'à l'énergie, au courage et aux talents de son chef. Une seconde révolte des Janissaires amena la destitution d'Hafiz-Pacha ; le sceau de l'empire fut donné à Khalil-Pacha. Le premier acte du nouveau grand-vézir fut d'ordonner à Abaza-Pacha

de venir le rejoindre à son camp; mais ce dernier, ayant intercepté la correspondance du ministre, apprit que sa tête était menacée : sans hésiter il attaqua les Janissaires, pris à l'improviste, les massacra entièrement et leva de nouveau l'étendard de la révolte. Husséïn-Pacha est battu et tué dans les défilés d'Erzeroum, et Khalil-Pacha, après avoir inutilement assiégé Erzeroum pendant deux mois, est forcé de lever le siège (novembre 1627). Son successeur, Khosrew-Pacha, fut plus heureux et reçut la soumission du fameux rebelle à qui le sultan donna le gouvernement de Bosnie (1628).

Pendant que la guerre civile désolait l'empire, les insurrections militaires se multipliaient à Constantinople et chaque fois il fallait jeter en pâture, aux mutins, la tête de quelques-uns des serviteurs les plus dévoués de la couronne. La mort de Schah-Abbas, le plus grand prince de la dynastie persane des Sefis, ainsi que la jeunesse et l'inexpérience de son successeur, San-Mirza, semblaient promettre de faciles triomphes aux Osmanlys. Khosrew-Pacha prit la direction des opérations, et, malgré l'inondation de la Mésopotamie causée par le débordement du Tigre et de l'Euphrate, malgré les murmures de ses troupes, malgré des fatigues sans nombre, il arrivait le 16 juin 1630 devant Ecbatane (actuellement Hamâdan). Trois victoires successives ouvrirent le chemin de Bagdad et les travaux d'approche commencèrent au mois de Septembre 1630.

Le gouverneur, Sefi-Kouli-Khan, opposa la résistance la plus acharnée; l'insuccès d'un assaut général décida le grand-vézir à battre en retraite sur Mossoul (14 novembre 1630). L'année suivante, il voulait renouveler sa tentative, mais une révolte de ses troupes le contraignit à demeurer dans l'inaction et à prendre ses quartiers d'hiver à Alep.

Cependant l'ex-grand-vézir Hafiz-Pacha, que le sultan n'avait sacrifié qu'avec peine, était replacé par la faveur du souverain dans le poste dont il était digne par ses talents.

Lorsque l'armée connut la déposition de Khosrew-Pacha,

elle s'insurgea, poussée en dessous main par le ministre destitué, et demanda impérieusement le rétablissement de son général dans la première charge de l'empire. Espérant apaiser les soldats, le sultan leur permit de rentrer dans leurs foyers ; mais cette mesure ne fit que rendre la rébellion plus forte et plus audacieuse. Les troupes arrivèrent à Constantinople le 6 février 1632 où leur venue fut le signal d'une formidable insurrection. Le sérail fut envahi par une foule tumultueuse qui réclamait à grands cris la tête de Hafiz-Pacha ; les scènes déplorables de la déposition d'Osman allaient se renouveler ; le sultan fit alors ouvrir la porte des appartements intérieurs et, ayant fait approcher deux Janissaires et deux Sipahis, il s'efforça de les dissuader de leurs projets criminels. Tout fut inutile : Hafiz-Pacha, se sacrifiant pour le salut de son maître, se livra lui-même à ses bourreaux. Le noble vieillard succomba sous le poignard des assassins, mais non sans avoir chèrement vendu sa vie. Le grand-seigneur, oppressé de douleur et de rage, se retira s'écriant : « Infâmes assassins qui ne craignez ni Allah ! ni son prophète, si le ciel le permet, vous éprouverez un jour une terrible vengeance » (6 février 1632).

Khosrew-Pacha fut la première victime devouée aux mânes d'Hafiz : un firman du sultan le condamna à être étranglé. Un mois après, une nouvelle révolte, fomentée par Redjeb-Pacha, coûta la vie à l'agha des Janissaires, au defterdar et à un autre favori du sultan ; les rebelles avaient même proclamé la déchéance de Murad. C'est alors que dans l'imminence du danger éclata l'énergie du jeune prince : Redjeb-Pacha fut exécuté par son ordre, et sous ses yeux ; son cadavre jeté par les eunuques blancs aux factieux. Privée de son chef, l'émeute se dispersa (18 mai 1632).

A partir de ce moment commence le véritable règne de Murad IV. « Mon padischah, avait dit au sultan le Kazi-Asker d'Anatolie, le seul remède contre les abus, c'est « le sabre ». Il se souvint de ce conseil et le mit en pratique. Les Janissaires et les Sipahis prêtèrent serment de fidélité ;

la survivance des Sipahis aux places d'administrateurs, d'inspecteurs, de collecteurs et de scribes, fut supprimée; Ahmed-Agha, général des Seymens et des Sipahis, ayant refusé de livrer les fauteurs de la dernière révolte, fut décapité sur-le-champ avec quatre des principaux chefs présumés. Ces mesures énergiques portèrent leurs fruits : la rébellion courba la tête; elle était domptée. Le sultan ne cessa de frapper tous ceux qu'il soupçonnait d'avoir pris part aux révoltes, et bientôt la terreur régna parmi les milices. Sa sévère et impitoyable justice n'épargnait personne : le kadi de Nicomédie fut pendu à cause du mauvais état des routes des environs de Nicée. Le mufti voulut intervenir et représenter au sultan combien il était impolitique de s'attirer la haine des ulémas; il paya de sa tête ses représentations audacieuses (1633).

Dans les provinces, la même énergie et la même sévérité montrèrent aux rebelles que le moment du désordre était passé.

Depuis trente ans, les Druses du Liban sous l'Emir Fakhr-Uddin-Ben-Mâan s'étaient rendus indépendants. Soupçonné de professer en secret le christianisme, ayant adopté ouvertement les coutumes européennes, le prince Druse avait conclu des traités avec plusieurs puissances européennes, il avait même fait un voyage à Florence dans le but de resserrer personnellement ses alliances politiques. Le gouverneur de Damas reçut l'ordre de soumettre le Liban. La lutte fut d'abord favorable aux Druses, mais bientôt Fakhr-Uddin, battu à Safed, dut demander un asile aux cavernes de Chouf dans le Liban. Fait prisonnier, il fut conduit avec ses deux fils à Constantinople, où le sultan le reçut assez bien. Mais quelques mois plus tard, à la nouvelle que Melhem, son petit-fils, avait mis en déroute l'armée du pacha de Damas et pillé Tyr, Beyrouth et Saint-Jean-d'Acre, le prince Druse fut décapité et son fils aîné étranglé (1635).

La postérité de Fakhr-Uddin continua de régner au Liban pendant un siècle encore. Ce ne fut qu'après la mort du dernier descendant du célèbre émir que le sceptre du Liban

passa dans la famille de Chehab, originaire de la Mecque, dont le représentant le plus illustre a été l'émir Beschir.

La fin de l'anarchie militaire ramena la victoire sous les drapeaux ottomans. Murad se mit lui-même à la tête de l'armée et dirigea en personne la guerre contre la Perse. De Scutari à Érivan sa marche fut marquée par une suite non ininterrompue de supplices qui semèrent partout l'épouvante. Après huit jours de tranchée, Érivan ouvrit ses portes : le gouverneur Émirgoun-Khan avait vendu la forteresse confiée à son honneur (août 1635). Après la conquête d'Érivan, Murad envoya à Constantinople deux tchaouchs avec la mission ostensible de faire illuminer la ville, mais avec l'ordre secret de mettre à mort ses deux frères Bayezid[1] et Suleyman. Poursuivant sa marche victorieuse, l'armée turque passa l'Araxe, enleva Tebriz, qui fut livré aux flammes (septembre 1635). Le sultan retourna alors à Constantinople se reposer des fatigues de la campagne ; aussitôt les Persans reprennent l'offensive : Érivan capitule et Rustem-Khan écrase les Osmanlys dans la plaine de Mihreban (1636). Pour réparer ces échecs et frapper un coup décisif, Murad résolut d'attaquer Bagdad ; le 15 novembre 1638, le siège commença. Revêtu d'un costume de simple soldat, travaillant à la tranchée, le sultan excita le plus grand enthousiasme parmi ses troupes. Les travaux furent vigoureusement poussés et le 24 décembre la brèche était praticable. Le grand-vézir, Taïar-Mohammed-Pacha, eut la tête traversée d'une balle, en montant le premier à l'assaut ; le Kapoudan-Pacha le remplaça dans le commandement : après une lutte acharnée de quarante-huit heures, la ville fut emportée. Bagdad fut de nouveau réuni à l'empire ottoman pour n'en être plus séparé. Le 19 septembre 1639, la paix fut signée entre les deux belligérants : la Perse céda Bagdad et recouvra Érivan. Cette guerre rapporta beaucoup de gloire au sultan, mais peu de profit à l'empire.

1. C'est cet événement qui a fourni à Racine le sujet de sa tragédie de *Bajazet*.

« Les frontières de Perse sont, pour le grand-seigneur, ce qu'est la Flandre au roi d'Espagne, ou l'île de Candie aux Vénitiens. La dépense y est énorme et les revenus sont peu de chose ; et il est arrivé aux Turcs, dans cette circonstance, ce qu'ils n'avaient jamais éprouvé dans aucune autre conquête, l'impossibilité d'établir des timariots et des vassaux dont ils pussent tirer des troupes pour garder le pays et une milice pour recruter les armées impériales[1]. »

Murad était dans toute la vigueur de l'âge et son règne promettait d'être aussi glorieux que celui de Suleyman quand la Parque trancha le fil de ses jours. Depuis la dernière campagne, il souffrait d'une sciatique ; sur l'ordre des médecins, il avait dû renoncer aux plaisirs de la table. Dès qu'il se crut hors de danger, il célébra son rétablissement par une orgie nocturne : « Après avoir été separé pendant quelque temps de la fille de la vigne », dit un historien turc, « après avoir renoncé pendant plusieurs mois à se mirer dans le cristal de la coupe du matin qui, depuis tant d'années, avait brillé sur la couche du plaisir : au premier jour du baïram, le maître du monde consentit à voir étinceler de nouveau cette liqueur matinale dans la coupe enchanteresse et il recommença à baiser les lèvres de rubis du cristal où écumait la boisson rosée ». Les suites de cette débauche ne furent pas longues à se faire sentir : les jours du sultan étaient comptés ; jusqu'à la mort, son énergie et sa férocité ne se démentirent pas ; il menaça les médecins du dernier supplice, s'ils ne le guérissaient pas, et, déjà à l'agonie, il ordonna le supplice de son frère Ibrahim. La sultane Validé empêcha l'exécution, tout en annonçant au terrible moribond que ses ordres étaient exécutés. Enfin, le 9 février 1640, Murad expira à l'âge de vingt-neuf ans.

Il avait rendu à l'empire ottoman sa force et son premier éclat ; il avait supprimé un grand nombre d'abus, accru les revenus de l'État et régénéré l'armée. Son extrême sévérité dompta les milices rebelles et sauva l'empire ; elle retint

1. *Relation vénitienne*, citée par Ranke.

les grands dans le devoir et empêcha leurs exactions et leurs déprédations; mais cette sévérité ne fut plus bientôt que la frénésie du sang.

Lorsqu'il sortait, pendant le jour, les Janissaires écartaient le peuple à coups de pierres et de bâtons; dans la nuit, il quittait parfois son palais et courant dans les rues, le cimeterre au poing, il tuait tout ce qu'il rencontrait. Le meurtre pour cet homme n'était pas un moyen, mais un plaisir : la vue du sang lui procurait la même ivresse que l'absorption du vin : sa soif du sang n'avait d'égale que celle de l'or. « Alors chacun chercha à paraître pauvre. On évita d'avoir en sa possession des meubles d'or et d'argent, de porter des vêtements précieux; on cacha son argent; on craignit d'exciter les deux passions du grand-seigneur, celle de l'or et du sang. Il gouverna ainsi son empire : il remplit sans doute ses trésors; il mit sa vie en sûreté et mourut tranquillement dans son lit; mais la terreur qui lui avait procuré cette sécurité paralysa en même temps les forces de l'empire : le glaive qui lui procura les richesses le priva des hommes qui avaient été la terreur de la chrétienté[1]. » Du reste le mot suivant donne une idée suffisante du caractère de ce prince implacable : « la vengeance ne vieillit pas, quoiqu'elle puisse blanchir ».

Ibrahim I (1640-1648) Guerre de Candie
Mohammed IV (1648) Séditions militaires.

Murad ne laissait pas d'enfant, son frère Ibrahim, le dernier rejeton de la race d'Osman, monta sur le trône. A l'exemple de son frère, il ménagea l'Autriche et enjoignit même au prince de Transylvanie, Rakoczy, de cesser les hostilités contre l'empereur et de rompre l'alliance qu'il avait conclue avec Torstenson.

Les suites d'une intrigue de sérail attirèrent les armes ottomanes sur la république de Venise. Le Kyslar-Agha,

1. *Relation vénitienne* citée par Ranke.

Sambulla, avait dans son harem une jeune et belle esclave ; elle devint enceinte et fut choisie pour être la nourrice du prince Mohammed, fils d'Ibrahim. Le sultan épris de l'esclave en vint à préférer l'enfant de cette femme à son premier-né. A la suite d'une scène orageuse, occasionnée par la jalousie de la Khasseki, dans laquelle Ibrahim, emporté par la colère, faillit tuer son fils, le Kyslar-Agha, craignant la vengeance de la favorite, quitta Constantinople sous prétexte de faire le pèlerinage de La Mecque, emmenant avec lui l'esclave et l'enfant. L'escadre de Sambulla, attaquée par les chevaliers de Malte, fut dispersée. Le Kyslar-Agha périt les armes à la main et le vaisseau qu'il montait tomba au pouvoir du vainqueur. Croyant s'être emparés de l'héritier présomptif du trône, les chevaliers traitèrent l'enfant avec les plus grands égards : lorsqu'ils reconnurent leur erreur, ils le firent élever dans la religion chrétienne et le vouèrent à la carrière monacale. *Padre Ottomano* fut toujours considéré en Europe comme un fils de sultan. Après leur victoire, les chevaliers de Malte relâchèrent avec leurs prises, à Candie, où le commandant Vénitien eut l'imprudence de les recevoir. A cette nouvelle, Ibrahim, transporté de rage, ne se connut plus ; ordre fut donné de procéder à l'extermination de tous les chrétiens de l'empire.

L'opposition courageuse du mufti empêcha l'exécution de cet ordre ; le sultan voulut alors faire égorger tous les Européens établis dans ses États, puis, sur les représentations de ses ministres, seulement les prêtres catholiques. Ce fut avec la plus grande peine que les conseillers du souverain firent révoquer ces mesures. Les ambassadeurs chrétiens furent emprisonnés dans leurs maisons et le sultan leur déclara qu'il les rendait responsables de l'outrage qu'il avait reçu. Les ambassadeurs de Venise, d'Angleterre, de Hollande, représentèrent au sultan que l'ordre de Malte ne comprenait dans ses rangs aucun de leurs compatriotes et ne se composait, pour ainsi dire, que de Francais.

Au moment où la fureur d'Ibrahim allait se tourner contre la France, le grand-vézir suggéra à son maître la pensée

de conquérir Candie, la dernière possession grecque des Vénitiens.

Le 24 juin 1645, une flotte de trois cent quarante-huit voiles débarquait cinquante mille hommes devant la Canée, sans déclaration de guerre. La ville fut prise presque sans coup férir. La flotte vénitienne, arrivée trop tard pour sauver la Canée, se vengea en incendiant Patras, Coron, Modon, d'où elle enleva cinq mille captifs. Ces ravages faillirent de nouveau amener un massacre général des chrétiens de l'empire, qui durent encore une fois leur salut à l'énergie et au courage du mufti Abou Saïd, dont le sultan n'osa braver l'anathème.

Malgré la mésintelligence qui régnait entre les généraux ottomans, Kissano, Apocorono et Rethymo, tombèrent en leur pouvoir (1646).

Les Turcs attaquèrent alors Candie, la capitale de l'île, mais ils échouèrent (1647)[1].

A son goût pour la débauche Ibrahim joignait celui d'une prodigalité insensée : les sultanes favorites dévoraient les revenus de l'État; elles disposaient à leur gré de toutes les charges. Au moindre obstacle opposé à ses caprices, même les plus futiles, le sultan entrait en frénésie : les ordres les plus sanguinaires se succédaient alors sans interruption et les têtes tombaient sans discontinuer. Ce luxe effréné, ces caprices ruineux ou tyranniques excitèrent un mécontentement universel; l'esprit de révolte, comprimé sous le règne précédent, se réveilla d'autant plus terrible que le pouvoir était plus avili. Un dernier acte de barbarie combla la mesure et fit déborder l'indignation populaire.

Le sultan célébrait les noces du fils du grand-vézir avec une de ses filles; il résolut de profiter de cette circonstance pour se défaire des principaux officiers des Janissaires (6 août 1648). Prévenus à temps, ceux-ci se réfugient dans la mosquée Orta Djami et appellent aux armes les Janis-

1. Youssouf-Pacha, qui commandait l'armée turque de Crète, périt, par ordre du sultan, pour avoir osé contredire son maître et lui avoir répondu que Sa Hautesse n'entendait rien aux opérations maritimes.

saires et les Sipahis. Les Ulémas se réunissent aux révoltés ; la déposition d'Ibrahim est résolue, et son fils Mohammed IV proclamé sultan (8 août).

Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis cette révolution, que les Sipahis murmurèrent d'être gouvernés par un enfant et demandèrent que son père remontât sur le trône. Ce fut l'arrêt de mort du souverain dépossédé : le mufti et les autres dignitaires qui avaient renversé Ibrahim résolurent de se débarrasser de cette épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes : ils se rendirent au sérail avec le bourreau Kara-Ali (18 août 1648). A leur aspect Ibrahim se leva avec effroi et s'écria : « N'y aura-t-il parmi ceux qui ont mangé mon pain personne qui ait pitié de moi et me vienne en aide? Grâce! grâce! Abdurrahim, ajouta-t-il se tournant vers le mufti, Youssouf-Pacha m'avait conseillé de te faire périr. Je t'ai épargné et tu veux me tuer! Lis l'Ecriture sainte, le Koran, la parole de Dieu, et tu verras qu'elle condamne les cruels et les injustes ».

Ces supplications furent interrompues par les bourreaux qui jetèrent le cordon autour du cou du malheureux prince et l'étranglèrent. Le petit Mohammed IV, âgé de sept ans, n'avait plus à craindre de compétiteur.

L'anarchie, que la main de fer de Murad avait étouffée, régna de nouveau. Les Janissaires réprimèrent une insurrection des Icht Oghlans et des Sipahis, mais ils firent payer, chèrement, au jeune sultan, leur insolente protection. Leur insubordination força le sérasker, Husséin-Pacha, à lever le siège de Candie, et leur désertion devant l'ennemi causa la défaite de la flotte ottomane près de l'ancienne Phocée (1649). Le grand vézir, Soufi Mohammed, porta la peine de leur lâcheté ; il fut destitué, remplacé par l'agha des Janissaires, puis étranglé.

En même temps l'Asie Mineure était en proie à la guerre civile : Katirdji Oglou avait ressuscité la révolte. Le gouverneur de l'Anatolie, Ahmed Pacha, fut battu et tué par les rebelles qui marchèrent sur Constantinople. Le grand-vézir, Kara Murad, essaya en vain de les arrêter : il éprouva une défaite complète sous les murs de Nicée.

Mais la discorde se mit entre les deux principaux chefs des rebelles Katirdji Oglou et Gurdji Nebi. Ce dernier se sépara de Katirdji et opéra pour son propre compte : il fut écrasé par Ishak, bey de Kyr Chéri, qui envoya au sultan la tête du chef insurgé.

Katirdji-Oglou plus heureux força le Divan à lui accorder une amnistie (1649) et se fit donner le gouvernement de la Karamanie.

En 1651, les Janissaires révoltés obtinrent la déposition et l'exil du mufti Behaïï, coupable aux yeux des fervents sunnites d'avoir autorisé l'usage du tabac et du café ; les corps de métiers, insurgés, font destituer le grand-vézir. Une nouvelle sédition des Janissaires, fomentée par l'aïeule de Mohammed IV, Keucem-Validé, qui espérait par ce moyen, ruiner l'influence de la jeune Sultane-Validé, échoua : la vieille princesse fut tuée par les partisans de sa rivale.

De 1651 à 1656, les grands-vézirs se succèdent les uns aux autres avec une rapidité inouïe, élevés par des intrigues de harem, renversées par les caprices de la soldatesque. En 1656, les Janissaires et les Sipahis, irrités des retards apportés au payement de la solde, se soulèvent et exigent impérieusement la mort des membres du Divan. Les *seigneurs de l'hippodrome* affichent leur liste de proscription, le sultan est forcé d'obéir.

Heureusement pour l'empire ottoman, l'Autriche, épuisée par la guerre de Trente ans, ne songeait point à reconquérir la Hongrie ; il n'avait à lutter que contre les Vénitiens. Cependant la guerre était loin de prendre une tournure favorable aux Osmanlys ; l'amiral Mocenigo détruisait la flotte turque, devant le détroit des Dardanelles, s'emparant de Ténédos, de Samothrace, de Lemnos, bloquait l'Hellespont et affamait Constantinople. Telle était la situation quand Kuprüli-Mohammed-Pacha reçut le sceau de l'empire.

Vézirat de Kuprull-Mohammed ; relations de la Porte avec la France.

Le nouveau ministre ne consentit à prendre la direction des affaires qu'à la condition expresse de gouverner sans contrôle : la Sultane-Validé le lui promit formellement.

Le premier acte du grand-vézir fut un acte de justice et d'humanité ; il fit révoquer l'arrêt de mort porté contre son prédécesseur et lui assigna le revenu du gouvernement de Kanischa. Sous cette administration énergique, l'ordre et la discipline se rétablirent : une émeute de soldats fut comprimée par les supplices ; quatre mille cadavres furent jetés à la mer. L'armée comprit que le temps de l'obéissance passive était venu. En même temps le patriarche grec, convaincu de trahison, était pendu : Kupruli était décidé à n'épargner aucun coupable, si haut placé qu'il fût. Les opérations militaires contre les Vénitiens furent reprises avec vigueur. Les Ottomans perdirent une bataille navale aux Dardanelles, mais cette victoire coûta la vie au meilleur général de Venise, le brave Mocenigo (1657). Six semaines après (31 août), Kupruli reprenait Ténédos et Lemnos.

Sur ces entrefaites, des ambassadeurs de Charles-Gustave, roi de Suède, vinrent proposer à la Porte une alliance offensive et défensive contre la Pologne. Kupruli refusa et fit emprisonner aux Sept-Tours les envoyés du prince de Transylvanie, Rakoczy, qui s'était ligué avec les Suédois et les Cosaques contre la Pologne. Rakoczy, malgré l'aide des voïvodes de Moldavie et de Valachie, fut battu par les Polonais ; la Porte le destitua, ainsi que le voïvode de Valachie, Constantin I[er], qui alla mourir en Pologne. Le fils d'un serrurier, le Grec Mihne, le remplaça.

« Ainsi s'éteignit la famille des Bassaraba qui a donné à la Valachie, outre plusieurs princes d'un talent secondaire, quatre grands-voïvodes : Marcea le Grand, l'instituteur de l'armée ; Rodolphe le Grand, le réformateur du clergé ;

Michel le Brave, le héros et le conquérant ; Mathieu Ier, le législateur de la Valachie[1]. »

Rakoczy répondit à l'iradé qui le destituait en prenant les armes et remporta une victoire à Lippa (1658). Battu par Kupruli, il sollicita le prince de Valachie de s'unir à lui. Mihne était tout disposé à le seconder, mais il fut dénoncé aux Turcs par les boyards. Pour prouver sa fidélité il fut contraint de suivre le grand-vézir en Transylvanie. Rakoczy, écrasé sous le nombre, fut remplacé par Achatius Barcsay sous la condition de payer un tribut de quarante mille ducats. Cependant Mihne, dont les projets secrets avaient été dévoilés aux Ottomans, se sentant perdu, jeta le masque et commença ouvertement les hostilités. Après un massacre de boyards dévoués à la Porte, il s'empara de Tergowitz, de Giurgevo et de Braïla : tous les musulmans furent égorgés et leurs biens confisqués. Appelant à lui Rakoczy, il marcha contre Ghika, voïvode de Moldavie, et le battit près de Yassy ; mais là s'arrêtèrent ses succès. Kupruli envahit la Valachie pendant que les Tartares entraient en Moldavie. Rakoczy et Mihne perdirent une sanglante bataille, sur les bords du Boghni, et Ghika devint voïvode de Valachie (1659).

« Les Valaques s'étaient accoutumés à recevoir sans murmures les princes que le premier batelier turc monté au rang de grand-vézir se plaisait à leur envoyer. Ils baisaient le joug qui les opprimait.... La nation était tombée en décadence : elle avait perdu sa nationalité et par conséquent son indépendance[2] ! »

Cependant les incursions des Tartares sur le territoire autrichien avaient amené des représailles de la part du comte de Souches ; le pacha de Bude attaqua Gross-Wardein dont il s'empara par trahison (1660).

La guerre continuait avec Venise, elle commençait avec l'Autriche, peu s'en fallut qu'elle n'éclatât encore avec la France.

1. Cogalniceano, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie.*
2. Idem.

L'alliance conclue entre la Turquie et la France, sous le règne de Suleyman, n'avait cessé d'être en vigueur ; sous Mohammed III et Ahmed, l'influence française devint même prédominante au Divan, grâce aux talents et aux lumières de l'ambassadeur Savary de Brèves. En 1604, à sa demande, les capitulations avaient été renouvelées.

A l'exception des Anglais et des Vénitiens, toutes les nations, pour trafiquer en Turquie, sont obligées d'emprunter la bannière et la protection de la France (Art. 2, 4, 5).

Les monnaies françaises sont admises à circuler librement dans l'empire (Art. 7).

Les Français naviguant sur des vaisseaux ennemis de la Porte ne peuvent être faits prisonniers (Art. 8 et 9) ; ils sont exempts de tout impôt, dans toute l'étendue des possessions du grand-seigneur (Art. 13, 14, 15, 16).

Les corsaires de Barbarie ont défense expresse de faire la course contre les bâtiments français, sous menace aux vice-rois d'être destitués, sur la simple plainte de la France.... De plus le sultan s'engage à laisser le gouvernement français libre de tirer telle vengeance qu'il lui plaira, si les barbaresques continuent leurs pirateries (Art. 17).

Le privilège exclusif de la pêche du corail sur la côte de la Barbarie est concédé aux Français (Art. 18).

Les articles 19, 20, 21, 22, 23 et 24 confirment le droit absolu de justice des ambassadeurs et consuls français sur leurs nationaux. Le crédit de Savary de Brèves devint tel qu'un historien turc s'écrie : « Peu s'en fallut que dans la maison de l'Islam un véritable enthousiasme se fût déclaré pour la France, par les intrigues de son maudit ambassadeur[1] ».

Sous les successeurs de Savary de Brèves, les relations changèrent peu à peu de caractère et devinrent moins cordiales ; à des insultes de la part des Turcs répondirent des hostilités non déguisées de la part de la France ; enfin les

1. Selaniki.

choses en arrivèrent au point de faire craindre une rupture déclarée et la guerre ouverte. Sous Murad IV, l'influence française déclina sensiblement : Venise partagea avec la France le protectorat des églises de Galata ; les Anglais et les Hollandais obtinrent du sultan l'expulsion des Jésuites de Constantinople (1628). Pendant l'ambassade de Henri de Gournay, comte de Marcheville, les églises de Galata furent fermées, les Francs désarmés et des taxes arbitraires imposées aux marchandises venant de Marseille.

On a prêté au comte de Marcheville une foule d'extravagances : ainsi il aurait refusé de se découvrir devant le sultan, il aurait, dans la rue, chargé l'épée au poing des Janissaires qui ne lui faisaient pas place assez vite. Tous ces détails ne se trouvent que dans les rapports des ambassadeurs autrichiens habitués à mentir en tout ce qui concernait la France. Ni les rapports des bayles vénitiens, qui enregistrent minutieusement les moindres faits, ni ceux de Marcheville n'en soufflent mot et Marcheville n'était pas homme à ne pas se vanter d'avoir mis flamberge au vent quand pareille chose lui arrivait.

En 1634, les Grecs, mettant à profit les mauvaises dispositions de la Porte, usurpèrent la garde des lieux saints attribuée de temps immémorial aux Franciscains, sous la protection de la France. L'or des fanariotes fit trouver leurs raisons excellentes. Enfin les Barbaresques devenus presque indépendants dévastaient sans relâche les côtes de la Provence sans que Richelieu, absorbé dans sa lutte contre la maison d'Autriche, pût donner au commerce français la protection qu'il réclamait. L'opinion publique s'indignait en France ; elle applaudissait aux expéditions projetées contre les Turcs et demandait la guerre sainte. Les rapports entre les deux pays étaient donc des plus tendus lorsqu'une question d'étiquette entre l'ambassadeur de France et le grand-vézir poussa le vindicatif Kupruli à des violences qui faillirent amener un conflit armé et qui, pendant trente ans, tinrent la France et la Porte dans un état d'hostilité déclarée et de guerre latente.

Quand Kupruli Mohammed fut élevé à la première

dignité de l'empire, M. de la Haye, croyant que ce ministre durerait aussi peu que ses prédécesseurs, ne se pressa point de lui offrir les présents d'usage. Ce ne fut que lorsqu'il vit le grand-vézir bien affermi que l'ambassadeur répara son omission. Mais Kupruli avait été profondément blessé et jura de se venger.

« Le vézir ne fut pas longtemps à chercher l'occasion de faire éclater son ressentiment. Il s'en présenta bientôt une, telle qu'il la pouvait souhaiter, pour un si mauvais dessein. C'était le temps de la guerre de Candie; la France avait assisté secrètement les Vénitiens, et l'on tient que M. de la Haye eut ordre d'avoir un commerce secret avec les Vénitiens et de leur faire savoir les desseins des Turcs.

« Il arriva l'an 1659 qu'un Français qui se faisait appeler Vertamont, qui avait un emploi assez honorable, en Candie, dans les troupes vénitiennes, chargé d'un gros paquet de lettres pour l'ambassadeur de France, se présenta au Kaïmakam à Constantinople, lui dit qu'il avait quitté le camp des chrétiens parce qu'il voulait abjurer leur religion et embrasser le mahométisme; qu'au reste, il avait un paquet de lettres de grande importance à mettre entre les mains du grand-vézir.... Ce perfide déserteur découvrit au grand vézir le commerce de l'ambassadeur et lui dit que le paquet de lettres qu'il lui remettait le lui ferait connaître clairement.... M. de la Haye, qui avait su le dessein de Vertamont, et ce qu'il allait faire à la cour, ne douta point que le paquet intercepté ne fît une grosse affaire.... Il était au lit, travaillé de la pierre, tellement qu'il ne put se rendre à Andrinople quand il en reçut l'ordre. Il fit dire au Kaïmakam qu'il enverrait son fils à sa place. Tout ce que le grand vézir avait trouvé dans le paquet du capitaine général des Vénitiens était écrit en chiffres; on avait en vain appelé les renégats et les interprètes qui étaient à la cour ottomane, aucun n'avait été capable de rien déchiffrer. Cela irritait toujours de plus en plus le grand vézir. M. de la Haye, le fils, le trouva dans cette méchante humeur, quand il arriva à Andrinople, et, lui ayant répondu avec un peu plus de fermeté que la circonstance ne le requérait, Kupruli, que

la passion emportait, le fit outrager en sa présence et le fit emprisonner en une tour, en disant : « qu'il ne fallait pas endurer dans le député d'un ambassadeur, quoique son fils, ce qu'il faudrait endurer dans l'ambassadeur même[1]. »

L'ambassadeur de France, surmontant la douleur de la maladie, se rendit aussitôt à Andrinople pour essayer d'obtenir la liberté de son fils.

Le grand-vézir demanda en vain à l'ambassadeur l'explication des lettres et partit pour la Transylvanie, laissant en prison le jeune homme qui ne fut rendu à la liberté qu'à son retour (1660).

Mazarin envoya à Constantinople M. de Blondel, maréchal de camp, avec une lettre du roi qui demandait des excuses et la destitution du grand-vézir. Kupruli reçut le négociateur avec hauteur et ne lui permit pas de voir Sa Hautesse.

Mazarin jugeait impolitique une guerre avec la Turquie; il se contenta de secourir ses ennemis : quatre mille Français furent envoyés à Candie; le sénat fut autorisé à recruter des volontaires en France, et les impériaux reçurent des subsides.

Tout pliait devant le terrible ministre; ceux qui avaient osé essayé de ruiner son crédit avaient succombé dans la lutte; vainqueur impitoyable, le vézir ne pardonnait jamais.

Malgré son grand âge, et quoique ressentant les premières atteintes du mal qui devait causer sa mort, il redoublait d'activité et d'énergie. Une prise d'armes d'Abaza-Pacha, en Asie Mineure, et une révolte de l'Égypte, furent noyées dans le sang de leurs chefs. Avant d'expirer il conseilla au sultan de se méfier de l'influence des femmes, de ne point s'enfermer dans le sérail, d'entretenir toujours les troupes en haleine et de ne point choisir un ministre trop riche. Sur la prière de Mohammed de désigner celui qu'il croyait le plus apte à recueillir sa succession : « Je ne connais personne, répondit le moribond, qui soit plus

1. Chardin, *Journal des voyages du chevalier Chardin.*

capable que mon fils Ahmed ». Le Richelieu de la Turquie n'avait pas menti ; son fils Kupruli Ahmed-Pacha en héritant de ses fonctions et de son autorité hérita également de ses talents (1661).

Vézirat de Kupruli-Ahmed : prise de Candie (1669). La France et la Porte.

Repoussant les ouvertures pacifiques des Vénitiens et de l'empereur, Kupruli-Ahmed passa le Danube à Gran, battant le comte de Forgacs, et vint mettre le siège devant Neuhœsel (17 août 1663) : six semaines après, cette place, le boulevard de la Hongrie, considérée jusqu'alors comme imprenable, capitulait. La Hongrie, la Moravie, la Silésie, impitoyablement ravagées, voyaient quatre-vingt mille de leurs habitants emmenés prisonniers.

L'empereur Léopold était réduit à ses seules forces; le pape Alexandre VII, tout dévoué à la maison d'Autriche, conçut le projet d'une ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Louis XIV, qui n'avait pas pardonné l'insulte faite à son ambassadeur, offrit soixante mille hommes dont trente mille de ses alliés d'Allemagne. Mais l'empereur prit ombrage de ce déploiement de forces, et, par ses conseils, le pape déclina l'offre. Cependant Kupruli-Ahmed avançait toujours ; le pape et l'empereur demandèrent de nouveau des secours à la France. Enfin, après des négociations assez épineuses, Louis XIV consentit à envoyer six mille Français et vingt-quatre mille hommes de la ligue du Rhin commandés par le comte de Coligny. A cette armée se joignit toute la jeune noblesse de France, qui se disputa l'honneur de servir comme volontaire, et forma un corps d'élite, sous les ordres du duc de La Feuillade.

Kupruli, après avoir pris Serinwar et Petit-Kormorn, essaya de passer le Raab de vive force, mais il fut repoussé par Montecuculli et Coligny après un combat acharné ; une nouvelle tentative échoua également. Enfin, le 31 juillet 1664, le grand-vézir se décida à traverser le fleuve en vue

des Autrichiens et à risquer une bataille générale. L'armée ottomane, campée près de l'abbaye de Saint-Gothard, attaqua avec impétuosité : le Raab fut franchi à gué et le centre de l'armée chrétienne enfoncé; Coligny rétablit la bataille et la valeur de ses troupes décida la victoire [1].

On dit que, lorsque Kupruli vit déboucher les gentilshommes français, couverts de rubans et de soie, avec leurs perruques blondes, il s'écria : « Quelles sont ces jeunes filles ! » Il fut vite détrompé; en un instant, les Janissaires furent culbutés par la *furia francese*. Ceux qui échappèrent à la mêlée répétèrent longtemps dans leurs exercices guerriers les cris de *Allons! allons! tue! tue!* poussés par ces jeunes filles que les historiens ottomans appellent des hommes de fer. Dix jours après la bataille de Saint-Gothard, Kupruli-Ahmed signait avec l'Autriche le traité de Vasvar (1664).

La Transylvanie devait être évacuée par les deux partis; Apafy était reconnu prince de ce pays, sous la suzeraineté de la Porte. Des sept comitats hongrois, entre la Transylvanie et la Theiss, trois devaient appartenir à l'empereur; les quatre autres, enlevés à Rakoczy, restaient ottomans ainsi que Novigrad et Neuhœsel.

Malgré la paix signée entre l'Autriche et la Turquie, les escadres françaises continuaient, dans la Méditerranée, la guerre contre le croissant; Beaufort, Duquesne, d'Estrées, Tourville, faisaient la chasse aux barbaresques. Enfin, l'expédition de Gigéri, où Louis XIV voulait fonder un établissement militaire, excita au plus haut point la colère de la Porte.

« Les Turcs crièrent à la vengeance ; ils disaient hautement qu'il fallait exterminer tous les Francs qui étaient dans l'empire. Les Anglais, Hollandais et autres Francs qui sont dans les Échelles, se séparèrent de nous et affec-

1. Le comte de Coligny était mal en cour ; aussi tous les flatteurs et les courtisans exaltèrent-ils le favori La Feuillade aux dépens du frondeur. La Feuillade vola la gloire de Coligny ; ce n'est que de nos jours que l'histoire a rendu justice au petit-fils de l'amiral. Voyez Rousset, *Histoire de Louvois*, tome Ier.

tèrent de dire qu'ils n'étaient pas Français et qu'ils n'avaient aucune part à la prise de Gigéri. On nous avertissait de toutes parts que nous étions dans un danger suprême, et qu'il y avait apparence que les Turcs nous feraient éprouver la fureur des Vêpres siciliennes[1]. »

Colbert, héritier des idées de Mazarin, essaya une dernière tentative de conciliation : M. de la Haye le fils fut envoyé en mission à Constantinople. Le choix était malheureux, vu la haine personnelle qui existait entre le gentilhomme français et le grand-vézir (1666). L'insolence brutale de Kupruli et la hauteur de M. de la Haye-Vautelet se trouvèrent aux prises. Outré par une dernière insulte, celui-ci jeta les capitulations aux pieds du vézir et sortit, déclarant qu'il quittait la capitale ; mais il fut arrêté à la porte et emprisonné dans un appartement du grand-vézir.

Le sultan ordonna à Kupruli de faire mettre l'ambassadeur en liberté, de se réconcilier avec lui, et de lui rendre tous les honneurs accoutumés. La Haye se prêta à tous les accommodements ; Kupruli l'accabla de prévenances, de politesses et de présents, mais la haine n'en subsista pas moins vive et le vézir et l'ambassadeur continuèrent à se nuire sourdement.

Kupruli refusa de renouveler les capitulations et d'accorder le libre commerce pour les Français avec les Indes, par la mer Rouge et l'Égypte; il donna aux Génois, ennemis de la France, des capitulations distinctes, pareilles à celles des Anglais. La cour de France, irritée, se vengea en secourant les Vénitiens.

Libre du côté de la Hongrie, Kupruli-Ahmed avait résolu de frapper un coup décisif et d'en finir avec Candie.

Il prit lui-même la direction des opérations, et, le 28 mai 1667, ouvrit de nouveau la tranchée sous les murs de Candie. Les assiégés, commandés par Morosini et le marquis du Puy-Montbrun de Saint-André, soutinrent l'attaque avec une incroyable opiniâtreté ; à mesure que les remparts sautaient, de nouvelles fortifications sortaient de

1. Chevalier d'Arvieux, *Mémoires.*

terre, « on eût dit que la ville ne faisait que resserrer son enceinte devant les assiégeants ».

L'année suivante, les galères de Malte débarquèrent douze cents gentilshommes des meilleures familles de France, conduits par le duc de La Feuillade. Malgré l'avis de Morosini, ils voulurent tenter de suite une attaque : aidés seulement des chevaliers de Malte, ils sortirent, le fouet à la main, précédés de six moines, portant le crucifix.

Les Ottomans furent d'abord enfoncés et perdirent douze cents hommes, mais ils se rallièrent bientôt, enveloppèrent la petite troupe et la forcèrent à rétrograder, abandonnant une centaine de morts. Dégoûtés par cet insuccès, les Français se rembarquèrent (1668).

Par représailles la Porte accabla les marchands français du Levant d'avanies : Louis XIV, lassé, envoya quatre vaisseaux, commandés par d'Almeiras, avec ordre de ramener La Haye et tous les Français qui voudraient le suivre ; en même temps il prépara un secours pour délivrer Candie, douze bataillons d'infanterie, trois cents chevaux, un détachement de la maison du roi, deux cents gentilshommes volontaires, en tout, six mille hommes, qu'un historien turc appelle : « six mille pourceaux, ayant de mauvais desseins. » Le duc de Navailles commandait le corps expéditionnaire qu'escortaient quinze vaisseaux de guerre sous les ordres du duc de Beaufort (janvier 1669).

Navailles voulut agir seul et refusa de prendre les avis de Morosini ; la mésintelligence des chefs paralysa les opérations, et Navailles, mécontent, se rembarqua avec sa petite armée (21 août). L'exil fut la juste récompense de sa conduite. La garnison de Candie, réduite à quatre mille hommes, se décida alors à capituler. La paix fut signée le 6 septembre 1669 ; la république céda la Crète au sultan, sauf les trois ports de Corabusa, Suda et Spina-Longa.

« L'histoire ne présente pas une place forte dont la conquête ait coûté autant d'argent, d'efforts et de temps, que celle de Candie. On avait combattu vingt-cinq ans pour sa possession, et, durant ce temps, elle avait soutenu trois sièges dont le dernier s'était prolongé trois années entières.

Les Turcs avaient donné cinquante-six assauts et poussé quarante-cinq attaques souterraines; les assiégés mirent le feu à onze cent soixante-douze mines, les Turcs en firent sauter trois fois autant. La perte des Vénitiens fut de cinquante mille hommes; celle des Turcs de plus de cent mille....[1] »

Cependant M. de La Haye n'était pas parti : pour se maintenir dans sa place, il trompa son gouvernement, en assurant qu'il était traité avec tous les égards dus à sa qualité. Ses intrigues aboutirent à faire envoyer à Paris un *muteferrika* (officier des gardes), porteur d'une lettre du sultan. La lettre ne contenait que des paroles vagues et mensongères; et Louis XIV exigeait une réparation. Le roi de France, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la puissance, penchait à suivre les conseils de son entourage, qui l'excitait à déclarer la guerre à la Porte, mais Colbert l'emporta encore : La Haye-Vautelet fut remplacé par le marquis de Nointel, conseiller au parlement de Paris (1670), qui arriva à Constantinople, accompagné d'une escadre de guerre. Le commandant, le marquis d'Apremont, pénétra dans le port en ordre de bataille, et sans saluer le sérail; cette conduite était motivée par le refus du Kapoudan Pacha de rendre le salut royal. Un combat était imminent, quand la Sultane Validé, ayant demandé à M. d'Apremont de la saluer quand elle se rendrait à Scutari, le galant amiral s'empressa d'accéder à son désir : les vaisseaux français se pavoisèrent aussitôt et saluèrent la sultane de toutes leurs pièces. Cette entrée arrogante ne disposa pas le divan à écouter favorablement les demandes du marquis de Nointel.

Les instructions de l'ambassadeur portaient le renouvellement des capitulations avec les changements suivants :

1° Le droit de douane réduit de cinq à trois du cent.

2° Le roi de France était reconnu protecteur *unique* des catholiques d'Orient.

3° Les marchandises françaises venant des Indes avaient le libre passage par la mer Rouge et l'Égypte;

1. Hammer.

Kupruli répondit par un refus méprisant, disant que les traités que concluait le grand seigneur étaient des grâces qu'il accordait et que l'ambassadeur pouvait quitter la Turquie, s'il n'était pas satisfait.

Le ressentiment de Louis XIV, trop longtemps contenu, éclata.

« Pour ne rien entreprendre légèrement dans une affaire de cette importance, on ordonna à M. d'Oppède, premier président d'Aix, d'assembler à Marseille tous les négociants du Levant et les autres gens éclairés dans les affaires de Turquie et de prendre leur sentiment, sur ce que beaucoup de gens faisaient entendre au conseil : que la France pouvait se passer du négoce du Levant, au moins durant plusieurs années, et qu'elle pouvait aisément faire par mer tant de mal aux Turcs, que le grand seigneur, pour l'arrêter serait contraint d'accorder au roi tout ce que Sa Majesté demanderait. L'avis de l'assemblée fut que ces propositions étaient vraies, et que, si le roi envoyait seulement dix vaisseaux dans la mer de Grèce et particulièrement aux Dardanelles, la famine serait dans peu à Constantinople[1]. »

Un armement considérable fut préparé à Toulon; une flotte de cinquante vaisseaux devait escorter une armée de débarquement de trente mille hommes. La guerre de Hollande détourna le coup qui menaçait l'empire ottoman et les négociations recommencèrent confuses, difficiles et embrouillées à dessein par le drogman de la Porte, le Grec Panayotti, vendu à l'Angleterre et à l'Autriche. La nouvelle de la conquête de la Hollande triompha du mauvais vouloir du Divan : les capitulations furent immédiatement établies et signées sur les mémoires mêmes de Nointel (1673). La France obtenait satisfaction principalement sur la question des Lieux-Saints.

Les relations devinrent alors plus amicales, mais sans reprendre leur ancien caractère d'intimité, et Louis XIV ne cessa, tout le temps de son règne, de nourrir des projets de conquête sur la Turquie. Il existe à la Bibliothèque na-

1. Chardin.

tionale, à Paris, un manuscrit portant ce titre : « Estat des places du Levant dont les plans ont été pris par ordre du roi, à la faveur de la visite des Echelles, dans les années 1685, 1686, 1687, avec les projets pour y faire descente et s'en rendre maître ». Les principaux chapitres traitent : — Des forces nécessaires pour brûler Constantinople. — Des moyens de retirer d'abord l'ambassadeur et les autres Français. — Du mauvais état de l'empire Ottoman.

Guerres de Pologne et de Hongrie. Siège de Vienne (1683).

Grâce aux talents et aux lumières de Kupruli-Ahmed, l'empire ottoman était remonté au faîte de la puissance. La soumission des Cosaques vint encore reculer les frontières de la Monarchie. Les Cosaques dont les deux groupes principaux étaient les Cosaques du Don et les Cosaques Zaporogues sur le Dniéper, avaient été formés primitivement par des réfugiés de toutes les contrées fuyant les incursions des Turcs et des Tartares et qui, recrutant les paysans de l'Ukraine, s'établirent en colonies militaires dans ce pays. En 1511, les Cosaques se soumirent volontairement à la Pologne à qui appartenait l'Ukraine, et, sous leurs hetmans polonais, formèrent un rempart de la Chrétienté contre les Ottomans. En 1590, ils se révoltèrent contre la mère-patrie. Battus à Ostrykumin par Zolkienski, ils reprirent les armes en 1637 et en 1648, époque où éclata la grande révolte de Bogdan Chmielnicki. Ce dernier, impuissant à lutter contre les Polonais, appela à son secours successivement Rakoczy, l'électeur de Brandebourg et les Moscovites, mais la plupart des chefs refusèrent de ratifier les engagements pris par l'hetman envers les Russes et la convention d'Hadziak suspendit les hostilités entre les Polonais et les Cosaques (1660). Le siège de Candie durait encore que Dorozensko, hetman des Cosaques, reprenant les plans de Bogdan Chmielnicki contre la Pologne, fit offrir à Mohammed IV, par l'intermédiaire du Khan de Crimée, la suzeraineté de l'Ukraine.

Renforcé d'une armée tartare, Dorozensko ouvrit les hostilités contre les Polonais. Écrasé à Podhyace par Jean Sobieski, il appela les Osmanlys. Le Divan déclara la guerre à la Pologne et le 18 août 1672, l'armée ottomane, commandée par le Sultan, arrivait devant Kaminiec. Au bout de dix jours la place fut emportée et le roi de Pologne, Michel Wismowiecki, bien que Jean Sobieski eût battu les Cosaques et les Turcs à Caluy et surpris le camp de Mohammed à Buhacz, signa un honteux traité par lequel il cédait la Podolie aux Ottomans, laissant l'Ukraine aux Cosaques, et s'engageait à payer un tribut annuel de vingt-deux mille ducats. La nation refusa de ratifier le traité : le grand chancelier écrivit à Kupruli « que le roi de Pologne s'étant soumis aux conditions de paix, sans le consentement de la république, elle les déclarait nulles et ne voulait rien payer, résolue de souffrir mille morts plutôt que l'infamie attachée au nom de tributaire ».

Le général de la république, Sobieski, reprit Lemberg, battit les Tartares à Caluy, leur fit trente mille prisonniers et détruisit l'armée ottomane à Choczim (1673). La mort du roi Michel rappela le vainqueur à Varsovie où la diète lui donna la couronne, en récompense de ses exploits. Malgré la jalousie de la noblesse polonaise, qui, dans la crainte de se donner un maître, marchandait au nouveau roi les subsides d'hommes et d'argent, Sobieski poursuivit ses succès : Adil Ghéraï, khan des Tartares, fut battu, le sérasker Chichman-Pacha essuya une défaite complète devant Lemberg et échoua au siège de Trembowla, défendue par le brave Chrazanowski (1674). Malgré ses victoires, la position du roi de Pologne était critique. Réduit à ses troupes particulières, la diète ayant refusé d'ordonner les levées, il courait le risque d'être écrasé sous le nombre.

L'intervention du khan de Crimée amena la conclusion de la paix après la bataille indécise de Zurawna (1676). Kaminiec, et une partie de l'Ukraine, restaient aux Ottomans. Quelques jours après, Kupruli-Ahmed mourait, à peine âgé de 41 ans, après un vézirat de quinze ans (30 oc-

tobre). « Il ne se montra pas altéré de sang comme son père, combattit toujours l'oppression et l'injustice et s'éleva si fort au-dessus de la corruption, de la cupidité et de toutes vues personnelles que les présents, loin de le disposer en faveur d'une demande, l'engageaient à la repousser[1]. » Son cousin Kara-Mustapha lui succéda.

Dorozensko, mécontent de la Porte, s'étant mis sous la protection de la Russie (février 1677) ; Mohammed IV tira alors de prison Georges Chmielnicki, fils de l'hetman, Boghdan, lui donna l'investiture à la place de Dorozensko. Les Cosaques refusèrent de reconnaître le nouveau prince, et avec l'aide des Russes taillèrent en pièces les troupes du sérasker à Cohryn (1677), Kara-Mustapha prit le commandement et envahit l'Ukraine, à la tête d'une armée formidable : ses succès se bornèrent à la prise de Cohryn. La guerre traîna en longueur jusqu'en 1679, généralement peu heureuse pour les Ottomans; enfin, par la médiation du khan des Tartares, la paix fut signée à Radzin (1681) sur le pied du *statu quo*. La Porte avait besoin de toutes ses ressources pour faire face aux événements qui se produisaient en Hongrie.

Depuis 1665 la domination autrichienne était devenue odieuse aux Hongrois. Le fanatisme religieux de Léopold qui avait envoyé à la mort nombre de personnages de haute naissance, soupçonnés de pencher pour le protestantisme ; les violences et les dilapidations des généraux et des administrateurs allemands qui traitaient la Hongrie en pays conquis, amenèrent une révolte générale. Le fils d'une des victimes de l'empereur, le comte Emeric Tekeli, s'échappa de prison et donna le signal de l'insurrection (1676). Sa devise : *Pro Deo et patria*, devint celle des Hongrois qui battirent partout les Autrichiens. L'empereur comprit alors la nécessité des réformes, et la diète d'Oldenbourg donna satisfaction aux plaintes de la Hongrie (1681). Cette adroite politique détacha la plupart des magnats du parti de Tekeli qui implora alors les secours du sultan, offrant en échange

1. Hammer.

de reconnaître la suzeraineté de la Porte. La trêve conclue en 1665 entre l'Autriche et la Turquie n'était pas expirée; mais, sans s'arrêter à cette considération, le Divan donna l'ordre au pacha de Bude de marcher au secours de Tekeli, et Kara-Mustapha envahit la Hongrie à la tête de cent cinquante mille hommes (1683).

Grisé par de rapides et faciles succès, le grand-vézir, malgré les avis de Tekeli, du pacha de Bude et de ses principaux officiers, résolut de mettre le siège devant Vienne. Stharemberg, chargé de la défense de la ville, n'avait que dix mille hommes de garnison. Pour compléter la défense, on forma cinq corps de bourgeois qui se partagèrent le service de la place. Au signal d'alarme donné par la grosse cloche de Saint-Stephane, les bourgeois devaient se réunir près du Hofburg (palais de l'empereur); les étudiants dans la place de Freyung; les marchands et les employés sur le marché neuf. Pendant soixante jours, quarante mines et dix contre-mines firent explosion; les Turcs livrèrent dix-huit assauts et les assiégés firent vingt-quatre sorties.

La plupart des ouvrages avancés étaient tombés au pouvoir des assaillants; les remparts croulaient de tous côtés; Stharemberg écrivait au duc de Lorraine : « Il n'y a pas un moment à perdre, monseigneur, pas un moment! »

Si Kara-Mustapha eût ordonné une attaque générale, il est probable qu'elle eût réussi, mais l'avarice l'empêcha de profiter de l'ardeur de ses troupes. Convaincu que Vienne renfermait d'immenses trésors, il ne put se résoudre à les abandonner au pillage et se refusa obstinément à donner le signal de l'assaut. L'inaction du grand-vézir donna le temps à Sobieski d'accourir.

Léopold, aux abois, avait sollicité les secours de l'Europe; le pape faisait appel à la piété du roi de France. C'était en vain : Louis XIV intriguait par toute l'Europe pour que l'empereur restât isolé. Il essaya de détourner Sobieski de secourir les Autrichiens, lui remontrant que ses vrais ennemis étaient l'Autriche, le Brandebourg et Sa Majesté russique; il lui rappela que la maison d'Autriche, sauvée par les Français à la bataille de Saint-Gothard, leur avait

témoigné sa reconnaissance en laissant mourir de faim les vainqueurs. Tout fut inutile : la haine des infidèles l'emporta.

Après avoir opéré sa jonction avec le duc de Lorraine, les électeurs de Saxe et de Bavière, Sobieski marcha aux Ottomans. Le 12 septembre 1683, les escadrons polonais gravirent les pentes du Calemberg où s'étaient retranchés les Osmanlys. La valeur impétueuse du roi de Pologne décida la victoire : à sept heures du soir, Vienne était complètement délivrée. Le butin fut immense : trois cents pièces d'artillerie, cinq mille tentes, les caisses militaires et la chancellerie, tous les drapeaux, excepté le Sandjak-Chérif, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Dix mille Turcs couvraient le champ de bataille. Kara-Mustapha, dont l'ambition avait rêvé l'empire d'Allemagne et le titre de sultan[1], réveillé de son rêve orgueilleux, rallia les débris de son armée sur la Raab et se replia sur Bude. Il traversa le Danube à Parkany, après un combat sanglant, où les Polonais lui tuèrent huit mille hommes et prirent douze cents prisonniers. Gran ouvrit ses portes à Sobieski à la première sommation. L'armée turque complètement démoralisée n'obéissait plus à son chef. En vain pour arrêter la déroute Kara-Mustapha fit décimer les fuyards, la panique continua. La rigueur du grand-vézir n'eut d'autre effet que d'ameuter contre lui chefs et soldats. Ses ennemis à Stamboul en profitèrent pour arracher à Mohammed IV, avec l'aide de la Validé Sultane[2], l'arrêt de mort du général malheureux. Le grand chambellan fut envoyé à Belgrade avec ordre de rapporter la tête de Kara-Mustapha.

1. Cantemir.

2. Kara-Mustapha avait dû sa rapide élévation non seulement à sa qualité de neveu de Kupruli le Vieux, mais surtout à l'amour qu'il avait inspiré à la Validé-Sultane. L'ayant ensuite délaissée pour s'éprendre de Baeh-Lari Sultane, sœur de Mohammed IV, il s'était fait de son ancienne maîtresse une ennemie implacable. La Validé-Sultane ayant réussi à empêcher le mariage de Kara-Mustapha avec Baeh-Lari et ayant décidé Mohammed IV à donner sa sœur au pacha de Bude, le grand-vézir, selon certains historiens ottomans, n'aurait entrepris la guerre de Hongrie que pour avoir occasion de se rapprocher de Baeh-Lari.

La Sainte Ligue. Déposition de Mohammed IV (1687).

Malgré sa répugnance, le Kaïmakam Ibrahim-Pacha lui succéda dans la charge de grand-vézir et dans le commandement de l'armée. Jamais situation n'avait été plus critique : une ligue, dite de la Sainte-Alliance, venait de se former contre les Ottomans ; elle comprenait l'Autriche ; la Pologne, sourde à la voix de la France ; les Vénitiens, qui brûlaient de venger la perte de Candie ; les chevaliers de Malte et le pape toujours en guerre avec la Porte ; enfin les Russes que Léopold avait sollicités « de s'ouvrir la mer Noire et de marcher sur Byzance, la Grèce et l'Asie les attendant ». A tous ces ennemis la Porte ne pouvait opposer que des armées battues et démoralisées ; ses finances étaient épuisées ; elle ne pouvait plus compter sur l'alliance de la France, exaspérée par de nouvelles insultes.

Le pavillon français, grâce aux victoires de Duquesne et de Tourville, régnait en maître dans la Méditerranée ; seuls les barbaresques osaient le braver et ne cessaient leurs éternelles déprédations.

Alors commença contre eux une guerre d'extermination, et les escadres françaises ne furent occupées qu'à les traquer en tous lieux.

Duquesne pourchassant huit vaisseaux de Tripoli, les suivit jusque dans le port de Chio ; le commandant turc lui ordonna de s'éloigner et sur son refus fit ouvrir le feu contre la flotte française.

Duquesne riposta en bombardant le château qu'il détruisit et en brûlant deux mosquées ; il ne cessa le feu que sur les supplications des habitants. Le Kapoudan Pacha accourut avec quarante-deux vaisseaux ; Duquesne lui signifia que, s'il n'obligeait les Tripolitains à se soumettre, et à rendre leurs esclaves français, il brûlait les huit vaisseaux de Tripoli, Chio, et la flotte ottomane.

La fureur régnait à Stamboul, l'ambassadeur de France, le marquis de Guilleragues, menacé de mort, fut retenu

prisonnier dans les appartements du grand-vézir. Duquesne arriva devant les Dardanelles avec dix vaisseaux et envoya dire au Divan que, si l'on faisait violence à l'ambassadeur et si les questions pendantes n'étaient pas réglées à l'entière satisfaction de la France, il irait chercher M. de Guilleragues jusque dans Constantinople. Le vézir proposa à l'ambassadeur d'arranger l'affaire en faisant en son nom personnel un présent au sultan; M. de Guilleragues y consentit, et, en échange de 15000 livres, obtint tous les firmans qu'il demanda, soit pour les marchands, soit pour les missionnaires (1681).

Cependant Louis XIV tirait une vengeance éclatante des Algériens; Alger, bombardé pendant deux mois par Duquesne, fut presque entièrement détruit : les barbaresques n'obtinrent la paix qu'en rendant tous leurs esclaves et en payant 1200000 piastres pour les frais de la guerre (1684). Tripoli eut le sort d'Alger; Duquesne y jeta cinq mille bombes (1685); Tunis effrayé se soumit; Château-Renaud bloqua les ports du Maroc, détruisit sa marine; enfin Gênes, qui fournissait des navires et des munitions aux Algériens, fut impitoyablement bombardée.

La Porte chercha alors à se rapprocher de la France; M. de Guilleragues fut accablé d'honneurs et de prévenances; toutes ses demandes furent accordées sans discussion; mais l'orgueil du Divan l'empêcha de demander l'alliance du prince qui venait de brûler des villes musulmanes. Il se contenta de réclamer sa médiation.

En effet les désastres se succédaient rapidement. Le duc de Lorraine envahissait la Hongrie, Sobieski entrait à Yassy et les Vénitiens tentaient la conquête de la Morée.

Du côté de la Pologne, les hostilités furent poussées avec peu de vigueur, grâce aux suggestions de la France.

Les Vénitiens, au contraire, faisaient des progrès rapides; Sainte-Maure et Preveza tombèrent en leur pouvoir et Morosini s'empara de Coron après avoir battu Khalil et Mustapha-Pacha. Avec l'aide des Maïnotes, il prit Zernata, Calamata, Passava, et fit une descente en Albanie (1685). L'année suivante, renforcé par Kœnigsmark, il soumit

successivement Navarin, Modon, Napoli de Romanie, Arkadi, Patras, Lépante, Corinthe, Athènes; les lions de marbre qui semblaient garder l'entrée du Pirée furent envoyés à Venise.

Le buste de Morosini fut placé dans la grande salle du palais des doges, avec cette inscription : « *Le sénat à Morosini le Péloponésiaque de son vivant* » (1686).

Les Autrichiens n'étaient pas moins heureux : le duc de Lorraine prenait Wissegrad, Vaczen, après une brillante victoire sous les murs de cette place; entrait dans Pest, battait les Turcs à Saint-André et investissait Bude.

La résistance héroïque du gouverneur, Ibrahim-Pacha, força les impériaux à la retraite. En même temps les généraux Leslie et Tautmandorff refoulaient les pachas de Bosnie et de Gradiska et s'emparaient de Verovitz et quelques autres places fortes en Croatie (1684).

La campagne de 1685 fut encore plus funeste aux Ottomans. Le duc de Lorraine débloqua Gran et enleva d'assaut Neuhœsel; le comte de Herbestein dévasta le territoire de Licca, la Corbavie, et la vallée d'Udwina, pendant que Leslie incendiait Ezsek et le général Schulz forçait Tékéli à évacuer Eperies, Ungwar et Crasnahorka.

Pour éluder la responsabilité des revers, le grand-vézir, prit le parti de les imputer à ses lieutenants : Tékéli fut enfermé aux Sept-Tours; le commandant de Neuhœsel, Chéitan Ibrahim-Pacha, fut décapité. Mais Suleyman-Pacha, sérasker de l'armée de Pologne, prévint les coups d'Ibrahim en le faisant destituer et exiler à Rhodes. Suleyman, nommé grand-vézir, ne réalisa point les espérances de ses compatriotes : il avait de l'activité, du courage, mais non les talents nécessaires pour lutter contre un adversaire tel que le duc de Lorraine, à l'école duquel tous les gentilshommes d'Europe tenaient à honneur d'apprendre l'art de la guerre.

Après avoir rendu Tékéli à la liberté, Suleyman marcha au secours de Bude, assiégée par les quatre-vingt-dix mille hommes du duc de Lorraine. Le siège avait commencé le 18 juin 1686; le gouverneur Abdi-Pacha refusa de se

rendre et fit bravement son devoir : deux assauts furent repoussés; mais dans une troisième attaque, les impériaux pénétrèrent dans la ville qu'ils mirent à feu et à sang (2 septembre). Le brave gouverneur ottoman se fit tuer sur la brèche avec quatre mille des siens. La capitale de la Hongrie avait appartenu aux Turcs, pendant cent quarante-cinq ans; ils la regardaient comme *le rempart de l'islamisme, le pivot de la guerre sainte, la clef de l'empire ottoman.*

Suleyman n'avait pu sauver Bude, il voulut venger la chute de cette place par un triomphe éclatant; à la tête de soixante mille hommes et de soixante-dix pièces de canon, il marcha contre les chrétiens et leur livra bataille dans la plaine de Mohacz, lieu célèbre par le désastre des Hongrois cent soixante ans auparavant.

Cette fois les Ottomans succombèrent; cette défaite leur coûta vingt mille hommes, tous les bagages et l'artillerie (1er août 1687). La Transylvanie se soumit aux vainqueurs et les Turcs découragés abandonnèrent Ezsek, Valpo, quatorze châteaux forts de la Slavonie, et plusieurs places dans la Croatie et la Hongrie inférieure.

Ces nombreux revers excitèrent au plus haut point le mécontentement de l'armée : les Sipahis et les Janissaires se mutinèrent contre le grand-vézir qui s'enfuit à Belgrade.

Mais les officiers adressèrent au sultan une requête solennelle contre Suleyman-Pacha; le sultan, effrayé, leur envoya la tête de son ministre. Cette concession ne put arrêter la marche progressive de la révolte : abandonnant le théâtre de la guerre, les rebelles marchèrent sur Constantinople. Le Kaïmakam, Kupruli-Mustapha, sacrifia le padischah pour sauver l'empire : il fit signifier par les ulémas au sultan qu'il avait cessé de régner. « Que la volonté d'Allah soit faite! » s'écria Mohammed IV. Il fut enfermé dans le sérail et son frère Suleyman II le remplaça sur le trône (8 novembre 1687).

Vézirat de Kupruli-Mustapha ; traité de Carlowitz 1699. Kupruli-Husséin.

Suleyman II, qui avait passé quarante six ans de sa vie, enfermé dans le sérail, tout entier à l'étude des lois et de la religion, reçut avec terreur la nouvelle de son élévation au trône : il fallut lui faire violence pour le déterminer à accepter. Une distribution d'argent fut faite aux troupes révoltées, deux chefs des mutins furent pourvus des gouvernements de Roumélie et de Djeddah. Ces mesures pusillanimes eurent les résultats qu'on pouvait en attendre : le Sipahis et les janissaires massacrèrent leur agha et assiégèrent, dans son palais, le grand-vézir, Siawouch-Pacha, qu'ils avaient élu quelques mois auparavant. Le grand-vézir périt les armes à la main, et les forcenés, pénétrant dans son harem, mutilèrent sa femme et sa sœur qu'ils promenèrent par les rues, pendant que les autres femmes étaient grossièrement outragées. Ce spectacle immonde révolta le peuple ; les ulémas déployèrent l'étendard du prophète, appelant tous les bons musulmans à courir sus aux soldats. Effrayés, ceux-ci se soumirent et le supplice de quelques chefs acheva de ramener l'ordre.

Les Autrichiens profitaient de ces troubles pour étendre le rayon de leurs conquêtes : Caraffa soumettait Erlau, Lippa, Munkacs ; en même temps, Morosini prenait Thèbes et Cornavo, chassait les garnisons ottomanes des places de la Dalmatie (1687). L'année suivante, Semendria, Columbaz, Stulhweissembourg, Belgrade, surnommée par les musulmans *le boulevard de la guerre sainte*, tombaient au pouvoir du margrave Louis de Bade (1688). La Porte accablée par ces revers successifs demanda la paix : les vainqueurs posaient des conditions inadmissibles. Pourtant les Turcs auraient fait la paix même à ce prix, quand la diversion de la France força l'empereur à rappeler sur le Rhin la majeure partie de ses troupes (1689). Les hostilités continuèrent, mais les affaires étaient gérées par un ministre incapable,

le grand-vézir Mustapha de Rodosto. Battus à Kortanitza en Croatie, à Baloudjina en Serbie, à Nisch, les Ottomans perdirent Widdin, Nisch; la Serbie s'insurgea et les Autrichiens menacèrent Uskub. Encore une campagne, disait un Kupruli, et l'ennemi campera sous les murs de Constantinople. L'empire touchait à sa ruine; un divan solennel tenu à Andrinople en confia le salut à un troisième Kupruli.

Kupruli-Zadé-Mustapha se montra digne de son père et de son frère Ahmed. Il entreprit une réforme générale et l'exécuta, en peu de temps, sans employer les moyens violents que le vieux Kupruli avait crus nécessaires à la consolidation de l'édifice politique. Il remplit les caisses du Trésor, en faisant rendre gorge à tous les voleurs qui, sous ses prédécesseurs, avaient pressuré le peuple. L'assiette de l'impôt fut établie sur de nouvelles bases, le Kharadj partagé en trois classes distribuées selon la fortune.

« Il fit rentrer au Trésor les fondations ou dépôts d'argent que la dévotion avait léguées anciennement aux mosquées. Le mufti traita de sacrilège cette usurpation : il répondit que les richesses destinées à des usages religieux devaient être employées à des guerres de religion; que c'était leur véritable application et que l'intérêt des musulmans demandait de s'en servir pour l'entretien de ceux qui défendaient les édifices sacrés, plutôt qu'à nourrir des ennemis et des voleurs[1]. »

Quand il eut pourvu par ces mesures à la solde et à l'entretien des troupes, il leur adressa un firman dans lequel, faisant appel aux sentiments religieux des musulmans, il leur rappelait que Dieu ordonne de combattre jusqu'à la mort les infidèles; déclarant qu'il ne voulait que des braves résolus à sacrifier leur vie, il laissait toute liberté aux tièdes et aux poltrons de quitter l'armée, sans qu'il fût exercé de poursuites contre eux. Ce langage énergique eut un plein succès et le vézir fut bientôt à la tête de forces nombreuses animées du plus grand enthousiasme. En même temps il

1. Cantemir, *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de Empire ottoman.*

s'appliquait à gagner, par la douceur, les chrétiens de l'empire. Traitant tous les sujets du sultan « avec impartialité et sans égard à la différence des religions[1] », il défendit toute violence contre les chrétiens, ordonna que les troupes payassent tout ce qu'elles prendraient, argent comptant, et punit de mort tout soldat qui déroberait même un œuf à un paysan[2]. Il autorisa les chrétiens de Constantinople à rebâtir leurs vieilles églises et, rompant avec la tradition surannée qui exigeait qu'elles fussent reconstruites avec les mêmes pierres, les mêmes bois que l'ancien bâtiment : « Ce sont des fous qui ont inventé cette formule, s'écriait-il, et plus fous encore sont ceux qui la suivent! »

Il posa en principe la liberté du commerce et la suppression des mesures prohibitives : « Le Koran ne contient rien là-dessus, disait-il, la vente et l'achat doivent être laissés à la libre volonté des deux parties ». Réforme qui profita surtout aux chrétiens et aux Juifs, les Ottomans dédaignant le commerce. La justice n'avait pas un besoin moins urgent de réformes : la vénalité s'étant emparée de tous les magistrats, le faux témoignage était devenu une profession s'étalant au grand jour. Sans se laisser arrêter ni par des considérations de personne, ni par les cabales, Kupruli révoqua impitoyablement tous les juges suspects et bientôt il put dire avec orgueil : « Voyez ce que produit la tolérance! J'ai augmenté la puissance du padischah et j'ai fait bénir son gouvernement par des gens qui le haïssaient ».

Cette politique de sagesse et d'humanité conserva la Morée à l'empire. En effet, las du joug des Vénitiens qui voulaient, maladroitement, leur imposer le rite de l'Église latine, les Grecs du Péloponnèse et de l'Attique, séduits par la douceur du grand-vézir, abandonnèrent le parti des Vénitiens, et les Maïnotes se soumirent d'eux-mêmes à la Porte.

L'ordre et la discipline régnaient dans l'empire et dans l'armée, Kupruli marcha alors à l'ennemi. Tandis que le khan de Crimée, Sélim-Ghéraï, étouffait l'insurrection de

1. Idem.
2. Idem.

Serbie et battait un corps d'armée allemand à Kossovo, que Tékéli écrasait l'armée du général Hausler, à Ierneschl, le faisait prisonnier et se proclamait prince de Transylvanie, lui-même battit Seckendorf à Dragoman, reprit Nisch, Widdin, Semendria, Belgrade (1690).

Quelques mois après, Suleyman II mourait laissant le sceptre à son frère Ahmed II (23 juin 1691).

Kupruli conserva sous ce prince l'influence toute-puissante qu'il avait acquise pendant le dernier règne; on assure même que le sultan prononça un jour les paroles suivantes : « J'abandonne entièrement à Kupruli le soin de gouverner l'État, de crainte que mon intervention ne gâte le bien que sa sagesse doit opérer ». Malheureusement l'empire ne devait pas tarder à perdre le plus grand ministre qu'il ait possédé. Le 18 août 1691, Kupruli-Mustapha rencontra, près de Salankenem, l'armée impériale commandée par le margrave Louis de Bade : en chargeant à la tête des Silihdars, le cimeterre au poing, il tomba frappé d'une balle à la tempe, entraînant dans la tombe la fortune de l'empire. Les Turcs laissèrent vingt-huit mille hommes sur le champ de bataille et abandonnèrent aux vainqueurs cent cinquante pièces de canon. Administrateur habile et intègre, général actif et audacieux, âme honnête et cœur droit, incapable de mentir à sa conscience comme au devoir, cet homme d'État emporta les regrets des musulmans et des chrétiens, et le peuple garda dans sa mémoire le souvenir de *Kupruli le Vertueux*.

Pendant les quatre années suivantes (1691-1695) les opérations militaires languirent et n'offrirent de fait saillant qu'une tentative inutile des Ottomans sur Peterwardin.

L'avènement au trône de Mustapha II, fils de Mohammed IV (1695), imprima une impulsion plus énergique aux affaires de l'empire. Dans un hatti-chérif, rendu trois jours après son élévation au trône, le sultan, blâmant la conduite des derniers padischahs, qui, esclaves des voluptés, abandonnaient les rênes de l'État à leurs ministres, annonça l'intention de prendre lui-même le commandement de

l'armée. Aux objections de ses ministres, qu'il ne devait pas exposer sa personne sacrée, il ne répondit que ces mots : « Je persiste à marcher ». Le nouveau règne s'ouvrit par des succès ; Mezzomorto, ancien pirate de Tunis, battit deux fois la flotte vénitienne dans le canal de Chio et reconquit cette île ; le khan des Tartares envahit la Pologne et ne s'arrêta que devant la vigoureuse résistance de Lemberg ; les Russes durent lever le siège d'Azof, après avoir perdu trente mille hommes (oct. 1695), enfin le Sultan pénétrait en Hongrie, et emportait d'assaut Lippa. Le général Veterani essaya avec six mille hommes d'arrêter les Osmanlys à Lugos ; cerné par des forces supérieures, il fut écrasé, non sans avoir fait éprouver des pertes cruelles à l'ennemi qui laissa quinze mille morts sur le terrain ; Veterani, blessé et fait prisonnier, eut la tête tranchée (22 septembre 1695).

A ces succès dont on avait perdu l'habitude, l'ardeur des Ottomans se réveilla : des dons volontaires pourvurent à la solde de l'armée ; de riches particuliers équipèrent des corps de volontaires. La victoire d'Olasch remportée par le Sultan sur l'électeur de Saxe vint encore accroître l'enthousiasme (1696) et fit passer inaperçue de la foule la prise d'Azof par le czar Pierre Ier.

Mais le sort des armées allait bientôt cesser d'être favorable aux Osmanlys : le célèbre prince Eugène de Savoie venait de prendre le commandement de l'armée impériale. Après des marches et des contre-marches savantes, il surprit l'armée ottomane, au passage de la Theiss, près de Zenta : vingt mille hommes périrent sous le feu des Autrichiens ; dix mille se noyèrent dans le fleuve ; le grand-vézir fut tué, le sultan s'enfuit et la Bosnie fut envahie (1697). L'empire était de nouveau en péril, ce fut encore un Kupruli qui fut pour la quatrième fois appelé à le restaurer. Kupruli-Hussein, neveu du vieux Kupruli, reçut le sceau et l'étendard. Le Trésor était vide, Kupruli remédia à cette pénurie par d'habiles expédients : il improvisa en quelque sorte une armée, qui, confiée à Daltaban-Pacha, arrêta la marche triomphante des Impériaux et les força à repasser la

Save. Louis XIV venait de signer le traité de Ryswick; il avait offert à la Porte de la faire comprendre dans les négociations : le Divan refusa, mais accepta la médiation de l'ambassadeur anglais. L'ambassadeur de France, marquis de Fériol, essaya en vain de lutter contre l'or de Guillaume d'Orange et de démontrer aux Turcs la faute qu'ils commettaient en signant la paix. Il promit, au nom de son maître qui se préparait à recommencer la guerre, que la France ne poserait les armes que lorsque la Turquie aurait recouvré la Hongrie et toutes les provinces perdues. Tout fut inutile.

« Le Divan finit par l'inviter de ne pas se donner de mouvements inutiles; qu'on voulait la paix; que la paix serait faite[1]. » Elle ne tarda pas à être signée à Carlowitz (26 janvier 1699).

L'Autriche et la Porte convinrent d'une trêve de vingt-cinq ans. La Turquie céda à Léopold la Hongrie et la Transylvanie; elle ne conserva que le territoire entre la Theiss et le Maros. Dans la Syrmie, une ligne conventionnelle, tirée du confluent de la Theiss et du Danube jusqu'à l'embouchure de la Bosna dans la Save; à partir de ce point, le cours de la Save, puis celui de l'Unna, formèrent les frontières des deux empires. La Pologne recouvra Kaminiec, la Podolie, l'Ukraine. La Russie garda Azof. Venise reçut la Morée jusqu'à l'Hexamilon et presque toute la Dalmatie, etc. Tous les tributs payés précédemment par les puissances chrétiennes furent abolis.

Ce fut le premier démembrement de l'empire ottoman; il commença l'existence européenne des Russes en leur donnant une entrée sur les mers méridionales. « La paix de Carlowitz contint les Turcs, du côté de la Pologne et de la Hongrie, dans les limites du Dniester, de la Save, de l'Unna. Ce traité proclama hautement la décadence de l'empire ottoman, qui, suspendue quelque temps par le bras de fer de Murad IV et les remèdes sanglants du vieux Kupruli, ne put être arrêtée ensuite par la sagesse politique des vézirs

1. Cantemir.

de la famille de ce dernier, ni dérobée aux regards du monde par les nuées de soldats indisciplinés que lançait la Porte dans sa détresse[1]. »

La désorganisation était dans toutes les branches de l'administration; la révolte éclatait sur toutes les frontières de Perse, en Crimée, en Afrique, en Égypte, en Arabie. Les rebelles vigoureusement traqués durent se soumettre et Kupruli-Husséin put se livrer aux projets de réforme qu'il méditait. Marchant sur les traces de Kupruli le Vertueux, il accorda aux habitants de la Bosnie et du Banat l'exemption de la capitation pour l'année courante; il fit remise, aux rayas de Roumélie, d'un million et demi de contributions arriérées; en Syrie, il les affranchit du droit de pâturage pour les troupeaux. Il fit adresser, par le mufti, à tous les magistrats de l'empire, une instruction détaillée, prescrivant la connaissance parfaite du Koran, du dogme et des formules de la prière, et ordonnant un contrôle sévère pour les directeurs des écoles. En même temps qu'il soulageait les chrétiens et s'efforçait de rappeler les musulmans à l'étude et à l'observance de la religion, le grand-vézir rétablissait l'ordre dans l'administration, la discipline dans l'armée, l'économie dans les finances, codifiait la législation maritime et donnait un large développement aux travaux d'utilité publique. Mosquées, écoles, marchés, casernes, s'élevèrent de tous côtés; Belgrade, Temesvar, Nisch, virent leurs fortifications réparées et augmentées, et furent approvisionnées de munitions de toutes sortes. Mais la mort du Kapoudan-Pacha Mezzomorto en privant Kupruli-Husséin de son plus fidèle auxiliaire laissa le champ libre aux menées hostiles du mufti. Ce dernier groupa autour de lui tous ceux qui jusqu'alors avaient vécu des abus et qui ne pouvaient pardonner au grand-vézir ses vertus et ses talents. Sous les intrigues de cette coterie tombèrent successivement les plus dévoués serviteurs de Kupruli, le Kaïmakam et le Tchaouch-Bachi Mustapha-Agha.

1. Hammer.

Enfin le supplice de Zybbeli-Zadé-Ali-Bey, neveu du ministre, accusé d'aimer une sultane, fit présager au vézir le sort qui l'attendait. Accablé de chagrin, atteint d'une maladie incurable, il renvoya au sultan le sceau de l'empire (5 septembre 1702) et mourut dix-sept jours après.

CHAPITRE IX

LA TURQUIE DE 1699 A 1757

Ahmed III (1703). Kupruli-Nouman : — Traités de Falksen (1711), d'Andrinople (1713), de Passarovitz (1718). Etablissement de l'imprimerie. — Mahmoud Ier (1730). Traité de Belgrade (1739). — Mauvaise politique de la Porte. Osman III (1754-1757).

Ahmed III (1703) Kupruli-Nouman.

La mort de Kupruli raviva les désordres. Son successeur Daltaban-Pacha, soldat qui ne respirait que la guerre, voulut rompre le traité de Carlowitz : il tomba victime des intrigues du mufti et fut étranglé. Avant de mourir il s'écria, s'adressant aux bourreaux : « Tuez, infidèles musulmans, celui que n'ont pu tuer les ghiaours! »

Le Réïs-Effendi Nami-Mohammed le remplaça; partisan de la paix, il essaya d'achever l'œuvre de Kupruli.

Mais en voulant extirper les abus il souleva contre lui les ulémas et les janissaires; les troupes envoyées contre les rebelles pactisèrent avec eux et Mustapha déposé céda sans résistance le trône à son frère Ahmed III (22 août 1703).

Ahmed dut payer sa bienvenue, non seulement en gorgeant d'or les rebelles, mais en les abreuvant de sang. Le

mufti Feiz-ullah-Effendi, livré à la foule, fut mis a mort sur un fetwa de son successeur, Mohammed-Effendi, le seul qui ait osé donner cet exemple inouï. Mais aussitôt qu'il se vit affermi sur le trône, le sultan prit des mesures énergiques contre les chefs de la révolte; plusieurs aghas des janissaires furent exécutés; le grand-vézir, Ahmed-Pacha, nommé par les rebelles, fut exilé. Damad-Hassan-Pacha, promu grand-vézir, s'occupa immédiatement de rétablir l'ordre : la Géorgie et la Mingrélie furent sévèrement châtiées pour s'être révoltées; des mesures énergiques furent prises pour la protection des caravanes et des pèlerins qui traversaient la Syrie; des écoles et un arsenal furent construits. Malgré tous ces actes de bonne administration, malgré sa parenté avec le sultan dont il avait épousé la sœur, le ministre ne tarda pas à être renversé par une intrigue de harem.

A partir de ce moment, les grands-vézirs se succèdent avec une telle rapidité qu'on n'a pour ainsi dire qu'à enregistrer leur nom; élevés par la brigue et la bassesse, ils tombent par la cabale et la trahison.

Louis XIV avait commencé la guerre de la succession d'Espagne : il donna l'ordre à Fériol de remontrer à la Porte que l'occasion était favorable pour se venger de ses défaites et reprendre son ancienne position. L'Italie et l'Espagne appartenaient à la maison de Bourbon; Venise et la Pologne restaient neutres : il n'y avait donc pas à craindre le renouvellement de la sainte ligue. Mais le parti de la paix dominait au sérail et le sultan refusa obstinément de se mêler d'une guerre où les infidèles s'entr'égorgeaient. Profitant de cette apathie, et voyant l'Occident tout entier engagé dans la guerre de la succession d'Espagne, la Russie entama, avec la Turquie, cette lutte qui devait durer jusqu'à nos jours et faire pencher l'empire ottoman sur le bord de l'abîme.

La Porte méprisait ce nouvel ennemi; elle laissa Pierre le Grand fortifier Azof, construire des vaisseaux; elle regarda avec indifférence la guerre terrible où Charles XII essaya d'étouffer la Russie naissante. Elle leurra le roi de

Suède par la promesse que le khan des Tartares marcherait à son secours; Charles XII crut à cette parole et s'aventura dans l'intérieur de la Russie avec seize mille hommes. Écrasé à Poltava, il se réfugia à Bender, sur le territoire ottoman, et essaya d'entraîner Ahmed III à la guerre contre le czar.

Les ambassadeurs de France, Fériol et Desalleurs, ainsi que le khan des Tartares, joignirent leurs instances à celles de Charles XII sans obtenir plus de résultats. Le grand-vézir, Kupruli-Nouman-Pacha, ne songeait qu'à entretenir de bonnes relations avec la Russie. Les partisans du roi de Suède mirent tout en œuvre pour le renverser. Juste, tolérant, consciencieux, actif, il manquait du sens politique et de la hauteur des vues qui avaient jusqu'alors caractérisé les membres de sa famille. Ce ne furent cependant pas les intrigues du parti de la guerre qui causèrent sa chute, mais la noble fermeté qu'il déploya en refusant d'alimenter les folles prodigalités du sultan. Les prédécesseurs de Kupruli payaient les Janissaires non pas avec l'argent du Trésor, mais avec le produit de leurs extorsions et de leurs rapines; sous l'intègre administration du nouveau grand-vézir cet abus cessa. Ahmed, qui ne pouvait plus puiser à sa guise dans le Trésor, lui reprocha de préférer l'intérêt de ses sujets à celui de l'empereur : « Ton prédécesseur Chourlouli, lui dit-il, savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes. » Le grand-vézir répondit : « S'il avait l'art d'enrichir Sa Hautesse par des rapines, c'est un art que je me fais gloire d'ignorer[1]. »

La dynastie des Kupruli finissait dignement par un grand honnête homme, dont la disgrâce ajoutait encore un nouveau lustre à l'éclat de cette famille d'hommes d'État si éminents.

Les Kupruli eussent rendu à la Turquie le temps glorieux de Suleyman, si quelques hommes de talent et de génie, noyés dans une masse apathique et démoralisée, pouvaient former un peuple.

1. Voltaire, *Histoire de Charles XII.*

Traités de Falksen (1711). d'Andrinople (1713), de Passarovitz (1716). Etablissement de l'imprimerie.

La chute de Kupruli fut le signal de la guerre, et le nouveau vézir Baltadji-Mohammed prit lui-même la direction des opérations.

Le czar avait compté sur un soulèvement général des populations chrétiennes; personne ne bougea. Cerné sur les bords du Pruth par deux cent mille Turcs et Tartares, sans vivres, sans munitions, Pierre Ier était perdu, sans ressources. C'en était fait de la puissance moscovite, mais la corruption suppléa à la force.

Le grand-vézir, Baltadji-Mohammed, se laissa gagner par les présents que lui envoya la czarine Catherine et crut effacer la honte du traité de Carlowitz par celle du traité de Falksen (1711). Le Czar restituait Azof, s'engageait à raser les forteresses du Palus-Méotides, et à ne plus se mêler des affaires des Cosaques. Cette paix, tout avantageuse qu'elle était pour la Porte, le fut encore bien plus pour le czar qu'elle tira d'une position désespérée. Charles XII ne put contenir son indignation; il reprocha amèrement au grand-vézir de n'avoir pas fait prisonnier Pierre le Grand. « Eh ! qui donc aurait gouverné ses États? répondit sèchement Baltadji, il n'est pas bon que tous les rois soient hors de chez eux. » Par cette impertinence, qu'il croyait spirituelle, le ministre ottoman pensait-il justifier son ineptie politique? L'empire devait chèrement payer plus tard la vénalité et l'impéritie d'un incapable. Un assez grand nombre d'historiens déchargent la mémoire de Baltadji-Mohammed de l'accusation de corruption. Adam Mickiewicz, notamment, voit dans sa conduite un trait de bonhomie et de générosité qui eût été apprécié au temps de Godefroi de Bouillon et des croisades. C'est là une opinion qu'on ne saurait partager. Quand même Baltadji aurait été réellement guidé par ces considérations enfantines qu'il mettait en avant dans sa réponse au roi de Suède, il reste coupable

au premier chef. Dans certains cas et dans certaines positions l'impéritie équivaut à la trahison.

Baltadji ne jouit pas de son œuvre : dénoncé hautement au padischah par le khan de Crimée, Dewlet-Gheraï, et par l'envoyé de Suède, le comte Poniatowski, il fut destitué et exilé à Lemnos. Son successeur, Yousouf-Pacha, opposé à la guerre, réussit à paralyser les velléités guerrières du sultan et conclut avec la Russie une trêve de vingt-cinq ans (1712). Charles reçut l'ordre de retourner dans son royaume ; mais le roi de Suède n'avait pas perdu l'espérance d'armer de nouveau les Ottomans contre les Moscovites ; il refusa. On recourut à la force : ici se place le magnifique épisode de Bender où Charles XII avec trois cents Suédois, quelques officiers et ses domestiques, soutint l'attaque de vingt mille Tartares et six mille Ottomans. La paix d'Andrinople (15 juin 1713), due à l'intervention de la Hollande et de l'Angleterre, acheva d'enlever au roi de Suède tout espoir. Après deux années de séjour en Turquie, il se décida à regagner ses États (1er octobre 1714).

La politique oscillait au gré des intrigues du harem : nulle intelligence de la situation, nulle fixité dans les plans, nulle suite dans les idées. Le désir de reprendre la Morée aux Vénitiens avait poussé le gran-dvézir Damad-Ali à rechercher l'amitié russe ; il commit une faute non moins grande en choisissant pour faire la guerre le moment où Louis XIV signait les traités d'Utrecht et de Rastadt et où la France épuisée posait les armes (1715). Le prétexte fut aisément trouvé dans l'appui secret donné par les Vénitiens aux Monténégrins.

Une seule campagne donna aux Turcs Corinthe, Nauplie de Romanie, Modon et la Morée entière. En même temps les deux seules places que Venise possédait en Crète capitulaient. Corfou seul, défendu par l'illustre Schulembourg, repoussa victorieusement les Osmanlys. Venise implora l'aide de l'empereur Charles VI, garant du traité de Carlowitz, qui somma le Sultan de déposer les armes et de restituer à la République les provinces qu'il lui avait enlevées : c'était une déclaration de guerre

Damad-Ali, à qui la facile conquête de la Morée avait fait une grande réputation militaire, n'était pas de taille à lutter contre Eugène de Savoie. La défaite de Peterwardin coûta aux Ottomans six mille hommes, cent quatorze canons, cent quatorze drapeaux; le grand-vézir désespéré se fit tuer sur le champ de bataille (5 août 1716). Temesvar capitula après quarante-quatre jours de siège, et l'investissement de Belgrade commença.

Le nouveau grand-vézir, Khalil-Pacha, marcha au secours de la place et essuya un désastre complet (17 août 1717) : deux jours après, Belgrade se rendit au vainqueur. Le traité de Passarovitz (21 juillet 1718) mit fin aux hostilités. L'Autriche acquit le banat de Temesvar, Belgrade et une portion de la Serbie, la Valachie jusqu'à l'Aluta; Venise conserva ses places fortes d'Albanie, mais perdit la Morée. Enfin Pierre le Grand obtint une modification aux traités de Falksen et d'Andrinople, qui démontra la profonde inintelligence des ministres incapables qui avaient succédé aux grands Kupruli.

La Turquie et la Russie, par ce nouveau traité, s'engageaient à empêcher par « *toutes les voies possibles* » que la couronne ne devînt héréditaire en Pologne et que le pouvoir royal pût devenir prépondérant. Le divan n'avait pas compris que la force de la Pologne importait à la sécurité de l'Empire, il ne voyait pas davantage que c'était une barrière vivante contre le flot de l'invasion russe.

Le sceau avait été confié à Ibrahim ; le nouveau grand-vézir voulut compenser par d'autres acquisitions les pertes de l'empire en Europe ; mais cherchant des ennemis plus faciles à vaincre que les chrétiens, il tourna vers la Perse l'activité militaire des Ottomans.

Schah-Hussein, dernier prince de la dynastie des Sofis, avait abdiqué (1722) de force en faveur de Mir-Mahmoud, gouverneur de l'Afghanistan. La Porte, profitant de l'état de trouble où cette révolution avait plongé la Perse, excita à la révolte les Sunnites du Chirvan persan. Mais en même temps Pierre Ier s'emparait des pays voisins de la mer Caspienne et envahissait le Daghestan. Le khan de Crimée,

vivement alarmé, manda à Constantinople « que si les Ottomans et les Tartares demeuraient dans l'inaction, la Russie s'étendrait tellement qu'elle environnerait toutes les possessions de l'empire en Asie ».

Aussitôt les troupes turques envahirent l'Arménie et la Géorgie persanes, pendant que les Russes franchissaient le Caucase; la guerre était sur le point d'éclater entre les deux empires. Le czar s'en inquiéta et sollicita la médiation de la France. Dubois accepta le rôle d'arbitre; mais, pour concilier les exigences des deux rivaux, il viola le droit des gens par un traité qui laissait à chacun d'eux les provinces persanes qu'il occupait (24 juin 1724). Les Persans n'acceptèrent pas cet étrange arrangement. Hamadan (Ecbatane), Érivan, Tebriz furent enlevés d'assaut; partout les Persans furent enfoncés (1725); en une seule campagne toute la portion du territoire abandonnée à la Porte fut conquise.

L'anarchie désolait la Perse : Mir-Mahmoud, sorte de fou furieux, après avoir fait périr plus de cent fils, oncles et frères de Schah-Hussein, périt étranglé par ordre de son cousin Eschref, qui s'empara du pouvoir. Son compétiteur, Schah-Tahmasp, offrit à la Porte de lui céder les provinces qu'elle avait conquises si elle voulait le reconnaître. Sa proposition fut accueillie et les négociations commencèrent. Mais Eschref, à la tête de dix-sept mille hommes, battit complètement une armée de soixante mille Ottomans et engagea à son tour des pourparlers avec le serasker : il ratifia les conditions consenties par son rival et, à ce prix, fut reconnu souverain de l'Iran. Eschref avait cru consolider sa puissance en abandonnant à la Russie et à la Turquie les plus belles provinces de son royaume; il ne tarda pas à être détrompé. Le souverain légitime, Schah-Tahmasp s'était réfugié dans le Khorassan dont il gagna à sa cause les plus puissantes tribus et confia le commandement de ses troupes à un jeune homme de génie, ancien conducteur de chameaux, ancien chef de brigands, Nadir-Kouli-Bek-Efchar.

L'usurpateur, battu dans trois rencontres successives,

dut s'enfuir dans les déserts de Sistan où il trouva la mort, tandis que Schah-Tahmasp rentrait dans Ispahan.

A peine remonté sur le trône de ses pères, Schah-Tahmasp somma le sultan de restituer les provinces cédées par Eschref; et, sans attendre le résultat des négociations, Nadir envahit le territoire ottoman. Le sultan, peu porté à la guerre, répugnait à entamer la lutte, il ne céda qu'à contre-cœur au cri unanime de ses sujets.

Cette politique maladroite causa un tel mécontentement, qu'une sédition formidable éclata bientôt à Constantinople.

Le 28 septembre 1730, les Janissaires, soulevés par l'un d'entre eux, un certain Patrona-Khalil, appelèrent la populace aux armes. Les prisons furent forcées, un ramassis de bandits se joignit aux insurgés qui demandèrent la tête du grand-vézir, du mufti, du Kapoudan-Pacha. Le sultan essaya en vain de sauver ses ministres : le peuple consentit à épargner les jours du mufti, mais exigea impérieusement le supplice d'Ibrahim-Pacha. Il fallut obéir : les cadavres du grand-vézir et du Kapoudan furent jetés à la foule. Cette lâche condescendance, loin d'apaiser les rebelles, ne fit que les encourager et le cri : Vive Mahmoud! annonça à Ahmed que son règne avait pris fin.

Ahmed aura devant l'histoire la gloire et l'honneur d'avoir introduit l'imprimerie en Turquie. Mais pour faire adopter cette innovation, il dut s'incliner devant l'arrêt des ulémas qui interdirent l'impression du Koran et des livres canoniques.

Voici la teneur du Fetwa rendu par le mufti :

Question. — Si Zéid s'engage à imiter les caractères des livres manuscrits, tels que les dictionnaires, les traités de logique, de philosophie, d'astronomie et autres ouvrages scientifiques, pour fondre des lettres, faire des types, et imprimer des livres absolument conformes aux modèles manuscrits, peut-on l'autoriser légalement à faire cette entreprise?

Réponse. — Dès qu'une personne entendue dans l'art de la presse a le talent de fondre des lettres, et de faire des types pour imprimer des manuscrits exacts et corrects ; dès

que son opération offre de grands avantages tels que la célérité du travail, la facilité de tirer un grand nombre d'exemplaires, et le bas prix auquel chacun pourra s'en procurer ; si l'on propose quelques personnes très instruites dans la littérature pour corriger les épreuves, on ne peut alors que favoriser l'imprimeur dans son entreprise qui est des plus belles et des plus louables.

Voici la liste des ouvrages sortis des presses de Basmadji-Ibrahim :

1° 2 volumes de *Wann-Couly* : dictionnaire arabe.

2° 2 vol. de *Fevhkeuk-Schonoûry* : dictionnaire persan.

3° 2 vol. de *Naima* : histoire ottomane de 1591 à 1659.

4° 2 vol. de *Raschid*, continuateur de cette histoire jusqu'en 1728.

5° 1 vol. *Djihhann-Nouma* (le belvédère du monde) par *Kiatib Tcheleby*, description géographique de l'Orient avec cartes géographiques, précis historiques, un discours sur les mathématiques et les éléments d'Euclide.

6° 1 vol. *Takwim-Twarikh*, par le même, tableau chronologique des monarques et des grands hommes de l'Orient jusqu'en 1732.

7° *Tœuhhfeth'ul-Kubar*, par le même, description de la mer Méditerranée et histoire de la marine ottomane jusqu'en 1655

8° *Golschen'y-Khouléfa*, par Nazmizadé : précis historique des Khalifes et des différentes dynasties mahométanes depuis 744 jusqu'en 1643.

9° *Tarikh-Timour* (histoire de Timour), par le même.

10° *Tarikh-Missr* (histoire de l'Égypte), par Suhheïly. C'est seulement la conquête du royaume par Sélim.

11° *Tarikh-Aghwaniyann* (histoire des Afghans), avec un précis historique des Sophis de Perse.

12° *Tarikh-Bosna* (histoire de Bosnie), elle ne traite que des guerres de 1736 à 1739.

13° *Tarikh'ul-Hind'ul Gahrby*, précis historique des Indes Occidentales.

14° *Feyouzath-Miknattssiyé*, sur les propriétés de l'aimant et de la boussole.

15° *Oussoul'ul-Hikem* : traité d'économie politique et d'art militaire.

La mort de Basmadji-Ibrahim en 1746 amena la chute de l'imprimerie.

Son successeur, Kutchuck-Ibrahim, ne s'occupa que d'une seconde édition de *Wann-Couly* puis abandonna l'imprimerie.

Abdul-Hamid Ier la rétablit par un hatti-chérif (12 mars 1784) et lui donna pour directeur Mohammed Réchid-Effendi et Ahmed Wassif-Effendi, historiographe de l'empire.

L'édit renouvela la défense de jamais toucher aux livres canoniques, accorda aux directeurs un privilège exclusif et leur donna liberté entière d'employer telles personnes qu'ils voudront.

L'imprimerie dès lors n'a cessé de fonctionner jusqu'au jour où Mahmoud lui a donné le plus grand essor.

Mahmoud I (1730) ; traité de Belgrade (1739).

Patrona Khalil, le chef de la révolte, était maître de la capitale ; quand il parut devant le prince qu'il avait placé sur le trône, il lui dit : « Je sais le sort qui m'est réservé, car jamais aucun de ceux qui ont osé déposer des padischahs n'a échappé à la mort, mais je ne suis pas moins content de te voir assis sur le trône d'Osman et d'avoir délivré l'empire de ses oppresseurs. » Le sultan, étonné, répondit : « Je fais le serment par les mânes de mes ancêtres, de ne point attenter à ta vie ; bien plus, demande ce que tu voudras, tu l'auras. » Patrona se contenta de réclamer l'abolition d'un impôt vexatoire pour le peuple, les *malékianès* (baux à vie).

Mais avec la popularité, l'ambition était venue au simple janissaire ; ce qu'il voulait, c'était être le maître. Il exigea que la populace participât au denier d'avènement et poignarda le Segban Bachi qui osait s'opposer à ses volontés ; il arracha au sultan l'ordre de démolir les maisons élevées

par les pachas et les beys sur les bords des Eaux-douces, enfin il donna la principauté de Moldavie à un boucher, dont il était le débiteur.

Le grand-vézir essaya d'épargner à l'empire cette honte et cette humiliation en se retranchant derrière les ordres du sultan. « Allez donc trouver Sa Hautesse, lui dit insolemment un des chefs des révoltés, mais songez, avant tout, à obéir à Patrona Khalil. » La tyrannie de cette brute, appuyée par la populace, était insupportable ; le Kyslar-Agha Bechir, le Kapoudan Pacha Djanum Khodja et le khan de Crimée, Kaplan Gheraï, résolurent de soustraire leur maître à ce joug méprisable et odieux.

Les officiers supérieurs des Janissaires, irrités de l'audace de ce parvenu qui osait prétendre au commandement suprême de ce corps d'élite, entrèrent dans le complot. Patrona s'étant rendu au sérail pour contraindre Mahmoud à déclarer la guerre à la Russie, les conjurés saisirent ce moment pour se défaire de lui. A peine le padischah fut-il assis, que le grand-vézir frappa dans ses mains : à ce signal Khalil-Pehliwan, colonel du 7e régiment des Janissaires, entra à la tête de trente-deux soldats dévoués.

Là, s'adressant à Patrona : « Quel est le misérable assez hardi, lui dit-il, pour aspirer au grade d'agha des Janissaires. »

A cette attaque imprévue, Patrona-Khalil ne répondit qu'en se précipitant, le poignard levé, sur celui qui le bravait. Mais enveloppé à l'instant, il fut massacré, et son escorte partagea son sort. Ses partisans se soulevèrent ; mais la révolte, veuve de son chef, fut aisément comprimée et sept mille cadavres furent le gage du rétablissement de l'ordre.

La capitale pacifiée, la Porte reprit la guerre contre la Perse : Schah Tahmasp, battu à Kon'djan, demanda la paix.

Par le traité conclu le 10 janvier 1732, la Perse recouvrait Tebriz, Ardahan, Hamadan et tout le Louristan ; elle cédait à la Turquie le Daghestan, le Karthli, le Kakhti, Nakhtchivan, Erivan, Tiflis ; l'Araxe devenait la frontière des deux empires du côté de l'Aerbaïdjan.

La paix ne fut pas de longue durée. Nadir, après avoir rétabli-Schah Tahmasp sur le trône, avait reçu en récompense le titre de Sultan et le gouvernement de Sistan, de l'Aerbaïdjan, du Mazenderan et du Khorassan. Pour ne pas éveiller l'envie, il se contenta du titre Tahmas Kouli-Khan (Khan esclave de Tahmas) et travailla en secret à sa propre élévation. Il protesta hautement contre le traité de paix, marcha sur Ispahan, détrôna Schah-Tahmasp, et se déclara régent du royaume pendant la minorité du fils du monarque déposé, Schah-Abbas III. Le premier acte du régent fut de dénoncer le traité ; il envahit le territoire ottoman, battit les Osmanlys près du pont d'Adana et vint mettre le siège devant Bagdad. Topal-Osman-Pacha accourut avec quatre-vingt mille hommes au secours de la ville : une bataille terrible s'engageea sur les bords du Tigre, à Djouldjeïlik ; Tahmas Kouli-Khan, grièvement blessé, fut entraîné dans la déroute de ses troupes (19 juillet 1733). Battus une seconde fois à Leithan, les Persans ne tardèrent pas à prendre une revanche éclatante : l'armée turque fut écrasée et le serasker périt dans la mêlée. La mort de Topal-Osman fut un malheur public pour l'empire ; en lui les Turcs perdaient non seulement un ministre vertueux et intègre, un administrateur éclairé et capable, mais un général habile et un chef énergique. Les revers se succédèrent alors sans interruption ; enfin après le désastre de Baghawerd où fut battu et tué le sérasker Kupruli-Abdullah, fils de Kupruli-Mustapha, le Divan se décida à demander la paix. Les plénipotentiaires qu'il envoyait à Tiflis assistèrent au couronnement de Nadir-Schah et signèrent un traité qui enlevait aux Ottomans leurs dernières conquêtes et les frontières furent rétablies conformément au traité conclu en 1639 avec Murad IV.

La Porte avait dû se hâter de traiter avec la Perse, car la guerre venait d'éclater avec la Russie.

Désolée par l'anarchie depuis un siècle, la Pologne était une proie désignée d'avance à l'ambition de ses voisins ; seule, la France s'intéressait à son sort. Pour paralyser son action, la Russie, l'Autriche et la Prusse avaient conclu en

1732 un pacte secret, qu'on peut regarder comme le prologue du démembrement de la Pologne. A la mort d'Auguste, le parti national élut Stanislas Leckzinski (1733); aussitôt les armées russes et autrichiennes envahirent le territoire polonais. La France déclara la guerre à l'Autriche, et son ambassadeur près de la Porte sollicita le Divan de prendre les armes pour venger l'injure que lui faisait la Russie en intervenant dans ce pays, quand les traités de Falksen et d'Andrinople avaient placé son indépendance sous la garantie du sultan. Les ministres ottomans restèrent sourds aux exhortations du marquis de Villeneuve. Le khan des Tartares, à l'instigation du baron de Tott, se préparait à envahir l'Ukraine, la Porte lui défendit de remuer, l'or d'Auguste II ruisselait dans le sérail.

Cependant Stanislas avait succombé, écrasé sous le nombre, les Russes étaient maîtres de la Pologne, la France occupée contre l'Autriche essaya encore d'ouvrir les yeux de la Turquie sur ses véritables intérêts et, pour réussir, s'adressa au fameux comte de Bonneval.

Né en 1675, Bonneval[1] servit d'abord dans la marine; une affaire d'honneur l'obligea d'en sortir, il entra aux gardes françaises, et, en 1701, acheta un régiment et se distingua à la bataille de Luzzara. Il rançonna les petits princes d'Italie, et Chamillard, qui le détestait, voulut lui faire rendre gorge; le comte quitta alors l'armée, passa à l'ennemi en 1706, et devint un des meilleurs lieutenants du prince Eugène.

En 1716 il se couvrait de gloire dans la guerre contre les Turcs. Rentré en France, il se mariait, quittait sa femme le jour même des noces, retournait en Allemagne et prenait la plus grande part à la victoire de Belgrade. Il ne tarda pas à se brouiller avec le prince Eugène et à la

1. Connu en Turquie sous le nom d'Ahmed-Pacha, mort en 1747. Il fut enterré à Péra; on lit sur son tombeau cette épitaphe : « Dieu est permanent! Que Dieu glorieux et grand auprès des vrais croyants donne paix au défunt Ahmed-Pacha, général des bombardiers, l'an de l'hégire 1160. » Voyez sur le comte de Bonneval les *Mémoires du prince de Ligne*.

suite de sa querelle avec le marquis de Prié, gouverneur de Belgique, il provoqua en duel le prince Eugène (1724). Jeté en prison, il s'évada, se réfugia en Turquie et prit le turban pour échapper à l'extradition. Devenu musulman, général des bombardiers, pacha à deux queues, il était l'ami et le conseiller du grand-vézir.

« Ce fut lui qui révéla à la Porte les secrets de la politique européenne, qui lui fit connaître, par des mémoires qu'il adressa au sultan, ses véritables intérêts, qui lui suggéra les moyens de continuer les guerres dans lesquelles elle se trouva engagée. »

Ennemi implacable de la maison d'Autriche, il crut le moment venu de rendre à l'alliance franco-ottomane le caractère qu'elle avait eu sous François Ier, et envoya à la cour de Versailles un projet d'alliance offensive et défensive par lequel les deux puissances s'engageaient à ne pas faire de paix séparée et à concerter leurs opérations.

Le timide cardinal Fleury rejeta l'alliance, tout en demandant une diversion des Turcs en Hongrie. L'empereur Charles II dont l'alliance de la France et de la Turquie aurait causé la perte, s'empressa alors de signer avec Fleury le traité de Vienne (1735).

C'était un traité avantageux pour la France, mais en même temps une lourde faute politique ; à peine était-il signé que la Russie commença la guerre contre la Porte, encore aux prises avec Nadir-Schah. Une violation des frontières russes par les Tartares de Crimée servit de prétexte (mars 1736) ; les Russes envahirent aussitôt la Crimée : Lascy s'empara d'Azof, pendant que Münich enlevait successivement Orkapou, Kilburn, Khoslow, Baghtché-Seraï, Simphéropol. L'Autriche, l'Angleterre et la Hollande offrirent leur médiation au Divan, où dominait encore le parti de la paix. En vain Bonneval avertit le ministre « que l'empereur n'avait dessein que de les amuser jusqu'à ce qu'il eût rétabli les armées qui revenaient délabrées d'Italie » : les intrigues des Fanariotes vendus à la Russie l'emportèrent, la médiation de l'Autriche fut acceptée.

Pendant que les interminables conférences de Niemiron

amusaient les Turcs, une armée autrichienne se massait sur les frontières et s'apprêtait à donner la main aux Russes. Le marquis de Villeneuve conseilla à la Porte d'acheter la paix au prix de la cession d'Azof ; il était trop tard maintenant pour faire la guerre ; c'était trois ans auparavant qu'il fallait entrer en campagne, quand l'Autriche avait à lutter contre la France, l'Espagne et la Sardaigne, quand la Russie était occupée en Pologne.

Les Impériaux, levant le masque, envahissaient la Serbie, la Bosnie et la Valachie. La mésintelligence qui régnait entre les généraux autrichiens causa la perte de leur armée. Battus à Banyaluka et à Walievo, les Autrichiens durent évacuer précipitamment la Bosnie ; le prince d'Hildburghausen ne fut pas plus heureux en Serbie et fut contraint de repasser le Danube (1737)[1]. L'empereur demanda la paix ; l'Angleterre et la Hollande offrirent de nouveau leur médiation. La Porte refusa, déclarant qu'elle n'accepterait de propositions de paix que par le canal de la France.

Aussitôt Villeneuve se rendit au camp du grand-vézir et entama les négociations. L'habileté du négociateur fut puissamment secondée par les succès des Osmanlys. Malgré une défaite essuyée près de Konia, les Ottomans reprirent Semendria, Mohadia, Orsova ; Willis fut mis en déroute à Krozka, après une lutte acharnée de quinze heures (23 juillet 1739), et si le grand-vézir El-Hadj Mohammed avait su profiter de sa victoire, c'en était fait de l'armée autrichienne tout entière. Trois jours après, Belgrade était investie. Du côté des Russes la fortune n'avait pas été si favorable aux Ottomans : Munich avait été battu sur les bords du Dniester pendant que la flotte moscovite était brûlée par le Kapoudan-Pacha, Suleyman ; mais les Russes avaient bientôt pris leur revanche. Vainqueur à Savoutchané, Munich s'était

1. C'est ce prince de Saxe-Hildburghausen qui commandait les troupes allemandes des cercles, qui formaient la grande majorité de l'armée de Soubise, à Rosbach. Ce fut à la lâcheté de ce général et de ses troupes que fut principalement due la perte de la bataille. — Voyez Pfister, *Histoire d'Allemagne*.

emparé de Choczim, d'Yassy, et avait conquis toute la Moldavie.

Les efforts du marquis de Villeneuve réussirent enfin à faire signer une paix séparée à l'Autriche et à la Russie sous la garantie de la France (septembre 1739). L'Autriche rendait Belgrade, Schabatz, moins l'artillerie et les munitions, la Serbie et la Valachie autrichienne, l'île de la forteresse d'Orsova. Le traité devait durer vingt-sept ans.

La convention avec la czarine stipulait la démolition d'Azof, l'interdiction pour la Russie d'avoir des vaisseaux sur la mer Noire ou sur la mer d'Azof, l'obligation d'y commercer seulement par des navires étrangers. Enfin la Russie restituait toutes ses conquêtes.

Ce traité de Belgrade, conclu sous la médiation et la garantie de la France, annihila le traité de Carlowitz dont il effaça la honte. « L'influence de la France sur les affaires ottomanes ne fut jamais aussi décisive ni avant ni après, et la mission de M. de Villeneuve est assurément la plus mémorable que signale l'histoire des relations diplomatiques de la France avec la Turquie. Villeneuve, revêtu du titre éclatant d'ambassadeur extraordinaire, était à la fois l'âme, le conseil et le guide de toutes les négociations entamées à cette époque, auprès de la Porte, par les divers cabinets européens ».[1] Le premier emploi que fit le marquis de Villeneuve de son crédit fut de faire conclure entre la Porte et la Suède un traité d'alliance offensive et défensive : les deux puissances devaient se prêter un appui réciproque contre la Russie (1740).

Les capitulations de 1673 reçurent toutes les modifications demandées par la France et le traité de 1740 a régi, jusqu'à nos jours, les rapports de la France et de l'empire ottoman.

Mohammed-Saïd, revêtu du titre d'ambassadeur extraordinaire, alla à Versailles présenter les capitulations à Louis XV. Reçu avec de grands honneurs, il revint à Constantinople avec deux bâtiments de guerre et un petit corps

1. Hammer.

de canonniers français qui devait servir de noyau au comte de Bonneval pour régénérer l'artillerie ottomane et la mettre à la hauteur des progrès accomplis.

Mauvaise politique de la Porte.
Osman III (1754-1757).

Le traité de Belgrade était à peine signé qu'il se présenta une occasion unique pour la Porte de recouvrer son ancienne puissance. La mort de l'empereur Charles VI (20 octobre 1740) armait contre sa fille Marie-Thérèse les puissances européennes, avides de se partager les dépouilles de la maison d'Autriche. La France, âme de cette coalition, sollicita la Turquie d'envahir la Hongrie qu'elle garderait pour sa part (1741). Mais depuis qu'une paix glorieuse avait lavé la honte de son humiliation, la Porte était retombée dans son orgueil apathique : elle se croyait l'arbitre de l'Europe, lorsqu'elle n'était plus qu'un contre-poids trop faible à la puissance moscovite, née d'hier.

Non seulement le sultan refusa, mais il écrivit aux puissances pour les engager à la paix : cette conduite honnête mais souverainement impolitique, ne pouvait avoir aucun résultat.

On pourra juger de quelles illusions se berçait le Grand-Seigneur s'il pensait que les lieux communs de la lettre de son grand-vézir feraient quelque impression sur des hommes d'État :

« Quelle âme sensible, quel être humain ne frémit pas de tous les maux qui accompagnent la guerre ! Des ruisseaux de sang abreuvent les campagnes, les vainqueurs ne sont pas plus épargnés que les vaincus par l'ange de la mort ; les hideuses maladies contagieuses suivent les pas des combattants, les saisissent, les terrassent jusque dans les bras de la victoire, et les jettent enfin au charnier où la mort les ravale au rang des animaux avec qui elle les confond. Les hommes dégradés qui, dans leurs fureurs insensées, ont imité la férocité des fauves, reçoivent ainsi de ses mains leur châtiment.

« Le hideux génie du mal, en poussant le cri de guerre, tranche, de son glaive flamboyant, les liens des nations. Les frères se traitent en ennemis; la raison du plus fort redevient la loi des enfants d'Adam; le sang et les larmes des victimes écrivent sur ses tablettes d'airain l'outrage fait à toutes les vertus : la faiblesse a trouvé son bourreau; l'innocence, son sacrilège; la pudeur, son contempteur. Désireux de prévenir le retour de tant de crimes et de malheurs, pour obéir à la volonté de Dieu, mon glorieux empereur, qui n'est autre que l'ombre de Dieu sur la terre, invite les princes chrétiens à se réconcilier et leur offre sa puissante médiation. »

La médiation du sultan fut déclinée par de vagues remerciements; il s'en montra offensé et son amitié pour la France se changea en un vif ressentiment.

Les efforts de Bonneval, les démarches de l'ambassadeur français, le comte Desalleurs, pour éclairer les Turcs sur leurs véritables intérêts, tout fut inutile. L'or de l'Angleterre décida même le Divan à signer avec l'Autriche et la Russie un traité de paix perpétuelle (1748). Plus la Porte se montrait désireuse de conserver la paix, plus ses ennemis mettaient d'empressement à en violer les conditions. La Russie fondait une nouvelle province, sous le nom de la Nouvelle-Servie, dans le pays compris entre le Bug et l'Ukraine, territoire qui, en vertu du traité de Belgrade, devait rester inculte et désert. Ce nouvel établissement coupait, en temps de guerre, les communications des Turcs et des Tartares. Enfin, la Russie reprenait ses anciens desseins sur la Pologne et excitait les Khabardiens et les Circassiens à secouer l'autorité des khans de Crimée.

Arslan-Chéraï dévoué à la France et à la Suède, soldat intrépide et général entreprenant ne cessait d'exciter la Porte à la guerre et ne négligeait rien pour lui forcer la main. Le khan des Tartares ne réussit pas plus que le pacha Bonneval, « le ministère ottoman persista à préférer une tolérance qui prolongeait les douceurs de la paix à une animadversion qui aurait rallumé la guerre. »

Non contente d'avoir manqué une si belle occasion de

restaurer sa puissance, la Porte prenait, à l'égard de la Valachie et de la Moldavie, des mesures qui ont favorisé les intrigues de la Russie et porté un coup funeste à l'empire ottoman. Pour assurer la fidélité des deux principautés, elle en ôta l'administration aux boyards indigènes : mais au lieu d'en faire deux pachaliks, elle les fit gouverner par des rayas chrétiens que le Divan choisit parmi « les Grecs du Fanar, depuis longtemps les plus bas et les plus corrompus des serviteurs de la Porte[1] ». Il eût été impossible de trouver plus d'abjection unie à plus de vanité. Esclaves, ils se croyaient toujours les descendants d'Alexandre ; insolents et barbares envers leurs subalternes, ils mendiaient, comme une grâce, un sourire de leurs maîtres.

« Ces Grecs dégénérés en étaient venus à se mépriser eux-mêmes ; leur mépris mutuel accrut leur avilissement et sous cet aspect le Grand-Seigneur ne distingua plus rien dans ce vil troupeau. Le marchand fut élevé à la principauté ; tout intrigant s'y crut des droits, et ces malheureuses provinces, mises à l'enchère, gémirent bientôt sous la vexation la plus cruelle.

« Une taxe annuelle, devenue immodérée par ces enchères, des sommes énormes empruntées par l'inféodé pour acheter l'inféodation ; des intérêts à vingt-cinq pour cent, d'autres sommes, journellement employées pour écarter l'intrigue des prétendants, le faste de ces nouveaux parvenus et l'empressement avide de ces êtres éphémères sont autant de causes qui concourent pour dévaster les deux plus belles provinces de l'empire ottoman[2]. »

Mavrocordato, le premier Fanariote qui gouverna la Valachie, paya son élévation en augmentant de cinq cent-mille piastres le tribut dû à la Porte ; sa tyrannie ameuta contre lui toutes les classes de la société ; il fut déposé en 1741. Son successeur, Racovitza, augmenta encore le tribut ; il ne resta au pouvoir que trois ans et céda la place à

1. Lavallée.
2. Baron de Tott, *Mémoires*.

Mavrocordato qui fut réintégré dans sa dignité. En 1748, Mavrocordato alla gouverner la Moldavie et fut remplacé par Grégoire Ghika. « Ce prince, dit un historien roumain comme ses prédécesseurs et ses successeurs de la même souche, ne regarda la principauté que comme un pays conquis où l'on avait la liberté de piller et de s'enrichir sans songer aux pauvres habitants ni aux droits de l'humanité. »

Valets des Turcs, espions des Russes, trahissant tour à tour les deux gouvernements, uniquement occupés, *per fas et nefas*, d'amasser des trésors pour acheter du Divan le maintien de leur autorité précaire, les Fanariotes portèrent dans les principautés la servilité, la corruption, l'absence de sens moral qui les caractérisaient. Ces princes qui tremblaient devant un simple tchoadar, n'eurent d'énergie que pour le mal; ils voulurent cacher l'infamie de leur origine sous une mare de sang : les parvenus se changèrent tout de suite en tyrans. Craignant que l'indignation et le désespoir ne poussassent les Roumains à la révolte, ils entreprirent l'extermination de la noblesse moldo-valaque; l'insurrection devait ainsi se trouver sans chefs. Presque tous les boyards, dont les ancêtres s'étaient illustrés sur les champs de bataille contre les Turcs, les Hongrois ou les Polonais, tombèrent sous la hache du bourreau ou périrent en exil. Les titres de noblesse, mis à l'encan, furent vendus à la lie du Fanar.

Aventuriers déguisés en princes; vilains à peine décrassés, affublés d'un titre de boyard; primats bâtonnés par le premier Turc venu[1]; maîtres et laquais, n'eurent qu'une pensée : dévaliser le pays. Leur domination a lourdement pesé sur la Moldo-Valachie, et si la Roumanie n'a pas été gangrenée jusqu'à la moelle, elle le doit uniquement au tempérament vigoureux de son peuple et à l'esprit de vitalité et de résistance de la race latine.

« Les Valaques, du temps de Michel le Brave, refusaient les Grecs même comme simples employés dans leur gouvernement; les Valaques de 1650 acceptaient avec indifférence

1. Voyez à ce sujet baron de Tott, *Mémoires*, II.

ou le rebut du Fanar et de l'Albanie, ou des serruriers ou des marchands d'huîtres; ils souffraient et se taisaient[1]. »

Ils vidèrent le calice jusqu'à la lie, mais ils conçurent une haine violente contre les Turcs qui violaient les droits assurés aux principautés par les anciens traités; ils appelèrent de tous leurs vœux les Russes, qu'ils s'accoutumèrent à considérer comme leurs libérateurs désignés. Un jour même la Roumanie devait faire chèrement payer à la Porte les infamies qu'elle avait laissé commettre aux Fanariotes. L'abandon de la Suède et de la Pologne allait compléter les maladresses du Divan.

Le 13 décembre 1754, Mahmoud Ier mourut, après un règne de vingt-quatre ans. Doux, humain, affable, naturellement porté à la clémence, il fut universellement regretté. Osman III lui succéda.

Le grand-vézir, Ali-Pacha[1] favori du sultan, crut pouvoir se livrer sans crainte à des concussions qui ne tardèrent pas à exciter un mécontentement général. Ces plaintes parvinrent au sultan dans les courses qu'il faisait incognito[2]; outré de fureur contre son favori, Osman donna l'ordre de le mettre à mort, et sa tête fut exposée dans un plat d'argent, à la porte du sérail avec cet écriteau :

« C'est ainsi que l'on traite ceux qui abusent de la faveur de leur maître. »

Le mufti, un de ceux qui avaient le plus contribué à la

1. Cogalniceano, *Histoire de la Valachie et de la Moldavie.*

2. Quand le comte de Vergennes, ambassadeur de France, se rendit à l'audience du grand-vézir Mohammed-Saïd, aussitôt après l'avènement d'Osman, le sultan se mêla au cortège sous un déguisement « Nous le trouvâmes déguisé en homme de loi et seulement accompagné de son séliktar et de son divitdar, tous deux déguisés en tchoadars ; il s'était arrêté dans une rue pour nous voir passer, et notre marche pénétrant de là dans l'Atméidan, nous vîmes bientôt ce prince arriver en courant à côté de nous, en ralentissant sa marche près de l'ambassadeur ; il l'accompagna jusqu'au bout de la place ; recommençant alors à courir, il traversa la rue à la tête de la première file, entra par une des portes du sérail, en resortit vers la marine pour nous rejoindre à l'échelle où nous nous embarquâmes ; il y resta jusqu'à notre départ, après quoi il rentra de nouveau dans l'enceinte de son palais. » (Baron de Tott, *Mémoires.*)

chute d'Ali-Pacha, crut pouvoir se saisir de l'autorité au profit du corps des ulémas, mais ces prétentions irritèrent tellement le sultan qu'il fit apprêter les instruments de supplice.

Cette mesure calma les velléités ambitieuses des ulémas et Mohammed-Raghyb-Pacha reçut le sceau.

Le nouveau ministre « joignait à l'esprit le plus séduisant beaucoup de force de caractère. Jamais vézir n'a mieux possédé que lui les talents de sa place; il savait corrompre avec adresse et intimider les plus audacieux; toujours perfide, mais toujours habile et maître de lui-même, il comptait les hommes pour peu de chose et leur vie pour rien. Ce ministre avait précédemment occupé le pachalik du Caire; l'indiscipline des beys mamelucks, étayés par la force, ne lui avait laissé que les ressources de la corruption pour se soutenir.... Raghyb joignait encore à tous ses talents des connaissances utiles, aux affaires de l'empire; il les avait acquises au traité de Belgrade, pendant lequel il occupait la charge de Mektoubtchy[1]. »

Osman ne fit que passer sur le trône : les événements de son règne se bornent à un incendie qui consuma la moitié de Constantinople, à une émeute de femmes occasionnée par la famine, et à l'usurpation des Lieux Saints par les Grecs.

Il mourut le 29 octobre 1757, et eut pour successeur son neveu Mustapha III, fils d'Ahmed III.

1. Baron de Tott.

LIVRE IV

LES RÉFORMES

CHAPITRE X

MUSTAPHA III ET SELIM III (1757-1808)

Mustapha III (1757) : situation critique de l'Empire. Réformes du baron de Tott. — Abd'ul Hamid Ier. Traité de Kaïnardji (1774). Guerre avec la Russie (1787). Cheik Ogan Oolo. — Sélim III (1789). Traité de Jassy (1792). Kutchuk Husséin. — L'expédition française en Égypte (1798). Les Janissaires (1806). Les Anglais à Constantinople et en Égypte (1807). — Déposition et mort de Sélim. Mustapha IV (1808).

Mustapha III (1757) : Situation critique de l'Empire. Réformes du baron de Tott.

Dès les premiers jours, le sultan manifesta hautement l'intention de changer la politique de la Porte. Quand il se rendit à Eyoub pour ceindre le cimeterre d'Osman, il s'arrêta devant la caserne des janissaires : suivant l'usage, établi depuis Suleyman, l'agha des janissaires lui présenta une coupe de *cherbet* : « Camarades, dit alors le Grand-Seigneur, j'espère, au printemps prochain, la boire avec vous sous les murs de Bender. »

Cependant son règne commençait au milieu du mécontentement général, excité par des lois somptuaires d'une violence et d'une rigueur extrêmes, et de l'indignation publique, causée par le massacre de la caravane des pèlerins de la Mecque et la perte du vaisseau amiral que les esclaves

chrétiens avaient enlevé et conduit à Malte, pendant que la majeure partie de l'équipage était à terre.

Heureusement l'activité du padischah trouva un autre aliment que les lois somptuaires. Le soin de mettre l'ordre dans les finances et de réprimer les abus l'occupa bientôt tout entier. Les dépenses du harem furent sévèrement contrôlées et l'article de l'habillement des femmes tarifé à deux cent cinquante livres par an ; le Kyslar-Agha perdit toute son importance en perdant l'administration des biens Vakoufs qui fut confiée au grand-vézir. Mais une mesure maladroite et néfaste fut l'altération des monnaies à point tel « que les faux monnayeurs travaillent aujourd'hui en Turquie à l'avantage du peuple : quelque alliage qu'ils emploient, le coin du Grand-Seigneur est encore au-dessous du titre qu'ils donnent à leurs espèces[1].... »

En même temps, Raghyb-Pacha établissait des lazarets contre la peste, fondait, à ses frais, la première bibliothèque publique de Constantinople. Pour empêcher le renouvellement de la famine et soustraire le transport des céréales aux dangers et à l'incertitude de la navigation par mer, il avait formé le projet de couper l'Asie Mineure par un canal navigable. Ce plan, dont l'idée appartient à Pline, consistait dans la réunion du fleuve Sacharia à la ville d'Isnik (Nicée), en se servant d'un lac situé à moitié chemin, dont les eaux auraient alimenté les écluses. Mais la mort empêcha Raghyb de donner suite à ses plans et de les réaliser (1762).

Beaucoup plus instruit que ses compatriotes, il ne partageait pas leurs préjugés. Un Allemand se présenta un jour à la Porte et fit soupçonner par ses gestes plus que par son langage, qu'il désirait se faire Turc. Étonné, le grand-vézir voulut connaître le véritable motif de cette apostasie ; le candidat répondit dévotement que Mahomet lui était apparu pour l'inviter à mériter toutes les faveurs attachées à l'islamisme.

« Voilà un étrange coquin ! s'écria Raghyb, Mahomet

1. Tott.

est apparu à Dantzick, à cet infidèle ! Depuis plus de soixante-dix ans, je suis exact aux cinq prières, il ne m'a jamais fait un pareil honneur. Dites-lui, drogman, qu'on ne me trompe pas impunément, que certainement il a tué père et mère; s'il ne me dit pas la vérité, la potence l'attend.... — Effrayé de cette menace, le voyageur avoua qu'il avait été maître d'école à Dantzick, et qu'au bout d'un certain temps il avait eu le malheur de donner lieu à des soupçons fâcheux; que les parents des enfants qui lui étaient confiés l'avaient grièvement chicané, que les magistrats s'étaient disposés à sévir contre lui d'une manière un peu chaude; que pour échapper à leur sentence, et bien informé qu'à Constantinople on ne faisait pas tant de bruit pour si peu de chose, il y était venu changer de coiffure dans l'espérance d'être bientôt lui-même assez instruit pour contribuer aussi à l'éducation de la jeunesse turque. — Faites-lui faire sa profession de foi, répliqua le grand-vézir, et menez-moi ce néophyte chez tel Mollah pour qu'il pourvoie à son entretien; ils sont faits pour vivre ensemble, c'est un camarade que je lui envoie, mais qu'on charge l'imam du quartier d'aller les instruire tous les deux, et de leur apprendre qu'aucune religion n'a jamais toléré leur régime.... [1] »

Le meurtre de Pierre III, l'avènement de Catherine II et la mort d'Auguste III, roi de Pologne, obligèrent la Porte à sortir de son repos au moment où elle perdait le seul homme d'Etat capable qu'elle possédait.

Depuis un demi-siècle la Russie travaillait à saper dans leurs fondements la Suède, la Pologne et la Turquie ; elle travaillait à détruire la triple barrière qui la séparait de l'Europe. Le traité de Nystadt avait enlevé à la Suède les plus belles de ses provinces de la Baltique occidentale : c'était au tour de la Pologne. Maîtresse par la corruption ou la crainte de la Diète, la czarine assit sur le trône des Jagellons (1764) son ancien amant, le comte Stanislas Poniatowski. La France et la Turquie protestèrent contre cette honteuse élection et contre l'intervention des Russes.

1. Baron de Tott.

Mustapha III avait été insolemment joué par Catherine, car il avait juré de laisser l'élection libre, à condition que Poniatowski serait formellement exclu. Il voulait déclarer instantanément la guerre, mais les armées ottomanes étaient depuis vingt-cinq ans tombées dans le plus profond délabrement et le Divan était à la solde de l'Angleterre dont l'or aplanissait les difficultés à l'ambition moscovite, en haine de la France. « Que puis-je seul, disait le sultan au khan de Crimée, Krim-Gheraï ; tous mes pachas sont amollis ou corrompus. Ils ne veulent que des kiosques, des musiciens, de belles esclaves ; je travaille à mettre de l'ordre dans l'empire, mais il n'y a personne qui veuille m'aider. »

Le sultan se lassa enfin de la vénalité de ses ministres ; le grand-vézir fut destitué et le parti de la guerre prit possession du pouvoir.

Une ruse du khan des Tartares amena la violation du territoire ottoman : des Cosaques pénétrèrent dans Balta, à la poursuite de quelques Polonais, et massacrèrent tous les habitants. La guerre fut aussitôt déclarée et les Turcs commencèrent les hostilités.

Jamais l'empire ottoman n'avait été dans une situation aussi défavorable, pour s'engager dans une guerre. Les institutions militaires étaient en décadence complète ; l'indiscipline des soldats, la corruption des généraux, l'amollissement du courage étaient peu faits pour présager la victoire. Les premières notions de la géographie étaient inconnues des ministres ottomans[1] ; artillerie, fortifications, discipline, manœuvres, tout était à créer. Le baron de Tott adressa à ce sujet plusieurs mémoires au sultan. Stupéfait de ces révélations, Mustapha, après quelques hésitations causées par la crainte du fanatisme de la popu-

1. « Un ambassadeur de Venise venant à Constantinople avec deux vaisseaux de guerre de la république, rencontra dans l'Archipel la flotte du Grand-Seigneur, qui en temps de paix sort annuellement pour percevoir le tribut des îles. L'amiral turc invita l'Excellence à son bord pour la fêter, et dans la conversation lui demanda si les Etats de la République sont voisins de la Russie !... » (Baron de Tott.)

lace[1], se décida à soumettre publiquement à l'inspection de Tott tous les travaux de l'artillerie ottomane.

« Quel ne fut pas l'étonnement de celui-ci en entrant dans l'arsenal de Constantinople! Tout semblait y annoncer à des yeux attentifs la prochaine ruine de l'empire, et, pour ainsi dire, on y lisait d'avance sur le bronze et l'airain ses véritables destinées, la déroute de ses armées, la prise de ses villes[2]. »

L'autorité de la Porte sur ces gouverneurs de province était devenue des plus précaires et les pachas menaçaient l'Empire d un véritable démembrement. Ahmed-Pacha était absolument indépendant dans le grand pachalik de Bagdad dont la Porte ne tirait ni revenu ni contingent militaire. Le sultan avait bien essayé de se débarrasser d'Ahmed en envoyant des kapidji chercher la tête du factieux, mais ce dernier, instruit par ses espions de la mission des kapidji les fit décapiter et envoya arrogamment leurs têtes à Stamboul. Hadji Celi-Yemkli régnait en maître à Trébizonde et dans le Lazistan. Dans le voisinage de Smyrne les aghas refaisaient la féodalité. « Ce sont des seigneurs indépendants qui entretiennent des armées et qui mettent souvent la ville à contribution.... Tous les habitants des montagnes depuis Smyrne jusqu'à la Palestine sont parfaitement indépendants et considérés par les Turcs comme des ennemis qu'ils combattent toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion[3]. » En Égypte, le mameluck Ali bey ne visait rien de moins qu'à se faire proclamer sultan. « Toutes ses démarches furent relatives à ce but; il chassa le pacha qui n'était plus qu'un être de représentation, il refusa le tribut,

1. Il faut lire les mémoires du baron de Tott, pour avoir une idée de l'aveuglement de la multitude. Une émeute faillit éclater parce que les refouloirs, garnis en brosse pour servir d'écouvillon, étaient faits en poil de cochon. La présence d'esprit du baron apaisa l'orage, il prouva à la foule que les pinceaux avec lesquels on peignait les mosquées étaient faits du poil de cet animal, et puisqu'il ne souillait pas les mosquées, il n'y avait nul inconvénient à s'en servir contre les ennemis. (*Mémoires*, III, pages 78 à 83.)

2. Rulhières.

3. Eton : *Tableau historique, politique, de l'Empire ottoman.*

enfin, en 1768, il battit monnoie à son propre coin. On tenta contre lui la voie usitée des kapidji mais le poison ou le poignard surent toujours prévenir le cordon qu'ils portaient[1]. » Pour pouvoir gouverner tranquillement l'Égypte, il établit le Cheïkh Taher, sa créature, maître de Damas et de la Syrie. Il voulait en même temps assurer l'indépendance à toutes les tribus du Liban et de l'Anti-Liban. C'est après avoir élevé cette muraille entre lui et les Ottomans qu'il comptait placer la couronne d'Égypte sur sa tête.

Krim Gheraï, le khan de Crimée, ouvrit la campagne par une incursion dans la nouvelle Servie, incendia tous les établissements russes et revint à Bender avec ving-cinq mille prisonniers. La mort vint le surprendre au milieu de ses succès. Cependant le prince Galitzin avait passé le Dniester et attaqué Choczim. La vigoureuse résistance de la place le contraignit à lever le siège et à rentrer en Pologne. Emin-Pacha prit l'offensive, se fit battre complètement, et les Russes vinrent de nouveau investir Choczim où Potocki, un des chefs de la confédération de Bar, s'était jeté avec quelques mille hommes. Son énergique résistance donna le temps à Emin-Pacha d'accourir. « Le Grand-Seigneur, le seul qui prit un véritable intérêt au succès de ses armées, venait d'adresser à son vézir l'ordre d'une nouvelle disposition. Emin-Pacha osa prendre sur lui d'y désobéir ; sa fausse politiques fut trompée, son armée battue et dispersée, et bientôt un ordre plus ponctuellement exécuté plaça sa tête à la porte du sérail[2] ».

Courtaud de boutique, puis scribe dans les bureaux de la trésorerie, il s'était élevé aux premières charges de l'État par l'intrigue et la bassesse ; son insolente présomption lui fit désirer le vézirat lors de la déclaration de guerre et briguer le commandement de l'armée. Sans aucun des talents nécessaires au vézirat et au généralat, il crut pouvoir conserver l'un avec tranquillité et remplir l'autre avec gloire en faisant la paix avant de commencer la guerre.

1. Volney : *Voyage en Syrie et en Égypte*.
2. Baron de Tott.

Moldovandji lui succéda : le nouveau vézir se montra plus actif mais il ne fut pas plus heureux. Franchissant le Dniester sur deux ponts, il assaillit le camp retranché des Russes. Une crue subite du fleuve vint ébranler les ponts ; aussitôt craignant de se voir la retraite coupée, les soldats se précipitent en foule pour regagner la rive : les ponts cèdent sous le poids de cette multitude en désordre et tout disparaît dans l'abîme. Six mille hommes placés à la tête du pont pour protéger la retraite, restent isolés sur la rive gauche et sont anéantis par le feu des Russes. L'armée ottomane se replia sur le Danube, évacuant Choczim, pendant que Galitzin envahissait la Moldavie et la Valachie (1769). En même temps une flotte russe pénétrait dans la Méditerranée et venait soulever la Morée. L'ambassadeur de France avait averti le Divan du projet des Russes sur la Grèce, mais ses renseignements avaient été accueillis avec l'incrédulité la plus marquée. Se fondant sur l'absence de communications entre la Baltique et l'Archipel, les ministres ottomans refusaient obstinément de croire à la possibilité du fait, quand ils reçurent la nouvelle que douze vaisseaux russes avaient paru sur les côtes du Péloponèse, que Coron était au pouvoir de l'ennemi et que la Morée s'insurgeait.

Un aventurier hellène, Papas-Oglou, officier d'artillerie au service russe, s'était abouché avec Benaki, primat de Calamata, à qui son esprit et ses richesses avaient acquis une grande influence : il avait parcouru les côtes de l'Adriatique, la Thessalie, la Morée, appelant les Grecs aux armes. Partout ses excitations à la révolte avaient été bien accueillies, sauf chez les Maïnotes, qui ne voulaient pas plus du protectorat russe que du joug ottoman, et chez les Monténégrins. Un certain Stéphan Mali (Étienne le Petit), qui se donnait pour Pierre II, assassiné, en 1762, par ordre de sa femme, avait réussi à convaincre les Tsernagorstes qu'il était le malheureux époux de Catherine miraculeusement échappé à la mort. Son ascendant était devenu tel qu'il avait été proclamé prince sous le nom de Pierre, forçant le Vladika à abdiquer le pouvoir temporel. La Czarine, qui attachait une importance particulière à l'entrée en campagne

des rudes montagnards de la Tsernagora, avait envoyé à Tsettinjé un de ses favoris, le prince Dolgorouky, mais celui-ci ne réussit pas mieux que Papas-Oglou. Stephan Mali fit chasser l'émissaire russe et empêcha son peuple de se sacrifier pour la Russie. Celle-ci, en effet, au traité de Kaïnardji, abandonna aux vengeances des Turcs les chrétiens qu'elle avait poussés à la révolte.

Cependant la Morée s'était soulevée, mais les insurgés, laissés à leurs propres forces par les Russes, furent facilement écrasés : le Péloponèse fut dévasté et repeuplé en grande partie avec des colonies albanaises[1]. Abandonnant les Péloponésiaques, la flotte russe d'Orloff, que dirigeait en réalité l'Écossais Elphinstone, alla présenter la bataille à la flotte ottomane dans le canal étroit qui sépare l'île de Chio de la côte d'Asie.

Le combat dura quatre heures; les deux vaisseaux amiraux sautèrent. Les Turcs, effrayés par cette explosion et bien que la perte des Russes fût plus forte que la leur, se retirèrent dans le plus grand désordre dans le port de Tchesmé.

Profitant de ce mouvement rétrograde, l'amiral Elphinston se présenta devant le port et y lança deux brûlots.

« L'aspect de ces deux petits vaisseaux, qui se dirigeaient vers le port, réveilla chez les Turcs l'idée de conquête ; et les prenant pour des transfuges, loin de s'occuper à les couler bas, ils faisaient des vœux pour leur heureuse arrivée, bien déterminés cependant à mettre l'équipage aux fers, et jouissant déjà du plaisir de les conduire en triomphe à Constantinople. Cependant ces prétendus déserteurs, entrés sans difficultés, arrimèrent leurs gouvernails, lancèrent leurs grappins et vomirent bientôt des tourbillons de flammes qui embrasèrent toute la flotte. Le port de Tchesmé, encombré de vaisseaux, de poudre et de canons,

1. La race grecque était déjà bien mélangée dans le Péloponèse. Au xe siècle, la Morée était plus qu'à moitié slave. L'ancienne population grecque s'était concentrée dans les montagnes et dans les grandes places maritimes de la côte ; seule la Lacovie (la Maïna) s'était conservée pure de tout mélange.

n'offrit alors qu'un volcan dans lequel toute la marine des Turcs fut engloutie[1]. » (7 juillet 1770.)

Les Dardanelles n'étaient pas défendues, les Russes pouvaient arriver sans obstacles devant Constantinople. Elphinston voulait forcer immédiatement le détroit, mais l'amant de Catherine, Orloff, qui commandait en chef, refusa et mit le siège devant Lemnos. Pendant ce temps, le baron de Tott était chargé de fortifier les Dardanelles et de préserver la capitale. En quelques jours, Tott improvisa tout un système de défense ; des batteries furent construites et armées de canons, des navires de commerce furent transformés en brûlots, trente mille hommes occupèrent les ouvrages de défense et bientôt le passage fut impraticable.

Sur terre, les Ottomans n'éprouvaient également que des désastres. Le successeur de Galitzin, Romanzoff, enveloppé près de Cahulu par cent quatre-vingt mille hommes, risqua la bataille, et après une lutte de huit heures, grâce à la supériorité de sa tactique, remporta une victoire complète : cinquante mille musulmans périrent dans cette fatale journée.

Cependant le cabinet de Versailles, à l'apparition de la flotte russe dans la Méditerranée, avait proposé à la Porte une coopération maritime ; il lui offrait quinze vaisseaux de ligne à condition qu'elle demanderait directement ce secours et qu'elle pourvoirait à son entretien ; de plus, il lui promettait l'aide de l'Espagne en échange d'un traité de commerce avec cette puissance.

Mais le sultan était seul d'avis de recourir à la France, tout le Divan était vendu à l'Angleterre : les ministres voulaient la paix à tout prix ; ils demandèrent la médiation de l'Autriche. L'ambassadeur de France, le comte de Saint-Priest, aidé du baron de Tott qui possédait la confiance du sultan, ne négligea rien pour dessiller les yeux des ministres et remédier aux vices de l'organisation ottomane.

1. Baron de Tott. « Cette anecdote m'a été garantie par Hassan-Pacha. » (*Note de Tott.*)

L'artillerie était dans le plus triste état; les Ottomans, qui avaient autrefois possédé la première artillerie de l'Europe, étaient restés stationnaires, ils en étaient encore à se servir des pierriers du seizième siècle. Pour parer à cette infériorité, qui n'avait pas peu contribué à amener des désastres, le sultan fit établir par le baron de Tott des fonderies destinées à la fabrication des obusiers et le chargea de la formation d'un nouveau corps d'artillerie.

« Ce n'était pas que les Turcs manquassent de troupes destinées à ce service; mais plus de quarante mille hommes enrôlés et soudoyés sous le nom de Topdjis formaient déjà un corps trop nombreux et qui n'était en effet qu'un ver rongeur dont l'entretien était aussi onéreux qu'inutile. Sans réunion, comme sans discipline, cette troupe ainsi que celle des janissaires, est répandue dans la capitale et dans l'empire.

« Un billet nommé Essamé, dont chaque soldat est porteur, lui garantit sa paye soit qu'il le présente en personne, soit qu'il l'envoie par procureur; souvent, il vend ce billet de paye, et dans tous les cas il ne rejoint ses drapeaux que faute de pouvoir mieux faire et seulement pour participer au dîner réservé à ceux qui veulent bien résider à la chambrée[1]. »

Le nouveau corps, les *Suradjis*, fut caserné à Kiathana et introduisit dans l'armée turque l'usage de la baïonnette jusqu'alors inconnue aux Osmanlys. Une école d'artillerie et de génie fut également établie à Kiathana et un corps de pontonniers organisé.

La marine n'exigeait pas une moindre attention : « des vaisseaux élevés de bords, dont les batteries basses étaient cependant noyées au moindre vent, ne pouvaient offrir à l'ennemi que beaucoup de bois et peu de feu. Les manœuvres embarrassées, les cordages et les poulies qui rompaient au moindre effort; trente hommes occupés à la sainte-barbe à mouvoir la barre du gouvernail, d'après les cris du timonier placé sur le gaillard. Aucun principe d'arrimage,

1. Baron de Tott.

nulles connaissances nautiques, des batteries encombrées, point d'égalité dans les calibres; tel était l'état mécanique des armements....

« Le Capitan-Pacha qui tient les grandes nominations dans son casuel, en distribuant les vaisseaux de la flotte au plus offrant, donnait à chaque capitaine le même droit de vendre les emplois de son vaisseau et ce petit commerce mettait le comble aux malversations si capables d'anéantir la marine turque[1]. »

Grâce à l'activité prodigieuse et au dévouement du baron de Tott, Mustapha créa une école de mathématiques destinée à former des officiers de marine et l'installa à l'arsenal.

Comme il était nécessaire de parer aux besoins les plus urgents, l'école ne fut composée d'abord que d'officiers en activité de service; plusieurs capitaines de vaisseaux à barbe blanche, avides de s'instruire, vinrent s'asseoir sur les bancs. Le baron de Tott n'eut qu'à se louer de l'ardeur au travail et de l'intelligence de ses élèves et en quelques mois il avait réussi à former des ingénieurs de campagne et des marins en état de prendre hauteur, de faire des relèvements et de calculer la route du vaisseau. Il fallait aussi transformer le matériel naval : on demanda les plans des nouveaux bâtiments au baron; mais cette fois la routine fut la plus forte.

« Les proportions qui réduisaient la hauteur des ponts furent rejetées par rapport à la hauteur des turbans; celles qui ajoutaient à la hauteur des mâts le furent par la seule raison, qu'en faisant coucher le bâtiment, l'équipage serait mal à son aise[2]. »

La campagne de 1771 s'ouvrit plus heureusement pour les Osmanlys. Hassan-Bey, *le crocodile de la mer des batailles*, avait conçu le projet d'aller, avec quatre mille volontaires, montés en barques, et sans aucune artillerie, faire lever le siège de Lemnos.

L'entreprise réussit par son excès de témérité; les assié-

1. Baron de Tott.
2. Idem.

geants avaient négligé les précautions les plus élémentaires pour se garder : attaqués à l'improviste, ils ne songent qu'à fuir sur leurs vaisseaux ; « Hassan et ses compagnons, le pistolet à la main, voient dessus la plage une escadre de sept vaisseaux de ligne lever l'ancre avec précipitation[1]. »

La dignité de Kapoudan-Pacha fut la récompense de cet exploit. Les Russes échouèrent également dans leurs tentatives sur Trébizonde et en Géorgie ; mais en Crimée la domination ottomane fut anéantie. En trois semaines le prince Dolgorouki s'empara de toute la presqu'île, dont il proclama l'indépendance, sous la souveraineté moscovite, et installa Schérim-Bey en qualité de khan.

Tout en trompant la Porte par de feintes négociations, l'Autriche avait conclu avec la Prusse et la Russie un traité secret, assurant le démembrement de la Pologne.

De concert avec la Prusse, elle fit conclure un armistice à Giurgewo, et un congrès s'ouvrit à Focksany en Moldavie. Les exigences des Russes rompirent les négociations et la guerre recommença. Le sultan Mustapha, qui ne voulait la paix qu'à des conditions honorables, poussa avec vigueur les hostilités et tout l'effort de la lutte se porta sur le Danube. Battus à Routschouck, les Russes échouèrent encore devant Silistrie ; ils se vengèrent de leurs défaites en massacrant à Bazardjik, ville ouverte, les femmes, les vieillards et les enfants qu'ils écrasèrent contre les murailles[2].

Le Kapoudan, Hassan-Pacha, qui n'avait plus de flotte à commander, à la tête d'un corps de sipahis, chassa les Russes au delà du Danube, prit leur artillerie, leurs munitions « et les marmites au feu avec la viande à moitié cuite[3] » (1773).

En Syrie et en Égypte, les Ottomans reprenaient également l'avantage. Ali-Bey, battu sous les murs du Caire par Ebu-Schel, s'était réfugié auprès du pacha d'Acre, Taher, auquel la flotte russe fournissait des armes et des muni-

1. Baron de Tott.
2. Journal militaire autrichien.
3. Hammer.

tions. Usman-Pacha fut battu par les rebelles qui s'emparèrent de Jaffa, et Ali-Bey revint au Caire; mais trahi par son fils adoptif, Mohammed-Bey, il tomba au pouvoir d'Ebu-Schel qui envoya sa tête à Constantinople en témoignage de sa fidélité.

Au milieu de ces triomphes inespérés, la mort surprit le sultan au moment où il partait pour se mettre à la tête de l'armée du Danube (21 septembre 1773). Par son activité, sa constance, son esprit éclairé de réformes, son désir de s'instruire et son ardeur à suppléer à l'incapacité ou à la paresse de ses ministres, Mustapha III mérita les regrets de son peuple. S'il ne put réparer les fautes de ses prédécesseurs, il faut l'imputer aux circonstances, à la corruption, à la vénalité et à l'ignorance de son entourage. Un seul fait témoignera de l'activité de son esprit. Il avait résolu le percement de l'Isthme de Suez, il avait chargé le baron de Tott de faire un travail sur cet objet important dont il réservait l'exécution à la paix. « C'était à cette époque qu'il voulait également attaquer les vices de son gouvernement, et j'ai lieu de présumer qu'il eût sacrifié jusqu'à celui de son propre despotisme, si ce prince avait survécu[1]. »

Enfin l'honneur et la gloire de Mustapha, c'est d'avoir compris la nécessité des réformes, de les avoir inaugurées et d'avoir montré la voie du salut à Sélim III et à Mahmoud II.

Abd'ul-Hamid I : traité de Kaïnardji (1774). Guerre avec la Russie (1787). Cheikh Ogan Oolo

Abd'ul-Hamid recueillait avec le sceptre de son frère un lourd héritage : Ahmed, pacha de Bagdad était indépendant; Taher, soutenu par les tribus arabes du désert, avait pris le titre de cheïkh d'Acre et de Galilée; l'Égypte sous le commandement de Mohammed-Bey, ne gardait qu'une

1. Baron de Tott.

fidélité apparente ; Mahmoud, Pacha de Scutari d'Albanie, était en pleine révolte ; et Ali, Pacha de Janina, jetait les fondements de sa puissance.

Le premier acte d'Ab'dul-Hamid fut de donner une entière liberté à son neveu Sélim, déclarant qu'il voulait lui servir de père. Cette conduite généreuse qui contrastait si fort avec celle de ses prédécesseurs lui attira la vénération de tous les musulmans.

Cependant Catherine avait fait des préparatifs formidables pour venger les dernières défaites. Renforcé par Souwarof et Kramenski, le comte Romanzoff força le passage du Danube, tourna l'armée ottomane et la sépara de Varna où se trouvaient tous ses magasins. La panique se mit dans les troupes qui se débandèrent ; douze mille hommes restèrent seuls auprès du sérasker. Le réïs-effendi qui voulut ramener les janissaires au combat fut assassiné (juin 1774).

Avec de tels soldats la lutte était impossible ; le sultan se résigna à la paix : elle fut conclue à Kutchuk-Kaïnardji, en Bulgarie, le 21 juillet 1774.

Par ce fatal traité, la Porte reconnaissait l'indépendance de la Crimée, du Boudjak et du Kouban ; accordait aux Russes la libre navigation de la mer Noire, leur cédait Kilburm, Jenikalé, Kertch, Azof ; enfin acceptait le partage de la Pologne. La Valachie et la Moldavie rentrèrent sous l'obédience de la Porte ; mais par une clause qui lui a été funeste, elle consentit « que suivant les circonstances où se trouveront les principautés et leurs souverains, les ministres et la cour de Russie puissent parler en leur faveur, et elle promet d'avoir égard à ses représentations. » C'était mettre les principautés sous le protectorat des czars. L'article 7 ouvrait également le champ libre aux usurpations des Russes en leur accordant le droit de remontrance en faveur de la religion chrétienne et de ses églises. C'est de là qu'est née la guerre de 1854.

« Depuis la paix de Kaïnardji, dit M. de Hammer, la Russie a été l'oracle des négociations diplomatiques suivies près de la Porte, l'arbitre de la paix ou de la guerre,

l'âme des affaires les plus importantes de l'Empire. »

Les conséquences du traité de Kaïnardji ne tardèrent pas à se faire sentir. Les intrigues des agents moscovites excitèrent des troubles en Crimée; Dewlet-Gheraï fut renversé et remplacé par Shahin-Gheraï qui se mit sous la dépendance de Catherine. Les nobles se révoltèrent contre le nouveau khan qui implora les secours des Russes (1783).

Aussitôt, Potemkin envahit la Crimée, à la tête de soixante-dix mille hommes : « nulle victoire n'honora cette conquête; elle fut achetée par la proscription et proclamée sur les échafauds. Des milliers de nobles tartares furent lapidés ou massacrés sous les yeux du khan....

« Le malheureux Schahin longtemps abusé par des promesses, forcé de rendre la souveraineté qu'il avait avilie envoyé prisonnier à Kalouga, réduit à la misère la plus profonde, exposé aux traitements les plus barbares, fut enfin abandonné à la vengeance ottomane : on le jeta à la frontière. Il fut saisi par les Turcs et envoyé à Rhodes, où, malgré les efforts du consul français, il eut la tête tranchée. »[1]

La Crimée, le Kouban étaient réunis à l'empire russe. La Porte dut courber la tête et ratifier cette violation du droit des gens (1784).

L'Autriche continuait à marcher avec la Russie : Joseph II et Catherine, dans l'entrevue de Kherson, conclurent un traité de partage de la Turquie. L'intervention de la France arrêta ces projets, mais l'Angleterre, en haine de la France, fit échouer les négociations.

« Elle, dont les conseils, la médiation, la neutralité avaient été si longtemps funestes à la Porte, calomnia les intentions de la France qu'elle qualifia d'abandon et de trahison et excita le Divan à rejeter le plan de conciliation. De concert avec la Russie, elle lui fit croire que la Russie reculait par crainte, que l'occasion était venue de lui reprendre ses conquêtes; elle lui promit de contenir l'Au-

1. Rulhières.

triche, d'armer la Suède et la Pologne, de lui donner l'assistance de tous ses vaisseaux[1]. »

La Porte abusée déclara la guerre (août 1787) ; aussitôt l'Autriche prit parti pour la Russie. Joseph II essaya de surprendre Belgrade, mais échoua dans sa tentative. Le grand-vézir battit les Autrichiens à Lagos et saccagea le banat de Temeswar. Mais du côté des Russes, les Ottomans essuyèrent un désastre terrible. Pendant que Souwarow repoussait les attaques des Turcs à Kilburn, Romanzoff prenait Choczim et Potemkin mettait le siège devant Oczakow (1788).

Le Kapoudan, Hassan-Pacha accouru au secours de la ville, se laissa attirer par l'escadre russe à l'embouchure du Danube et perdit, dans un combat sanglant, quinze vaisseaux et onze mille hommes. Cette victoire décida du sort d'Oczakow ; la ville emportée d'assaut fut saccagée avec une fureur sauvage : vingt-vinq mille habitants furent égorgés.

En même temps, une insurrection fomentée dans le fond du Kurdistan, par un aventurier qui se donnait pour le Mahdi, menaçait le sultan de lui enlever l'Asie Mineure. Heureusement pour les Turcs, le Divan fut assez habile pour détourner le rebelle, Cheïkh Oglan Oolo sur le Caucase et le lancer contre les Russes. Si cette diversion ne produisit pas les effets qu'on en avait attendus, au point de vue des résultats de la guerre turco-russe, elle sauva du moins l'empire ottoman d'une dislocation que rien ne semblait pouvoir conjurer. Cet épisode de la prise d'armes de Cheïkh Oglan Oolo est un des plus curieux qu'offre l'histoire de la Turquie.

Cheïkh Oglan Oolo, dont quelques tribus du Kurdistan vénèrent encore la mémoire, s'appelait de son nom Giovanni Battista Boetti, et était né à Piazzano dans le Montferrat. Après une jeunesse fort agitée, où les aventures galantes tiennent la première place, Boetti se sentit touché par la grâce et entra chez les dominicains de Ravenne. Envoyé en mission à Mossoul, il entre en lutte avec l'évêque qui

1. Lavallée.

blâme son excès de zèle et son intolérance religieuse et le fait excommunier par le pape. Boetti jette alors le froc aux orties et conçoit le projet grandiose de se faire l'apôtre d'une religion nouvelle et de conquérir l'Asie Mineure. Pendant plusieurs années, il explore l'Anatolie et l'Iran, relève le plan des principales villes, visite les grands arsenaux de l'Europe, s'abouche avec un riche Persan Tabeb Labile, achète pour un demi-million d'armes et de munitions, et le terrain préparé, il commence sa prédication à Amadia en mars 1785. Il se donne comme le Mahdi annoncé par Mahomet pour rappeler les musulmans aux principes immuables de la vraie foi qu'ils ont abandonnée et par son éloquence entraîne toutes les populations sur son passage. En quelques mois, tout le Kurdistan est conquis; Erzeroum est enlevé d'assaut et le prophète qui prend le nom de *Mansour* victorieux marche sur Sivas et Smyrne. La Porte effrayée envoya des ambassadeurs au Mahdi avec mission de le détourner, coûte que coûte, de l'Asie Mineure. Par quelles raisons Giovanni Boetti se laissa-t-il influencer pour renoncer à son plan primitif, on ne sait : toujours est-il qu'il rebroussa chemin et alla guerroyer dans le Caucase (1787). Après une première victoire sur Apraxin, il fut battu par Apraxin et Potemkin. Pendant quatre ans (1787-1791) il lutta avec une alternative de succès et de revers jusqu'à ce qu'une dernière bataille anéantit ses espérances et le fit tomber aux mains des Russes. Catherine le traita bien : elle lui assigna Solovetsh comme résidence avec 100 000 francs de pension. Le Mansour y vécut jusqu'en 1798 retiré dans le couvent des Arméniens catholiques.

Abd'ul-Hamid, accablé de tristesse et de chagrins, était mort (7 avril 1787) laissant à son neveu Sélim un trône effondré et un empire ruiné.

Sélim III (1787). Traité d'Yassy (1792), Kutchuck-Husséïn.

Sélim arrivait au pouvoir avec l'idée arrêtée de tirer

l'empire de son abaissement et de le relever de ses ruines, en se mettant résolument à la hauteur des progrès accomplis par la civilisation moderne. Il entreprit de faire sortir la Turquie de son isolement stérile et de la faire participer à toutes les innovations heureuses, à toutes les améliorations réalisées en Europe. Tâche ardue et périlleuse à laquelle il ne faillit point, mais qui lui coûta le trône et la vie.

Ses premiers actes furent des actes de clémence et de générosité : les prisonniers furent élargis. Pour délivrer les débiteurs insolvables, il donna 30 pour 100 aux créanciers, aux frais du domaine impérial. Enfin il s'attacha à faire régner l'équité dans la justice.

L'horizon politique était des plus sombres, aussi l'avènement d'un prince, jeune, actif, au caractère noble et généreux, fut-il salué par les acclamations du peuple tout entier. Cependant la victoire paraissait avoir délaissé pour toujours l'étendard du Prophète : le Kapoudan-Pacha, Hassan, qui, depuis la destruction de la flotte, commandait l'avant-garde, était battu à Fochsany (21 juillet 1789) ; deux mois plus tard, l'armée ottomane était détruite dans la bataille de Martinestji, sur le Rymnik. Ce dernier échec amena la destitution du grand-vézir qui reçut l'ordre de remettre le sceau à Hassan-Pacha.

La Valachie, la Moldavie, la Serbie étaient au pouvoir de l'ennemi. Ismaïl, le dernier boulevard de l'empire sur le Danube, et qui seul empêchait la marche des Russes sur les Balkans, était assiégé.

Le Trésor était épuisé; les cadres de l'armée vides. Un événement imprévu modifia tout à coup la situation : le 20 février 1790, Joseph II mourait subitement.

Son successeur, Léopold, grand-duc de Toscane, abandonna la politique suivie par son frère : il tourna toute son attention vers la France, qui apprêtait déjà l'échafaud de Louis XVI et signa, en toute hâte, avec la Porte étonnée, le traité de Sistowa (4 août 1790). L'Autriche rendait toutes ses conquêtes, sauf le vieux Orsova et le territoire limité par l'Unna; elle gardait également Choczim, jusqu'à la

nclusion de la paix entre la Russie et la Turquie. La fection des Autrichiens n'arrêta pas cependant les pro ès des Russes. Souwarow n'hésita pas à donner l'assaut à maïl, défendu par une garnison de 40 000 hommes. Drès une lutte acharnée de douze heures, où il fallut faire siège de chaque rue, de chaque maison, la ville tomba son pouvoir. Tout fut massacré, sans distinction d'âge de sexe : le carnage dura trois jours (2 décembre 1790). A cette nouvelle, une émeute éclata à Stamboul, il fallait ie victime à l'hydre populaire : elle demanda la tête du zir et le sultan dut céder aux mutins. Hassan-Pacha finit r le cordon une vie illustrée sur les champs de bataille. é en Perse, il avait été enlevé dès son enfance et vendu mme esclave à Rodosto. Parvenu à l'adolescence, il évada, se réfugia à Alger où sa brillante valeur l'éleva entôt aux plus hauts grades. Ses richesses ne tardèrent s à le rendre suspect, il dut s'enfuir en Espagne et de là Naples. Sur la recommandation du comte de Rudolf, ibassadeur de Naples, le grand-vézir, Raghyb-Pacha, ppela à Constantinople et lui confia le commandement un vaisseau. Cette confiance fut justifiée car il fut le seul i fit son devoir à Tchesmé.

Il eut fallu d'autres mesures pour arrêter l'ennemi ; le rasker Yousouf-Pacha venait d'éprouver une défaite comète à Matchin (juillet 1791), quand l'intervention de la 'usse et de l'Angleterre amena la paix. Le traité d'Yassy janvier 1792) assura à la Russie la Crimée, la presqu'île Taman, une partie du Kouban et de la Bessarabie, la le d'Oczakow, les pays enclavés entre le Bug et le Dniester i devint la frontière des deux empires.

La signature de la paix amena un remaniement dans le van ; le grand-vézir fut destitué et la place de Kapoudancha donné à un jeune favori, Kutchuk-Husséïn-Pacha, au-frère de Sélim. C'est un des hommes les plus disigués qu'ait produit la Turquie : les rapports d'Aubert Bayet et du colonel Juchereau de Saint-Denys témoiient hautement de ses rares capacités. Il mourut en 1803 : ›pinion unanime des contemporains est que, s'il avait

vécu, la révolution qui précipita Sélim du trône eût misérablement avorté.

Le nouveau ministre ne tarda pas à révéler de grands talents. La mer Égée fut débarrassée des pirates qui l'infestaient, notamment du fameux Lambro-Cazzioni, forban qui élevait dans la Méditerranée une nouvelle puissance de flibustiers. Les places fortes des frontières furent réparées et mises sur le pied de guerre ; des ingénieurs furent appelés de Suède et de France ; des vaisseaux construits sur les modèles des chantiers de Toulon ; l'école de marine et l'école d'artillerie, fondées par le baron de Tott, reçurent une nouvelle impulsion et furent mises sous la direction d'officiers supérieurs français. Le traité de l'attaque et de la défense des places de Vauban, déjà traduit en turc par un prince de Valachie, fut imprimé, ainsi que plusieurs autres ouvrages sur l'art militaire et les mathématiques. Une bibliothèque de quatre cents volumes, choisis parmi les meilleurs auteurs français et contenant en outre l'encyclopédie, fut établie à l'école d'artillerie pour les professeurs et les élèves. La langue française fut enseignée, innovation dont la hardiesse parut excessive.

Les *Lewends* (infanterie de marine), les *Kaliondjis* (matelots), les *Aïlakdjis* (gabiers), une fois la campagne navale terminée [1], étaient, par leurs excès, le fléau de la capitale. La main de fer du Kapoudan-Pacha comprima tous les désordres; une croisière permanente fut établie dans les mers de Syrie et de l'Archipel. Les belles forêts du Taurus furent mises en coupe réglée et les riches mines de cuivre du Tokat exploitées régulièrement.

MM. Roy, Brun, Benoit, ingénieurs français, donnèrent aux vaisseaux turcs la coupe, les proportions et le gréement adoptés par la marine française.

La fonderie de Top-Hané coula des pièces de 12, de 8 et de 4 d'après le système Gribeauval adopté en France. On

1. Les marins étaient engagés, au mois de mars, pour une campagne qui commence à la Saint-Georges et finit à la Saint-Dimitri (V. S.).

abandonna, dans la fonte des canons de bronze, l'usage des noyaux, et les pièces coulées entières, furent forées par des alézoirs verticaux et horizontaux. Les obusiers furent construits sur le modèle de ceux des Russes ; les bombardiers du baron de Tott furent portés de six cents à trois mille. L'ambassadeur de la République française, le général Aubert du Bayet avait amené avec lui des ingénieurs, des officiers, des instructeurs de toutes armes, des soldats, des ouvriers d'artillerie, enfin, jusqu'à des pièces de canon, montées sur leurs affûts et attelées. Avec ces éléments, on forma un corps de 800 canonniers ; un corps de cavalerie fut organisé, armé et exercé à l'européenne. On composa, avec des renégats étrangers, un bataillon d'infanterie, qui devint le noyau des nizam-djedid (1796). Tous ces corps furent placés sous le commandement d'un officier anglais renégat, Inglis-Mustapha (Campbell).

La Russie surveillait d'un œil jaloux cette renaissance de l'empire ottoman ; elle épiait l'occasion de dénoncer le traité d'Yassy. Le sultan, que la révolte du pacha de Widdin mettait dans le plus grand embarras, ne crut pas acheter la paix trop cher au prix de 250 000 piastres (1797). Passwan-Oglou, pacha de Widdin, s'était déclaré indépendant et se taillait un royaume sur les bords du Danube. En vain Kutchuk-Hussein marcha contre le rebelle ; après une lutte acharnée mêlée de revers et de succès négatifs, la Porte céda au pacha la souveraineté absolue de Widdin, pour le reste de sa vie (1796-1803).

L'expédition française en Égypte (1798). Les Janissaires (1806). Les Anglais à Constantinople et en Égypte (1807).

La nouvelle du débarquement de Bonaparte en Égypte vint encore compliquer la situation.

Les défaites des Turcs, les désordres croissants de leur administration, les aspirations à l'indépendance de la Grèce et de la Serbie, les révoltes incessantes des pachas,

tout portait l'Europe à croire à la fin prochaine de la domination ottomane. Le Directoire jugea qu'il devait non seulement prendre sa part dans le démembrement de l'empire, mais se la faire à l'avance, tout seul et sans la participation de l'Europe : l'expédition d'Égypte fut résolue. Elle avait de nombreuses chances de succès, car c'était facile de faire entendre à la Porte que la France n'avait d'autre but que de châtier les mamelucks, de rétablir son commerce et de chercher un passage dans les Indes ; enfin avec de l'argent, on aurait obtenu une cession complète. Mais sur ces entrefaites, Aubert du Bayet mourut et l'ambassade resta gérée par un simple chargé d'affaires.

Les divisions intestines des mamelucks devaient paralyser leur résistance. Les populations chrétiennes auraient fourni de nombreux auxiliaires; l'émir Beschir qui commandait aux Maronites et aux Druses pouvait réunir 40 000 hommes en Syrie, et l'Egypte comptait plus d'un demi-million de chrétiens. Mais il eût fallu arborer la croix, sans laquelle aucune expédition ne peut réussir en Orient, et la République française avait proscrit Dieu ! Les soldats de Bonaparte respectèrent les mosquées mieux que les monastères; à Jaffa, ils massacrèrent les chrétiens comme les musulmans, aussi les chrétiens de Syrie restèrent-ils immobiles.

L'Angleterre ne laissa pas échapper cette occasion de rompre l'antique alliance de la Porte avec la France. Les explications assez embarrassées du chargé d'affaires Ruffin ne purent convaincre le Divan : la guerre fut déclarée à la France (1er septembre 1798). Ruffin fut conduit aux Sept-Tours, tous les Français établis à Constantinople, jetés en prison ; Spencer Smith, au mépris de toute dignité, s'empara du palais de l'ambassade de France et le pilla entièrement; tous nos comptoirs en Grèce, en Syrie, en Asie, furent ruinés, pendant qu'à Smyrne et à Beyrouth, des marchands français étaient arrêtés par les Anglais.

Ali-Pacha s'empara de Butrinto et de Preveza cédées à la France par le traité de Campo-Formio, pendant qu'une flotte russe partie de Sébastopol venait bloquer les îles Ioniennes.

Une triple alliance réunissait la Turquie, l'Angleterre et la Russie. Le grand-vézir concentra, sous les ordres des pachas de Syrie et d'Anatolie, deux armées destinées à chasser les Français de l'Égypte. Les mamelucks avaient été écrasés dans les batailles des Pyramides et d'Embabeh, le Caire et toute la Haute-Égypte étaient tombés au pouvoir des vainqueurs. Mais la destruction de la flotte française à Aboukir par les Anglais enlevait à Bonaparte toute possibilité de recevoir des renforts : il était prisonnier dans sa conquête. Mustapha-Pacha débarqua 18,000 hommes à Aboukir pour prendre Bonaparte à revers, mais la rapidité du jeune général déjoua les plans du serasker. Sans leur laisser le temps de se retrancher, Bonaparte fond sur les Ottomans et les taille en pièces (1799). Poursuivant ses succès, il envahit la Syrie et, malgré la peste qui décime son armée, met le siège devant Saint-Jean-d'Acre. La ville prise, rien n'arrêtait plus la marche conquérante du nouvel Alexandre : Acre, défendu par l'émigré Philippeaux. secouru par Sydney Smith arrêta la fortune de Bonaparte qui dut battre en retraite. Malgré ses victoires, l'armée française était dans une position des plus critiques : les Anglais, maîtres de la mer, interceptaient toutes les communications ; le grand-vézir approchait à la tête d'une armée considérable ; les troupes françaises, réduites de plus de la moitié par les combats et les maladies étaient en outre découragées par l'abandon de leur chef. Bonaparte avait remis le commandement à Kléber et était parti secrètement pour la France, où l'appelait le pressentiment de sa haute destinée. Kléber entama avec les Anglais des négociations pour l'évacuation de l'Égypte, mais Sydney Smith exigea que l'armée française se rendît à discrétion. Kléber, indigné, déchira le traité et dans une magnifique proclamation : « Soldats, s'écria-t-il, on ne répond à de pareilles insolences que par des victoires. » Il marcha à la rencontre du grand-vézir avec 6000 hommes et anéantit l'armée turque près des ruines d'Héliopolis (1800). Mais le poignard d'un assassin délivra la Porte de ce redoutable adversaire ; Menou, qui lui succéda, se fit battre à Canope par les Anglais et évacua

l'Égypte (1801, sept.). Un mois plus tard, Ali-Essa'ad-Effendi signait à Paris les préliminaires de la paix.

Le sultan avait hâte de terminer cette guerre; la situation intérieure de l'empire réclamait impérieusement toute son attention. A Belgrade, les Janissaires protestaient contre les innovations du sultan par une révolte déclarée : ils avaient massacré le pacha et s'étaient emparés de la citadelle. La Bulgarie, la Thrace et la Macédoine étaient au pouvoir de bandes de brigands, semblables aux grandes compagnies du moyen âge. Les Anglais prolongeaient leur séjour à Alexandrie d'une façon inquiétante; enfin les Wahabites étendaient leur domination en Arabie et menaçaient d'en expulser les Ottomans.

Les Anglais remirent, cependant, Alexandrie à Korchid-Pacha. Kutchuk-Hussein et Ali-Pacha purgèrent la Thrace et la Macédoine des Kirsdalis. Défaits en plusieurs rencontres, traqués comme des bêtes féroces, ils se réfugièrent auprès de Paswan-Oglou qui leur donna asile et les couvrit de sa protection. Ces difficultés étaient à peine surmontées que d'autres surgissaient plus menaçantes.

A la voix de Kara-Georges, les Serbes venaient de se soulever et revendiquaient, les armes à la main, leur liberté tombée dans la plaine de Kossovo.

Ali-Tebeleni, pacha de Janina, se déclarait indépendant en Épire; Ismaïl-Pacha bravait, dans Acre, l'autorité du sultan; enfin les Wahabites entraient à Médine et à La Mecque.

Une révolte occasionnée par les réformes de Selim vint encore ajouter à ses embarras. Les ulémas avaient vu d'un mauvais œil les innovations introduites sous l'impulsion du général Aubert du Bayet. Après sa mort, ils réussirent à faire dissoudre les nouveaux corps et à faire renvoyer les instructeurs. Le Kapoudan-Pacha, bravant le courroux des fanatiques, prit à sa solde les soldats congédiés; et, lorsque Saint-Jean-d'Acre repoussa Bonaparte, les nizam-djedid de Kutchuk-Hussein s'y couvrirent de gloire. Sur les conseils du Kapoudan-Pacha et du mufti Vely-Zadé, son compagnon d'enfance, Selim mit à profit l'absence des

principaux officiers des Janissaires, alors en Syrie avec le grand-vézir, pour porter les premiers coups à l'odjak. Un iradé impérial sépara le corps des canonniers de celui des Janissaires et institua, sur de nouvelles bases, les marins, les bombardiers et les ingénieurs militaires. Deux escadrons de cavalerie et deux régiments d'infanterie à l'européenne furent créés à Constantinople même; à chaque régiment fut adjointe une batterie d'artillerie.

Une dernière mesure fit éclater la révolte.

Le gouvernement rassemblait à Andrinople une armée destinée à opérer contre les Serbes. Une partie des troupes devait être fournie par les nizam-djedid (nouvelle ordonnance). Kadi-Pacha, gouverneur de Karamanie reçut l'ordre d'encadrer dans ces régiments tous les jeunes gens au-dessous de 25 ans, et de se rendre à Andrinople. Mais le sultan commit la faute de retenir, à leur passage à Constantinople, les troupes de Kadi-Pacha pendant trois mois. Ce furent trois mois perdus, uniquement pour le plaisir de faire parader les nouveaux bataillons. Les Janissaires, revenus de leur première stupeur, profitèrent de ce répit pour organiser la résistance, et quand les 16 000 hommes de Kadi-Pacha arrivèrent enfin à Andrinople, ils trouvèrent les portes fermées et l'armée en pleine révolte.

Repoussé par les rebelles retranchés à Baba-Eski, Kadi-Pacha battit en retraite sur Stamboul; mais les Janissaires l'avaient devancé et occupaient Tchorlou. Une attaque contre cette place échoua et le pacha se replia sur Silivrie. L'insurrection était victorieuse; Kutchuk-Hussein, que la mort avait fauché, n'était plus là : le sultan céda. L'agha des Janissaires reçut le sceau; les ministres furent exilés, mesure qu'ils avaient été les premiers à conseiller; les nizams retournèrent en Asie (1806).

Au milieu de ces troubles, arrivait à Constantinople le général Sébastiani, envoyé par Napoléon Ier pour entraîner la Porte dans la guerre contre la Russie. Il réussit à faire destituer les voïvodes de Valachie et de Moldavie, les princes Ypsilanti et Morousi, créatures du czar. L'empereur Alexandre répondit en faisant occuper les deux princi-

pautés par le général Michelson. La guerre était déclarée.

L'Angleterre fit une tentative hardie pour arracher le Divan à l'alliance française : une escadre, commandée par lord Duckworth menaça les Dardanelles et l'ambassadeur anglais, sir Arbuthnot, remit au grand-vézir l'ultimatum suivant :

1° Alliance de la Porte avec la Russie et l'Angleterre.

2° Remise immédiate à l'Angleterre de la flotte ottomane, des forts et des batteries des Dardanelles.

3° Cession de la Moldavie et de la Valachie à la Russie.

4° Expulsion du général Sébastiani et déclaration de guerre à la France.

Malgré les avertissements de l'ambassadeur français, qui prévint le Divan que les forts et les batteries des Dardanelles étaient dans un tel état de délabrement qu'ils ne pourraient arrêter l'ennemi, on ne prit aucune précaution contre une attaque. Le colonel Juchereau de St-Denys, chef du génie militaire de l'empire ottoman, adressa au sultan un rapport sur l'état des Dardanelles et sur la défense de Constantinople. Le rapport démontrait qu'une flotte dirigée par un marin entreprenant et hardi, passerait sans beaucoup de danger, à l'aide d'un vent favorable, le canal des Dardanelles, à cause de la promptitude du passage et de l'insuffisance notoire des forts.

Il proposait la construction de batteries, fermées à la gorge, sur la pointe de Nagara, sur l'espace compris entre cette pointe et les châteaux de Kélidik-Bazar et de Sultanié Kalessi. Derrière la pointe de Nagara, sous la protection de batteries de terre, une flotte de douze vaisseaux de ligne prendrait position, sur deux rangs, en échiquier. Le coude formé au cap de Nagara et les bas-fonds qui en sont le prolongement devaient forcer les vaisseaux anglais déjà maltraités par le feu des forts à n'aborder que successivement la flotte ottomane.

Le sultan donna l'ordre d'exécuter sans retard le projet du chef du génie militaire, mais le grand-vézir par haine des européens, le Kapoudan-Pacha par lâcheté et par mol-

lesse restèrent inactifs, tout en abusant Sélim par des rapports erronés.

Le 20 février (1807), l'amiral anglais, profitant du vent du Sud, franchissait le détroit, en dépit de quelques coups de canon : le Kapoudan-Pacha, indigne successeur de Kutchuk-Husséïn, donna l'exemple de la fuite; il ne resta dans les batteries que les officiers français désignés pour les commander. L'escadre ottomane ancrée devant Gallipoli fut détruite sans opposer de résistance, à l'exception de deux frégates, aux ordres de Seïd-Ali et d'Ibrahim-Agha, qui firent une belle défense.

La terreur et la confusion régnaient au sérail qui retentissait des lamentations des femmes, des gémissements des eunuques, des cris des esclaves : les ministres affolés ne virent de salut que dans une prompte soumission aux exigences de l'ennemi. L'ambassadeur français fut invité à s'éloigner. Sébastiani reçut le messager au milieu de ses officiers et de ses secrétaires, et répondit avec hauteur qu'il ne sortirait de Constantinople que par la violence.

En même temps il essayait de réveiller l'orgueil et la confiance des membres du Divan, des ulémas et des soldats. Malgré la fierté de son langage, croyant à un échec complet, il avait tout préparé pour son départ et détruit ses papiers importants.

Mais la population était loin de souscrire à la lâcheté des ministres : les topdjis couraient aux batteries, les Janissaires s'armaient en toute hâte; les vieillards, les enfants s'empressaient aux travaux de défense. Profitant de l'enthousiasme de la population, Sébastiani gagne à sa cause le réïs-effendi qui décide le grand-vézir à conduire l'ambassadeur chez le sultan. Sélim, qui n'avait cédé qu'à contre-cœur, ordonne l'achèvement des batteries commencées; Sébastiani offre au sultan les services de deux cents Français, il désigne lui-même l'emplacement des batteries et ses aides de camp en surveillent la construction et l'établissement.

Les secrétaires d'ambassade Lablanche et de Latour-Maubourg, les capitaines de Lascours, Boutin, Leclerc,

Coutaillout, Desacres de Fleuranges et Gérard, sous la direction du colonel Juchereau de Saint-Denys impriment aux travaux une impulsion qui tient du prodige.

Le marquis d'Alménara, ambassadeur d'Espagne, qui, avec Ali-Effendi, ministre de la marine, n'avait cessé de combattre auprès du Divan l'influence anglaise, se tint nuit et jour dans les batteries avec ses secrétaires d'ambassade et organisa une compagnie de canonniers pris parmi les marins espagnols, présents à Constantinople.

Le sultan inspectait sans relâche les travaux de défense, prodiguait les exhortations, les encouragements et donnait lui-même l'exemple du travail.

Sir Arbuthnot, malade avait laissé à l'amiral Duckworth le soin de conduire les négociations : au lieu d'attaquer tout de suite, ce dernier perdit un temps précieux en pourparlers. Pendant qu'il se laissait amuser, les fortifications s'élevaient à vue d'œil à Constantinople : au bout de cinq jours la ville était armée de neuf cents pièces de canon et dix vaisseaux de guerre étaient embossés à l'entrée du Bosphore. L'occasion était manquée : l'amiral Duckworth n'osa tenter l'attaque, et, craignant de se voir fermer les Dardanelles, battit en retraite. En repassant le détroit il perdit deux corvettes et six cents hommes.

Le cabinet de Saint-James essaya de venger cet échec en s'emparant de l'Egypte. La retraite de l'armée française avait laissé le pays au pouvoir des Turcs et des mamelucks ; la Porte voulut achever l'œuvre commencée par Bonaparte et entreprit d'abattre les Mamelucks. Sur son ordre, Khosrew-Pacha interdit la vente des esclaves circassiens et géorgiens qui recrutaient ce corps redoutable. Mais les mamelucks, sous la conduite des beys Bardissy et Mohammed l'Elfy battirent le pacha à Sarè-Chesmé. Khosrew imputa sa défaite à l'inaction d'un chef albanais et donna l'ordre de le faire périr : ce chef était Méhémet-Ali. Prévenu à temps, il passa à la solde de Bardissy et lui ouvrit les portes du Caire ; Khosrew, bloqué dans Damiette dut capituler (1803). Les discordes perpétuelles et la tyrannie des beys mamelucks fournirent à Méhémet-Ali le moyen

d'augmenter ses troupes et de s'attirer l'affection des populations. Les cruautés de Bardissy soulevèrent, contre lui, tout le monde, et Khosrew, délivré, reprit le pouvoir : mais les chefs albanais refusèrent de le reconnaître et l'embarquèrent de force, pour Constantinople. Le nouveau pacha, Khorchid-Pacha, essaya de se débarrasser de Méhémet-Ali ; le peuple qui le considérait comme son protecteur, courut aux armes, déposa Khorchid et le nomma à sa place. La Porte fut obligée de sanctionner cette usurpation, s'estimant encore heureuse que le puissant feudataire voulut bien lui payer un tribut annuel de 7 millions (1805).

Les mamelucks appelèrent les Anglais à leur aide contre Méhémet et les Turcs : Alexandrie tomba au pouvoir du général Fraser (1807) ; mais il ne disposait que de cinq mille hommes ; il ne put tenir contre les forces supérieures de Méhémet-Ali : il fut forcé de s'enfermer dans Alexandrie et la famine le contraignait bientôt à se rendre (septembre 1807).

Cette double agression décida le sultan à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne ; mais il importait à la politique anglaise de ne pas rompre complètement avec la Porte ; les vaisseaux britanniques s'éloignèrent des côtes de Syrie et de l'Archipel. Instruit de leur départ, Seïd-Ali, nommé Kapoudan-Pacha, attaqua avec 18 navires, la flotte de l'amiral Siniawin qui bloquait l'entrée des Dardanelles. La bataille fut opiniâtre et se termina par la défaite de Seïd-Ali qui en rejeta la responsabilité sur le vice-amiral et le fit décapiter. Le but poursuivi n'en fut pas moins atteint : l'escadre russe avait tellement souffert qu'elle dut se retirer à Corfou pour réparer ses avaries.

Déposition et mort de Sélim ; Mustapha IV (1808).

Sur ces entrefaites, le mufti Vely-Zadé vint à mourir et fut remplacé par le Kasi-Asker de Roumélie qui, pour gagner la faveur du souverain, s'était, jusqu'alors, montré zélé partisan des réformes. Le grand-vézir était à l'armée

ainsi que les ministres; il ne restait dans la capitale que le kaimakam (substitut) du grand-vézir et les ministres *vekils* (suppléants). Le nouveau Cheïkh-ul-Islam mit à profit cette situation pour ourdir, de complicité avec le kaimakam, Mustapha-Pacha, les ulémas et les Janissaires, un vaste complot contre le sultan. La crainte d'un soulèvement des Janissaires avait empêché Sélim d'envoyer les nizams sur le Danube; une partie fut commise à la garde des forts et des batteries du Bosphore et le gros du corps demeura en Asie.

On adjoignit aux premiers deux mille soldats *yamaks tabialis* (servants de batteries) qui occupèrent les mêmes casernements et reçurent la même solde; on espérait ainsi amener, peu à peu, la fusion des deux corps. Les menées perfides du kaimakam firent tourner à mal cette mesure : il fit répandre le bruit, parmi les yamaks, que le sultan voulait les encadrer de force dans les nizams, et, quand il crut les esprits assez excités, il envoya un des siens, Mahmoud-Effendi, porter aux yamaks l'ordre de revêtir l'uniforme des nizams. Une révolte éclata aussitôt, qui coûta la vie au messager que les nizams essayèrent en vain de défendre. Les yamaks beaucoup plus nombreux chassent leurs rivaux, après une lutte sanglante, des châteaux du Bosphore et marchent sur Constantinople, sous la conduite d'un certain Kabaktchi-Oglou.

Le Divan trompé par les faux rapports du kaimakam n'avait pris aucune précaution; de plus Mustapha avait eu soin de consigner les nizams dans leurs anciennes casernes. Kabaktchi-Oglou, renforcé de 800 Janissaires, de 200 *kalioundjis* et du corps des topdjis occupe l'Et-Meïdani, et, dans une harangue à la populace, déclare qu'il revendique la destruction des nizams et le châtiment des ministres qui ont osé violer les antiques règlements du vénérable Cheïkh Becktach. Le Defterdar, le Zarabkhanè-émini sont immédiatement massacrés; les listes de proscription dressées par le kaimakam sont lues à la foule qui se charge avec allégresse du rôle de bourreau : bientôt, dix-sept têtes des plus hauts personnages de l'empire sont rangées sur

une ligne parallèle à celle des kazans des Janissaires. En tête de la liste de proscription figurait le Bostandji-Bachi, mais il occupait le sérail à la tête des icht-oglans, des bostandjis et des baltadjis[1] en armes. Les clameurs de la foule furieuse intimidaient les ministres qui pressaient le sultan de livrer la victime que réclamaient les séditieux. Sélim n'avait pas eu assez d'énergie pour combattre la révolte, il n'avait pas su se mettre à la tête des nizams, mais il refusa noblement de souscrire à la lâcheté qu'on lui proposait. Le Bastandji-Bachi, voyant que son maître ne savait pas agir espéra le sauver en se sacrifiant lui-même : il réclama l'honneur d'être abandonné aux yamaks.

Après un long combat, vaincu par l'insistance de son fidèle serviteur, le sultan, donnant un libre cours à ses larmes s'écria : « Puisque tu veux que ce douloureux sacrifice s'accomplisse, meurs, ô mon fils, et que la bénédiction d'Allah t'accompagne ! »

Les massacres duraient depuis deux jours; tous les partisans importants des réformes étaient morts ou s'étaient enfuis ; enhardis par l'inaction du gouvernement, enivrés de leur succès, les rebelles résolurent de déposer Sélim. Kabaktchi-Oglou posa au mufti cette question insidieuse : « Un padischah qui, par sa conduite et ses règlements, attaque les principes religieux du Koran, mérite-t-il de rester sur le trône? »

Le mufti prévenu d'avance répondit : « *Olmaz* » (cela ne se peut), ajoutant hypocritement « mais Dieu sait ce qui est « le mieux ». S'appuyant sur ce fetwa ambigu, Kabaktchi décréta la déchéance du sultan et proclama empereur Mustapha, le fils d'Abd-ul-Hamid Ier.

Restait à signifier à Sélim sa déposition; le mufti se

1. Les Baltadjis formaient un corps de 400 hommes armés de la hache (balta). Ils étaient affectés spécialement au service direct du sultan et des princes du sang. Les *zulufli baltadjis* portaient le même uniforme que les baltadjis; ils étaient ainsi appelés à cause des deux tresses de laine qui s'échappaient de leur bonnet. La garde du sultan comprenait les *apekis*, armés de sabres et de lances, les *solacks* dont l'arme principale était l'arc.

chargea de cette mission. Au drame succédait la comédie : Mustapha avait on ne peut mieux rempli son rôle de traître et de bourreau : le Cheïkh-ul-Islam ne devait pas déployer moins d'habileté dans celui de fourbe et d'hypocrite.

Feignant la plus profonde tristesse, le visage couvert du masque d'une insultante commisération, il annonça à son maître la fatale nouvelle. Il lui peignit vivement la puissance et la force des mutins, l'engagea à se soumettre à la volonté de Dieu et termina en disant que toute résistance ne servirait qu'à faire massacrer inutilement les fidèles de Sa Hautesse. Sélim écouta patiemment ce discours et, sans répondre, se rendit de lui-même dans le *kafess*. Il charma les loisirs de sa captivité en faisant l'éducation politique de son cousin Mahmoud que l'avenir réservait pour être son vengeur (juillet 1808).

La terreur régnait dans la ville; chacun redoutait les excès de la soldatesque; on s'attendait à un pillage général. Kabakchi-Oglou maintint cependant l'ordre : ses yamaks, gorgés d'or, retournèrent au Bosphore dont leur chef obtint le commandement; les Janissaires, satisfaits du licenciement des nizams, rentrèrent dans leurs casernes. Rien ne resta debout des institutions de Sélim si ce n'est les taxes établies pour l'entretien des nizam-djedid, car il est presque sans exemple qu'un impôt une fois établi soit supprimé. La nouvelle de la déposition du sultan fut accueillie, à l'armée du Danube, par les cris de joie des Janissaires qui assassinèrent leur agha et remplacèrent le grand-vézir par Tchélébi-Mustapha. Ces changements intempestifs dans le commandement ne pouvaient que nuire aux opérations militaires.

Le mufti et le kaïmakam gouvernaient sous le nom de Mustapha IV, tout le pouvoir était concentré dans leurs mains; mais la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre les deux complices et Kabaktchi-Oglou en profita pour élever sa fortune sur la ruine de leurs espérances. Il embrassa d'abord le parti du mufti et l'aida à faire exiler Mustapha, à qui succéda Taïar-Pacha. Celui-ci voulut faire acte d'indépendance, il fut aussitôt destitué et se réfugia

auprès du Pacha de Routschouk, Mustapha Baraïcktar, partisan déclaré de Sélim à qui il devait ses dignités et ses honneurs.

Baraïcktar méditait la restauration du prince déchu, l'arrivée de Taïar-Pacha le décida à agir. Il envoya au camp du grand-vézir son confident, Beiji-Effendi, ennemi acharné des ulémas et des Janissaires, avec mission de sonder les ministres.

L'émissaire de Baraïcktar persuada au grand-vézir que le pacha de Routschouk en voulait seulement au mufti et à Kabaktchi-Oglou; quant au Kapoudan-Pacha, Seïd Ali, il s'engagea complètement dans la conspiration. Mustapha-Tchélébi, croyant travailler seulement à la ruine de rivaux qui annihilaient toute son autorité, laissa Baraïcktar marcher sur Andrinople à la tête de 16 000 hommes d'élite. Les ministres s'étaient laissés prendre à l'assurance que leur donna le Kapoudan-Pacha, que Baraïcktar regagnerait son pachalik aussitôt après la destruction des Yamaks. Hadji-Ali, muni du firman du grand-vézir condamnant Kabaktchi à mort, se chargea d'enlever, à la tête de 100 cavaliers, le chef des Yamaks dans son château de Fanaraki.

Surpris au milieu de la nuit, dans son harem, le redoutable Kabaktchi-Oglou est poignardé sans avoir pu opposer de résistance. Hadji-Ali, le firman à la main, court aux Yamaks, leur apprend la mort de leur chef, la marche du pacha de Routschouk et les somme de le reconnaître pour leur commandant. Consternés, les Yamaks allaient obéir quand les larmes et les prières des femmes et des enfants de Kabaktchi-Oglou changèrent leurs dispositions. Hadji-Ali, retranché dans la tour du fanal y soutint un siège de trois jours et parvint à faire une trouée et à rallier Baraïcktar.

Dans l'espoir de désarmer les rebelles, Mustapha IV licencia les Yamaks, destitua le mufti et prononça la confiscation des biens des ministres vekils.

Baraïcktar campait aux portes de Stamboul, il feignit d'être satisfait et annonça son départ de la capitale. Tout semblait fini, le Sultan reprenait le cours interrompu de

ses plaisirs, quand le complot éclata. Le 28 juillet, Mustapha allait passer la journée dans le kiosque de *Gueuk-Soüi*, aussitôt Baraïcktar fait arrêter le grand-vézir et donne l'ordre aux troupes de conduire au sérail le Sandjakchérif (étendard sacré). Les Janissaires de garde à la porte extérieure n'opposent aucune résistance, mais le Bostandji-Bachi refuse d'ouvrir les portes intérieures. Les conjurés se préparaient à les enfoncer quand parut Sultan-Mustapha. L'imprudence des conjurés qui avaient négligé de cerner le sérail avait permis à Mustapha, prévenu par la sultane validé, de rentrer dans le palais. Il fit dire à Baraïcktar que Sélim allait lui être rendu.

Aussitôt le Kyslar-Agha reçoit l'ordre de poignarder l'ex-sultan : quoique sans armes, Sélim, doué d'une force athlétique, terrassa plusieurs des assassins, mais la lutte était trop inégale : il ne tarda pas à tomber, frappé au cœur. Mustapha contempla un instant le cadavre de son cousin, puis il dit froidement :

« Remettez Sultan-Sélim au pacha de Routschouk puisqu'il le demande. »

Les portes s'ouvrent, Baraïcktar se précipite pour saluer son souverain, il ne trouve qu'un cadavre sanglant. A ce triste spectacle, le farouche guerrier s'abîme dans sa douleur, mais Seid-Ali s'écrie : « Est-ce au pacha de Routschouk de pleurer comme une femme? Vengeons Sultan-Sélim! Punissons ses assassins! Surtout sauvons Sultan-Mahmoud qu'un nouveau crime peut nous ravir. » Baraïcktar retrouve toute son énergie, Sultan-Mustapha est arrêté, emprisonné, et son frère Mahmoud proclamé padischah (28 juillet 1808).

CHAPITRE XI

MAHMOUD II (1808-1839)

Administration de Baraïktar-Pacha. — Traité de Bucarest (1818). — Mehemet Ali et les Wahabites. — Insurrection de la Serbie : Kara Georges et Milosch. — Ali-Pacha : les Souliotes. — Révolte d'Ali (1820). — Le clergé grec et les fanariotes. — Les Armatolis. Les Insulaires.

Administration de Baraïcktar (1808-1809).

Baraïcktar, nommé grand-vézir, fit de sanglantes funérailles à Sélim III : ses meurtriers, les favoris de Mustapha, tous les chefs des Yamaks qu'on put saisir périrent dans les tourments. A peine maître du pouvoir, Baraïcktar se débarrassa de tous ses rivaux. Taïar-Pacha fut décapité, Seïd-Ali envoyé en exil dans une île de l'Archipel et sa place donnée à Ramiz-Pacha.

Beiji-Effendi entra au ministère qui ne compta que des membres dévoués au grand-vézir. Stimulé par Ramiz-Pacha et Beïji-Effendi, tous deux élèves de l'école d'artillerie, il reprit la tâche redoutable d'extirper les abus enracinés dans le corps des Janissaires. Pour atteindre ce but, il appela à un Divan solennel tous les pachas et les principaux aïans. Les deux tiers des dignitaires convoqués s'y rendirent : le grand-vézir exposa la nécessité de réformer, sans le détruire, le corps des Janissaires devenu si indiscipliné et si ignorant de l'art de la guerre. Il proposa diverses mesures propres à régénérer cette milice, appuya sur l'urgence qu'il y avait à former une armée régulière qui fût au niveau des troupes européennes.

« Personne, ajouta-t-il, n'a plus de vénération que moi pour le glorieux corps des Janissaires auquel j'ai l'honneur da'ppartenir. Il serait invincible à présent comme il l'était

autrefois, si des abus pernicieux ne s'y étaient glissés et n'avaient altéré les admirables institutions d'Hadji-Becktach. Les emplois au lieu d'être donnés au courage et au mérite sont vendus au plus offrant, les casernes ne servent qu'à ceux qui n'ont ni feu, ni lieu, ni profession et qui redoutent le travail et la peine. Les plus grands désordres, les vices les plus honteux règnent dans les odas. Les exercices prescrits par les ordonnances du grand Suleyman sont oubliés. Les Janissaires employés aux gardes et aux patrouilles rançonnent nos rayas au lieu de s'occuper à la sécurité publique. Qu'en résulte-t-il ? une ignorance crasse dans l'art militaire, une indiscipline complète et la presque inutilité d'un corps qui a été, pendant tant de siècles, la gloire de l'empire et qui a fait trembler l'univers.... Les principaux magistrats du corps respectable des ulémas font salarier leurs domestiqnes par la caisse des Janissaires, et, par suite des transactions honteuses, on voit souvent plusieurs soldes de vétérance et des pensions secrètes accumulées sur la tête d'un homme qui n'a jamais fait le service dans le corps ou porté les armes pour la défense de la religion et du souverain.

« Un agiotage honteux, favorisé par les chefs du corps, et dont les principaux instruments sont des Juifs, les plus vils de nos rayas, enlève souvent par des dépenses usuraires, au soldat zélé et exact à ses devoirs, la solde que le gouvernement lui accorde pour récompenser ses peines et assurer son existence.

« Le sultan, notre redoutable maître qui travaille à rendre à cet empire sa gloire et sa puissance, sent qu'il est indispensable de revenir aux anciennes institutions militaires et me charge de vous faire connaître ses intentions. »

En conséquence, le vézir proposait :

1° De détruire la vénalité des grades d'officiers des Janissaires ;

2° D'obliger tous les Janissaires non mariés à habiter la caserne ;

3° De ne payer de solde qu'aux Janissaires casernés et faisant un service actif ;

4° De défendre, sous les peines les plus sévères, la vente anticipée de la solde, sur des certificats signés du commandant de l'oda ;

5° De reviser la liste générale des pensions accordées sur la caisse des Janissaires ;

6° D'obliger les Janissaires à exécuter les exercices prescrits par Suleyman et de rétablir une discipline sévère ;

7° D'ordonner l'adoption immédiate dans toutes les troupes ottomanes des armes perfectionnées et de la tactique savante des infidèles, mesure sanctionnée par les fetwas des muftis.

« Cependant l'abolition subite de ces abus et le rétablissement immédiat de l'ancienne discipline pouvant entraîner de graves inconvénients, Sa Hautesse est décidée à choisir parmi les Janissaires valides et parmi les jeunes musulmans inscrits sur les registres des odas des recrues volontaires pour former des compagnies agrégées aux seymens. Celles-ci seront armées de manière à combattre les infidèles avec avantage, auront une discipline conforme à celle des anciens Janissaires et recevront dans leurs exercices, leur ordre de bataille et leur campement, les modifications que les progrès des Européens, dans l'art de la guerre, rendent indispensables. »

A l'unanimité l'assemblée approuva ces idées : tous les membres donnèrent leur adhésion par écrit ; Kadi-Pacha, ancien chef des nizams, offrit son concours : le mufti accorda, sans difficulté, le fetwa qui légitimait les réformes ; tout marchait au gré des désirs de Baraïcktar. Le succès le grisa : son orgueil mécontenta ses partisans ; il irrita l'armée en donnant pour chefs aux *Seymens* réguliers les anciens officiers des nizams ; il s'attira la haine des ulémas en annonçant hautement l'intention de séculariser les biens des mosquées et en ne dissimulant pas le mépris profond qu'il ressentait pour leur caste ; enfin le Sultan voyait avec jalousie les talents et craignait l'ambition de son tout-puissant vézir.

L'orage s'amoncelait : Baraïcktar n'avait pour soutien

que les 16 000 hommes qu'il avait amenés de Routschouk et les 3000 hommes de Kadj-Pacha; il commit la faute de se priver de ses fidèles soldats, en envoyant 12 000 hommes contre l'aïan de Philippopoli, Mollah-Agha, qui s'était révolté et ne garda auprès de lui que 7000 hommes, disséminés dans la capitale.

En vain ses amis lui signalaient-ils le danger, en vain lui conseillaient-ils de se rendre avec le Sultan à Andrinople; il ne prit aucune précaution et continua de mépriser ses adversaires. Le 14 novembre, 3e jour avant la fin du Ramazan, la mine fit explosion; les soldats de Baraïcktar, attaqués à l'improviste, se débandèrent après une courte résistance. Six mille janissaires marchent sur le sérail pour délivrer Mustapha et lui rendre la couronne; le grand-vézir à la tête des Seymens réguliers leur barre le passage; accablé sous le nombre il se retranche dans une des tours fortifiées du palais. Bravant jusqu'au bout ses ennemis, il leur fait jeter le cadavre du sultan Mustapha. La fureur des janissaires redouble : l'incendie leur ouvre un passage jusqu'au terrible pacha qui, plutôt que de tomber en leurs mains, met le feu à un magasin de poudres et s'ensevelit avec les assaillants sous les débris de la tour[1].

Pendant que le vézir succombait ainsi en héros, Ramiz-Pacha ordonnait à deux vaisseaux de ligne de s'embosser en face du quartier des janissaires et d'ouvrir le feu; lui-même, à la tête des marins et des topdjis, marchait au secours du grand-vézir. En même temps, Kadi-Pacha accourait au sérail avec 3000 hommes pour protéger le Sultan Après une journée de lutte, les janissaires cédaient du terrain; Ramiz-Pacha était d'avis d'offrir une amnistie aux

1. Il existe une autre version sur la mort de Baraïcktar, d'après laquelle le pacha, perdant la tête, se serait réfugié avec sa favorite et ses trésors dans une tour en pierre à l'abri du feu. Caché dans un souterrain, il aurait été asphyxié par la fumée. — Voyez Juchereau de Saint-Denis, *Révolutions de Constantinople*. — Nous avons suivi la version qui nous a paru la plus conforme au caractère du pacha de Routschouk.

rebelles, s'ils posaient les armes, mais Kadi-Pacha ne voulait pas abandonner l'occasion qui lui était offerte de se venger des janissaires; il fit décider une sortie générale.

Quatre mille hommes, précédés de quatre pièces de canon attaquèrent les révoltés, les refoulèrent sur tous les points et arrivèrent au palais du grand-vézir. Ignorant son sort et ne pouvant pénétrer dans l'habitation en proie aux flammes, Kadi-Pacha marcha sur le palais de l'agha des janissaires, massacrant tout sur son passage. Les janissaires eurent alors recours à l'incendie : le feu éclate de tous les côtés à la fois; les Seymens périssent, les armes à la main, dans leurs casernes embrasées et Kadi-Pacha se voit contraint de reculer devant les flammes. L'incendie, dont personne ne s'occupait, prenait cependant des proportions gigantesques : la ville tout entière, construite en bois, était menacée d'une destruction totale. L'imminence du sinistre suspendit la fureur des combattants et l'on travailla à mettre un terme au progrès du terrible élément, il était trop tard; l'œuvre de destruction était déjà à moitié accomplie. En déblayant le palais du grand-vézir, on retrouva son corps qui fut empalé et exposé pendant trois jours aux insultes de la populace.

Resté seul vivant de la famille d'Osman, Mahmoud II n'avait rien à craindre des révoltés : il était sacré pour eux. Il n'y avait, pensa-t-il, qu'un moyen d'apaiser la révolte et d'empêcher la ruine de Constantinople, c'était de donner satisfaction aux demandes populaires. Ramiz-Pacha, Kadi-Pacha, Beïji-Effendi qui avaient toujours espéré en Baraïcktar pour sauver la situation, convaincus de sa mort, et se voyant sur le point d'être abandonnés par le Sultan, se réfugièrent à Routschouk. Là, ils essayèrent d'organiser la résistance : ce fut en vain. Ramiz-Pacha, né en Crimée, se réfugia à Pétersbourg; Kadi-Pacha et Beïji-Effendi tentèrent de passer en Asie pour soulever la Karamanie, mais atteints en route par leurs ennemis, ils furent massacrés. Ce nouvel essai de réformes avait encore coûté la vie à ses auteurs.

Traité de Bucarest (1812).

Cette longue crise intérieure avait profondément ébranlé l'empire; il aspirait au repos. La paix fut conclue avec le gouvernement britannique (6 janvier 1809), mais les négociations entamées avec la Russie échouèrent complètement. Zia-Yousouf-Pacha, le vaincu d'Héliopolis succéda à Baraïcktar : il était impossible de faire un plus mauvais choix. Le prince Bagration battit les Osmanlys à Ibraïla, franchit le Danube et les écrasa devant Silistrie; Makof et Platow prirent Ismaïl, Mangalia et Karama pendant qu'Essen s'emparait d'Ibraïla. La levée du siége de Silistrie par les Russes fut une mince compensation à tant d'échecs successifs. La campagne de 1810 ne fut pas plus heureuse : le grand-vézir, qui n'osait sortir de ses retranchements de Schoumla, laissa Kamensky enlever Silistrie, Routschouk, Nicopolis et Bazardjik. Ahmed-Pacha le remplaça et marcha à l'ennemi avec soixante mille hommes et soixante-dix-huit canons. Inférieur en forces, le généralissime russe Kutuzow se replia sur Routschouk et attendit l'armée turque à Kadikeuy; après une lutte sanglante, les trente mille hommes de Kutuzow rejetèrent les Turcs en désordre. Malgré ce succès, Kutuzow évacua Routschouk, après en avoir fait sauter les fortifications et mis le feu à la ville (5 juillet 1811). Les Ottomans franchirent le fleuve à sa suite, mais, par une marche savante, les Russes, faisant un brusque retour offensif, tombèrent sur le flanc de l'armée ennemie, la culbutèrent dans le fleuve et reprirent les places évacuées. Des renforts arrivaient au général russe et allaient lui permettre de terminer la campagne par un coup décisif, quand la guerre éclata entre la Russie et la France. Le cabinet de Saint-Pétersbourg s'empressa d'offrir la paix à la Porte et de signer le traité de Bucarest (28 mai 1812). Le Pruth devenait la frontière des deux empires; le czar abandonnait à la vengeance des Turcs la Moldavie, la Valachie et la Serbie, il ne gardait que les bouches du

Danube et une portion de la Bessarabie. En vain le général Andréossy essaya de démontrer au Divan l'énormité de la faute qu'il commettait, il ne put lutter contre l'or anglais. La nouvelle de la victoire de Borodino fit repentir le sultan de sa précipitation, sans le décider à reprendre les armes : il était tout entier sous l'influence anglaise. Il se contenta de destituer le grand-vézir et les plénipotentiaires qui avaient signé le traité (août 1812). Le traité de Bucarest a été aussi funeste à la Turquie que le traité de Falksen : par deux fois, l'inintelligence des ministres ottomans a sauvé la Russie.

Méhémet-Ali et les Wahabites.

A la faveur de l'anarchie intérieure et de la guerre étrangère, plus de la moitié des provinces s'étaient soustraites à l'obéissance du grand-seigneur; aussitôt libre du côté de la Russie, Mahmoud s'occupa activement de reconstituer l'intégrité de l'empire.

Les Tchiapan-Oglou dominaient dans le nord de l'Asie Mineure, les Kara-Osman-Oglou étaient pour ainsi dire souverains des riches territoires qui avoisinent Smyrne. Quoique composées de plus de cent branches collatérales, ces familles restaient riches et puissantes par leur réunion volontaire et compacte sous un chef de leur sang. Les beys de Serès dans la Macédoine, l'aïan de Philippopoli dans la Thrace, entretenaient de véritables armées et la Porte devait compter avec eux.

L'Arabie était au pouvoir des Wahabites; l'Égypte obéissait à Méhémet-Ali; la Serbie était en pleine révolte; Ali, pacha de Janina, régnait en Épire et en Thessalie; Mollah-Agha, avait succédé à Paswan-Oglou dans la principauté de Widin. Celui-ci éprouva le premier les armes impériales : il fut battu et obligé de faire sa soumission. Ramiz-Pacha crut pouvoir rentrer en Turquie après la conclusion du traité de paix. Vendu par l'hospodar Karadja et surpris à Bucarest par une troupe de cavaliers aux ordres

d'un aide de camp du grand-vézir, l'ancien kapoudan-pacha succomba après une lutte désespérée : il expiait ainsi son ambition et ses talents. Enfin le Sultan se servit de Méhémet-Ali pour abattre les Wahabites.

Vers 1746 était apparue dans l'Yemen une secte, faible et méprisée à sa naissance, mais qui devait être un jour la terreur de l'empire ottoman; c'étaient les Wahabites, fanatiques austères et ambitieux qui prétendaient ramener le Koran à sa pureté primitive. Un Cheïkh, nommé Mohammed[1], entreprit de refaire en Orient un deïsme pratique et rationnel; le Calvin de l'islamisme dépouillait le prophète du culte que la vénération des fidèles lui rendait; « les Turcs ont fait un Dieu de leur prophète, disait-il, et prient sur son tombeau comme des idolâtres. Maudits soient ceux qui donnent au créateur un égal! que le sabre les extermine. » On voit par ces paroles que le réformateur était loin d'être mû par des idées de tolérance. La nouvelle doctrine se propagea rapidement dans les trois Arabies; l'émir Ibn-Se'oud l'embrassa et cent mille missionnaires armés menacèrent de changer la face des choses en Orient. Il détruisit les garnisons turques, s'empara de Médine et de la Mecque qu'il livra au pillage, enlevant les richesses que pendant dix siècles la piété des fidèles y avait entassées. Les caravanes étaient attaquées et massacrées sans pitié; le pèlerinage de la Mecque ne pouvait plus s'accomplir; le tombeau du prophète était profané. Hors d'état d'agir, Mahmoud chargea le pacha d'Égypte d'exterminer les Wahabites et de délivrer les villes saintes.

Méhémet-Ali accepta avec empressement une mission qui devait le poser comme le protecteur de la religion; mais auparavant, il voulut asseoir solidement son autorité en Égypte. La force avait échoué contre les mamelucks; il eut recours à la trahison : par ses présents, ses caresses, ses flatteries, ses protestations d'amitié et ses serments, il endormit leurs défiances. A l'occasion du départ de son fils

1. Ses disciples prirent le nom de Wahabites en l'honneur du père du réformateur Abd-ul-Wahab.

Toçoum-Pacha, qui devait commander l'expedition d'Arabie, il convia tous les beys à des fêtes magnifiques. A peine les beys mamelucks eurent-ils pénétré dans la cour intérieure du palais, qu'une fusillade terrible les accueillit à bout portant : ils périrent tous dans cet infâme guet-apens, sans même avoir pu vendre leur vie. Le même jour, dans toutes les provinces, eut lieu un massacre général des mamelucks. Leur domination était anéantie pour jamais; leurs cadavres servaient de marchepied à l'ambitieux albanais (1811).

Maître absolu de l'Égypte il dirigea une armée contre les Wahabites. Ibn-Se'oud battit Toçoum-Pacha dans les défilés de Djedidé; mais débordé par des forces supérieures il ne put empêcher la chute de Bahr-Djedidé et de Médine (1813). Deux mois après, le fils de l'émir évacuait la Mecque. La lutte continua, sans désavantage pour les Wahabites, jusqu'à la mort d'Ibn-Se'oud (1815); son fils traita alors avec Toçoum-Pacha. Les exigences de Méhémet-Ali, qui prétendait que l'émir se constituât prisonnier, rallumèrent la guerre. Ibrahim-Pacha, second fils de Méhémet-Ali, éprouva d'abord plusieurs échecs, mais des renforts considérables lui permirent de reprendre l'offensive; et, l'émir, abandonné par une partie des tribus arabes achetées à prix d'or, fut contraint de capituler dans Derr-iié, sa capitale, après un siège de sept mois (1818). Sa tête roula sous le sabre du bourreau à Constantinople; les Wahabites étaient vaincus, mais non détruits; douze ans ne s'étaient pas écoulés, qu'ils avaient repris Médine et enlevaient aux portes de la Mecque les caravanes et interdisaient de nouveau l'accès de la Caaba aux fidèles. Les expéditions faites dans l'Yemen, sous les règnes suivants, n'ont pas eu des résultats plus efficaces. Le wahabisme est plus florissant que jamais; les garnisons turques sont en quelque sorte prisonnières dans la Mecque et dans Médine; le danger pour l'empire ottoman croît tous les jours, car les Wahabites travaillent activement à réunir toutes les tribus arabes dans une union commune, pour chasser les Osmanlys.

Méhémet-Ali tourna alors tous ses soins vers l'administration intérieure de l'Égypte Il fit creuser le canal

d'Alexandrie au Caire ; forma une armée dressée à l'européenne, dont l'organisation fut confiée à des officiers français, notamment au colonel Seves ; il créa une marine de guerre, établit des arsenaux, des fonderies. Le sort des fellahs fut amélioré ; les exactions et les violences châtiées avec la dernière rigueur ; des écoles s'ouvrirent et les pachas et les beys reçurent l'ordre d'envoyer leurs fils en Europe, pour y faire leurs études.

Pendant ce temps, ses fils soumettaient les pays voisins de l'Égypte, l'oasis de Syouah, le Kerdofan, le Darfour, etc. Sauf le tribut qu'il payait, Méhémet-Ali était un véritable souverain.

Insurrection de la Serbie : Kara-Georges et Milosch.

Pendant que l'Égypte se détachait de l'empire, la Serbie arrachait à la Porte la reconnaissance de son autonomie.

Après la conquête ottomane, la Serbie avait été partagée en fiefs distribués aux sipahis. Cependant le paysan serbe n'était point attaché à la glèbe ; le sol lui appartenait ; il était seulement astreint à payer une redevance au feudataire. Il nommait lui-même ses *kmet* (maires) : c'était à eux qu'incombaient le soin de répartir l'impôt et la tâche de maintenir l'ordre. Mais les vexations des pachas et la tyrannie des feudataires rendaient ces garanties illusoires et le paysan serbe était traité comme une bête de somme. Un raya ne pouvait entrer à cheval dans une ville ; s'il rencontrait, sur la route, un musulman, il devait mettre pied à terre et se prosterner ; l'acte de porter une arme quelconque était puni de la peine de mort. Le voisinage de la Hongrie, les excitations de leurs compatriotes qui, pour fuir le joug des Turcs avaient été lui demander un asile et une patrie, avaient maintenu, chez le peuple serbe, l'amour de la liberté et le sentiment de la nationalité. Les mécontents s'étaient jetés dans les montagnes et les poésies populaires entouraient d'une auréole glorieuse les exploits des

heïducks. Dans la guerre de 1787, les Serbes servirent en foule dans les armées autrichiennes et y acquirent des connaissances militaires qu'ils ne devaient pas tarder à déployer aux yeux des Ottomans déconcertés.

Le pacha de Belgrade, Ebnet-Bekri essaya de ramener les Serbes par la douceur : il eut recours à des mesures équitables et pleines d'humanité. Une amnistie fut proclamée en faveur de ceux qui avaient pris parti pour l'Autriche ; les Janissaires furent contenus d'une main ferme et les excès réprimés. Les rayas reconnaissants acclamèrent le pacha et le péril parut conjuré. Les Janissaires appelèrent alors Paswan-Oglou : le pacha de Widdin, qui venait de recueillir les débris des Krisdalis chassés de Thrace et de Macédoine, envahit la Serbie et marcha sur Belgrade. Ebnet-Bekri chercha un abri chez les Serbes qui répondirent avec enthousiasme à son appel ; mais les Janissaires se révoltèrent ouvertement, assassinèrent le pacha, dépossédèrent les sipahis. La tyrannie la plus atroce pesa alors sur la population : une députation se rendit à Constantinople et tint ce langage au sultan :

« Es-tu encore notre czar? viens nous délivrer ! si tu ne le veux pas, dis-nous-le pour que nous nous sauvions dans les montagnes et les forêts ou que nous finissions notre vie dans les fleuves ! »

Aux ordres du padischah de mettre un terme à leurs cruautés, les Janissaires répondirent par le massacre de tous les rayas que leur naissance, leur position, leur courage ou leurs richesses désignaient comme les chefs possibles d'un mouvement national. Cette sanglante précaution produisit un effet opposé à celui qu'en attendaient les auteurs : le désespoir rendit des forces aux rayas ; un soulèvement universel éclata et en peu de jours les Janissaires furent réduits à s'enfermer dans les villes et les places fortes.

Un ancien heïduck qui avait commandé un corps franc contre les Turcs, en 1787, Georges Petrovitch, surnommé *Kara* (le noir), fut élu chef suprême des insurgés. Il refusa d'abord, alléguant son caractère violent qui le portait à

châtier sans pitié; les knez répondirent que dans les circonstances actuelles, la sévérité était une qualité indispensable. Il objecta son ignorance de l'art de gouverner les hommes; les knez lui promirent leurs conseils.

Les faits suivants donneront une idée suffisante du caractère du futur libérateur de la Serbie

Il fuyait sa patrie pour se joindre aux Autrichiens; il attendait, sur les bords de la Save, les bateaux hongrois qui devaient le transporter avec ses compagnons de l'autre côté, lorsque son père ne put se résoudre à quitter le sol qui l'avait vu naître. Il conjura son fils de renoncer à son dessein et lui parla de se soumettre; voyant que ses prières étaient inutiles, le vieillard eut recours aux menaces : il déclara sa ferme résolution de dénoncer Georges et tous les siens. Kara-Georges essaya de faire revenir son père sur sa décision; il embrassa ses genoux au nom de la patrie; tout fut inutile. Alors, se relevant, le pistolet au poing : « Misérable vieillard, s'écria-t-il, mieux vaut pour toi mourir que trahir la patrie et les tiens ». En même temps il fait feu et son père tombe mort à ses pieds.

Un dernier trait achèvera de peindre ce terrible justicier.

Un paysan venait de perdre son père; le prêtre grec, avide comme tout le clergé orthodoxe, refusait de célébrer les funérailles, à moins d'une somme de cinquante piastres. Toutes les ressources de l'orphelin ne pouvaient arriver au chiffre fixé; le cadavre de son père allait donc rester exposé aux injures de l'air et aux outrages des fauves et des oiseaux de proie. Désespéré, il va trouver Kara-Georges qui lui donne, avec les cinquante piastres, l'ordre de creuser deux fosses. La cérémonie funèbre commençait à peine que Kara-Georges, accompagné de quelques soldats portant un cercueil, arrivait au cimetière. Quand le corps du paysan eût été rendu à la terre, Kara-Georges demande brusquement au pope combien il a d'enfants. Le ciel m'en a accordé cinq, répond le prêtre. « Eh bien ! réplique son interlocuteur d'une voix tonnante, il se peut, si tu ne laisses point de fortune, qu'ils se trouvent un jour acculés dans la

même impasse que ce jeune homme; aussi je veux pourvoir, moi-même, aux frais de ta sépulture ». A un geste du kniaz les soldats saisissent le pope, et, malgré ses pleurs et sa résistance le couchent sanglant dans le second cercueil.

Sous un chef aussi énergique, l'insurrection gagne rapidement du terrain : Schabatz et Semendria tombent en son pouvoir et Kara-Georges vient mettre le siège devant Belgrade où il est rejoint par le pacha de Bosnie que le sultan envoyait contre les Janissaires. La ville se rend et Bekir-Pacha invite les Serbes à déposer les armes et à retourner à leurs travaux. Instruits par l'expérience, les Serbes refusent, et implorent alors la protection de la Russie (1804), qui appuya leurs réclamations à Constantinople. Le Divan fit jeter en prison les envoyés et donna l'ordre au pacha de Nisch de ramener la Serbie à l'obéissance. Hafiz fut battu et une proclamation datée de Semendria appela aux armes la population tout entière. Bekir, pacha de Bosnie, et Ibrahim, pacha de Scutari, ne furent pas plus heureux. Pendant que Pierre Dobrynias arrêtait Ibrahim à Deligrad, Kara-Georges, avec 7000 fantassins et 2000 cavaliers, culbute Hadji-Bey à Petzka et écrase les Bosniaques à Schabatz (8 août 1806). La convention de Smaderewo, conclue entre Ibrahim et Kara-Georges, accorda aux Serbes l'autonomie; les sipahis devaient recevoir une indemnité de 600000 florins et les garnisons turques occuper les principales forteresses. Le sultan refusa de ratifier le traité; la guerre recommença alors avec fureur.

Belgrade succombe et le pacha, Soliman, abandonné à ses propres forces, rend la citadelle à condition de se retirer avec armes et bagages. La capitulation est consentie, mais aussitôt violée. A quelques lieues de la ville, Soliman est attaqué et massacré avec tous les siens par l'escorte même, chargée de veiller à sa sûreté. Les Serbes, devenus les plus forts, vengent par d'horribles massacres quatre siècles d'oppression et de misères. La Serbie n'avait échappé au joug musulman que pour tomber dans l'anarchie : les chefs militaires se disputaient le pouvoir, les armes à la

main. Cependant les insurgés prenaient l'offensive : Milan Obrenovitch et Dobrynias marchèrent sur Nisch pendant que Kara-Georges envahissait la Bosnie et assiégeait Novi-Bazar (1809). La défaite de Milan et de Dobrynias, à Nisch, forcèrent Kara-Georges à évacuer la Bosnie ; Kourchid-Pacha s'avançait à la tête de 30 000 hommes, Kara-Georges court à sa rencontre et 3000 Serbes dispersent l'armée ottomane, dans les plaines de Wawarin ; les Bosniaques écrasés à Losnitza repassent la Drina, en désordre.

Ces triomphes avaient donné à Kara-Georges la prédominance sur tous les voïvodes. Dobrynias et Milenko, qui ne voulurent pas la subir, partirent pour l'exil. La Porte offrit alors de le reconnnaître pour hospodar sous la garantie de la Russie à condition de rendre Belgrade aux Turcs et de livrer les armes. Kara-Georges, qui avait en vain sollicité la protection de Napoléon Ier, s'était complètement rejeté du côté de la Russie : il refusa les propositions du Divan et les envoya au czar. Le traité de Bucarest le récompensa de sa bonne foi : l'empereur Alexandre abandonnait la Serbie à la vengeance de la Porte. Toutes les forces de la Turquie fondirent alors sur ce malheureux pays. Veliko, assiégé dans Negotin, meurt en héros, mais son trépas décourage ses troupes qui se débandent ; Mladen et Sima, battus par Kourchid-Pacha, ne peuvent empêcher la chute de Schabatz et de Belgrade ; Kara-Georges, abandonné par plusieurs voïvodes jaloux de son autorité, est entraîné dans la déroute générale : il désespère du salut de la patrie, et s'enfuit en Hongrie.

Tous les anciens fonctionnaires turcs reprirent leurs places ; les sipahis rentrèrent en possession de leurs timars ; le pays fut livré aux pillages et aux exactions des bandes albanaises ; toute velléité de résistance noyée dans le sang. A Kladowo, toute la population fut empalée ; à Belgrade, trois cents têtes tombèrent sous le sabre du bourreau. Ces mesures sanguinaires portèrent leurs fruits : l'indignation et le désespoir réveillèrent le patriotisme et l'énergie des rayas : une nouvelle prise d'armes eut lieu.

Milosch Obrenovitch[1], seul de tous les chefs, n'avait pas quitté la Serbie ; hors d'état de résister, il avait fait sa soumission ; en récompense, Soliman l'avait nommé knez de Rudnik. Mais sa soumission n'était qu'apparente : il épiait le moment favorable pour jeter le masque et satisfaire son ambition. Le jour des rameaux de 1825, il déploie l'étendard dans le cimetière de Takovo, et proclame l'indépendance de la Serbie. La défaite d'un corps albanais à Maïdan amène un soulèvement général ; les Turcs, surpris par l'impétuosité de l'attaque, sont refoulés de tous côtés. Le kehaya du pacha est battu et tué sur les bords de la Morawa ; un autre de ses lieutenants est écrasé à Sienitza ; et Adem-Pacha se voit bloqué dans Novi-Bazar. Mais Kourchid-Pacha se préparait à envahir la Serbie à l'ouest pendant que Maraschli-Pacha pénétrerait par la vallée de la Morawa ; profitant de la jalousie et de la haine réciproque des deux généraux ottomans, Milosch entama des négociations qui finirent par aboutir. Amnistie générale, levée des impôts par les habitants ; création d'une assemblée de douze knez, élus par la population et chargés de la répartition de l'impôt ; autonomie civile, religieuse et judiciaire ; droit pour les Serbes de rester armés et d'élire un chef qui aurait sur eux le pouvoir civil et militaire, telles furent les clauses de ce pacte. Maraschli-Pacha, nommé au pachalik de Belgrade, eut ordre de traiter les Serbes comme ses enfants. Après avoir triomphé des opposants, par le meurtre ou l'exil, Milosch, élu kniaz (prince) établit un gouvernement despotique et tint en quelque sorte le pacha prisonnier dans la citadelle de Belgrade. L'assassinat de Kara-Georges le délivra du seul compétiteur qui pût lui inspirer des craintes sérieuses et lui permît de régner en autocrate.

1. Milosch s'appelait Theodorevitch. Sa mère s'était mariée deux fois ; son premier mari s'appelait Obren ; elle eut un fils nommé Milan. Devenue veuve elle épousa un des proches de son premier mari : de cette union naquit Milosch. Milan, par générosité, autorisa son frère utérin à porter le nom d'Obrenovitch, et après sa mort, les troupes qu'il commandait passèrent sous les ordres de Milosch.

Kara-Georges, parfaitement accueilli par le czar qui lui avait donné le grade de général et la croix de Sainte-Anne, avait bientôt senti l'inaction lui peser. Il accepta avec empressement les ouvertures des chefs de l'Hétairie et se dirigea secrètement sur la Serbie. On espérait qu'à sa voix les Serbes reprendraient les armes; ce devait être le signal d'une insurrection générale des Grecs et des Slaves. Kara-Georges en Serbie, c'en était fait de la puissance de Milosch; le kniaz n'hésita pas : à peine celui-là avait-il mis le pied à Semendria qu'il tombait sous les coups des sicaires de son rival. Milosch n'eut pas honte de se déshonorer en envoyant à Constantinople, comme un gage éclatant de sa fidélité, la tête du héros de l'indépendance nationale. Le vainqueur de Sienitza faisait hommage au sultan de la tête du vainqueur de Schabatz, de Wawarin et de Losnitza! Cette tête sanglante fut exposée sur les murs du sérail avec cette inscription : « Ceci est la tête du brigand Kara-Georges ».

Ali-Pacha et les Souliotes. Révolte d'Ali (1820).

Cependant, sans se laisser arrêter par les difficultés de toute sorte, Mahmoud poursuivait la tâche ardue d'abattre la féodalité turque, qui, à l'inverse de la féodalité européenne du moyen âge, était née de la défaite. Le plus redoutable de ces sujets qui s'étaient taillé des principautés dans l'empire, Ali-Pacha, tyran de l'Épire, lui jeta le gant. Dans ce duel, le pacha succomba, mais son agonie devait ébranler le trône jusque dans ses fondements; ce furent en effet, ces menées du terrible rebelle qui hâtèrent l'explosion de la lutte sanglante qui devait aboutir à la reconstitution de la nationalité hellénique.

Ali était né à Tebelen dans la haute Albanie. Son père et son aïeul, avaient été des chefs renommés dans la montagne. Sa mère Khameco après la mort de son mari, avait gardé le commandement de sa bande. Un jour elle tomba entre les mains des habitants de Kardiki qu'elle avait maintes fois

molestés et elle subit les derniers outrages avec sa fille Chamitza. Elle fit jurer à son fils alors tout enfant de tirer plus tard une vengeance éclatante de cet affront. Ce serment ne devait être que trop religieusement tenu. A quinze ans Ali était à la tête d'une bande considérable qu'il soldait et il guerroyait indifféremment contre les khephtes et contre les pachas. Il mena cette vie d'aventures pendant dix années, apprenant à connaître jusque dans leurs recoins les plus secrets les montagnes de l'Albanie, de l'Épire, de la Thessalie, de l'Acarnanie, s'initiant aux mœurs, aux coutumes et aux ressources des Klephtes. Quand sa réputation de partisan fut bien établie, il se mit au service du gouvernement et se chargea de réduire les beys qui s'étaient rendus indépendants et narguaient l'autorité du padischah. En peu de temps, il fut créé bey de Tebelen et pacha de Tricala, en récompense de ses hauts faite.

Souple, adroit, insinuant, en même temps que brave à l'excès et cruel jusqu'à la férocité; faisant parade de dévouement à la Porte envers qui il acquittait régulièrement les redevances, ne croyant à rien, adorant Allah avec les derviches et brûlant l'encens avec les popes devant la statue de la Vierge, Ali s'était proposé de faire servir uniquement à sa grandeur personnelle l'animosité réciproque des musulmans et des chrétiens. « Lorsque j'arrivai à Tricala, disait un jour Ali lui-même à Pouqueville, je ne trouvai qu'un pays épuisé. On avait pendu une foule de paysans. Les aghas de Larisse avaient inventé des projets de révolte pour enlever des moutons, des femmes et des enfants. Ils vendaient les uns et mangeaient les autres. Pour moi, je compris sur le champ qu'il n'y avait presque jamais de rebelles et de brigands que les Turcs. Je me trouvai donc en hostilité avec les beys de Larisse et des autres villes. Mais au préalable, je fis main basse sur tous les partis d'armatolis qui infestaient la plaine et je les forçai à se terrer dans leurs montagnes. J'envoyai quelques têtes à Constantinople pour amuser le Sultan et la populace et de l'argent aux ministres.... » Bientôt, avec le produit de ses rapines, Ali put acheter la charge de grand

prévôt des routes qui lui donnait le droit d'entretenir en permanence un corps de troupes régulières. Mais le pachalik de Tricala ne suffisait pas à son ambition : c'était Janina qu'il convoitait. L'Épire était en proie à l'anarchie et restait totalement improductive pour la Porte. Pour se rendre indispensable, Ali renoua avec les capitaines klephtes les liaisons qu'ils avait eues au temps où il menait la vie de partisan dans la montagne et les excita à se jeter sur l'Épire ; en même temps, il s'offrait au Sultan pour rétablir l'ordre dans la province et y restaurer l'autorité impériale. L'intrigue réussit à souhait et Ali réunit les deux pachaliks (1788). Aussitôt installé à Janina, il se tourna contre ses alliés chrétiens et commença contre les capitaines klephtes et armatolis une guerre des plus rudes.

Habile à tirer parti de tous les événements, il était à l'affût de toutes les occasions d'augmenter son autorité. Lorsque, en 1797, le traité de Campo-Formio donna à la France les îles Ioniennes et leurs dépendances, Ali entra en négociations avec les généraux français. Affichant des sentiments républicains, il joua si bien les français que ceux-ci lui accordèrent de naviguer librement dans le canal de Corfou. Ali en profita pour anéantir toutes les petites peuplades chrétiennes des monts Cérauniens jusqu'alors indépendantes. Aussitôt que la guerre eut éclaté entre la Porte et la France, Ali, à la tête de 20 000 hommes, s'empara de Butrinto, écrasa à Nicopolis un corps de 300 grenadiers français et pilla Vonitza et Prévéza. Il marchait sur Parga quand les Russes s'installèrent dans cette ville.

Mais la grande affaire d'Ali était l'asservissement ou la destruction des petits États chrétiens des montagnes, qui avaient conservé leur liberté ou s'étaient rendus indépendants, ainsi que des beys musulmans qui s'étaient taillé des fiefs héréditaires. C'est pourquoi, dès 1790, il songea à réduire les Souliotes, Albanais chrétiens habitant la partie montagneuse de l'Épire qui borde le canal de Corfou. Comme la plupart de ses congénères du Pinde, de l'Olympe et du Pélion, la république de Souli s'était formée de fugitifs de la plaine cherchant un abri dans les escarpements

de la montagne; mais son existence était plus récente : elle ne datait que d'un siècle. Composée à l'origine de onze villages, la République avait étendu son autorité dans le plat pays sur une soixantaine de localités. Les habitants des onze villages primitifs étaient les Souliotes, ceux des autres villages formaient les Para-Souliotes ou Souliotes adjoints. Par sa position géographique, Souli pouvait devenir le point de ralliement de toutes les bandes chrétiennes de l'Épire et de l'Acarnanie, ce qui eut entravé les projets du pacha de Janina. Une première attaque en 1790 fut malheureuse. Les Souliotes renforcés de tous les capitaines klephtes et armatolis battirent complètement les troupes d'Ali. Le vézir recourut alors à la ruse. Il intrigua de nouveau avec ses anciens amis klephtes et armatolis et décida les uns à rester neutres, les autres, comme Paléopoulo, à marcher avec lui, sur sa promesse de ne faire aucune distinction entre musulmans et chrétiens dès qu'il serait indépendant du gouvernement de Stamboul.

En 1792, le pacha de Janina, à la tête de 15 000 hommes, essayait de forcer les défilés de Souli, mais il éprouvait un désastre. Sans ses auxiliaires chrétiens, il était pris ou tué. Suppléant à la force par la corruption, il sema la division parmi les chefs souliotes encore « plus attachés à l'argent qu'à la gloire ». Un détachement de ces montagnards, commandé par leur chef le plus renommé, Lambros Tzavellas, entra même à sa solde. Ils ne connaissaient pas Ali. A la première halte, les Souliotes entourés et désarmés par surprise, furent chargés de fers et conduits dans les cachots de Janina. Leur chef seul fut laissé libre, avec ordre de se rendre à Souli pour décider ses compatriotes à se rendre. sinon son fils Photos et ses compagnons seraient rôtis à petit feu. Tzavellas feignit d'accepter et arrivé dans ses montagnes, il écrivit au vézir :

« Ali de Tébélen, je me félicite d'avoir trompé un imposteur. Je suis prêt avec tous mes compatriotes à défendre ma patrie contre un brigand tel que toi. Mon fils peut périr mais je saurai le venger; d'ailleurs ne l'égorgerais-tu pas ce fils, si tu devenais maître de nos montagnes. Consomme

ton crime, perfide, je suis impatient de me venger. »

Ali n'osa commettre le crime dont son ennemi le défiait, et après trois années de luttes où Tzavellas et sa femme Moscho déployèrent la plus brillante valeur, le pacha, désespérant de réussir, relâcha sa proie.

La mort de Tzavellas et la défection de Christo Botzaris, furieux de l'élection de son cousin Georges, relevèrent les espérances d'Ali, mais Photos Tzavellas et surtout un moine, nommé Samuel, repoussèrent toutes ses attaques.

Photos, invité à se rendre à une conférence pour conclure et signer un traité définitif, fut traîtreusement arrêté et jeté dans un cachot de l'île du lac; en même temps, l'appât de l'or engageait plusieurs chefs à trahir leur patrie Polios-Gousis que sa lâcheté dans un combat avait fait noter d'infamie vendit au fils d'Ali, Vély-Pacha, les passes des montagnes : l'ennemi était au cœur de la Silleïde. Animés par les exhortations et l'exemple de l'intrépide Samuel, les Souliotes ne désespérèrent pas; chaque roche fut arrosée du sang musulman et la forteresse de Sainte-Vénérande défia tous les efforts du croissant. Mais bientôt la famine vint exercer ses ravages parmi les Souliotes et l'hiver rendit leur position intenable, en les empêchant de se ravitailler et de s'approvisionner.

Photos, tiré de sa prison, vint porter à son peuple les propositions d'Ali : Les Souliotes devaient abandonner leurs montagnes pour aller s'établir en Épire, dans des terres cultivables qui leur seraient gratuitement concédées, ou pour se rendre dans les îles Ioniennes.

L'indomptable Samuel refusa et un combat, où les musulmans perdirent sept cents morts, leur apprit que leurs adversaires étaient toujours à craindre.

Cependant les vivres et l'eau manquaient complètement; la détresse fut portée à un tel point que la foule en vint à réclamer impérieusement une capitulation.

La convention conclue entre Photos et Vely-Pacha stipulait les conditions suivantes :

1° Les Souliotes avaient la liberté de se retirer avec armes et bagages, où bon leur semblerait.

2° Vély-Pacha s'engageait à leur fournir gratuitement tous les moyens de transport nécessaires.

3° Tous les prisonniers souliotes étaient mis en liberté.

4° Ceux qui désireraient se fixer en Albanie devaient recevoir, gratis, et en toute propriété, des terres et des villages (25 décembre 1803).

Le groupe le plus nombreux des Souliotes se dirigea sur Parga conduit par Photos Tzavellas. Caïdéo, sa sœur, la carabine à la main, se tenait au milieu des femmes et des enfants. Les prêtres revêtus de leurs insignes, et portant la croix, précédaient la colonne.

Une deuxième colonne, sous les ordres de Georges Botzaris et de Koutzonicas-Palaska, se rendit au monastère de Zalongas, dans les montagnes, à sept lieues de l'Achéron. D'autres prirent la route de l'Étolie, pour se joindre aux armatolis. Samuel, à la tête de quelques braves, repoussa la capitulation et continua à défendre Sainte-Vénérande.

Il se sacrifiait pour donner le temps aux fugitifs de gagner leurs nouveaux abris. Mais débordé de tous côtés, écrasé sous le nombre, il couronna une vie de dévouement et d'abnégation par l'héroïsme de sa mort. Il se fit sauter avec la forteresse qu'il avait juré de ne jamais rendre à l'ennemi.

Dans sa colère, Ali, au mépris de la foi jurée, donna l'ordre de poursuivre les Souliotes et de les exterminer jusqu'au dernier. Atteint par les musulmans au moment où il touchait aux frontières de Parga, Photos, avec un corps d'élite, se forma en carré et protégeant la marche des femmes et des enfants, il repoussa toutes les attaques et sauva le peuple qu'il conduisait vers une terre hospitalière.

Furieux d'avoir manqué leur proie, les Turcs se dirigèrent à marche forcée sur la colonne de Georges Botzaris. Après une défense désespérée une partie des Souliotes parvinrent à se jeter dans les forêts d'où ils purent gagner Parga. Leurs femmes, réfugiées sur les rochers qui surplombent les gouffres de l'Achéron, assistaient à la lutte; quand elles virent les Souliotes écrasés sous le nombre, elles se prirent par la main et commencèrent une ronde

funèbre en entonnant le chant de guerre de la tribu. Chaque fois que la ronde passait auprès du bord du précipice, une femme se détachait et se lançait dans l'abîme. La ronde continua rétrécissant de plus en plus ses anneaux et accélérant sa cadence, jusqu'à ce que le sacrifice fût entièrement consommé !

Les Souliotes de Christo et de Nothi Botzaris, qui essayaient d'opérer leur jonction avec Paléopoulo, redevenu l'ennemi d'Ali, périrent presque tous au passage de l'Achéloüs ; Christo Botzaris, seul avec une vingtaine de ses compagnons, se fraya un passage sanglant au milieu des Turcs. Admis dans la suite avec son frère au service de la France, il ne démentit pas la vaillance dont il avait toujours fait preuve ; son fils Marco Botzaris devait venger un jour le massacre de sa nation.

Ali était au comble de la renommée. La Porte lui décerna le titre de *Rouméli-Valici* qui lui conférait le commandement en chef des armées en l'absence du grand-vézir. En 1807, à la tête de 80 000 hommes, il chassa les Krisdalis de la Macédoine. Quatre ans plus tard, il obtenait pour ses fils Vely et Moukhtar les pachaliks de Morée et de Lépante et annexait le pachalik de Bérat à ses possessions. Vers la même époque les deux seules villes libres qui existassent encore en Epire, Argyrocastro et Kardiki, tombaient en son pouvoir. Kardiki fut rasé et sa population exterminée. Tous ceux qui étaient accusés d'avoir eu part aux outrages dont Khameco et sa fille avaient été abreuvées, furent tenaillés, embrochés vifs et rôtis à petit feu.

Cependant la puissance d'Ali offusquait la Porte. On lui avait enlevé la charge de *Rouméli-Valici* pour la donner à un ami de Kutchuk-Husséin, Kourchid-Pacha, homme intègre, probe et valeureux. Ali avait dissimulé et obtenu même du Divan, à prix d'or, la sanction de ses diverses usurpations. Le massacre de Kardiki excita une horreur universelle et plusieurs kapidjis furent expédiés de Constantinople avec l'ordre secret de le poignarder. Tous les messagers du Sultan périrent avant d'avoir pu arriver à Janina. Maître par lui-même ou par ses fils d'un territoire

de plusieurs millions d'habitants ; propriétaire à divers titres de la moitié des biens fonds de ses pachaliks ; possédant des richesses que lui seul pouvait évaluer ; ayant à sa solde les ministres de Stamboul, Ali, après soixante ans de luttes, se crut assez fort pour braver ouvertement le Sultan.

Un des favoris du vézir, un certain Ismaël Pacho-Bey, tombé dans la disgrâce de son maître, s'était réfugié à Stamboul pour échapper aux sicaires du pacha de Janina. Soutenu par tous les ennemis d'Ali, il avait obtenu une audience de Mahmoud et lui avait hautement dénoncé tous les méfaits du pacha. Sa hardiesse plut au padischah qui le nomma kapidji-bachi. Pacho-Bey fut bientôt assez bien en cour pour obtenir la destitution du fils aîné d'Ali, pacha de Morée, Ali répondit en faisant attaquer Pacho-Bey par des assassins, en plein jour, à la porte de la mosquée de Sainte-Sophie. Le coup manqua et les meurtriers arrêtés firent les aveux les plus compromettants pour Ali. Cette fois, le Sultan outré de colère ne garda plus aucun ménagement envers son insolent sujet. Il déclara qu'il ferait trancher la tête à quiconque oserait intercéder pour un coupable dont l'existence était un outrage à la Sublime Porte et Ali, déclaré *fer mauli* (hors la loi) fut mis au ban de l'Empire. Un délai de 40 jours lui était accordé pour venir en personne rendre compte de sa conduite au padischah. Tous les pachas de la Roumélie avaient ordre de prendre les armes pour appuyer cette injonction. Ismaël Pacho-Bey nommé commandant en chef de cette armée reçut l'investiture des pachaliks de Janina et de Delvino, à charge de les conquérir.

Sachant qu'il n'avait aucune pitié à attendre, Ali se déclara en rébellion ouverte. Pour pouvoir soutenir la lutte, il songea à soulever contre les Turcs ces populations chrétiennes dont il avait été tant de fois le bourreau. La proclamation suivante, adressée aux chrétiens, fut répandue à profusion (24 mai 1820) :

« Moi, Ali de Tebelen, je vous salue mes frères. Je vous fais savoir qu'ayant besoin de soldats vous ayez à me faire le plaisir d'en rassembler. En conséquence je vous fais re-

mise des redevances que vous payez à ma maison. Expédiez vos contingents à Janina afin que je les emploie où besoin sera. Comptez-moi au nombre des vôtres. »

Pour mieux appuyer son appel aux armes, il berçait les chrétiens de l'espérance de la liberté. Les temps étaient venus, disait-il, où allaient se réaliser les plans qu'il avait formés pour effacer l'odieux nom de raya et rendre aux populations soumises au joug intolérable des Turcs leur antique indépendance. Une partie de la population chrétienne se défiait de celui qui avait été son persécuteur acharné. Le chef des Mirdites, Lecchi, au nom des Albanais catholiques, refusa de faire cause commune avec le proscrit. Mais les anciens capitaines armatolis et klephtes ainsi que les montagnards de la Grèce occidentale accoururent avec enthousiasme sous ses drapeaux. Une assemblée de notables chrétiens se réunit à Janina. Ali promit de sacrifier pour leur cause les trésors qu'il avait accumulés depuis soixante ans. Les évêques et les primats de la Thessalie, les démorogeontes des montagnes jurèrent de le soutenir jusqu'au bout.

De leur côté, les généraux turcs sollicitaient aussi le concours des chrétiens et, pour preuve de leurs bonnes intentions, rappelaient les Souliotes et autorisaient tous ceux qui avaient été dépouillés par le pacha rebelle à rentrer dans leurs biens. Cette habile politique amena à l'armée ottomane de nombreux auxiliaires chrétiens, mais l'impéritie d'Ismaël Pacho-Bey lança définitivement tous les chrétiens dans le parti d'Ali. Les premières opérations avaient été malheureuses pour le pacha de Janina. Son protopalikare Odysseus Androutzos avait été battu à Arta et Ali lui-même avait été défait au défilé de Crio-Nero en Thessalie. Deux de ses meilleurs lieutenants, Omer Vriones et Tahir-Abbas, étaient passés à l'ennemi avec 15 000 hommes. Enfin ses trois fils l'avaient trahi et avaient livré leurs places fortes au kapoudan pacha. A la nouvelle de la défection de ses fils, Ali, enfermé dans Janina s'écria que, depuis longtemps, il savait que ses fils étaient indignes de leur père : « A compter de ce jour, ajouta-t-il en s'adressant aux chefs

de la garnison, je n'ai d'autres héritiers que les défenseurs de ma cause ».

Retranché avec 8000 hommes de ses meilleures troupes, quelques compagnies d'armatolis et un corps d'artilleurs, dressés à l'européenne et commandés par un ingénieur habile, l'italien Caretti, Ali bravait les 20 000 hommes avec lesquels Pacho-Bey avait investi Janina. Versant l'or à pleines mains dans le camp ottoman, il essayait de débaucher les Albanais et les auxiliaires chrétiens qui formaient la plus grande partie de l'armée assiégeante. Aux premiers il rappelait la gloire et les richesses qu'ils avaient acquises sous ses ordres, aux seconds il remontrait qu'en travaillant à sa chute ils aidaient à leur propre ruine. Libre de ses communications du côté du lac dont sa flottille était maîtresse, il envoyait des émissaires exciter à la révolution l'Attique, la Béotie, le Péloponèse, la Moldavie et la Valachie. Une sortie heureuse chassa les Turcs de leurs positions, livrant leur camp et leur artillerie aux rebelles. Ismaël, irrité de sa défaite et mal conseillé par son lieutenant Pehliwan Baba, soldat féroce et grossier, s'en prit aux auxiliaires chrétiens qu'il insulta et menaça.

Ceux-ci avaient déjà de nombreux griefs contre le général ottoman qui leur avait déclaré que la Porte en permettant à de vils rayas, destinés par le ciel à vivre et à mourir en esclavage, de se réunir en corps et de porter des armes, s'acquérait des droits à leur reconnaissance éternelle. Ali, très exactement renseigné par ses espions sur les dissensions du camp ennemi, s'aboucha avec les Souliotes qui, revenus de Naples et des îles ioniennes, servaient dans l'armée turque. Dans une entrevue qu'il eut avec un caloyer délégué des Souliotes, le pacha montra au moine une prétendue lettre d'Halet effendi, favori du Sultan et protecteur de Pacho-Bey — lettre que, disait-il, ses batteurs d'estrade avaient interceptée — dans laquelle était exposé un plan de massacre général de la population chrétienne. Au printemps de l'année suivante, selon cette lettre apocryphe, tous les chrétiens en état de porter les armes devaient être occis, les filles et les femmes réduites en esclavage ; les enfants mâles

au-dessous d'un certain âge élevés dans la religion ottomane et destinés au service militaire. Sur le rapport de leur envoyé à qui l'idée ne serait jamais venue de douter de l'authenticité de la lettre, les Souliotes réclamèrent de Pacho-Bey l'exécution de ses promesses, c'est-à-dire la restitution de leur territoire, de leurs forteresses et de leurs châteaux. Repoussés avec colère et mépris, les Souliotes acceptèrent les propositions d'Ali. Celui-ci donna ordre à ses lieutenants qui occupaient la Selléide de remettre le pays aux Souliotes avec les armes, les munitions et les approvisionnements qui y étaient rassemblés. De leur côté, les Souliotes s'engagèrent à quitter l'armée turque et à opérer contre elle.

En s'acharnant à la destruction de Souli, le pacha de Janina avait voulu priver les bandes chrétiennes de leur centre de ralliement. En rétablissant les Souliotes dans leurs montagnes, il rendait aux chrétiens qu'il lançait contre les Turcs leur ancienne place d'armes. En effet, les Souliotes avaient à peine abandonné le camp de Pacho-Bey et récupéré leurs forteresses que 3000 armatolis et klephtes se réunissaient au pied de la citadelle de Krapha et reconnaissaient pour polémarque Marco Botzaris. Un fort détachement turc envoyé contre les Souliotes fut taillé en pièces; aussitôt le mouvement se généralisa et une ligue formidable réunit tous les chrétiens contre les Turcs. Pacho-Bey, pris entre Ali et les insurgés de toutes les provinces avoisinantes, était pour ainsi dire passé du rôle d'assiégeant à celui d'assiégé. La position des Turcs était d'autant plus périlleuse que plusieurs des chefs albanais qui avaient déserté le parti d'Ali comme Hogo-Bessiaris, Hassan-Guega et Taher-Abbas, étaient revenus à leur ancien maître et tenaient la campagne pour son compte. Dans ces conjonctures, le Divan, attribuant l'insuccès du siège aux fautes de Pacho-Bey, le destitua et nomma à sa place Kourchid-Pacha, le vainqueur des Serbes (janvier 1821).

Le nouveau serasker, qui se trouvait dans le Péloponèse, passa l'isthme de Corinthe avec 10 000 hommes et marcha sur Janina. A Larissa, il apprit que la ville de Patras s'était

soulevée aussitôt après son départ (12 février 1821) et que les Albanais du district de Lala pillaient les villages chrétiens. Croyant à une simple échauffourée locale, Kourchid se contenta d'ordonner le désarmement et l'emprisonnement des rebelles et frappa d'une double capitation toute la population chrétienne du Péloponèse. L'insurrection de la Grèce allait répondre à ces intempestives vexations.

Le clergé grec et les Fanariotes.

Mélange confus de tous les débris des Barbares qui avaient envahi l'Empire romain et s'étaient greffés sur les populations efféminées et corrompues de l'Orient, les Grecs du Bas-Empire n'avaient, de la Grèce ancienne, conservé que le nom, sans aucune des vertus. Ils acceptèrent le joug ottoman, sinon avec joie, du moins avec la plus facile résignation. Les Osmanlys, nous l'avons dit plus haut, respectèrent la religion et les institutions des vaincus et confièrent l'administration civile des rayas aux évêques et aux primats choisis parmi eux. En agissant ainsi, Mohammed II n'avait d'autre pensée que de transformer en complices de la domination turque les chefs de l'église schismatique, afin de mieux tenir en bride la population chrétienne. L'Eglise de Byzance courut au-devant des désirs du conquérant. La dignité de patriarche fut presque de suite mise à l'encan et la simonie infecta tous les degrés de l'église grecque depuis la chaire pontificale jusqu'aux plus humbles fonctions de la hiérarchie sacerdotale.

Qualifiés de très saints despotes, décorés du pallium impérial, affublés par les Turcs du titre de grands-juges des chrétiens, ces patriarches n'étaient pour leurs ouailles que des instruments d'une oppression systématique. Obligés chaque année de payer des sommes énormes au gouvernement, ils rançonnaient impitoyablement les fidèles et pour satisfaire aux exigences des Turcs et pour mettre de côté une belle fortune qui les consolât en cas de déposition ou d'exil. Le principal revenu du patriarcat était la vente

des prélatures dont le prix variait de 10 000 à 250 000 piastres. A leur tour, les évêques donnaient au plus offrant et dernier enchérisseur les places d'archimandrite, de sacellaires, d'exarques, etc. Les paroisses étaient accablées d'impôts de toutes sortes, déguisés sous les noms de tribut de bienvenue, don volontaire, droit d'installation, etc. Les dispenses de mariage, les billets de confession, les permis d'enterrement, tout était l'objet d'un trafic aussi abject que scandaleux. Les caloyers, moines voués au célibat, accaparaient généralement toutes les paroisses dont il y avait profit à attendre. Les popes nés et mariés dans le village, communément aimés des habitants, ne pouvaient donner à l'évêque ou à ses suffragants des sommes aussi fortes que les caloyers et ils devaient céder la place à ces intrus dont les extorsions dépassaient toutes les bornes. Si, par hasard, les habitants se cotisaient pour soutenir la concurrence des caloyers et l'emportaient auprès de l'évêque, les moines arrivaient escortés de soldats turcs, interrompaient le service divin, entraient de force dans les maisons, y récitaient les prières et accomplissaient les lustrations d'usage (*agiasmos*) au commencement de chaque mois. Les habitants étaient tenus de payer l'impôt de l'*agiasmos*, sous peine de se voir dépouillés de tout et d'être exposés aux plus cruels traitements. La plupart du temps, les popes étaient contraints de se retirer et d'abandonner le sacerdoce pour ne pas exposer leurs ouailles à d'incommensurables vexations.

Pendant que le haut clergé mettait toute sa science à tromper les maîtres et à tyranniser les esclaves, le bas clergé croupissait dans l'ignorance et la paresse. Quelques prêtres séculiers et quelques cénobites conservaient seuls — les uns, dans les montagnes les plus abruptes de la Grèce, les autres dans leurs cellules, dont le seul ornement était le rayonnement de la croix — le véritable esprit de l'Évangile et le souvenir de la patrie perdue et, par cela même, d'autant plus chérie. Ce sont ces hommes obscurs et ignorés, pauvres et dédaignés, mais grands dans leur humilité, qui, à travers les siècles, ont le plus contribué à conserver et à

entretenir le feu sacré qui devait finir par embraser les cœurs au jour de la lutte suprême et ressusciter l'Helladè.

Tout aussi méprisable et non moins odieuse que la tyrannie des prélats était celle des Fanariotes. Exploitant habilement l'ignorance et l'incapacité des Turcs, les Fanariotes étaient parvenus, grâce à leur supériorité intellectuelle, à se rendre indispensables aux conquérants. Après avoir régné sans partage dans tous les bas emplois de la domesticité, après avoir eu le monopole des places de traducteurs, interprètes, écrivains, hommes d'affaires, intendants, maltôtiers, etc., ils finirent, au XVII[e] siècle, par prendre part au gouvernement de l'Etat, lorsque Mohammed IV créa, pour le fameux Panayotti, la charge de drogman du Divan. Ce fut une carrière ouverte à l'ambition des familles grecques du Fanar et qui s'agrandit peu à peu jusqu'à les porter au principat de la Moldavie et de la Valachie qui devint leur apanage exclusif. Nous avons esquissé à grands traits la triste situation des provinces danubiennes sous le régime immédiat des Fanariotes; le reste de l'Empire pâtissait tout autant du fait de ces parasites du pouvoir car, pour être occulte dans les autres provinces, leur action n'en était ni moins puissante ni moins dissolvante.

Ils n'avaient pas tardé à devenir puissamment riches, à tel point que leurs fortunes constituaient les ressources financières du gouvernement turc et soutenaient son crédit Les banquiers fanariotes, après avoir été les cautions et les courtiers des beys et des effendis qui achetaient du Divan les emplois civils et les commandements militaires, se mirent sur les rangs comme soumissionnaires aussitôt qu'ils eurent une immixtion quelconque dans les affaires de l'Etat. Ils emportèrent la préférence, non seulement parce qu'ils étaient plus riches que leurs concurrents, mais parce que leur condition de rayas les mettait dans une dépendance absolue vis-à-vis des ministres et garantissait leur discrétion ainsi que leur fidélité aux engagements pris. Tous les emplois, jusqu'à ceux de pacha et de beylerbey tombèrent à leur discrétion.

Quiconque prétendait au gouvernement d'une province,

au commandement d'une forteresse, ou à tout autre poste, s'adressait à un banquier du Fanar pour avoir le Firman nécessaire. Chaque banquier affidé au grand-vézir avait en sa possession un certain nombre de ces firmans où le nom du destinataire était laissé en blanc et où il était certifié que les obligations fiscales envers le trésor impérial avaient été remplies par le banquier. Le Turc s'engageait à faire rentrer le fanariote dans ses avances dont ce dernier fixait, lui-même, le chiffre et il partait pour sa province ou son commandement accompagné d'un secrétaire, de race et de religion grecques, homme de confiance du banquier, chargé d'encaisser pour son compte. C'était ce commis qui gouvernait réellement et, généralement, les exactions, les dilapidations, les cruautés commises par les pachas ou les beys n'avaient d'autre motif que l'impérieuse nécessité de payer l'usurier du Fanar. Il fallait satisfaire aux engagements ou se voir remplacé par un compétiteur plus entendu en affaires.

Pendant que le grand-vézir et les ministres trafiquaient des charges civiles et militaires, le Scheikh-ul-Islam vendait aux Fanariotes des nominations en blanc de kadis. Les banquiers les rétrocédaient à des traitants subalternes qui envoyaient, dans les villes et les villages, des agents s'enquérir des procès en instance et soutiraient de l'argent de tous les plaideurs pour la nomination d'un kadi qui leur fît gagner leurs procès. Dans toutes les confiscations ou amendes prononcées par le kadi, une part était réservée aux banquiers fanariotes.

La charge de drogman de la flotte qui venait, hiérarchiquement, après l'hospodorat et la charge de drogman de la Porte, était plus lucrative encore que cette dernière et donnait au titulaire une autorité presque illimitée sur les îles de l'Archipel. A l'exception de Chypre et de la Crète, ces îles relevaient du kapoudan pacha qui y nommait, chaque année, des gouverneurs de son choix. Le Fanariote, drogman de la flotte, achetait ces nominations et les revendait pour son compte. Au cas où l'île était trop pauvre pour acquitter la contribution à laquelle elle était taxée, elle était mise au pillage.

Les Armatolis et les insulaires.

Au milieu de l'effondrement général et de l'avilissement des caractères, deux classes de la Société avaient, seules, gardé une robuste énergie et avaient lutté contre la domination ottomane. C'étaient les habitants des îles et les populations des districts montagneux de la Grèce occidentale. La résistance de ces montagnards avait été longue et sanglante et les Turcs avaient été forcés de leur reconnaître le droit de rester en armes et de former des milices exclusivement grecques, commandées par des chefs nationaux. Ces milices furent les Armatolis[1] qui encadrèrent dans leurs rangs tous les Klephtes que la haine de l'oppression turque vouait au brigandage.

Dans la Thessalie, la Livadie, l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, dans la partie de la Macédoine située sur la rive droite du Vardar, les Armatolis étaient organisés en corps distincts et indépendants dont le chef portait le nom de capitaine. Mais tandis que les Armatolis de la plaine prenaient les ordres des pachas et des beys, ceux des montagnes ne relevaient que de Dieu et de leur épée. Les villages du Pinde, de l'Ossa, du Pelion et des monts Agrapha formaient des républiques distinctes ou des confédérations qui traitaient directement avec le gouvernement turc pour le Karadj et la taxe sur les bestiaux. Ces petits états démocratiques se faisaient protéger par des compagnies d'Armatolis qu'ils prenaient à leur solde et dont le contrat était renouvelé chaque année. Dans chaque état, une famille était en possession du privilège de fournir des chefs militaires qui, par hérédité ou par élection, commandaient les Armatolis soldés. Ainsi dans les monts Pélion, c'était la famille des Athanase Basteki qui donnait les chefs aux Armatolis et aux Klephtes; dans les monts Agrapha, celle des Boukovallas; aux sources de l'Achéloüs, celle des Stournarès; à Cassia,

1. Signifie : homme en armure complète, homme d'armes.

celle des Blachavas; à Alassoua, celle des Zachela; dans le mont Olympe, la famille la plus célèbre était celle des Lazos; entre la Macédoine et la Thessalie, celle des Thasos; dans la Livadie, celle des Androutzos, etc. D'après les capitulations qui avaient assuré la liberté des cantons montagnards, aucun soldat turc ne pouvait franchir la frontière sans s'exposer au risque de perdre la vie.

Toutefois, l'institution des Armatolis ne parvint pas à s'étendre dans le reste de la Grèce continentale non plus que dans le Péloponèse. Là, on ne trouve aucune trace des capitulations locales qui modifiaient d'une façon ou d'une autre, dans la Grèce occidentale, la domination musulmane. Une seule peuplade, dans le Péloponèse, avait conservé sa liberté et son indépendance : c'était celle des Maïnotes que les Turcs n'avaient pu forcer dans les rochers de la Messénie et de la Laconie et qui fournissaient au brigandage moraïte ses meilleurs klephtes comme à la piraterie ses meilleurs écumeurs de mer.

L'importance toujours croissante des Armatolis finit par porter ombrage au gouvernement turc qui, dans les premières années du XVIIIe siècle, chercha à briser cette force de résistance qui tenait en suspens la conquête musulmane. En instituant l'office de *dervend pacha* (grand prévôt des routes) le gouvernement ottoman n'avait d'autre but que de créer une milice turque rivale de celle des Armatolis et de détruire ceux-ci en employant contre eux leur propre tactique. Sous prétexte d'organiser la police et d'assurer la sécurité des routes, le dervend pacha fit occuper tous les défilés des montagnes par des compagnies franches, recrutées d'Albanais musulmans et commandées par des officiers turcs. A chaque compagnie d'Armatolis était opposée une compagnie de dervendjis. La guerre éclata tout de suite entre ces deux institutions que l'identité même de leur constitution rendait d'autant plus inconciliables. Les exploits de Christos Milionis et de Boukovallas contre les dervend-aghas de l'Acarnanie et notamment contre Vely, bey de Tébélen, grand-père du fameux Ali-Pacha; ceux de Zidros, capitaine d'Alassona, de Boscas, chef des Armatolis de

Grevena en Macédonie, de Karalis, chef des klephtes de l'Olympe et surtout de Blachavas, contre Kourd-Pacha de Bérat et dervend-bachi sont restés célèbres dans les traditions populaires de la Grèce. En 1770, lors de la malencontreuse tentative des Russes dans le Péloponèse, Androutzos, à la tête de 300 Armatolis de la Livadie, traversa l'isthme de Corinthe, parcourut toute la presqu'île, et arriva dans le Magne, mais pour apprendre la retraite des Russes. Resté seul en armes, Androutzos rebroussa chemin et, à travers les bandes albanaises et les corps turcs qui battaient la campagne, s'ouvrit un chemin jusqu'au golfe de Lépante en livrant chaque jour des combats homériques.

Cette lutte entre les Armatolis et les milices turques similaires d'abord sourde, accidentelle et passagère, finit par se généraliser et accoutuma les Grecs à l'idée d'une action commune en masse contre les Turcs. Elle fut la préparation et la préface toujours sanglante et souvent héroïque, de la guerre de l'indépendance.

Ali de Tébélen fit aux Armatolis et aux Klephtes une chasse impitoyable et força à se tenir cois dans les montagnes tous ceux qui ne voulurent pas accepter son protectorat. Prodigue de promesses et de présents, habile à prendre tous les dehors, mêlant la séduction à la menace, il n'hésitait pas à faire luire aux yeux des armatolis la perspective de l'affranchissement du joug ottoman. Il parvint à attirer à sa cour leurs capitaines les plus fameux, les habitua à des manœuvres d'ensemble, les exerça à combattre en ligne et à agir de concert, sous ses ordres ou sous ceux de ses fils, soit contre les turcs, soit contre les chrétiens. Les armatolis jusqu'alors avaient été d'admirables partisans; Ali, en les disciplinant, en les initiant à la tactique et à la stratégie en fit des soldats et des généraux. Après la chute de la Selléide, Ali tenta de grouper sous ses ordres toutes les compagnies d'armatolis et toutes les bandes de klephtes.

Une conférence eut lieu à Karpénitza en Etolie, où Ali, escorté de ses généraux et de ses meilleures troupes, se rencontra avec les capitaines armatolis et klephtes de toute la

Grèce continentale. On ne put s'entendre et les hostilités commencèrent.

Dans cette guerre de 1806 à 1807, qui fut la dernière lutte des montagnards contre Ali de Tébélen, les armatolis et les klephtes profitèrent des leçons qu'ils avaient reçu du terrible pacha de Janina. Mais la trahison se glissa parmi eux et Papas Euthymios Blachavas l'organisateur de la ligue, se sacrifiant pour sauver les siens, se livra au Satrape qui le fit périr dans les tourments les plus atroces. La mort de Blachavas « le dernier capitaine de la Thessalie » amena la soumission de presque tous les chefs confédérés. Seules quelques bandes refoulées dans les parties les plus âpres de l'Étolie et de l'Acarnanie tenaient encore en insurrection ces deux provinces. Iskos, les fils de George Grivas, Zougos, George Varnakioti, Odysseus Androutzos, Stournarès, Liakos, les Boukovallas, Diakas, les Skyllodimos, etc., devenaient les lieutenants d'Ali, avant d'être les généraux de la guerre de la régénération de la Grèce.

Les îles de l'Archipel arrachées au Bas-Empire par les Vénitiens, les Génois, les Catalans, les Napolitains, quelquefois gouvernées par des chefs indépendants qui s'intitulaient ducs de l'Archipel, ne subirent que tardivement la conquête musulmane. Leurs habitants restèrent en contact avec l'Europe et devinrent les intermédiaires entre les Osmanlys et les Occidentaux. Enrichis par le commerce, vivifiés par le souffle puissant de l'Occident, affinés par l'instruction et nourris des souvenirs de l'antiquité, ils s'élevèrent à un idéal de patrie plus haut que la conception du village et de la tribu : ils rêvèrent l'Hellade.

Quand la Révolution française éclata, le commerce des îles de l'Archipel prit un essor prodigieux. Profitant de la ruine de la marine française et des établissements commerciaux de la France dans le Levant, les bâtiments des armateurs de Spezzia, d'Hydra et de Psara alimentèrent de blé, de 1791 à 1800, le midi de la France et assurèrent la marche des armées républicaines en Espagne et en Italie. Naviguant sous pavillon ottoman ou russe, les navires grecs n'avaient rien à craindre des puissances coalisées contre la

France. Le blocus continental imaginé par Napoléon contre l'Angleterre porta à son apogée l'activité commerciale des insulaires de l'Archipel. Les Anglais portaient à Hydra, à Spezzia, à Psara, dans les ports de la Morée, de l'Épire et de l'Albanie, leurs marchandises prohibées partout ailleurs et les négociants grecs les introduisaient sur le continent. Tout le transit commercial de la Méditerranée appartenait aux Grecs. Ils s'étaient fait concéder, à prix d'or, le code de commerce français et ils ne payaient à la Porte d'autre tribut que 500 matelots entretenus à leurs frais et tirés de leur marine à la fois militaire et marchande. C'étaient ces matelots qui fournissaient aux vaisseaux ottomans leurs pilotes, leurs timoniers et leurs meilleurs officiers. La Porte poussait même la considération pour eux jusqu'à leur épargner le nom insultant de rayas et les honorer du titre d'auxiliaires.

Hydra, Spezzia et Psara sont trois rochers, voisins, les deux premiers de la côte orientale du Péloponèse, le dernier, de l'île de Chio, qui pourvus de navires excellents avaient vite acquis une grande importance. Leur population à chacune se montait à 30 000 ou 35 000 habitants et leur richesse était des plus considérables. En 1813, Hydra seule possédait 60 bâtiments, montés par 2400 matelots et portant 720 canons. Comme le dit le chant populaire d'Hydra, ces îles avaient « des vaisseaux pour champs, des nautonniers pour laboureurs; avec leurs vaisseaux, elles moissonnaient en Égypte, recueillaient l'or en Provence et vendangeaient sur les coteaux du continent » sur ces rochers naguère jugés inhabitables s'élevaient des palais rivalisant de luxe avec ceux de l'Europe.

Dans toutes les grandes villes de France, d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie, les négociants grecs avaient des commanditaires, des associés ou des correspondants de leur nationalité. Ces négociants établis en Occident firent venir des jeunes gens de Grèce pour qu'ils reçussent une éducation libérale dans les meilleures universités européennes; ils se cotisèrent avec les armateurs des îles et les commerçants de l'intérieur pour fonder en Grèce des écoles dont le

chiffre devint bientôt considérable et dont les plus célèbres furent celles d'Aïvali, de Janina, d'Athènes, de Constantinople, etc. Le gouvernement turc, pour qui ces écoles étaient une source de gros revenus — car pour établir une école et pour assurer son libre fonctionnement, il fallait payer et payer encore — ne songeait nullement à s'inquiéter de cette diffusion de l'instruction chez ses rayas grecs. Mais les Fanariotes et le clergé, intéressés au maintien du despotisme ottoman et certains d'être les premières victimes des turcs si une insurrection éclatait, se chargèrent de dessiller les yeux de leurs maîtres. L'école de Constantinople fut fermée; les professeurs furent persécutés. En chaire comme au confessionnal les prêtres prêchaient l'obéissance passive, représentant le sultan comme l'oint du Seigneur et affirmant que c'était s'insurger contre Dieu même que de prêter l'oreille à ces mots de liberté qui n'étaient que des inspirations du démon. Les Fanariotes et le clergé réussirent à détruire la prospérité des établissements scolaires, mais cela n'eut d'autre résultat que de décupler le nombre des Grecs qui allaient s'instruire à l'étranger et de faire des armateurs et des négociants les ennemis irréconciliables des Fanariotes et des prêtres.

D'ailleurs deux courants bien distincts se dessinaient parmi les négociants des îles et du continent. Les premiers pensaient qu'on devait seconder les mouvements insurrectionnels de l'Épire et de la Morée. Ainsi en 1770 un négociant d'Hydra, Varvaki équipa un vaisseau qui fit un mal énorme aux Turcs et fut d'un précieux secours aux Russes. En 1780 le fameux Lambros trouva ses meilleurs auxiliaires parmi des négociants d'Hydra, de Spezzia, de Psara et de Chio. Les seconds blâmaient tout appel aux armes et étaient d'avis qu'on ne devait lutter contre la Porte qu'en civilisant de plus en plus la nation grecque et que de concessions en concessions obtenues à prix d'argent on finirait par annihiler la domination ottomane.

Quand en 1813, l'Europe tout entière se leva contre Napoléon les Grecs croyant aux promesses du manifeste de la Sainte-Alliance s'imaginèrent que l'heure était venue de leur

émancipation. Ils accoururent en foule sous les drapeaux de la coalition à qui ils fournirent plus de 15000 soldats. Ces espérances furent totalement déçues et les gouvernements de l'Europe que le seul mot de liberté effarait gardèrent toutes leurs sympathies pour le despotisme des Turcs. Après 1816, la paix ayant rendu la navigation de la Méditerranée aux pavillons de toutes les puissances, le commerce de mer des insulaires commença à péricliter pour tomber bientôt dans une stagnation complète. En même temps, Ali de Tébélen ruinait le commerce de la Grèce occidentale en s'emparant des ports de l'Épire et de l'Albanie. Dès lors les commerçants commencèrent à prêter une oreille favorable à ceux qui présentaient l'insurrection comme le seul moyen d'en finir avec les Turcs. Bientôt commerçants, militaires qui avaient servi dans les armées européennes et avaient conscience de leur supériorité sur les hordes turques, étudiants qui brûlaient de marcher sur les traces d'Harmodios et d'Aristogiton, tous furent d'accord avec les Sociétés secrètes pour hâter la révolution.

CHAPITRE XII

MAHMOUD II : L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE

L'Hétairie. Soulèvement de la Grèce (1821). Mort d'Ali (1822). — Congrès d'Épidaure. Botzaris. Démétrius Psilanti. — La marine grecque : Tombazis, Canaris, Miaulis. — Premier siège de Missolonghi (1822-1824). Mort de Botzaris (1824). Les Philhellènes. — Ibrahim-Pacha. Prise de Missolonghi et d'Athènes (1826). — La triple alliance : Navarin, évacuation de la Morée (1827). — Guerre avec la Russie (1828) : traité d'Andrinople (1829).

L'Hétairie : Soulèvement de la Grèce (1821) Mort d'Ali (1822)

Vers la fin du XVIIIe siècle, surtout après l'explosion de la Révolution française, des associations s'étaient formées à

l'étranger, qui se ramifiaient sur tous les points de la Grèce pour travailler à la délivrance de la patrie. La première dont on connaisse certainement l'existence est celle dont le fondateur fut le Thessalien Rhigas, l'auteur de l'hymne héroïque « Ὡς ποτε παλληκαρια..... Jusques à quand, ô braves, etc. » qui exerça sur la révolution hellène une influence comparable à celle de la *Marseillaise* sur la Révolution française. Cette société comptait des affiliés un peu partout, mais principalement dans la Grèce occidentale où tous les capitaines Klephtes et Armatolis de quelque renom y avaient fait adhésion. Elle était même en relations, paraît-il, avec des beys et des aghas mécontents. Les traditions de l'époque portent que Passwan Oglou le pacha de Widdin, qui tint si longtemps la Porte en échec, était en rapports suivis avec Rhigas. Une autre version, mais des plus contestables, car elle ne repose sur aucun document de quelque valeur, veut que Rhigas se fût assuré la coopération des Français — qui occupaient alors les îles Ioniennes — pour seconder le mouvement auquel il travaillait depuis plusieurs années. Quoi qu'il en soit, Rhigas ne put tenir ses projets assez secrets pour qu'ils échappassent à la police autrichienne. Arrêté à Vienne avec sept autres grecs, il fut vendu aux Turcs et mis à mort à Belgrade (1798).

En 1814, trois grecs, Scoutas, Xanthos et l'archimandrite Dicée dit Papa Fléchas, fondèrent à Vienne, sous le nom de *philomuse*, une association destinée à répandre l'instruction en Grèce. En peu de temps, elle prit un immense développement, absorbant dans son sein toutes les autres associations similaires et les sociétés secrètes, éparses de ci de là qu'elle centralisa. Les affiliés juraient de mettre toute leur fortune à la disposition de la Société, d'être toujours prêts à sacrifier leur vie pour le succès de l'entreprise et de garder un silence absolu sur son existence et ses projets. Elle n'avait point de chef visible, mais se ralliait au nom d'un être imaginaire mystérieusement appelé l'*Arché*, qui, disait-on, était l'empereur de Russie. Un comité central de trois membres fut établi à Constantinople en 1817 et des émissaires parcoururent toutes les villes de la Turquie. Dans la

capitale seule on recruta 17 000 adherents. En 1818, des éphories secrètes furent créées à Smyrne, Chio, Samos, Calamata, Missolonghi, Janina, Bucarest, Yassy, Trieste, Pest et Moscou. Chaque éphorie agissait comme bon lui semblait, plan vicieux qui substituait souvent les intérêts locaux et particuliers à l'intérêt général. Les hétairistes étaient répandus partout; ils avaient accès dans les conseils du gouvernement Turc, de même qu'ils avaient recruté des savants, des grands seigneurs, des ministres même de toutes les nations.

La révolte d'Ali de Tébélen contre la Porte qui occupait en Épire les meilleures troupes du sultan parut aux hétairistes l'occasion rêvée d'arborer enfin le drapeau de l'indépendance grecque. Alexandre Ypsilanti, fils de l'ancien hospodar de Valachie, proscrit en 1806 par les Turcs, aide de camp du Czar et chef élu de l'Hétairie, dirigeait de la Bessarabie la vaste conspiration qui unissait les patriotes grecs. La mort de l'hospodar fanariote de Valachie, le prince Soutzo (1821), arrivée sur ces entrefaites avait jeté la perturbation dans la province. Pendant que les boyards, réunis au Divan *ad interim*, réclamaient humblement de la Porte le droit de choisir eux-mêmes leurs hospodars, en vertu des anciens traités, les paysans s'insurgeaient, à la voix de Tudor Vladimiresco, contre les Fanariotes et contre les boyards à la fois. Les hétairistes valaques prenant leurs désirs pour des réalités, crurent que le mouvement agraire, cette sorte de Jacquerie, était le résultat de leurs prédications et sur leurs avis pressants, Ypsilanti passa le Pruth avec quelques centaines d'hétairistes, pour la plupart jeunes gens récemment sortis des universités. Le prince de Moldavie, Michel Soutzo se déclara hautement pour lui et de Yassy, devenu son quartier-général, Ypsilanti lança la proclamation suivante :

« Hellènes, l'heure a sonné. Il est temps de venger notre religion et notre patrie. Partout, nos frères et nos amis sont prêts à nous seconder.... En avant, Hellènes, en avant! et nous verrons une puissance formidable protéger nos droits » (5 mars 1821).

Mais la domination fanariote avait été trop honteuse et trop néfaste pour les principautés danubiennes. Les Moldo-Valaques se refusaient à voir leur cause dans celle de l'hellénisme, Tudor Vladimiresco, qui avait consenti d'abord à joindre ses forces à celle du prince Ypsilanti, se tourna contre lui. La mort de Vladimiresco, assassiné par un des lieutenants d'Ypsilanti, le palikare Giorgaki ne fit qu'augmenter le côté critique de la situation, en amenant la débandade complète de la forte troupe du chef des paysans. En outre le consul de Russie à Yassy désavouait formellement Ypsilanti et protestait contre tous les bruits relatifs à une intervention russe en faveur des hétairistes. Les troupes ottomanes n'eurent donc pas grande peine à étouffer le mouvement. Galatz, défendu par une petite garnison hétairiste, aux ordres du prince Cantacuzène, officier supérieur dans l'armée russe, opposa seul une résistance sérieuse. Ypsilanti essaya d'arrêter l'ennemi à Drogachan, mais la panique se mit dans ses troupes et sa petite armée fut taillée en pièces (20 juin 1821). Ypsilanti essaya alors de gagner Trieste pour se rendre dans le Péloponèse, mais le gouvernement autrichien, qui n'en était pas à une violation de plus du droit des gens, le fit arrêter. Il mourut dans son cachot. Son frère Demétrius devait le venger sur les Turcs.

Cette échauffourée hétairiste eut cependant une importance capitale, non seulement parce qu'elle détermina l'explosion des soulèvements populaires du Péloponèse et de la Grèce continentale, mais parce qu'elle mit aux prises la diplomatie de la Porte et de la Russie, ce qui obligea le Divan à faire plus d'attention encore au Danube qu'à la Morée.

A la nouvelle de l'entrée d'Ypsilanti en Moldavie, un long frémissement avait parcouru la Grèce. Le 20 mars, Patras, où déjà, le mois précédent, une émeute avait éclaté contre la garnison turque, se soulevait comptant sur l'assistance des Russes promise par Ypsilanti, et dix mille paysans armés de fusils de chasse, de piques, de faux, de fourches ou de frondes, suivant leur archevêque Germanos, investissaient la citadelle de Patras. Le pacha de Serès Youssouf, eut vite raison de ces bandes indisciplinées, mais il ne put

les empêcher de se jeter dans les montagnes et d'insurger tout le Péloponèse. L'Arcadie prenait les armes à la voix de Canelos, chef de la famille Delyannis qui prétend descendre des anciens princes français d'Achaïe, et de Colocotroni, fils d'un capitaine fameux assassiné par les Turcs en 1790; l'Achaïe, l'Argolide, la Messénie et la Laconie se soulevaient sous les ordres de Zainis, d'Orfanos, de Papa Fléchas et des Mavromichalis. En même temps, dans la Grèce continentale, les capitaines Koutaghianis du Pinde, Gouras de l'Othrix, Dyrvanoatès du Parnasse, Diamantis de Thessalie, Nikitas le Turcophage, Diakos de Doride et Odysseus Androutzos, le chef le plus brillant et le plus renommé d'entre tous les palikares refusaient obéissance, soit aux Turcs, soit à Ali, et insurgeaient leurs districts montagneux.

Toutes les îles importantes de l'archipel étaient depuis longtemps travaillées par les émissaires de l'Hétairie, bien avant qu'Alexandre Ypsilanti passât le Pruth. Néanmoins les insulaires ne s'étaient engagés qu'à une coopération pécuniaire, tant que la Russie ne serait pas entrée en ligne. Mais quand vers le milieu d'avril, on apprit à Hydra que les matelots de l'île, faisant partie du contingent fourni à la flotte turque, avaient été égorgés à Preveza, quand un message des Psariotes annonça que le désarmement général des chrétiens était décidé, le sénat hydriote donna le signal de la révolte. Spezzia, Psara, Andros, Cos, Tinos, Samos, etc., suivirent avec enthousiasme le mouvement.

Une femme, nommée Bobolina, dont le mari avait succombé sous les coups des Turcs, arma trois vaisseaux et les commanda elle-même. Lazare Coundourioti offrit toute sa fortune : « Depuis trente ans, dit-il au Sénat d'Hydra, je travaille pour amasser des trésors. Je les offre à la patrie et je m'estimerai heureux s'ils peuvent servir à l'indépendance de la Grèce. Je pense que mon exemple sera suivi par tous les riches d'Hydra et des îles qui nous sont alliées, mais s'ils reculent devant des sacrifices d'argent, ne perdez pas courage, mes frères, je suis en état de faire, à moi seul, les dépenses de la marine ».

Ce désinteressement et cette abnégation patriotique ne furent pas stériles. A côté des frères Coundourioti qui donnèrent toute leur fortune, beaucoup d'autres se signalèrent par leurs sacrifices : les frères Bondouris, 500 000 francs: Tsamodos, 400 000 francs; les frères Tombazis, 350 000 francs; J. Orlandos, 300 000 francs; Miaulis, 250 000 francs; Bulgaris, 450 000 francs; les frères Economos, 250 000 francs; Anagosti Phonos, 150 000 francs, etc.

A Stamboul la fureur avait été extrême à la nouvelle de l'insurrection de la Morée. La lâcheté du fanariote Morousi fit éclater l'orage et fournit aux ministres ottomans un prétexte pour organiser le massacre des chrétiens. Une lettre portant le sceau d'Alexandre Ypsilanti, vraie ou fausse, détaillant le plan d'une insurrection chrétienne à Constantinople, était parvenue au prince Morousi qui passait pour le chef des hétairistes de la capitale. Pris d'une peur indicible celui-ci remit le document à la police. Aussitôt la lettre fut colportée partout, lue dans toutes les mosquées, commentée à tous les carrefours. Stimulée par les prédications ardentes des ulémas, des imams et des derviches, la populace turque courut sus aux chrétiens. La première victime fut Morousi. Tous les Grecs rencontrés dans la rue furent égorgés. Le jour de Pâques, pendant que le patriarche Grégoire officiait dans la cathédrale du Fanar, les janissaires et la populace envahirent l'église et assassinèrent le pontife et trois archevêques (22 avril). La Porte essaya de justifier ce crime en accusant le patriarche d'avoir vraisemblablement conspiré. Et cependant un mois auparavant il avait, pour complaire au gouvernement impérial, fulminé l'excommunication contre ses coreligionnaires insurgés au nom de la liberté et de la croix. Certains historiens ont prétendu que le meurtre du chef de la communauté grecque avait été la conséquence des atrocités commises par les insurgés contre le Mollah de la Mecque qui, en venant à Constantinople, était tombé dans leurs mains avec tout son harem. Point n'est besoin de chercher aux Turcs l'excuse du droit de représailles : ce serait singu-

lièrement intervertir les rôles, d'ailleurs. Les musulmans avaient tellement l'habitude de répandre impunément le sang chrétien, uniquement pour être agréables à Allah, que toute autre explication est au moins spécieuse.

Pendant les trois jours qui suivirent l'assassinat du patriarche Grégoire, Constantinople fut transformée en un abattoir humain. Les Grecs traqués de tous côtés furent arrachés de leurs maisons ou de leurs cachettes et noyés, fusillés, poignardés par les Turcs et par les Juifs « race destituée du droit de porter le fer et que n'animait aucun fanatisme, dit Armand Carrel, mais qui prêtait à la fureur des Turcs une assistance mercantile ». Les ambassadeurs européens firent bien piteuse mine pendant cette orgie sanglante. Le comte Strogonoff, ambassadeur de Russie avait eu soin de ne pas se rendre à la cathédrale le jour de Pâques. Il avait déserté son poste « poste d'honneur en ce jour où le représentant d'un monarque, enfant de l'église grecque pouvait par sa présence prévenir un grand crime ou le rendre complet. » Aux représentations platoniques des ambassades, la Porte répondit en demandant de quel droit les rois de l'Europe qui envoyaient à l'échafaud ceux qui conspiraient contre eux, prétendaient intervenir en faveur de sujets ottomans convaincus de complot contre leur souverain légitime. Ce raisonnement parut convaincant aux chancelleries européennes : ordre fut donné aux consuls de ne plus accorder de refuge aux proscrits et défense fut intimée aux capitaines de vaisseaux marchands de recevoir des Grecs à leur bord. Enfin les Turcs reçurent le droit de visite sur les bâtiments européens !

Dans la Thrace, la Macédoine, l'Asie-Mineure, les massacres se prolongèrent pendant trois mois jusqu'à la fin de juillet : 80 évêques et archimandrites subirent le sort du patriarche ; 30 000 Grecs furent égorgés ; les femmes et les enfants en bas âge furent vendus comme esclaves.

Cependant l'insurrection progressait rapidement ; Démétrius Ypsilanti reconnu à Hydra chef suprême avait pris la présidence de la junte libératrice installée à Calamata et la direction des affaires militaires. Monembasie et Navarin

avaient capitulé ; Patras, l'Acro-Corinthe, Napoli de Romanie et Tripolitza étaient bloqués. Kourchid toujours occupé au siège de Janina, donna l'ordre à ses lieutenants de rallier les garnisons d'Arta, Preveza et Lepante, de nettoyer l'Acarnanie des bandes d'armatolis et d'investir Missolonghi, pendant qu'un corps de 20 000 hommes forcerait les défilés des Thermopyles, débloquerait Corinthe et que la flotte turque débarquerait des troupes destinées à prendre à revers les Grecs massés devant Tripolitza. L'opération d'Arta réussit; mais celle des Thermopyles échoua complètement : Odysseus Androutzos, secondé par Gouras, écrasa avec 2500 armatolis les 38 000 hommes de Hadji Bekir et de Méhémet-Ali et leur prit toute leur artillerie (4 septembre 1821). Le mois suivant, Tripolitza capitulait (5 octobre). La ville fut livrée à un effroyable pillage et la population turque égorgée. Le chiffre des victimes s'éleva à 12 000. Les femmes qui pouvaient payer rançon, les jeunes filles et les enfants qu'on comptait vendre comme esclaves échappèrent seuls à la tuerie[1], Démétrius Ypsilanti, qui avait couru disputer le passage de l'isthme de Corinthe à Omer Vriones avait laissé le commandement du camp de Tripolitza à Colocotroni. Ce dernier loin de chercher à empêcher le massacre y poussa de toutes ses forces. Il n'y eut que Petro bey Macromichali et Nikitas qui tentèrent, au péril même de leur vie, de faire respecter la capitulation.

Après la prise de Tripolitza les dissensions qui couvaient entre les chefs éclatèrent avec violence. Dès le début de l'insurrection trois partis s'étaient trouvés en présence : les primats, les capitaines, les hétairistes. Les premiers qui, sous les Turcs, étaient les intermédiaires entre le gouvernement et la population, s'étaient emparés de l'autorité civile, de connivence avec le clergé, et obéissaient à l'archevêque Germanos. Mais bientôt ce prêtre brouillon et fanatique fut obligé à cause de son incapacité absolue de s'effacer devant l'intrigant et habile fanariote Mavrogordato.

1. M. Green, consul d'Angleterre à Patras.

Les seconds à la tête desquels était le klephte Colocotroni, disposaient en maîtres absolus des forces militaires. Les hétairistes étaient également mal vus des deux autres partis qui comprenaient fort bien que le triomphe des théories gouvernementales prêchées par ces jeunes gens élevés à l'étranger était la ruine de leur influence personnelle. Heureusement pour les Grecs, l'hiver paralysait les opérations militaires et le siège de Janina immobilisait le meilleur général et les meilleures troupes de l'empire. Ali toutefois était aux abois. Dans les conférences de Missolonghi tenues au mois de juin entre les capitaines armatolis, les chefs de klephtes, les primats et les évêques de la Grèce occidentale, la question de la délivrance d'Ali avait été longuement débattue, mais on n'avait pu s'entendre. Certains chefs ne voulaient encore reconnaître à l'insurrection d'autre objectif que la proclamation d'Ali comme prince souverain de l'Épire et de la Thessalie, mais les autres se souciaient fort peu du pacha de Janina. D'ailleurs Ali effrayé de l'extension prise par la révolution grecque et comprenant qu'il ne serait plus le maître des chrétiens mais leur instrument, préférait négocier avec Kourchid-Pacha qui désespérant d'emporter la place, promettait au satrape une grâce pleine et entière.

Cette fois Ali avait trouvé un plus fourbe que lui. Kourchid profita des pourparlers pour mettre en défaut la surveillance d'Ali ; il débaucha les Albanais qui composaient les garnisons du château et occupa la forteresse par surprise. Ali s'ouvre un passage au milieu des bataillons ennemis, se réfugie dans une île située au milieu du lac et se retranche dans une tour dont les souterrains sont remplis de barils de poudre, résolu de se faire sauter plutôt que de se rendre. Mais ses soldats se mutinent et refusent de continuer la lutte. Il se décide alors à accepter les propositions de Kourchid, qui avec tous ses officiers, jure solennellement sur le Koran, au nom du Sultan qu'un sauf-conduit lui sera accordé. C'était un mensonge et un parjure, mais on voulait endormir les méfiances du terrible pacha, car on tenait surtout à s'emparer de ses immenses trésors

qu'on supposait enfouis dans les souterrains de l'île. Quant au lieu du sauf-conduit arriva le firman ordonnant la mort d'Ali, les derniers serviteurs du rebelle étaient achetés par Kourchid. Mis dans l'impossibilité de faire sauter la tour, trahi de tous côtés, Ali ne perdit rien de sa puissante énergie. Quand les officiers de Kourchid, ceux-là même qui avaient juré sur le Koran, se présentèrent pour le saisir « Lâches, s'écria-t-il, croyez-vous donc prendre Ali comme une femme? » à ces mots il fait feu de ses deux pistolets et le yatagan au poing fond sur les assaillants ; une lutte terrible s'engage et Ali tombe enfin percé de coups (5 février 1822). Sa tête plantée au bout d'une pique effrayait encore les soldats ottomans.

Congrès d'Epidaure. Botzaris. Démétrius Ypsilanti.

Pour en finir avec l'anarchie qui paralysait les efforts des Hellènes, une réunion des représentants de la nation grecque avait été convoquée à Epidaure. Le congrès s'ouvrit le 15 décembre 1821, et son premier soin fut de proclamer l'indépendance de la Grèce (1er janvier 1822). Des délibérations de l'assemblée sortit une constitution qui établissait « la liberté religieuse, l'égalité devant la loi et l'inviolabilité de la propriété ». Les pouvoirs publics au nombre de deux, comprenaient « le Sénat composé de 51 députés des provinces et le conseil exécutif formé de cinq membres ». Celui-ci était, en réalité, le vrai dépositaire de l'autorité. Le Sénat choisit pour président Démétrius Ypsilanti et pour vice-président Sotiri Charalambo. Le conseil exécutif se composa, sous la présidence de Mavrogordato, de Kanakaris, Orlandos, Papayanopoulo et Logothélis. C'était le triomphe des hétairistes qui, soutenus par les insulaires, avaient rallié à eux les primats et le clergé désireux avant tout d'exclure du gouvernement les chefs militaires. Ypsilanti refusa la présidence du Sénat et pendant qu'on lui préférait comme généralissime son rival Mavrogordato, nul comme talents militaires mais beau

phraseur, il emportait d'assaut l'Acro-Corinthe. L'abnégation du prince Ypsilanti trouva peu d'imitateurs parmi les autres chefs militaires dont les plus influents refusèrent de reconnaître le gouvernement provisoire d'Epidaure. Colocotroni dont les bandes pressaient le siège de Patras déclara hautement qu'il ne se soumettrait pas à une assemblée de grammatistes, de prêtres et de marchands. Dans la Grèce occidentale, ce fut pis encore. Depuis les origines de l'insurrection, Odysseus Androutzos avait été l'âme de la résistance sur le continent. La Thessalie, la Livadie, la Béotie lui obéissaient sans réserves. C'était lui qui par la victoire des Thermopyles avait sauvé l'insurrection à son aurore et déterminé la capitulation de Tripolitza. Mais Odysseus ne reconnaissait aucune autorité au-dessus de la sienne et on prétendait qu'il voulait reprendre à son profit les plans d'Ali dont il avait été le général en chef et le favori. Mavrogordato et Negu l'accusèrent de trahison et le révoquèrent de son commandement. Alexis Noutzas, un de ceux qui, aux conférences de Missolonghi, voulaient subordonner l'insurrection à la délivrance seule d'Ali et l'hétairiste Palascas chargés de la dangereuse mission d'annoncer au fils d'Androutzos que quelques rhéteurs prétendaient le déposséder du commandement de ses armatolis, furent poignardés, sans autre forme de procès par les capitaines d'Odysseus.

Si immédiatement après la chute de Janina, Kourchid se fut dirigé avec toutes ses forces sur le Péloponèse, les Turcs auraient eu toutes chances d'écraser l'insurrection, divisée et alors réduite à l'impuissance. Au lieu de cela le serasker perdit son temps à escarmoucher contre les Souliotes. Ce ne fut qu'au bout de quatre mois que Kourchid lança ses masses sur l'isthme de Corinthe. Dans une proclamation empreinte d'un sauvage orgueil, le général turc invitait les ghiaours à demander pardon. « Si vous désirez, disait-il, manger le pain de l'obéissance que vos primats viennent obtenir grâce à mes pieds. Otez dorénavant vos habits de couleur et couvrez-vous de vêtements grossiers. Renoncez à la folie de bâtir des églises et à

l'insolence de célébrer dorénavant vos mystères ». Mais pendant que l'armée turque se préparait à envahir le Péloponèse, les Hellènes combinaient une offensive hardie.

Au milieu des dissensions des chefs péloponésiaques et insulaires était arrivé à Corinthe un grand homme dont la présence devait enflammer les courages. C'était l'Albanais Marco Botzaris. Les exploits du chef souliote faisaient l'admiration de tous. Il était la terreur des Turcs dans l'Acarnanie et dans l'Épire. Avec une poignée d'hommes, il avait dispersé des corps d'armée entiers. A Variades, 3000 Arnautes commandés par Abbas Guega avaient dû poser les armes; à Bassexa, les 6000 soldats d'élite d'Hassan-Bey avaient été écrasés; à Silova 1300 prisonniers étaient restés en son pouvoir; à Trévetzano, à Strivina, à Zirincassa; Omer Vriones et Youssouf-Pacha avaient successivement éprouvé des échecs sanglants. Botzaris fut reçu avec de grands honneurs et Colocotroni lui traça un tableau emphatique des exploits des Peloponésiaques. « Camarade, lui répondit le héros de la Selléide, j'admire le courage de tes soldats, mais on aurait dû les empêcher de commettre les excès qui ont souillé notre cause sacrée. Au lieu d'égorger des femmes et des enfants, ne valait-il pas mieux concilier l'intérêt national avec les devoirs de l'humanité et envoyer à Patras, à Coron et à Modon les populations turques de Tripolitza et de Navarin. Forcées de nourrir 20 000 affamés de plus, ces places n'auraient pu tenir et nous en serions maîtres depuis longtemps. » Marco Botzaris fit prévaloir l'idée de l'offensive. Mavrogordato devait dégager les Souliotes cernés dans Kiapha pendant que Kyracouli et Élie Mavromichali débarqueraient, l'un en Épire pour prendre Kourchid à revers, l'autre en Eubée pour exécuter une diversion.

Mavrogordato échoua dans son entreprise. Attaqué par Omer Vriones à Peta (16 juillet 1822) avant d'avoir pu opérer sa jonction avec les chefs de la Grèce occidentale occupés avec Odysseus à recevoir la capitulation d'Athènes, il fut complètement battu par suite de ses mauvaises manœuvres et de la trahison de Gogo qui passa aux Turcs.

Sans l'héroïsme des volontaires étrangers, la petite armée hellène était anéantie. Les deux frères Mavromichali ne furent pas plus heureux. Kyracouli fut tué à Funari en débarquant, ses maïnotes découragés par la mort de leur chef, regagnèrent le Péloponèse sans rien tenter pour porter secours aux Souliotes. Élie, cerné en Eubée par des forces supérieures, se coupa la gorge avec un tronçon de sabre qui lui restait, afin que les Turcs ne le prissent pas vivant. En apprenant la mort de ses deux fils, le prince du Magne dit à ses amis : « Je me console de leur perte, car ils ont rempli leurs obligations envers la patrie. Ils sont morts pour la défense de la Grèce; mon devoir est de les imiter. » A ce langage stoïque, on reconnaissait le descendant des anciens Spartiates.

De son côté, Kourchid, sans s'inquiéter du mouvement de Mavrogordato, envahissait le Péloponèse, massacrant tout sur son passage. Corinthe capitule et le gouvernement provisoire affolé, jugeant la cause nationale perdue, s'enfuit sur les galères d'Hydra. Seul Ypsilanti ne désespéra pas du salut commun et son exemple piqua Colocotroni d'une noble émulation. A la tête d'une poignée d'hommes Ypsilanti s'enferme dans la citadelle en ruines d'Argos pour barrer le chemin de l'invasion musulmane. Colocotroni s'établit à Lerna dans une forte position où il concentre toutes les forces de la presqu'île. Après plusieurs attaques infructueuses pour enlever Argos et pour forcer Colocotroni à sortir de ses lignes, les troupes turques, ne pouvant plus subsister dans un pays entièrement dévasté, prennent le parti de se replier sur Corinthe. Mais devancés par Ypsilanti et Colocotroni, les Ottomans sont écrasés dans les défilés de Stefani et de Perpati (7 août 1822), Drem-Ali va mourir de ses blessures à Corinthe et Kourchid-Pacha s'empoisonne de désespoir. Le Divan n'eut pas honte de faire exhumer le corps à peine refroidi du valeureux général, coupable seulement d'avoir été malheureux : le cadavre fut décapité et sa tête exposée sur les murs du sérail de Stamboul. Malgré le désastre de l'armée de Kourchid, les Souliotes, laissés à eux-mêmes, succombaient. Ils rendirent

Kiapha à Omer Vriones à condition qu'ils seraient transportés aux îles Ioniennes. Le 15 septembre 1822, ils quittèrent pour jamais leur terre natale, mais bien peu restèrent à Céphalonie : presque tous allèrent rejoindre Marco Botzaris.

La marine grecque : Tombazis, Miaulis, Canaris.

Malgré les talents et l'héroïsme d'Ypsilanti, de Colocotroni, de Botzaris, d'Odysseus et de Nikitas, c'eût été fait de la Grèce si les flottes ottomanes avaient été maîtresses de la mer. Les Turcs auraient pu alors se porter sur tous les points maritimes, soit pour ravitailler leurs places fortes, soit pour tourner les positions occupées par les Hellènes, soit pour couper toute communication entre eux et l'étranger. Par les éclatants services qu'elle a rendus à la cause nationale, la marine grecque peut revendiquer une grande part dans l'honneur de la délivrance.

Nous avons parlé plus haut des moyens maritimes dont disposaient les insulaires ; il y avait un autre élément qui rendit sur mer des services non moins précieux que les klephtes sur terre : c'étaient les forbans. La piraterie avait toujours régné dans l'archipel. « La navigation y était devenue pour les neutres plus périlleuse que sur les côtes des régions barbaresques. On n'était pas arrêté par le calme, aux abords surtout du cap Matapan et du cap Saint-Ange, sans courir de sérieux dangers. Il y avait toujours dans ces parages quelques barques embusquées pour guetter les navires de passage. Dès que le signal convenu avait été donné, les laboureurs se hâtaient de quitter la bêche et la charrue et redevenaient pirates pour avoir leur part de butin[1]. » Pour supprimer les témoins qui auraient pu les reconnaître et les accuser, ils tuaient et jetaient à la mer toutes les personnes qui se trouvaient à bord des bâtiments capturés. Tout le monde connaît l'épisode de Bisson, offi-

1. Jurien de la Gravière : *Missions extérieures du Levant.*

cier de la marine royale de France, qui se fit sauter et périt avec les pirates qui avaient envahi son bord par surprise. La piraterie alla même si loin que l'amirauté anglaise, en novembre 1827, donna ordre aux navires de guerre britanniques d'arrêter tout bâtiment sous pavillon hellène ou équipé et armé dans un port de la Grèce. N'étaient exemptés que les bâtiments commissionnés par le gouvernement hellène et naviguant d'après ses ordres. La France et la Russie imitèrent l'Angleterre. Quand l'insurrection éclata, tous les écumeurs de mer se transformèrent en corsaires et, sans s'abstenir de piller les vaisseaux neutres quand l'occasion se présentait, firent aux Turcs un mal incalculable. Comme le dit l'amiral Jurien de la Gravière le patriotisme aux abois n'est pas toujours maître de répudier le concours des plus tristes auxiliaires. Et si les compagnons indisciplinés de Tombazis, de Miaulis et de Canaris ternirent plus d'une fois par leurs atrocités la cause hellénique, ils rachetèrent leurs torts par un héroïsme de tous les instants.

Jacob Tombazis, le plus distingué des Hydriotes par ses talents de marin et par ses qualités d'homme privé, avait été nommé navarque de la flotte hellène le 28 avril 1821. Sur sa demande, le Sénat d'Hydra vota la loi suivante : 1° La famille de tout marin mort pour la patrie sera nourrie aux frais du gouvernement; son nom sera publié et commémoré dans les églises. 2° Les blessés, jusqu'à leur guérison, seront traités aux dépens de la patrie ; s'ils restent estropiés, ils seront nourris, eux et leurs familles, par la caisse commune. 3° Chaque année dans l'église du couvent d'Hydra sera célébré un service funéraire dans lequel on rappellera les noms des défenseurs de la patrie morts pendant la guerre. 4° Tout traître à la patrie sera excommunié de l'Église, puni comme impie et ennemi du salut commun. Le 2 mai, Tombazis appareilla pour propager l'insurrection dans toutes les îles de l'Archipel et le mois suivant, à la tête d'une centaine de bâtiments dont les plus forts n'avaient que 20 canons, il se porta sur Patras afin d'isoler complètement la place déjà investie du côté de la terre. Hydra avait fourni 36 navires de 12 à 20 canons; Psara, 28 bâti-

ments dont 8 brûlots ; Spezzia, 13 navires ; Calaurie, Mycone, Patmos, Andros, Cymi, une vingtaine de bricks, dont quelques-uns portaient 16 canons. Obligé de lever le siège de Patras, un navire anglais, le *Cambrion*, ayant forcé la ligne de blocus et ravitaillé la ville, Tombazis cingla à la rencontre de la flotte ottomane sortie des Dardanelles. A la hauteur de Lesbos, les deux escadres se trouvèrent en présence, mais après s'être observées quelque temps, elles se séparèrent sans combattre. L'amiral turc « dont les équipages consistaient en galériens tirés du bagne de Constantinople, en hommes de tous métiers ramassés dans les rues de cette capitale, en musiciens, en joueurs de marionnettes, qui, inutiles dans les manœuvres nautiques, encombraient les entreponts »[1] se retira dans la rade d'Euripe, sous le canon de Mytilène. Tombazis hésitait à attaquer, n'osant aventurer le sort de la flotte chrétienne dans une seule bataille, quand un marin psariote, vétéran de Tehesmé, nommé Papa Nicolas, lui proposa d'incendier la flotte turque avec ses brûlots. Un vaisseau de 72 canons et 900 hommes d'équipage est accroché par le brûlot de Papa Nicolas et, dans un instant, tout est en flammes. Le commandant épouvanté saute dans un canot et fuit vers la terre, mais un matelot indigné de sa lâcheté lui plonge un yatagan dans la poitrine. Le vaisseau turc saute engloutissant tout son équipage dans les flots. L'escadre turque effrayée prend chasse vers les Dardanelles, poursuivie par les petits navires chrétiens jusque dans le détroit.

Samos avait embrassé avec ardeur la cause nationale. La flotte du kapoudan-pacha, forte de 4 vaisseaux de ligne, 5 frégates et 12 corvettes reçut ordre de châtier cette île et d'exterminer la population chrétienne. La résistance acharnée des Samiens donna le temps à la flotte chrétienne d'accourir. Le 2 juillet, 50 bricks grecs dont le plus grand était bien inférieur au plus petit bâtiment turc, vinrent présenter la bataille au grand amiral. A la vue des brûlots dirigés contre sa ligne, celui-ci se replia précipitamment sur

1. Général Juchereau de Saint-Denys : *Histoire de l'empire ottoman.*

Ténédos, abandonnant 8 bâtiments de transport. Espérant venger ces échecs, Ismaïl Gibraltar tenta un coup de main sur Hydra. L'entreprise ayant échoué, il se dirigea vers le golfe de Lépante (février 1822) et malgré deux échecs devant le cap Ténare et devant Navarin, il réussit à débarquer 4000 hommes sur les rivages de l'Achaïe. Rejoint par Tombazis et par Miaulis à sa sortie des eaux de Patras, il ne put éviter la bataille. Sans un coup de vent qui sépara les deux flottes, le vaisseau amiral turc, désemparé par le feu du brick que montait Tombazis, était enlevé à l'abordage par le navarque. A la fin de mars, la flotte turque rentrait dans le canal des Dardanelles et en ressortait immédiatement à l'improviste après avoir rallié le kapoudan-pacha. Ce dernier, à la tête de 7 vaisseaux de ligne et 26 frégates ou corvettes fila librement sur Chio pendant que la flotte grecque le croyait encore dans l'Hellespont.

Chio jouissait d'une prospérité inconnue dans le reste de l'Empire ottoman. Comme certains cantons de la Thessalie, l'île était sous la protection de la Validé qui tirait d'elle la plus grande partie de son revenu et qui, intéressée par cela même à ce qu'elle restât florissante, la couvrait de sa puissante protection. Aussi quand le 8 mars 1821, la flotte de Tombazis était venue mouiller dans l'île et avait essayé de l'entraîner dans la révolte, les principaux habitants avaient mis à la disposition du gouverneur turc leur fortune et avaient insisté pour qu'il demandât des renforts. Ils préféraient rester sous la domination ottomane plutôt que de tenter, au prix d'une ruine certaine, un affranchissement hypothétique. Cette situation dura dix mois environ, mais au commencement de mars 1822, un corps de 500 Samiens, commandé par Lycurgue Logotheti, débarqua dans l'île avec 150 émigrés chiotes aux ordres d'un certain Bournia qui avait autrefois servi dans l'armée française. En quelques jours, les Turcs furent chassés de partout et forcés de s'enfermer dans la citadelle. L'arrivée de la flotte turque fit lever le siège. Les Samiens parvinrent à opérer leur retraite à travers les vaisseaux turcs. Quant aux habitants de Chio, confiants dans l'intervention des consuls

européens qui se portèrent garants d'une amnistie, ils se soumirent sans ombre de résistance. Ils étaient tombés dans un piège infâme. Dix mille Asiatiques, bourreaux de la population de Cydonée et de Smyrne, débarquèrent dans l'île et y promenèrent le viol, le meurtre et l'incendie, sans qu'aucun des représentants des puissances européennes protestât aucunement. Ils se gorgèrent de débauches, se chargèrent d'or et se vautrèrent dans le sang. Tout ce qui ne fut pas égorgé fut vendu comme esclave. Sur 100 000 habitants, 20 000 à peine furent recueillis par les chrétiens des autres îles. La population de Chio était réduite à 9000 âmes.

A ces épouvantables hécatombes de chair humaine offertes en holocauste au Prophète, Canaris répond en incendiant la flotte ottomane. Arrivé trop tard pour sauver Chio, Tombazis avait fait voile pour la Crète, afin de barrer le chemin de la flotte égyptienne qui venait ravitailler les forces turques opérant dans l'île, laissant à Miaulis le soin d'observer la flotte du kapoudan-pacha. Après plusieurs tentatives infructueuses pour entamer l'ennemi, Miaulis résolut de frapper un coup décisif. Se croyant en sûreté à leur mouillage sur la côte d'Asie-Mineure, les Turcs célébraient la fête du Rhamazan. L'orgie régnait à bord de tous les vaisseaux, l'air retentissait des chants d'ivresse des officiers et des soldats : soudain, le vengeur apparaît. Un marin psariote, Canaris, qui avec deux brûlots affectant les allures placides de barques marchandes, a pénétré au milieu de la flotte ottomane, attache son brûlot aux flancs du vaisseau amiral ayant à son bord le kapoudan-pacha, l'ordonnateur des massacres de Chio, et tout le grand état-major de la flotte. Bientôt la vue du vaisseau amiral en flammes change en hurlements de désespoir les cris d'allégresse des musulmans.

Le second brûlot jette ses grappins sur le navire du vice-amiral. Les Turcs parviennent à les couper, mais la barque incendiaire n'en poursuit pas moins son œuvre de destruction : le vaisseau du contre-amiral prend feu à son tour. Les explosions retentissent de tous côtés, la flotte

turque est détruite : 3000 hommes trouvent la mort dans ce désastre (18 juin 1822).

On ne pouvait rester à Stamboul sous le coup d'un pareil affront : bientôt 6 vaisseaux de ligne, 16 frégates, 18 corvettes et 74 bricks prirent la mer. Si cette armée navale pouvait appuyer les troupes de Dram-Ali qui envahissaient le Péloponèse, tout était perdu : les défenseurs de la Morée n'auraient plus eu qu'à mourir glorieusement. Miaulis n'hésita pas un instant ; avec 50 bricks il osa affronter devant Spezzia l'amiral Abd'ullah-Pacha. La ligne de bataille des Grecs comportait deux divisions dont l'une fut placée par échelons dans le détroit de l'île de Spezzia ; la seconde devait attirer l'ennemi entre Hydra et Hermione et couper sa ligne. La bataille s'engagea acharnée de part et d'autre : Pepinos, avec son brûlot, aborda une frégate ennemie qui périt dans les flammes avec tout son équipage. La victoire penchait pour les Turcs quand Miaulis vint prendre part à l'action. Après quatre heures de combat, gênés dans la manœuvre de leurs lourds vaisseaux par le peu de largeur du canal, écrasés par le feu des batteries de la côte, les Turcs se retirèrent en désordre et regagnèrent Ténédos (septembre 1822). Miaulis partageait avec Ypsilanti la gloire d'avoir sauvé la patrie.

La flotte ottomane se radoubait dans la baie de Besika, Canaris « le brave des braves, l'âme la plus franche et la plus loyale qu'il fût possible de rencontrer[1] » conçoit l'audacieuse pensée de l'incendier, seul avec Kyriakos. Feignant de prendre la chasse devant trois bricks grecs, les deux hardis marins se réfugient au milieu de la flotte ottomane ; regardés comme amis, ils peuvent librement prendre leurs dispositions. Le vaisseau-amiral est encore la proie de Canaris et au milieu de la nuit l'incendie dévore les vaisseaux turcs. Au bruit des détonations, les batteries de la côte, croyant à une attaque des Hellènes, tirent à toute volée sur les navires mouillés dans la rade. Ceux-ci

1. Rapport du commandant Le Play, aide de camp de l'amiral de Rigny, cité par l'amiral Jurien de la Gravière.

veulent fuir les flammes des brûlots d'un ennemi invisible, mais une tempête furieuse les assaille et la flotte entière s'abîme dans les flots (novembre 1822).

Siége de Missolonghi (1823-1824). Mort de Botzaris (1825). Les philhellènes.

A la suite de la conquête de la Selleïde, n'ayant plus à craindre pour ses communications, Omer-Vrione avait investi Missolonghi. L'enceinte de la ville tombait en ruines ; quelques faibles ouvrages en terre défendaient à peine les approches ; le développement des fortifications exigeait une garnison de 4000 hommes, et les défenseurs de Missolonghi ne dépassaient pas quinze cents ; quatre vieux canons de marine et quelques pièces de campagne formaient toute l'artillerie, mais Marco Botzaris commandait les assiégés. Pendant que Mavrogordato s'efforçait de mettre la place en état de défense, Botzaris essaya d'arrêter l'ennemi au défilé de Crio-Nero, mais débordé par le nombre, il dut se renfermer dans la ville. Omer-Vrione tenta d'enlever la place par escalade (7 novembre 1823) ; repoussé avec des pertes énormes, il proposa un armistice de six jours, accepté avec empressement par Mavrogordato. Omer-Vrione espérait acheter, à prix d'or, quelques chefs, et entrer ainsi, sans effusion de sang, en possession de ce point stratégique important. Botzaris, qui cherchait à gagner du temps pour compléter ses lignes de défense, amusa Omer-Vrione par de feintes négociations. Reschid-Pacha qui voulait emporter Missolonghi de vive force, accusait la lenteur de son collègue ; de son côté Yousouf-Pacha, commandant de la flotte de blocus, négociait avec les Grecs, espérant les décider à se rendre à lui seul. La mésintelligence qui régnait entre les trois chefs paralysait les opérations du siège. L'arrivée de 1200 péloponésiens, commandés par Pierre Mavromichalis, qui forcèrent les lignes turques, redoubla l'énergie des assiégés. Il fallait en finir ; les Grecs, victorieux dans la Grèce occidentale, menaçaient la

base d'opérations de l'armée d'investissement ; le 6 janvier 1824, une attaque de nuit fut ordonnée : les deux pachas comptaient surprendre l'ennemi plongé dans les distractions des fêtes de Noël, mais Botzaris veillait Après une lutte sanglante, les Turcs durent abandonner les remparts avec une perte de 900 hommes. Les vivres commençaient à manquer, l'armée était démoralisée; Omer Vrione leva le siège et décampa. Poursuivi avec acharnement, il perdit 1700 hommes au passage de l'Achéloüs et sa marche à travers l'Acarnanie fut un combat perpétuel.

La campagne de 1823 avait débuté par des succès pour l'insurrection : Nauplie était tombé en son pouvoir (janvier). Une Assemblée nationale, convoquée à Cestros, avait nommé Colocotroni, généralissime du Péloponèse ; Marco Botzaris, commandant de l'Étolie et de l'Acarnanie ; Orlandos, président provisoire du sénat ; Pierre Mavromichalis (Petro Bey) président du conseil exécutif ; Mavrogordato, secrétaire d'État.

Le sérasker Sélim-Pacha s'avançait avec vingt mille hommes pour venger la défaite de Dram Ali. Colocotroni, Odysseus et Nikita dispersent l'ennemi près du couvent de Saint-Luc et poursuivent ses débris jusqu'à Tricala (juillet). Bagages, artillerie, chevaux, le matériel entier de Sélim-Pacha tomba aux mains des vainqueurs.

« On conçoit difficilement comment ayant des forces considérables sous leurs ordres, et n'étant attaqués que par des corps grecs, généralement faibles et isolés, les généraux turcs ont été constamment repoussés dans leurs tentatives, coupés dans leurs communications, et battus de manière à être contraints, après de grandes pertes, à quitter précipitamment les pays qu'ils avaient envahis. L'ignorance des généraux et des officiers supérieurs, l'indiscipline des soldats et la nature coupée et accidentée du sol de la Grèce furent les principales causes de ces désastres[1]. »

Les chefs Grecs se disputaient le pouvoir les armes à la main ; pendant ce temps, Marco Botzaris donnait sa vie

1. Général Juchereau de Saint-Denys, *Histoire de l'empire ottoman.*

pour la Grèce. Le pacha de Scutari, Mustapha, envahissait l'Étolie. Botzaris marche contre lui à la tête de deux mille cinq cents hommes : le 11 août, il surprend, à Karpénitza, l'avant-garde ottomane commandée par le pacha lui-même et lui tue deux mille hommes, mais l'héroïque Albanais, atteint de deux coups de feu, meurt enseveli dans son triomphe, laissant, comme Épaminondas, des filles immortelles. Transporté à Missolonghi, il fut enterré au milieu d'un deuil universel et honoré comme un martyr. Marco Botzaris au milieu de tous ces chefs de bandes guidés autant par l'intérêt que par l'amour de la patrie, est une figure exceptionnelle. C'est avec Ypsilanti et Canaris le plus beau caractère de la guerre de l'indépendance.

La fortune souriait aux efforts des Hellènes ; Corinthe retombait en leur pouvoir, les Ottomans ne possédaient plus dans la Morée que quelques places maritimes telles que Coron, Modon, etc. L'Europe s'était émue en faveur de l'insurrection et si les gouvernements sympathisaient avec les Osmanlys, l'opinion publique avait pris en main la cause des Grecs : les peuples n'avaient pas ratifié le verdict porté par les souverains contre la Grèce au congrès de Vérone. En France, en Angleterre, en Allemagne, la jeunesse nourrie des souvenirs de l'antiquité classique dans l'admiration d'Athènes, de Sparte et de Rome avait embrassé avec ardeur la défense des Hellènes.

Des sociétés de philhellènes s'étaient formées, qui avaient ouvert des souscriptions, envoyé de l'argent, des armes, des munitions. C. Delavigne, Victor Hugo, chantaient les exploits de Canaris et de Botzaris ; les volontaires étrangers affluaient. Les plus marquants furent : le comte André Métaxas, débarqué en Morée, dès le début de l'insurrection, à la tête de six cents Ioniens ; le colonel Fabvier ; le colonel Philippe Jourdain ; le colonel Toutier ; le brillant comte de Santa-Rosa qui devait trouver une mort glorieuse au champ d'honneur ; le comte Porro ; M. Raybaud, plus tard consul de France en Amérique, M. Raffenel ; Ed. Blaquières ; le colonel Tarella ; le capitaine Baleste, tué en Crète ; Washington, descendant du fondateur des États-

Unis ; le général Norman ; sir Edward Church, auparavant général au service de Naples ; lord Cochrane, qui avait commandé l'escadre du Chili ; Hastings ; le colonel Stanhope ; lord Byron. Le grand poète que le *cant* anglais avait forcé à s'expatrier avait consacré sa fortune, sa vie et son talent à la cause de la liberté ; sous son inspiration parut un journal, les *Chroniques helléniennes* ; il établit un service de poste et négocia un emprunt en Angleterre. Ce sont ces Philhellènes qui ont fait la Grèce contemporaine, ce sont eux qui, par leur héroïsme, ont permis aux insurgés d'attendre Navarin. Sans Fabvier, le général Maison serait arrivé trop tard.

Malheureusement, les chefs hellènes usaient leurs forces dans des querelles intestines qui les empêchaient de profiter de leurs victoires. Colocotroni, soutenu par le parti militaire, chassa de la Morée Mavrogordato qui le déclara traître à la patrie. La mort de lord Byron eut pour conséquence de faire échouer l'emprunt ; la guerre civile entrava la levée des contributions et les caisses du gouvernement se trouvèrent sans argent. Si les Turcs avaient été plus actifs et plus intelligents, ils auraient pu tirer grand profit de ces discordes, mais ils laissèrent toujours échapper le moment propice. Quand le 3 juillet 1824, la flotte ottomane fondit sur Psara, l'occasion était manquée. La trahison d'un misérable nommé Cotta qui livra aux turcs la batterie d'Amandia permit à ceux-ci de débarquer 15 000 hommes sans coup férir. Après une lutte acharnée de trois jours où ils subirent des pertes cruelles, les ottomans parvinrent à s'établir dans les parties basses de l'île. En même temps, la flotte égyptienne jetait un corps de troupes dans l'île de Casos et s'en rendait maîtresse. Cinq cents têtes et deux mille paires d'oreilles expédiées à Constantinople étaient les trophées de cette double victoire.

Toutefois, la joie des Turcs fut de courte durée. Le 7 juillet Miaulis, avec 80 bricks chrétiens arrivaient en vue de Psara. Le Kapoudan-Pacha prit honteusement la fuite, laissant aux mains des Hellènes 4 vaisseaux et 6 transports et abandonnant les troupes débarquées à terre les jours

précédents. Elles furent passées au fil de l'épée jusqu'au dernier homme ainsi que celles de Casos. Après s'être radoubé et renforcé à Mytilène, qui était le centre de ralliement des flottes turques, le Kapoudan-Pacha appareilla le 9 août pour Samos. Attaqué par Miaulis dans le canal qui sépare l'île de la côte d'Asie, il perdit 2 frégates, 1 corvette, et 20 transports, mais opéra, quand même, sa jonction à Chio avec l'escadre égyptienne. Sans hésiter Miaulis attaque la flotte combinée, la bat le 10 septembre devant Halycarnasse et le 21 entre Patmos et Nikaria et la contraint de se réfugier dans la rade de Mytilène. S'accusant mutuellement de leur défaite, les Égyptiens et les Turcs se séparent. Le Kapoudan-Pacha regagne les Dardanelles en perdant trois vaisseaux que fait sauter Canaris ; Ibrahim, assailli devant Chio par Miaulis perd quantité de transports et 2000 hommes et se voit bloqué dans le port de Marmarina. Dans la nuit du 24 au 25 septembre, il essaye de tromper la surveillance de Miaulis pour gagner le large : sa plus belle frégate saute ; douze de ses bâtiments amènent leur pavillon ; sept transports chargés d'armes et de munitions sont capturés.

Cependant les Turcs commençaient à se lasser de cette guerre sans trêve ni merci. Le mufti attribuait les défaites à la colère divine qui punissait les excès commis sur les rayas chrétiens désarmés, les femmes et les enfants. Mahmoud se décida à faire appel au pacha d'Égypte, quelques craintes que lui inspirât l'ambition de ce feudataire en qui il voyait un nouvel Ali de Tebelen. Méhémet Ali fut investi des pachaliks de Candie et de Morée. Un plan d'opérations pour la campagne de 1825 fut élaboré à Stamboul, sous l'inspiration de l'Autriche. Ibrahim-Pacha, avec les contingents égyptiens, devait envahir le Péloponèse au midi, pendant que les généraux turcs écraseraient l'insurrection sur le continent. Grâce aux vaisseaux de transport que lui fournirent plusieurs puissances chrétiennes la Porte put expédier, à l'abri des pavillons étrangers, des hordes asiatiques sans nombre en Macédoine et en Thessalie et Ibrahim débarqua tranquillement en Morée.

Ibrahim-Pacha : Chute de Missolonghi et d'Athènes (1826).

Jamais le danger n'avait été aussi grand pour les Hellènes. Les troupes d'Ibrahim n'étaient pas comme les armées du Grand Seigneur contre lesquelles ils avaient lutté jusqu'alors, un ramassis de bandes indisciplinées, sans cohésion ni unité. Dressées à la tactique européenne, instruites et commandées par des officiers européens, surtout français, que le pacha d'Égypte avait attirés au Caire et à Alexandrie, elles avaient sur les Hellènes une écrasante supériorité. En outre, les discordes des Héllènes paralysaient la résistance. Les chefs militaires du Peloponèse, Colocotroni, Delyanni, Zaïmis étaient détenus dans les prisons d'Hydra, après avoir échoué dans une tentative à main armée de s'emparer du pouvoir. Leurs soldats refusèrent de marcher contre Ibrahim, tant que leurs généraux ne leur seraient pas rendus. En vain Miaulis incendie devant Modon 17 bâtiments ennemis (12 mai 1825), Coundourioti est impuissant à arrêter les succès d'Ibrahim : Navarin capitule et Calamata est occupé par les Égyptiens. Le président Coundourioti résigna alors le commandement et rappela les chefs emprisonnés à Hydra. Le retour de Colocotroni réveilla l'enthousiasme, mais Ibrahim était déjà maître de tout le littoral sauf de Napoli. Colocotroni est battu à Tricorpha et Ypsilanti à Rizès et à Ardova. La valeur brillante et désordonnée des Hellènes se brisait contre la science des manœuvres des troupes égyptiennes.

Ibrahim s'honora par la modération, jusqu'alors inusitée, dont il fit preuve : la garnison de Navarin se retira librement avec ses bagages et les habitants n'eurent pas à souffrir la moindre insulte. C'était non seulement de l'humanité et de la générosité, mais aussi de l'habile politique; mais trop de sang innocent avait été versé pour que ces sages mesures pussent porter leurs fruits : toute la population de Navarin s'enfuit dans les montagnes (18 mai 1825).

Un découragement profond régnait parmi les insurgés;

Ibrahim s'avançait sans rencontrer de résistance : tout se dispersait devant lui. Papa-Fléchas, un des anciens hétairistes et un des premiers auteurs de la révolution, seul ne faillit pas à son devoir.

Connaissant l'importance du plateau supérieur de l'Arcadie, il se porta, le 9 juin, avec deux mille cinq cents hommes, au bourg de Maniates, point central de plusieurs débouchés.

Le lendemain, les colonnes égyptiennes assaillaient ses positions. Après six heures d'une lutte obstinée, les Grecs lâchèrent pied; seuls trois cents Arcadiens se groupèrent autour de Pacha-Fléchas qui, le sabre au poing, les excitait à combattre et à gagner le ciel par le martyre. Ils luttèrent jusqu'au soir et ne succombèrent qu'après avoir tué huit cents Égyptiens. Papa-Fléchas résistait encore; étonné de sa bravoure, Ibrahim lui cria : « Papa, rends-toi, je t'accorde la vie. — Je ne veux aucune grâce de toi, répondit le prêtre-soldat; j'ai su faire révolter la Grèce contre ses tyrans et je saurai mourir en la défendant! » Il ne restait plus aux Hellènes que Nauplie, Athènes et Missolonghi.

Les succès d'Ibrahim avaient permis à Reschid-Pacha de faire, sans obstacles, tous les préparatifs nécessaires pour un nouveau siège de cette dernière ville.

Missolonghi avait alors une garnison de quatre mille Roméliotes commandés par Nothi Botzaris, frère de Marco; une junte locale, chargée de diriger les affaires civiles et militaires de l'Étolie, résidait dans ses murs; elle était composée de Jean Papa-Diamantopoulos, George Canaris et Démétrius Tchémélis. Le siège commencé au printemps fut poussé d'abord avec vigueur et des lignes de circonvallation entourèrent la place, pendant que la flotte ottomane interceptait la mer. Sommé de se rendre, Botzaris répondit que les clefs de la ville étaient suspendues à ses canons. Furieux de cette fière réponse, Reschid ordonne aussitôt l'assaut : dix mille Albanais s'élancent escaladant le bastion Botzaris et y plantent le drapeau du Croissant. Mais le cri de « Défendons les cendres de Marco Botzaris » exalte le

courage des assiégés; les Souliotes se précipitent dans la mêlée et rejettent l'ennemi dans ses retranchements. Les assauts se succédèrent sans interruption, toujours repoussés.

Dans les premiers jours de septembre, Miaulis, passant au travers de la flotte ottomane, débarque dans la ville une grande quantité de vivres et de munitions; en même temps, Kristos Tzavellas, Kostas Frotomaras et Georges Valtinos perçaient les lignes ottomanes et venaient avec leurs bandes renforcer les défenseurs de Missolonghi. Le 16 décembre, Reschid résolut de donner un assaut décisif : les bastions Rhigas, Macris et Montalembert devaient être attaqués simultanément. Mais au moment où les Osmanlys allaient toucher la contrescarpe du fossé, des mines préparées d'avance jouèrent tout à coup. Éperdus en sentant la terre trembler et s'entr'ouvir sous leurs pieds, les soldats jettent leurs armes et s'enfuient en désordre.

L'armée de Reschid-Pacha était décimée par les combats, ses troupes démoralisées réclamaient impérieusement la evée du siège, prêtes à se mutiner; enfin Karaïskakis tenait la campagne et avait coupé les communications avec Salone et Arta : le sérasker se décida alors à appeler Ibrahim à son aide.

A peine arrivé, le fils de Méhémet-Ali, sur les conseils de Reschid, ordonna l'assaut (27 décembre) : il essuya un échec. Ibrahim, loin de s'obstiner dans un système d'attaque qui ne pouvait produire aucun résultat, commença 'inspection du terrain autour de Missolonghi, ce qu'avaient toujours négligé de faire les généraux ottomans. Il fallait d'abord isoler la place pour l'empêcher de renouveler son effectif et ses approvisionnements; les postes de Iasilidi, d'Anatolica et de Dolmas furent emportés dans le courant le mars, leur perte ferma aux Hellènes toute communication avec la mer. Quand Miaulis parut avec sa flotte, le 14 avril, il ne put entrer en communication avec les assiégés. Missolonghi était perdu : la famine allait accomplir l'œuvre que la force avait été impuissante à exécuter. Bientôt la détresse fut au comble : après avoir épuisé tous les vivres, on mangea les chevaux, les chiens, puis on eut

recours aux herbes salées du rivage. Ibrahim offrit une capitulation : les Souliotes, qui formaient la majeure partie de la garnison, la rejetèrent avec mépris.

Le colonel Fabvier proposa au gouvernement provisoire d'aller avec quinze cents réguliers se joindre à Karaïskakis et tenter une attaque sur les lignes des assiégeants.

Son offre fut repoussée : « Missolonghi, lui répondit-on, devait succomber, il était inutile de la secourir! » Le dernier acte du drame approchait : pressés par la faim, les assiégés écrivirent à Karaïskakis que, le 22 avril, à l'entrée de la nuit, ils exécuteraient une sortie générale, lui demandant de la seconder par une attaque sur les derrières de l'ennemi. Karaïskakis, malade, ne fit aucun mouvement pour favoriser ses compatriotes et Ibrahim, prévenu par un déserteur, prit toutes ses dispositions pour faire échouer la tentative désespérée des assiégés.

Au jour fixé, la population entière, composée de trois mille combattants et de six mille femmes, enfants et vieillards, sortit dans le plus grand silence; les Souliotes s'étaient élancés en avant aux cris de « *Frères, en avant, mort aux barbares!* » Mais l'ennemi était sur ses gardes et les accueille par un feu meurtrier; la colonne qui renfermait la population non combattante, effrayée, se rejette dans la ville. Profitant de la confusion, les Égyptiens pénètrent dans les batteries, pêle-mêle avec les fuyards. Kristos Kapsalis réunit autour de lui dix-huit cents femmes enfants ou vieillards infirmes, et se barricada dans un grand édifice qui contenait les munitions de guerre.

Il attendit, sombre et résigné, que les ennemis fussent en foule autour de l'édifice et s'écriant alors : « Seigneur, ayez pitié de nous », il mit le feu aux poudres : deux mille Égyptiens périrent avec les chrétiens de l'héroïque Kapsalis.

Les Souliotes avaient cependant franchi les retranchements des Turcs, mais au lieu de trouver devant eux les troupes de Karaïskakis, ils se heurtèrent aux Albanais postés en observation par Ibrahim. Environnés par des forces décuples, ils réussirent à briser le cercle de fer qui

les étreignait et à gagner Salone : ils n'étaient plus que dix-huit cents.

Apprenant que la chute de Missolonghi avait jeté la consternation dans la Grèce, ces vaillants soldats écrivirent (7 mai) au gouvernement central :

« Gouverneurs de la Grèce, ne perdez pas courage ! Si vous avez confiance en nous, nous sommes en état de rendre d'utiles services à la patrie et de venger les tombes renversées de l'immortel Marco Botzaris et du généreux Anglais qui nous consacra ses chants poétiques, sa fortune et sa vie. Missolonghi n'existe plus que dans ses ruines, mais il est partout avec nous ; le sang qui coule dans nos veines est toujours le même. Nous sommes les mêmes hommes qui avons défendu les droits sacrés de la patrie et ceux de la liberté, tant sur les montagnes escarpées de Souli que dans les murs croulants de Missolonghi. »

Après leur victoire, les deux généraux se séparèrent : Ibrahim essaya en vain de pénétrer dans le Maïna et alla se reposer à Modon de ses fatigues et de ses victoires ; Reschid marcha sur Athènes dépourvue de troupes.

Karaïskakis et Fabvier volèrent au secours de la ville, à la tête de sept mille hommes. Reschid battu dans deux rencontres à Chaïdari (10 et 20 août 1826) dut abandonner le Pirée et Phalère, et Fabvier, forçant les lignes des assiégeants, pénétra avec quinze cents *Sachios* (réguliers) dans l'Acropole dont il avait consenti à diriger la défense. Karaïskakis voulait affamer l'armée musulmane, mais le général Church et lord Cochrane, dont l'opinion était de livrer bataille, attaquèrent le 4 juin 1826. La victoire favorisa les Hellènes, mais Karaïskakis, frappé d'une balle au bas-ventre, succombait à sa blessure et sa mort amena la malheureuse journée du 6 juin.

Ce jour-là une attaque générale avait été résolue contre les Turcs : quatre mille hommes devaient débarquer à Munychie et s'en emparer ; en même temps les corps du Pirée et d'Eulésis devaient commencer leur mouvement offensif. L'opération mal exécutée échoua complètement : les corps grecs agirent isolément, sans s'inquiéter les uns

des autres; enveloppés par la cavalerie ennemie, ils ne surent pas se former en carrés et leurs colonnes de division furent sabrées. Church et lord Cochrane durent se rembarquer précipitamment. Tous les prisonniers furent décapités. Church alors entra en pourparlers avec Reschid et arrêta les bases d'une capitulation : il envoya à la garnison de l'Acropole l'ordre d'évacuer la forteresse et de la remettre aux mains des Turcs : Fabvier refusa. Mais la famine vint mettre la division parmi la garnison : Fabvier ne fut plus maître de ses soldats. Obligé de céder, il évacua l'Acropole, sortit librement avec armes et bagages et avec les honneurs de la guerre.

La triple alliance : Navarin. Évacuation de la Morée (1827). Traité d'Andrinople (1829).

Que faisaient les chefs hellènes pendant la douloureuse agonie d'Athènes? Ils usaient dans de sanglantes rivalités les forces de la nation et se disputaient, à main armée, le pouvoir éphémère d'un État encore incertain. Les primats voulaient traiter avec les Turcs, tandis que les chefs militaires, rejetant toute idée d'accommodement, ne voulaient poser les armes qu'après la reconnaissance de l'indépendance de la Grèce. Le parti militaire lui-même se divisait en deux fractions : les Péloponésiens et les Roméliotes. Les premiers avaient un moment songé à se donner à l'Angleterre; l'énergique résistance des chefs de la Grèce occidentale fit échouer ce projet. En vain Ypsilanti et Condourioti essayent-ils de faire entendre le langage de la raison et du patriotisme, leurs paroles ne trouvaient pas d'écho dans les cœurs. Les récriminations se croisaient, les haines se déchaînaient : on ne reculait devant aucun moyen pour les satisfaire. Odysseus, qui était le véritable maître de la Grèce occidentale, était assassiné par son lieutenant Gouras sur l'ordre de Mavrogordato. Son beau-frère, l'Anglais Trelawnay, n'échappait qu'avec peine au poignard des assassins dépêchés pour faire main basse sur les trésors

d'Odysseus. Mavrogordato faisait expulser le colonel Jourdain, emprisonner Varnakiotis opposés au projet de vendre la Morée à la Grande-Bretagne et excitait à Hydra une sédition populaire qui faillit coûter la vie aux frères Condourioti. Zaïmis, Delyanni détournaient les Péloponésiens de marcher au secours de la Grèce occidentale.

Le deuxième congrès d'Épidaure (24 avril 1826) n'avait remédié à rien; pour mettre fin aux intrigues des primats et clore les dissensions qui déchiraient la Grèce, les Condourioti invitèrent les représentants de la nation à se réunir à Hermione. Zaïmis leur opposa une assemblée rivale à Égine : la guerre civile éclata; heureusement l'intervention de sir Ed. Church et de lord Cochrane décida les deux assemblées à se réunir à Trézène et à élire président de la république hellénique le comte Jean Capo d'Istria.

Né à Corfou, Capo d'Istria avait toujours soutenu la cause des Grecs qu'il regardait comme ses compatriotes. Doué de talents supérieurs, il était devenu ministre des affaires étrangères de Russie, et, au congrès de Vienne, en 1815, il avait tenté d'intéresser les souverains au sort de la Grèce. Lors des premiers mouvements hétairistes en 1820, il avait fait tous ses efforts pour empêcher les cabinets européens de confondre les insurgés avec les carbonari. Ses chaleureux plaidoyers pour les Grecs, au congrès de Vérone, le firent presque tomber en disgrâce auprès de l'empereur Alexandre. Il n'en continua pas moins de se dévouer pour la Hellade et de lui rendre d'importants services.

La prise de Missolonghi et d'Athènes avait anéanti l'insurrection dans la Grèce occidentale. Dans la Morée, Ibrahim avait reçu la soumission de l'Élide et de l'Achaïe; les Grecs ne possédaient plus que les trois places fortes de Nauplie, d'Acro-Corinthe et de Monembasie. Le pacha se préparait à terminer la guerre d'un seul coup et prenait ses dispositions pour investir les derniers refuges de l'indépendance hellénique. L'argent manquait totalement aux Grecs : les sommes provenant des emprunts contractés à Londres et les dons volontaires des philhellènes avaient été

gaspillés dans des luttes fratricides. Les marins et les insulaires retournaient à leurs habitudes de piraterie, ne respectaient aucun pavillon et pillaient tous les bâtiments marchands, malgré la présence des escadres européennes.

La cause hellénique était perdue, quand la France, l'Angleterre et la Russie sommèrent les belligérants de suspendre les hostilités. Les Hellènes se hâtèrent de saisir la planche de salut qui leur était tendue et adhérèrent à l'armistice. La Porte, elle, refusa de traiter avec des esclaves révoltés et continua les opérations militaires. Les trois puissances résolurent alors de venir à bout, même par la force, de la résistance du sultan.

L'Hétairie avait grandi sous la protection russe, mais Alexandre Ier, croyant voir dans l'insurrection les agissements du parti révolutionnaire, avait annoncé hautement son intention de rester fidèle aux traités. L'incarcération du banquier de l'ambassade de Russie à Constantinople amena une protestation du comte Strogonoff qui quitta la capitale avec éclat. L'Angleterre s'interposa pour prévenir un conflit. Le czar proposa la division de la Grèce en trois principautés, soumises au même régime que la Moldavie et la Valachie, sous le protectorat de l'Europe (1824). Ce projet fut repoussé à la fois par le Divan et par les insurgés; les négociations continuèrent jusqu'à la mort d'Alexandre (décembre 1825), sans amener de solution. Le nouveau czar, Nicolas Ier, appuyé par l'Angleterre, imposa au sultan la convention d'Akkerman.

La navigation de la mer Noire était ouverte à la Russie ; la Moldavie et la Valachie rentraient en possession du droit d'élire leurs princes pour une période de sept ans, les hospodars ne pouvaient être destitués sans le consentement du czar ; la Serbie devenait principauté vassale ; il ne restait aux Turcs que le droit de tenir garnison à Belgrade et dans trois autres forteresses, et un faible tribut (octobre 1826).

Pour la question hellénique il fut décidé que l'Angleterre et la Russie uniraient leurs efforts afin de mettre un terme à la lutte. Les cabinets de Paris, de Vienne et de

Berlin donnèrent leur adhésion. Le 5 février 1827, l'Angleterre offrit au Divan la médiation des puissances. La réponse du reïs-effendi fut catégorique : « Sa Hautesse n'admettrait jamais d'intervention entre elle et ses rayas, et à l'avenir elle ne répondrait plus à des propositions de ce genre » (10 juin).

Exploitant le refus hautain des ministres ottomans, la Russie signa avec les cabinets de Saint-James et des Tuileries le traité du 6 juillet 1827. Les puissances alliées s'engageaient à intervenir pour amener la conclusion d'un arrangement basé sur la séparation civile des deux populations ; la Grèce devait former une principauté tributaire. Un article secret fixait à un mois le délai d'acceptation.

L'ultimatum de la triple alliance trouva la Porte impassible, elle déclara s'en tenir à la note du 10 juin. Les flottes alliées reçurent l'ordre d'empêcher tout mouvement des forces turques et égyptiennes. L'amiral Codrington et l'amiral de Rigny communiquèrent leurs instructions à Ibrahim. Le pacha consentit à attendre des ordres nouveaux de son père et du sultan ; il s'engagea sur l'honneur, à ne pas faire sortir sa flotte de la rade de Navarin. L'armistice accepté, de fait, par Ibrahim, restait à le faire observer des Grecs. Sur les instances de l'amiral Codrington, lord Cochrane renonça à une expédition projetée sur les côtes d'Albanie, mais Hastings, avec six bâtiments, attaqua et détruisit devant Missolonghi une flottille turque de onze voiles (30 septembre).

A cette nouvelle, la fureur d'Ibrahim fut sans bornes : « Comment, s'écria-t-il, les Grecs protégés par les Européens pourront poursuivre les hostilités, pendant qu'on lie les mains aux Ottomans ? » Se jugeant dégagé de son serment, il donna l'ordre d'appareiller pour surprendre Hastings et l'anéantir.

Les escadres anglaise et française avaient quitté leur croisière pour aller s'approvisionner à Zante et à Milo. Avertis par les frégates laissées en observation, les deux amiraux reviennent à toutes voiles et rallient, en route, l'escadre russe de l'amiral de Heyden. Le commandant

Spencer, du *Talbot*, reçut l'ordre de se présenter devant l'amiral turc, Halet-Bey, pour lui signifier de s'arrêter. L'amiral turc répondit qu'il allait rejoindre Ibrahim sous les ordres duquel il se trouvait placé et remit à la voile, dans la direction de Navarin, suivi par les navires anglais.

En ce moment Ibrahim reçut des instructions de Constantinople, datées du 21 septembre, et lui enjoignant de reprendre immédiatement les opérations. Aussitôt les troupes turco-égyptiennes envahirent la Messénie et l'Arcadie et commirent à Calamata de tels excès que le capitaine Hamilton, témoin oculaire, écrivit à sir Codrington : « Si Ibrahim reste en Grèce, plus d'un tiers des habitants mourront de faim. »

Les instructions de sir Codrington lui prescrivaient d'éviter tout acte d'hostilité envers les Turcs ; cependant les récits du temps prétendent qu'en marge des instructions remises par le premier lord de l'amirauté, duc de Clarence, plus tard Guillaume IV, il y avait : « Ceci ne vous empêchera pas, mon cher Edward, de brûler de la poudre quand l'occasion se présentera. »

En tout cas, l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, Strafford-Canning, écrivait à l'amiral :

« Nous sommes d'accord que, si les mesures à prendre ne doivent pas dégénérer en hostilités, et, bien que l'intention manifeste des gouvernements alliés soit d'éviter une guerre autant que possible, néanmoins vous devez, selon vos instructions, empêcher l'arrivée des renforts, et pour cela, lorsque tout autre moyen aura été épuisé, recourir au canon. »

Le 16 octobre, les commandants des escadres sommèrent Ibrahim de rappeler ses troupes, de renvoyer sa flotte aux Dardanelles et à Alexandrie et d'évacuer la Morée. On répondit qu'Ibrahim était absent et qu'on lui transmettrait la communication. Le 18, un conseil de guerre tenu entre les trois amiraux décida de faire une démonstration imposante, sans toutefois en venir aux mains. En conséquence, deux jours après, la flotte combinée, forte de vingt et quelques bâtiments de toute grandeur, pénétrait dans la rade de

Navarin; les vaisseaux ottomans, au nombre de quatre-vingts, étaient rangés sur une triple ligne en forme de croissant. Des deux côtés on n'avait pas l'intention de combattre; un déplorable malentendu amena l'effusion du sang. Un coup de feu, parti du côté des Turcs, atteignit un parlementaire anglais, envoyé pour faire changer de place à des brûlots ottomans. Le capitaine Follows, du *Darmouth*, répondit par une vive fusillade. Le contre-amiral de Rigny héla le commandant de l'*Émina*, frégate égyptienne, dont les vergues touchaient celles de son navire, et lui dit que si les Égyptiens renonçaient à la lutte, il agirait de même. Les Égyptiens accueillirent cette exhortation par un feu de tous leurs canons dirigé sur le vaisseau français. Cependant l'amiral Codrington envoya encore une chaloupe à Moharrem-Bey, commandant de l'escadre égyptienne, pour l'avertir qu'il était disposé à éviter tout acte d'hostilité; mais un coup de fusil, tiré du vaisseau-amiral turc, tua le timonier de la chaloupe, et l'*Asie* reçut une bordée de mitraille. La bataille était engagée; elle dura cinq heures : le soir, il ne restait plus de la flotte ottomane qu'une quinzaine de bricks ou corvettes.

Ibrahim était absent lorsqu'eut lieu la destruction de ses vaisseaux. Loin de songer à en tirer vengeance en molestant les chrétiens, il déclara qu'il punirait de mort quiconque oserait porter la main sur un Franc.

Le désastre de Navarin ne fut connu à Constantinople que le 2 novembre; aussitôt le Reïs-Effendi remit aux ambassadeurs des puissances alliées, le mémorandum suivant :

1° Les alliés renonceront à toute ingérence dans les affaires des Grecs.

2° Ils payeront à la Porte une indemnité pour les vaisseaux détruits à Navarin et lui feront des excuses.

Pour appuyer ce langage, il aurait fallu 500 000 hommes; les ambassadeurs des trois puissances déclarèrent les rapports rompus et s'embarquèrent (8 décembre).

Dix jours après un hatti-chérif appela les musulmans à la guerre sainte : « Le but des infidèles, disait la procla-

mation, est d'anéantir l'islamisme et de fouler aux pieds
nation musulmane. Que tous les fidèles sachent que
combat est un devoir pour nous ; qu'ils se gardent donc bi
de songer à une solde mensuelle ou à une paye quelconqu
Au contraire nous devons faire le sacrifice de notre v
remplir avec zèle les devoirs que nous impose l'honne
de l'islamisme, unir nos efforts pour le maintien de
religion jusqu'au jour du jugement. C'est le seul moy
pour les musulmans d'obtenir leur salut dans ce monde
dans l'autre. »

La Russie, que visait surtout le hatti-chérif, répon
par une déclaration de guerre qui trouvait la Turquie pı
vée de son ancienne armée et sans avoir eu le temps d'
former une nouvelle. Mahmoud venait de détruire enfin l
insolents prétoriens qui, depuis plus d'un siècle, avaie
causé les désastres de l'empire.

L'appui des puissances alliées permit aux Hellènes
reconquérir le terrain perdu : les Turcs, renfermés da
Patras, Coron, Navarin, Modon, se bornèrent à garder leu
positions. Enfin, un corps d'armée français se préparait
débarquer dans la Morée. Ibrahim conclut une conventio
en vertu de laquelle il devait s'embarquer sur s
propres vaisseaux, rendre les prisonniers et ne laisser q
12 000 hommes dans les places occupées par les Ottoma
(3 août 1828). L'embarquement commença le 7 septembr
toutes les places se rendirent sans coup férir au génér
Maison ; Patras essaya seule de résister, elle fut enlev
d'assaut. La Morée était libre.

La conférence du 16 novembre 1828 discuta la questi
de l'indépendance hellénique et la délimitation du nouv
État. Invité à s'y faire représenter, le sultan refusa, fidèle
son système de ne point traiter avec des rebelles. Le prot
cole de Londres (16 novembre 1828) plaça la Morée et l
Cyclades sous la garantie des trois puissances et proclan
son indépendance sous un prince chrétien, choisi par l
alliés. La principauté devait payer à la Porte un tribut
500 000 piastres et indemniser les propriétaires musulma
expulsés. Cette décision ne satisfaisait aucune des deı

parties; les hostilités reprirent. Les victoires de la Russie allaient triompher des dernières résistances de la Porte.

A peine la paix était-elle rompue entre la Porte et la Russie que les armées du czar avaient franchi le Pruth et occupé les principautés. Le général Roth devait rester en observation devant Silistrie, le général Valof investir Braïla, pendant que l'armée principale s'engagerait dans les défilés du Balkan oriental et que la flotte appuierait son mouvement.

Le serasker Husseïn-Pacha avait son quartier général à Schoumla; Yousouf, pacha de Sérès, commandait à Varna, et Khosrew, favori du sultan, protégeait la capitale.

Le serasker repoussa les Russes de Silistrie, mais le 16 juin 1828 Braïla capitulait devant le grand-duc Michel. La chute de cette place entraînait la perte de la Dobroudja, et le 6 juillet les Cosaques entraient à Bazardjik. L'alarme était à Stamboul; un grand divan tenu le 18 juillet, en présence du sultan, agita la question de la cessation des hostilités. Les avis étaient partagés quand Mahmoud s'écria : « Qu'on laisse le cheval en liberté, il arrivera bientôt au but. » Le parti de la guerre l'emporta et le grand-vézir partit pour l'armée.

Cependant la fortune favorisait les armes moscovites. Le czar avait pris le commandement en personne et établi son quartier général à Bazardjik; Pravadi était occupé par le général Beckendorf; Schoumla était tourné et la possession d'Eski-Stamboul permettait aux Russes de menacer la capitale; enfin Silistrie était bloquée et le siège de Varna commençait. Mais bientôt la famine et les maladies déciment les Russes; une attaque sur Schoumla échoue; Eski-Stamboul est évacué; le kapoudan-pacha, Izzet-Mohammed, parvient à ravitailler Varna et le grand-vézir marche, avec 20 000 hommes, au secours de la place. Malheureusement pour les Ottomans, Yousouf-Pacha vendit la ville (10 octobre); le kapoudan-pacha, abandonné par la garnison entraînée par l'exemple de son indigne chef, s'empara de la citadelle, avec 300 braves, et menaça de se faire sauter. Le czar accorda à cette poignée de héros le libre passage et leur fit rendre les honneurs dus à leur valeur.

Yousouf, condamné à mort, alla jouir en Russie de l'or qui avait payé son infamie.

En Asie, les Osmanlys n'avaient éprouvé que des revers : Poti et Anapa étaient tombés au pouvoir du prince Mentschikoff. Son successeur, le comte Paskievitch, prit successivement Kars, Ardahan, Toprakkalé, et battit une armée de 30 000 hommes près d'Akhalzick.

Inquiète des succès de la Russie, l'Autriche essaya d'entraîner la France et l'Angleterre dans une intervention en faveur de la Turquie. L'Angleterre était favorablement disposée, mais Charles X s'opposa formellement à toute intervention. Les Bourbons voulaient exclure les Anglais de la Méditerranée et reprendre toute la rive gauche du Rhin ; pour arriver à son but, le gouvernement français laissait la Russie libre de marcher sur Constantinople, en échange de son aide contre l'Allemagne[1].

Le sceau de l'empire avait été confié au brave Reschid-Pacha, le vainqueur de Missolonghi et d'Athènes; pour débloquer Silistrie, il investit Pravadi et assaillit inopinément le général Roth. Le général en chef russe, comte Diébitch, laissant à Krassofsky le soin de contenir la garnison de Silistrie, marche au secours de son lieutenant, opère sa jonction, et remporte sur le grand-vézir la sanglante victoire de Kolewtcha (11 juin 1829).

Dix-neuf jours après, Silistrie ouvrait ses portes aux vainqueurs. Diébitch avait désormais ses communications assurées et ses derrières garantis : laissant un faible corps amuser le grand-vézir retranché sous Schoumla, il tourne cette position, s'enfonce hardiment dans les Balkans, fran-

1. Lorsque éclata la révolution de Juillet, M. de Polignac était en train de conclure avec le czar un traité d'alliance offensive et défensive. La Russie s'emparait de Constantinople; la France prenait la Belgique, la Hollande et le Rhin. On achetait la neutralité bienveillante de l'Autriche par le don de la Bosnie, de la Serbie et de la Valachie. L'Autriche immobilisait la Confédération germanique, tandis la France entraînait à sa suite les Bourbons d'Espagne et d'Italie. La Prusse restée seule avec l'Angleterre était incapable de s'opposer à ce bouleversement de l'Europe. (Pièces diplomatiques trouvées à la révolution de Juillet dans les papiers du prince de Polignac.)

chit la passe de Kamtchlik et le défilé de Nadir-Derbend et arrive à Bourgas, sans que l'ennemi ait soupçonné cette marche audacieuse. Reschid, trop tard éclairé, s'efforce en vain de réparer sa faute : son avant-garde est défaite à Aïdos, lui-même est battu à Slivno. Diébitch marche sur Andrinople ; malgré une garnison de 10 000 hommes, la seconde ville de l'empire se rend, sans tirer un coup de fusil ; Kirk-Kilissa, Demetika, Ipsala, Enos sont occupés et l'armée victorieuse donne la main aux deux escadres des amiraux Greigh et de Heyden, dont l'un bloquait l'entrée des Dardanelles, tandis que son collègue mouillait devant Kara-Bounar.

En Asie, Paskievitch battait successivement le pacha d'Erzeroum, le pacha de Trébizonde, s'emparait d'Erzeroum, de Baïbourt et marchait sur Trébizonde. La nouvelle de la conclusion de la paix vint arrêter ses succès.

En Grèce, la campagne de 1829 avait été toute à l'avantage des Hellènes. Le général Church avait pris Vonitza ; Lépante s'était rendue à Augustin Capo d'Istria, après un blocus de quarante jours (mars) ; Missolonghi appartenait de nouveau aux Hellènes (8 mai), et Arslan-Bey, battu à Castello di Pietra par Démétrius Ypsilanti, évacuait Livadia et Fontana (26 septembre). Ce fut le dernier acte de la guerre.

Effrayée de la marche de Diébitch, et se croyant impuissante à défendre Constantinople, la Porte avait sollicité un armistice pour débattre les conditions de la paix. Les négociations commencèrent sous la médiation de la Prusse, et le 14 septembre était signé le traité d'Andrinople.

Le Pruth restait la limite des deux empires en Europe, mais la Russie acquérait les bouches du Danube, la libre navigation de la mer Noire dans la Méditerranée, Poti et la partie supérieure du bassin du Kour en Asie. Cette dernière clause isolait la Turquie des populations belliqueuses du Caucase et préparait leur soumission. Les privilèges de la Moldavie et de la Valachie étaient confirmés ; les hospodars, élus à vie ne pouvaient être destitués que dans certains cas et du consentement du czar : il était

interdit à tout musulman d'habiter dans les principautés ; un délai de dix-huit mois leur était accordé pour se défaire de leurs propriétés. Quant à la Serbie, sa situation restait telle que la convention d'Akkermann l'avait établie. La Porte payait en outre une indemnité de guerre de 125 millions, amortissable en dix annuités, plus de 16 millions aux négociants russes, à titre de compensation pour les pertes que la guerre leur avait fait éprouver. Les troupes russes devaient évacuer Andrinople, après le premier payement de l'indemnité ; se replier derrière les Balkans après le second ; repasser le Danube après le troisième. L'occupation militaire des principautés servait de gage pour le payement des autres annuités. Enfin le sultan adhérait au traité de Londres et au protocole du 22 mars.

Quelques mois plus tard (1830) la Porte reconnaissait l'indépendance de la Grèce et acceptait la délimitation fixée par les puissances. Le nouvel État comprenait les Cyclades, Négrepont, la Morée ; dans la Grèce continentale une ligne conventionnelle, tirée du golfe de l'Arta au golfe de Volo, la séparait de la Turquie. Cette frontière irrationnelle qui devait plus tard susciter de graves difficultés, fut surtout l'œuvre de l'Autriche et de l'Angleterre.

La Grèce était libre, mais ses éternelles dissensions allaient forcer l'Europe à intervenir encore pour assurer l'établissement d'un gouvernement stable et régulier, en lui donnant (mai 1832) un roi dans la personne du prince Othon de Bavière.

CHAPITRE XIII

MAHMOUD II ET MEHEMET ALI

Destruction des janissaires (1826). — Les Réformes. — La Turquie et l'Égypte. Traité d'Unkiar-Skélessi (1833). Bataille de Nezib (1839). — L'œuvre de Mahmoud.

Destruction des janissaires (1826).

Imbu des idées reformatrices de son cousin Sélim III, Mahmoud avait attendu patiemment le moment propice pour mettre ses projets à exécution. Avant tout, il fallait réorganiser l'armée d'après la tactique européenne afin de faire disparaître l'infériorité militaire des Osmanlys et remédier à l'indiscipline, source des revers des armes ottomanes. Ce résultat ne pouvait être obtenu tant que les janissaires ne seraient pas brisés; ils étaient la pierre d'achoppement de toutes les innovations, de toutes les améliorations. Cette milice, autrefois si redoutable à l'ennemi, n'était plus que la terreur des sultans et de la population paisible; elle constituait une charge des plus onéreuses pour le Trésor en même temps qu'une non-valeur militaire.

Elle comprenait quatre divisions : *Djemaat* (troupe), *Beuluk* (troupe), *Seymen* ou *Segban* (valets de chien), *Adjemi-Oglans* (novices), composant un ensemble de 229 ortas ou odas, dont 77 tenaient garnison dans la capitale. La division Adjemi-Oglan, forte de 34 ortas, restait constamment à Constantinople, même en temps de guerre. C'était dans ces compagnies que les recrues faisaient leur apprentissage militaire et y étaient instruites dans la religion musulmane par des Khodjas préposés à cet effet. « On

ne forçait cependant pas les jeunes chrétiens à changer de foi; les principes du gouvernement s'y opposaient aussi bien que les préceptes du Cour'ann, et si des officiers, mus par leur fanatisme, usaient quelquefois de contrainte, leur conduite à cet égard pouvait être tolérée, mais elle n'était jamais autorisée par les chefs[1]. »

Dans la suite on négligea insensiblement d'enrôler les chrétiens, on donna la préférence aux enfants et aux parents des janissaires. Mais les troubles intérieurs et les revers éprouvés à l'extérieur, le manque de soldats, forcèrent Ouzdemir-Osman-Pacha, et après lui Sinan-Pacha, à recevoir dans le corps des janissaires des gens de toutes les classes et de toutes les nations de l'empire ; il y entra même des vagabonds et des brigands. Dès lors ce corps se recruta parmi toutes sortes d'aventuriers; les nègres seuls en furent exclus. Fixé par Mohammed II à 12 000 hommes, porté par Suleyman à 40 000, par Murad III à 60 000, par Mohammed III à 101 600, le nombre des janissaires atteignit le chiffre de plus de 200 000 dans les premières années de Mohammed IV. En 1652, le grand-vézir Terkhoudji-Ahmed-Pacha essaya de ramener à des proportions normales le corps des janissaires : il fixa le chiffre de 55 000 hommes, mais une révolte des soldats réformés força Murad-Pacha (1655) à le doubler.

Il était impossible d'évaluer l'effectif réel des janissaires; l'agha, lui-même, l'ignorait à cause de l'infidélité des états de solde qui lui étaient présentés par les chefs des ortas que l'on payait toujours comme si elles étaient au grand complet. Les billets de solde que s'appropriaient ainsi les officiers se négociaient couramment dans le public. On cachait avec soin le décès d'un soldat, soit en activité de service, soit vétéran ou invalide, et dans le premier cas l'officier de la compagnie, dans le second, un parent, continuaient à toucher la paye. Mustapha III tenta de faire cesser ces abus. Traversé par ses ministres dans ses projets de réformes, il s'adressa directement à l'agha des janis-

1. D'Ohsson.

saires, Kior-Husseïn, et réclama son assistance pour mettre fin à ces dilapidations. L'agha répondit franchement qu'il le seconderait de toutes ses forces, et qu'au lieu de quinze cents bourses qu'il recevait de l'État, par quartier, il se contenterait de la moitié et qu'il répondait de ses janissaires, mais d'eux seuls. « Que voulez-vous dire? » interrompit le sultan. « Vous ignorez donc, Seigneur, répondit l'agha, que les janissaires de la capitale ne touchent effectivement que sept cent cinquante bourses par quartier, et que le reste de la somme passe dans la maison des ulémas, des ministres, des officiers du sérail. Il ne faut qu'un ordre, qu'un mot de Votre Majesté pour arrêter ces déprédations; mais ce mot doit être prononcé avec force et soutenu avec constance. »

Mustapha n'osa le prononcer ce mot que lui demandait l'agha, et le désordre prit de telles proportions, qu'en 1778 l'agha Tchélébi-Mohammed-Pacha étant tombé en disgrâce et ayant été condamné à voir ses biens confisqués, on trouva chez lui pour 38 609 piastres (150 000 fr.) par an, de billets de solde et chez son trésorier pour la valeur de 28 700.

Le nombre des soudoyés s'élevait, à la fin du dix-huitième siècle, à 400 000; on en comptait à peine 20 000 rassemblés[1]. Par leur turbulence, leur esprit d'insubordination, leur amour du désordre, leurs insolences et leurs séditions perpétuelles, les janissaires étaient une menace journalière pour la sécurité et la prospérité de l'empire. « Ces coursiers fougueux, bondissant en liberté dans les pâturages du désordre, se considéraient comme les rois du pays, entretenaient le feu sous la chaudière de la sédition et limaient le collier de l'obéissance[2]. »

Ce n'était plus qu'un ramassis de gens sans aveu, sortis de la lie de la population, et qui s'enrôlaient uniquement pour s'assurer l'impunité. Les uns s'emparaient des boutiques des maraîchers, faisaient main basse sur les provi-

1. Baron de Tott.
2. Essaad-effendi, *Histoire de la destruction des janissaires.*

sions, les vendaient à leur profit et poussaient l'audace jusqu'à réclamer aux propriétaires spoliés de l'argent pour frais de criée et de pesée. D'autres, sous prétexte de protéger la cargaison des navires, exigeaient une part des bénéfices et ils avaient soin de prendre la plus grosse. L'incendie était un des moyens qu'ils employaient le plus fréquemment pour satisfaire leur soif de pillage et de débauches.

L'opinion publique, lasse de leurs excès, s'était tournée contre eux : l'armée les méprisait à cause de leur lâcheté devant l'ennemi : « ce sont des vieilles femmes, qui vivent sur leur ancienne réputation, disait un pacha, et qui ne sont plus bonnes à rien. » Les ulémas, qui jusqu'alors les avaient couverts de l'égide de la religion, commençaient à les abandonner, irrités de leurs railleries et du manque de respect. En 1826, le sultan résolut d'agir : « il crut enfin le moment venu de s'ouvrir par le glaive un chemin au bonheur public en coupant ces buissons d'épines qui s'opposaient à sa marche et déchiraient son manteau impérial[1]. »

Une assemblée générale de tous les hauts fonctionnaires de l'empire et des principaux officiers des janissaires fut convoquée chez le mufti. Le grand-vézir Mohammed-Selim-Pacha fit ressortir l'avilissement où l'insubordination, l'ignorance et la lâcheté avaient fait tomber le corps des janissaires; il fit appel aux lumières des membres de l'assemblée pour sauver l'empire. La nécessité des réformes ayant été unanimement reconnue, le mektoubdji du grand-vézir lut un projet d'ordonnance pour la formation d'un corps d'infanterie régulière, instruit à l'européenne.

« Autrefois les janissaires étaient des soldats actifs, touchant la solde portée en leurs noms sur les rôles. En campagne ils étaient tous sous les drapeaux, obéissant aux ordres de leurs chefs. En l'année 1152[2], lors de la guerre de Morée et de la conquête de Napoli, des akindjis, par l'entremise de personnages imprévoyants, obtinrent,

1. Id., *ibid.*
2. De l'hégire.

quoique valides, des traitements de retraite et introduisirent parmi les retraités la funeste coutume de vendre des billets de paye à des individus étrangers à l'armée. Insensiblement cet abus a pris de telles proportions que l'*odjak* n'a presque plus compté d'hommes de guerre; la désorganisation s'est mise dans ce corps; à la faveur du désordre des espions s'y sont glissés et ont attisé le feu de la sédition Nos ennemis n'ont pas manqué de saisir cette occasion de nous nuire, ils ont osé porter leurs mains impures sur la blancheur éclatante de l'œuf de l'honneur musulman. Vengeance! peuple de Mahomet.... Unissons nos efforts pour élever devant notre pays le rempart d'une armée aussi instruite que brave, dont les coups, dirigés par la victoire, iront détruire l'arsenal des inventions guerrières de l'Europe chrétienne.

« Les éléments de force résident aujourd'hui dans l'étude et la pratique des arts militaires; leur connaissance est indispensable pour lutter contre un ennemi discipliné. Le Koran nous a tracé notre devoir; ne dit-il pas : « Employez pour vaincre les infidèles tous les moyens qui sont « en votre pouvoir.... » Certain d'obéir aux prescriptions de la religion, le gouvernement, animé de l'esprit du Prophète, a résolu, pour affermir la puissance ottomane et rendre au nom musulman tout son lustre, de créer un nouveau corps d'akindjis, tirés de l'odajk des janissaires. » Tels sont les considérants du projet. Suivaient 46 articles dont voici la substance : réorganisation du corps des janissaires; formation d'un corps, composé à raison de 150 hommes pour chacune des cinquante et une odas des janissaires à Constantinople; introduction des exercices européens; avancement réglé par un tableau de roulement; allocation de pensions de retraite aux officiers et aux soldats qui se distingueraient.

Tous les assistants apposèrent leurs cachets au bas de l'engagement écrit d'employer toutes leurs forces à faire triompher les projets de Sa Hautesse; le mufti rendit un fetwa menaçant des peines les plus sévères quiconque blâmerait les réformes ou chercherait à exciter des troubles.

L'acte fut lu ensuite aux officiers et aux sous-officiers des janissaires et reçut leur approbation. Le 12 juin, commencèrent sur l'Et-Meïdani les leçons d'exercice pour les officiers.

Mais la nouvelle ordonnance était à peine promulguée qu'une révolte éclatait. Tous les admirateurs du passé, tous les fanatiques crièrent au sacrilège et ceux-là mêmes des chefs des janissaires, qui avaient, les premiers, applaudi à ces réformes, conspiraient en secret pour les faire avorter. Le grand-vézir, « pour couper avec les ciseaux de la menace la langue des bavards dangereux », lança une proclamation édictant la peine de mort contre ceux qui se permettraient de critiquer les mesures arrêtées par le gouvernement. Cette menace hâta l'explosion du complot. Dans la nuit du 16, les officiers subalternes et les soldats des janissaires se réunissent sur l'Et-Meïdani, et, au point du jour, s'ébranlent aux cris de « Mort aux donneurs de fetwas! » Mahmoud se trouvait alors à Béchiktach; pendant qu'il revenait en toute hâte au sérail, le grand-vézir ordonnait aux chefs de corps de réunir leurs troupes. Le mufti, accouru un des premiers, convoqua à la défense du padischah les docteurs de la loi, les professeurs et les étudiants des médressés. Bientôt le sultan arrive, déploie le sandjak-chérif et appelle les vrais croyants sous l'oriflamme sainte. A la vue du drapeau du Prophète, la population entière se lève, se précipite sur la place du sérail, et se groupe autour « du cyprès majestueux du jardin de la victoire, de l'étendard vert du prince des prophètes. »

Les Janissaires avaient formulé leurs exigences : ils ne poseraient les armes que lorsqu'on leur aurait livré les auteurs de la nouvelle loi. Mais Mahmoud n'était pas un de ces princes pusillanimes, trop heureux d'apaiser une sédition hurlante, en lui jetant quelques têtes en pâture : des armes et des munitions sont distribuées au peuple qui marche sur la mosquée d'Ahmed, aux cris d'Allah eckbar!

Les avant-postes des rebelles occupaient la mosquée de Sultan-Bayezid et toutes les rues conduisant à Sultan-

Akmed ; ils furent rapidement forcés et refoulés dans l'Et-Meïdani : le sanglier était acculé dans sa bauge. Avant de commencer l'attaque, Ibrahim-Agha essaya de faire rentrer les Janissaires dans le devoir ; « mais vouloir persuader des têtes opiniâtres, c'est vouloir faire tenir une boule sur un dôme. » Le feu est ordonné, mais les canonniers hésitent ; un moment de faiblesse et tout est perdu : un officier déterminé, Kara-Djehennen, court à un des canons, et tire son pistolet sur l'amorce de la pièce : « La mitraille ouvrit une rue sanglante dans les rangs des rebelles ; l'action était engagée. L'artillerie tonna de toutes parts, une fusillade bien nourrie crépita comme grêle sur les masses confuses des Janissaires éperdus et la bataille dégénéra bientôt en massacre. Ce fut une véritable boucherie, on ne fit pas de quartier : les casernes où les fuyards s'étaient retranchés furent incendiées et ceux qui avaient évité le fer, périrent dans les flammes. On varie beaucoup sur le nombre des morts, les uns le portent à 10 000, les autres à 20 000, quelques-uns plus haut encore. On jeta tous ces cadavres à la mer, et pendant plusieurs mois, les poissons, putréfiés de chair humaine, ne furent pas mangeables[1]. »

Profitant de la terreur inspirée par cette terrible répression, Mahmoud publia le hatti-chérif suivant : « Nul n'ignore parmi les musulmans que c'est grâce à la puissante influence de l'esprit religieux, que la monarchie ottomane a pris naissance et a grandi de manière à embrasser successivement l'Orient et l'Occident. Les Janissaires, régulièrement organisés, ont rendu à l'État de grands services et souvent fixé la victoire sous nos drapeaux. Mais un mauvais esprit s'est introduit parmi eux ; depuis un siècle, ils ont maintes et maintes fois bravé l'autorité de leurs chefs ; ils ont fui devant l'ennemi. Leur indiscipline, leur lâcheté, ont livré nos provinces et nos forteresses aux ennemis de la religion. Il fallait mettre fin à ces désordres. Le grand-vézir, le mufti, les ulémas et tous les grands de l'empire, réunis en assemblée générale, autour de l'étendard du prophète,

1. Théophile Gautier, *Constantinople*.

dans la mosquée de Sultan-Ahmed, ont décidé à l'unanimité la suppression de l'odjak des Janissaires et la création de corps nouveaux qui, par leur discipline et leur instruction militaire, soient capables de lutter contre les ennemis. Les nouvelles troupes porteront le nom de soldats victorieux de Mahomet. L'illustre vézir Husseïn-Pacha les commandera.

« Quiconque osera agir ou parler contre le vœu universel sera châtié par le glaive. »

Les Réformes.

Mahmoud ne s'arrêta pas là ; tous les gens sans feu ni lieu durent quitter la capitale : 20 000 vagabonds furent expulsés et internés dans l'intérieur. L'abolition de l'ordre des derviches Becktachis suivit de près celle des Janissaires. Ces moines fanatiques, adversaires déclarés de toute innovation, affiliés aux Janissaires, jouissaient d'une grande influence sur le bas peuple, ils pouvaient devenir dangereux. On les accusa de professer des maximes contraires au Koran et de faire de leurs tékés des lieux de débauche et de prostitution : sur un fetwa, rendu par le mufti et les principaux ulémas, les trois chefs les plus influents furent décapités, les tékés détruits, l'ordre proscrit, tous ses membres chassés de Constantinople (10 juillet). Les sipahis, les silihdars, les ouloufedjis disparurent, les autres milices subsistèrent, mais entièrement modifiées et réorganisées d'après les principes suivis en Europe. A la fin de l'année, 20 000 hommes étaient déjà rompus à la nouvelle tactique.

On a agité la question de savoir si la suppression des Janissaires a été un bien ou un mal pour l'empire ottoman. Les lignes suivantes du comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie à Paris, écrites deux ans après, démontrent victorieusement que Mahmoud, en détruisant cette soldatesque ingouvernable, a trouvé une de ces illuminations de génie qui sauvent les empires.

« L'empereur a mis le système turc à l'épreuve et Sa

Majesté l'a trouvé dans un commencement d'organisation qu'il n'avait pas eue jusqu'ici. Si le Sultan a pu nous opposer une résistance plus vive et plus régulière, tandis qu'il avait à peine réuni les éléments de son nouveau plan de réformes et d'améliorations, combien l'aurions-nous trouvé formidable dans le cas où il aurait eu le temps de lui donner plus de solidité[1] ! »

La main de fer du Sultan avait broyé tous les obstacles, mais la révolte, foudroyée dans la rue, n'avait pas renoncé à la lutte et à la vengeance.

Au mois d'août, un incendie, allumé par les partisans des institutions condamnées, détruisit la huitième partie de la ville : les pertes s'élevèrent à 150 millions de francs. Mahmoud ne fut pas au-dessous des circonstances : il donna un abri dans le sérail et les palais impériaux à tous les malheureux sans asile, il prodigua les secours de tout genre et fit rebâtir, à ses frais, les marchés publics et une partie des boutiques. Il fut impitoyable pour tous ceux contre qui s'élevait la moindre charge et combattit le fanatisme par la terreur. Vers le milieu d'octobre, un vaste complot ourdi par un ex-derviche, Souledji-Ahmed fut étouffé dans le sang.

La guerre avec la Russie entrava un moment, sans les arrêter, les nobles efforts que tentait Sa Hautesse pour mettre son peuple au niveau des autres nations de l'Europe. « Je veux, disait-il, faire le bien de mon pays et reconstruire, sur les bases de la religion et d'après les principes de la loi, l'édifice qui doit assurer le bonheur et le repos de mes sujets. »

Son ardeur et sa persévérance croissaient avec les difficultés : tout en poursuivant activement la réorganisation de l'armée, il créait un ordre civil et militaire, le *Nichan-Iftikar*[2], et faisait publier un journal, le *Moniteur ottoman*

1. Dépêche du 19 novembre 1828.

2. Sélim III avait créé, en 1798, une décoration représentant le soleil et une étoile en or et en diamants, qu'il donna à des généraux, à des ministres européens et à plusieurs de ses sujets chrétiens, mais il n'avait osé la conférer à aucun Ottoman.

Pour mieux braver les préjugés, il introduisait les coutumes et les usages de l'Occident, il donnait des fêtes, des concerts, des bals à l'européenne, établissait la formalité des passeports, prohibait le port du turban et prêchait d'exemple, en s'habillant à la franque. En vain Mustapha-Pacha soulève l'Albanie, Reschid-Pacha, après une année de combats et négociations, triomphe de la rébellion (1830). En vain les insurrections se multiplient en Macédoine, en Bosnie, à Bagdad; en vain le peuple de Constantinople témoigne son mécontentement par plusieurs tentatives de brûler la ville, rien ne put faire dévier le réformateur de la ligne de conduite qu'il s'était tracée. La plus effrayante de ces manifestations populaires fut l'incendie du faubourg de Péra, résidence des Européens : 10 000 maisons furent réduites en cendres. « Dieu est grand, s'écrièrent les fanatiques, il a puni les ghiaours de leur crime de Navarin. C'est ainsi que le prophète avertit le renégat padischah d'obéir à ses lois et de ne pas souiller le siège de son empire par ses liaisons avec les infidèles. »

En août 1834, fut créée une milice régulière et permanente sous le nom d'*akaciri-redifeï-mançouri*, destinée à remplacer ces levées en masse qui ne produisaient que des bandes de pillards, mais de soldats, point. Les écoles de marine, d'artillerie et du génie, fondées par Mustapha III, s'ouvrirent de nouveau; une école militaire fut instituée sur le modèle de l'école de Saint-Cyr. Des bateaux à vapeur sillonnèrent le Bosphore étonné ; un fetwa du mufti ordonna l'établissement de quarantaines et de lazarets contre la peste. En même temps la Porte renonçait à son système d'isolement et accréditait des ambassadeurs en Europe. Enfin le sultan osa violer ouvertement une des prescriptions les plus absolues du Koran : il fit frapper des monnaies à son effigie[1] et placarder son portrait dans toutes

1. Mohammed II, le conquérant de Constantinople, avait été le seul souverain ottoman qui eût fait frapper des pièces à son effigie. Elles portent en exergue : *Magnus princeps et magnus amiras Mahomet;* d'autres portent cette inscription : *Magni sultani Mahomet II imperatoris.*

les casernes[1]. C'en était trop pour les zélés musulmans, ils coururent aux armes, à l'instigation des ulémas; ils furent écrasés : 4000 cadavres furent jetés à la mer. Mahmoud était résolu à faucher, sans relâche, tout ce qui se dresserait sur sa route. Le moindre propos hostile fut puni de mort; il fut interdit de stationner dans les cafés, hors le temps nécessaire pour boire une tasse de café et fumer un tchibouk. Le fanatisme poussait cependant les dévots à braver le sultan; ils recherchaient toutes les occasions de monter au ciel par le martyre.

Entouré de ses gardes, le padischah traversait le pont qu'il avait fait construire entre Stamboul et Galata, quand un derviche, appelé Cheïkh-Satchili, et que le peuple vénérait comme un saint, saisit la bride du cheval, en s'écriant :

« Ghiaour Padischah, n'es-tu pas repu d'abominations? Allah te demandera compte de ton impiété. Tu ruines l'islamisme et attires la malédiction du prophète sur nous tous! » Les officiers essayèrent de lui faire lâcher prise et le sultan, haussant les épaules dit : « C'est un fou! » « Fou, reprit le derviche avec indignation, non! je ne suis point fou. C'est toi, Padischah ghiaour, ce sont tes infâmes conseillers, c'est vous autres qui êtes des insensés. L'esprit de Dieu parle par ma bouche; je dois lui obéir et confesser la vérité; il m'a promis en récompense la couronne du martyre. » Son vœu fut exaucé : il fut conduit au supplice. Ce duel gigantesque entre un homme et toute une nation dura tout le règne de Mahmoud : l'homme ne faiblit pas un instant.

Voulant se rendre un compte exact de la situation de l'empire, et persuadé qu'il est des choses que seul l'œil du maître peut apercevoir, il visita en détail les provinces

1. Au dix-huitième siècle, d'après d'Ohsson, qui affirme l'avoir vue, il existait au sérail, une collection des portraits de tous les sultans. Il était de la plus grande difficulté, même pour les ambassadeurs, d'obtenir la permission de visiter cette galerie. Ils ignoraient même presque tous ce fait. — Voy. d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, tome IV (première partie).

de l'Europe « afin de mettre sous la protection de son ombre éternelle les peuples et les rayas de ces contrées, en faisant luire à leurs yeux la lumière d'équité et de miséricorde[1] ». Les établissements militaires, les hôpitaux, les mosquées, furent surtout l'objet de sa sollicitude; il accueillit toutes les réclamations, écouta toutes les plaintes, redressa tous les torts, donna satisfaction à tous les griefs et affirma hautement sa volonté de voir la plus parfaite harmonie régner entre tous ses sujets, *sans distinction d'origine ni de culte* (1837). Enfin, reconnaissant l'insuffisance du Koran, jusqu'alors base de la jurisprudence ottomane, il couronna son œuvre en préparant un code plus complet et en rapport avec les mœurs modernes.

L'Egypte et la Turquie ; traité d'Unkiar-Skelessi (1833) Bataille de Nezib (1839).

Pendant que Mahmoud tirait l'empire de sa léthargie, de nouvelles complications surgissaient qui menaçaient l'existence de la dynastie.

La paix était à peine signée avec la Russie que la Porte perdait Alger. L'insolence du dey avait décidé le gouvernement français à en finir une bonne fois avec ce nid de pirates. Malgré la jalousie et l'attitude menaçante de l'Angleterre, malgré l'intervention du sultan, l'amiral Duperré appareilla, et le 5 juillet, le comte de Bourmont débarquait devant Alger, écrasait les Arabes sur le plateau de Staouëli et s'emparait de la ville (1830).

Alger était depuis longtemps indépendant de fait, sa chute ne blessait que l'orgueil ottoman, mais dans la lutte qui allait s'engager entre l'Egypte et la Porte, le trône d'Osman était en jeu.

Plus heureux que son suzerain, Méhémet-Ali avait accompli dans ses Etats les mêmes réformes, sans se heurter aux mêmes résistances. Mahmoud ne s'était pas encore

1. Essaad-Effendi.

mesuré avec le préjugé et la routine, que le pacha avait transformé son gouvernement. Son armée, organisée par le colonel Seves (Soliman-Pacha), commandée par des officiers français, abondamment pourvue d'un matériel perfectionné, sans cesse tenue en haleine par des expéditions contre les peuples voisins de l'Egypte, avait une discipline qui manquait aux recrues ottomanes. Les embarras occasionnés au sultan par la résistance du parti vieux turc, parurent à Méhémet-Ali offrir le moment favorable pour la conquête de son indépendance; cependant, résolu à ne jeter le masque qu'à la dernière extrémité, il chercha des prétextes pour colorer sa révolte. Il commença par refuser de payer le tribut arriéré de dix-huit mois, arguant que les sacrifices qu'il s'était imposés pendant la dernière guerre en étaient largement l'équivalent ; enfin ses démêlés avec Abdullah, pacha d'Acre, lui fournirent l'occasion désirée. Sommé de retirer la protection qu'il accordait à la contrebande des denrées de l'Egypte et de livrer des fellahs qui avaient cherché un asile dans son gouvernement, Abdullah refusa: aussitôt 50 000 hommes, commandés par Ibrahim, envahirent la Syrie (20 octobre 1831). Dans l'espace de quelques jours, Jaffa, Gaza, Kaïffa, sont enlevées et Abdullah est cerné dans Acre. Le sultan ordonne à Méhémet-Ali de rappeler ses troupes et de lui soumettre le différend, promettant bonne et prompte justice. Le pacha répond en mettant pour condition à son obéissance l'investiture de la Syrie. Un hatti-chérif le déclare *fermanli* (excommunié), et Husseïn-Pacha reçoit l'ordre marcher contre les Égyptiens. Cependant Acre, quoique vaillamment défendue, était à la dernière extrémité ; le 27 mai 1832, Ibrahim donna l'assaut et, après une lutte dépespérée, Abdullah fut forcé de se rendre. L'armée ottomane, qui s'avançait au secours de la place, est battue devant Damas qui ouvre ses portes au vaiqueur (14 juin) ; le pacha d'Alep essaye en vain d'arrêter Ibrahim à Homs, sur l'Oronte, il perd 3000 hommes et toute son artillerie; Husseïn-Pacha, l'exterminateur des janissaires, écrasé à son tour à Beïlan, entre Alexandrette et Antioche, peut à peine rallier 10 000 hommes (29 juillet).

Méhémet-Ali renouvela alors sa demande des quatre pachaliks de la Syrie ; le sultan ne voulut rien entendre, et une nouvelle armée fut confiée à Reschid-Pacha. Brave, intelligent, énergique, doué de remarquables talents militaires, le nouveau serasker ne pouvait compter sur ses troupes, inexpérimentées, encore mal exercées et démoralisées par leurs récents désastres. 30 000 Ottomans restèrent sur le champ de bataille de Koniah ; Reschid, désespéré de la fuite de ses soldats, se jeta, le sabre au poing, au milieu des rangs ennemis : la mort ne voulut point de lui ; il fut fait prisonnier et conduit à Ibrahim qui le traita avec les plus grands égards (21 décembre). Le vainqueur était libre de marcher sur Constantinople ; rien ne pouvait l'arrêter. L'entourage européen d Ibrahim l'engageait vivement à précipiter sa marche ; il ne s'agissait plus de la Syrie, mais de substituer une dynastie à une autre et de reconstituer l'empire arabe. Méhémet-Ali n'avait pas cette hauteur de vues ni cette élévation d'ambition, il ne désirait que l'indépendance et un agrandissement territorial. Ce conflit, qui pouvait devenir la lutte de deux nationalités, resta circonscrit dans la sphère d'une guerre entre suzerain et vassal.

Cependant, Ibrahim s'était avancé jusqu'à Brousse et menaçait Scutari ; Mahmoud effrayé accepta les offres de secours que lui faisait, au nom du czar, le général Mouravieff. Les représentations de l'ambassadeur de France, M. de Varennes, portèrent cependant la Porte à reprendre les négociations avec Méhémet-Ali ; mais les exigences de ce dernier avaient augmenté ; il ne se contentait plus de la Syrie, il voulait en outre le district d'Adana. Le Divan déclara ces conditions inadmissibles et Ibrahim marcha sur Scutari. Mahmoud appelle alors les Russes qui débarquent 15 000 hommes dans la ville et se préparent à la défendre. Effrayés de cette intervention, les ambassadeurs de France et d'Angleterre démontrent au sultan le danger de laisser la Russie prendre pied au cœur de l'empire ; mieux vaut encore capituler devant le sujet rebelle. Le sultan se laisse persuader et le 5 mai 1843, le vice-roi consent à évacuer

l'Asie Mineure, moyennant la cession des pachaliks d'Acre, d'Alep, de Tripoli et de Damas, avec leurs dépendances. Ibrahim recevait l'investiture du pachalik d'Adana.

L'Occident avait abandonné la Turquie ; seule la Russie lui avait témoigné une sympathie effective, et en apparence désintéressée ; Mahmoud, aveuglé par le ressentiment, séduit par les promesses de Saint-Péterbourg, signa avec Nicolas un traité d'alliance offensive et défensive. Ce traité d'Unkiar-Skelessi annihilait l'indépendance politique de la Porte, en reconnaissant à une puissance étrangère le droit d'intervenir dans les troubles intérieurs de l'empire : la Turquie se mettait à la merci de l'autocrate de toutes les Russies.

La querelle entre l'Égypte et la Turquie n'était pas vidée, elle n'était qu'assoupie : des deux côtés, en prévision d'une rupture, on pressait activement les armements, et on se préparait en silence. Au commencement de 1834, une prise d'armes des montagnards de la Palestine, dont Ibrahim avait châtié sévèrement les brigandages ; le mécontentement de la population musulmane de Syrie, qui ne pouvait pardonner au fils de Méhémet-Ali d'avoir proclamé et mis en pratique l'égalité des mahométans et des chrétiens ; toutes ces causes firent concevoir au sultan l'espoir de se venger de son rival et une armée ottomane envahit la Syrie. Ibrahin, vainqueur de l'insurrection, prit position sur l'Euphrate et observa les mouvements de son adversaire. La diplomatie européenne s'entremit : la Russie et l'Angleterre poussaient le Grand-Seigneur à la guerre ; la France était ouvertement disposée en faveur du vice-roi d'Égypte. Méhémet-Ali demanda l'hérédité de ses possessions territoriales ; la Porte accéda à cette demande pour l'Égypte, Acre et Tripoli, mais reclama la restitution du reste de la Syrie. Le vice-roi brûla ses vaisseaux : il cessa de payer le tribut et se déclara indépendant. La diplomatie travailla vainement à un accommodement ; sur les conseils de la Russie, Mahmoud donna l'ordre à Hafiz-Pacha d'ouvrir les hostilités.

Le 21 avril 1849, la première colonne de l'armée turque

franchit le fleuve près de Bir, tandis qu'Ibrahim établissait son quartier général à Alep et occupait Nezib, à trois lieues de Bir. Le sérasker n'avait pas l'intention de forcer Ibrahim dans Alep; son plan consistait à marcher rapidement sur Damas. Il comptait sur un soulèvement des habitants de cette ville, la plus fanatique de tout l'Orient musulman, sur la coopération des montagnards de Naplouse et des Mutualis du Liban. Les Druses et les Maronites de l'émir Beschir accoururent sous les drapeaux d'Ibrahim ; Méhémet, profitant de la haine des Arabes contre les Ottomans, fit appel au désert. Les cheikhs des Bédouins envoyèrent 20 000 cavaliers et le chérif de la Mecque offrit toute la population valide de l'Hedjaz.

Le 29 juin, les deux armées se heurtèrent à Nezib : l'armée ottomane fut anéantie; Hafiz-Pacha se retira sur Marasch, abandonnant 160 pièces de canon.

« Les bagages, l'artillerie, un immense butin et bon nombre de prisonniers sont entre nos mains, écrivait Ibrahim à son père. Je veux poursuivre les ennemis, mais je n'en trouve plus. Après un combat de deux heures, l'armée ottomane s'est débandée et a pris la fuite avec une telle précipitation que nous n'avons pu la rejoindre. »

Mahmoud n'eut pas la douleur d'apprendre le triomphe du rebelle. Le 1er juillet, il mourait subitement.

L'œuvre de Mahmoud.

Si Mahmoud a été moins heureux que Pierre le Grand dans sa tentative de rénovation, cela tient surtout à ce que Pierre le Grand a trouvé une nation encore barbare, par cela même neuve, et qu'il était plus facile de façonner et de pétrir ; Mahmoud, au contraire, se heurtait à des institutions séculaires : elles étaient nées et avaient grandi avec l'empire dont elles avait autrefois fait la force et la puissance. Le sabre les avait établies, la victoire les avait consacrées, la religion les avait sanctifiées. La Russie, née d'hier, n'avait pas à proprement parler d'histoire nationale, il était

moins dangereux d'innover ; elle n'avait pas fait trembler l'Europe, elle qui était restée tributaire des Mongols pendant deux siècles ; il n'y avait pas à lutter contre lés souvenirs glorieux du passé ; elle faisait partie de la religion de l'Europe, le christianisme ; il n'était pas à craindre de voir le fanatisme religieux s'élever contre les institutions empruntées à des peuples chrétiens. Mahmoud devait obliger une nation ignorante et pleine de mépris pour les autres peuples à reconnaître la supériorité intellectuelle politique et militaire de ceux qu'elle dédaignait. Pour la contraindre à adopter les idées, les mœurs, les coutumes de ceux qu'elle regardait comme des chiens, il devait s'attaquer à tout ce qui était l'objet du respect et de la vénération des musulmans. Il devait, lui chef suprême de la religion, lui le khalife, l'ombre d'Allah sur terre, violer les prescriptions les plus absolues de la loi religieuse et entrer en lutte avec le livre saint, dicté au prophète par un messager céleste ! Cette tâche, Mahmoud l'a entreprise sans hésiter.

On a blâmé la violence déployée pour briser les résistances et le despotisme avec lequel il a imposé ses réformes. Mais quand il s'agit de faire table rase des croyances et des institutions d'un peuple, quand il s'agit de lui faire adorer ce qu'il a brûlé, toutes les subtilités du parlementarisme échoueraient ; l'autocratie seule a la force nécessaire pour vouloir et pour pouvoir. Si la civilisation est fille du temps, si elle répugne à la force brutale, il n'en est pas moins vrai que Mahmoud, en portant une main hardie sur l'arche sainte, a ouvert au progrès une voie tellement large, qu'il ne faudrait qu'un autre padischah, doué de la même force de volonté pour parachever sou œuvre et triompher des derniers obstacles. Pouvait-il, du reste, choisir ses moyens et ajourner l'exécution de ses plans ? Non. L'empire croulait de toutes parts sous le poids des désordres intérieurs, de la mauvaise administration, de la routine et de l'affaissement général des institutions ; ses jours semblaient comptés. Aux situations désespérées il faut des remèdes héroïques. Ce n'est point avec des constitutions qu'on sauve les empires, et Mahmoud n'eût pu accomplir ses réformes s'il avait

dû les soumettre à l'approbation d'une chambre élective.

A quelque point de vue qu'on envisage son œuvre, quel que soit le jugement sur l'opportunité et l'efficacité de ses réformes, sur les moyens adoptés pour les mener à bonne fin, Mahmoud II n'en restera pas moins la figure la plus énergique et la plus grande de la Turquie moderne.

CHAPITRE XIV

ABD'UL MEDJID (1839-1861)

La quadruple alliance. Le Liban et les massacres de 1845. — Le Tanzimat. Convention de Balta-Liman (1849). — Question des Lieux Saints. — Guerre avec la Russie (1853). Opérations sur le Danube. — Attitude de la Grèce. Campagne de Crimée. Traité de Paris (1856). — Hatti-Hamayoun de 1856. Massacres des chrétiens à Djeddah, au Liban et en Syrie (1860). — Pacification du Liban : Fuad-Pacha et la commission internationale. Mort d'Abd'ul Medjid (1861).

La quadruple alliance. Le Liban et les massacres de 1845.

Le fils aîné de Mahmoud, Abd'ul Medjid, lui succéda. Son premier acte fut de confier le sceau à Khosrew-Pacha et d'imprimer une nouvelle impulsion aux opérations militaires. Mais la Porte n'avait pas d'armée à opposer à Ibrahim, et la défection du kapoudan-pacha Ahmed qui, en haine du grand-vézir, passa avec toute la flotte à l'ennemi, lui porta le dernier coup. Le Divan allait se plier aux exigences de Méhémet-Ali, quand les puissances européennes intervinrent et invitèrent le sultan à ne rien décider sans leur concours.

La *question d'Orient* était officiellement posée. Un moment, on put croire qu'elle allait entraîner une conflagration universelle. L'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, signèrent avec la Porte (15 juillet 1840) un traité par lequel le vice-roi conservait la possession héréditaire de l'Égypte et la possession viagère d'Acre, à condition d'évacuer, dans un délai de dix jours, l'Arabie, la Syrie, Candie, etc.... En cas de refus, Méhémet-Ali était dépouillé de tous ses États, et les quatre puissances, faisant l'office de gendarmes, se chargeaient de l'exécution de la sentence de déchéance. En France, l'opinion publique prit fait et cause pour l'Égypte; le ministère Thiers fit de grands préparatifs militaires sur le Rhin et sur la Méditerranée : il était décidé à la guerre. Mais le gouvernement de Louis-Philippe avait inauguré en France la théorie de l'alliance anglaise, il ne voyait que par les yeux de la Grande-Bretagne. En outre, bien qu'elle fût née au bruit de la fusillade des *trois glorieuses*, la monarchie de Juillet répugnait à toute démonstration belliqueuse qui eût pu compromettre la prospérité des intérêts matériels. Devant la volonté expresse du roi de rester inactif, le ministère Thiers donna sa démission, et la France abandonna Méhémet-Ali, qui pensait pouvoir, à bon droit, compter sur son appui.

Le vice-roi essaya, malgré tout, de faire tête à la coalition, mais la disproportion des forces était trop écrasante. Une escadre anglaise bombarda Beyrouth, brûla la flotte égyptienne, débarqua un corps d'armée de 9,000 hommes qui, aidé des Maronites, chassa Ibrahim-Pacha du Liban. Latakiéh, Tortose, Tripoli, Saïda, Tyr, tombèrent successivement au pouvoir des alliés; Acre opposa une vive résistance : la ville est écrasée de bombes, l'arsenal fait explosion et Acre, aux trois quarts détruit, capitule. C'était la base d'opérations d'Ibrahim; là étaient concentrés tous ses magasins de vivres et de munitions; la perte de cette place le forçait à la retraite. En même temps, l'amiral Napier se présentait devant Alexandrie et arrachait à Mehémet-Ali un traité qui ne lui laissait que l'Égypte (27 novembre 1840). La Porte voulut pousser jusqu'au bout la victoire de ses

alliés : elle nomma à la place du vice-roi, un autre pacha et proscrivit le vaincu. Mais l'Angleterre la contraignit à ratifier la convention conclue par sir Napier (2 juin 1841). Enfin le traité du 15 juillet 1841, revisant les traités d'Andrinople et d'Unkiar-Skelessi, ferma les détroits aux bâtiments de guerre de toutes les nations.

L'évacuation de la Syrie par les troupes d'Ibrahim avait livré la province à l'anarchie et au désordre. N'étant plus contenus par l'impitoyable justice d'Ibrahim, les musulmans coururent sus aux chrétiens qui avaient à expier la prédominance que leur avait accordée le fils du vice-roi.

Après l'extinction de la famille de Maan, au commencement du dix-huitième siècle, le sceptre du Liban était passé dans la famille de Chehab. L'émir Chehab, descendant du prophète, époux de la fille du dernier émir de la famille de Maan, avait été reconnu prince du Liban par tous les chefs de la montagne et le pacha de Saint-Jean-d'Acre. Ce fut sous la famille de Chehab que se constitua la féodalité au Liban ; pour récompenser les principaux chefs qui l'aidèrent dans ses guerres, l'émir leur donna, à titre de gouvernement, divers districts du Liban. A côté de la famille musulmane de Chehab grandissait la famille Druse des Djomblatt, qui comptait plusieurs pachas parmi ses ancêtres et avait dû, par cela même, faire profession publique d'islamisme (les mahométans seuls pouvaient alors parvenir à ce haut grade). La mort du chef de cette famille, Cheïkh-Béchir-Djomblatt, étranglé à Saint-Jean-d'Acre par ordre d'Abd'ullah-Pacha, affermit irrévocablement l'autorité de l'émir Beschir-Chehab. Quand Méhémet-Ali s'empara de la Syrie, l'émir Beschir embrassa son parti, mais Ibrahim s'aliéna les montagnards en voulant les astreindre à livrer leurs armes. Les Anglais intriguèrent auprès des Maronites pour les exciter à se soulever contre les Égyptiens et répandirent parmi eux le bruit qu'Ibrahim allait établir de force la conscription militaire. Un émissaire du cabinet de Saint-James, M. Wood, fut l'âme de ces menées ; il promit, au nom de son gouvernement, la reconnaissance solennelle et la confirmation de tous les privilèges du Liban,

en récompense de la coopération des montagnards. Le 29 mai, l'établissement d'un cordon sanitaire autour de Beyrouth, nécessité par la peste de Damas, fit croire aux montagnards à des mesures coercitives pour les punir de leur opposition au désarmement. Une insurrection éclata et en peu de jours Beyrouth, Tripoli, Saïda, furent bloquées par les Maronites. Bien que battus par Osman-Pacha, les montagnards, en harcelant les Égyptiens, en enlevant leurs convois, en permettant aux anglo-autrichiens, de débarquer tranquillement, en leur laissant le libre passage des défilés de la montagne, eurent la plus grande part à la ruine des espérances de Méhémet-Ali. En vain la France s'efforça d'éclairer les Maronites sur leur véritables intérêts; en vain l'émir Beschir adressa à son peuple une proclamation pour les mettre en garde contre les intrigues anglaises; les Maronites persistèrent dans leur aveuglement et l'émir Beschir, traîtreusement emmené en captivité par les Anglais et vendu par eux aux Turcs, alla mourir prisonnier à Kadikeuy.

A l'émir succéda son neveu, Beschir-el-Kassem, que la Porte avait investi du pouvoir le 3 septembre 1840. Prince faible et incapable, le nouvel émir n'était pas à la hauteur de la situation; les Anglais qui n'avaient qu'un but, ruiner l'influence française en Syrie, s'attachaient à fomenter dans le Liban des troubles qui leur permissent d'y prendre pied. Ils exploitèrent les différences de races, les divergences de religion; ils excitèrent les Druses contre les Maronites, les musulmans contre les chrétiens, et firent naître dans la montagne, jusqu'alors unie, l'antagonisme des races et les haines religieuses. Les Maronites, catholiques et attachés à la France par des liens séculaires, parurent aux Anglais trop difficiles à être gagnés; leur perte fut résolue. Les Druses, qui affectaient toutes les religions et qui au fond n'en avaient probablement aucune, devinrent les auxiliaires et les instruments des intrigues britanniques. Les Maronites, cependant, avaient combattu contre Ibrahim pendant que les Druses lui restaient fidèles; ils avaient la parole de l'Angleterre, qui s'était engagée d'honneur envers eux, mais des considérations de ce genre n'ont jamais eu

qu'une médiocre valeur aux yeux des politiciens anglais.

Les excitations des agents anglais ne tardèrent pas à porter leurs fruits : une insurrection druse renversa l'émir. Dirigés surtout par Cheïkh-Hamoud-Abou-Naked, les Druses incendièrent les villages de Balaadda et de Haddet en vue même de Beyrouth et attaquèrent Déir-El-Kamar; mais après un combat de quatre jours dans les rues de la ville, ils durent se retirer précipitamment (octobre 1841). M. Wood, celui dont les promesses avaient procuré aux Anglo-Turcs l'appui des Maronites, prenant ouvertement parti pour les Druses, osait écrire au général turc : « L'opiniâtreté avec laquelle les chrétiens tâcheront de maintenir leur position et leur ascendant dans le mont Liban, prolongera cette guerre civile, ce qui fournira l'occasion aux ennemis des intérêts de la Sublime-Porte de détruire à jamais l'autorité turque dans ces provinces. »

Sélim-Pacha envoyait à Deïr-El-Kamar deux officiers qui, insultés, maltraités par les Druses, étaient amenés à présider eux-mêmes au désarmement illégal et à la reddition de la ville. Malgré leur présence, la ville était pillée et l'émir maltraité et dépouillé de ses armes. Nedjib-Pacha, gouverneur de Damas, approvisionnait les Druses et leur fournissait en abondance toutes les munitions dont ils avaient besoin. Des troupes irrégulières expédiées de Damas, campaient dans la montagne et y commettaient les plus grands excès. Dans les derniers jours d'octobre 1841, Cheïkh-Chebli-El-Hanan, chef des milices irrégulières de Nedjib-Pacha, à la tête des Druses du Hauran, se présentait au village maronite d'Hassébéyah, au nom de Sélim-Pacha, opérait le désarmement des habitants et les faisait massacrer ensuite. Le viol, le pillage, l'incendie, attestèrent la rage des Druses : des femmes enceintes furent éventrées, des enfants écartelés. La Porte, saisissant l'occasion, destitua brusquement l'émir Beschir, envoya dans le Liban le sérasker Mustapha-Pacha à la tête d'un corps de troupes et plaça à Deïr-El-Kamar un gouverneur ottoman, Omer-Pacha, dont l'administration juste et ferme fut accueillie avec joie par les chrétiens.

Les puissances signataires du traité de 1840 protestèrent contre l'établissement du gouvernement direct des Turcs dans le Liban, et la France demanda le rétablissement de la famille de Chehab. La Porte était disposée à céder sur le premier point : « quant à Omer-Pacha, on ne tient guère à sa personne », écrivait le ministre des affaires étrangères, Sarim-Effendi. Sur le second point, elle proposa l'envoi d'un commissaire adjoint à Mustapha, chargé de faire une enquête sur la situation du Liban, Vély-Pacha-Zadé-Sélim-Bey, un des petits fils d'Ali de Tébélen, échappé au massacre de sa famille (17 mars 1842). Pendant toute sa mission, Sélim-Bey ne bougea pas de Beyrouth et refusa de recevoir, sans le consentement préalable de Mustapha-Pacha, les pétitions qui lui furent présentées en faveur de la famille de Chehab. Il adressa à son gouvernement des rapports où il représentait la populatien comme répugnant profondément au retour de la famille de Chehab et briguant la faveur d'être gouvernée par un pacha. Il fabriqua de faux cachets et les apposa au bas de prétendues pétitions d'habitants de la montagne. Le 15 septembre, la Porte proposa aux puissances la destitution d'Omer-Pacha, le seul Turc qui, avec Essad-Pacha, ait laissé des regrets au Liban, et la nomination de kaïmakams musulmans pour les Druses et les chrétiens. Le Divan ne déviait pas une minute de la ligne de conduite qu'il s'était tracée : mettre le Liban sous l'obédience directe de la Porte. Après neuf mois de négociations ardues et épineuses, l'institution de deux kaïmakams, un Druse, un chrétien, fut adoptée à titre provisoire. La diplomatie se flattait d'avoir remporté une victoire, mais la Porte ne s'y trompa pas, et Sarim-Effendi, dans un mémorandum remis aux ambassadeurs, n'hésita pas à déclarer cette mesure mauvaise, et Rifaat-Pacha la qualifiait de guerre civile organisée. La Porte fidèle à ses plans, détacha du Liban le district de Djebaïl et l'incorpora au pachalik de Tripoli. Les Maronites protestèrent contre cette décision, violation formelle de leurs privilèges et des promesses faites par la Turquie et les coalisés de 1840 et contraire à l'arrangement de 1842.

Ce pays de Djebaïl, composé de sept districts était une des possessions de la famille de Chehab ; c'était une des raisons qui avaient décidé le gouvernement ottoman à l'annexer au pachalik de Tripoli. On affaiblissait ainsi l'élément chrétien dans la montagne et on diminuait le nombre de ceux qui élevaient la voix en faveur des Chehab.

Le gouvernement de la Syrie avait été confié à un vieillard doué d'une haute raison, d'une grande tolérance, animé d'un profond esprit de douceur et d'équité, Essad-Pacha. Dès les premiers jours, il se heurta à une inextricable difficulté, l'organisation des districts mixtes. Deux systèmes étaient en présence, à Stamboul : celui d'une ligne géographique séparant les territoires druse et maronite ; celui de sous-kaïmakams druse et maronite résidant, le premier dans le territoire soumis à l'émir chrétien, le second dans le territoire soumis au chef druse. Dans le premier système, on laissait des districts de chrétiens tout entiers sous la juridiction des Druses, tandis que mille Druses à peine se trouvaient enclavés dans celle des Maronites. On livrait les Maronites à leurs adversaires, les victimes étaient sous la dépendance des bourreaux. C'était le système du consul général d'Angleterre en Syrie, c'était celui que défendait l'ambassadeur d'Angleterre. Le second plaçait à côté de l'émir une autorité subalterne rivale et assez peu compatible avec l'organisation féodale des Druses. C'était le plan du consul de France à Beyrouth, le seul qui permît de sauvegarder les intérêts des Maronites et empêchât de sacrifier indignement une majorité honnête et laborieuse, à une minorité féroce, pillarde et indisciplinée.

Essad-Pacha déclara nettement à la Porte qu'il ne pouvait exécuter les ordres qu'il avait reçus sans recourir à la force des armes, il concluait en proposant la restauration de l'émir Beschir. A la lecture du rapport d'Essad-Pacha, la Porte décida l'envoi d'un nouveau commissaire, Halil-Pacha, favori et gendre du sultan, grand amiral de l'empire. Elle voulait savoir, disait-elle à l'ambassadeur de France, si la présence d'un des grands officiers de l'empire ne faciliterait pas, par son seul effet moral, la tâche qu'Essad-Pacha avait

reconnue impossible, et si les lumières de Halil-Pacha ne feraient pas disparaître les obstacles. La Porte se déclarait prête à consentir au retour au gouvernement unique de la montagne, confié aux mains d'un prince de la famille de Chehab, si l'examen des faits amenait Halil-Pacha à partager les idées d'Essad-Pacha. Le premier acte de Halil-Pacha, à son débarquement, fut une proclamation où il déclarait que la restauration de la famille de Chehab était impossible et qu'il n'y aurait aucun pardon pour ceux qui oseraient élever la voix en faveur de l'émir Beschir et des Chehab. Il combattit vigoureusement l'opinion d'Essad-Pacha et déclara nettement qu'il n'y avait qu'un gouverneur turc, relevant du muchir de Saïda qui pût faire régner l'ordre au Liban (juillet 1844).

L'Angleterre n'avait jamais pu voir sans jalousie la prépondérance politique et commerciale que la France exerçait en Syrie; elle cherchait toutes les occasions de la détruire et d'élever son influence sur les ruines de l'influence française. La restauration de la famille de Chehab eût porté un coup mortel à ses espérances, aussi ne négligea-t-elle rien pour combattre Essad-Pacha et faire triompher auprès du Divan, déjà trop disposé à les accueillir, les idées de Halil-Pacha. Le catholicisme assurait à la France les sympathies de la population chrétienne du Liban. Avant tout, il fallait détruire le catholicisme en Syrie. L'Angleterre commença une énergique propagande protestante, mais les missionnaires anglicans, calvinistes, piétistes, méthodistes, échouèrent complètement auprès des Maronites invinciblement attachés à leur foi. Les Druses, sans religion positive, toujours prêts à pratiquer extérieurement tous les rites et à professer toutes les croyances, offraient des esprits plus faciles à convertir en apparence. Dès les premiers jours, ils avaient vendu leurs services à la Grande-Bretagne qui les prit sous sa protection et les couvrit de son égide : l'établissement de la domination druse dans le Liban, devait, pensait-elle, lui donner la prééminence en Syrie. La lutte contre l'influence française et le catholicisme réunit l'Angleterre épiscopalienne, la Prusse luthérienne, l'Amérique

calviniste et la Russie schismatique, guidées, les unes, par la passion religieuse, les autres par la haine politique. Le consul général britannique en Syrie était alors le colonel Rose, depuis chargé d'affaires à Constantinople en 1853, commissaire de la reine auprès de l'armée française en Crimée, pair d'Angleterre sous le nom de lord Strathnairn et commandant général des troupes anglaises en Irlande. Il manifesta hautement sa préférence pour les Druses, se fit leur avocat, appuya leurs prétentions, produisit leurs réclamations, pallia leurs torts, excusa leurs crimes, calomnia leurs adversaires. Quand le consul de France lui rappelait que c'était en faveur des Maronites qu'avait lieu l'intervention européenne : « Vous pouvez, disait-il, tenir un pareil langage, mais je ne saurais m'y associer. »

Quand la Porte ordonna que les chrétiens des districts mixtes seraient soumis aux Druses, le colonel Rose pressa Essad-Pacha d'employer la force pour imposer ce décret; il alla même jusqu'à menacer le vézir. Ce fut lui qui émit le projet de transplanter en masse les Maronites des districts mixtes et parvint à le faire adopter en principe par la conférence des ambassadeurs. Mesure tellement odieuse et révoltante que la Porte refusa d'y adhérer !

Cependant la diplomatie française, grâce à l'énergie du chargé d'affaires à Constantinople, M. His de Butenval, avait obtenu de la Porte la mise en pratique des idées du consul de France à Beyrouth, M. Poujade. Dans les villages mixtes furent installés deux vekils (sous-gouverneur), l'un pour les chrétiens, l'autre pour les Druses, relevant, les uns du kaïmakam chrétien, les autres du kaïmakam druse (sept. 1844). L'ambassade d'Angleterre essaya par tous les moyens d'empêcher la Porte de souscrire à cet arrangement équitable : elle ne put y parvenir, mais sir Strafford fit insérer, après coup, dans des ordres émanés du Divan, que les vekils chrétiens relèveraient du kaïmakam druse. Les Maronites refusèrent d'obéir : plutôt que d'être soumis aux Druses, ils préféraient relever du muchir de Saïda.

Ce projet ne pouvait qu'être accepté par la Porte; les Druses se voyaient arracher leur proie; l'influence anglaise

avait le dessous; le protestantisme allait, par cet insuccès, perdre le fruit des soi-disant conversions opérées parmi les Druses. Ceux-ci, excités par le colonel Rose, sûrs de l'appui du kapoudan-pacha et de la complaisance des autorités ottomanes, préludaient par des menaces et des assassinats isolés aux massacres qui allaient rendre l'année 1845 si tristement célèbre. Halil-Pacha, tout en protestant de son désir de maintenir l'ordre et de son impartialité, massait les troupes ottomanes dans les villages chrétiens, faisait désarmer les Maronites quand l'occasion se présentait et autorisait la rentrée des Cheïkhs exilés à la suite des massacres de 1841. Le 30 avril, les Druses couraient sus aux chrétiens dans tout le Liban, et les massacres commencèrent. Bien qu'inférieurs en nombre, mais organisés féodalement et militairement, commandés par des chefs braves et habitués aux armes, secourus par les troupes turques lorsqu'ils étaient les plus faibles, les Druses écrasèrent les Maronites, malgré leur résistance désespérée. Le commandant des troupes turques, Daoud-Pacha, prit ouvertement parti pour les Druses; il appartenait à ce parti fanatique pour qui le meurtre d'un chrétien est une œuvre pie et un moyen assuré de gagner le ciel. Cheïkh Seyd Djomblatt, que les Anglais voulaient faire nommer kaïmakam druse, annonça à tous les Cheïkhs qu'ils pouvaient compter sur la complicité du général ottoman.

Le 5 mai, Hamoud-Abou-Naked, le même qui avait pillé Deïr-El-Kamar en 1841, et Cheïkh-Hattar, entraient à Abbey, occupé par les troupes ottomanes. Des ordres sévères avaient été donnés pour qu'on respectât les propriétés et la vie des missionnaires protestants, américains et anglais, qui habitaient le village; seul le couvent français des capucins n'était protégé par aucune force. Les Druses envahirent le couvent, et pendant que les troupes turques assistaient à cette scène l'arme au pied, massacrèrent le supérieur, le père Charles de Lorette, ainsi que deux prêtres maronites, mirent le feu à l'église et brûlèrent les cadavres des victimes. Les chrétiens réfugiés dans le palais de l'émir Essad-Chehab, forte et massive construction, se

battirent en désespérés; les missionnaires américains, tranquilles spectateurs du meurtre des prêtres catholiques, intervinrent alors auprès de Mustapha-Bey et firent accorder une capitulation aux débris de la population d'Abbey. Pour bien apprécier le rôle joué pendant toute cette période par les propagandistes protestants, il suffit de citer quelques paroles échappées au consul des États-Unis. La veille de l'assassinat du père Charles, ce diplomate disait, à Beyrouth, dans un salon :

Nos missionnaires n'ont rien à craindre puisque ce sont les Druses qui mettent le feu aux villages chrétiens[1].

Malgré les plaidoyers des agents anglais en faveur des Druses, malgré le colonel Rose, malgré le secrétaire oriental de l'ambassade anglaise, M. Alison, qui vantait *la tolérance religieuse* des Druses, les ambassadeurs, à Constantinople, firent d'énergiques remontrances à la Porte. On leur donna un semblant de satisfaction par la feinte destitution de Halil-Pacha qui passa au ministère du commerce, et le ministre des affaires étrangères annonça pompeusement qu'il allait lui-même, sur les lieux, donner satisfaction aux demandes de l'Europe.

Le consul de France à Beyrouth avait déployé, pour protéger les Maronites, une énergie et une activité non moins grandes que celles que le colonel Rose dépensait pour les persécuter; mais M. Poujade était, à chaque instant, arrêté par les ordres du ministère Guizot, dont la timidité n'osait envisager l'effrayante perspective d'un désaccord avec l'Angleterre, tandis que son collègue avait carte blanche pour agir et était toujours sûr d'être soutenu par sir Strafford. Abou-Naked, l'assassin du père Charles de Lorette, avait cependant sur les instances de M. Poujade, fini par être arrêté, après avoir promené la dévastation dans le Liban. Les prêtres égorgés, les enfants écorchés, les femmes violées, traînées nues à la queue des chevaux, toutes les atrocités imaginables avaient marqué le passage de ce bandit. Chékib-Effendi, le ministre des affaires étran-

1. Poujade, consul de France à Beyrouth, *La Syrie et le Liban.*

gères, le déféra à un tribunal musulman, *pour être jugé sans passion, avec impartialité, suivant la loi musulmane et après la déposition des témoins*. Déclaré innocent, il sortit triomphalement de Beyrouth, entouré d'une brillante cavalcade de cavaliers druses armés jusqu'aux dents, et escorté de Chékid-Effendi qui l'accompagna jusqu'à Deïr-El-Kamar. Pour bien prouver aux Maronites qu'ils n'avaient rien à attendre de la France, pour leur démontrer qu'elle était impuissante à leur faire rendre justice, les autorités ottomanes allèrent plus loin : elles s'attaquèrent directement au consulat de France.

Chékib-Effendi, débarqué à Beyrouth, le 14 septembre, eut le lendemain une entrevue avec les consuls et leur demanda de faire retirer, dans un délai qu'il fixerait, tous les nationaux qu'ils avaient dans la montagne. Adhérer aux injonctions du commissaire de la Porte, c'était livrer à la merci des troupes ottomanes tous les couvents occupés par des religieux, sous la protection de la France, les églises, les écoles, les bibliothèquee ; c'était la ruine certaine des couvents de femmes, des établissements religieux, maronites et melkites, qui couvrent le Liban. Chékib-Effendi déclara qu'il ne pouvait protéger la vie de ceux qui n'obtempéraient pas à ses injonctions. Ordre fut donné de désarmer la montagne; les troupes de Namyck-Pacha, commandant l'armée d'Arabistan, étaient venues renforcer celles de Daoud-Pacha, mais c'était uniquement aux Maronites qu'on s'attachait à enlever les armes. La plupart du temps les armes enlevées aux chrétiens étaient données aux Druses. Les troupes ottomanes ne respectaient rien, elles s'installaient dans les couvents, pillaient les églises, les profanaient ; le couvent des jésuites à Gazir était saccagé par les soldats d'Ibrahim-Pacha; enfin Halil-Medaouar, interprète arabe du consulat de France, envoyé pour s'opposer aux massacres dont les chrétiens étaient menacés, était arrêté, à Souk, à cinq heures de Beyrouth, et jeté en prison. M. Poujade réclama énergiquement auprès du muchir ; pour toute réponse on administra la bastonnade au drogman du consulat.

M. Poujade « heureusement n'avait pas d'instructions[1] » ; il ne prit conseil que de l'honneur et de la dignité du nom français ; il donna l'ordre à la frégate *la Belle-Poule*, alors en rade à Beyrouth, de débarquer et de délivrer, par la force, le prisonnier. Le commandant d'Ornano s'apprêta à bombarder Beyrouth ; les chaloupes furent mises à la mer, et une compagnie de débarquement prit position sur le rivage pendant que la frégate s'apprêtait à la soutenir de son feu. Ibrahim-Pacha, effrayé, céda et remit Halil-Medaouar aux mains de l'officier français.

Le scandaleux acquittement du cheïkh Hamoud-Abou-Naked avait eu le don de lasser la patience de l'ambassadeur de France, M. de Pourquency. Le 16 octobre 1845, il adressa à Ali-Effendi un ultimatum à la suite duquel Cheïkh-Hamoud était exilé *comme réparation politique*, et l'officier qui commandait Abbey traduit devant un conseil de guerre.

Depuis cinq ans l'anarchie désolait le Liban ; la Porte, ne pouvant établir une autorité directe, finit par s'occuper sérieusement de l'organisation de la montagne. Le principe de la séparation des deux races sous deux chefs distincts prévalut ; l'institution des vekils subsista dans les districts mixtes ; deux conseils siégèrent auprès du kaïmakam druse et du kaïmakam chrétien, présidés, le premier par l'émir druse, le second par l'émir chrétien. Chaque Divan eut dix membres, cinq juges et cinq conseillers, dont deux Druses, deux Maronites, deux melkites, deux Grecs, deux musulmans. Les deux conseils répartissaient les impôts dont la perception et le recouvrement étaient confiés aux kaïmakams, aux mokatadjis, aux vekils. Dans chaque conseil les juges prononçaient dans les questions judiciaires ; toutefois, le kaïmakam, sur l'appel de la partie condamnée, était tenu de faire reviser le procès. Si dans les questions d'impôts, le conseiller et le juge d'une secte se refusaient à signer le rôle d'impôt en prétextant qu'il était préjudiciable aux intérêts de ceux qu'ils représentent, l'affaire était déférée au muchir qui statuerait en dernier

1. Paroles de M. de Malleville à la Chambre des députés de Paris.

ressort. Toute sentence devait être au préalable revêtue de la signature du kaïmakam. Les appointements des membres des conseils étaient fixés à 1500 francs par an, ceux du substitut du kaïmakam à 18 000 francs, ceux du kaïmakam à 48 000 francs. Lorsque les deux Divans possédaient l'appui de la Porte, ils annihilaient le pouvoir des kaïmakams qui n'étaient alors que les premiers commis des medjliss. Les chrétiens, étant en majorité dans le Divan (six contre quatre), avaient un organe légal pour faire entendre leurs plaintes en cas de lésion de leurs intérêts. C'était l'établissement du régime municipal qui ne pouvait qu'amoindrir le pouvoir féodal de l'émir et des mokatadjis druses. Les Druses n'acceptèrent pas sans murmurer cette organisation qui leur arrachait leur proie; le Liban continua à s'agiter sourdement jusqu'au jour où une immense tuerie des chrétiens dut, cette fois, amener l'intervention armée de la France.

Le Tanzimat (1839).
Convention de Balta-Liman (1840).

Malgré l'opposition du parti rétrograde, les réformes se poursuivaient activement. Dès son avènement, Abd-ul-Medjid avait montré qu'il entendait marcher résolument sur les traces de son père. Le 3 novembre 1839, en présence de tous les hauts dignitaires de l'empire, de tous les représentants des puissances, le ministre des affaires étrangères donna lecture du célèbre hatti-chérif de Gulhané. Cet acte portait principalement : 1° sur les garanties qui sauvegardaient la vie, la fortune et l'honneur des citoyens de l'empire ; 2° sur un mode régulier de l'assiette et de la perception de l'impôt ; 3° sur le fonctionnement assuré du recrutement militaire et sur la durée du service ; suppression des monopoles ; répartition de l'impôt proportionnellement à la fortune de chacun ; fixation à quatre ou cinq ans de la durée du service militaire ; établissement d'un contrôle pour les dépenses de la guerre et de la

marine; publicité des débats, dans toutes les causes; l'égalité de tous devant la loi[1]; liberté des transactions immobilières[2]; abolition de la confiscation et retour aux héritiers légaux des biens des criminels : tel était le programme des réformes que se proposait d'accomplir le nouveau sultan. Elles reçurent le nom de *Tanzimat* (pluriel du mot arabe Tanzim, ordre, organisation). Poursuivies pendant le règne d'Abd'ul Medjid et de ses successeurs, elles furent en partie réalisées, et restèrent en partie lettre morte. Les *vieux Turcs*, changeant de tactique, au lieu de combattre les projets gouvernementaux par l'insurrection, se bornèrent à leur opposer la force d'inertie; ils ont ainsi paralysé les meilleures intentions et rendu stériles les meilleures mesures de la Porte.

Voici ce qu'écrivaient, en 1867, les consuls anglais de Kustendjé et de Salonique :

« Quelles que soient les intentions du gouvernement, ses mesures sont éludées et privées de toute signification par la mauvaise volonté des autorités locales.

« Devant un tribunal, si un Turc se porte partie plaignante ou défendante, le témoignage d'un chrétien, fût-il en état de produire cinquante témoins chrétiens, n'est pas admis; il est obligé d'acheter le témoignage de deux musulmans[3]....

« Si le plaignant veut en appeler aux tribunaux supérieurs, on lui oppose des obstacles, des délais de toute nature, et d'ordinaire il retire sa plainte, après avoir encouru des dépenses considérables, outre les vexations et les tracas de tout genre auxquels il s'est exposé[4].

« Le principal grief des chrétiens, c'est-à-dire la non-

1. « Tant qu'un jugement régulier ne sera point intervenu, *personne* ne pourra secrètement ou publiquement faire périr une autre personne par le poison ou tout autre moyen. »

2. Ce n'est cependant qu'à partir de 1871 que les étrangers ont pu acquérir des biens-fonds en Turquie.

3. Sur ce sujet de l'achat de témoins musulmans par un chrétien, achat obligatoire, voyez les *Mémoires* du baron de Tott.

4. Rapport de M. Stankey, vice-consul à Kustendjé, adressé à l'ambassadeur anglais à Constantinople.

admission de leurs témoignages devant les tribunaux civils, n'a été écarté qu'en apparence, car, dans les cours mixtes établies depuis, la proportion entre chrétiens et musulmans est telle que les décisions de ces tribunaux ne dépendent que des Turcs....

« Quant aux contributions, n'étant pas lourdes, elles n'auraient pas été oppressives, si elles étaient impartialement et équitablement réparties; mais malheureusement tout le poids retombe exclusivement sur les classes pauvres plus particulièrement sur les agriculteurs chrétiens[1]. »

Si les chrétiens continuaient à subir toutes les avanies, toutes les humiliations de l'hilotisme, les musulmans n'étaient pas moins en butte aux violences de la tyrannie.

« L'Europe s'imagine que les chrétiens seuls sont soumis, en Turquie, à l'arbitraire, aux souffrances, aux avilissements de toute nature, qui naissent de l'oppression; il n'en est rien! Les musulmans, précisément parce que nulle puissance étrangère ne s'intéresse à eux, sont peut-être plus indignement spoliés, plus courbés sous le joug que ceux qui méconnaissent le Prophète....

« Vos sujets de tout culte sont divisés en deux classes : ceux qui oppriment sans frein, et ceux qui sont opprimés sans pitié. Les premiers trouvent, dans le pouvoir illimité que vous exercez et qu'ils s'arrogent, une tentation à tous les vices; mais les seconds se dégradent eux-mêmes au contact pernicieux de leurs maîtres. Obligés sans cesse de se soumettre à des caprices odieux, ne pouvant même faire parvenir jusqu'au pied de Votre trône leurs plaintes légitimes (car leurs tyrans verraient, dans cet appel respectueux à votre pouvoir, la pire des séditions), ils contractent l'habitude d'une incroyable lâcheté morale. »

Quel est l'auteur d'une peinture si sombre? Un homme dont personne ne pourra récuser l'autorité ni la compétence, Mustapha-Fazil-Pacha!

La loi du recrutement militaire (1844) amena, en Alba-

1. Rapport de M. Wilkinson, consul à Salonique, adressé à lord Stanley, chef du *Foreign-office*.

nie, une révolte aussitôt réprimée par Reschid-Pacha.

La création de l'université ottomane; l'institution d'un conseil supérieur de l'instruction : la division de l'enseignement en enseignement primaire, en partie existant, et en enseignement secondaire, tout à créer, jettent les bases de l'organisation de l'instruction publique (1845). L'année suivante sont établis les tribunaux de commerce mixtes, composés mi-partie de musulmans, mi-partie de chrétiens (1846). Enfin, une ordonnance du 15 juin 1850 porte « que l'impôt personnel sera perçu dans les provinces par les primats des quatre nations; ils procéderont d'après l'état et la fortune de chaque sujet et consigneront l'impôt perçu au patriarcat ou dans les mains du *khakham bachi* d'où il sera versé au trésor impérial ».

On a vu, par les citations ci-dessus, comment les fonctionnaires de la Porte ont exécuté ses ordres. L'opposition, écrasée dans la rue, s'est retranchée dans la bureaucratie; là elle défie les ministres et les grands-vézirs. Le pays attend le grand homme qui nettoiera ces écuries d'Augias.

Le contre-coup des événements de 1848, en France, s'était fait sentir dans toute l'Europe; partout les peuples opprimés se levaient pour la revendication de leur nationalité et de leur liberté; partout les trônes chancelaient sous les coups de la révolution. La Valachie et la Moldavie ne restèrent pas en arrière : à la nouvelle de l'insurrection de Vienne, tout le pays prit les armes. Le prince Bibesco s'enfuit et un gouvernement provisoire s'installa, qui appela aux armes la Bukovine, la Transylvanie, la Bessarabie, et rêva la formation d'un empire roumain. Omer-Pacha envahit les principautés; aussitôt les Russes entrèrent en Moldavie (20 juin 1848). Le gouvernement provisoire prit la fuite et 60000 Russes occupèrent la Valachie. Au moment où les relations menaçaient de se rompre entre le Sultan et le Czar, intervint la convention de Balta-Liman. La Porte recouvrait le droit de nommer les hospodars; un corps d'occupation mixte devait tenir en bride les deux principautés (1849).

Question des Lieux saints.

La Turquie était tout entière à sa réorganisation intérieure, quand se ralluma la vieille querelle des Lieux saints, qui devait amener la guerre de Crimée.

La possession des Lieux saints avait été de tous temps une pomme de discorde entre les Latins, les Grecs et les Arméniens.

D'après les usages de Terre-Sainte, la possession exclusive d'une église par une communauté chrétienne, n'interdit pas aux autres d'y officier : les possesseurs seuls ont le droit de garder les clefs, de réparer et d'entretenir l'édifice, d'allumer les lampes, enfin de balayer (ce qui, aux yeux des musulmans, est le signe le plus remarquable du droit de possession). De tout temps, la garde des Lieux saints avait appartenu aux religieux catholiques, sous la protection de la France. Le firman de 1561 s'exprime ainsi :

« Les clefs des portes de la grotte où est né Jésus, sont dans la main des Francs et ce, tant avant que depuis la prise de cette ville par le sultan Selim Ier jusqu'à la présente date, sans avoir passé par d'autres mains que les leurs.... On n'a point connaissance qu'ils aient cessé de posséder lesdites clefs ni que personne les leur ait contestées et les en ait dépossédés. *Ils en sont en possession constante et non interrompue depuis les temps les plus reculés jusqu'au jour de la date du présent acte.* »

Un firman d'Osman II (1620) porte :

« Les religieux francs, anciens possesseurs exclusifs de la grande église de Bethléem et de l'église du tombeau de la Vierge ont *volontairement* accordé aux autres communions chrétiennes des sanctuaires dans l'église supérieure. Mais la partie inférieure, l'endroit où est né Jésus-Christ (que le salut soit sur lui !), est le sanctuaire des religieux francs ; aucune autre nation n'y peut prétendre et il est

défendu à chacune d'elles d'usurper désormais ledit lieu. » Le firman fait ensuite défense expresse à tout autre que les religieux francs d'y célébrer la messe.

Le firman de 1633 n'est pas moins précis : il constate *d'après des documents anciens et authentiques*, que les religieux francs sont en possession des Lieux saints depuis la conquête de Jérusalem par le khalife Omar, que cette possession a toujours été effective; il ordonne : « que les Francs aient, comme par le passé, la possession et la jouissance de la grotte située à Bethléem, dont les Grecs se sont emparés *par fraude et en produisant de faux titres*... en un mot, de tous les lieux dont ils ont eu jusqu'à présent la possession incontestée et que ni les Grecs, ni les Arméniens, ni aucune autre nation chrétienne ne les trouble et les inquiète... que dans l'exercice du culte, le préfet des religieux francs ait, *comme par le passé*, la préséance de tous les religieux des autres nations ».

Cependant, l'année suivante les Grecs, profitant des démêlés de la Porte avec la France, crurent le moment venu de déposséder les religieux francs. Le Divan fut acheté et leur donna gain de cause. Cette usurpation dura jusqu'en 1673, époque où fut reconnu à la France le droit formel et exclusif de protection des Lieux saints. Les Grecs ne se tinrent pas pour battus, ils mirent en jeu tous les ressorts de l'intrigue, dans laquelle ils étaient, depuis longtemps, passés maîtres. Les drogmans de la Porte, tous de religion et de race grecques, ne se faisaient aucun scrupule de travestir les rapports transmis au Divan et d'altérer impudemment la vérité; ils avaient du reste, pour les seconder, tous les ennemis de la France. Usant habilement de la calomnie, ils ne cessèrent de représenter les religieux francs comme les espions de la France et les instigateurs d'une nouvelle croisade. Les prêtres grecs employaient, en même temps, des moyens plus efficaces et encore plus indignes de gens qui se prétendaient chrétiens : ils s'engagèrent à payer, en outre de l'impôt, des redevances annuelles, au profit des mosquées. C'est ainsi qu'en 1676, ils obtinrent de Mahmoud Ier les clefs, les tapis et les lampes du sanctuaire

de Jérusalem : ils les avaient payés mille piastres de rente pour la mosquée de Sultan-Ahmed. Suleyman II restitua aux religieux francs tout ce dont ils avaient été dépouillés (1690). Les Grecs, sans se décourager, continuèrent sourdement leurs menées, et, en 1757, grâce à un odieux guet-apens, elles furent enfin couronnées de succès.

« Des pèlerins grecs ayant pillé le couvent catholique de Jaffa, cette escarmouche amena une attaque générale. En effet, peu de jours après, à Jérusalem, les schismatiques assaillirent les religieux et les catholiques enfermés dans l'église du Saint-Sépulcre, brisèrent leurs lampes, dispersèrent leurs ornements; puis, armés de procès-verbaux achetés à grands frais, ils se déclarèrent insultés eux-mêmes et se plaignirent au Divan de la prétendue irruption des Latins. Enfin trouvant le grand-vézir favorable à leurs vœux, ils levèrent le masque et présentèrent une requête tendant à déposséder entièrement les prêtres francs des Lieux saints.... Le grand-vézir fit paraître un hatti-cherif qui porta la première et la plus vive atteinte à nos privilèges. Cette ordonnance chassait les Latins de l'église de la Vierge et de la grande église de Bethléem, et mettait sous la protection des Grecs le Saint-Sépulcre et plusieurs autres sanctuaires. Les protestations des ambassadeurs français contre cette spoliation, fréquemment renouvelées dans la suite, furent toujours sans succès[1]. » Les usurpations marchèrent alors rapidement surtout pendant la Révolution française : en 1808, grâce à l'appui incessant et infatigable que leur prêtait la Russie, les Grecs s'étaient emparés de tous les Lieux saints.

Cet état de choses dura pendant la première moitié du XIXe siècle, mais au mois de mai 1851, la France, invoquant les capitulations de 1740, réclama de la Porte la formation d'une commission mixte pour procéder à l'examen des titres des Latins et des Grecs. Le cabinet des Tuileries revendiquait : le monument du Saint-Sépulcre, dans l'église du même nom, à Jérusalem; la grande coupole bâtie au-

1. Comte de Marcellus, *Souvenirs de Grèce*.

dessus du Saint-Sépulcre; la pierre de l'Onction; les tombeaux des rois francs; les sept arceaux de la Vierge; l'église de Gethsémani et le tombeau de la Vierge; l'église supérieure de Bethléem, avec toutes ses dépendances; la possession mixte de l'autel du Calvaire.

La Russie opposa son veto aux demandes de la France. Sous cette pression, la commission des Lieux saints, tout en reconnaissant la justesse des réclamations françaises, proposa le maintien du *statu quo*, hors l'admission des Latins dans le sanctuaire de la Vierge et celle des Grecs dans le sanctuaire de l'Ascension.

Cette affaire des Lieux saints qui, à son origine, semblait n'être qu'une querelle de boutique entre quelques confréries religieuses ne tarda pas à dégénérer en une question politique de la plus haute importance qui mettait en jeu l'existence de la Turquie. Le czar croyait le moment venu de s'assurer l'héritage de *l'homme malade* : l'Autriche, sauvée par la main puissante de Nicolas, était sous sa dépendance; l'Allemagne et la Prusse se remettaient à peine de la secousse révolutionnaire de 1848; la France était paralysée par des discordes intérieures. Bientôt la Russie formula nettement ses prétentions. Le 5 mai 1853, le prince Mentschikoff, arguant d'une interprétation forcée du traité de Kaïnardji, exigea *des garanties solides et invariables dans l'intérêt de l'église orthodoxe*. Ces garanties, c'était en réalité le protectorat de tous les sujets ottomans de religion grecque.

La Porte, mise en demeure de répondre dans un délai de cinq jours, se déclara prête à donner satisfaction pour les demandes relatives aux pèlerins et aux sujets russes; « quant aux immunités de l'église grecque, elle prouvait par sa sollicitude constante envers ses sujets chrétiens son intention de ne jamais porter atteinte à ces privilèges. Souscrire à l'engagement exigé par la Russie, ce serait annuler son indépendance. »

Le 18, les relations diplomatiques étaient rompues et le 21, le comte de Nesselrode annonçait à la Porte que les armées russes allaient occuper les principautés jusqu'au

jour où elle adhérerait à l'ultimatum du prince Mentschikoff.

Si la Turquie s'était hasardée à courir les aventures d'une guerre où tout semblait lui prédire une défaite complète, c'est qu'elle se sentait soutenue par la France et par l'Angleterre dont elle escomptait l'intervention en sa faveur. Depuis le traité d'Unkiar Skelessi, la politique britannique avait adopté pour principe que l'intérêt de l'Angleterre exigeait impérieusement le maintien de l'Empire ottoman; mais le cabinet de Saint-James seul était impuissant à protéger efficacement son client anti chrétien. Contre la Russie, il lui fallait un allié continental disposant d'une grande force militaire. Lord Palmerston jeta son dévolu sur la France et lui réserva l'honneur de sacrifier son or et son sang pour le plus grand bénéfice d'Albion. Napoléon III, s'inspirant comme le gouvernement de Juillet des intérêts exclusifs de sa dynastie, était lui aussi féru d'anglomanie. D'ailleurs lord Palmerston n'avait-il pas, le premier en Europe, reconnu le régime issu du coup d'Etat de Décembre? L'opinion publique en France, au surplus, était maladroitement hostile à la Russie. Le parti clérical s'imaginait qu'en défendant les Turcs la France travaillait à la glorification et à l'exaltation du catholicisme, sans s'apercevoir que c'était aller contre l'intérêt de la chrétienté. Le parti libéral croyait porter un coup mortel à l'autocratie et au despotisme, sans se douter que c'était devenir le champion de la barbarie contre la civilisation.

Guerre avec la Russie : Opérations sur le Danube.

Le 2 juillet, le prince Gortschakoff passait le Pruth à la tête de 91 000 hommes dont 17 640 à cheval et 6200 artilleurs et canonniers avec 240 pièces de campagne et 92 pièces de siège. Onze jours après, l'avant-garde russe occupait Bucarest et à la fin du mois l'armée tout entière était échelonnée de Galatz à Giurgewo. Un corps détaché de 12 000 hommes observait Widdin. Le Turquie était à la merci d'un

coup de main hardi des Russes. Elle n'avait à opposer en Bulgarie que 18 000 hommes de troupes régulières, depuis Matchin jusqu'à Widdin. Les fortifications de Roustchouk, de Silistrie, de Schoumla et de Varna étaient dans un état déplorable, le Divan ne les ayant pas fait réparer depuis 1828. Ce n'est qu'à Widdin que toutes les redoutes étaient armées de canons. A Schoumla il n'y avait que 15 canons pour 6 redoutes. A Roustchouk il y avait des arsenaux mais ils ne contenaient point de canons. L'arsenal de Varna n'en contenait pas cinquante[1]. Les leçons du passé étaient restées stériles : l'imprévoyance, l'incurie, l'ineptie dominaient toujours au sérail. Heureusement l'Empire possédait un général dont les talents militaires devaient suppléer à tout. C'était le Croate Omer-Pacha. Investi du commandement suprême, il arma comme par enchantement les redoutes de Roustchouk et de Silistrie, établit un camp retranché à Schoumla, et, puissamment secondé par un officier français du plus haut mérite, le colonel Magnan, parvint à réunir en Bulgarie 60 000 hommes prêts à entrer en ligne au mois de septembre.

Il est vrai que les Russes avaient commis la grande faute de rester l'arme au bras le long du Danube, au lieu de profiter de l'effarement de l'ennemi pour frapper un coup décisif. Et pendant cette inaction les dilapidations des munitionnaires et les maladies avaient réduit d'un tiers l'effectif des forces du prince Gortschakoff. Widdin était devenu l'objectif des troupes moscovites. La possession de cette place assurait leurs communications avec la Serbie, leur ouvrait la route de Nisch à Sofia et leur permettait de tourner le Balkan central pour insurger la Macédoine. Omer-Pacha, ne tenant aucun compte des ordres ridicules qu'il recevait des effendis de Stamboul, prit audacieusement l'offensive. Il occupa Kalafat sur la rive roumaine, à la suite de la sanglante bataille d'Oltenitza (2 nov.). Les Russes étaient ainsi coupés de la Serbie et le flanc gauche

1. Poujade : *Scènes et souvenirs de la vie politique et Militaire en Orient.*

de l'armée ottomane était assuré. Mais en Asie, les Turcs étaient battus à Orbélian et refoulés derrière l'Arpatschaï pendant que leur corps d'armée principal était écrasé à Akhalzick (14 nov.). Quelques jours après, l'amiral Nachimoff incendiait la flotte ottomane dans la rade de Sinope (30 nov.).

Dès le commencement de la lutte, la France et l'Angleterre avaient, chacune, envoyé une escadre aux Dardanelles et entamé d'actifs pourparlers avec le czar et avec le sultan. A la nouvelle du désastre de Sinope, les deux flottes franchissant l'Hellespont vinrent mouiller devant Stamboul et pénétrèrent ensuite dans la mer Noire. La Russie protesta, déclarant que cette attitude des puissances occidentales constituait une provocation directe et le 21 février 1854 l'empereur Nicolas lançait à son peuple un manifeste qui équivalait à une déclaration de guerre. De leur côté, à Stamboul, les Ulémas fulminaient hautement contre tout arrangement avec les ghiaours. De part et d'autre, c'était une guerre de religion qu'on avouait sans restriction. Le 27 février, la France et l'Angleterre posaient un *casus belli* au cabinet de Saint-Pétersbourg en cas de non-évacuation des principautés danubiennes. Le czar accepta la lutte. Le 12 mars un traité d'alliance offensive et défensive entre Paris, Londres et Stamboul garantissait l'indépendance de l'Empire ottoman ; en retour, la Porte prenait l'engagement solennel d'accomplir les réformes suivantes : égalité devant la loi et admissibilité à tous emplois de tous les sujets ottomans sans distinction de religion ; droit de témoigner en justice accordé aux chrétiens ; établissement de tribunaux mixtes dans tout l'Empire ; abolition du *Kharadj*.

Au printemps de 1854, Omer-Pacha disposait de 130 000 hommes de troupes régulières et de 50 000 bachi-bouzoucks mais son armée était dans le plus triste état. Six mois de solde étaient dus aux soldats ; les magasins étaient vides ou n'existaient pas ; le service sanitaire faisait complètement défaut et les pharmaciens qui, de Constantinople, fournissaient les médicaments à l'armée envoyaient des drogues

infâmes au lieu des remèdes prescrits. Les pachas sous les ordres d'Omer cabalaient ouvertement contre leur général qui, pour eux, était toujours un ghiaour bien qu'il eût pris le turban. Le ministre de la Guerre s'ingéniait à contrecarrer le généralissime et quand celui-ci réclamait à Stamboul des vêtements pour ses soldats, Riza-Pacha lui répondait ironiquement que le drap abondait en Bulgarie. Les choses allèrent si loin qu'Omer-Pacha, redoutant des trahisons, refusa de communiquer son ordre de bataille au Seraskérat. Enfin, lassé et écœuré, il s'adressa directement au sultan, lui dépeignit brutalement la situation et offrit sa démission. Sans prendre conseil de personne, Abd'ul Medjid conféra pleins pouvoirs à Omer-Pacha et lui envoya 50 000 000 de piastres pour payer la solde arriérée.

Pendant ce temps, l'armée russe avait reçu des renforts qui l'avaient portée à 190 000 hommes et le prince Paskiévitch avait pris la direction des opérations. Abandonnant le plan de Gortschakoff, le feld-maréchal porta son effort sur le bas Danube. Le 22 mars il franchissait le fleuve sur trois points, dans la Dobroudja, et investissait Silistrie. Héroïquement défendue par Moussa-Pacha « modèle de probité et d'énergie bien rare chez les hauts fonctionnaires ottomans » et par le colonel Graeh, officier prussien au service de Turquie, la place résista à toutes les attaques. Cependant elle était aux abois quand, dans la nuit du 20 au 21 juin, les Russes levèrent le siège. La neutralité malveillante observée par l'Autriche — neutralité qui avait abouti à la convention du 15 juin 1854 interdisant aux belligérants de faire des provinces danubiennes le théâtre de la guerre et donnant aux Autrichiens mandat d'occuper la Valachie et la Moldavie — non moins que les conseils de Paskiévitch avaient décidé le czar à faire replier ses troupes et à porter tout l'effort de la guerre en Asie. A la suite de la retraite des Russes, Omer-Pacha s'apprêtait à marcher sur le Pruth, mais la bataille de l'Alma changea les dispositions de la Porte : le *Serdar-eckrem* reçut ordre de rejoindre en Crimée l'armée anglo-française.

Attitude de la Grèce. Campagne de Crimée : traité de Paris 1856.

Cependant les Russes essayaient une diversion au moyen de la Grèce. La Russie avait entrepris la guerre sainte pour l'exaltation de la religion orthodoxe; elle avait tiré l'épée pour rendre Byzance aux Grecs. C'était, du moins, ce que répétaient ses agents, ce que croyait la population grecque de l'Empire ottoman. Des prophètes annonçaient que l'année verrait le naufrage de la domination musulmane et que le patriarche officierait de nouveau dans Sainte-Sophie couronnée de nouveau de la croix.

Les provinces grecques étaient dans la plus grande fermentation : l'Epire, l'Étolie, l'Acarnanie, s'insurgent; Larisse tombe au pouvoir des rebelles et la Thessalie participe au mouvement. En même temps, le cabinet d'Athènes faisait de grands préparatifs militaires et encourageait la formation de bandes de volontaires qui, sous le commandement d'officiers de l'armée régulière, allaient rejoindre les insurgés. Les réclamations de la Porte, appuyées par la France et l'Angleterre, restèrent sans résultat. Un corps d'armée français occupe alors Athènes et le Pirée, et les puissances déclarent la Grèce en état de blocus. Devant cette démonstration, le ministère hellénique s'engage à faire respecter la neutralité. En même temps, les insurgés de l'Acarnanie commandés par Tzavellas étaient battus à Arta et ceux de la Thessalie, commandés par Grivas, écrasés à Mezzovo.

L'armée anglo-française était arrivée à Gallipoli et à Constantinople : après plusieurs discussions assez vives sur la direction à imprimer aux opérations militaires, on se décida à débarquer en Crimée et à investir Sébastopol Après un siège d'un an, pendant lequel les Russes sont successivement battus à l'Alma, à Balaklava, à Inkerman, à Traktir par les alliés, à Eupatoria par Omer-Pacha, la tour Malakoff, clef des positions ennemies, est enlevée

d'assaut par les Français, à la suite d'une lutte terrible qui leur coûte 10000 hommes (8 septembre 1855). Les flottes alliées bombardent tous les ports russes du littoral de la mer Noire, tandis que dans la Baltique elles s'emparent de Bomarsund. La prise de Kars (28 novembre 1855) est la seule compensation de tant de revers. Accablée par ses défaites, la Russie entame des négociations pour traiter de la paix. Au congrès de Vienne (1er février 1856), les plénipotentiaires de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne, de la Turquie et de la Russie, signent les préliminaires de la paix. La conférence de Paris (25 février) aboutit au traité de Paris (30 mars) conclu entre la France, l'Angleterre, la Sardaigne[1] et la Porte d'une part, et la Russie, d'autre part. La Prusse et l'Autriche y adhèrent comme puissances garantes.

Ce traité reconnaissait solennellement l'indépendance et consacrait l'intégrité de l'empire ottoman. Il interdisait à n'importe quelle puissance d'intervenir dans les affaires intérieures de la Turquie (art. 9).

L'article 10 maintenait la fermeture des détroits aux vaisseaux de guerre de tous les pays.

Les articles 11 et 12 ouvraient la mer Noire à la marine marchande de l'Occident.

Les articles 13 et 14 enlevaient à la Russie et à la Porte le droit d'élever des arsenaux militaires sur le littoral du Pont-Euxin.

Par les articles 20 et 21, la Russie cédait à la Moldavie une portion de la Bessarabie et les bouches du Danube, lesquelles étaient placées sous la surveillance d'une commission européenne.

Enfin, le protectorat de la Russie sur la Serbie, la Valachie et la Moldavie était aboli. Les principautés conservaient tous leurs privilèges, sous la suzeraineté de la Porte,

1. Grâce à l'habileté du comte de Cavour, la Sardaigne était entrée dans la Triple-Alliance, et un corps de 15000 Piémontais, sous les ordres du général A. de la Marmora, était venu renforcer les troupes anglo-françaises. Les Piémontais prirent une part glorieuse à la bataille de Traktir.

et étaient placées sous la protection de l'Europe; elles jouissaient d'une administration indépendante et nationale, de la liberté de culte, de législation, de commerce et de navigation.

Seules, la Turquie et l'Angleterre avaient gagné à cette guerre de Crimée dont elles n'avaient été, celle-ci qu'un médiocre auxiliaire, celle-là qu'un simple comparse. La France qui avait dépensé son or et versé le sang de ses enfants pour acquitter la dette contractée par Napoléon III envers lord Palmerston qui, malgré la reine Victoria, avait reconnu le gouvernement issu du coup d'État de décembre, la France avait joué le rôle d'un Don Quichotte. Elle devait chèrement expier cette erreur de la politique napoléonienne par l'appui que la Russie prêta à l'Allemagne aux jours néfastes de 1870.

Depuis 1815, en effet, la France n'avait plus aucun intérêt à la conservation de la Turquie et la meilleure preuve en est dans le revirement qui s'était produit dans la politique du cabinet de Saint-James. Depuis le jour où Guillaume de Nassau détrôna son beau-père Jacques II jusqu'au XIXe siècle, l'Angleterre avait aidé la Russie et l'Autriche dans toutes leurs guerres contre la Turquie. En agissant ainsi, la Grande-Bretagne s'inspirait de sa haine contre la France et suivait sa politique traditionnelle qui consistait à combattre, toujours et partout, même en temps de paix et sous le couvert d'une hypocrite et mensongère amitié, son ancienne adversaire de la guerre de cent ans. Après le partage de la Pologne que la France et la Turquie n'avaient pas su défendre, après le remaniement général de l'Europe opéré par la Révolution française et par Napoléon Ier, ce n'était plus contre la maison d'Autriche que la France devait concentrer toutes ses forces, mais contre la Prusse soutenue par l'Angleterre. Dans cette nouvelle phase de la politique française, l'allié naturel de la France était la Russie.

La Restauration l'avait bien compris, mais la révolution de juillet jeta la France à la remorque de l'Angleterre qui profita de l'effacement de sa rivale sous le régime du juste-

milieu pour établir sa prépondérance sur les rives du Bosphore. Bientôt l'opinion publique, dans le Royaume-Uni, s'habitua à considérer la Turquie comme une chose britannique et lord Strafford de Redcliffe mérita même, par son omnipotence en Turquie, d'être surnommé *le petit Sultan*. Les considérations personnelles qui avaient porté le gouvernement de juillet à rechercher l'amitié de l'Angleterre décidèrent également le gouvernement de décembre à s'allier complètement avec cette ennemie invétérée de la France. On s'aperçut trop tard qu'on avait joué un rôle de dupe. L'Angleterre et la Turquie laissèrent tout le poids de la lutte contre la Russie retomber sur la France et quand Sébastopol fut pris, les bons alliés de Napoléon III voulurent lui persuader d'aventurer l'armée française dans l'intérieur de la Russie pour frapper au cœur le colosse moscovite. Les amiraux anglais et les eunuques de Stamboul trouvaient tout simple que l'armée française s'enfonçât dans l'Ukranie et allât soulever la Lithuanie et les autres provinces polonaises. Certes, la reconstitution de la Pologne eût été d'un immense avantage pour la France, mais pour ressusciter la nationalité polonaise il eût fallu lutter non seulement contre la Russie, mais contre l'Autriche et la Prusse qui n'auraient jamais, de bonne volonté, renoncé à leur part des dépouilles du royaume des Piast et des Jagellons. La France aurait dû faire face non seulement aux Russes en Pologne, mais aux Autrichiens et aux Prussiens sur les Alpes et sur le Rhin; la Turquie et l'Angleterre ne lui auraient été d'aucune aide effective, d'autant plus que cette dernière se souciait en réalité fort peu de la reconstitution de la Pologne. Un moment, le Cabinet des Tuileries avait songé à cette marche des troupes françaises dans l'intérieur de la Russie, mais le maréchal Pélissier se déclara ouvertement l'adversaire de ce plan et conclut à l'impossibilité de l'exécuter.

Cette guerre de Crimée n'eut d'autre résultat que de ranimer les espérances du vieux parti turc, d'accroître ses forces et son influence et d'exalter chez les musulmans la haine des ghiaours. La Turquie se flattait d'avoir fait illu-

sion à l'Europe et de l'avoir étonnée par sa civilisation en exhibant, à côté des troupes anglaises et françaises, ses régiments organisés à l'européenne et armés de carabines Minié. Mais, comme l'écrivait Chateaubriand, en 1828, lors des réformes militaires de Mahmoud, « depuis quand l'apprentissage machinal des armes est-il la civilisation? » En effet, cette force militaire que leur avait léguée Mahmoud, ses successeurs ne surent s'en servir que pour empêcher l'exécution des réformes qu'ils promettaient sous la pression de l'Europe.

Hatti-Humayoum de 1856. Massacres de Djeddah, du Liban et de Syrie (1860).

Quelques jours avant le traité de Paris, avait paru (18 février 1856) un Hatti-humayoum qui confirmait les promesses du Hatti chérif de Gulhané. Ce Hatti-humayoum qu'on a présenté, à tort, comme un acte spontané du Sultan, avait été en réalité imposé au Divan par la France, la Grande-Bretagne et l'Autriche : il n'était que la reproduction presque intégrale d'un mémorandum des trois puissances, élaboré les 16, 18, 19 et 20 janvier par leurs ambassadeurs à Constantinople. Il proclamait la liberté des cultes, reconnaissait l'égalité civile de tous les sujets de l'empire, établissait une nouvelle assiette de l'impôt et admettait les non-musulmans au service militaire.

Étaient abrogées : la loi qui condamnait à mort tout chrétien qui, après avoir embrassé l'islamisme, retournait à sa foi première ; la loi qui, en cas de mariage mixte, exigeait que les enfants fussent élevés dans la religion musulmane.

L'article 8 formulait le principe de l'admissibilité des

1. Chateaubriand, dans son aversion des Turcs, ajoute : « C'est une faute énorme, c'est presque un crime d'avoir initié les Turcs dans la science de notre tactique : il faut baptiser les soldats qu'on discipline, à moins qu'on ne veuille élever à dessein des destructeurs de la société. »

chretiens à tous les emplois et l'article 6 défendait « toute qualification blessante ou injurieuse pour une classe quelconque des sujets de l'empire. »

Le hatti-chérif de Gulhané avait eu beau vouloir abolir l'ancienne distinction entre musulmans et rayas, elle n'en subsistait pas moins à l'égard de ces derniers, il n'était pas d'appellation injurieuse ou grossière qu'on n'employât. On lit dans un rapport de Pertew-Effendi à Mahmoud II, en date de 1828 : « Comme les règlements du porc qu'on « appelle le pape.... Par l'effet de ces mille ruses et calomnies qui sont d'accord avec la nature perverse de cette troupe de cochons.... »

Voici la teneur d'un teskéré d'inhumation délivré en 1855 à un prêtre arménien par le kadi de Mârdin :

« Permis au prêtre de Marie d'enterrer l'impure et puante carcasse du nommé Saïdad damné ce jour même. » Signé, Saïd-Méhémed-Faïzi.

Le règne d'Abd'ul Medjid se poursuivit au milieu de travaux utiles : création du ministère de la justice et du ministère de l'instruction publique (1858), appendice au code de commerce, code de procédure commerciale, mais les dernières années furent attristées par des événements malheureux qui compromirent un instant les relations de l'empire avec l'Europe et faillirent amener une rupture entre la Turquie et les puissances occidentales.

« Il y a deux partis en Turquie, disait M. Guizot à la tribune en 1845 ; il y a un parti intelligent, modéré, qui croit que pour raffermir l'empire ottoman, pour y remettre un peu d'ordre et de force gouvernementale, il faut y introduire de grandes réformes. Mais à côté il y a un parti fanatique, le vieux parti turc, toujours porté à pratiquer l'ancienne politique, la politique violente, sanguinaire, astucieuse de l'empire ottoman. La lutte entre ces deux partis se reproduit dans toutes les provinces de la Turquie comme à Constantinople, et elle se reproduit encore plus vivement et plus déplorablement dans les provinces qu'à Constantinople. »

La situation n'avait pas changé ; le parti rétrograde cher-

chait par tous les moyens à faire avorter misérablement l'œuvre de régénération entreprise par Mahmoud. Ses excitations à toutes les passions haineuses de la foule ignorante, ses appels réitérés au fanatisme ne furent que trop couronnés de succès, et les massacres de Djeddah et de Damas vinrent jeter à l'Europe un sanglant défi.

La guerre de Crimée avait excité au dernier point la haine des musulmans contre les Européens. Ils s'étaient aperçus facilement que les peuples n'avaient pas ratifié l'alliance des gouvernements. Tout en combattant les Russes, tout en réprimant les prises d'armes des chrétiens de l'empire, tout en imposant à la Grèce une inaction forcée, les alliés ne cachaient pas leurs sympathies pour les adversaires de celui qu'ils venaient défendre.

Le 15 juillet 1858, à Djeddah, une foule furieuse conduite par des hadjïs (pèlerins), excitée par les derviches, se ruait sur les chrétiens : le consul de France, le vice-consul d'Angleterre étaient assassinés en essayant de protéger leurs nationaux ; le sang coulait à flots à Djeddah, sous les yeux du muchir ottoman qui restait avec les troupes, impassible spectateur de la boucherie.

La vengeance suivit de près l'offense : le 25, une escadre anglo-française bombardait Djeddah et le 4 août les deux commandants faisaient pendre dix des principaux meurtriers. Il eût fallu un châtiment exemplaire, tel que l'anéantissement de Djeddah ; la mort de quelques obscurs scélérats n'intimida pas les fanatiques ; leur audace s'accrut de leur haine ; les scènes de Djeddah se renouvelèrent, en Syrie, mais dans des proportions gigantesques.

Jamais les Druses n'avaient considéré comme définitif le règlement de la question du Liban en 1845. Ils avaient toujours espéré que les chrétiens des districts mixtes leur seraient livrés, pour être taillables et corvéables à merci. Comptant sur la haine des musulmans pour les chrétiens, ils ne cessaient de vexer les Maronites, assurés qu'ils étaient de l'appui des fonctionnaires de la Porte.

Kourchid-Pacha, gouverneur général de Beyrouth et Ahmed-Pacha, muchir de l'armée d'Arabistan, apparte-

naient tous deux à ce vieux parti turc décrit par M. Guizot. Au lieu de réprimer les excès des Druses, ils les encouragèrent et les poussèrent à l'égorgement d'un peuple entier. Les Druses n'avaient pas besoin de ces excitations : l'extermination des Maronites comblait leurs vœux les plus chers, elle satisfaisait leur soif de sang, leur amour du pillage et de l'orgie.

Au mois de mai 1860 les troubles commencèrent et en peu de temps le Liban et l'Anti-Liban furent noyés dans le sang. Dans les districts d'Hasbeyha et de Rascheyha, gouvernés par des princes de la famille de Chehab, restés fidèles à l'islamisme ; à Zahlé, ville florissante, entièrement peuplée de chrétiens, les égorgeurs druses ne s'arrêtèrent que lorsqu'il n'y eût plus personne à tuer, que lorsqu'il n'y eût plus rien à piller. Cheïkh Abou-Hamoud-Naked, l'assassin de 1841 et de 1845, le protégé de Chékib-Effendi ; Cheïkh-Seyd-Djomblatt, l'ami des Anglais; les cheïkhs de la famille Assad s'abattirent sur Deïr-El-Kamar comme une nuée de vautours. Les horreurs de tout genre qu'ils commirent dépassent l'imagination humaine; les chrétiens cependant s'étaient rachetés par une rançon et s'étaient confiés à l'autorité militaire turque : elle les livra sans défense aux bourreaux. La fièvre de meurtre est contagieuse; les musulmans, les Bédouins vinrent prendre part à la curée, et Damas, la ville la plus fanatique de l'empire, tint à honneur de ne pas rester en arrière.

« Là, ni les religieux européens, ni les officiers consulaires ne furent épargnés; les consulats d'Angleterre et de Prusse furent seuls respectés. Le fer moissonna les hommes, les femmes et les enfants; le feu détruisit les maisons que les égorgeurs, aidés des troupes ottomanes, avaient d'abord pillées et saccagées[1]. »

Il ne serait pas resté, dans Damas, un seul chrétien vivant sans l'émir Abd-El-Kader.

Le héros arabe, qui, pendant seize ans, avait fait en Algérie une si rude guerre aux Français, vivait retiré à

1. Poujade.

Damas. Aux premières lueurs des incendies, aux premiers cris des victimes, il n'hésita pas à se placer entre les chrétiens et les massacreurs. A la tête d'une petite troupe, il arracha les victimes des mains de la populace, ouvrit son palais aux chrétiens qui vinrent s'y réfugier par milliers, entoura d'un cordon de ses cavaliers arabes le quartier où les débris de la population chrétienne se pressaient affolés et risqua plus d'une fois sa vie, lui musulman, lui descendant du Prophète, lui l'ancien ennemi de la France, pour repousser les bandes féroces qui déshonoraient l'islamisme et la Turquie. Il fit plus : il dépensa l'argent à pleines mains, pour vêtir les malheureux qu'il avait arrachés à la mort, il conduisit lui-même les convois de chrétiens qu'il dirigeait sur Beyrouth, pour les mettre en lieu sûr. La grandeur d'âme, la noblesse de son caractère, son dévouement héroïque ne se démentirent pas un instant; cette page de sa vie est toute son épopée, devant laquelle pâlit plus d'une gloire bruyante du siècle.

Aux récits de cette épouvantable tragédie, l'Europe entière s'émut, l'opinion publique exerça sur les gouvernements une irrésistible pression qui ne laissait à la diplomatie aucun faux-fuyant. L'accord fut unanime pour stigmatiser ces boucheries, qui reportaient au temps des Djenghiz-Khan et des Timour; lord Palmerston lui-même dénonça à la tribune la partialité des autorités ottomanes et le *Times* flétrit leur conduite. Il se trouva cependant quelques hommes pour chercher à excuser les Druses. Un M. Hervey, propriétaire du *Yacht Claymore*, allait jusqu'à rougir d'avoir sauvé des victimes.

« Ils (les Druses), écrivait-il, ont pour nous les plus grands égards et les plus grands respects. Craignant que le rôle que j'ai joué ici ne leur inspirât des sentiments hostiles aux Anglais et n'affectât la sécurité future des voyageurs, dans le Liban, j'écrirai à mon ami Seyd-Bey-Djomblatt de Moktara, prince des Druses, pour lui dire que je n'ai fait que protéger des femmes et des enfants. »

Ces massacres eurent le plus lugubre retentissement en France où bientôt l'indignation fit déborder la colère.

Sommé d'intervenir par l'opinion publique et par les Chambres, le gouvernement français s'adressa aux puissances signataires du traité de Paris et leur proposa l'envoi en Syrie d'un corps d'armée mixte, car pour rétablir l'ordre il fallait une force militaire capable d'en imposer aux égorgeurs qui, sous la protection des troupes ottomanes, continuaient leur œuvre de carnage. La France reçut mandat de l'Europe, malgré les insinuations haineuses de l'Angleterre, de venger les attentats de Syrie. La *Saturday Review* qualifiait les massacres de Damas et du Liban « d'intrigues ourdies par l'esprit d'agression inhérent au despotisme militaire des Bonaparte ». Si on peut reprocher quelque chose au gouvernement de Napoléon III, c'est au contraire d'avoir trop naïvement observé la convention conclue de ne poursuivre aucune influence exclusive, tandis que la Porte violait tous ses engagements incitée par l'Angleterre à se parjurer. Ce fut pour ne pas déplaire à son alliée, la Grande-Bretagne, que Napoléon III refusa de prêter l'oreille à ceux qui lui conseillaient de fonder un royaume arabe sous le protectorat de la France, constitué contre les Turcs.

En principe, la Porte avait acquiescé à l'intervention armée de l'Europe, mais poussée en sous-main par l'Angleterre, elle essaya de protester. Le 27 juillet, le fanariote Mussurus, ambassadeur de Turquie à Londres, remettait à lord Palmerston une note dilatoire se terminant ainsi : « La Porte ne voit aucune nécessité de recourir à une mesure (l'envoi d'un corps expéditionnaire français) qui serait capable de faire naître de grands périls et qui, en tout cas, constituerait une sorte d'atteinte au droit de souveraineté de S. M. I. le Sultan. » Mais l'Europe ne se laissa pas influencer : le 3 août 1860 fut signée la convention qui remettait à la France le soin de faire justice. Une division commandée par le général de Beaufort d'Hautpoul débarqua à Beyrouth. Aussitôt la panique se mit parmi les massacreurs. Les bandes qui essayèrent de tenir la campagne, croyant pouvoir compter sur l'appui du gouvernement turc, furent dispersées par les colonnes fran-

çaises et, à l'abri du drapeau tricolore, les chrétiens commencèrent à respirer; Damas tremblait. Malheureusement la Porte, appuyée par l'Angleterre, réussit à arracher au gouvernement français la promesse de ne pas occuper une des villes saintes de l'Islam. Le parti fanatique y releva alors la tête. Des patrouilles composées de soldats encore tout dégouttants du sang des victimes et commandées par des officiers fauteurs des massacres parcouraient la ville, terrorisant les chrétiens. Le consul anglais lui-même signalait le péril dans une dépêche en date du 8 octobre. Un missionnaire presbytérien, dans un mémoire adressé à lord Russel, s'écriait : « Il est évident que le plan des massacreurs était d'exterminer dans la population chrétienne tous les mâles adultes, de prendre les femmes et de les forcer à apostasier, d'élever les enfants dans la religion mahométane et de détruire le quartier chrétien jusqu'en ses débris et pour toujours. Le peuple était convaincu que tout cela était autorisé par les fonctionnaires du gouvernement, par les principaux habitants de la ville et par les chefs de la religion. » Enfin l'Angleterre se décida à adresser à la Porte des remontrances énergiques. Fuad-Pacha répondit avec désinvolture que tout cela était un complot tramé contre la Porte. Abro-Effendi, le délégué de Fuad, alla plus loin : il eut l'imprudence d'affirmer à la commission internationale que « d'après les nouvelles les plus récentes, la situation à Damas était aussi satisfaisante que possible ».

Pacification du Liban. Mort d'Abd'ul Medjid (1861).

A la suite de l'expédition française, l'Europe avait envoyé une commission internationale chargée d'ouvrir une enquête sur les agissements des fonctionnaires ottomans, de statuer sur les réparations dues aux victimes et d'étudier les mesures propres à prévenir le retour de semblables catastrophes. De son côté, la Porte avait envoyé en Syrie, en qualité de commissaire extraordinaire, un de ses fonctionnaires les plus capables et les plus retors, Fuad-Pacha, qui

devait entraver, autant que possible, les opérations de la commission internationale et essayer de sauver les agents du gouvernement qui étaient compromis. Fuad-Pacha répondit à l'attente de la Porte; il joua la commission européenne et parvint à soustraire au châtiment le plus grand nombre des coupables. Son unique et constante préoccupation fut de savoir le minimum des condamnations qu'il faudrait à l'Europe. Kourchid-Pacha, resté tranquillement à Beyrouth, rassuré par les commissions secrètes du Divan, ne fut arrêté que sur les menaces des canons de l'amiral Martin, mais on eut soin de l'envoyer à Stamboul. Ahmed-Pacha fut moins heureux. Ce brutal soudard qui disait à qui voulait l'entendre : « Il y a en Syrie deux grands fléaux, les chrétiens et les Druses, et quand un parti massacre l'autre, c'est tout profit pour la Porte », avait trop ouvertement affiché sa complicité pour qu'il pût être sauvé. Mais d'autre part les révélations du maréchal se voyant sacrifié auraient singulièrement compromis la Porte, aussi Fuad fit-il fusiller secrètement le commandant de l'armée d'Arabistan. On pendit en grande pompe 9 bandits, déjà condamnés à mort pour crimes de droit commun et qui, à coup sûr, n'avaient pu participer aux massacres, étant en prison[1]. Enfin 57 égorgeurs, exclusivement choisis parmi les Druses, furent exécutés. Mais ainsi que le faisait observer le major Fraser « s'il n'y a que 57 personnes qui aient été condamnées comme coupables de meurtres, on peut en conclure que le plus grand nombre de ceux qui ont pris part aux massacres est encore libre, car il est impossible de croire que plus de 8000 personnes aient pu être massacrées, sans parler des femmes enlevées et déshonorées, par 58 personnes ». Un des adversaires les plus acharnés de l'occupation française, lord Dufferin, philoturc exalté, écrivait le 4 novembre 1860 : « Il n'y a pas de doute que les derniers massacres et toutes les guerres horribles et querelles qui ont agité le Liban depuis les vingt-cinq dernières années ne doivent être attribuées au gouvernement

1. Dépêche du major Fraser à lord John Russel.

turc. Les Turcs excitaient, quand l'occasion s'en présentait, l'animosité chronique qui existe entre les Druses et les Maronites et ils en arrivèrent à la résolution d'infliger aux chrétiens, en prenant les Druses pour instrument, une répression supérieure à toutes celles qu'ils avaient subies jusque-là. Ce qui s'est passé à Hasbeyha, à Rascheyha, à Déir-el-Kamar fut l'exagération de ce plan. Kourchid-Pacha et ses complices étaient incapables d'exécuter un plan aussi subtil. *Le jeu a été forcé et il a fait scandale.* » Et dans une dépêche adressée à l'ambassadeur de la Reine à Constantinople il disait : « J'ai des raisons péremptoires que Fuad reçoit de la Porte des instructions opposées à la conduite qu'il s'était prescrite et que l'entreprise d'acquitter Kourchid-Pacha et les autres Turcs, aux dépens de la vie de 30 cheïkhs druses, a été inspirée de Constantinople. »

Le tribunal chargé de juger Kourchid, renvoyé à Beyrouth pour passer en jugement, était étrangement composé. Au nombre des juges figuraient des complices du pacha, comme le colonel Husni-Bey, commandant de Baalbeck. Le résultat ne pouvait être douteux : tous les officiers et fonctionnaires turcs furent acquittés ou frappés de peines dérisoires. Quant aux Druses, Fuad offrait généreusement de les laisser massacrer par les Maronites. Mais si la Porte tenait à sauver ses fonctionnaires, l'Angleterre n'était pas moins désireuse de couvrir ses féaux druses. Lord Dufferin s'était constitué l'avocat de Seyd-Djomblatt. Condamné à mort, l'émir de Moktara échappa à l'échafaud. Les colonels Osman-Bey et Abdal-Selim-Bey, commandants de Hasbeyha et de Déir-el-Kamar, les majors Mehmed-agha et Ali-agha, commandants de Rascheyha et de Bet-ed-din avaient été condamnés à la peine capitale; Kourchid-Pacha, gouverneur de Beyrouth, Tahir-Pacha, général de division, Nouri-Bey, colonel d'état-major, Adullah-el-Habbi, chef des ulémas de Damas, le mufti Omar-Effendi et les membres du *Medjliss* de la province qui avaient rendu le *Mazbata*, ordonnant le massacre des chrétiens, avaient été condamnés à la réclusion perpétuelle ou à temps. Aucune de ces sentences ne fut exécutée. La

commission internationale essaya vainement de protester, les troupes françaises évacuaient la Syrie. Fuad qui avait conscience de l'impuissance à laquelle le départ du corps expéditionnaire français réduisait la commission répondit par une fin de non recevoir.

Sur la question de l'indemnité à payer aux victimes, Fuad eut encore l'honneur de battre la commission. Cette indemnité avait été fixée à 150 000 000 de piastres, sans que le commissaire ottoman élevât la moindre objection. La Porte sans se soucier de ses engagements la réduisit de moitié et, se déclarant débitrice de 75 000 000 piastres envers les victimes, décida que cette somme serait prélevée, pour être payée par termes trimestriels, sur les revenus du Liban. Les chrétiens devaient donc payer pour les égorgeurs musulmans. En outre, les agents de Fuad-Pacha exigeaient des victimes, au besoin par la force, des quittances définitives pour des versements d'acompte et Abro-Effendi menaçait de la vindicte du gouvernement tous ceux qui oseraient se plaindre.

Les graves soucis causés par les massacres de Syrie et par la découverte d'une conspiration tramée dans le sérail abrégèrent les jours du sultan. Le 25 juin 1861, Abd'ul Medjid expirait laissant le trône à son frère Abd'ul Aziz. Le fils aîné de Mahmoud avait essayé de se montrer digne de son origine et d'être l'héritier des grandes idées de son père. Mais s'il possédait les vertus de l'homme privé, il manquait d'une qualité indispensable à un souverain, surtout lorsqu'il vise à la gloire du réformateur : il ne savait pas vouloir et l'énergie lui manquait pour briser les résistances intéressées. Prince humain et tolérant, rempli d'une réelle sollicitude pour l'amélioration du sort de ses sujets, convaincu que l'Empire ne pouvait se relever qu'en entrant franchement dans le courant européen, il vit toutes ses bonnes intentions paralysées et rendues stériles par une débonnaireté poussée jusqu'à la faiblesse. Avec un vif sentiment de modération, de justice et d'équité, il laissa commettre des atrocités sans nom. Passionné pour les femmes et affolé par elles, il négligea les affaires de l'État pour les

joies du Harem : odalisques, eunuques ou autres personnages aussi recommandables de la domesticité intime du Palais décidèrent souverainement des destinées de l'Empire. Il dépensa sans compter et gaspilla la fortune du pays. Ses prodigalités ont commencé les embarras financiers contre lesquels la Turquie se débat en vain aujourd'hui. Lors du mariage de sa fille Fathma avec Ali-Ghalib, le fils de Reschid-Pacha, le sultan dépensa plus de 40 millions de francs pour le trousseau de la mariée et les noces. C'est néanmoins un des souverains les plus humains qu'ait possédés l'Empire ottoman : nombre de complots furent ourdis contre ses jours et, chaque fois, il pardonna aux conspirateurs. Il a emporté dans la tombe les regrets de son peuple et l'estime de l'Europe qui, malgré les sanglantes tragédies de Djeddah et de Syrie, lui a su gré de n'avoir pas détruit l'œuvre de Mahmoud et d'avoir même contribué, dans la mesure de ses forces, à la consolider.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

CHAPITRE I

L'ISLAMISME ET LES TURCS

LIVRE I

LA CONQUÊTE

CHAPITRE II

COMMENCEMENTS DE L'EMPIRE OTTOMAN

CHAPITRE III

DE LA BATAILLE D'ANGORA A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE

CHAPITRE IV

MOHAMMED II (1453-1481)

CHAPITRE V

BAYEZID II ET SÉLIM Ier (1481-1520)

LIVRE II

L'APOGÉE

CHAPITRE VI

SULEYMAN Ier (1520-1566)

CHAPITRE VII

JUSQU'AU TRAITÉ DE SITVAKOROK (1566-1614)

LIVRE III

LA DÉCADENCE

CHAPITRE VIII

JUSQU'AU TRAITÉ DE CARLOWITZ (1614-1699)

CHAPITRE IX

LA TURQUIE DE 1699 A 1757

LIVRE IV

LES RÉFORMES

CHAPITRE X

MUSTAPHA III ET SÉLIM III (1757-1808)

CHAPITRE XI

MAHMOUD II (1808-1839)

CHAPITRE XII

MAHMOUD II : L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE

CHAPITRE XIII

MAHMOUD II ET MEHEMET ALI

CHAPITRE XIV

ABD'UL MEDJID (1839-1861)

74195. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.